

Oscar Brenifier

Contes Philosophiques



*Broutille, Le Cyclope,
L'Ange de la Mort, et autres
petites histoires de tous les jours...*

*Certaines de ces histoires sont presque
véridique, d'autres, qui le sont moins, le sont
peut-être un peu plus...*

Table de matières

Broutille.....	5
Le Cyclope.....	13
L'Ange de la mort	21
L'argent.....	33
Cain.....	43
Le Centaure.....	59
Docteur Certain.....	71
L'Étranger.....	81
Grabuge à Nominal City.....	91
Ma femme	103
Le Misanthrope	111
Les morts vivants.....	121
La quête d'absolus	137
Tropiques/Histoires de temps.....	147
Le Vieux Chroniqueur	157
La maison	171
Le Charretier	183
Le Chef.....	195
Le Condamné.....	205
L'église	215
En attendant l'eau	227
L'homme de la rue.....	237
L'horloge	247
L'indifférence.....	259
La jeune fille et la mort.....	271
La lettre	279
L'ogre.....	289
Marie	301
La plaisanterie.....	309
La promenade	319
Le rat-philosophe	335
Le rêve	347
Le Baron	359
Le sommeil.....	371
La statue	383

Broutille

*T*aisez-vous Grenon!

Exaspéré, le professeur de philosophie, Monsieur Broutille, venait de projeter à la classe entière son plus rouge énervement: il ne pouvait plus se contraindre au calme habituel qu'il pensait être non seulement l'attribut essentiel de sa profession, mais surtout celui de sa matière, domaine qu'il vénérât au plus haut point et qu'il pensait être la cime de l'activité intellectuelle humaine: la philosophie.

— Mais quoi M'sieur, je parlais du sujet!

Il venait d'entendre là l'argument classique de l'élève réprimandé pour avoir commis cet affreux péché de bavardage, le plus mortel sans doute dans une classe, car le plus insidieux, le plus pénible et le plus pervers pour le pauvre enseignant qui se voit, inconsciemment, obligé de monter peu à peu l'intensité de sa voix; ce chuchotement de fond devenant de plus en plus agressif, il se retrouve finalement avec sa voix perchée tout en haut de la gorge, toute crispée, mais il n'arrive pourtant plus à s'entendre lui-même.

Réalisaient-ils ce qu'ils faisaient?... Il faut avouer qu'à ce propos, thème sur lequel il savait être fort prolix, Broutille se posait souvent des questions qui recevaient rarement satisfaction. De sérieux doutes le troublaient quant au degré de conscience de ses élèves qui, à toute occasion, sans rime ni raison, lançaient à voix haute quelques mots, des bribes de langage, de simples sons, ou encore, à court d'inspiration sans doute, quelques éructations impromptues, poussant leur incontrôlable spontanéité jusqu'à balancer quelque objet qui irait violer l'espace aérien de la classe. Mais enfin, se disait-il souvent, pour se convaincre lui-même, éternellement surpris, presque incrédule, la notion de conscience, avec tout ce qu'elle implique de perception, de réalisation, de réflexion, et de jugement, paraît toujours tellement absente de ces gestes et de ces fantômes de paroles qu'on est en droit, sinon obligé, de se poser des questions...

— Mais, j'ai rien fait M'sieur! ...

Les premières fois qu'il avait entendu ces quelques mots, prononcés avec de tels accents de sincérité, il avait été saisi par la conviction qui les animait. Puis, après avoir douté de son ouïe, il s'était demandé s'il ne

s'agissait pas chez les élèves d'un automatisme, un genre d'autodéfense quasi-involontaire, une sorte de réflexe, aussi instantané et agaçant que celui du genou qui projette la jambe lorsque l'énervant petit marteau du docteur vient le frapper. Ensuite, il avait cru quelque temps que l'on se moquait de lui. Peu à peu, il devait se rendre compte qu'en effet, l'élève était sincère, qu'il était bel et bien convaincu de n'avoir rien fait, qu'en son âme et inconscience il n'était coupable de rien. Là résidait le secret; il l'avait découvert quand il reçut cette révélation: l'inconscience... Il comprit le problème dans toute sa dimension, et en fut considérablement saisi, en ce jour mémorable de décembre: l'élève Ravier, en pleine explication du fameux texte tiré de "l'Éthique", - où Spinoza traite de cette pierre prisonnière pour la simple raison qu'elle ignore pourquoi elle roule -, interrompit la relative concentration qui en un de ces moments rares et sublimes habillait de son silence brut la salle, en lançant ce vibrant appel:

— Y-a pas quelqu'un qui a un kleenex?

Certains éclatèrent de rire, et pire, la majorité s'en abstint, ne bronchant pas, démontrant la banalité phénoménale d'un tel événement.

— Ravier!

— J'ai rien fait M'sieur, j'ai un rhume, c'est pas ma faute!

— Nous sommes extrêmement heureux d'être tenus au courant des derniers développements de votre condition physiologique nasale, toutefois nous apprécierions tout autant d'en connaître les passionnants détails par des bulletins de santé plus discrets. Si tout le monde...

Broutille essayait d'ironiser, comme il le faisait souvent, tentant désespérément par différents moyens d'atteindre ces esprits si lointains. Cependant, cette fois-ci, pendant qu'il parlait, il s'aperçut, petit à petit, qu'il n'était lui-même certes pas convaincu... Il n'était plus convaincu... Un profond traumatisme venait de pénétrer les arcanes les plus secrets de son âme. Une puissante révélation, un souffle brûlant, une force terrible, venait d'envahir tout son être. En une parcelle infime de temps, il eut une vision: celle de Saül tombé de son cheval et transformé en Saint-Paul... Il continua de parler, mais ses phrases, lui qui pourtant était si fier de leur concision, du soigné de leur raffinement, ses phrases qu'il voulait toujours opposer aux borborygmes des élèves: "Ne prononcez pas des mots, que diable, composez des phrases; isolés, les mots ne veulent rien dire, ils ne véhiculent aucune signification....", ses phrases, son discours, ici s'évanouirent en un grommellement impalpable et bientôt inaudible, seul langage adéquat, à la mesure de l'ampleur de cette révélation.

A travers la matière vitreuse qui envahissait ses yeux et troublait sa

vision, il remarqua bien quelques regards un tantinet préoccupés, et peut-être entendit-il un ou deux chuchotements, mais l'heure n'était plus aux certitudes: son entendement comme ses sens lui paraissaient s'estomper en une brume aussi épaisse qu'incolore, inodore, et sans saveur. Lui traversèrent encore l'esprit, comme dans un de ces clips à la mode qu'il ne pouvait supporter, quelques images étranges, une pyramide, un caisson de privation sensorielle, un cercueil, une troupe d'éléphants barrissant en chargeant, un baril d'ouate; en fait, sa conscience, qui lui avait toujours paru faire corps avec lui-même, était en train de larguer ses amarres, de prendre ses distances, et il eut la nette impression de sentir son âme s'échapper de son corps...

Ainsi, depuis le rhume de Ravier, Broutille n'avait jamais plus été le même; il avait en toute humilité réalisé que, durant sa vie entière, lui avait échappé la conscience de cette puissante dimension de l'âme humaine: l'inconscience. Dans sa quête éternelle pour l'accroissement de la conscience universelle, Broutille, emporté par son implacable élan, n'avait jamais cru nécessaire de se poser la question de savoir s'il pouvait exister autre chose. Et aujourd'hui, tout comme ces oiseaux qui viennent se fracasser le crâne contre une vitre invisible à leurs yeux, il gisait, assommé, devant l'inconscience. Mais attention, ne nous leurrions pas, ne sous-estimons pas Broutille, car certains se targueront d'être conscients de l'inconscience, tout comme celui qui pense voir le jaune à travers des lunettes rouges. Ceux-là ont en fait à l'esprit l'oubli, l'ignorance, le manque d'attention, bref toutes ces choses qui ont autant de rapport à l'inconscience réelle que le ski nautique à la conquête de l'espace! Non, il ne s'agissait pas de cela, cela aurait été trop facile, trop commun, trop évident... Il s'agissait ici d'une tout autre dimension: Broutille venait de découvrir la terrible et insurmontable puissance de l'inconscience brute, primaire, absolue; qu'en dire d'autre... Cette inconscience-là ne connaît ni conscience, ni inconscience, elle est massive, elle forme un seul bloc, elle n'a pas été construite, elle n'a surgi de nulle part; elle est, un point c'est tout! On ne peut ni la voir, ni la sculpter, c'est vraiment la matière la plus informe, dans son uniformité la plus totale...

Broutille ne pouvait plus être le même depuis cet événement. Sa femme, Madame Broutille, le lui disait encore, pas plus tard que le matin même :

— Broutille, mon chéri, je ne te reconnais plus. Tu es devenu d'une distraction folle!

Evidemment, la veille au soir, il avait oublié le bébé chez l'épicier, et le brave homme, affolé, avait appelé les gendarmes: un car entier avait

ramené le pauvre enfant abandonné, quoique pas autrement traumatisé, et le pauvre Broutille n'avait pu que sourire d'une moue embarrassée aux questions suspicieuses du chef, cet incident confirmant le sagace représentant de l'ordre dans son hypothèse que tout foutait vraiment le camp, même le sens de la responsabilité parentale. Cela dit, Broutille ne s'inquiétait pas vraiment. On ne pouvait pas dire qu'il fût particulièrement préoccupé par ce nouvel état de choses, et même, un observateur psychologue aurait pu discerner chez lui une certaine, quoique encore indicible, petite satisfaction devant son nouvel être...

La raison de son état était éminemment philosophique. Depuis toujours, un insidieux problème de conscience le travaillait, tenacement présent, même s'il réussissait sans insurmontable difficulté à ne pas trop y penser: comment vanter sans scrupule les mérites de tous ces philosophes prônant le désintéret des choses de ce monde? Un léger malaise occupait toujours un infime recoin secret de son cœur quand il prônait avec fièvre le détachement philosophique, pour la bonne raison que trop de choses, chez lui, dans son quotidien s'y opposaient. Sa petite vie routinière, ses repas à heures régulières, son petit confort, son fauteuil, sa pipe, sa petite musique le soir avant d'aller dormir, bref, trop d'éléments concrets de sa vie l'éloignaient de ces auteurs. Il y avait aussi les petites fiches qu'il tenait sur tout, des dépenses de la maison jusqu'aux notes des élèves, et il s'était demandé à de nombreuses reprises avec un relatif embarras comment son intégrité naturelle pouvait concilier ces manies habituelles avec les pensées philosophiques qu'il révérait et enseignait. On comprendra donc qu'il se vît avec un certain ravissement subir cette métamorphose naissante: il se demandait, en jubilant doucement, si cet abandon de lui-même et de tous ces misérables détails, abandon qu'il avait toujours tant souhaité, mais répugnait tant à sa nature physique, si cet abandon philosophique, auquel il avait presque renoncé, l'atteignait enfin...

Depuis toujours, il avait ardemment souhaité devenir comme l'un de ces grands esprits, et parvenir à mépriser les bassesses de ce monde. Une fois, il avait essayé de se métamorphoser, en tentant de se convaincre qu'il se moquait de tous ces détails qui, hélas, composaient sa vie quotidienne. Par conséquent, décidé, il s'était levé, un beau matin, plein de volonté et de bonnes résolutions. Rompant dès le départ avec ses vieilles habitudes, - il fallait prendre le taureau par les cornes -, il n'enfila pas ses pantoufles en sautant du lit, - geste pourtant inaugural et obligatoire qui célébrait chaque matin que le ciel amenait -, ceci malgré ses pieds, qui, en manque, dessinaient dans les airs quelques tourniquets inquiets. Il ne

se précipita pas non plus à la salle de bains pour prendre sa douche, ce qui normalement représentait, après la mise en pantoufles, le deuxième acte fondamental de la journée; mais sa conscience le travaillait déjà au corps et il ressentit la nette impression d'empuantir toute la maison. Il passa cependant courageusement outre, et fila directement prendre son petit déjeuner à la cuisine, pieds nus et malpropre. Là, c'en fut trop, et il craqua! Il craqua quand il voulut manger ses tartines, debout, sans assiette, et que les miettes commencèrent à tomber et à s'éparpiller sur le carrelage: elles le regardaient comme autant d'yeux, jaunes ou blancs, et l'accusaient du pire...

Alors, il ne tint plus, et, à bout de nerfs, complètement excédé, il lâcha là sa tartine, grimpa les escaliers quatre à quatre, plongea avec un plaisir presque insoutenable ses pieds dans ses pantoufles, et courut à la salle de bains prendre sa douche, sans même se livrer au cérémonial d'usage qui consistait à s'inspecter soigneusement la figure et la bouche dans tous leurs détails devant le miroir. Jamais, sans doute, autant que ce terrible matin, il n'avait éprouvé une telle délectation à prendre une douche; de petits frissons lui parcouraient le dos, les épaules et la nuque, il était presque inquiet du plaisir indescriptible de sentir l'eau chaude lui couler sur les reins, et toute cette jouissance était incroyablement amplifiée par le soulagement à l'idée atroce qu'il aurait pu, sans se laver, s'habiller et partir travailler. Il s'imaginait alors chaque pore crispé, chaque poil hérissé, chaque centimètre de sa peau impure rejetant comme un grefon incompatible les vêtements qui tentaient vainement de lui entourer le corps. Sous la douche ce jour-là, il vécut à la fois un cauchemar entier et le bonheur d'y avoir échappé...

Ce fut la dernière fois qu'il se risqua à pratiquer la doctrine du "je m'en foutisme", laissant depuis à Diogène le Chien, aux cyniques et sceptiques antiques, à des hommes d'époques révolues, le soin d'illustrer par leur existence d'aussi radicales qu'insouciantes pensées. Voilà pourquoi, quand il se vit malgré lui happé dans cette spirale d'inconscience, il eut comme l'impression d'être finalement un peu reconnu, il crut que la philosophie, si longtemps aimée et servie, le remerciait, le récompensait enfin de toutes ces fidèles et ingrates années passées à l'étudier et à la vanter devant des auditoires encore plus sceptiques que le scepticisme lui-même. La sagesse daignait maintenant venir l'habiter, et Broutille se sentait prêt à cette transfiguration qu'il avait si souvent admirée, telle que représentée sur les tableaux des grands maîtres...

Néanmoins, le grand moment n'était pas encore arrivé...

Quelque temps plus tard arriva le fameux jour où il demanda à ramasser les devoirs censés avoir été effectués pendant les vacances d'hiver. Dès qu'il eut annoncé qu'il allait relever les copies, il entendit bien un certain brouhaha qui aurait pu lui servir d'avertissement s'il y avait prêté plus d'attention; il remarqua en effet ce léger remue-ménage dans la salle, interprétable comme signe avant-coureur, mais le moindre non-événement causant des effets relativement similaires, il décida sans trop y réfléchir de l'ignorer. Cependant, après une brève attente, comme il ne comptait sur son bureau que quelques rares copies, il réitéra sa demande:

— Il me manque les trois-quarts des devoirs! les personnes concernées auraient-elles l'amabilité de me les faire parvenir?

Aucune réponse, intelligible en tout cas, ne fut exprimée. Il regarda les noms sur les dissertations rendues, et interpella certains de ceux qui n'étaient pas apparus. Là, les protestations, retenues jusqu'alors, fusèrent:

— M'sieur, on savait pas que c'était pour aujourd'hui...

Broutille se sentit obligé de répondre.

— Bien sûr que si, je vous l'avais répété à plusieurs reprises, et d'ailleurs certains de vos camarades l'avaient bien compris puisqu'ils me les ont rendus.

Enhardies, d'autres réponses jaillirent:

— Moi, je savais pas!

— J'avais pas le sujet, M'sieur!

— J'ai eu des problèmes personnels!

— Je suis parti en vacances et j'avais oublié le sujet chez moi!

— J'ai oublié mon travail à la station de ski, mais je vous jure que je l'ai fait!

— J'étais trop cassé, M'sieur, on se couchait tous les soirs à trois heures du matin!

Les réponses continuèrent ainsi avec un crescendo, cependant Broutille n'entendait plus rien...

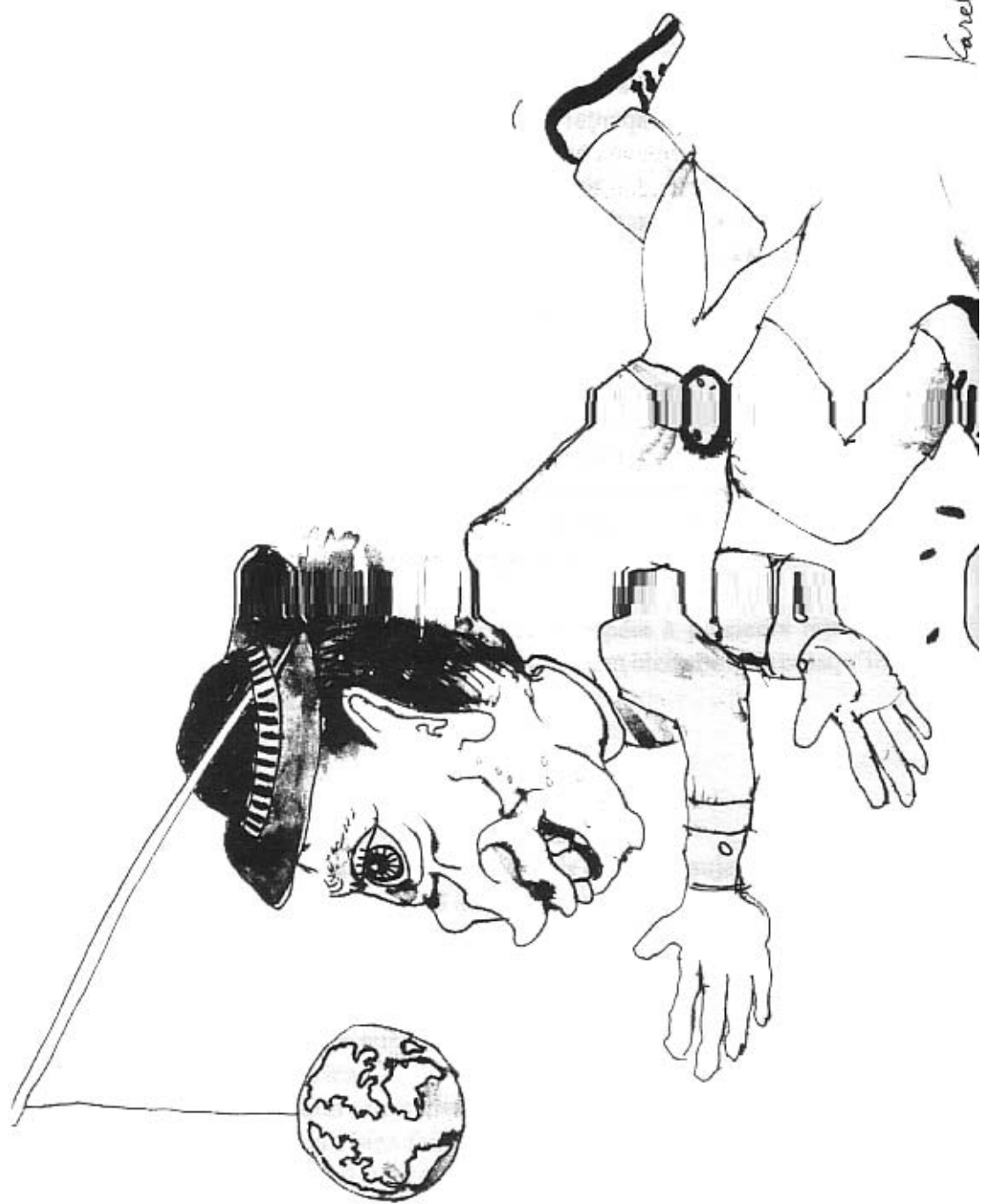
Il venait de subir une nouvelle attaque, beaucoup plus sérieuse que la précédente! Il avait bien failli se fâcher, comme il y arrivait de temps à autre dans le passé, il avait essayé, mais, au moment où il allait s'y mettre, un sentiment aussi étrange qu'inconnu l'avait envahi, un peu comme une douillette et intense béatitude: une sorte de chaleur bienfaisante et jouissive montait peu à peu de ses jambes, pénétrait tout le long de son corps, envahissant chaque recoin, l'emplissant d'un bien-être tel qu'il pensa s'évanouir. Son corps était chaud, sa tête se ramollissait, il

se sentit comme dans un bain, lorsque l'eau très chaude nous brûle, au seuil de la douleur, et cette chaleur à la fois nous fait mal, nous endort, nous fait ressentir chaque parcelle de chair, vibrante d'une sensibilité inhabituelle...

Quand le directeur monta en classe, quelques minutes plus tard, alerté par un Grenon tout pâle, il aperçut Broutille, assis sur son bureau, le visage béat, souriant: il avait enlevé chaussettes et chaussures, les avait posées soigneusement sur son bureau, et se frottait les orteils, consciencieusement, en murmurant, doucement, d'un air entendu:

— Tout va bien, je vous assure, il n'y a pas de problème, tout va bien...





Karel

Le Cyclope

Il ne possédait qu'un seul œil, c'était ainsi. Il était né comme cela, tel le cyclope, avec un œil au milieu du front, comme une espèce de lucarne par laquelle il voyait le monde. Cet œil surplombait un nez, qui, à l'instar du gouvernail d'un navire, indiquait la direction de son regard. Cela aurait eu une certaine majesté, avec ce nez qui rappelait le profil d'un aigle, mais cet œil unique, central, absorbait toutes les symétries de son visage: une impression étrange, quasi surnaturelle, envahissait ceux qui le rencontraient, surtout la première fois, et, assurait-on, nul n'avait jamais pu s'habituer à le regarder en face sans quelque frémissement. Même ses parents, qui l'aimèrent pourtant, comme seuls aiment des parents, ne réussirent jamais vraiment à s'empêcher d'avoir pour lui le regard un peu oblique de ceux qu'une gêne, aussi infime soit-elle, travaille quand même.

Sans doute eût-on pu rire de son œil unique, et se moquer de ses gestes malhabiles, de ses pas souvent mal assurés, car il craignait toujours la distance, cette mesure ignorée du fait de sa difformité. On ressentait peut-être un certain effet comique à le regarder avancer, hésitant, mains et bras légèrement tendus vers l'avant, toujours prêts, comme ceux d'un bambin ou d'un vieillard, à amortir une chute possible, à tâter de l'avant, à se raccrocher à quelque rambarde invisible qu'il espérait voir émerger à tout moment de l'incertitude de cet environnement hostile. Mais, quand il tenait la tête légèrement penchée, et vous observait de son œil unique, souligné par l'axe du nez, il incitait plutôt à la perplexité...

Comme il ne percevait guère les distances, une insécurité chronique, l'inquiétude permanente d'une vie imprévue, l'avait doté d'un tempérament très particulier, à la fois nerveux et doué d'une imagination exacerbée. A force de voir soudain se détacher de l'horizon des détails qui fondaient brutalement sur lui, il développa cette vision prémonitoire et chaotique de celui qui veut pénétrer au-delà de sa vision, de celui qui veut et qui doit saisir le visible dans l'invisible, vivant la tension aiguë d'un œil sans cesse obligé d'interpréter pour voir. Cela expliquait ce

regard douloureusement agité, en butte à la dureté si plate d'un horizon si proche.

Tout allait bien, tant qu'il avançait dans un environnement connu, parmi des objets familiers dont il avait appris à mesurer les distances, rapports que sa mémoire, prodigieusement développée par nécessité, forcée par les événements quotidiens à compenser un lourd handicap, avait enregistrés, comme une espèce de topologie du connu. Il pouvait fermer son œil, et avançant sans regarder, venir avec la sûreté d'un automate saisir avec précision, sans hésitation, un objet situé à cinquante ou cent mètres. Il lui suffisait d'avoir repéré l'endroit une ou deux fois, de l'avoir parcouru de sa démarche haletante, avec toute la concision de son pas, de ses gestes serrés et calculés qui avaient remplacé sa vision défaillante, pour lui permettre de connaître assez rapidement tous les détails de n'importe quel lieu.

Bien sûr, le plus dur était la première expérience... Quelle terreur l'envahissait alors, sans doute superflue, inexplicable pour l'observateur, mais néanmoins très réelle, et présente chaque fois qu'il avançait en terrain vierge... Une inquiétude terrible, méchante, lui nouait en ces moments-là le ventre, peut-être en souvenir des bosses si facilement obtenues en son enfance, et à chaque fois, malgré les efforts intenses qu'il tentait pour se raisonner, il se sentait comme le noyé qui cherche désespérément du regard la planche ou la bouée, et qui lance des regards égarés dans toutes les directions, comme s'il ne savait de quel côté chercher, ou plutôt de quel côté se protéger. Son œil, complètement écarquillé, exorbité, tournait en tous sens; on aurait cru apercevoir une bille tournant sur elle-même, quoique par mouvements saccadés, et cette puissante tension, qui toujours terrifiait ceux qui le croisaient, rouge et violet qu'il en devenait, devait transformer chaque geste, chaque pas aussi douloureusement vécu, en autant de marques indélébiles sur une mémoire très violemment sollicitée.

Il fut un enfant plutôt coi et timide, qui demeurait des heures dans un coin, immobile, regardant de tous côtés, observant les moindres mouvements d'un univers se déployant autour de lui: tantôt le va-et-vient des passants au travers d'une fenêtre, tantôt le bourdonnement de quelque insecte au plafond... Il contemplait, avec une apparente passivité, un monde qu'il n'osait pénétrer, qu'il ne voulait aborder, de peur de le provoquer, car il avait appris qu'un bleu est vite arrivé, en ce monde si surprenant... Pour cette raison, il avait appris très tard à marcher, à tel point que ses parents l'avaient cru arriéré, alors qu'en fait, à force de

rester immobile, ses membres étaient devenus plutôt gros et ankylosés. On peut affirmer quand même que sa tendre enfance fut relativement heureuse: à part quelques petites leçons pourtant assez dures de la vie, ce furent des années de facilité où, par la tranquillité de son corps, il apprit à prévenir tout ce qui aurait pu attirer le danger; comme il ne défiait pas le monde, celui-ci le laissait en paix, et l'enfant restait calme, affichant un air reposé. Pourtant, en son œil sourdait toujours une légère agitation...

Quand vint l'adolescence, cet âge des passions iconoclastes, des ardeurs débridées, sa métamorphose s'avéra un moment terrible. Il avait jusque-là contemplé avec placidité l'univers, dans une sorte d'attente, lorsqu'il s'en éprit subitement, et devint animé par un désir violent, comme un mourant qui, soudain, se rendant compte qu'il vit ses derniers instants, ouvrirait la bouche à s'en décrocher la mâchoire afin d'aspirer tout l'oxygène du monde. De son œil trop petit, il désira d'un seul coup embrasser l'horizon; il oubliait, hélas, les leçons de son enfance: cet univers, dur et impitoyable, cet univers si ingrat envers lui, ne pouvait demeurer qu'une source permanente de déceptions et de faux-semblants. Il ne l'en aima que plus, par cette perversion étrange, par cette folie suicidaire que seul l'amour peut connaître, et il vécut la torture angoissante et permanente de celui qui avance sans cesse sur un chemin épineux, sans se lasser, même si chaque mouvement déchire sa chair. De plus, comme ceux qui s'enfoncent dans les terrains vierges, sans jamais se retourner, il savait seulement aller de l'avant, toujours plus, toujours plus loin, et son esprit insatiable découvrait avec une soif croissante le monde en train de défiler sous ses pas. Comme paraît petit le chemin parcouru, et seule l'immensité de ce qu'il reste à accomplir captive le cœur passionné!

Il ne pouvait aimer une femme. Bien évidemment, son aspect physique, ainsi que ses manières, et surtout cette teinte, d'un pourpre que l'on pouvait qualifier de violent, causée par le sang qui affluait si facilement à sa tête, tout cela repoussait. En cette période tourmentée de sa vie, son visage ne s'irriguait plus, mais littéralement se pressurisait au moindre événement, avec cette démesure qui le caractérisait. Sa face prenait une teinte rouge cramoisie, digne d'un alcoolique profond et invétéré, ce qu'il était sans doute, car même s'il ne buvait pas, son corps sécrétait généreusement une puissante substance qui emportait son esprit tout autant que ne l'aurait fait un alcool, mais avec une rapidité encore plus foudroyante. En ces moments, il ne répondait plus de son esprit, ni, d'une

manière différente, non plus de ses actes, car son corps, déjà peu actif habituellement, et tous ses membres, se paralysaient complètement; il prenait une rigidité qu'on aurait pu dire cadavérique, qualificatif venant d'autant plus facilement à l'esprit si on l'avait touché, puisque toute chaleur quittait alors ses membres pour remonter vers sa tête, un peu comme un de ces volcans dont on imagine qu'ils vont cracher les entrailles de la terre. Son corps restait immobile, et rarement cette excitation l'avait mû, sauf une ou deux fois peut-être, en de mémorables occasions.

En ces moments, son esprit aussi se mettait sous une pression énorme. Il n'était pas sans être conscient de cette situation dramatique, d'ailleurs il en souffrait doublement. Il avait décrit cette sensation dans les carnets intimes qu'il tenait: "Mon esprit est sans cesse sujet à des pulsions terribles. Je me fais penser au bouillonnement aussi intense que sans matière d'une cocotte-minute, cet instrument dont je m'étonne toujours: comment les quelques centilitres d'eau qui en tapissent le fond peuvent-ils engendrer un effet aussi dévastateur sur les aliments qu'on y met, écrasant en eux toute vigueur, toute corporéité, comme si une deuxième fois la vie, toute fibre de vie, leur avait été arrachée? L'esprit est une étrange chose, car qui n'aura pas réalisé, en observant le résultat de quelques instants passés dans une cocotte-minute, que l'on peut réellement tuer deux fois!" Fasciné par la mort, cette idée de tuer, ou de mourir plusieurs fois, devint chez lui un thème permanent, une obsession. Par exemple, ayant développé une haine farouche pour tout formalisme, il écrivit un peu plus tard: "Il est possible de tuer, d'ôter la vie à plusieurs reprises. Ainsi on peut dire que l'exégèse, l'analyse, la critique aussi obsessionnelle que malsaine des experts, aura ce même effet destructeur sur la pensée puissante des génies de l'histoire, car le scalpel, aussi impudique que froid, des spécialistes de tout poil, moulinera ces esprits d'une grandeur unique à l'état d'une bouillie informe et amorphe, les faisant encore périr, les assassinant plus gravement encore. Cette profanation, bien pire que celle des hyènes qui déterrent les cadavres en ricanant, vise l'esprit du mort, et la propreté soigneuse de l'acte le rend encore plus écœurant par la concentration du vice qu'il contient. Le mal propre, celui de Lucifer, qui se veut lumineux à travers ses excès, est un feu de géhenne qui grille les chairs de façon cent fois pire que ne le font les basses œuvres de Satan."

Ne pouvant aimer une femme, il aima les femmes, ou plus exactement la Femme, en ce qu'elle a de plus général et de plus désincarné. Il aurait pu aimer une femme, sans doute celle-ci arriva-t-elle trop tard, quand l'âme du cyclope avait déjà basculé. La malheureuse se prit d'intérêt pour cet

être tendu d'un désir aussi indescriptible qu'insatiable, cet homme insolite animé d'une passion tellement démesurée et disproportionnée qu'elle en ignorait même son propre objet. Cette femme arriva peu à peu, sous ces dehors repoussants, à percevoir un débordement extrême d'humanité, qui puisait son origine en une source si peu commune, si étrangère au reste des hommes. Elle fut saisie de la force de cette contradiction, de l'ampleur de cet abîme. Elle commença à en comprendre le sens, ou plutôt à l'entrevoir; pour ce genre de phénomène la compréhension n'existe plus, sinon dans le sens de la compassion, comme simple sentiment charitable, mais rien qui ne corresponde à un quelconque concept! Cet être lui rappela, de manière très spéciale - quoique des mauvaises langues affirment que c'est le lot de toutes les femmes - un bébé, un nouveau-né. Elle revoyait celui de sa sœur, qui, âgé de quelques semaines à peine, hurlait en remuant de manière incontrôlée ses petits pieds et mains potelés, ses minuscules doigts boudinés dont il n'avait pas encore conscience, ses membres rigides, les agitant comme un manchot agiterait ses moignons, tellement ses articulations étaient tendues et crispées. Lui aussi suffoquait, tout comme le bébé, en bloquant sa gorge, dont plus un son ne sortait alors. En un seul cri, le cyclope devenait muet, et le sang affluait à sa tête qui prenait une couleur violette; c'est peut-être la similitude du phénomène qui évoqua en premier pour elle l'image du nouveau-né.

Se sentant l'âme d'une sœur-infirmière, elle sentit croître en son sein un sentiment profond. Malheureusement la trajectoire émotionnelle de notre héros avait déjà basculé au delà de son point de non-retour: il avait traversé le Rubicon de ses passions, par un mélange de terreur du rejet et un amour de l'infinitude; il ne désirait plus que l'idée de femme, la femme sans figure et sans forme des poètes, celle idéalisée, puissante, et irréelle des musiciens, ou plutôt celle des philosophes, frêle essence transparente. Là encore, la notion d'existence avait revêtu pour lui un sens fort inhabituel, et cette femme diaphane qu'il convoitait lui était plus présente, même physiquement, que le pauvre être assistant avec impuissance à l'avortement de son amour naissant. Ainsi devait s'éteindre chez cette malheureuse femme une vocation condamnée à ne revivre que métamorphosée, en d'autres circonstances: elle avait pu voir et aimer l'homme derrière l'œil, mais cet homme ne voulait rester qu'un œil...

Ce qu'il venait de vivre avec la femme n'était pas l'unique seuil psychologique qu'il lui restait à franchir, ce ne fut pas sa seule barrière de feu. Peu à peu, toutes ses relations timides et cependant passionnées avec ses congénères humains, par lesquels il était durement rejeté, n'arrivaient pas, malgré ses craintes, à émousser l'attirance poignante qu'il éprouvait

pour eux. D'ailleurs, phénomène bizarre, plus il se sentait repoussé par ces hommes, plus il se sentait envahi par tous les pores de son âme d'un besoin d'accomplir quelque chose pour eux. Il avait lu un jour Tristan et Iseult, il se remémorait l'image de ces deux êtres dont l'amour se nourrissait de l'éloignement et des difficultés les séparant; il en avait conclu que l'annihilation de leur corps physique, leur mort, était restée le dépassement ultime, l'accomplissement, la sublime exagération en laquelle s'était retrouvée leur vérité, leur raison d'être. Cependant cette histoire, qui pourtant longtemps l'avait obsédé, lui laissait de plus en plus dans l'esprit un goût amer, qui devait, petit à petit, se transformer en fadeur.

Comme il ne pouvait trouver un individu répondant à ses désirs, comme il ne rencontrait qu'incompréhension, rejet et peur chez les êtres, l'objet de sa quête dérivait sur l'être lui-même. Il avait d'abord aimé les hommes, puis l'humanité, dorénavant il cherchait une cause première à tout cela, espérant qu'elle pourrait lui servir de refuge pour se cacher de cette humanité; il tenta, de son œil unique fixé au milieu de son front, d'appréhender cet être unique, celui qui était tout. Il devait rapidement découvrir que pour son œil, cet être absolu n'était rien. Il insista, chercha à parler à cet être; il n'obtint que le silence, cela le changeait enfin de la négation et du refus. Peu à peu, à force d'écouter, il entendit le battement de son propre cœur. Il ne comprit pas. Il se demanda s'il était vraiment seul, ou si c'était son ouïe qui ne fonctionnait pas correctement. Il en vint ensuite à poser l'hypothèse que son œil unique déformait sa vision des choses: peut-être que s'il en avait eu deux, cela lui aurait permis de voir les hommes bons et généreux. Peut-être en fait le deuxième œil, celui qui lui faisait défaut, était-il l'appendice de la vérité; peut-être Descartes s'était-il trompé: ce n'était pas au milieu du crâne, mais dans le deuxième œil que se trouvait vraiment la glande pinéale, cette sorte de petit périscope qui permet à l'âme de voir au dehors d'elle-même. Il en résulta un moment de doute affreux, dont il sortit physiologiste, voire matérialiste. Il consulta tous les plus grands médecins, sans oser leur confier son hypothèse, afin de vérifier s'il était possible de lui greffer ce fameux deuxième œil. Hélas! ceux-là même dont la science se révélait si poussée qu'ils pouvaient faire remonter l'homme au singe, avouèrent ne pas pouvoir greffer un deuxième œil sur notre cyclope des temps modernes. Déçu une fois de plus, il alla consulter psychologues, sociologues, et autres savantologues; on lui expliqua gentiment que, comme les tests cliniques le montraient, - ils firent de multiples expéri-

ences pour le lui prouver! -, la possession d'un deuxième œil n'entraîne aucune conséquence sur l'appréhension de la vérité. Tout le monde le savait bien, et chacun se chargea de le lui démontrer: un œil n'était jamais qu'un œil...

Il ne devait comprendre son histoire que beaucoup plus tard, quand, après s'être retiré du monde, il mena une existence de reclus, lisant tous les livres, creusant les plus antiques grimoires, cherchant toujours la vérité; à rester constamment courbé sur sa table, déchiffrant et écrivant sous une mauvaise lumière, épuisé par tant de nuits de veilles, il perdit peu à peu l'usage de son œil unique...

Alors seulement il comprit: en ne voyant plus, il vit, car il vit en ce qu'il voyait ce qu'il ne voyait pas, et il vit ce qu'en voyant il n'avait jamais vu.



L'Ange de la mort

J'avais rencontré Madame G.... lors d'un séjour que je fis en 19...., il y a de très nombreuses années, au centre de cure de P.... Je tairai les noms, ainsi que la date et le lieu, car l'histoire dont je parle ayant défrayé la chronique à l'époque, il serait très facile d'en retrouver les protagonistes; or, cette affaire entraînant des répercussions jusqu'à aujourd'hui à travers de sombres intrigues familiales, je ne voudrais pas prendre la responsabilité des conséquences éventuelles que ma narration pourrait provoquer. Je voudrais ici simplement conjurer le psychisme malsain de cette triste aventure, et non pas livrer des révélations, responsabilité dont je laisse le soin à la presse qui en a fait sa vocation et son gagne-pain. De plus, je considère que, parfois, certaines injustices valent mieux qu'une vérité dont la lumière violente et aveugle ne ferait qu'éclairer des recoins, tant de la société que de l'âme de l'homme, dont la nature gagnerait à rester cachée. Une lente et patiente observation du genre humain, curiosité que je cultive depuis maintenant de longues années, m'a enseigné qu'il n'y a de pires cachottiers aux secrets inavouables que ceux qui proclament de tous côtés, avec la plus grande sincérité, exposer la plus radicale vérité. C'est là un exemple typique de ces contradictions que la vie nous enseigne, à tel point que l'on ne peut éviter de conclure que ces antinomies font partie du monde, ou sont même la nature intrinsèque des choses, car l'apparence entretient avec l'être des rapports beaucoup plus profonds et complexes qu'on voudrait bien souvent le croire...

Ainsi le désir et la réalité forment un couple fort insolite. Par exemple l'alcoolique désire faire boire les autres afin qu'ils l'imitent, et le bavard, lui, au contraire, même entre deux respirations, n'envisage pas de laisser quiconque parler. Cela tient du caractère propre de leurs vices respectifs, et il serait illusoire de juger sur l'apparence en qualifiant l'un de généreux donateur et l'autre d'éducateur dévoué. Les mots manifestant le vouloir se jouent souvent de nous, comme le toréador se rit du taureau, pauvre animal médusé de ne rencontrer que le vide devant ses cornes acérées; il était pourtant si confiant... Je peux dire que je ne compris jamais Voltaire avant d'avoir saisi cela. J'avais très jeune été frappé par l'apparence si

véridique et si sincère de sa critique sociale. Comme beaucoup de lecteurs, je me laissais tenter par cette pensée acerbe et polémique, bien qu'un certain embarras inconscient retînt toujours un peu mon ardeur. Je devais réaliser plus tard la véritable nature de ce cynisme vantard où il trempait son esprit et sa plume, en découvrant les pages dithyrambiques qu'il écrivit sur le "Grand Siècle", sur Louis XIV, sur cette époque de pompe et de faste arbitraires. Cette admiration si malsaine devenait pour moi la preuve que l'homme prétendant au plus total refus de tout, critiquant sans relâche, particulièrement tout ce qui tenterait de fonder un quelconque idéal, finit toujours, s'il n'a pas commencé par là, par s'accrocher aux pires aberrations. Derrière la suspicion se cache toujours un suspect...

Si j'étais particulièrement sensible aux contradictions inhérentes à chaque individu, le principe général n'ayant aucun intérêt en soi, cela était sans doute dû à mon propre cas. J'étais, déjà enfant, de constitution relativement forte, et même robuste, d'une taille bien au-dessus de la moyenne; mon ample carrure m'avait naturellement amené à pratiquer rapidement de nombreux sports, d'autant plus que mon esprit était de lui-même assez porté vers l'idée d'accomplissement de soi. Mais cette nature conquérante qui était la mienne fut minée au détour de l'adolescence par la révélation d'une faille profonde: je devenais gravement asmathique. Cette maladie a ceci de fascinant, - j'avais longuement médité sur la question -, qu'elle plonge ses racines dans les profondeurs du psychisme, car elle manifeste des symptômes très particuliers chez ceux qui en sont atteints. Aucune autre maladie sans doute, par ces crises aiguës qu'elle provoque, ne procure autant l'impression certaine que l'on est en train de mourir. Qu'y a-t-il de plus immédiat, quelle perception ou sentiment est plus intime à l'être même de la vie, que notre souffle, que cette respiration, le seul mouvement absolument contigu à l'existence, l'unique dont nous ne pouvons jamais avoir conscience qu'il s'arrête parce qu'alors la conscience ne serait plus. Quand l'esprit désire se vider de toutes choses, quand il souhaite s'abstraire même du temps, il ne lui reste que cette unique horloge, cet unique balancier soumis à sa volonté dont il ne peut pourtant se débarrasser, qu'il ne peut arrêter que très temporairement et au prix d'un considérable effort; ce mouvement lent, plus ou moins régulier mais vital, fait pénétrer en nous le monde environnant pour en aspirer sa substance, nous liant ainsi inexorablement à ce que nous ne sommes pas...

Je n'avais guère pu comprendre pourquoi Aristote n'avait jamais voulu unifier ces deux fonctions de l'âme, forme de la vie, que sont la

connaissance et l'animation; n'y a-t-il pas une profonde communauté de principe entre la connaissance, cette représentation en nous du monde qui constitue par là notre être en son lieu, et la respiration, ce sentiment primitif de la vie, cette conscience immédiate de l'altérité, ce premier mouvement d'osmose entre le soi et le non-soi, cette prérogative de notre être, ce mouvement instinctif qui nous fait ouvrir tout grand la bouche avant même de connaître la faim? Aussi n'y a-t-il rien de plus angoissant, de plus terrifiant, que cette expérience horrible, soudaine, de ne presque plus respirer, ou de ne plus respirer du tout... Est-ce alors notre corps qui refuse le monde, ou est-ce le monde qui se refuse à nous? L'esprit, interloqué, voit peu à peu son corps en train de se recroqueviller sur lui-même, et ressent toute la douleur que peut vivre la feuille détachée de son arbre, en train de se dessécher lentement, de se ratatiner, et de mourir. Notre corps, en son refus de respirer, se contorsionne avec de violents spasmes, rejetant la vie comme il le ferait d'une greffe incompatible avec sa nature; l'esprit assiste, impuissant, à l'horreur de contempler son être bientôt cyanosé. Blessée en son fondement par cette usante maladie, notre volonté devra s'habituer à ce que le moindre effort, toujours trop coûteux, ne puisse plus être exigé...

Au fur et à mesure des années, ces crises, d'abord épisodiques et bénignes, devinrent si fréquentes et si fortes que, malgré les multiples et vains traitements que je subis, je développai un caractère cliniquement pathologique: étant sujet aux variations d'humeur les plus soudaines, les excitations les plus fortes s'ensuivaient tout aussi rapidement que systématiquement des dépressions les plus violentes, où j'en arrivais à ne plus souhaiter que l'anéantissement de mon propre être; heureusement, ces états me plongeant dans une totale prostration, je ne pouvais passer aux actes, ne sachant que désespérer et attendre. Ces moments devinrent ceux où commencèrent à jaillir en moi les attentes les plus étranges. La forme que prenaient souvent ces désirs inquiétants était par exemple l'idée que mon âme pût se séparer de mon corps, et fût l'étincelle retournant à son feu originel. J'ajoute qu'avec cette maladie avait grandi en moi une certaine soif de mysticisme; je désirais accorder à mon esprit l'absolu, cette éternité qui bien évidemment était refusée à mon corps. Le sentiment de mortalité, de finitude, est peut-être ce que l'on peut accepter au crépuscule de l'existence, après une vie bien remplie, quand la fatigue vous emplit les membres; sans doute alors arrive-t-on à l'accepter comme un légitime aboutissement, mais, dans l'élan de la jeunesse, cette pensée ne saurait être admise et encore moins conçue.

Elle y provoque au contraire un vif sentiment d'injustice et d'arbitraire, comme chez l'enfant que l'on oblige à se coucher au moment précis où il commence à s'amuser...

Cependant, cette confrontation entre la mort et la fougue de la jeunesse exacerbait au plus haut point la nervosité de mon imagination, tout en accentuant l'instabilité de mon caractère. J'avais entrepris une carrière d'ingénieur, après avoir, malgré cette fièvre quarte qui me rongait, réussi avec un certain succès mes études. Ma vie professionnelle devait être très prometteuse, si ce n'était justement cette grande irrégularité dans ma motivation pour un travail qui correspondait, hélas, à mon côté rationaliste, à cette partie de mon tempérament restée très calculatrice, méthodique et soigneuse; avec la nature fantasque qui croissait en moi à cause de la maladie, elle se trouvait de plus en plus réduite à la portion congrue. Mon sens de la proportion, de la nuance, de la mesure, céda peu à peu le terrain à la passion de l'extrême, à une soif de la démesure et de l'outrance. Comme pour M. Hyde, l'effet de la potion commençait à s'intégrer à mon être, je devenais pour toujours le Dr Jekyll, ma métamorphose avait atteint son point de non-retour... Mon caractère devenait de plus en plus incompatible avec cette activité minutieuse qui me paraissait acquérir, au fur et à mesure que le mal gagnait du terrain, la fadeur écœurante de la quotidienneté et du certain. Je devenais complètement allergique à quoi que ce soit qui ne satisfaisait pas un besoin constant d'exaltation, et me désintéressais de tout ce qui n'atteignait pas l'intensité émotionnelle de mes plus noires pensées. Cet état de choses se dégradant, les médecins n'envisagèrent plus d'autre solution que de m'envoyer dans un établissement de cure, pensant que l'air vif et le ciel bleu des montagnes restaient la seule possibilité de me guérir, ou du moins d'atténuer ces excès de mon tempérament.

Je partis pour la montagne, et m'installai dans une de ces nombreuses résidences toutes blanches qui entourent les thermes des villes d'eau. Rapidement, je ressentis un certain bonheur, une certaine plénitude dans ma nouvelle situation. N'avoir d'autres soucis que lire, étudier, écrire, et me promener, avec pour seule responsabilité d'obéir à la routine des soins, qui consistait à boire mon verre d'eau et à prendre mes bains de vapeurs... Cet état me procurait la plus douce satisfaction. Je pouvais enfin librement consacrer toute mon énergie mentale aux problèmes qui me préoccupaient et dont le thème commun résidait en tout ce qui détenait un quelconque rapport avec l'infini. Seulement en ce dépassement perpétuel de la notion de limite, aussi impossible fût-il, et sans

doute pour cette raison-là, l'âme pouvait trouver le repos convenant à sa nature propre, me semblait-il...

Le lecteur réalisera que j'étais dans un état d'esprit tout à fait propice à être attiré, séduit, dès notre première rencontre, par Madame G..... Cette dame avait l'âge de ce que je nomme la vieillese puissante. J'appelle ainsi ces quelques années, plus ou moins nombreuses selon les personnes, celles de la sagesse, tant que l'âge n'a pas encore commis ses ravages débilitants particulièrement au niveau physique, bien que la vieillese, en ce qu'elle est une réalité, même si la mode est de l'ignorer et de la mépriser pour des raisons perverses, - il n'y a que les situations de profonde dépression culturelle pour ainsi glorifier démesurément la jeunesse -, ait bel et bien commencé. Cette vieillese puissante apporte un mélange d'expérience et de force qui demeure une période très particulière dans la vie de l'être humain, une espèce de chant du cygne de la vie active, avant que le quotidien ne bascule, faute d'énergie, en une vie plutôt contemplative et distante. L'intensité et la durée de cette période dépendent généralement de la capacité que peut détenir une personne pour mener parallèlement une vie laborieuse et une réflexion passionnée. Cet âge engendrait visiblement chez Madame G.... une force très particulière, qui fascinait immédiatement, dès qu'on la rencontrait. Elle ne laissait guère indifférent, elle ne pouvait qu'attirer ou repousser énormément, car elle pouvait inspirer la crainte. Il n'était possible que de la remarquer, que ce fût pour la fuir ou pour l'admirer...

Elle avait des yeux noirs et brillants, des cheveux gris bien séparés au sommet de la tête, très bouclés, qui venaient tomber sur ses épaules, ou plutôt vaguement s'y poser; ils ressemblaient aux fils rigides et bouclés d'une paille de fer, à tel point que l'on n'aurait pas été surpris d'y apercevoir des étincelles d'électricité statique. D'ailleurs, tout était sec en elle: ses traits, tant son nez que sa bouche, ses membres anguleux, ses mains aux doigts longs et mobiles, son dos légèrement voûté, ses épaules pointues, qu'elle réussissait à mouvoir indépendamment l'une de l'autre en une espèce de petit mouvement rotatif vers l'arrière, fort inquiétant, genre de spasme à l'allure incantatoire qui ponctuait de temps à autre ses paroles. Mais quand elle parlait et s'échauffait, toute sa sécheresse apparente tombait comme un voile, ses gestes savaient prendre alors une sorte de rondeur, ils hypnotisaient l'observateur par leur mouvement en traçant dans l'espace des courbes variées; ses yeux brillaient encore plus profondément et plus violemment qu'avant, ses lèvres, sa bouche dessinaient un sourire étrange exprimant à la fois une

forte tension et une jouissance extrême. En ces moments, elle donnait l'impression de savourer la vision qu'elle évoquait pour elle-même tout en s'adressant à son interlocuteur, ou peut-être était-ce le plaisir qu'elle ressentait à capturer l'esprit de l'auditeur qui la faisait ainsi palpiter.... Jamais l'image évocatrice de ce que l'on retrouve dans l'idée du "mystère de la femme", remontant fort loin dans le subconscient humain et dans son histoire, celle qui avait inspiré tant de légendes et de contes fantastiques, ne m'avait autant frappé par sa réalité que durant la relation que je devais entretenir avec Madame G.....

Plus que tout, ce qui lui attribuait un tel pouvoir de séduction demeurait le thème de prédilection animant ses discours et ses gestes: la mort. A bien y penser, seul ce sujet évoquait jamais pour elle un quelconque intérêt. Elle s'avérait à ce propos intarissable, et d'autant plus avec moi que l'état d'esprit dans lequel je me complaisais à l'époque me rendait un auditeur assidu et très concentré, sinon complètement captif. Le souvenir le plus curieux que je garde de ces entretiens est que, si je devais me rappeler quelle image particulière la mort revêtait chez elle, ce serait assez bizarrement celle d'une personne vivante. Dans sa bouche, la mort ressemblait à un être humain, dans toute sa généralité, et surtout avec toute sa personnalité, avec toute son individualité. Ce que je veux souligner est que la mort était pour elle à la fois universelle et réelle, sinon nécessaire, incarnant aussi une sorte d'existence très spécifique, personnelle, et très différente pour chaque individu. Elle nous décrivait minutieusement les mille et une apparences physiques de la mort; que ce soit le corps jaune et décharné de certains cancéreux, les os saillants sous une peau trop tendue, que ce soit le corps violacé et bouffi du cardiaque, que ce soit ces vieillards tout blancs et chenus qui meurent simplement d'usure et s'arrêtent comme la luge au bas de la pente, sans même s'en apercevoir, elle rendait aux morts par ses paroles toute la séduction qu'un simple regard, se détournant presque, aurait évidemment omis.

Elle se plaisait à dépeindre avec force détails les diverses positions du corps qu'avait figé la rigidité cadavérique: il y avait ceux qui simplement attendaient la mort, sagement, les mains gentiment posées à plat le long de leur corps allongé, il y avait ceux aux membres tordus, aux gestes chaotiques, dont on pouvait dire qu'ils étaient morts de la terreur de mourir, il y avait ceux aux poings serrés, au corps crispé, comme s'ils avaient tenté, impuissants, de retenir la vie qui s'enfuyait. Elle nous parlait aussi des visages des cadavres, ce dernier moment pris comme un instantané, l'ultime portrait, figé dans son vol, saisi en ce jugement dernier de l'individu qu'est la mort, là où l'homme ne peut plus mentir,

pas plus aux autres qu'à lui-même, et d'ailleurs rares sont ceux pour qui les autres existent encore en cet instant précis, sauf en un rôle purement accessoire. Ce moment-là est celui qui ne ment plus car il ne reste plus rien à prétendre. Quelques secondes avant la mort, peut-être y a-t-il une petite place pour le semblant, pour l'autre, mais le dernier instant, lui, ne peut plus être qu'en et pour lui-même, selon l'expression de Hegel; cette seconde de vérité ne peut souffrir rien de commun avec le malhabile geste de sortie de l'acteur inexpérimenté. Ainsi l'observateur attentif reconnaîtra, tour à tour, les visages souriants et béats de ceux qui se sentent délivrés, les visages aux yeux distendus emplis de la terrible douleur du muet, les visages durs de ceux qui croyaient que même la mort était négociable, les visages ébahis de ceux qui arrivent à la mort comme un martien sur terre, - il se demande ce qu'il peut bien faire là -, et les visages grimaçants de ceux qui meurent en maudissant le monde afin de conjurer la mort. Madame G... avait développé toute une psychologie de la mort, et sa théorie postulait que si les hommes pouvaient se voir mourir, ils se découvriraient eux-mêmes en leur véritable humanité. Par conséquent il devenait nécessaire, afin de ne pas repousser sans cesse, jusqu'au moment où elle devenait inutile, cette soi-connaissance, de déjà mourir, petit à petit, un peu chaque jour, ponctuant de mort les moments de vie, afin de ne plus simplement voir la mort comme une fin de la vie; voilà en quoi consistait sa contribution au bonheur de l'homme. La mort ne devait plus être la fin redoutée; vie et mort ne devaient plus s'exclure et s'opposer; la mort devait s'entrelacer intimement à la vie. Elle devait cesser de ne servir à rien, il fallait mettre fin à ce gaspillage inacceptable de l'être. Pour elle, vivre c'était mourir un peu, et mourir c'était vivre intensément...

J'avais rencontré Madame G... à la modeste librairie qui voisinait avec les thermes, où j'allais chaque jour, vers les onze heures, acheter un journal de Paris que me réservait la libraire; je ne dédaignais pas maintenir un petit aperçu permanent sur les événements du monde, de même que j'étais amusé de suivre les dernières productions littéraires d'une société pourtant tout aussi éloignée pour moi que les antipodes de ce monde. J'étais tombé en même temps qu'elle en arrêt devant un minuscule rayon de cette librairie, où quelques livres un peu surannés se battaient en duel sous une étiquette jaunie intitulée pompeusement: Philosophie-Sociologie-Esotérisme. Nous fîmes connaissance, et elle m'invita à venir prendre le thé à sa résidence, comme elle l'appelait, un charmant manoir entouré d'un parc, ainsi que je le découvris plus tard,

qui faisait fonction de petit hospice et qu'elle avait baptisée: Le jardin de Nicajou.

Elle me confia après un certain temps, sous le sceau du secret - elle brûlait en vérité de me le révéler - que le nom Nicajou désignait l'allégorie de la mort chez quelque peuple d'indiens nord-américains dont je ne me rappelle plus le nom. Elle ne souhaitait pas que cette confidence s'ébruïte et que ses pensionnaires l'apprennent, craignant fortement que la plupart ne comprennent pas pourquoi ils étaient hébergés dans un endroit s'appelant le jardin de la mort. "Les vivants, répétait-elle toujours, sont si pleins de préjugés..." Je devais saisir pleinement le sens de cette remarque, apparemment incongrue, au fur et à mesure de la profonde relation intellectuelle et spirituelle que nous développâmes avec le temps, moi fasciné par elle, elle désireuse de rencontrer enfin une oreille pouvant appréhender l'ampleur d'un dessein qu'elle considérait comme grandiose et historique. J'ai abordé plus haut ses théories concernant l'intimité nécessaire entre la vie et la mort; en fait, cette doctrine menait beaucoup plus loin: elle croyait véritablement que la mort devait être souhaitée la vie durant, condition indispensable pour réaliser sa pleine dimension et redonner sa véritable ampleur à la vie, lui rendant ce sens pénétrant et caché qu'elle avait depuis si longtemps oublié. La mort devenait la quête du "dé-déguisement", comme elle l'exprimait, cette reconquête de l'être sur lui-même...

Me prenant en confiance, Madame G... me laissa assister aux séances de psychothérapie qu'elle menait elle-même avec une majorité des pensionnaires de l'établissement. J'en fus d'ailleurs le seul témoin, puisqu'elle n'avait jamais toléré quiconque d'autre à ses côtés, pour la raison, comme elle me l'expliqua, que sa théorie et sa pratique, totalement révolutionnaires dans la pratique de la gérontologie, inaugurant une nouvelle ère, en demeuraient encore au stade expérimental, et elle ne voulait pas, pendant ses travaux de recherche et de mise au point, s'embarrasser de gens incapables de comprendre l'ampleur de son projet. Quant à moi, complètement captivé, assister à ses séances devint ma drogue quotidienne. Le principe général de sa thérapie était simple: rendre à la mort sa légitime valeur esthétique et morale, et pour cela amener le patient non pas à simplement accepter la mort, mais à la lui faire désirer. Curieusement, je le comprends seulement maintenant, avec une certaine distance. A l'époque, je l'avais intensément ressenti, toutefois je ne peux pas dire que je l'avais compris, ceci expliquant sans doute cela...

Elle nous apprenait à aimer la mort, nous amenant à la désirer comme

on désire la chose la plus belle au monde, celle sans laquelle on ne saurait plus vivre. En ces moments où elle arrivait plus particulièrement à nous faire vivre cette vision exaltante, je ne la reconnaissais plus; tous ses traits, pourtant anguleux comme je l'ai déjà décrit, s'arrondissaient, ses yeux s'illuminaient d'une tendresse inaccoutumée, ses bras mouvants donnaient l'impression de nous caresser bien qu'elle ne touchât jamais personne, sa voix dure devenait envoûtante, et je me demande encore si cette mimique n'engendrait pas un effet d'hypnose sur le patient. En plus, elle avait généralement creusé le passé des malades, leurs croyances religieuses ou autres, et elle savait utiliser les images d'éternité, les descriptions d'états post-mortuaires puisées dans la mythologie et l'iconographie spécifique de chaque culture individuelle, choisissant celle dont ils avaient été imprégnés. Il est surprenant de découvrir à quel point les images les plus lointaines, les plus oubliées depuis la plus tendre enfance, même celles que notre conscience a répudiées, conservent une puissance d'action sur cette partie principale de notre cerveau que l'on nomme l'inconscient.

Sa connaissance des religions et de l'art me laissait aussi pantois et admiratif. En l'écoutant, je me souvenais à nouveau de Hegel, cet auteur qui m'avait tant séduit par sa glorification de la pensée qu'il avait transformée en absolu, quand il écrivait que l'art, contrairement au langage, est le concept sous sa forme propre, non pas traduit en forme étrangère à lui-même; en percevant la captivante harmonie du timbre de Madame G..., on n'entendait plus ses paroles, mais, attentif à sa douce melopée, on vivait intimement toute la beauté de la mort. Je réalisais enfin que le langage prend sa pleine dimension quand il induit l'émotion artistique, auquel cas il cesse d'être une simple imitation et devient l'idée elle-même, ce qu'elle est vraiment, nous la faisant être et non plus simplement comprendre. J'affirmerai que de cette manière, cette femme arrivait à induire chez le patient une relation totalement lascive avec la mort. Il fallait voir ces vieillards, tous aussi différents qu'ils soient, l'écouter avec le plus profond ravissement; je me rappelle encore que certains se fermaient les yeux avec une inoubliable expression de béatitude, comme s'ils avaient tenu à mourir immédiatement dans cette extase. D'ailleurs, durant les quelques mois que je passais avec elle, plusieurs pensionnaires disparurent, rapidement remplacés par d'autres.

Au bout de cette période, je fus affligé d'une grande langueur, ponctuée de crises de fièvre aiguë, si bien que, très inquiet, mon médecin traitant me fit aliter. Je restais un bon mois allongé, sans pouvoir visiter mon

amie. Au début, je perdis énormément de poids en peu de temps, à tel point que l'on craignît pour ma vie et que l'on me mît sous perfusion. Je devais cependant récupérer, grâce sans doute à ma robuste constitution. Dès que je reçus à nouveau l'autorisation de me lever et de sortir, ma première promenade me conduisit naturellement au Jardin de Nicajou. Je marchais péniblement le petit kilomètre m'en séparant, prenant de petites pauses régulières et forcées. Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant là-bas d'apercevoir que dans le parc habituellement si calme et désert, régnait une fiévreuse activité. Plusieurs ambulances stationnaient dans la cour, et y montaient des pensionnaires avec tous leurs bagages. De nombreuses autres voitures faisaient d'ailleurs ressembler le parvis à un parking de supermarché. Des hommes en salopette blanche creusaient des trous par-ci par-là. Des policiers en uniforme traînaient leurs guêtres un peu partout, certains servant de factotum à l'entrée.

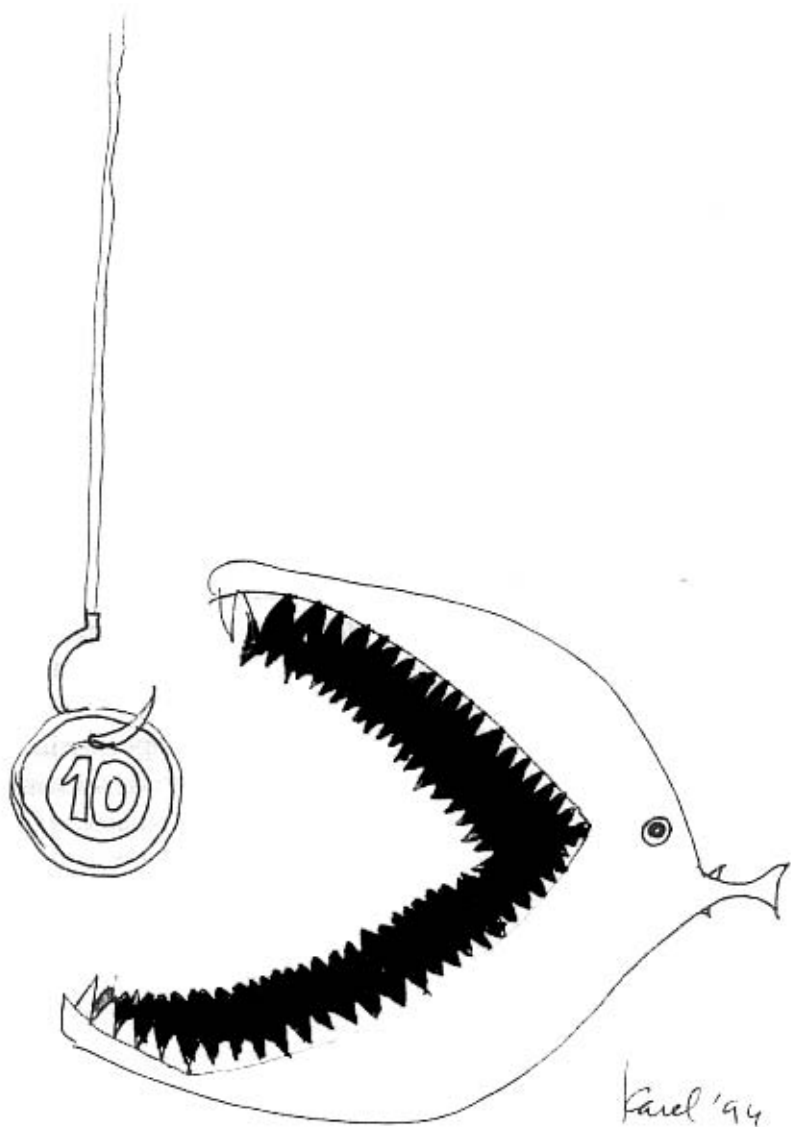
Quand je tentai de pénétrer dans la résidence, ils m'emmenèrent dans une salle où ceux qui paraissaient être des inspecteurs avaient rassemblé quelques employés à qui ils posaient de nombreuses et répétitives questions. Nulle part je n'apercevais mon amie, et une atmosphère de fin du monde avait envahi la résidence. On m'interrogea longuement à propos de Madame G..., de mes relations avec elle, de tout ce que je pouvais savoir qui les "éclairerait", me dit-on, ce qui me fit sourire, car je me demandais comment ces fonctionnaires auraient pu saisir quoi que ce soit au problème. Je tentai cependant de répondre aux points de détail sur lesquels ils me questionnaient, tout en essayant de comprendre ce qui pouvait bien se passer. Devant mes interrogations, on me répondit sèchement que j'avais seulement à répondre et pas à poser des questions. Vu mon état, on ne me garda pas longtemps, et on me ramena à mon hôtel, avec ordre de ne pas sortir de la commune sans autorisation.

Au fur et à mesure, je m'efforçais de me rendre compte de ce qui était réellement arrivé. Je ne voulais pas simplement m'en tenir à la version des journaux, toujours trop heureux d'imprimer du scandaleux, se nourrissant comme les bactéries de détritiques humains, surtout par ici où il ne se passe jamais rien, à part la curiste qui se perd de temps à autre dans la montagne et pour qui on organise une battue générale. Je refusais d'admettre chez les journalistes un quelconque souci de vérité. Généralement, ils se placent au niveau du lecteur qui n'a envie que de saliver, faire monter son adrénaline, pleurer, bref, plus intéressé à activer ses fonctions physiologiques qu'à connaître la vérité des choses. Ce que l'on en a rapporté à l'époque était que Madame G... recevait des personnes âgées que leur famille envoyait avec le souci exprès de les voir

disparaître sans trop tarder, pour de sombres histoires d'héritage. Ces décès étaient censés apparaître très naturels, et Madame G.... touchait pour cela, paraît-il, des sommes assez rondelettes. Une de ses employées, renvoyée pour vol, serait allée raconter à la gendarmerie, pour se venger, que des méthodes un peu expéditives auraient été employées par Madame G.... avec des mourants un peu trop récalcitrants, ce qui déclencha une instruction et l'arrestation de Madame G.....

Le "Jardin de Nicajou" fut fermé, le manoir vendu aux enchères, et je ne devais jamais revoir Madame G..... Il paraît qu'elle se suicida en prison avant la fin de son procès. En apprenant cela, je me dis qu'au moins ses actes avaient été à la hauteur de son enseignement. Je restais quand même un peu embarrassé par toute cette histoire, ne sachant trop que penser, d'autant plus que l'affaire fut étouffée, et le procès interrompu à la mort de Madame G..... J'en conclusais que si les actes des hommes sont parfois étranges, l'explication qu'on leur donne l'est encore plus, quoique de loin le plus abscons soit certainement la motivation de ces actes, suivie de près par la perception que peuvent avoir les autres de ces motivations. De toute façon, je ne restai pas beaucoup plus longtemps en cure, et je regagnai la ville, où je repris bientôt mes obligations professionnelles...





L'argent

“*J*’ aime l’argent! Pourquoi m’en cacher? Pourtant, j’aimerais mieux aimer les coquelicots! Je ris, mais je devrais m’en abstenir, car quoi de plus lourd et de plus pénible que l’amour de l’argent, que l’appât du gain! Avec un minimum de conscience, on a l’impression, quand on aime l’argent, de se comporter commel’un de ces poissons qui aperçoit le gros vers juteux et frétil-lant planté sur l’hameçon au bout de la ligne, et qui, malgré ses fortes suspicions, se dit que ce festin est bien trop tentant; il ouvre une bouche plus large encore que sa tête, écarte les mâchoires à s’en éclater les branchies, se précipite sur l’objet de ses désirs, et avale la ligne entière, plomb et flotteur compris. Et même là, quand le fer lui transpercera les chairs, et qu’il ressentira la brûlante douleur lui déchirer les entrailles, il continuera seulement à chercher, et encore davantage, cette saveur de la plantureuse bouchée ingurgitée, le frénétique plaisir de goûter, et la prochaine engouffrée. Se mêlent alors en une terrible excitation, plaisirs et douleurs, craintes et désirs, envies et répugnances, ces sentiments aussi confus qu’exacerbés ne connaissant plus que le doux et voluptueux embrasement du corps et de l’esprit. A cette tumultueuse débauche de passion, viennent se greffer quelques effrois moraux et quelques délices de la satisfaction; toute l’âme, jusqu’en ses moindres replis, est peu à peu broyée, hachée menu, dissoute dans cet infernal tourbillon où se nourrissent mutuellement les sensations les plus radicalement opposées.

J’avais compris ce phénomène en réfléchissant à la seule impression un peu similaire dont je me rappelle. L’événement se passa en Provence, au mois d’août, par une de ces lourdes journées de canicule où l’on souhaiterait se débarrasser de son corps comme d’un fardeau superflu, encombrant et étouffant. Je souffrais d’une soif terrible, ayant sué par tous les pores de ma peau, lors d’une longue promenade dans les collines du Luberon, où je m’étais perdu. Je n’avais pas emporté d’eau, désirant initialement partir une petite heure, mais, par la force des choses, mon esprit un peu vagabond, et un manque total de sens de l’orientation, cette randonnée dura quelque cinq ou six pénibles heures. Je ressentais

une soif abominable, de celles dont on pense qu'elles n'existent qu'au cinéma, où un pauvre hère souffrant et desséché rampe lentement dans le désert, un petit mouchoir de flanelle, noué au quatre coins, posé sur sa tête, prêt à céder sa vie pour un simple verre d'eau. C'était une soif où l'on ne ressent même plus la soif, comme en ces moments où, trop fatigué, on n'arrive plus à dormir, le corps ayant cherché de lui-même à compenser sa propre souffrance en annihilant la sensation de besoin, par quelque mécanisme physiologique dont seul il connaît le ressort, générant lui-même ses propres amphétamines. A peine rentré, enfin je me mis à boire; or, par un phénomène étrange, je buvais non pas parce que j'avais soif, mais parce que je savais que je devais avoir soif! Cependant, j'avais beau boire, je n'en tirais aucun plaisir ni aucun soulagement, n'ayant guère l'impression de me désaltérer... Comment connaître l'apaisement, puisqu'à ce moment-là j'ignorais la soif? Je continuais néanmoins à boire, guidé par une conscience pourtant très perturbée. Et plus je buvais, plus je me sentais frustré, terriblement frustré de ne pas ressentir ce qui, en fait, était le plaisir promis et prévu par la douleur passée. Je continuais à boire, je buvais inlassablement, ne ressentant toujours pas le moindre soulagement de cette anxiété qui m'habitait, jusqu'à ce que mon esprit inquiet eût à se préoccuper d'une très réelle, nouvellement acquise, et extrêmement pénible crampe à l'estomac, qui m'obligea à m'allonger, accablé d'une douleur que je ne tenterai même pas de décrire. Le principe de réalité avait à nouveau frappé!...

C'est à ces torrentueuses images que ressemble la relation qui me lie à l'argent. Voilà pourquoi, si j'en avais la liberté, je souhaiterais une de ces deux solutions: soit j'aimerais ne pas aimer l'argent, tout comme j'aimerais ne pas subir cette soif qui perpétue le désir, soit je souhaiterais l'ignorance, celle qui procure le contentement, ce qui me permettrait d'être satisfait de ce que je possède, de ce que j'ai déjà bu... Mais ces vœux pieux ont-ils réellement un sens, ou ne sont-ils qu'une illusoire aspiration espérant pallier, voire cacher une volonté défaillante? De toute façon, est-il vraiment possible de soulager un désir auquel on s'accroche comme à une raison de vivre? Voilà tout le dilemme...

Je naquis fils d'un vendeur de primeurs. Mon père travaillait sept jours par semaine; ma mère aussi. Elle ne quittait jamais mon père, car ils tenaient ensemble un étal dans les différents marchés en plein air de la région. Qu'il pleuve, neige, vente, ou fasse soleil, ces deux-là étaient toujours debout à quatre heures du matin; ils se levaient avant l'aube pour

courir aux halles acheter fruits et légumes, maintes fois dans le frimas et la pluie, ensuite se précipitaient au marché afin de s'assurer d'un bon emplacement. Là il fallait s'installer rapidement, placer tous les fruits et légumes en petites rangées, édifier quelques jolies montagnes afin d'attirer le regard du client, afficher les prix sur les écriteaux en ardoise; à peine terminaient-ils que déjà débarquaient les premiers acheteurs, les plus matinaux, ceux qui déambulent à travers les étalages le carnet à la main et le sourcil calculateur. Tous les jours où je n'étais pas en classe me trouvaient derrière le stand; ma participation au gagne-pain familial démarra dès mon plus jeune âge. On me faisait grimper sur un cageot afin de peser les commandes sur la balance. Avec le temps, je devins en cet art un expert: au simple coup d'œil et au soupeser, je devinais à dix grammes près le poids d'un sac. J'étais très fort. Je peux affirmer sans me vanter qu'avec la réputation que je m'étais forgée, je représentais une attraction à moi tout seul, surtout auprès de toutes ces dames qui me trouvaient une si mignonne frimousse et l'air bien déluré. Mes parents insistaient, on les comprendra, pour que je les aide le plus souvent possible au marché.

Cette expérience unique constitua ma véritable école: j'y appris les règles fondamentales qui devaient guider mon existence. Il en est d'ailleurs une, la plus importante, qu'il me faut ici rapporter, car elle éclairera, j'en suis certain, le reste de mon histoire. Elle en surprendra plus d'un, tous ceux ayant vécu exclusivement de l'autre côté de l'étalage. Chez nous, les produits avariés étaient destinés à la consommation, et ceux conservés en bon état étaient réservés uniquement au commerce, à la vente.

“Prends ce que refusent les autres, et vends-leur ce qu'ils veulent...” Voilà ce qui pour la vie devint ma très précieuse devise, et je dois là une fière chandelle à mes parents. Jamais de toute mon enfance ne parvint dans mon assiette un fruit ou un légume exempt de tout défaut. Cette réalité s'ancra tellement en moi, comme le font tant de règles de l'enfance que plus tard on prend pour acquises et raisonnées, qu'encore aujourd'hui, où pourtant j'ai les moyens, je ne peux aller acheter des melons sans proposer au marchand de choisir ceux qui sont abîmés afin de les payer au rabais.

“Ce sont les meilleurs!”, affirmait toujours mon père, qui avait toute une théorie sur la question, “s'ils sont abîmés, c'est soit parce qu'ils sont bien mûrs, alors ils sont remplis de vitamines, ou c'est parce qu'ils sont piqués, et dans ce cas on sait qu'ils sont très bons, puisque les insectes possèdent sur ces questions un jugement beaucoup plus sûr que celui des hommes.”

J'allais bien sûr à l'école; je ne peux pas me targuer d'y avoir connu un franc succès. Mes années de classe se déroulèrent toutes avec plus ou moins la même rengaine: des notes médiocres, une moyenne généralement atteinte, tant bien que mal, des résultats juste suffisants pour ne pas redoubler trop souvent. Les professeurs semblaient avoir la sagesse à peu près systématique de m'ignorer. A défaut d'un autre avantage, comme élève, je ne dérangeais personne. Je me tenais au fond de la classe, où je restais assis sagement et silencieusement, obéissant dans la mesure limitée de mes possibilités aux directives des enseignants; je développai très jeune un sens aigu de l'autorité hiérarchique et des valeurs établies. Je n'étais pas vraiment un cancre, j'obtins même de réels succès dans une matière: l'arithmétique. Ma vie familiale était en cela un atout: elle m'avait appris très tôt à manipuler rapidement et sûrement les combinaisons de chiffres. Hélas cette gloire-là ne dura pas longtemps, car au fur et à mesure que passèrent les années de scolarité, les chiffres furent peu à peu remplacés par les dessins et les symboles de la géométrie, ainsi que par les lettres et les abstractions de l'algèbre; toutes ces vues de l'esprit ne m'inspiraient guère: mon tempérament se portait davantage vers le réalisme. Cet éloignement du tangible, ou plutôt du comptable, engendrait de grands vides dans mon esprit. Tant les x et y , que les parallèles et les perpendiculaires, me restaient fort étrangers, me laissant aussi froidement indifférent que les monologues de Rodrigue dont l'incongruité m'avait toujours sidéré. Les fables de la Fontaine étaient d'ailleurs en français les seuls textes qui m'aient jamais paru avoir un quelconque intérêt..."

Ici s'arrête le manuscrit que nous avons transcrit, interrompu pour des raisons que nous ignorons jusqu'à maintenant. Mais cette tentative autobiographique d'une personnalité aussi évidemment hors du commun ne pouvait pas rester inachevée. La soif de connaître qui nous envahit quand nous envisageons la vie des grands hommes se devait d'être étanchée. C'est ainsi qu'une équipe de journalistes, d'historiens, et de sociologues, s'est associée, pendant une période assez longue, au grand dessein de faire connaître à toute une génération celui qui incarna par sa destinée la symbolique d'une époque, celui qui sut s'ériger en un vivant reflet d'une civilisation; la vie de cette homme encore trop ignoré ne mérite rien de moins. Grâce à de longues recherches dans les documents d'époque, grâce aux enquêtes menées auprès de tous ceux qui l'avaient connu, tant sur le plan professionnel que dans son intimité, nous avons pu reconstituer cette vie exemplaire qui constituera un idéal pour tous, travail particulièrement utile en notre époque qui se caractérise par son

manque de références. En un mot, pour résumer la portée de cette existence exceptionnelle: il refléta sa société tout comme sa société le refléta. Quel plus grand hymne peut-on dédier à une réalité qui sut si bien rester elle-même?... Voici donc, en quelques trop succinctes lignes, ce que nous apprîmes de la vie de ce héros de la modernité.

A l'école, le moment où il sortait vraiment du rang était pendant la récréation. Il comprit très tôt que ce lieu était le seul de l'école où l'on apprenait quoi que ce soit, car on y apprenait la vie, la seule: uniquement là on apercevait les élèves sous leur véritable lumière, hors du cadre artificiel et faussé de la classe, quand s'évanouissait la pesante main de l'autorité en place. Les premiers temps, il fut la risée de tous les enfants, qui, avec la cruauté naturelle qui caractérise cet âge, le baptisèrent un jour "Sonbel". On l'avait à divers moments affublé de multiples sobriquets, tous détenant la qualité commune de se rapporter à la notoriété professionnelle de ses parents. Certaines images frappent ainsi plus particulièrement l'imagination populaire, et les raisons de ces engouements ne sont pas toujours évidentes. Avant cet ultime pseudonyme, il avait eu droit tour à tour à "Tomate", "Poireau", "Frisée" et autres noms de primeurs communs. Il rencontra quelquefois des inventifs, dont un qui l'avait surnommé "Rutabaga" quand il était en huitième, et un autre "Cageot" en septième. Or, pour de mystérieuses raisons, - qui peut prétendre comprendre tous les lourds secrets que recèle un nom? -, le sobriquet qui lui resta pour toujours fut celui de "Sonbel". Au début, on le prononçait avec un accent fort et railleur en allongeant la deuxième syllabe. Mais, peu à peu, avec le respect croissant que Sonbel devait acquérir, son surnom fut prononcé normalement, comme si on en avait oublié l'origine douteuse, sans ironie aucune, en toute légitimité. Le papillon se préparait à émerger de sa chrysalide, Monsieur Sonbel allait bientôt impressionner...

Le premier incident qui explique le respect croissant qu'il devait se forger, la cause initiatrice et révélatrice, se produisit l'année où survint le fameux surplus de cerises. Cette saison-là, sans que l'on sache pourquoi, la clientèle bouda totalement les cerises; il avait couru une vague rumeur à propos d'une épidémie nouvelle et bizarre qui ravageait les cerisiers, mais personne ne se rappelle plus très bien les circonstances. Chez Sonbel, la conséquence de cette phobie passagère des amateurs de fruits fut que l'on mangea beaucoup de cerises. Hélas, la consommation familiale était encore loin d'épuiser les stocks invendus, bien que les cerises soient

devenues la composante obligatoire de tout repas. Or, comme son père était très énervé par cette affaire, tant par la perte d'argent et le gaspillage que par l'écœurement dû à l'ingurgitation forcée et quotidienne des cerises, et que Sonbel lui demandait quelques sous pour acheter ses livres d'écoles, cet homme, qu'animait un sens profond de la justice des choses, et surtout du mérite individuel, valeur qu'il estimait par-dessus tout, lui répondit: "Eh bien écoute mon gars, les temps sont durs, alors si tu as vraiment besoin de ces livres, je te donne un cageot de cerises; tu les vends comme tu peux, comme ça tu auras de quoi..." Notre héros, après une courte hésitation, à défaut d'une alternative accepta la proposition.

Le lendemain matin, il se leva dès potron-minet, prit le cageot, emporta quelques sacs de papier, et se planta pour vendre ses sacs de cerises à prix bradé devant une station d'autobus à l'heure de pointe. Puis il fit de même devant une entrée de bureaux. Finalement, sans aucune gêne, malgré les quolibets de camarades, qui s'atténuèrent au fur et à mesure du succès de la braderie, il termina intégralement la vente de son cageot au portail de l'école, puis dans la cour pendant la récréation du matin. Il se sentit fier comme Artaban de ce grand succès financier dû à son esprit d'initiative et à son sens aigu du commerce, ravi d'avoir récolté trois fois plus d'argent que le prix des livres et d'avoir de surcroît prouvé aux rieurs qui il était. Il prit conscience de lui-même; complètement transformé, il était devenu quelqu'un. Il avait compris qu'une ère nouvelle s'ouvrait devant lui...

Ainsi il put acheter ses livres, les choisissant, bien sûr, d'occasion et moins chers, et, au lieu de gaspiller le reste de son argent comme ses idiots de camarades d'école, - dès qu'ils avaient trois sous en poche ils les gaspillaient chez le confiseur ou Dieu sait où -, lui, avec son sens plus profond des valeurs, ramena sa fortune à la maison, et la cacha dans un coin, le temps de réfléchir, de peser suffisamment une cruciale décision. Pendant un mois, il y pensa beaucoup; en fait il ne pensa qu'à cela. Il y songeait le jour, il en rêvait la nuit. Qu'il mange, qu'il marche, qu'il se lave ou qu'il mâche, il échafaudait cinquante mille plans. A l'école, les professeurs ne remarquèrent pas une grande différence, sinon qu'il semblait plus absorbé que d'habitude; mais au marché, il se fit réprimander plusieurs fois pour s'être trompé dans ses calculs. "Il doit être amoureux" commentaient les braves dames sans savoir combien elles étaient proches de la vérité. Désormais la passion le dévorait.

Heureusement pour sa vie professionnelle, surgit l'idée de génie qu'il attendait tant. Il remarqua à l'école que lorsque les autres enfants jouai-

ent aux billes et les perdaient au jeu, ils voulaient se précipiter chez le marchand pour en acheter de nouvelles, souvent bouillant d'impatience de devoir attendre jusqu'au soir, car les élèves avaient interdiction de sortir de l'école pendant la journée. De même, il avait noté que le soir, ce magasin, tenu par une vieille dame, fermait peu après l'école, alors que les jeux du trou ou du triangle se continuaient beaucoup plus tard, bien souvent ne s'interrompant que lorsque quelque parent d'afficionado inquiet ou fâché venait finalement récupérer son rejeton. Ces joueurs invétérés et tardifs étaient régulièrement, eux aussi, en crise par manque de billes. Notre héros, à l'esprit lent, mais calculateur et déterminé, assez étranger à l'idée de jeu, sans doute à cause de la gratuité de la chose qui de plus impliquait de futiles dépenses, se mit donc à acheter des billes chez la marchande pour les revendre beaucoup plus cher à des joueurs aussi peu doués que pressés et dépensiers. Auparavant il avait bien pensé continuer la vente des fruits, mais il avait jugé finalement cette activité trop malcommode et encombrante, et les billes possédaient l'avantage supplémentaire, en cas de mauvaise période pour le commerce, de se conserver beaucoup mieux. L'autre avantage des jouets sur la nourriture reposait en ce que les clients pouvaient obtenir satiété de la nourriture, mais jamais des jouets, et les possibilités du marché en devenaient de ce fait illimitées; il avait estimé de cette fine analyse le jeu plus nourrissant que la nourriture. Avec son air de ne pas y toucher, Sonbel avait réalisé toute l'essence de la puissance du secteur tertiaire...

Une question qui l'obséda beaucoup à ce moment-là, car il commençait à se poser les bonnes questions, fut pourquoi personne ne lui faisait concurrence: cela aurait été si facile, surtout aux prix incroyables où il vendait ses billes. Il ne comprit vraiment jamais qu'il était un être précoce et très spécial. Génial, il avait réalisé, avant tous les autres, que les biens tangibles ont tellement peu d'importance, dans toute leur finalité factice; l'argent, lui, qui apparaît à tous comme un simple moyen, était, Sonbel le savait bien, la seule véritable finalité: il permettait d'accéder à tout. Pour cette raison, les biens physiques ne représentaient pour notre héros qu'un éphémère moyen. Il riait de tous ces idiots qui accumulaient les billes, animés du désir insatiable de les amasser. Il se disait qu'ils en tiraient une fierté très mal placée, et ne les aimait guère, d'autant plus que ces gagnants étaient les ennemis possibles, ceux qui auraient pu le concurrencer s'ils l'avaient désiré. Ses amis à lui étaient les perdants en perpétuel besoin.

Sonbel était heureux, son business fleurissait rapidement: il avait peu à peu ajouté à sa panoplie de vendeur de billes des soldats, des friandises, seulement les moins périssables, et de multiples objets hétéroclites dont il avait organisé tout un marché. Certains étaient d'ailleurs trop volumineux, il ne pouvait plus les entreposer dans son cartable, sa chambre en devint une espèce d'entrepôt de salle des ventes. Puis, comme lui et ses camarades grandissaient, les allocations d'argent de poche augmentèrent; son volume d'affaires suivit cette croissance, et au fur et à mesure que les goûts et besoins changèrent, ses produits s'adaptèrent. De plus, en marchand avisé, à l'affût de toutes les modes qui s'imposaient à l'école, il s'arrangeait toujours pour être le premier à détenir les objets convoités, et surtout pour ne jamais se faire avoir par les fins de saison qui lui laisseraient sur les bras des stocks invendables. Il s'était laissé piéger une fois avec les photos de stars du rock, et il ne devait pas recommencer; il en possédait encore des piles, totalement impossibles à écouler, le vent ayant tourné trop rapidement, sans qu'il ait eu le temps de prévoir. Il conserva longtemps chez lui ces invendus, bien en évidence, afin de se rappeler éternellement son erreur.

Il développa un tel flair pour la mode que bientôt, de l'avis général, on ne put nier à l'école que c'était lui qui décidait et démarrait toute mode, ou la déclarait désuète, ce qui du fait de son énorme crédibilité s'avéra vrai: désormais, il était consacré comme le "faiseur de modes". Il était reconnu comme la personne vraiment dans le coup, la référence; Sonbel était devenu réellement quelqu'un. Mis à part quelques irréductibles pédants se prenant pour des intellectuels, très peu d'élèves osaient, ou même avaient envie de se moquer de lui, tout au moins en face à face. Tous désiraient le fréquenter. Il était transfiguré, il avait réussi, il était le roi! Il était celui qui savait, il avait compris comment marchait le monde; l'homme n'avait plus aucun secret pour lui... Pensant avoir réussi, il fut sujet à quelques menues bouffées d'orgueil, et il lui arriva parfois de se relâcher, se prenant à décider de garder pour lui quelque objet qui lui plaisait. Mais heureusement, toujours il se ressaisissait, se rappelant la règle d'or: "Vends aux autres ce qui leur plaît, et garde le reste pour toi."

Avec une telle puissance d'action et une telle intuition sur le fonctionnement de la société, il ne pouvait que réussir dans les affaires. Sa vie professionnelle fut comblée de succès, il devint un homme très riche, très

important et très respecté, ces qualités marchant évidemment de pair. La gloire, substance insidieuse, finit quand même par lui monter à la tête de manière dangereuse: un désir nouveau et violent avait envahi tout son être, il souhaitait désormais plus que tout avoir l'air intelligent. Il embaucha à cet effet comme conseiller un sociologue réputé afin d'inspirer encore plus le respect. A eux deux, ils écrivirent un livre fort impressionnant qui traitait de Sonbel, de l'argent, et de l'homme. Ce chef-d'œuvre s'intitula: "Les moyens de la fin". Ils y développèrent de longues et profondes réflexions sur les relations entre l'individu et l'argent. Ce sont eux qui forgèrent le fameux concept de "la polarité rétention-prodigalité", bien connu des spécialistes. La thèse fondamentale était que ce concept formait un axe sur lequel se gradue la relation libre et nécessaire de l'individu à la société par le biais de l'argent comme structure identitaire. "L'histoire prouve que même les sociétés se mesurent sur cet axe écrivaient-ils pompeusement dans la préface. Ils expliquaient ensuite que les rapports à l'argent sont fort divers et fort révélateurs. On peut l'aimer à l'américaine, c'est-à-dire de manière ostentatoire, afin de le montrer, de le dépenser aux yeux de tous, ou bien à la française, c'est-à-dire pour le conserver, le garder, l'entasser, et discrètement le compter. C'était l'idéologie du "cow-boy au saloon", contre celle du "paysan au bas de laine". Ils décrivaient que l'on peut aussi aimer l'argent à la manière "Grand seigneur": quand on le désire seulement comme moyen de prouver grandeur, détachement, et noblesse du sang, en l'utilisant pour démontrer qu'on le dédaigne. Ils profitèrent de cette notion pour établir que l'homme n'en était pas à une contradiction près. Ils décrivirent aussi le schéma plus classique de "l'obsédé monétaire", celui qui mesure tout son être et sa puissance seulement par l'argent et son utilisation. Toutefois, la grande percée conceptuelle de cette œuvre restait l'idée très osée que "l'argent, comme le prouve l'histoire, est l'outil socio-économico-culturel par excellence, à condition qu'on le purifie de tout attachement particulier aux biens tangibles qui le dénaturent."

Tout cela rencontra évidemment un succès fou. Sonbel fit l'unanimité de toute la critique, surtout grâce à ses cocktails, très courus. Il devint la coqueluche du moment. On l'invita souvent à la télévision, il y expliqua fièrement que l'argent s'avérait en fait être un simple moyen pour la réalisation du soi, et il recommandait à chacun de tout bonnement essayer cette thérapie infaillible. Le clou de ses apparitions était toujours quand il sortait sa grande devise: "Vends aux autres ce qui leur plaît et garde le reste pour toi", expliquant aux auditeurs ébahis que ce dicton représentait, avec "Qui paie ses dettes s'enrichit", les deux mamelles de

la pensée socio-économico-historique. “Ces deux grandes idées mises ensemble, déclarait-il, en une période de crise comme la nôtre, où il faut courageusement s’habituer à de nouveaux paradigmes, où nous devons surtout rompre avec la logique de l’infini, maintenant dépassée, représentent un opérateur fondamental de la pensée moderne, la maturité de toute réflexion digne de ce nom”. Pour expliquer tout cela, toujours fier de ses racines populaires, il se faisait fort de citer des exemples pratiques: “Si vous ne pouvez pas honorer vos fins de mois, vendez votre maison; si vous n’avez pas de maison, vendez votre voiture; si vous n’en avez pas, trouvez autre chose, on a tous toujours quelque chose à vendre, ne serait-ce que soi-même, ou bien encore quelque casserole ou livre de classe des enfants. Ce principe étant absolument primordial et irréductible, il ne faut reculer devant rien, afin d’en assumer personnellement la responsabilité. Ce sera la condition du succès assuré, tant pour l’individu que pour la société; ils y trouveront tous deux leur intérêt. Si l’argent circule, tout ne peut qu’aller bien. Et rappelez-vous toujours cela: il n’y a dans la vie qu’un seul superflu, c’est l’idée que tout ne soit pas superflu quand on n’en a pas les moyens! quoiqu’en dise votre boulanger...” concluait-il pour la pointe d’humour.

Etant donné les circonstances dramatiques de l’économie mondiale, sa thèse connut un succès international phénoménal, et reçut rapidement une très large application. Un tel retentissement lui monta à la tête, ainsi qu’à son sociologue. Ce dernier réclama plus d’argent, il le mit à la porte. Il en choisit un autre, qui exigea plus encore; il ne pouvait plus se passer de ces faire-valoir, sans eux il aurait eu l’air ridicule, aussi les multiplia-t-il, et une multitude de conseillers en tous genres l’envahirent. Il commit des erreurs. Il fit faillite. Il perdit tout. Il tomba dans la pire des misères, se retrouva donc seul. Mais le pauvre Sonbel, qui dans le fond était un philosophe, se consola en pensant avoir été fidèle à la devise de son père: “Vends aux autres ce qui leur plaît, et garde le reste pour toi”, et en sa mémoire, il alla au marché ramasser quelques melons abîmés qu’il dévora tristement en se demandant où le destin lui avait fait faux bond...



Cain

A maintes reprises, j'ai voulu raconter cette histoire, or à chaque fois, par quelque remords aux calculs étranges, ma main se paralysait, mon bras ne savait plus m'obéir. Pourtant, il fallait qu'un jour ces événements qui troublèrent toute ma vie soient connus, afin que mon existence n'ait pas été vaine; mais il est de ces découvertes, de ces connaissances, de ces révélations, qui s'avèrent si dévastatrices qu'elles ne laissent aucune parcelle de notre conscience intacte. Aussi, je frémissais à l'idée de léguer ce fardeau à quelque lecteur un peu trop curieux, qui lirait ces lignes par inadvertance, et ne se rendrait compte de leur effet que plus tard, trop tard, en réalisant, impuissant, l'effet terrible de ces quelques phrases sur ses réflexions et gestes quotidiens. Néanmoins pouvais-je prendre la responsabilité de celer au monde ce qu'un auteur inconnu m'avait fait découvrir? L'ignorance n'est-elle pas un tribut beaucoup trop lourd à payer au bonheur, le plus complet soit-il, en admettant qu'une félicité dépourvue de toute ombre soit pour l'homme un état concevable? Voilà pourquoi, au crépuscule de ma vie, lorsque, loin d'avoir résolu ce dilemme, la mort dans l'âme, je me résolus à coucher ces pensées, je pris comme alibi, pour atténuer les appréhensions de ma conscience, l'argument que, comme pour une bouteille jetée à l'eau par le naufragé, le hasard se chargerait, avec son index vacillant, de désigner le nouveau dépositaire de ce savoir. Le lecteur me pardonnera cette lâcheté que s'accorde un homme à qui reste peu de temps à vivre, et qui verra venir la mort comme une douce délivrance...

Vers le terme de mon enfance, à l'orée de l'adolescence, à cet âge où l'on émerge des limbes de l'amour parental pour pénétrer peu à peu un monde qui révèle l'immensité de son existence, je découvris un grand et beau livre dans le grenier de ma grand-mère. Etant devenu orphelin très jeune, ma curiosité, par la force des choses, s'était développée assez rapidement, avec toute l'intensité presque malade qui accompagne les transformations prématurées. Je vivais seul avec ma grand-mère, une douce et brave femme qui m'avait recueilli à la mort de mes parents. Je

fus donc fasciné le jour où, dans le grenier, en fouillant des coffres remplis de vieilleries poussiéreuses, je mis la main sur un livre, une ancienne édition à la couverture épaisse, d'un bleu et or tout défraîchis, un de ces livres emplis de gravures à la pointe comme cela se pratiquait à l'époque. Le titre n'en était pas moins attirant que l'apparence, il s'intitulait: "Les secrets de l'histoire".

Ici, avant de continuer ma propre biographie, je dois tenter de vous raconter à peu près ce que je trouvai en ce livre, en cette exploration qui devait perturber ma conscience naissante. Il me faut conter cela de mémoire, car j'ai depuis longtemps, à travers mes multiples pérégrinations, égaré cet ouvrage; mais mon esprit est de toute façon devenu le dépositaire vivant de l'essentiel de son contenu. Cette histoire très particulière s'intitulait "Caïn". L'écrivain avait eu comme dessein de rapporter la véritable histoire de Caïn, prétendant que l'on avait altéré la vérité au cours des siècles afin de ne pas trop effrayer les hommes. Toute la vie de cet homme avait consisté en une longue et pénible quête pour découvrir et révéler la vérité à ce sujet. Au cours de ses recherches, il avait mis la main sur de vieux grimoires traitant de la question. Leurs auteurs, dépositaires d'une antique tradition d'initiés, tenaient à ce que la vérité ne disparaisse pas, même si elle restait exclusivement l'apanage d'un nombre restreint d'esprits éclairés désignés par le sort. Philon d'Alexandrie, nous relatait le livre, - la seule évocation de ce nom, le simple fait de prononcer ces quelques syllabes, emplissait déjà mon imagination de toute une saveur particulière -, Philon d'Alexandrie est un des plus anciens sages à nous révéler que Caïn n'est jamais mort, car il a, pour châtement du meurtre de son frère Abel, été condamné à l'errance, à la fuite, à l'exil perpétuel, à une mort sans fin. Caïn n'a jamais disparu, il erre depuis le début, et pour longtemps, à travers le monde...

Une fois divulgué ce secret chargé d'implications bouleversantes, une grave question était alors soulevée: n'existait-il pas fondamentalement une injustice dans cette histoire? Si Abel était resté confiant et amoureux de Dieu, contrairement à Caïn qui avait défié son Seigneur, c'était qu'Abel se savait mortel, et vivait en sachant qu'un jour il retournerait au sein de son Créateur, alors que Caïn se savait immortel par le hasard des choses, et se voyait, lui, condamné pour toujours à se nourrir à la sueur de son front sans jamais pouvoir contempler la face de Dieu. Il était facile pour Abel de rester calme et pacifique; il se contentait de récolter ce que la nature offrait, faisait paître ses brebis, et remerciait chaque jour pour sa bonté la généreuse Cause de toute chose, tandis que Caïn, le cœur plein de

rage, devait travailler sans relâche à transformer la nature par son ardeur et son industrie afin de pouvoir vivre l'implacable éternité à laquelle il se voyait condamné. Voilà ce qui explique la jalousie qui dévorait Caïn, ce qui finit par l'aveugler au point qu'il en perdit foi en son créateur; il en arriva à oublier que rien ne peut exister hors de la divine Providence. Il n'inclut même plus son propre être dans le tout-puissant dessein; ne comprenant pas, il douta, et voulut refuser le rôle qui lui était imparti. Un jour, excédé devant ce qui lui semblait d'une cruelle partialité, il désira annihiler l'objet sur lequel se greffait sa rage, la forme qu'elle prenait à ses yeux, et il tua son frère Abel. Dans sa fureur, aveuglé de colère, Caïn ne vit pas qu'il se bornait par cet acte à commettre ce qui était prévu de toute éternité: il ne voulait plus voir cette différence qui le torturait, et pour l'éviter, il accomplit précisément ce en quoi consistait cette différence...

L'homme réalisait ainsi pleinement la contradiction de son être. Et, depuis cette époque lointaine, Caïn erre, sous toutes les formes il se terre; dans tous les pays, à toutes les époques, sous toutes les fonctions et tous les déguisements, habité par l'angoisse du néant, il se cache. Il est celui qui, sachant qu'il ne peut pas mourir, voudrait mourir, mais hanté, depuis le meurtre d'Abel, par la peur de rencontrer son juge, il a peur de mourir, bien qu'il ne le puisse pas; ainsi il se cache en cette immortalité qu'il haïssait tant. Il est le premier de ces hommes qui souhaitent ardemment la fin, car ils souffrent de la vie, tout en espérant que le dernier jour, celui où l'histoire nous juge, ne viendra jamais; leur volonté et leur désir s'opposent à tout jamais, ils en condamnent Dieu. Caïn en devient celui qui veut tuer la vie elle-même, afin que ce don divin s'avère dénué de tout sens...

Voilà ce que je trouvai en ce livre du grenier. J'y découvris de surcroît que Caïn, devenu immortel, depuis la nuit des temps se cachait sous toutes les formes humaines. En apprenant cela mon sang ne fit qu'un seul tour: sans aucune hésitation je reconnus Caïn sous les traits du Monsieur qui habitait le sixième étage de notre immeuble. Déjà, avant d'avoir découvert ce livre, je l'avais trouvé très bizarre. Il était assez âgé, les cheveux poivre et sel tirés vers l'arrière de la tête, toujours vêtu de couleurs sombres et ternes, éternellement l'air d'être en deuil de lui-même. Quand il nous rencontrait, ma grand-mère et moi, il ne manquait jamais de nous saluer et de nous adresser quelques mots. Parfois il lançait tristement, sans que je saisisse trop pourquoi:

— Ah! vous avez bien de la chance Madame Chaumont d'être à la retraite. C'est là que l'on commence vraiment à vivre!

Et il s'étendait d'une voix morne sur ces obligations qui rendent la vie beaucoup trop pénible. Je le suspectais sans encore en déterminer la raison; aussi, dès que je lus ces pages accusatrices, je sus que Caïn, c'était lui! Je me rappelle ces paroles qui nous avertissaient: Caïn avait vécu sous toutes les formes, depuis les origines de l'humanité, souvent sous les apparences auxquelles on pouvait le moins s'attendre. L'auteur provoquait à ce propos une terrifiante interrogation: quel grand conquérant responsable de la mort de millions d'hommes avait pu être Caïn, quel meurtrier à l'œil illuminé, quel chef cannibale avait pu lui prêter son aspect, et il mettait en garde le lecteur en ces termes:

“Restez sur vos gardes! il se cache toujours, sous les dehors les plus inattendus, prêt à agir, à surgir, patientant comme un papillon en sa chenille, n'attendant que son heure, sans se faire remarquer, avant de reprendre son envol dévastateur. Il est alors l'homme qui attend, car il est très vieux Caïn, et il a appris à attendre, vivant une attente sans fin, et il peut passer de longues années, tapi, guettant le moment propice, celui où il pourra perpétrer les actes que commande la rage inassouvie de celui qui est condamné à vivre. Caïn, c'est l'homme qui sans cesse attend, tout comme le fauve est toujours prêt à bondir. Il attend en espérant que le regard de Dieu se détournera suffisamment longtemps de lui, afin qu'il puisse vivre, dans le meurtre et la destruction; en se vengeant ainsi, il sera vraiment lui-même. Caïn n'attend plus rien du temps, il guette l'instant...”

— Grand-mère, le Monsieur du sixième étage, c'est Caïn!

Je n'y tenais plus! Il fallait que je révèle l'abominable secret à quelqu'un! Je ne pouvais plus garder pour moi ce terrible savoir, d'autant plus terrible et pesant si je ne le divulguais pas! Et je ne voyais personne d'autre que ma grand-mère susceptible de comprendre l'ampleur de ma découverte.

— Tu as fait tes devoirs? Tu vas encore attraper un zéro!...

Je croyais rêver! C'est tout ce qu'elle trouvait à répondre! Je fus ce jour-là, et ce ne fut hélas pas le dernier, profondément déçu par ma grand-mère. Je reçus à cette occasion une leçon, car jamais plus je ne devais être heurté aussi durement, de plein fouet, par l'incompréhension entre les êtres, par l'aveuglement devant la vérité, par le recul devant le dévoilement du savoir. J'en conclus que la peur transforme profondément les grand-mères - y avait-il une autre explication plausible? - et sans

doute les hommes en général. Quand même, dans cette attitude de ma grand-mère à moi, je ressentis une trahison, et je lui en voulus plusieurs jours.

Un peu plus tard, je retournai au livre, ce qui me permit de calmer ma douleur et d'atténuer ma déception. Je me rendis compte à ce moment-là de la profondeur de cet ouvrage: il avait prévu exactement ce qui m'était arrivé. "Les hommes ne te croiront pas, et quand tu parleras, même tes proches détourneront leur regard!" écrivait l'auteur. Quelle sagacité! Il décrivait dans ce passage comment les détenteurs de grandes vérités finissent toujours par remarquer un certain vide qui se forme autour d'eux. Je pensai alors à Madame Michaud, une amie de ma grand-mère: dès qu'elle approche, tout le monde s'enfuit, de peur qu'elle ne vienne raconter ses histoires. Ce n'est pas tellement qu'elle radote, elle a toujours de nouvelles histoires, mais ses histoires n'en finissent jamais. Et elle les débite invariablement sur un ton égal et monocorde, sans aucune pause ni ponctuation, comme si pendant une heure ou plus elle tricotait une phrase unique. Un jour où elle causait avec ma grand-mère dans l'escalier, tandis que je l'observais, je me suis demandé comment elle arrivait à respirer, puisqu'elle n'arrêtait pas une seule seconde de parler, toujours sur un rythme identique; je fus très impressionné quand je me rendis compte qu'une fois lancée, elle n'avait pas besoin de respirer. Je tentai immédiatement de l'imiter, dès que je me retrouvai seul dans ma chambre, mais j'eus beau insister, je n'arrivai pas à retenir mon souffle très longtemps. Je me consolais en concluant qu'à son âge elle devait s'être beaucoup entraînée, un peu comme ces grosses dames dans les opéras de ma grand-mère.

Madame Michaud détenait un intérêt certain dans l'affaire qui me préoccupait. On rapportait qu'elle connaissait tout sur tout le monde, et qu'elle savait même ce qu'elle ne savait pas, et même ce qui n'était pas vrai. Ma grand-mère disait qu'elle racontait n'importe quoi, mais je savais maintenant le genre de personne que ma grand-mère était réellement. Peut-être en effet que Mme Michaud détenait d'importants secrets qui se devaient d'être divulgués. On rapportait aussi que rien qu'à voir les vêtements étendus sur la corde à linge, elle pouvait deviner ce qui se passait chez les gens! Elle savait ainsi des tas de choses... Si la robe bleue de Madame Marin était pendue: cette dernière s'était réconciliée avec son mari, et ils étaient sortis ensemble. Si on ne voyait pas les caleçons de Monsieur Léger: il était parti en voyage d'affaires; si les caleçons étaient neufs: il avait une nouvelle maîtresse. Et si l'on apercevait un nouveau

chemisier chez Mademoiselle Laviolette: celle-ci venait de trouver un nouvel emploi. Peut-être que Mme Michaud savait des choses sur le Monsieur du sixième étage...

Dès que cette idée géniale me traversa l'esprit, je courus immédiatement la trouver, décidé à être patient et à écouter attentivement tout ce qu'elle me raconterait, persuadé que c'était une épreuve dont je devais sortir vainqueur. Je montai à son appartement; elle en fut ravie, personne ne la visitait jamais. Il paraît, d'après ma grand-mère, que ses neveux, ses seuls héritiers, l'avaient baptisée "la bouche à moteur", et qu'ils se rendaient chez elle le moins possible. Elle me reçut fort bien, m'affirma que j'étais un charmant garçon, et que je devenais un beau jeune homme. Ensuite, elle me demanda si j'avais envie d'une tasse de chocolat et de biscuits. Mes expériences récentes m'avaient enseigné à me méfier de tout et de tous, mais j'acceptai, malgré le danger; je restai toutefois circonspect, car qui sait? elle pouvait fort bien me verser subrepticement une étrange potion dans la nourriture. Une fois servi, je concentrai entièrement mon attention sur mes papilles gustatives en mâchouillant un petit coin du biscuit et en suçotant un peu de chocolat chaud, et ne trouvant ni à l'un, ni à l'autre, un goût suspect, j'enfournai le tout.

Pendant ce temps, Madame Michaud me débitait tout sur sa famille, ses voisins, les voisins de sa famille, la famille de ses voisins, etc. Je crois que je m'endormis un peu, bien que le canapé fût plutôt dur... Quand je me réveillai, Madame Michaud discourait toujours... Je tentai alors de lancer un grand coup, et lui annonçai tout de go:

— Le Monsieur du sixième étage, c'est Caïn, celui qui a tué son frère dans la Bible.

Je remarquai bien un petit mouvement dans les yeux de Madame Michaud, mais sa bouche, elle, ne manifesta aucune velléité de s'arrêter, ni même de fléchir un seul instant sur sa lancée, continuant méthodiquement et consciencieusement, avec toute la précision d'un automate, à aligner les mots les uns à la suite des autres, comme la moissonneuse batteuse que j'avais admirée l'été dernier à la campagne, qui alignait derrière elle des balles de foin bien droites et carrées, toutes ficelées, avec une saisissante régularité. Réalisant finalement que je ne pourrais tirer d'elle rien d'intéressant, ni même la faire écouter, je m'esquivai doucement. Elle ne s'aperçut de rien. D'ailleurs, plus tard, alors que j'étais rentré à la maison depuis déjà une heure, ma grand-mère s'exclama:

— Mais à qui donc cause Madame Michaud? J'entends sa voix par sa fenêtre ouverte depuis le début de l'après-midi!

Je me cachai longtemps de Cain. Mais un beau matin, ne pouvant en rester là, rassemblant tout le courage et l'inconsciente détermination propre à l'enfance, je décidai de monter jusqu'au sixième étage, d'aller voir, voire confronter Monsieur Cain. Je devais accomplir mon destin, il ne pouvait en être autrement. Je n'ai guère besoin de narrer en détail ce que représenta la lente ascension qui me mena, marche après marche, jusqu'au dernier étage. Qu'il me suffise de souligner que, par une étrange distorsion, de celles qu'effectuent les émotions sur les sens, jamais l'escalier, que pourtant je gravissais tous les jours depuis des années et qui constituait pour ainsi dire mon territoire de jeux, ne m'avait paru aussi vaste et aussi tortueux que ce jour-là. Les marches en devenaient anormalement hautes, à cause de la lourdeur de mes jambes, et très inégales, à cause du rythme effréné et chaotique de ma respiration; je ne les montai, fait exceptionnel, que une à une, éprouvant une difficulté impressionnante et inhabituelle à avancer, craignant sans cesse de dégringoler, comme ces cyclistes qui font du sur place à la télévision. Pendant ce temps, mon cœur s'emballait lui-même de sa propre frayeur. Mais mon futur était scellé: je devais y aller...

Arrivé en haut de l'escalier, en piteux état, je m'enfonçai dans le couloir de gauche, à peine éclairé, la porte de l'appartement se trouvant tout au fond. J'imaginai le pire, et les quelques pas qui m'y menèrent prirent une presque inimaginable ampleur, proportionnée uniquement à la pesanteur de mon corps, à sa rigidité, et à la moiteur qui m'avait envahi. Je cognai enfin à la porte, me retenant moi-même sur place pour m'empêcher de décamper. J'attendis sur le paillason, pas très fier, et finalement j'entendis de l'autre côté des pas traînants: je crus reconnaître des pantouffles glisser sur le plancher. Puis je perçus plus près de la porte un souffle un peu bruyant: c'était lui, grand-mère affirmait qu'il avait de l'emphysème. Il se rapprocha de la porte et fit cliqueter la gâche. Quand la porte s'ouvrit, je le vis, avec son air tout triste, enveloppé dans une robe de chambre en flanelle marron qu'il avait attachée sur son ventre avec une vieille ficelle. Il se tenait là, devant moi, debout dans ses énormes pantouffles usées, l'œil terne, les cheveux gris et gras, lissés vers l'arrière de son crâne, les mains décharnées tombant sans but le long de son corps. Il me regarda, l'air un peu étonné, d'autant plus que je ne pipais mot; il restait immobile, le regard un peu en biais. Je ne savais pas exactement ce que j'attendais, mais avant de monter il m'avait paru tellement évident qu'en m'apercevant là il saurait que j'avais tout compris, qu'il ne m'était absolument pas venu à l'idée que j'aurais à prononcer quoi que ce soit. Sachant qu'il devait savoir, en me voyant, que j'avais compris,

qu’aurais-je bien pu, de toute façon, lui demander? Je ne m’imaginai pas très bien en train de déclamer, d’un ton dramatique, comme au théâtre: “Ah, fourbe! vous êtes démasqué!” Ou avec plus de style et de mystère: “Et qui croyez-vous tromper, beau masque?” (J’avais entendu cela dans un film de cape et d’épée...), ou encore, vraiment terrible et menaçant: “Cessez! Je sais tout!”

Alors, il n’aurait plus eu qu’à fuir en tremblant, implorer ma pitié, ou plutôt - en fait c’est ce que je craignais - tenter de m’étrangler, pour ensuite cacher mon corps dans un vieux coffre, ou autre maléfique invention, pendant qu’il continuerait à faire ses politesses à ma grand-mère éperdue de douleur, prétendant comme un hypocrite la consoler: “Ah, mais c’était un si charmant garçon! Qui aurait bien pu lui vouloir du mal...”

Hélas, obnubilé par la difficulté du geste, emporté par ma détermination à agir, j’avais oublié de me demander comment agir... Je restais planté devant lui comme une vache devant un train; j’avais cru depuis le début que les paroles n’auraient guère lieu d’être et je continuais malgré tout à espérer: peut-être n’aurais-je à en prononcer aucune? Et s’il eut fallu articuler quoi que ce soit, l’aurais-je pu? De toute façon mon regard était censé s’y substituer largement... Lui aussi m’observait, de ses grands yeux moroses, et je sus qu’il savait que je savais; peut-être se demandait-il si je savais vraiment tout, et s’il devait m’ignorer afin de me mettre à l’épreuve. Cet argument reste pour moi le plus probant; il établissait la preuve irréfutable de son aveu, car je devais repenser longuement par la suite à notre première confrontation. Il s’était trahi en ne me demandant jamais pourquoi j’étais venu le voir, ce qui aurait été pourtant la question la plus légitime s’il avait eu la conscience tranquille. Trop préoccupé à calculer sa défense, à me tromper, il avait omis d’agir de la manière qui aurait été la plus évidente et la plus dépourvue d’arrière-pensée. Souvent les criminels se laissent ainsi démasquer par de bons détectives, car ils réfléchissent trop à leurs actes; ils ignorent la simplicité de la personne qui, ne prétendant rien défendre ni cacher, agit très simplement et spontanément, sans hésiter. Je me rappellerai toujours cette phrase d’un de mes héros favoris, un détective, qui avait déclaré au criminel génial, médusé d’avoir été découvert: “Jackson, il n’y a que la vérité que l’on puisse toujours dire sans jamais se tromper. C’est pour cela que tu es fait comme un cancrelat!”

Interrompant cette pause qui s’éternisait, le vieil homme me proposa de sa voix un peu cassée, celle-là même, inquiétante, que je lui connaissais bien:

— Tu veux entrer?

En acceptant, je me surpris moi-même, mais je n'étais plus à cela près. Je devais être trop paralysé pour faire autre chose que lui obéir, ou bien encore étais-je subjugué par son pouvoir? Je hochai simplement la tête et m'avançai vers lui, pénétrant son antre. Il m'invita à le suivre et nous longeâmes un long couloir qui lui servait d'entrée. Je remarquai que tout comme dans la rue ou dans l'escalier, chez lui il rasait les murs, un peu de côté, comme pour ne pas être surpris, trahissant son désir de vivre caché. Cela me rassura un peu et me rendit confiance en moi-même, de le découvrir aussi timide et gêné, même sur son propre territoire, et pourtant, je le savais, les criminels pouvaient être fourbes et pleins de surprises...

Il me fit entrer et asseoir dans une petite pièce, très poussiéreuse, remplie de vieilleries et de livres.

— J'habite ici depuis très longtemps.

Il affectait de vouloir s'excuser. Je pris cela comme un nouvel aveu voilé, conscient ou inconscient de sa part. Il pouvait bien habiter ici depuis longtemps, puisqu'il était lui-même vieux de milliers d'années!

— Assieds-toi!

Il pointa du doigt vers un grand fauteuil. Sur le point de m'y asseoir, je vis que reposait dessus un gros livre ouvert. Je le ramassai. Il se précipita en s'écriant:

— Excuse-moi, j'étais en train de lire quand tu es arrivé!

Il m'enleva tellement vite le livre des mains que j'eus à peine le temps de remarquer le titre sur la couverture: Dictionnaire Woloff-Français. Je dus arborer un air surpris, car il murmura, embarrassé:

— C'est une langue africaine le Woloff.

Je le regardais toujours, très intrigué, - mon esprit tournait à deux cents à l'heure -, me demandant quel sale coup il tramait en Afrique, pour étudier ainsi l'africain. Il ne veut quand même pas se faire passer pour un noir, pensai-je, contemplant son teint jaunâtre et son corps rabougri. Un japonais, passe encore... et j'en aurais presque ri si je n'avais été aussi inquiet.

— C'est peut-être bizarre de lire un dictionnaire, mais c'est mon passe-temps, je les lis et les apprends par cœur... continua-t-il.

— Vous les apprenez par cœur... répétais-je bêtement, tout en m'inquiétant de cette nouveauté.

Quelle pouvait être cette invention diabolique que d'apprendre un dictionnaire par cœur? Déjà, je trouvais particulièrement pénibles les

quelques lignes de par cœur avec lesquelles je me colletais pour l'école, cette idée de dictionnaire me sembla totalement absurde. Cependant, je tenais une bonne piste: son embarras n'avait pas diminué, il ne s'exprimait qu'en bafouillant, pour s'excuser, il en marmonnait presque.

— J'en ai lu beaucoup comme ça.

Il esquissa vaguement un geste vers la bibliothèque où s'entassaient en effet une collection de livres assez volumineux, et les couvertures que j'arrivais à déchiffrer étaient bien celles de dictionnaires.

— Et vous en avez appris plusieurs par cœur?

— Tous ceux qui sont là!

Je m'enhardis à me lever et à m'approcher de la bibliothèque où je relevai quelques titres: "Dictionnaire technique de l'industrie chimique", "Dictionnaire des synonymes", "Dictionnaire étymologique", "Dictionnaire grec-français, français-grec", "Dictionnaire du sport", et ainsi de suite.

— Vous les connaissez vraiment par cœur?

— Bien sûr, tu peux me poser des questions si tu veux.

— D'accord, je veux bien.

Je saisis le "Dictionnaire des Synonymes", l'ouvris, et cherchai le mot Mensonge, puis lui en demandai les synonymes. Il marqua un moment d'hésitation devant mon choix. Je notai bien qu'il accusait le coup, il comprenait qu'il ne me dupait pas. Mais il avait du cran, et à ma grande surprise, il récita la liste intégrale que j'avais sous les yeux:

— Assertion fausse, Affirmation mensongère, Tromperie, Menterie, Mystification, Imposture, Inexactitude (volontaire), il ajouta même "entre parenthèses".

Il continua la liste: "Boniment (fam.)", là aussi il ajouta "entre parenthèses"; il signala d'ailleurs chaque indication particulière du dictionnaire, expliquant de surcroît que "fam." était l'abréviation pour "familier". Il est vrai que je me demandais en quoi boniment pouvait bien être une femme, et il avait remarqué ma surprise. Il reprit:

— Bobard (fam.), Conte, Fable, Craque (pop.).

Je me mis à rire en entendant "crac pop", pensant à une publicité que j'avais entendue à la télé, mais il continuait, imperturbable, expliquant que (pop.) était l'abréviation de populaire. Il poursuivit:

— Invention, Artifice, Blague (fam.) Bourrage de crâne, Propagande, Version officielle, Baratin, Blablabla, ou Blabla, Salade (s), Duplicité, Dissimulation, Comédie (pej.), qui signifiait péjoratif précisa-t-il, Hypocrisie, Calomnie.

La liste était complète. Il me proposa ensuite les antonymes, dont

le simple nom me fascina. Avant même que j'eusse répondu, il les énonça :

— Vérité, Franchise, Fidélité, Menstrues...

Il s'interrompit.

— Ah non, excuse-moi, je me suis trompé, je suis allé trop loin, Menstrues n'est pas un antonyme de Mensonge, c'est le mot qui vient après Mensonge.

Je n'avais pas très bien compris cette dernière partie, mais peu importe, j'étais anéanti ! Cet exploit dépassait tout ce que j'avais pu imaginer ! Même Jojo Leblanc, le chouchou de tous les professeurs, celui qui était toujours capable de réciter ses leçons par cœur, se trouvait bien en-dessous de ça ! J'étais certain que lui ne connaissait pas un seul minuscule dictionnaire tout entier...

Je l'observais attentivement. Je devais avoir l'air complètement ébahi, et remarquant ma bouche béante d'admiration et de perplexité, il me lança :

— Tu veux sans doute que je t'explique pourquoi je lis et apprends des dictionnaires par cœur, plutôt qu'autre chose ?

Je hochai mécaniquement la tête ; quoiqu'il m'eût demandé, je n'aurais su agir autrement, j'étais trop médusé.

— Eh bien, tu vois mon garçon, les hommes sont tous des menteurs ; ils ne font qu'inventer, par erreur ou par ruse, par ignorance ou par vice, par débordement ou par manque d'imagination, mais les seules réalités qui restent vraies, ce sont les noms. Un nom reste toujours un nom. Seule son utilisation peut s'avérer fautive ou mauvaise, mais un nom, lui, reste toujours un nom...

Je me renfrognai un peu, signalant par une grimace mon incompréhension.

— Tu ne me crois pas ? Pourtant, depuis toujours, les hommes se mentent, à eux-mêmes et aux autres ; là se trouve la véritable cause de tous les malheurs et de toutes les guerres. L'homme est le seul animal à savoir mentir, alors il ment, et même contre son propre gré, il ne peut s'empêcher de mentir. Alors, tu sais, la moindre phrase n'est que fausseté ! Mais le nom, le nom, le nom, voilà ce qui demeure éternellement vrai ! C'est la seule bouée de l'homme ! Si quelqu'un est appelé Paul, Paul c'est lui, et cela reste toujours vrai. Mais dès que l'on dit : Paul fait ceci ou cela, Paul est comme ci ou comme ça, là on peut mentir. L'homme est un menteur tu vois, et puis en plus, l'homme est un orgueilleux, il veut toujours être ce qu'il n'est pas... L'animal, lui, reste toujours à sa place... Sa place, il la connaît mieux que l'homme... De temps en temps aussi, chez les bêtes,

surgit quelque individu qui s'est mis en tête de dominer les autres, mais la dispute ne dure que peu de temps, et elle est rarement sanglante. De plus, après la lutte, elles ignorent le ressentiment, elles savent accepter la réalité des faits. Mais l'homme, il n'est qu'un orgueilleux, il ne sait pas accepter l'état des choses. Il va jusqu'à tuer pour se fuir, pour ne plus être lui-même. Le fond du problème est que l'homme tue pour oublier... Et là encore, si les animaux tuent, c'est seulement pour se remplir le ventre, alors que l'homme tue en croyant se remplir l'âme, souhaitant assouvir ses multiples ambitions... C'est pour cette raison que l'homme ne connaît que la démesure: contrairement au ventre de l'animal qui peut être rassasié, l'âme humaine, elle, est totalement insatiable!

Là, je dois avouer que je pris peur, car même si j'étais trop jeune encore pour saisir tout ce qu'il me débitait, je sentais avec certitude que Caïn était en train de se dévoiler, qu'il jetait bas le masque, et qu'il se justifiait, exactement comme ces meurtriers qui, tout en avouant leurs crimes, expliquent qu'ils n'avaient pas d'autre choix devant eux. Je me levai précipitamment, et m'enfuis presque en courant, bredouillant:

— Je dois partir, ma grand-mère m'attend, et elle est au courant que je suis chez vous.

Je bluffai pour éviter qu'il ne m'empêche de partir, et cela dut réussir, car il ne bougea pas de son siège, me lançant simplement, alors que dans mon élan je passais presque le seuil de la porte:

— Reviens me voir de temps en temps! Tu es un très gentil garçon!

Je dévalai les marches quatre à quatre, et retrouvai grand-mère, qui, remarquant mon air égaré, s'enquit de l'endroit où j'avais bien pu passer. J'ouvris tout grand la bouche et aspirai un bon coup afin de lui dévoiler fièrement, d'une seule traite, le succès de ma première enquête importante, mais le souvenir de la cuisante douleur que m'avait causé sa fermeture d'esprit me retint à temps, et je restai là, suspendu, avec mon air de poisson rouge. Heureusement! Car déjà elle me déclarait, démontrant une fois de plus ses préjugés:

— Oui, eh bien, au lieu de raconter encore une de tes inventions aussi grosse que l'immeuble, va donc te laver les mains avant de te mettre à table!

J'étais soulagé, c'était mieux ainsi.

Je dormis peu cette nuit-là. Et mon sommeil fut sans cesse agité par des rêves, tous plus incongrus les uns que les autres: ils étaient peuplés d'animaux se traitant de menteurs, d'une souris qui mangeait des diction-

naires plus gros qu'elle, du Monsieur du sixième étage qui me montrait le couteau suisse avec lequel il avait tué son frère Abel, d'hommes qui voulaient être des éléphants, et ainsi de suite, jusqu'à l'aube. Le lendemain matin, je ne me sentais vraiment pas bien, et grand-mère me laissa rester à la maison.

Je ne remontai pas au sixième étage, aussi fasciné que je fusse; ce n'était pas que l'envie m'en manquât, mais j'étais trop apeuré. Parfois, je montais silencieusement les escaliers jusqu'à sa porte, et tâchais d'écouter les bruits, mais aucun son intéressant ne transpirait, sauf occasionnellement le pas traînant du vieil homme, et par moment sa respiration un peu forte et embarrassée. Quant au trou de la serrure par lequel je tentais d'épier, je n'y surprenais que les ténèbres du couloir. Toujours intrigué, je décidai de lier connaissance avec la mère Durand, parce qu'elle habitait juste en face: je pourrais épier de ses fenêtres qui donnaient sur celles de Caïn. De là, je pus donc le surveiller, toujours assis dans son fauteuil, courbé sur ses livres, presque immobile, bougeant seulement pour tourner périodiquement les pages, comme une horloge qui dans le silence marque le passage du temps...

La mère Durand finit par se poser des questions, et alla raconter à ma grand-mère que je passais des heures devant la fenêtre de son salon, à fixer sans cesse dehors, comme si j'avais voulu sauter pour me suicider. Bien sûr ma grand-mère, qui ne cherchait que les occasions d'une bonne inquiétude, m'interdit de remonter chez la mère Durand, se plaignant du fait que mes lubies allaient de mal en pis, et que si je continuais, je finirais à l'asile, et elle aussi.

— Si tu fais le fou et qu'un jour le vent tourne, me cria-t-elle, tu resteras fou!

Une des phobies de ma grand-mère était qu'un jour le vent tourne. Je n'avais jamais osé lui demander ce que cela voulait dire, tellement elle paraissait en avoir peur, et il est vrai que l'idée en avait l'air un peu effrayante. Je m'imaginai une de ces tornades qui arrachent tout sur leur passage en tournant sur elles-mêmes. Je pensais que ma pauvre grand-mère n'avait rien à craindre, puisque c'était seulement dans les pays chauds et lointains qu'il y en avait. Mais je ne crois pas que cet argument aurait calmé sa frayeur des vents tournants!

Même si je ne retournais pas au sixième étage, mon destin devait se croiser fatalement avec celui de Caïn; désormais je le nommais ainsi, convaincu de sa véritable identité. Je le rencontrai deux mois plus tard,

pendant que je déambulais dans le parc, endroit où j'étais convaincu que se tramaient les plus odieux complots. J'étais en train d'observer deux hommes au comportement étrange qui discutaient, chacun d'entre eux tenant à la main un grand sac: ils négociaient sans doute avant de passer à l'échange. Il survint par derrière et me frappa doucement sur l'épaule, ce qui me fit sursauter. Je fus presque rassuré en réalisant que ce n'était que lui et non pas un complice des truands chargé de faire le guet.

— Bonjour, comment vas-tu? Tu ne viens plus me voir?

— J'allais rentrer à la maison, bredouillai-je.

— Eh bien, moi aussi! Marchons ensemble si tu veux bien.

J'étais piégé comme un rat, je ne pouvais pas m'échapper, mais je me rassurais en calculant que ici, de toute façon, devant tout le monde, je ne risquais rien; il n'oserait rien faire. Nous rentrâmes donc ensemble, lentement, car il marchait avec beaucoup de difficulté, s'arrêtant périodiquement, s'appuyant de temps à autre sur les rebords des fenêtres devant lesquelles nous passions. Il émettait un bruit inhabituel; cela venait de l'intérieur de sa poitrine, une espèce de sifflement qui résonnait: ce devait être son fameux emphysème qui produisait plus de bruit que d'habitude. J'imaginai qu'à son âge, ce n'était pas étonnant qu'il fût dans cet état. Il parla un peu durant notre retour. Il m'expliqua qu'il se promenait souvent, malgré sa condition physique, qu'il aimait d'ailleurs beaucoup cela, car c'était un bon moyen de passer le temps, et de savoir passer le temps était très important pour les hommes.

— Le temps peut être tellement long, et l'homme s'ennuie si facilement! se plaignait-il. Il ajouta que les hommes ont du mal à être heureux, car trop souvent ils ne se fixent pas de but. Quoique, voulut-il préciser, ce n'est pas que de se donner des buts puisse en soi les rendre heureux, mais au moins, cela les empêche de penser au fait qu'ils ne sont guère heureux.

Il m'expliqua que c'était pour cela qu'il s'imposait des promenades et qu'il apprenait par cœur des dictionnaires.

— De cette manière, je vis toujours en attendant d'avoir terminé quelque chose, j'ai toujours un but, et toujours un autre qui vient derrière, car la vie, me confia-t-il d'un ton dramatique en me fixant droit dans les yeux, ce n'est rien d'autre que de savoir passer le temps, et remplir les espaces vides qui le composent. Il n'y a d'autre vie que dans l'attente, car tout détient une fin, ou presque....

Bientôt il cessa de discourir... Malgré tout le besoin que je sentais qu'il en avait, ses poumons se donnaient déjà trop de mal à simplement respirer sans tenter en plus de parler. Lentement, nous arrivâmes à la maison.

Là, malgré la terreur qui m’habitait, je ne pus résister à l’accompagner jusqu’au sixième étage, lui tenant le bras, le soutenant, l’aidant à marcher, saisi de compassion pour son piteux état. Cette ascension dura un temps infini, marquée par de longues pauses à chaque palier. A notre arrivée devant sa porte, je l’aidai à entrer chez lui et à s’asseoir sur son fauteuil, où il s’effondra presque. Il avait fermé les yeux. Il était extrêmement pâle. J’étais inquiet. J’attendis. Il les rouvrit quelques instants plus tard, et chuchota d’une voix faible, la tête reposant en arrière sur le dossier du fauteuil, cette phrase qui paraissait brûler ses lèvres exsangues :

— Mon garçon, le seul moyen d’échapper à la souffrance, c’est d’être sourd et aveugle. Voilà le dilemme impitoyable que nous offre la vie...

Je ressortis dès qu’il eut paru s’être endormi dans son fauteuil.

Quinze jours plus tard, ma grand-mère m’annonça qu’il était mort. Je marmonnai que cela était impossible, sans m’en persuader complètement. Cette idée me causait en réalité une certaine peine, comme lorsque j’avais retrouvé mon canari mort, un jour, tout raide au fond de sa cage, ce qui m’avait fait beaucoup pleurer; je n’aurais jamais imaginé que mon canari, cette boule si douce, si légère, toute chaude et si vivante puisse un jour mourir. J’étais fort étonné, là aussi, pour Caïn; comment Caïn pouvait-il mourir? Ou bien n’était-il qu’un peu mort, en attendant? Autrement, toute mon hypothèse, dont j’étais pourtant si sûr, s’écroulait. Cela aurait été vexant...

Afin de me consoler, je retournai à mon livre, et quelle ne fut pas mon plaisir et mon étonnement, en allant jusqu’à la fin de l’histoire, que je n’avais en fait jamais terminée, d’y découvrir le passage suivant :

“Si un jour Caïn parvient à mettre fin à la fois à la douleur que lui cause son immortalité et au sillage de mort et de destruction qu’à cause de cette douleur il engendre derrière lui, c’est qu’il aura trouvé l’âme auprès de laquelle il aura pu avouer ses crimes et exprimer son désir de repentir. C’est là la seule chance de salut que Dieu lui ait laissée.”

J’étais heureux, bien qu’un doute persistât toujours en mon esprit: Caïn demeurait l’as de la tromperie, devais-je me rappeler.

Bientôt ce fut la rentrée, je retournai à l’école. J’eus comme professeur Monsieur Mirol. Un beau jour, Monsieur Mirol nous raconta que l’homme était fondamentalement, depuis son origine, son histoire le prouvait, un destructeur.

— En tout ce qu’il fait, il brise et détruit, déclarait-il pompeusement.

Quand j'entendis ceci, je lui fis un sourire en coin. Il dut remarquer que j'avais compris l'horrible vérité: Caïn n'était pas mort, il était pour l'instant mon professeur de sciences naturelles.

Cependant, ce n'était qu'une occurrence immédiate et passagère de ma hantise, car je devais retrouver Caïn sur mon chemin, à de nombreuses reprises, tout au long de ma vie...



Le Centaure

*J*e sais que certains auront tout fait pour que reste caché le présent écrit, je le sais déjà, en ce moment-ci, celui où je suis en train de tracer ces lignes, amer et déterminé. Depuis toujours, les hommes, même ceux d'entre eux que beaucoup crurent s'être révélés très éclairés, ont décrété que certains écrits se devaient d'être celés. Les raisons de ces choix absurdes furent nombreuses, qui amenèrent à condamner l'objet de ces écrits à s'éloigner de la vue des hommes, vers l'oubli, bien que quelques-uns, les éternels combattants, ceux qui portent nuit et jour la riposte en bandoulière, cette poignée irréductible à laquelle je suis fier d'appartenir, eussent protesté violemment contre ces gestes exécrables: nous clamons que c'est l'homme qu'on exécute ainsi, qu'on condamne à la cécité de par l'ignorance de ces écrits, puisque tout ce qu'il n'aura pas vu sera un manque qui ne pourra jamais être pallié. Quant à ce prétendu risque que ces censeurs d'un autre âge allèguent, comme s'il signifiait quoi que ce soit, cette soi-disant menace ne sert en vérité qu'à étaler quelque voile nocturne sur un monde qui, baignant dans sa propre obscurité, paraît alors d'une telle plénitude, de médiocrité...

Je crois finalement, l'expérience aidant, que les hommes se divisent en deux catégories. La première, la plus répandue, est celle qui voudrait concevoir tout l'univers de la pensée et de l'action humaine comme quelque dune sablonneuse, douce et tranquille, et surtout prévisible, tellement prévisible, où chaque grain, contigu à chacun, supporte un poids du monde plus ou moins égal à celui de son voisin. Ces amateurs de verts et idylliques pâturages, de la calme sinuosité des courbes, de l'impression de certitudes, de l'illusion du temps continu et du savoir certifié, de tout cela, ils se bercent et s'assoupissent. Qui, dans cette exécration et implacable continuité, peut encore prétendre à l'existence? Mortel ennui dont arrivent à se nourrir les hommes, comme les amibes dans leur éprouvette...

La deuxième sorte, plus réaliste, et si rare, s'aperçoit que contrairement au souhait général, tout ressemble plutôt à quelque montagne de cailloux, où certaines petites pierres, à l'apparence si faible et minuscule,

servent de support à cette masse énorme; elles ne peuvent être délogées sans provoquer de terribles éboulis, alors que de gros rochers, massifs, au regard boulimique, peuvent bien débouler et chuter sans rien entraîner d'autre qu'eux-mêmes dans cette course incontrôlée. Le monde et l'esprit sont alors pour ces visionnaires quelque habile construction qui semble défier toutes les architectures, sauf une seule, que je ne n'aborderai pas ici, et je me contenterai de conclure avec le poète: «Il n'est d'autre ombre du vrai que la tienne.»

Parfois, j'objecte à mon propre discours que l'objet des écrits cachés à sa vue et à son ouïe ne fait pas faute à l'homme, sauf pour l'être conscient et inquiet de la trahison de ses congénères, celui pour qui manque toujours l'argument ultime afin de conclure une fois de plus de manière définitive à l'horrible état d'une espèce, cette engeance à qui le mérite n'est accordé à tort que par ses membres eux-mêmes, soutenus par la cécité orgueilleuse d'estomacs satisfaits. Celui-là, vivant d'interrogations, l'humeur fantasque, en perpétuel tourment, erre et vit malheureux; il porte comme une tare la marque indélébile de l'humaine condition, ingrate nature; il prie tous les dieux, quand il ne les maudit pas, de le libérer de ce joug pire que tous les jougs, celui qui ne se voit pas et qui pourtant vous fait plus que tout autre mériter le sauvage et quotidien aiguillon: celui du sort. Le bœuf indocile qui s'écarte de la ligne tracée, s'arrête pour respirer, ou s'énerve de quelque moucheron, reçoit de son maître un coup de lanière qui, à travers sa carapace de cuir lui fait l'effet d'une légère tape. Il n'est guère ardu pour cet animal de comprendre ce qui lui a valu un tel rappel à l'ordre, peu douloureux, simple signe ne servant qu'à lui remémorer le déplaisir du maître, les règles établies et le souvenir de la ration du soir, quand la dure journée de labeur s'est achevée; tandis qu'il repose dans la douce moiteur de l'étable sur une paille fraîchement coupée respirant encore le soleil et les prés, le maître passe et accorde à chacun, selon son comportement pendant cette dure journée, la part du mérite, quelque poignée en plus ou en moins; c'est là le moment qui rend encore désirable de vivre cette vie d'animal dressé.

Cependant, l'homme, depuis l'aube des temps, s'emploie avec le sombre questionnement de découvrir qui peut bien être son maître, à tous les yeux caché. S'il pouvait au moins le désigner du doigt, le voir, peu importe comment, le montrer, sans même encore le nommer, ou ne serait-ce qu'un dixième d'instant le contempler, alors il se sentirait gagné d'éternité. Or cette faveur ne lui est guère accordée, et il erre; il peut seulement écouter d'une oreille distraite les paroles de ceux qui

prétendent qu'ils ont vu, ou qu'ils ont entendu. Et il ne peut céder à ces visionnaires, car toujours persiste, tenace, en son âme le doute; les paroles jamais, pour lui, ne remplaceront ce que l'œil n'a pu dévoiler.

Le doute, ce ver solitaire de l'âme, inexpugnable, se nourrit non seulement du fait que le maître est aux sens des hommes absent, mais que, de surcroît, les règles de ce tyran invisible ne manifestent le régulier et le suivi, le cohérent et le perceptible, que par le pénible, l'inattendu, et par la sévère et permanente douleur de l'inévitable punition. Quoiqu'il décide, l'homme vit la douleur, le châtement, car toujours, sans saisir ni pourquoi, ni comment, il aura fait ce qu'il ne fallait pas faire, et il n'aura pas fait ce qu'il fallait faire, sans jamais pouvoir comprendre son erreur autrement que par la sensation de brûlure qui accompagne le sentiment d'avoir mal agi, ou mal pensé. Et cette punition, dont il ignore s'il ne se l'inflige pas lui-même, est à l'image de ces pénitents sans visage, symboliquement encagoulés, qui se fouettent eux-mêmes, eux-mêmes pour tout le mal qu'ils ont pu engendrer surtout s'il est oublié, et pour tout le mal qu'ils pourraient encore engendrer; ainsi, jusque dans le doute, et par le doute, le châtement est dû. L'homme entrevoit ainsi les lignes du bien et du mal qui ondulent devant ses yeux troublés, s'évaporant en fumée comme l'eau sur une pierre brûlante, dès que sa main s'approche. Et tous ses congénères ne peuvent qu'en conclure, verbe illusoire, que cet impossible et indiscernable maître, que cet insaisissable joug, que ce tenace et mortel aiguillon, sont les maux naturels d'une nature malade...

Qui suis-je, moi, pour oser employer de tels mots? Je préférerais n'être rien, la négation demeurant toujours plus voisine de la vérité, et, à défaut de cela, comme l'on dit de moi, un centaure, que je suis mi-homme mi-cheval, j'aime mieux dire, si je suis obligé malgré une profonde répugnance de me prononcer sur ce sujet, que je ne suis ni un homme ni même un cheval... Quelle en est la raison? Comment cela se produisit-il? Je n'en sais rien, cela devra rester dans les confins de la mémoire de la nature, là où peu importe l'objet du savoir, car seules y comptent les raisons du secret. J'entendis bien à ce propos diverses histoires au cours de mon enfance, auxquelles je prêtais différentes créances à des moments différents, mais aucune ne devait, mon âge avançant, retenir un quelconque intérêt pour une quelconque vérité plausible, bien que la nature du plausible ne représentât pas la qualité la plus conforme à ma propre existence. Jamais d'ailleurs être n'aura eu autant que moi à affronter l'incrédulité des hommes, et bien d'autres caractéristiques ex-

trêmes de ceux auxquels j'appartiens sans toutefois appartenir. Toutefois peu importe ce que je croyais ou ne croyais pas, mon exclusion, elle, était un fait, comme beaucoup se sont ingéniés à me le démontrer, par ces démonstrations souvent sommaires qui gagnaient en émotivité ce qu'elles perdaient en raisonnable...

Pour mon apparence physique, qui en intrigua plus d'un, qu'il suffise au lecteur friand de ce genre d'indiscrétion d'apprendre que si elle ne m'attira que fort peu de sympathie, elle me valut de nombreux déboires. L'étrangeté n'est certes pas une vertu qui peut être appréciée par les multitudes, en tout cas pas l'insolite qui afflige les minorités, celui qui s'avère peu commun, les masses n'appréciant que l'inhabituel avec lequel l'habitude les a déjà familiarisées. Même en ce qui l'excite par la surprise et ainsi lui plaît, l'homme est naturellement casanier. Il ne faut jamais que le bizarre lui parvienne hors d'un contexte bien défini auquel il s'attend. Tout autre circonstance le remettrait trop en question; voilà pourquoi il éprouve peu de goût pour l'étrange vraiment étrange!

Ma petite enfance, je ne me la rappelle presque pas. Restent quelques vagues images prémonitoires d'un caractère fougueux, dû à cette lourde hérédité bâtarde, qui devait établir ma vie comme une folle course contre je ne sais quel adversaire inconnu, blotti en moi-même. Comment se nommait-il? Ange gardien ou ennemi intérieur? Tout ce que j'en retiens, c'est que je ressentis très tôt, avec une acuité particulière, ce dilemme qui ressemble plus à une guerre fratricide qu'à une discussion rationnelle, cette graine d'où germe la sourde colère dans l'âme des hommes. Ma nature ambiguë devait de ce fait rapidement ne pas rester sans conséquences. Le résultat fut que demeure en moi le souvenir, très jeune, de farouches et mémorables bagarres, dans lesquelles je ne me rappelle pas spécialement avoir souvent eu le dessus; si je revis encore avec émoi cette époque, c'est surtout par l'intensité de ce sentiment double, celui de me sentir menacé en mon intégrité physique, et de ressentir en même temps la grisante puissance morale de pouvoir induire une crainte similaire chez un autre individu.

Je devais me battre... Je voulais inquiéter... Pour cela, plus que tout, je désirais devenir aveugle à la crainte du risque; sur le ring perpétuel de mon existence, j'étais prêt à payer l'inévitable coût de ma propre quiétude que de toute façon j'avais décidé de mépriser. Je répugnais à ce genre de petits calculs mesquins que se permettent les faibles, je redoutais qu'ils fassent un jour partie de mes souvenirs: ils ne devaient pas entrer dans mes préoccupations. Une seule impulsion, forte et sauvage, persiste de

cette époque, encore présente à ma mémoire, sans doute parce qu'elle se maintient toujours aussi vivace en mon esprit: cette flamme jamais éteinte de la rage qui me faisait bondir sur les êtres et les choses, de toutes mes forces et de toute mon âme.

Je conserve une image de cela, qui me revient sans cesse et m'a toujours fasciné, celle des oiseaux qui s'écrasent en plein vol contre une vitre, et qui parfois restent là, seulement assommés, immobilisés quelques instants avant de repartir, et d'autres fois meurent là, le crâne éclaté, les os brisés, un léger et discret filet de sang à peine visible le long du bec, comme seuls savent le faire ces animaux si discrets et si frêles, indiquant à peine qu'ils ont expiré. Étaient-ils vraiment aveugles à ce moment-là? me demandais-je souvent, car moi, je savourais avec une telle ardeur, avec un tel délice, cette fureur de me jeter sur les autres de toute la force d'un corps pourtant déjà bien meurtri... Cette passion se transforma, ou plutôt se cristallisa, au cours des années, sur une phobie terrible de l'autorité établie, car je vins à la concevoir comme la chair, la substance, l'incarnation même de l'arbitraire, arbitraire que je considérais comme la pire menace pour mon intégrité. Cette obsession, tout comme le moindre grain de poussière provoque des accès de suffocation insupportable chez l'asthmatique aigu, révoltait de la même manière la totalité de mon être, carcan de métal moulant chaque cellule de mon corps, y asphyxiant toute vie, au moindre soupçon de coercition.

L'événement qui fit passer chez moi ce sixième sens intuitif à l'état d'une véritable conscience de soi, se produisit à l'école, lors d'un début d'année, j'avais à peine atteint l'âge de dix ans. Je venais de passer des vacances particulièrement difficiles, même si je ne les aurais jamais conçues autrement. J'avais été envoyé en colonie de vacances dans une région de montagne, une petite vallée encastrée au milieu de pins neigeux. Mes camarades, si je puis utiliser ce nom, n'ayant jamais connu de toute ma vie un être approchant même ce qualificatif aussi vague, mes camarades, les appellerai-je donc faute d'appellation encore moins précise, décidèrent comme un seul homme, dès le premier jour, avec cette communauté d'esprit d'une instantanéité pouvant être saisissante chez les humains, - tout comme chez les bêtes d'ailleurs -, alors que pour la plupart ils ne se connaissaient même pas la veille, que je deviendrais l'objet de leurs douteux amusements pour la durée des vacances.

Je n'ai pas peur de confier qu'avec le sentiment de défi qui m'animait, non seulement cette situation ne m'était pas désagréable, mais en fait elle m'apparaissait plutôt souhaitable; j'affirmerai même qu'elle m'était tout aussi nécessaire qu'à eux. D'emblée, ils me baptisèrent «les Oreilles»,

non sans raison, car un des aspects les plus frappants de mon anomalie physique, le nom de difformité ne pouvant plus s'appliquer dans certains cas, se trouvait dans ce qui saillait de chaque côté de ma tête. Avec tout le brutal manque de subtilité de ceux qui haïssent sans véritable raison, ce nom fut accroché à ma personne; je fus condamné à le porter, mais je l'arborai fièrement, - je me permettrai une plaisanterie cruelle à mon propre égard mais je n'en connais guère d'autre sorte -, comme quelque bonnet d'âne devant couronner mon rejet naturel de l'uniformité. Je vous épargne les douteuses blagues et les douloureuses plaisanteries que m'occasionnèrent ces vacances, mais moi, pendant tout ce temps, plein de défi, je me tenais debout, campé sur mes deux jambes, le torse bombé, les oreilles dressées, en une attitude provocante, tenu par cette fierté outrageante que j'allais forger toute ma vie...

Autant dire que lorsqu'arriva la rentrée des classes, l'état d'exaltation dans lequel je me trouvais n'était pas mince; j'étais ivre de ce mélange puissant de fatigue et d'excitation, semblable à celui que connaît l'homme ayant vécu les horreurs de la guerre, comme je devais plus tard le découvrir. On nous attribua pour instituteur un homme fort affable, assez âgé, à la voix traînante, aux grands yeux tristes, bégayant très légèrement. Il nous proposa, pour le premier devoir de rentrée, d'écrire une composition sur ce que nous désirerions accomplir quand nous serions plus grands. Ce travail était à rédiger pour la semaine suivante. J'étais animé par une seule envie: être pris en grippe par cet homme. Il m'énervait déjà singulièrement. Tous en fait m'irritaient, mais celui-là, c'était le maître.

Pendant cette semaine, je m'efforçai de tout essayer pour me rendre insupportable, n'épargnant aucun effort à ce désir maladif, épiant chaque aspect de la personnalité de l'ennemi, afin de découvrir ce qui pourrait le blesser le plus. Rien n'y fit. Je ne parvins pas à altérer la patience de cet homme. Rien ne paraissait pouvoir l'affecter. Il affichait toujours sur son visage une espèce de demi-sourire qui avait le don de m'énervier au plus haut point. Néanmoins, les pires avanies pour mon amour-propre, je les essayais quand, après avoir encaissé quelque méchanceté gratuite et insolente de ma part, il s'approchait tranquillement de moi, me passait doucement la main dans les cheveux, et laissait tomber en me regardant un peu en biais:

«Alors mon garçon, c'est encore cet affreux mal de dent...»

Je bouillais sur ma chaise...

Je souffris de longs et durs moments à débattre si je devais rédiger ce devoir qu'il nous avait donné, partagé que je me trouvais entre le rejet de

tout ce qui concernait l'école, un désir de ne pas paraître systématique dans une révolte qui autrement aurait manqué de nouveauté et se serait révélée par trop prévisible, et aussi quand même, je dois l'avouer, la crainte d'une punition trop sévère si je venais à abuser d'un crédit déjà bien entamé. Après une mûre réflexion de stratégie, j'optai pour ce que je considérai comme une idée géniale.

Quand finalement le lundi fatidique arriva, le maître me demanda, toujours avec ces mêmes grands yeux qui m'observaient de côté, si j'avais terminé mon devoir; je crus apercevoir avec un sentiment de triomphe qu'il s'attendait à ce que je lui réponde négativement... Après avoir feint un instant d'apparente hésitation dont je savourai chaque seconde avec la plus grande délectation, je lui tendis finalement ma copie, en annonçant à voix bien haute, d'un ton plein d'orgueil et de satisfaction:

— Je l'ai fait, mais j'ai choisi un autre sujet!

Tous les yeux nous fixèrent, le roi n'était pas mon cousin! Il faut préciser, pour mesurer toute la jouissance de l'instant, que non seulement j'avais pu déjouer toutes les attentes en ce désir de défi, mais en plus, j'avais pu y combiner ma soif de vantardise en racontant dans ma rédaction, avec force juteuses exagérations, mes aventures de l'été. Et lui? Il se tenait là, souriant, identique à lui-même! J'aurais tant voulu l'impressionner, lui faire peur, que sais-je? lui déclarer ma haine! Cependant, cet homme, empli de toute cette haïssable commisération, ne voyant sans doute dans mon geste qu'une vétille de gamin, lorsqu'il rendit les copies annonça m'avoir attribué la meilleure note de toute la classe, ajoutant, devant tous les élèves, que mon devoir était fort intéressant, et que - le comble pour mon orgueil - j'étais un garçon doté d'une imagination débordante.

Avec les années, je changeai peu. Voici pour preuve ce qui m'arriva l'année de mes dix-sept ans. Cette année-là, je tombai amoureux fou d'une jeune fille: je m'extasiais qu'elle pût non seulement exister, mais en plus m'aimer; ce point particulier rendait l'évènement d'autant plus énorme, incroyable, et véritablement étrange. Je dois admettre ici que même pour l'étrange, l'étrange est étrange, et peut-être encore plus que pour celui qui n'est pas étrange. A l'époque, j'étais incapable de m'en rendre compte. J'avais divisé en deux le monde, en deux parties fort distinctes et opposées qui, si je m'en rappelle bien, devaient consister en ces deux espèces: d'un côté le monde entier, celui de la normalité, les autres, et de l'autre côté, l'étrange, le familier, qui se résumait à peu de choses près à l'ensemble de ma personne et ce qui la concernait. Peu d'idées ne réussissaient à me venir à l'esprit sans devoir passer, - en fait

aucune ne le pouvait -, par le crible de ce dualisme irréconciliable, tant du monde céleste que terrestre, que j'avais creusé. Cette dernière partition, entre le ciel et la terre, fort traditionnelle, ne m'apparaissait que bien subalterne à la première; la première, la mienne, établissait nécessairement le fondement de toute pensée.

Bien entendu, j'étais convaincu, mais cela ne m'est guère unique, - le reste l'était-il de toute façon? je ne finis par me poser la question que trop tard, après avoir dépassé le point de non-retour -, que mon amour ne pouvait vraiment connaître d'égal, tant par sa nature que par son objet, qui eût pu être engendré en ce monde. En cette ère d'ivresse et d'encens, la déesse aux yeux verts, car ainsi je la nommais, devint l'éther le plus corrosif en lequel je me noyais sans frein, jusqu'à un certain jour...

Son père, m'ayant brièvement aperçu, me jugea sans plus de préambule un peu extravagant, et confiant son impression à sa fille, lui demanda si elle ne devrait pas rechercher d'autres fréquentations que la mienne, celle-ci n'étant peut-être pas la plus adéquate pour une jeune fille rangée. Elle me rapporta innocemment cette remarque, et, avec toute la naïveté de la jeunesse et de l'amour, elle crut arranger l'affaire en me faisant inviter chez elle afin de rencontrer ses parents. C'était méconnaître ma nature chevaline, toujours prête à piquer un galop à la moindre occasion, toujours enclin à se cabrer à la moindre sensation de mors un peu serré ou d'éperons trop pointus. Mais la douce jeune fille était bien excusable, mon humeur avait en sa présence connu quelques adoucissements, quoique très temporaires.

Avec cet incident, mon authentique caractère avait été réveillé. J'acceptai l'invitation, les dents serrées. Lorsque j'arrivai chez elle, on m'installa sur le grand divan du salon; en d'autres circonstances le décor m'eût impressionné, mais ce jour-là, seul comptait l'état dans lequel je m'étais gonflé avant d'arriver. Quand ses parents entrèrent dans la pièce, ils s'approchèrent de moi, et me tendirent une main que je refusai de saisir, les saluant par un bref, sec et rigide hochement de tête. Bien évidemment, ma visite fut plutôt courte, et je repartis rapidement, saluant du même hochement de tête, mais cette fois, personne ne m'avait tendu la main. Je remarquai vaguement que ma déesse semblait ce jour-là un peu plus pâle que d'habitude, et je rentrai chez moi.

Tout cela avait été trop court et trop peu violent. Ma rage ne s'en était pas trouvée assouvie, elle avait, comme ces dieux antiques et cruels, désiré des sacrifices humains qu'elle n'avait pas reçus. Il lui fallait du sang, trop peu lui avait été offert. En attendant, elle m'infligeait une ter-

rible douleur au ventre et à la tête, afin de me rappeler le paiement forcé de son tribut. Je pris donc une feuille de papier et écrivis une lettre dont je me rappelle principalement ces quelques lignes qui contenaient plus ou moins la substance de mon ire:

«...Voilà, Monsieur, pourquoi je tiens à expliquer mon geste. J'ai fait vœu de ne jamais respecter d'autres critères que ceux de l'intelligence, aussi difficile à vivre et ingrat que cela puisse paraître, or les préjugés n'en ont jamais incarné que l'extrême opposé, se satisfaisant eux-mêmes de leur propre limitation imbécile avant même d'apprendre quoi que ce soit. Ainsi, vous devriez comprendre - j'espère que cela sera possible, car moi, contrairement à vous, je ne voudrais pas préjuger de quiconque - que j'ai vu rouge quand j'entendis répéter par la bouche de celle que j'aime plus que tout au monde, vos mots petits et laids qui ne détiennent même pas, placés bout à bout, le statut de pensées; ils représentent exactement le genre d'objet de mépris que j'ai voué mon existence à combattre, sinon à ignorer. Je ne saurais être autrement que franc avec vous, pas moins avec vous qu'avec tout autre, n'ayant pas assimilé ces manières courantes et ces grâces hypocrites qui entraînent à cacher ce que l'on pense afin de ne pas exposer sa nature propre ni celle de la vérité...»

Nul besoin ne subsiste de préciser ici que mon culte de la déesse aux yeux verts jouissait de ses derniers feux, cessant bientôt, faute de déesse. Mais vouais-je vraiment un culte à cet objet de mon amour? N'avais-je pas, après tout, cru approprié d'accomplir une série de gestes propitiatoires afin de la sacrifier sur l'autel de ma seule et véritable déesse... L'autre, par son épémère, ne pouvait que demeurer bien accessoire...

Ai-je besoin de raconter le reste de ma vie? Je me contenterai du succinct. Je devins un spécialiste de littérature comparée. Fasciné par toute la littérature de chevalerie, j'en fis mon univers. L'outrance, le mystère, et le superbe, constituèrent l'objet de mon existence. Les Chevaliers de la Table Ronde, Don Quichotte, Cyrano de Bergerac et leurs cohortes peuplèrent mon quotidien. Je m'entichai aussi des Samouraï, de leur fameux Sepuku, des nobles cavaliers touareg; j'avais découvert la fibre commune de l'humanité. Ma vie se tissa à la fois de réclusion et de chaos, mais je ne l'aurais jamais espérée autrement. Elle se dressa en une lutte acharnée, seul contre tous; rien ne pouvait me détourner de cette unique constance, fil conducteur qui guida tant bien que mal un devenir criblé des éclats d'un monde illusoire destitué de toute cohérence. Je creusais sans cesse le vide autour de moi, parfois j'en fus peut-être étonné, rarement je m'en formalisais; cela nourrissait mon caractère fantasque de

chevalier, cet homme qui se fond avec sa monture, cet être double qui par vocation se métamorphose en ce que je suis déjà par nature...

Maintenant, lecteur, si tu as persévéré malgré tout jusqu'ici, tu ne seras pas surpris de ce que tu vas découvrir, si tu désires continuer. Je te préviens quand même; tu sauras en lisant ces lignes ce qui se sera passé dans mon futur, triste pièce écrite depuis toujours par une main malhabile et grossière guidée par un œil écrasant et aveugle. Sache que je n'aurai pas voulu être comme tous ces pantins qui ménagent leurs pensées, leurs paroles, et leurs actes, tentant de chercher le confort en aménageant de grands vides, de grandes défaillances entre ces différents aspects d'eux-mêmes, entre leur être et leur déguisement de carnaval; ceux-là se bricolent leur propre identité afin de plaire, par quelque bizarrerie, à l'humanité...

Que cherchent ces gens en cette quête risible? Ils ne sont pas entiers, ils ne sont pas un, ils ne sont que rapiécages et ravaudages de morceaux qui ne leurs appartiennent même pas. Ce sont les chiffonniers de la personnalité, mais ils sont hélas la multitude... Ils se vautrent dans la complaisance comme des hippopotames dans la boue, et ils restent là, assis, béats, souriant de toute leur bouche édentée, levant de temps à autre une grosse et balourde patte afin de s'imposer un air gracieux et léger. Non! L'homme est né seul, et il meurt seul, malgré tous les simulacres qu'il organise, ou plutôt que les autres organisent autour de lui pour eux-mêmes, pour se rassurer sur leur propre sort, par une espèce de rituel incantatoire. Celui qui meurt, lui, et surtout quand il est mort, n'a plus rien ni à gagner ni à perdre.

C'est pourquoi, ne voulant vivre ni dans le mensonge ni dans l'hypocrisie, tout comme je suis né seul, le destin ayant de plus voulu que nulle mémoire de ma naissance ne subsiste, je mourrai, et je mourrai seul. Et pour mourir seul, je devrai m'accorder moi-même la mort! Sans cela, ce ne serait que tromperie, celle de celui qui soi-disant attend la mort, qui attend patiemment qu'elle arrive d'ailleurs, d'on ne sait où... Quelle turpitude! Quelle duplicité! Quel bobard! Sous cette attente feinte, il espère de fait qu'elle ne viendra pas; il voudrait encore un petit instant se croire éternel! Mais, pour moi, seule la plus radicale solitude pourra rendre un véritable sens à la vie.

Mourir, c'est la solitude ultime, la vérité ultime. Mourir seul, c'est s'accorder soi-même cette solitude ultime, cette vérité ultime, celle que l'on ne doit devoir à personne. Sans cela, c'est encore se mentir, se mentir à soi-même, tandis que se désopilent, le sourcil sarcastique, rassurés, ceux

qui se délectent du lâche et du vantard. Accomplir ce qui est obligatoire n'aura jamais été une preuve ni de courage ni de sincérité. Seul l'acte pur de volonté, sans excuses ni circonstances atténuantes, sans gratifications ni médiocres supputations, sans illusions ni lénifiantes finalités, reste l'unique approximation décente d'une quelconque réalité. Sans la négation la plus radicale, ne peut survivre aucune vérité.

Ne pouvant vivre pour l'absolu, je serai mort pour lui! Je serai lui, je serai mort, je serai moi! Je serai moi...





Docteur Certain

Votre enfant ne vous appartient plus! Il appartient à la science!

Le médecin, excédé, lui avait lancé cela à la figure. Un murmure circula à travers la dizaine d'internes qui se tenaient là, debout de part et d'autre du patron; quelques-uns secouèrent vaguement la tête, tous la regardèrent d'un air réprobateur. Elle se sentit vraiment mal à l'aise. Son petit garçon de huit ans l'observa aussi, d'un air inquiet; elle croisa son regard et s'aperçut qu'il était inquiet, angoissé; elle lui prit la main, une main toute molle et toute moite, elle ne sut que la presser pour le rassurer.

— Vous savez, Madame...

C'était le barbu assis à la droite du mandarin, l'assistant qu'elle appelait "grand tarin"; il marqua une pause, pour l'effet, en la regardant fixement. Elle l'avait baptisé ainsi non seulement à cause de la taille de son nez, mais aussi parce que chez lui on avait l'impression que tout résidait en son nez: il discourait avec son nez, gesticulait avec son nez, fronçait les sourcils avec son nez, il devait même réfléchir avec son nez. De tous les internes, lui seul ne craignait pas de s'affirmer et osait s'exprimer avec autorité devant son chef, les autres se contentant toujours de simples petites questions timides. Il devait être le chouchou, le sous-chef, l'adjutant, quelque chose comme ça, se disait-elle. Il lui rappelait la petite Sandrine qu'elle avait connue à l'école, car elle aussi, quand les élèves se dissipaient, dès que la maîtresse s'absentait, et encore plus en sa présence, prenait un ton nasillard et pointu, et dressait l'index, pour pompeusement admonester les autres: "Allons les enfants, votre comportement est vraiment inadmissible!" Eh bien, cette petite Sandrine, qu'on nommait "grand tarin", arrivait toujours la première de la classe. Parfois elle se demandait si cette sainte-nitouche se comportait ainsi parce qu'elle finissait toujours première au classement, ou si à l'inverse elle finissait première à cause de ses simagrées. Elle en avait conclu que les deux devaient sans doute toujours aller ensemble, aussi cela ne la surprenait pas de s'apercevoir combien cet interne "grand tarin" lui remémorait Sandrine "grand tarin". Et ce matin-là, "grand tarin" se

trouvait d'humeur particulièrement méchante et pincée:

— Vous savez, Madame, entama-t-il donc, et elle frémissait d'avance, vous savez, Madame, répéta-t-il, il aimait bien s'écouter et avait attrapé la manie de répéter ses mots pour allonger ses phrases afin de créer du suspense, vous mériteriez vous aussi de contracter cette maladie!

Ces mots lui provoquèrent comme une décharge électrique. Elle scruta Grand Tarin quelques secondes, comme si elle doutait d'avoir réellement compris la phrase, le visage hébété. Elle n'aperçut que deux yeux qui la regardaient durement, et ceux du professeur qui la regardaient encore plus durement, et ceux de tous les autres, là, debout, avec leurs cahiers de notes et leurs stylos, dans diverses positions; tous la dévisageaient, comme une bête étrange et malfaisante, pensa-t-elle. Elle les examina encore, un par un, ces autres, tentant désespérément de saisir une lueur de compréhension sur leur visage, puis elle baissa la tête et céda aux larmes, doucement, sans bruit, la tête entre les mains, discrètement, toujours discrètement, comme toute sa vie, discrètement. On lui avait inculqué très tôt qu'il ne fallait jamais se faire remarquer. De se voir coincée là, assise devant tous ces gens, des docteurs, des gens éduqués, et elle, en face, condamnée par eux comme par un tribunal, elle ne savait plus que répondre, et encore moins que penser. Sa tête lui faisait mal, et elle pleurait doucement.

Le petit, assis à côté d'elle, se leva et lui entoura la tête de ses deux bras, appuyant sa joue sur ses cheveux.

— Maman, maman, murmura-t-il tout bas, ne pleure pas.

— Peut-être devriez-vous reconsidérer votre décision? tenta de demander gentiment un autre interne, essayant d'être conciliant, c'est pour le bien de votre enfant...

Elle n'entendait plus, elle ne supportait plus, elle n'était plus là... Son esprit était ailleurs, comme chaque fois qu'une situation devenait trop dure; elle se souvenait de son enfance, de ses parents qu'elle avait si peu connus puisqu'on l'avait ôtée de sa famille à l'âge de sept ans pour la placer à l'assistance publique, de ces endroits où elle avait rencontré par-ci par-là quelques brefs instants de bonheur et beaucoup d'incertitude. Elle revoyait les foyers d'urgence où l'on vous laisse le temps de trouver un placement régulier, les familles d'adoption, les fugues, les copines, les lieux-de-vie dont certains ne s'avéraient pas trop mal et d'autres nettement moins agréables. Malgré tout, même dans ceux qu'elle trouvait presque bien, elle rencontrait toujours quelque problème insoluble, quelque tension, et si cela n'allait plus, si cela clochait, elle préférerait

partir, s'enfuir, seule ou avec une copine; parfois, elle disparaissait sans raison, se laissant tout simplement entraîner par une autre fille. Pourtant elle connut un endroit où elle s'était particulièrement plu; elle y avait séjourné un certain temps, en avait fugué à trois reprises, mais y revenait quand même, régulièrement, s'abritant entre temps à droite et à gauche. Elle s'en voulait, car à chaque fois elle y retournait, et se trouvait vraiment stupide de se conduire ainsi alors qu'elle aurait été bien tranquille en y restant. Mais un vide en elle chaque fois la poussait à fuir.

— Tu es comme la chèvre de Monsieur Seguin, ironisait la mère de ce foyer, tu ne sais même pas pourquoi, mais tu veux toujours partir, comme si c'était toujours ailleurs que se trouvait le bonheur. Tu ne veux pas me croire, ni moi ni personne, quand on t'assure que là, dehors, la vie est vraiment très dure!

C'était vrai qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle souhaitait toujours s'en aller. Elle ne ressentait pas ces besoins de rébellion, comme ces autres qui ne cherchaient que la bagarre, la casse, le grabuge pour exister. Non, cela ne correspondait pas à son genre, et d'ailleurs elle n'appréciait guère de devenir le centre d'attraction. Elle, elle s'éloignait par tristesse, quand elle ne supportait plus de rester quelque part, quand pendant des heures entières elle ressassait n'importe quoi, et que cela la rendait folle, alors elle n'envisageait plus d'autre solution que le départ; bouger, aller ailleurs, elle se fuyait elle-même afin d'oublier.

— Madame! et retentit dans la salle la voix autoritaire et irritée du docteur, interrompant sa rêverie, la prochaine fois que vous viendrez, si vous n'avez pas administré ce médicament à votre enfant, nous le garderons ici, et vous repartirez sans lui. Ne dites pas que je ne vous aurai pas prévenue! Vous m'entendez?

Elle hocha lentement la tête, sans même lever les yeux, sans même réfléchir à ce qu'il lui lançait; de toute façon elle se sentait trop abattue, il pouvait ajouter tout ce qui lui venait à l'esprit, cela ne changerait plus grand-chose à quoi que ce soit.

— Vous pouvez sortir! conclua-t-il, nous en avons terminé pour aujourd'hui.

Elle marqua un moment d'hésitation, se demandant si elle devait se lever ou bien répliquer quelque chose, mais le petit était déjà debout et la tirait par la main vers le couloir. Elle grommela un "Au revoir Messieurs Dames" qui s'adressa plus à la porte qu'à quiconque d'autre, puis ils s'éclipsèrent.

Elle n'ignorait pas que son fils était très malade, gravement atteint par une maladie récente qu'on ne maîtrisait pas bien, admise comme incurable. Sa vie avait trébuché et s'était affalée le jour où elle avait appris cette nouvelle. Jamais elle n'avait autant souffert qu'à ce moment-là. Tous ses problèmes: son enfance, l'assistance sociale, le chômage, son mari qui l'avait abandonnée avec toutes les dettes, disparu un beau jour, sans qu'elle sache ni pourquoi ni comment, rien de tout cela ne l'avait jamais autant bouleversée. Pourtant, avec ce mari, elle en avait vraiment bavé. Il avait atterri un beau jour comme un martien dans sa vie. Il avait emménagé chez elle le jour même où ils s'étaient rencontrés. Elle se répétait souvent, depuis qu'il s'était évaporé, que ce fameux jour, sans doute à la rue, il ne savait pas où s'abriter pour dormir. Et il buvait, il jouait, il ne se lavait jamais, il mentait, bref, tout ce qu'elle ne supportait pas.

Pourtant, supporter, cela ne résumait-il pas toute sa vie? Existait-il autre chose? Si, quand même, son petit garçon, son bébé à elle, la lumière de sa vie, son trésor adoré, son solide petit garçon qui venait tout juste d'avoir huit ans. Il était toute sa joie, mais aussi hélas tout son désespoir: il était gravement malade. Les effets ne se montraient pas trop, néanmoins d'ici quelques années au maximum, il s'affaiblirait, dépérirait, et mourrait, à ce qu'on lui assurait...

Ce qui la révoltait le plus en tout cela, mis à part d'accepter l'idée de perdre son fils, était que les docteurs, ces mêmes docteurs qui si souvent l'exaspéraient, qui la menaçaient, étaient ces gens qui avaient rendu son enfant malade. A l'âge de trois mois, on lui avait administré à l'hôpital un médicament expérimental, et à l'âge de six ans, après de nombreuses analyses prescrites pour comprendre les symptômes inexplicables qui l'affligeaient, on s'était rendu compte des dommages sérieux à son organisme que ce médicament avait causés. L'enfant était pris périodiquement de langueurs aiguës, de saignements, et, sa résistance immunologique s'affaiblissant, il attrapait toutes sortes de maladies. On les traîna, elle et son enfant, d'hôpital en hôpital, d'analyses en analyses, puis de thérapies en thérapies; combien crurent identifier des maladies, combien pensèrent reconnaître des microbes, combien lui infligèrent des traitements, et combien se trompèrent...

Au bout de deux ans, on réalisa qu'en lui injectant, bébé, ce vaccin expérimental, on lui avait inoculé un virus inconnu à l'époque, et six ans après, on identifiait les symptômes d'une maladie nouvelle chez cet enfant. On l'envoya consulter un spécialiste, le Docteur Certain, celui

qui le traitait encore maintenant; il ne put que confirmer le diagnostic. L'enfant s'avèrait bel et bien gravement malade, d'une maladie dont on n'avait repéré jusqu'à maintenant dans le monde qu'une petite centaine de cas. On ne savait pas guérir cette maladie, on ne connaissait que la façon d'en mourir. Depuis, le pauvre enfant occupait une bonne partie de son temps dans le service du Docteur Certain, à expérimenter des médicaments pour tenter de guérir une maladie causée par l'utilisation de médicaments expérimentaux...

La vie de la mère se transforma en cauchemar. L'idée du suicide lui traversa l'esprit, et elle aurait sans doute commis l'irréparable. Mais que faire de l'enfant? Le laisser seul? A la simple évocation de cette hypothèse, elle sentait son cœur se briser. Ou bien alors... Elle pâlit avant de formuler la pensée qu'elle pressentait vaguement en elle. Elle recula. Non! elle était obligée de vivre, et de se battre, et là, s'ils osaient lui enlever son enfant, elle se sentait capable de tout. Ils ne s'en rendaient pas compte, ceux-là... pensait-elle, tout comme autrefois les familles d'accueil, les assistants sociaux, les éducateurs... Elle avait toujours l'air si gentille, et elle l'était, ne se permettant jamais de gêner personne, ne se hasardant même pas à se faire remarquer... Quand elle atteignait sa limite, c'était fini, et rien ne la persuadait plus de revenir en arrière, ni rien, ni personne. Elle se braquait complètement, et en ces moments-là, elle se surprenait et s'effrayait elle-même.

En sortant de l'hôpital, elle rentra chez elle. Elle se traînait comme un boulet, avec son âme en peine. Elle se souvint du jour de la grande dispute avec le petit. Ce matin-là, comme souvent, elle regardait par la fenêtre son fils jouer dans la cour avec ses petits camarades. Il était grand et fort, remarqua-t-elle fièrement, plus que les autres gamins de son âge. Un peu comme elle, se disait-elle, toute petite elle était déjà très robuste; en vérité, elle savait très bien ce qu'elle pensait vraiment, tout en tentant de chasser cette idée: il ressemblait surtout à son père, un grand gaillard, un sacré gabarit, un séducteur dans son genre. Elle en connaissait un brin, car même lorsqu'il vivait chez elle, il consacrait tout son temps et son énergie à courir les filles, et combien de fois n'était-il pas rentré à la maison à des heures impossibles, tandis qu'elle ne fermait pas l'œil en l'attendant!...

Elle l'aima beaucoup, cet homme, puis elle ne l'aima plus, ou plus tellement; elle commença à lui refuser l'argent qu'il quémandait sans cesse. Au début, elle n'arrivait jamais à lui répondre non, et Dieu sait qu'elle ne gagnait pas grand-chose avec son travail d'aide-cuisinière; il

fallait comprendre: un homme qui l'aimait, certainement pas le meilleur, mais un homme à elle, rien qu'à elle; les larmes lui en venaient aux yeux. Finalement, le petit naquit. Malgré ses déboires conjugaux, elle se crut comblée; elle se sentait vivre, pour la première fois de sa vie...

Quelque temps plus tard, l'autre s'en alla; elle s'y attendait. Cela ne l'attrista pas outre mesure, ce lâche abandon renforça uniquement sa rancœur contre les hommes; avec le bébé, comment pouvait-elle rester morose? Avait-on jamais vu un si beau bébé! Elle venait à ce moment-là de perdre son travail, n'ayant pas été reprise par ses employeurs après l'accouchement; c'est sans doute pour cette raison que l'autre s'était barré, soupçonnait-elle, et elle avait hérité à son départ de toutes sortes de dettes qu'il avait contractées à droite et à gauche. Néanmoins son bonheur était inébranlable: elle s'occupait de son bébé. Il tomba malade, elle devint mortellement inquiète, elle crut mourir chaque fois qu'elle l'emmenait chez le médecin; mais le bambin survécut, et guérit, du moins en apparence.

Tout à coup, elle sursauta, tirée brutalement de sa rêverie. Elle entendit des cris et aperçut son gamin en train de rosser copieusement un de ses petits copains. Il était assis sur lui, l'autre couché par terre, et il tapait et tapait, cherchant à l'atteindre au visage, pendant que sa victime hurlait et se débattait. Elle courut dehors en rugissant. Elle rencontrait déjà énormément de problèmes avec les parents des autres enfants qui cherchaient sans cesse à influencer le directeur de l'école pour qu'il renvoie son gamin, tant ils craignaient cette étrange maladie; elle avait bien besoin d'un tel incident! Elle releva le gamin que son fils avait tabassé et le vit saigner du nez. Elle attrapa le sien, lui flanqua plusieurs gifles, le ramena à l'intérieur de la maison, et le jeta littéralement sur le lit, dans sa chambre. Elle claqua la porte en retournant dehors pour examiner l'état de l'autre même, mais il avait déjà couru chez sa mère. Cinq minutes plus tard, elle revint dans la chambre, pleurant toutes les larmes de son corps, se jeta sur son petit et le prit dans ses bras, le serrant et l'embrassant de toutes ses forces.

Qu'avait-il à agir comme cela maintenant, pourquoi devenait-il si violent? Elle n'avait guère besoin de se poser la question, elle y avait répondu avant même de l'énoncer. Cela remontait à quelque temps, depuis qu'il prenait le médicament, le fameux médicament. Un an plus tôt, lorsque le petit fut examiné par le Docteur Certain afin d'être traité dans son service, celui-ci décida de lui prescrire ce médicament, une drogue expérimentale; elle fut horrifiée de constater les résultats sur son fils. Pendant ce traitement, il souffrait de douleurs atroces: durant des

heures, il restait là, à se tenir le ventre, malade comme un chien, subissant nausées, diarrhées incessantes, maux de têtes lancinants, et il ne bougeait plus, tout le temps apathique, prostré, lui pourtant habituellement si gai et si joueur. Plus rien ne l'intéressait. Pendant la nuit, la situation empirait: il ne réussissait jamais à dormir, et quand il s'endormait, il se réveillait en hurlant, malade des douleurs de son corps et des douleurs de ses cauchemars.

Elle n'en pouvait plus de le voir constamment dans cet état dès qu'il avalait ce produit. Elle décida finalement d'arrêter le traitement au bout d'un mois et demi de cet enfer. Ce n'était plus possible de supporter une telle situation. Elle en avait touché quelques mots au Docteur Certain, tentant de lui décrire la situation, mais à chaque fois il lui répétait que c'était normal, qu'il fallait prendre son mal en patience, que ce n'était pas si grave que cela, et ainsi de suite. Elle revint plusieurs fois à la charge, cela commença à énerver le Docteur. Elle n'insista pas, mais elle cessa tout simplement de donner le médicament à son fils, cachant cela au médecin, continuant à l'amener à l'hôpital pour ses visites régulières comme si de rien n'était. Le petit, trop content, n'allait certainement pas non plus avouer la vérité, d'autant plus qu'il s'était rendu compte que chaque fois que sa mère tentait d'aborder ce sujet, elle se faisait rabrouer, voire menacer. Devant l'enfant, on l'avait avertie qu'on lui retirerait la garde de son fils, qu'on le lui enlèverait pour non-assistance à personne en danger si elle osait prendre une décision aussi grave que de stopper ce traitement.

Le petit, terrifié par ces menaces, apporta un jour une paire de ciseaux à sa mère, juste avant la consultation.

— Tiens maman, s'ils t'embêtent, tu leur donnes un bon coup de ça!

Entre le médicament et la terreur permanente de ce qu'il entendait et voyait, l'enfant devenait colérique, violent, et même sa mère avait de gros problèmes avec lui, car dans ses crises de rage il n'écoutait plus personne. Egaleme nt sujet à de terribles inquiétudes, chaque fois qu'elle menaçait de se déplacer où que ce soit sans lui il piquait d'énormes colères, trépignant, criant, se roulant par terre, puis s'enfuyait en courant comme s'il craignait de ne jamais la revoir.

Elle s'était liée d'amitié avec une infirmière qui habitait près de chez elle. Elle lui devait d'être intervenue auprès du directeur de l'école afin qu'il ne cédât pas aux pressions des parents. Elle se confia à elle à propos du traitement, lui avoua la vérité, lui faisant jurer de ne pas révéler à

quiconque que le petit ne prenait plus le médicament. Elle lui demanda conseil sur ce qu'elle pouvait faire. L'infirmière lui suggéra d'au moins s'efforcer d'expliquer au médecin qu'elle n'obligerait plus son fils à prendre le médicament si les douleurs persistaient, sans toutefois lui révéler qu'elle avait déjà interrompu le traitement. C'est devant cette menace que le corps médical, par la bouche du Docteur Certain, lui avait déclaré qu'elle ne détenait nul droit d'accomplir un tel acte, que son fils appartenait à la science, et qu'on le lui retirerait si elle osait enfreindre leurs ordres en commettant un tel forfait. Elle s'effraya encore plus de ces paroles.

L'infirmière proposa de consulter un autre spécialiste de cette maladie, et prit sur elle-même d'en appeler un. Elle se fit proprement rabrouer par le confrère. Ayant osé critiquer le Docteur Certain, elle s'entendit répliquer :

— Vous êtes pleine de préjugés ! Il est certainement plus qualifié que vous pour juger. De plus, c'est un professionnel, très dévoué à son travail !

Elle répondit que le problème ne résidait pas là, elle ne mettait pas en doute ses compétences scientifiques, mais le Docteur Certain ne prêtait aucune attention ni aux paroles de la mère ni aux souffrances de l'enfant, et de ce fait ne régnaient plus entre eux aucune confiance, condition pourtant nécessaire à tout traitement médical. Le médecin jugea que la mère paraissait hystérique, et qu'elle, en tant qu'infirmière, ne devrait pas accepter de se faire ainsi manipuler. Elle ajouta toutefois :

— Mais, quoi qu'il en soit, vous admettez qu'une telle situation est un cul-de-sac psychologique !

— Vous n'êtes pas parfaite non plus, répondit-il, très énervé.

— Accepteriez-vous quand même au moins de les recevoir ? insista-t-elle, troublée, ne sachant plus quel argument avancer.

— Ecoutez ! Je suis un homme très occupé, j'ai déjà assez à faire avec les malades que j'ai en charge !

Il raccrocha.

Elle essaya de contacter d'autres médecins, pédiatres ou autres, sollicitant leur aide pour servir de médiateurs. Mais dès qu'elle mentionnait le nom du Docteur Certain, tous manifestaient une réaction identique : ils refusaient de toucher de près ou de loin à ce problème, ne désirant pas se mêler à ce genre d'histoire, se déclarant incompetents ou superflus, avec toujours cet argument imparable que le Docteur Certain était fort respecté dans la profession.

— Cela veut tout dire! murmura-t-elle à l'un d'entre eux.

Après avoir raccroché brutalement le téléphone avec le dernier, elle ne put s'empêcher de s'écrier:

— Bande de connards!

Elle décida finalement, en désespoir de cause, n'envisageant plus d'autre solution, d'aller visiter le Docteur Certain avec la mère, espérant qu'elle pourrait servir de tampon entre les deux. Cette entrevue la sidéra, époustouflée de la manière dont il les traita, elle, une infirmière, ainsi que la mère du petit. Comment prétendaient-elles, toutes les deux, mettre en doute son propre jugement, quel qu'il fût? Qui étaient-elles pour se permettre cela?

— Mais ce médicament n'a pas fait ses preuves d'après ce que dit la presse médicale. Une grande controverse agite encore le milieu à propos de ses désastreux effets secondaires, souleva-t-elle.

— Il les fera, ses preuves! Je suis là pour cela! Et en plus, depuis trois mois, on remarque une stabilisation dans les analyses médicales de l'enfant. La voilà votre preuve! pontifia-t-il, fier de lui-même.

Les deux femmes se regardèrent, ébahies.

— Comment! cela fait plus de six mois qu'il ne prend rien du tout! s'écria l'infirmière.

Quelques instants plus tard, une fois seul, le Docteur Certain, vert de rage, appela sa secrétaire, et lui ordonna:

— Annulez mon départ pour New York, je ne vais plus à la convention!

Il ramassa sur son bureau un document tout bien relié, rapport qu'il venait de terminer, intitulé: "Cas de guérison par utilisation du Boxmil 100", et il le déchira violemment, en éparpillant les morceaux, s'écriant:

— Elle m'a foutu en l'air ma communication, cette imbécile! J'aurais dû m'en douter! Je savais qu'elle finirait par y arriver!



L'étranger

Il ne fallait pas que je regarde en arrière, pas plus que l'alpiniste ne doit regarder vers le bas. Mais il reste quand même une question à poser, qui pourrait se formuler ainsi: que fait l'alpiniste quand il arrête de grimper, quand il se repose, quand il s'assied? Il ne peut pas se tenir là, à admirer le sommet du pic qu'il est en train d'escalader, il attraperait rapidement un torticolis; aussi va-t-il tout naturellement condescendre à jeter un coup d'œil vers le bas, ne serait-ce que pour connaître, mesurer son accomplissement, et lui donner un sens. Et il ne pourra s'empêcher alors, à tort ou à raison, de se permettre un regard admiratif qui rejaillira sur sa fierté, sur son amour propre et sur son être. Peut-il vraiment agir différemment? Oh, bien sûr! certains clameront qu'il cesse à ce moment-là d'être un alpiniste, l'alpiniste se voulant par définition quelqu'un qui grimpe. Je répondrai à ceux-là qu'il paraît trop facile d'enfermer tout individu dans une simple définition, satisfaction trop simpliste. Ainsi en est-il de l'homme, qui ne peut échapper au temps, et qui, même s'il n'est pas conçu pour vieillir, y trouve son devenir et sa fin. Or, est-ce que pour autant cela détermine son être? Pourtant, vieillir semble presque son unique finalité tellement cette transformation est depuis toujours attachée au fondement même de son existence. Et d'ailleurs cela lui reste tellement essentiel que rien d'autre que le temps ne le distingue des anges, soutiendront les théologiens...

Je suis enclin à suivre ces pérégrinations philosophiques où me mène mon esprit, de manière impromptue. Mais en fait, pour être franc, la réalité de ma réflexion repose ailleurs. La vérité aujourd'hui est que ma petite chatte est morte. Elle vient de mourir, comme on s'endort, sans crier gare, sans miauler, sans gratter, sans qu'aucun signe prémonitoire ne m'en avertisse d'aucune façon. Quand je suis descendu, ce matin, comme tous les matins, par habitude, tout autant que pour prendre mon petit déjeuner, elle gisait là, sur le carrelage, étendue, raide morte, à côté de ses croquettes, tout près de son bol d'eau, comme si, juste avant de mourir, sentant sa fin venir, elle avait désiré croquer une dernière croquette et laper sa dernière lampée. J'hésite, je ne sais ni trop quoi dire,

ni trop quoi faire, ni trop quoi penser... Faut-il la ramasser, l'enterrer, l'emmener chez le vétérinaire pour une autopsie, la caresser une dernière fois? C'est la première fois qu'une telle aventure m'arrive!

Indécis, j'allai chercher mon bol du matin, la boîte de corn-flakes, le lait, le miel, une banane, une soucoupe et une cuillère, afin de préparer mon petit déjeuner favori. J'y ajoutai même quelques fraises, certainement pour marquer inconsciemment l'événement, fantaisie matinale très inhabituelle. Pendant que je mastiquais, lentement, - c'est meilleur pour la digestion -, je contemplais la chatte du coin de l'oeil. Je remarquai qu'elle se trouvait dans une drôle de position. Elle se tenait les pattes antérieures tendues vers l'avant, et les postérieures tout aussi tendues, mais vers l'arrière. La tête se trouvait presque repliée sur le dos. Quelle étrange posture!

Je ressentis soudain une forte impression de déjà vu: n'avais-je pas déjà rêvé cette scène? Même plusieurs fois, en y repensant bien? Je réalisai au bout d'un instant que cette contorsion familière me rappelait tout simplement l'attitude des lapins posés sur l'étal des bouchers. Cette image remontait très loin: depuis ma plus tendre enfance, j'avais nommé en riant ces pauvres animaux dépecés "les lapins bottés", car les seules touffes de poil qu'on leur épargnait couvraient le bas des pattes, le reste du corps devenant intégralement nu; cette coupe particulière leur conférait une allure grotesque, surtout avec cette tête, elle aussi complètement dépourvue de poils, exhibant un crâne tout ridicule, ainsi dénudé. J'interrompis quelques instants ma mastication, en me demandant si la rumeur que les chinois raffolent des chats cuisinés était bien vraie. Cela me remémora que j'avais toujours trouvé que les lapins, chez les bouchers, se donnaient une allure d'autant plus insolite que ces animaux de leur vivant se montraient toujours sous une apparence rondelette, avec leur pelage touffu, alors que là, une fois morts et dénudés, ils se révélaient tout musclés et bien élancés, d'un profil presque félin! Quelle remarque passionnante! Quoi de plus polymorphe que les êtres vivants... Ici se comprend certainement l'intérêt pour les êtres animés, la fascination pour la vie, ce théâtre où les façades s'escamotent sans cesse, sans jamais révéler d'autres vérités de l'être sinon celles de ses diverses et infinies manières de se dérober et d'apparaître. Il ne faut pas s'étonner que la vérité soit si intimement liée au regard de l'observateur...

Ayant achevé mon petit-déjeuner, je nettoyai et rangeai. Si beaucoup d'événements ne m'affectent guère, et j'affirmerai que peu de choses m'affectent vraiment, je dois avouer être possédé par une légère obsession:

je ne peux pas supporter de laisser traîner quoi que ce soit qui touche à la nourriture. Cette hantise doit provenir du très grand respect qui m'a été inculqué par ma mère, et que j'entretiens, pour mon intérieur organique. C'est la raison pour laquelle je reste très maniaque à propos de ce qui maintient tout rapport avec lui. Autant le reste de l'appartement peut demeurer dans un état déplorable, chaotique et poussiéreux, - je suis à ce sujet très indulgent -, autant dans la cuisine je ne tolère absolument aucun désordre. Pas question chez moi d'apercevoir une assiette sale ou de découvrir la moindre petite cuillère qui traîne! La moindre violation de cette règle me dégoûterait, me couperait complètement l'appétit. Aussi je dois avouer que la présence de cette petite chatte morte sur le carrelage commençait à m'importuner sérieusement...

Je n'avais pas encore pleinement assimilé ce qui se passait, car même si je comprenais qu'elle était morte, je ne m'attendais pas moins à la voir, sans aucun effort, se relever, s'étirer, sauter sur la table en ronronnant, et tenter de placer quelques coups de langue dans mon bol pour laper un peu de lait, geste dont la simple évocation en plus m'écœurerait. En observant son corps, j'imaginai toujours le petit animal furibond que j'avais dû capturer de force l'année dernière, qui me mordit et me griffa en se débattant comme un diable, tout terrorisé qu'il était. Ce fameux jour, la concierge de l'immeuble d'à côté était venue visiter la mienne, les concierges aimant bien causer entre elles. Elles ont toujours beaucoup de potins à se raconter. La vie de concierge s'avère d'ailleurs terriblement palpitante, car, tout comme les journalistes, elles détiennent dans le sang un véritable sens de l'événement, du drame, et du pathos. Ces deux professions possèdent en commun une caractéristique fondamentale qui, à mon avis, ne s'acquiert pas, ne pouvant être qu'innée: tout ce qui apparaît banal et sans importance pour un observateur ordinaire comme moi, ces professionnels de l'information le saisissent dans toute la puissance de la tragédie. On peut avoir appris quelque fait ou surpris quelque péripétie, mais ce fait ou cette péripétie ne prendront leur véritable sens, leur véritable dimension théâtrale et historique, leur véritable proportion sentimentale ou héroïque, que dans les yeux et la bouche du journaliste-concierge ou de la concierge-journaliste. Loin de moi de me montrer hautain et méprisant avec quiconque; toutes les professions entraînent des déformations particulières, qu'elles infligent à leurs pratiquants, ou que leurs pratiquants leur infligent, - qu'il s'agisse d'avantages ou d'inconvénients -, et cette situation s'exacerbe quand ladite profession tient plus particulièrement de la vocation. Ainsi, le commun des mortels

erre-t-il, croyant qu'existe ce qui n'est pas et que n'existe pas ce qui est, mais, heureusement, les initiés, ceux qui détiennent le savoir, ceux qui disposent de ce sens inné du réel, jouent leur rôle irremplaçable, afin de rectifier l'errance générale et coutumière...

Un autre trait saillant de cette profession est son sens aigu de la solidarité. Chacun peut exprimer une opinion particulière sur tel ou tel sujet, mais la règle d'or exige que l'on ne remette jamais en question l'intérêt de ce qu'un confrère a pu juger important, même si le problème ne se pose pas, puisque la nature de cette vocation unique les pousserait plutôt à surenchérir qu'à nier. Ainsi, une fois quelque fait particulier hissé au statut d'événement, il deviendra de bon ton, et même déontologiquement obligatoire, de gloser dessus indéfiniment, en défendant ou en critiquant le parti pris, ce choix particulier étant laissé à la sensibilité individuelle. Quoi qu'il en soit, l'important reste d'épiloguer... Cette pratique est à un tel point suivie et respectée, que le néophyte, dans toute sa naïveté, pourra à la longue s'extasier, en remarquant que l'évènement initial, le fait en soi, égaré dans cette avalanche de mots, semble désormais compter pour très peu, sinon être dénué de tout intérêt. En contrepartie, il apprendra que n'importe quoi peut devenir évènement, du moment qu'on le traite ainsi, avec l'art adéquat, bien entendu!.. On s'oblige donc, dès qu'un confrère attribue un quelconque intérêt à quoi que ce soit, à s'empressement de glaner et commenter tout ce qui pourrait s'y rapporter, de près ou de loin, la règle du jeu constituant à établir l'hypothèse la plus outrancière, celle qui fera jaser, celle qui fera vendre... En cette partie, où le professionnalisme est le plus violemment sollicité car elle ressort d'un art très alambiqué, en dernière instance et en réalité le succès reposera surtout dans les yeux des autres. De cette façon, de même qu'une bonne concierge sera celle reconnue comme telle par ses consœurs, le journaliste sera celui confirmé par l'acceptation de ses pairs. Mais, pour rester juste, précisons que la puissance mimétique n'est pas l'apanage exclusif de cette seule profession...

Ce jour-là, l'évènement marquant survenu dans le quartier était que le petit chat des Lambert, venu se réfugier dans la cave d'un immeuble, se tenait là, blotti dans un soupirail, terrorisé, affamé, miaulant de toutes ses forces, mais dès que quelqu'un l'approchait pour s'occuper de lui et le nourrir, il s'enfuyait vers l'extérieur jusqu'au départ de l'intrus. On constate ici que l'homme ne s'octroie pas de manière unique le vécu de la contradiction... J'avais à peine pénétré dans le hall afin de récupérer mon courrier, que je les entendis, toutes les deux, ma concierge et sa

collègue, qui discutaient, prononçant des paroles terribles à l'encontre des Lambert, ces horribles gens, se lamentant sur le sort de ce pauvre petit chat qui miaulait à vous fendre l'âme.

Ah ces Lambert! Que n'avaient-ils pas commis! Ou plutôt que n'avaient-ils pas omis de faire! ce qui touchait plus à la vérité du drame... Ils se conduisaient vraiment comme des brutes... A plusieurs reprises, on avait surpris venant de chez eux des bruits de disputes; comme ils criaient! Et puis ce n'était pas eux qui viendraient dire un petit bonjour à la loge, ou demander comment ça va à la concierge. Quant au petit cadeau de fin d'année, à la petite bouteille de cognac pour les étrennes, ou autre chose, alors là, bernique! On était sûr que ça ne leur viendrait même pas à l'esprit.

— Quoique l'année dernière, rapportait leur concierge, j'ai bien vu, la veille de Noël, à leur manière de me regarder du coin de l'œil, qu'ils m'envoyaient: "Eh bien toi, ma vieille pie, tu peux toujours courir pour ta bouteille." Cela se lisait sur leur visage, je vous assure. Et ce pauvre chat, ils doivent le battre tout le temps; c'est certainement pour ça qu'il s'est enfui, tellement il était effrayé.

Après avoir ramassé mon courrier, je tentai de passer discrètement devant la loge, mais ma concierge, qui en fait me guettait, m'interpella et me susurra:

— Monsieur Jean, vous qui êtes tout seul, et un monsieur si comme il faut, vous ne voudriez pas adopter un petit chat pour vous tenir compagnie? En plus vous accompliriez une bonne action.

Je dois préciser que ma concierge m'avait à la bonne, car je ne manquais jamais de lui offrir sa petite bouteille à chaque Noël, et j'essayais de temps à autre de maintenir un minimum de relations en lui glissant quelques mots par-ci par-là. Ma motivation était en réalité très intéressée car, distrait, je perdais mes clefs très régulièrement, et j'utilisais ses services pour me faire ouvrir mon appartement avec la clef que je lui avais confiée dans ce but. C'était affirmer que je reconnaissais l'irremplaçable utilité de la fonction. Je me permis quand même une légère contestation à sa requête.

— Mais, Madame Bonnard, ce chat, il doit avoir des propriétaires!

J'agissais hypocritement comme si je n'avais rien entendu de la discussion de ces dames, alors que j'avais fort bien compris qu'elle n'était destinée qu'à mon unique intention, comme une sorte de préparation psychologique à ce qui allait suivre. Elles n'étaient d'ailleurs pas dupes. La réaction ne tarda pas, proportionnelle en aigu et en volume à l'inconscience de mes paroles criminelles. Qu'est-ce que je n'avais pas

dit là... Les deux comparses affectèrent leurs accents les plus passionnés pour mettre en pièce, à distance, “ces gens comme les Lambert qui ne possèdent ni cœur, ni âme, ni conscience”, je résume plus ou moins leur discours par souci de sobriété, “et ce sont des individus de cette espèce qui fichent en l’air le quartier !” C’était vous dire...

— Ils n’ont de respect pour rien! prononça l’une des deux en guise de conclusion, pendant que l’autre hochait la tête gravement.

Elles avaient statué sur le sort de ces damnés, voués à l’éternel regard froid et distant de leur concierge, condamnés à l’établissement d’une réputation dont ils ne se doutaient guère de l’ampleur et de la gravité...

Je ne m’émue pas facilement, et je ne m’imaginai certes pas pleurant sur le sort de ce chaton évadé d’un baignoire tenu par des parents indignes et tortionnaires, mais je dois avouer que confronté à un tel courroux, aussi intense et authentique, que faire sinon m’incliner? Après tout, en ces lieux, le concierge demeure le seul maître à bord après le propriétaire, et ce dernier, lui, n’est jamais présent. Les Lambert non plus ne me préoccupaient guère, mais pour rien au monde je n’aurais voulu encourir un terrible et semblable destin. Comment vivre une telle situation? Le simple quart de seconde où cette suggestion me traversa l’esprit me fit abondamment transpirer. J’eus une pensée compatissante pour ce pauvre député Banniot qui en ce moment défrayait la chronique, permettant de magnifiques manchettes aux journaux parce que sa cousine germaine était inculpée pour fausses factures; des hordes de journalistes le talonnaient jour et nuit, avec la même assiduité qu’une ménagère traque la poussière lors du grand nettoyage de printemps...

Et ces dames insistaient:

— On ne peut pas laisser cette malheureuse bête retourner chez ces gens! Ce serait cruel!

— Certainement pas! Qui sait ce qu’elle subirait encore! On pourrait la conduire à la S.P.A., mais là-bas, de toute façon, ils ne la garderaient qu’un tout petit peu, puis ils la piqueraient. En plus, la pauvre risquerait d’y attraper toutes sortes de maladies avec tous ces animaux qui débarquent de n’importe où!

— Mais tant qu’à retourner chez ces gens, il vaudrait encore mieux la piquer, ce serait plus humain!

— Vous avez bien raison ma pauvre!

Et puis bien sûr, le retour de l’inévitable:

— Mais vous Monsieur Jean, ça vous tiendrait compagnie une petite bête comme ça, c’est si gentil, vous qui êtes si seul!

— Je suis sûre que le pauvre animal serait très heureux avec vous,

reprit l'écho.

Voilà... Le piège se refermait, j'étais fait comme un rat! Accepter le chat ou bien... Et je me retrouvais d'office embrigadé dans cette aventure qui pourtant ne représentait aucun attrait pour moi. Plus aucun choix: l'adoption ou la Lambertisation... Contraint et forcé, j'acceptais, la mort dans l'âme, résigné... Et me voilà quelques minutes plus tard lancé avec ces dames en expédition, car il fallait de surcroît récupérer la bête dans son soupirail, ce qui promettait déjà beaucoup!

La stratégie conçue était simple: je devais me placer juste à l'extérieur du soupirail afin de l'attraper par surprise au moment où l'une des concierges s'approcherait d'elle à l'intérieur, ce qui la ferait fuir vers moi. Le plan s'exécuta, et au bout de quelques instants, après une dure lutte qui nous effraya, autant le chat que moi, - qui sait ce qui distinguait le bourreau de la victime -, où je dus tenir bon malgré les griffes et les dents qui me mettaient les mains et les bras en sang, je revins à mon appartement en transportant cette petite boule de poils au cœur battant la chamade, sous les regards fiers et orgueilleux, débordant de compassion, de mes marraines et camarades de chasse.

Je remontais tant bien que mal jusqu'à l'étage avec mon nouvel ami (quoique d'après les spécialistes l'ayant examiné au rez-de-chaussée elle se révélât une nouvelle amie); périodiquement, au cours de ce périple qui me parut fort long, la bestiole reprenait ses frénétiques et furieux gigotements, tandis que mes membres antérieurs lui servaient de victimes innocentes et sanguinolentes. Une fois entré, je la lâchai dans le couloir après avoir refermé la porte: elle ne fit qu'un bond vers la plus haute étagère du premier placard ouvert qu'elle rencontra sur son chemin. Considérant que le don de ma personne à la cause animale suffisait pour la journée, ayant véritablement offert mon sang et ma chair, je décidai d'abandonner pour l'instant la chose à son repaire. Je l'y aurais même volontiers laissée pour toujours...

A défaut de ce projet idéal, je décidai de nous accorder au minimum le temps à tous deux de reprendre nos esprits. J'allai me laver les mains, les enveloppai de sparadraps adéquats, mais à peine avais-je eu le temps de me panser et de m'installer dans mon fauteuil afin de lire mon journal, que le timbre aigrelet de la sonnette retentissait. J'avais eu tort de croire imprudemment que l'on pouvait fuir ses responsabilités à si bon compte. Je me trainai jusqu'à la porte en grognant; c'était bien évidemment mes deux acolytes, qui, bras dessus, bras dessous, venaient s'enquérir de la

suite des péripéties, inspecter la tournure des événements, affichant un air aussi égrillard que si elles s'informaient des détails de ma nuit de noce.

Elle me questionnèrent sans relâche: avais-je un bac? de la litière? un bol pour chat? un collier à puces? de la nourriture adéquate? une brosse? un grattoir? bref, tout le nécessaire afin d'installer convenablement une jeune chatte. Je ne me débarrassai de ces dames qu'après toutes les emplettes nécessaires à ma nouvelle situation d'ancien célibataire endurci devenu papa. Une seule certitude: mon avenir promettait... On se demande parfois, perplexe, jusqu'où les concessions à l'ordre établi nous mènent, mais le moment où la question s'impose arrive souvent trop tard, trop tard pour réagir et s'extirper de l'engrenage implacable. Mais, s'il est trop tard maintenant, n'a-t-il pas toujours été et ne sera-t-il pas non plus toujours trop tard? Cependant, ce moment n'était pas consacré à la dialectique: je ne réussis pas à empêcher l'organisation d'une expédition au fond du placard destinée à récupérer la bestiole, pour laquelle je fus désigné comme acteur principal; l'organisation fit fi de mes résistances, l'épopée demeura obligatoire, même si je tentai désespérément et courageusement de prétexter à plusieurs reprises des activités urgentes. Aucun argument ne pouvait évidemment prendre le pas sur cette grande opération d'aide humanitaire!

Et aujourd'hui, ma petite chatte est morte. Que de fragilité en ce monde...

Dès cet instant, je n'osais plus me montrer à ma concierge. Comment lui avouer une telle faute? j'avais laissé mourir ma petite chatte. Elle ne me le pardonnerait jamais. Les Lambert, à côté, c'était de la gnognotte! J'inventais désormais des ruses de Sioux afin d'éviter ce redoutable cerbère. Je guettais ses moments d'absence pour rentrer chez moi. J'attendais le milieu de la nuit, sécurité oblige, pour venir récupérer le courrier dans ma boîte aux lettres. Je cessais d'être distrait; je ne pouvais plus me le permettre, étant privé du double de mes clefs. J'inventais une nouvelle solution, j'en fus réduit à confier un trousseau au petit épicier du coin. Mais rien ne palliait mon angoisse; plus le temps avançait, plus croissait mon inquiétude de voir impromptue ma concierge débarquer chez moi...

Au bout d'un certain temps, face à cette situation intenable, je craquai, et décidai de déménager. De toute façon, j'avais conclu que j'étais fatigué de ce quartier...

C'était méconnaître cette femme et la puissance de ses antennes. Elle surgit chez moi un beau matin, j'en tremble encore. Elle me gratifia d'un grand bonjour, tout en sourire.

— Il paraît que vous déménagez, comme c'est dommage! Comme on dit, ce sont toujours les meilleurs qui partent.

Elle se fendit d'un petit rire, ravie de cette plaisanterie qu'elle avait, j'en suis sûr, répétée plus de cent fois.

— Mais, comme votre petite chatte est morte et que vous vous retrouvez tout seul depuis quelque temps, j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir d'en adopter une autre, et les Martin en ont justement une à caser...





Grabuge à Nominal City

Barman, un whisky!

L'homme qui venait de s'accouder au bar et de lancer d'une voix grave et fatiguée sa commande était entré silencieusement, sans que personne ne s'en aperçoive à cette heure un peu déserte du milieu de l'après-midi. Seuls quelques habitués jouaient au poker dans un coin, un autre dormait, la figure écrasée sur une table, tandis que deux hommes âgés, plutôt bien mis, discutaient à l'autre bout de la salle. Le barman, lui, profitait de ce temps mort de la journée pour mettre à jour son inventaire. Il sursauta, surpris, quand il entendit la voix de l'Étranger. Il le regarda, mais ne distingua pas bien, car l'homme s'était placé à contre-jour des seuls rayons de soleil qui arrivaient dans la salle grâce à un carreau cassé, la crasse des vitres empêchant la pénombre d'être dérangée; il ne pouvait discerner ses traits, ce qui l'inquiétait. Il n'aimait pas être incapable de reconnaître les gens, cela lui occasionnait toujours un petit pincement au cœur. Un rien, dans ces parages, refuge de plus d'un desperado, suffisait à déclencher du grabuge, alors tout étranger... Depuis des années qu'il tenait ce saloon à Nominal City, il avait développé un sixième sens, supplémentaire et nécessaire, à ce qu'il croyait tout au moins, et il sentait la poudre à l'avance, même de loin, disait-il. Et cet étranger-ci, il ne le ressentait certainement pas comme un intrus ordinaire...

— Voilà chef! Il lui servit son whisky.

Il partit se poster ailleurs, sous un autre angle, afin de mieux observer ce client, et ce qu'il constata confirma ses appréhensions. L'homme, les traits anguleux, le visage mal rasé, les vêtements poussiéreux, couverts de cette poussière fine et grise du désert, les yeux profonds et tendus, présentait toutes les caractéristiques de celui qui n'a plus rien à perdre, et, malgré l'apparente lassitude du voyage et une certaine tristesse du regard, il exprimait l'incoercible détermination et la froide démente d'un être animé d'un désir et d'une volonté implacables. Implacable, songea le barman, cela signifie que seule la mort pourra arrêter cet homme, la sienne propre, ou encore celle de quelqu'un d'autre. Il en avait vu beaucoup de ceux-là, pendant toutes ces années, et s'ils ne se faisaient

pas tuer, en se rendant à la mort comme par obligation, c'étaient eux qui tuaient, et ensuite leur vie était finie, car en tuant ils avaient perdu ce qui les poussait encore à vivre. Ceux qui avaient ainsi assouvi leur vengeance, il ne leur restait plus rien, ou rien d'autre que le simple souvenir du crime qui avait encouru cette vengeance. Un seul sentiment leur emplissait désormais le cœur, un étrange mélange de nostalgie et de vouloir oublier. Ils s'installaient alors sur les lieux de leur vengeance; peut-être était-ce le seul endroit où ils n'éprouvaient que la satisfaction et le soulagement, ou plutôt était-ce parce qu'en eux le mouvement s'était brisé... Ils restaient donc, louant leurs services aux fermes des environs; ils s'employaient généralement à convoier les troupeaux, et ils débarquaient périodiquement au saloon pour prendre une cuite, claquer leur argent au poker, ou encore chez Molly, la voisine du saloon, qui tenait un bordel assez achalandé, bien que ses filles aient pour la plupart déjà bien roulé leur bosse. Ils menaient ainsi leur vie, ou ce qu'il en restait, entre le travail épuisant et les alcools de l'oubli, jusqu'au jour où ils disparaissaient, et parfois on retrouvait leur corps, criblé de balles. Et maintes fois, on avait remarqué un étranger s'informant à leur sujet peu de temps avant leur disparition...

— Vous allez loin comme ça? se hasarda-t-il à demander à l'Etranger.

Il devait demeurer vigilant: les gens s'énervent vite par ici, surtout aux heures où le soleil tape fort, la chaleur tend à échauffer les esprits. Mais le barman peut se permettre plus que les autres, car pour des raisons obscures, on l'agresse parfois mais il se fait rarement descendre. Le seul motif plausible est qu'en ces régions inhospitalières, il est à peu près le seul notable dont on ait toujours besoin, contrairement à l'autre pilier de la structure sociale locale, le shérif, personnage, lui, toujours très sujet à controverse. Il faut ajouter que le barman n'affiche pas ce côté répressif du représentant de la loi, il est plus accueillant, et tout comme le shérif, il fournit le logement à nombreux visiteurs de passage. On n'hésite pas, cependant, à se tirer dessus au saloon, lieu loin d'être sans rixe, au grand dam des bouteilles, du miroir, des vitres, et parfois même du tenancier.

Jeff, ainsi appelait-on le barman, pouvait se permettre d'oser quelques questions. Il valait mieux tenter de s'informer, d'autant plus que satisfaire sa curiosité était après tout son passe-temps favori. Mais l'autre ne répondait guère à ses avances. Il ne le regardait même pas. Il buvait son whisky, tranquillement, à petites gorgées, admirant le fond du verre

après chaque rasade, comme s'il y entrevoyait quelque chose, remuant légèrement les mâchoires, un peu comme un cheval, pensa Jeff, en remarquant combien les cow-boys, à force de vivre avec leur monture, finissent souvent par leur ressembler.

— Barman, un autre!

L'Etranger avait tapé sèchement son verre sur le bar, après avoir constaté qu'il était terminé, puis l'avait fait glisser jusqu'à Jeff, qui, devant l'inscrutabilité de son client, avait repris son inventaire, de l'autre côté. Il saisit une bouteille et lui versa un autre verre.

— C'est du bon, c'est mon meilleur! commenta-t-il.

— John Dingham, répondit l'autre, tout bas.

Le barman pâlit, et appuya sa main sur le comptoir. L'autre ne le regardait pas, et ne s'aperçut de rien. Puis il releva la tête et redemanda à voix forte:

— Je cherche un dénommé John Dingham!

Cette fois-ci, les mots avaient été prononcés d'une voix plus forte afin que tout le salon, ou tout au moins les quelques occupants, entendent. Les joueurs cessèrent leur jeu un court instant, échangeant des regards perplexes. L'endormi grommela on ne sait quoi et tourna l'autre côté de sa tête sur la table. Les deux messieurs bien mis jetèrent un regard furtif et inquiet vers l'étranger, puis reprirent de plus belle leur conversation. Le chien qui dormait sous le comptoir le contourna et vint renifler cet étranger bruyant qui l'avait réveillé. Quant aux mouches, elles continuèrent à s'agiter sur les vitres; le silence glacial qui avait suivi la question de l'Etranger rappela leur bourdonnement que plus personne n'entendait.

L'Etranger fixait toujours son verre, le tournant dans un sens, puis dans l'autre; c'était à croire qu'un insecte se baignait au fond du whisky... D'une seule gorgée, il termina ce qu'il en restait, se redressa, leva le verre à la hauteur de son visage, et le plaça entre son œil et les rayons de soleil, ainsi qu'il eût regardé au travers d'une loupe. Là, il le rapprochait, l'éloignait de son œil, le bougeait à droite, à gauche, comme s'il cherchait le bon emplacement pour observer les étoiles. Enfin, il reposa son verre, se racla la gorge, se gratta la poitrine en passant la main à travers la chemise, se frotta le nez en petits gestes secs et nerveux, puis il répéta d'une voix qui se voulait mielleuse et ironique.

— Comme ça, personne ici n'a entendu parler de John Dingham?

Le zonzon des mouches reprit de plus belle. De plus, un gros bourdon venait de faire son apparition dans la pièce; après s'être introduit à travers

le carreau cassé, il traversa la salle et vint se cogner contre le miroir au-dessus des bouteilles; là, il engagea une ronde bruyante et assez frénétique devant la glace, comme s'il voulait se butiner lui-même. Enervé, Jeff ramassa un chiffon et flanqua un grand coup, écrasant l'animal sur son propre reflet; mais le pauvre, ayant mal calculé son élan, oubliant qu'il était juché sur un tabouret, s'affala sur les bouteilles, et en renversa une bonne douzaine qui se fracassèrent sur le sol. Les joueurs de cartes éclatèrent de rire, et quelques plaisanteries fusèrent:

— Jeff, tu es plus dangereux qu'un colt avec ton chiffon!

— Ouais, mais l'animal, tu l'as eu dans le dos, alors c'est pas de la légitime défense, c'est un meurtre!

— On va appeler le shérif, ta tête doit valoir au moins un demi-dollar maintenant, et on boira un coup avec la prime!

Jeff se releva parmi les tessons des bouteilles, pataugeant dans le whisky, pendant que les deux messieurs bien mis profitaient du brouhaha pour s'esquiver discrètement, après avoir laissé un billet de cinq dollars sur la table sans même en attendre la monnaie. Mécaniquement, Jeff prit un balai et une serpillière, et tout en maugréant, ramassa les morceaux jonchant le sol. Les joueurs s'étaient à peine remis aux cartes, quand on entendit soudain un hurlement lugubre: le dormeur venait de se réveiller, à cause du tintamarre, et surtout à cause du bruit des bouteilles; il beuglait de toute sa voix:

— A boire! A boire! J'ai soif!

Il attendit une réponse, mais ne voyant rien venir, il ajouta:

— Alors ça vient! J'suis quand même pas là pour causer!

Il se leva en titubant un peu, et remarquant Jeff qui s'escrimait avec les débris, il s'écria d'une voix éraillée:

— Mais on gâche la marchandise ici... C'est pas bien du tout ça!... Comment tu peux gaspiller du bon whisky comme ça, quand on pense à tous les pauvres cow-boys qui meurent de soif!

Jeff ne répondit pas, tout à son ménage, mais l'autre insistait, avec toute la lourdeur que procure l'alcool:

— Allez, j'ai soif! Donne-moi un whisky!

Très irrité, le barman se redressa, le balai dans une main, la serpillière dans l'autre, et rétorqua brutalement:

— Fous-moi la paix! Va te faire voir!

— Comment tu me parles, dis-moi! fit l'ivrogne ulcéré. Tu sais pas qui je suis... Je suis Jack le menteur.... Et tu sais pourquoi on m'appelle comme ça? Parce que j'ai jamais voulu dire combien de mecs j'avais vraiment tués... Et tu sais pourquoi je le dis pas? Parce que y en a telle-

ment que j'arrive plus à les compter...

Il vociférait de plus en plus et tapait du poing sur le comptoir afin de ponctuer son discours, aussi empâté que sa voix.

— Alors je te le dirai pas à toi non plus... Mais je vais te faire une fleur... Je vais te rendre un service.... J'oublierai comment tu m'as parlé si tu me files un coup à boire...

Jeff ne pipait mot, inquiet, sachant qu'avec l'aide du whisky, les revolvers parlent vite. L'autre insistait, s'excitant tout seul, cognant son verre sur le bois, et comme Jeff ne répondait toujours pas, il dégaina finalement son colt et menaça:

— Sers-moi un coup, ou je te fais un trou!

Il commençait en même temps à lever son bras armé vaguement en direction de Jeff, d'un geste zigzaguant, quand tout à coup on entendit un bruit de verre brisé, et on vit Jack s'effondrer par terre, la tête en sang. L'Etranger, car c'était lui, s'était emparé d'une bouteille derrière le bar, et l'avait assenée sur la tête de l'ivrogne, le calmant instantanément.

— Merci, fit Jeff, je vous en dois une! Ce soûlard n'est pas bien méchant, mais un de ces jours il pourrait faire une bêtise.

L'autre resta silencieux. Il jeta un regard circulaire dans la salle, ou ce qu'il en restait, un coup d'oeil sur les joueurs sidérés, sortit quelques pièces d'une bourse qu'il portait à la ceinture, lâcha un "Ouaip" sonore, se tourna et se dirigea vers la porte. En écartant les battants, il se retourna vers l'intérieur, lança un "Je repasserai", et quitta les lieux...

Un peu plus tard, vers sept heures du soir, l'heure d'affluence au saloon, on ne s'entretenait plus que du nouveau venu. Jack, ses esprits retrouvés, quoique les vapeurs d'alcool ne se soient pas complètement dissipées, était devenu, malgré lui-même et ses réticences initiales, le héros de la soirée: tout le monde voulait discuter avec lui pour rigoler un coup, et, le whisky aidant, Jack se plia rapidement à toutes ces jovialités. Les joueurs de cartes de l'après-midi étaient désormais les témoins oculaires de l'événement, ceux qui avaient vu, et ils ne cessaient de raconter l'histoire à chacun, l'embellissant à chaque reprise pour satisfaire par ces surenchères à la demande générale qui désirait consommer cette nouveauté jusqu'à la dernière goutte. Il est toujours étonnant de constater comment l'esprit humain, insatiable de faits divers, non seulement ne se pose pas réellement la question de l'authenticité d'une péripétie, mais de plus écarterait avec rage tout ce qui prétendrait tracer un quelconque fil rouge entre la réalité et la fiction, tant son désir de l'outrancier est puissant.

En fait, à Nominal-City, cette affaire n'était pas vraiment extraordinaire, mais il fallait qu'elle le soit; il fallait que l'Etranger devienne un mythe, car il fallait que ces esprits embrumés aient accès à l'extraordinaire. Ils devaient être ceux qui savent, ceux qui ont vu, ceux qui ont entendu; ils devenaient ainsi ceux qui avaient atteint le merveilleux, cette illusion qui fait exister.

C'était donc la ronde des tournées, offertes aux joueurs et à Jack, non plus pour qu'ils racontent l'histoire, - on la connaissait déjà -, mais pour qu'ils embellissent, pour qu'ils trouvent l'inspiration dans leur verre, qu'ils en ressortent de nouveaux détails, de ceux qui rendent fébrile l'imagination. Jeff, lui, songeur, profitait de tous ces verres à remplir pour rester coi, et pour ne pas trop réfléchir à cette histoire, qui le laissait songeur et inquiet, sinon angoissé. "Qui pouvait bien être cet Etranger?" Tous les autres, eux, à les entendre, savaient qui il était, ils avaient déjà entendu son histoire, cela leur suffisait, et ils se demandaient surtout qui était ce John Dingham, celui qui allait se faire descendre. Les spéculations allaient bon train.

— Et qui c'est ce type qu'il cherche, ce John Dingham?

— Tu connais, toi, John Dingham? Moi, je connais pas, ça ne me dit rien.

— Attends, c'est pas ce type-là qui travaille au ranch derrière la colline des Trois Hiboux, un mec sombre qui cause jamais à personne et vient jamais en ville.

Le mystère attire toujours le mystère...

— Ah oui! C'est celui qui a tué le Rouquin et ses deux potes il y a deux ans! Même qu'il avait pris une balle dans le genou, et qu'il boite toujours!

— Mais non! Lui c'est John Bellows!

— Ça veut rien dire, c'est peut-être le même!

— Il a raison, peut-être qu'il a juste changé son nom de famille!

— Ouais, et de toute façon, c'est clair que c'est un gars qui n'est pas net, on le voit jamais en ville, il est pas comme tout le monde! Ça pourrait bien être le genre à avoir quelqu'un à ses trousses ou une prime sur sa tête!

— Mais non! Il a rien ce gars-là, il a tué le Rouquin parce que l'autre avait brûlé sa maison avec sa femme et ses gosses dedans, une fois que le Rouquin il était complètement bourré! Il a rien fait ce type!

— Ouais, mais n'empêche...

Ainsi roulait la conversation, confusion de mille et un apartés, où chacun voulait fantasmer à sa guise... Le cas de John Dingham se révélait très

confus, malgré l'apparente certitude de chacun, tous y allant de leur avis, avec toute la conviction qu'apporte le whisky au cerveau. Une seule chose restait sûre: le sujet du brouhaha et des vociférations qui emplissaient la salle. L'Etranger, certains étaient pour, il comptait déjà ses partisans; beaucoup étaient contre, car après tout, cet Etranger n'était pas d'ici. Les plus téméraires, ou en tout cas les plus prompts à l'esbrouffe, se flattaient de provoquer en duel l'Etranger, dont eux, au moins, n'avaient pas peur. On ne résistait pas à la tentation de se mesurer, par le monologue, à la réputation du tueur froid et sans scrupule, réputation qui croissait chaque minute en intensité, bien qu'il n'ait tué encore personne en ville. L'Etranger devenait l'homme, la mesure, la pointure, celui à qui il fallait se confronter...

Un des habitués, le plus réputé, tant pour son bagout que pour la facilité et l'adresse de sa gâchette, était Tony Bas-de-soie. On le nommait ainsi à cause du bas de soie féminin toujours attaché autour de son cou. Il faut ajouter que Tony aspirait en plus à entretenir une réputation de séducteur. Il est vrai qu'il faisait un tabac avec les filles, à côté, chez Molly: quand il venait, il laissait toujours de gros pourboires. Mais ce soir, son problème était autre, car sans avoir tiré un seul coup, cet Etranger risquait de lui voler sa réputation de crack, et ça il ne le tolérerait pour rien au monde: sa renommée lui était aussi précieuse que son bas de soie, et il ne s'appelait pas pour rien Tony Bas-de-soie. Il savait que tout en haut les places s'acquièrent difficilement, et qu'il faut être prêt à en payer le prix pour y rester, même si l'on s'y trouve très seul. Aussi Tony Bas-de-soie naviguait-il d'un groupe à l'autre dans la salle, clamant de plus en plus fort à qui voulait l'entendre que l'Etranger ne l'effrayait pas, et que, de surcroît, on ne savait même pas qui il était. Lui, Tony Bas-de-soie, n'avait jamais connu la peur, ni de rien ni de personne, et il ne voyait pas pourquoi il commencerait aujourd'hui. Le monde n'avait guère changé, Tony Bas-de-soie non plus, et ni l'un ni l'autre n'allaient changer de sitôt; alors, pourquoi l'étranger aurait-il changé quoi que ce soit à cette situation! Et plus Tony buvait, plus il s'écoutait... Et plus Tony s'écoutait, plus il connaissait l'Etranger... Et plus Tony connaissait l'Etranger, plus il le haïssait... Et plus Tony haïssait l'Etranger, plus il avait une frénétique envie de le descendre... Son ton allait crescendo, tant et si bien qu'on n'entendit bientôt plus que lui dans le saloon. Juché sur le bar, il hurlait, haranguant la foule, d'où jaillissait de temps en temps un "T'as raison Tony!" ou "Te laisse pas faire Tony!", tandis que ses deux pistolets à la main, Tony jurait que tous ceux qui l'avaient jamais cherché l'avaient toujours trouvé.

Soudain, malgré son ivresse, et surtout malgré ses débordements, Tony remarqua que les têtes se tournaient peu à peu vers la porte, et le silence gagnait dans le fond du saloon. Un passage se dégagait, et on aperçut l'Étranger, là, debout derrière la porte du saloon; on n'entrevoit que sa tête, ses épaules et ses bottes qui dépassaient au-dessus et en-dessous des battants. Mais, par une de ces intuitions unanimes que connaît toute foule assemblée, tous reconnaissent comme un seul homme l'Étranger sans jamais l'avoir rencontré auparavant. Comment le savaient-ils? Ils ne savaient pas, mais pourtant ils savaient. L'Étranger n'était étranger pour personne, chacun connaissait l'Étranger comme il connaissait tout étranger. Tony s'était tu, avait prestement sauté du bar, et s'était réfugié au fond du saloon, dans un recoin, près du piano, son coin porte-bonheur comme il le croyait, car c'était de là qu'il avait descendu Nick Simmons, "Fraise-des-bois" comme on l'appelait, ce dur à cuire portant sur son nez les traces de ses beuveries. Ce duel avait représenté la première marche de Tony vers la gloire; il était devenu quelqu'un ce jour-là: celui qui avait descendu Fraise-des-bois la terreur. C'est à ce moment-là qu'il s'était enroulé son bas de soie autour du cou. Il s'était d'abord accroché une boucle à l'oreille, mais jugeant que cela manquait de classe, il avait opté pour le bas de soie. Bref, près du piano, il était indestructible...

Pendant ce temps, l'Étranger avait pénétré dans le saloon, il avançait lentement, claquant légèrement les talons sur le plancher à chaque pas, les bras pendant le long du corps. Il ressemblait à un arpenteur mesurant un terrain, tellement ses pas paraissaient calculés au millimètre près. Il marcha jusqu'au bar, et tapa deux petits coups sur le comptoir. Jeff approcha, une bouteille de whisky à la main.

— Fais gaffe, murmura-t-il discrètement en versant le liquide dans le verre, Tony Bas-de-soie te cherche, et c'est un vicieux, il cherchera à te prendre en traître, à te buter pendant qu'il te parlera.

L'Étranger claqua un petit bruit du coin de la bouche, en signe d'acquiescement. Tony l'apostropha à ce moment-là:

— L'Étranger, il paraît que tu cherches quelqu'un...

Un silence de mort envahit la salle.

— Eh, l'Étranger! On raconte que tu cherches un dénommé John Dingham! C'est vrai ça?

L'étranger pivota lentement, s'accouda sur le comptoir, toucha le bord de son chapeau, et hocha légèrement la tête. L'autre insista:

— John Dingham, c'est peut-être un des gars présents ici!... Ou c'est peut-être bien moi! ... Va savoir!...

— Hum! fit l'Étranger.

Tout le monde s'écartait, certains s'empressaient de sortir du saloon.

— Etranger, faut savoir où on met les pieds avant de marcher. On t'a pas appris ça, là d'où tu viens?

L'Etranger cligna les paupières. Tony, se sentant inspiré, entama une de ses tirades qu'il affectait tant:

— Alors écoute bien, je vais te rendre service, je vais t'expliquer. Tu vois, les gens viennent ici et se cachent derrière des noms, comme ça, les noms se cachent derrière les gens. Et comme les noms cachent le passé des gens, en échange les gens cachent le passé des noms. Alors Etranger, si tu espères aller derrière le nom de ces gens, tu te retrouveras devant les gens de ce nom. Tu réaliseras donc ce que sont réellement les noms, tu t'apercevras qu'ils sont peut-être moins que les gens, mais qu'ils sont aussi plus que les gens, car d'ailleurs, pour leur nom, le vrai ou le faux, pour le cacher ou le montrer, les gens par ici se tiennent prêts à mourir, mais surtout se tiennent prêts à ...

Tony s'écroula comme une masse, le revolver à la main, sans avoir eu le temps de tirer, suite à la détonation du pistolet de l'Etranger, qui, prévoyant le coup et la manœuvre, avait été plus rapide. Il remit son arme à la ceinture.

— Causait trop, lâcha-t-il comme s'il écrivait l'épithète de Tony. Puis il se retourna vers le bar, et finit son whisky.

— Merci, fit-il à Jeff, puis il sortit aussi calmement qu'il était entré.

Dehors, les ruelles étaient maintenant sombres, la nuit était fraîche, les étoiles brillaient au firmament. L'Etranger remarqua une étoile filante, et un voile passa sur son regard, ses yeux se perdirent dans le lointain. Il entendit un cri provenant de derrière le saloon, un cri de femme, qui se répéta plusieurs fois:

— Laisse-moi! s'égosillait la voix, lâche-moi, je te dis!

— Sale pétasse, répondait une voix d'homme, brutale, tu feras ce que je te dis!

— Salaud, si tu me touches encore, je te jure que je te tuerai!

L'Etranger se dirigea vers la grange d'où provenaient les cris, et en s'approchant, il perçut des bruits de lutte, et des insultes qui fusaient. Il s'introduisit, le revolver à la main: un homme, assis à califourchon sur une femme allongée, la rossait proprement alors que l'autre poussait des hurlements, pleurant, tentant de protéger son visage de ses bras repliés.

— Lâche-la, ordonna l'Etranger.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, rétorqua l'autre.

L'Etranger tira deux coups en l'air. La brute se releva, plutôt éméché, et sortit en maugréant:

— Tu regretteras ce que tu as fait, tu ne sais pas qui je suis. Tu apprendras comment je m'appelle!

L'Etranger aida la femme, toute endolorie, à se relever.

— Merci.

— De rien.

— Tu n'étais pas obligé de m'aider.

— Hum!

— Par ici personne n'aurait levé le petit doigt.

— Pas d'ici.

— Je sais, et je sais ce que tu cherches.

— Dingham?

Il leva la tête d'un air intéressé.

— Oui! John Dingham! Je ne sais pas ce que tu lui veux, mais si c'est comme moi, je le hais et voudrais bien qu'il crève. C'est son fils qui vient de sortir.

Il regarda vers la porte. Elle poursuivit:

— C'est lui, ce John Dingham, son père, qui m'a fait venir dans ce bled pourri. J'étais une artiste à Austin, et lui m'a fait miroiter le mariage et la belle vie. Tu parles! Il m'a fait venir, et ça n'a pas duré longtemps, il m'a jeté dehors, comme une malpropre. Depuis, je me retrouve chez Molly, comme entraîneuse.

— Ah!

— Et en plus, j'ai sur le dos son crétin de fils qui ne pense qu'à me sauter à l'œil!

— Hum!

— Tu me plais! Toi au moins tu es galant, tu sais parler aux femmes. Mais je te demande une chose, ne dis pas que c'est moi qui t'ai révélé qui est John Dingham. Très peu par ici savent son vrai nom, car on le connaît comme Phil Morgan. C'est un puissant propriétaire, il fait la pluie et le beau temps dans le coin. Son ranch est en dehors de la ville, là-bas, derrière la colline Tête-de-Sioux.

— Merci.

— Viens me voir quand tu veux, ajouta-t-elle.

L'Etranger détacha son cheval, et s'éloigna en direction du ranch que lui avait indiqué sa nouvelle amie.

— Phil Morgan! lâcha-t-il au cow-boy qui gardait l'entrée.

Il attendit, tandis qu'on allait voir. On le fit entrer au bout de quelques minutes à l'intérieur de la maison. On le convia dans une grande pièce où brûlait un immense feu de cheminée. Un homme d'un certain âge, élégant, arriva peu après. Il reconnut en lui un des deux hommes bien mis qu'il avait remarqués au saloon.

— John Dingham? fit l'Etranger.

— Je vous attendais... répondit l'autre.

L'hôte s'écroula, touché, avec deux balles dans le corps. Ses hommes entrèrent en trombe, les armes à la main.

— Laissez-nous, chuchota-t-il d'une voix expirante, et ils sortirent, perplexes et à reculons.

— Je mérite de mourir, ajouta-t-il très faiblement, et demanda:

— Mais qui est tu, toi?

— Souviens-toi de Smiling Creek!

— Smiling Creek! Où est-ce? Ça ne me dit rien.

— Alabama.

— Mais j'ai toujours vécu au Texas.

— Ton nom est bien John Dingham?

— Peut-être, mais je n'ai jamais mis les pieds en Alabama.

— Merde, je me suis trompé.

L'agonisant retomba sur le côté, mort. L'Etranger ressortit, remonta sur son cheval, et s'enfuit, sous les regards haineux et indécis des cow-boys qui ne comprenaient rien; personne n'osa bouger.

En chemin vers la ville, il croisa un homme attaqué par deux malfrats, c'était le croque-mort. Un bandit le tenait en joue, pendant que l'autre lui fouillait les poches. Deux coups claquèrent, les deux hommes tombèrent.

— Merci, lui dit le prisonnier, pâle et délivré.

— Hum, entendit-il.

— Tu m'as sauvé, et je veux te remercier.

— Pas de quoi.

— Si, si, j'insiste! J'ai entendu parler de toi, je sais qui tu es, je sais qui tu cherches, et tu sais, moi, avec mon métier, je suis obligé de connaître tout le monde. Ecoute, va au bar, au saloon, et dis simplement à voix haute: "Je sais qui est John Dingham!" Je ne peux pas t'en dire plus, mais cela devrait suffire.

— Bon.

— Et encore merci!

L'Etranger s'en alla donc jusqu'au Saloon, s'approcha du bar, et agit comme l'autre lui avait conseillé:

— Je sais qui est John Dingham!

Le barman pâlit, hésita, puis lui dit:

— Quelqu'un t'a parlé! Qui m'a dénoncé?

— John Dingham? répondit l'Etranger

— Ouais, évidemment c'est moi!

— Merde!

— Quoi? Que me veux-tu?

— Te tuer, mais je t'ai sauvé la vie!

— Pourquoi me tuer?

— Mon fils est mort à cause de toi, ma femme aussi!

— Où ça?

— Smiling Creek! Ca te dit quelque chose? questionna l'Etranger.

— Ouais, je viens de là-bas! avoua le barman.

— Tu avais séduit ma jeune épouse à l'époque, et tu lui as fait un enfant. Bill il s'appelait. A dix-sept ans, quelqu'un qui connaissait l'histoire l'a traité de sale bâtard. Ils se sont alors battus, et mon fils est mort. J'ai été voir le type, je l'ai supprimé, et avant de mourir, il m'a raconté, il m'a balancé ton nom. Quand ma femme a appris tout ça, elle a voulu se suicider. Je l'en ai empêché, puis je l'ai tuée.

L'Etranger baissa tristement la tête. Il y eut un lourd silence, puis Jeff répondit, sidéré:

— Quoi! J'avais un fils et il est mort! Qui a fait ça? Et en plus il se nommait Bill, comme mon grand-père! Ce drame me tue! Mon seul fils a été tué avant même que je sache qu'il existe! Quelle horrible histoire! Jeff était tout énervé.

— Et je vais te tuer aussi! menaça l'Etranger.

— Mais ta femme, qui était-elle? interrogea Jeff.

— Mary Dingham!

— Mary Dingham! Mais alors, si je me souviens bien, tu es John Dingham!

— Ouais! Je suis John Dingham! répondit l'Etranger.

— Et tu as tué la mère de mon fils! s'exclama le barman.

— Ouais!

— Salaud!

Les deux hommes n'eurent que le temps de tirer en même temps, et ils s'écroulèrent sur le sol...



Ma femme

J' avais beau réfléchir à la question, je n' avais jamais pu comprendre comment elle en était arrivée à de telles appréhensions. Un homme peut-il concevoir que la vie organise un complot autour de sa personne? Quelle autre explication attribuer à ce qu' il m' arrive maintenant. Je pense après mûre réflexion aimer beaucoup ma femme, sans doute depuis toujours, et pas plus maintenant qu' auparavant - quoique certainement beaucoup moins maintenant, l' habitude n' étant pas dépourvue d' importance - je ne pourrais concevoir de vivre sans elle. Alors comment puis-je en être arrivé à cette situation aussi stupide qu' ennuyeuse, où notre vie commune est devenue très pénible.

Où cela a-t-il commencé? Je ne sais pas... Je ne sais plus... Où puis-je arriver à retrouver comment cela se fit ?... En fait si... peut-être... quand même... je me ressouviens de ce petit incident anodin... Nous étions montés ensemble en voiture, je devais la déposer à son bureau, puisque j' allais ce jour-là dans la même direction. Nous partîmes donc, et en chemin, nous tînmes une de ces conversations chaotiques, à bâtons rompus, à propos de rien, entrecoupée de longs silences; ce n' étaient que ces bribes de pensée qu' échangent les couples après un certain temps de vie commune, incompréhensibles à l' observateur extérieur, car elles ressemblent plus au monologue incohérent d' une personne seule qu' à l' échange de deux individus désirant être compris, cependant ce type de conversation occupe une bonne partie de la vie conjugale.

A un moment donné, je remarquai bien qu' un petit froid s' était installé entre nous, mais il pouvait être attribué à n' importe quel événement sans grande conséquence: peut-être une simple idée désagréable lui avait-elle traversé l' esprit, donnant un air plus crispé à son regard et à sa bouche, jetant une ombre sur son visage, provoquant une certaine dureté dans sa voix. Ce type de variations barométriques soudaines, en apparence incohérentes, se passent souvent dans les échanges conjugaux en question, car les esprits y suivent des pérégrinations plutôt zigzagantes, monologues aux modulations abruptes. Je ne devais remarquer ce léger changement que plus tard, en repensant à la scène, car à ce moment-là, j' avais dû le noter sans que cela tirât à conséquence, au même titre que les rues que

nous traversions, sans y réfléchir plus particulièrement, ni leur chercher une autre raison d'exister que le simple fait d'être là. Je la déposai à son travail, accompagnant sa sortie de la voiture du mécanicien au revoir d'un esprit déjà loin, aussi neutre que le claquement de la portière qu'elle referma derrière elle, bien que je me sois demandé, là encore, si elle ne la claquait pas un tantinet fort...

Ce fut le soir, quelque temps après notre retour à la maison, que la brûlante question, qui jusque-là couvait sous la braise, surgit finalement, au détour d'un moment apparemment anodin, rompant un silence très quelconque, et s'exprima d'une voix qui ne pouvait plus se contenir, tout en se forçant quand même pour parler, d'un ton à la fois embarrassé et irrité:

— Que faisait ce rouge à lèvres dans ta voiture?

Elle me montra un tube de plastique doré qu'elle devait triturer dans sa main depuis un certain temps, car je ne l'avais vu sortir cet objet de nulle part. Je réagis d'une manière systématiquement et idiotement embarrassée, comme toujours dès qu'il s'agit de ce genre de question, c'est-à-dire de tout ce qui peut toucher, de près ou de loin, à un quelconque soupçon de fantasme sexuel, qu'il fût réellement fondé ou pure possibilité. C'était comme si ma culpabilité s'imposait du simple fait que l'on émette de telles pensées, comme si la moindre accusation ne faisait que confirmer une certitude, visible au monde entier; tel désir ou acte m'était imputable, car il n'apparaissait pas du tout contradictoire avec mon être. Toute allusion à ce genre de choses me provoquait le même effet que si on lisait quelque pensée écrite au milieu de mon front. Depuis mon adolescence, à combien de reprises n'ai-je pas rougi de suggestions qui ne s'adressaient pas directement à moi, mais qui m'embarrassaient sans savoir pourquoi! De simples évocations, aussi générales fussent-elles, suscitaient en moi les plus grandes émotions, et sur mon visage les plus grandes rougeurs.

Aussi, quand elle me questionna à propos de ce rouge à lèvres dans la voiture, cela provoqua l'effet prévisible: une sensation de chaleur intense, comme une bouffée d'air pulsé brûlant, me monta au visage, et je ne sus que grommeler quelques mots dont je compris à peine la signification moi-même; plus tard je crus me rappeler avoir articulé quelques sons qui ressemblaient à "ce n'est pas à moi", ou bien "ce n'est pas le mien". Bref, cette réponse d'une intelligence rare ne pouvait qu'attester de ma non-culpabilité. De plus, qui sait comment une épouse interprète les choses? En vérité on le sait toujours: toute ambiguïté n'est sujette qu'à

éveiller la plus grande des inquiétudes, celle qui engendre la folle suspicion mêlée à l'envie de l'oubli, ce désir sous-jacent de ne pas rompre le fil, aussi vivace que tenu, qui maintient l'union comme la ficelle le cerf-volant. Ce dernier sentiment est certes primordial, et généralement sous-estimé, car autant, dans ces situations, pour des raisons dramatiques, on accentue toujours le caractère pénible de la tenace suspicion, autant le désir de préservation d'un couple par l'oubli, ce pardon déguisé, reste le sentiment le plus fort de l'union conjugale. Cet oubli est un bénéfice du doute, dont souvent on use et abuse; il est celui que l'on accorde comme un désir de non-lieu avant même la simple évocation de la culpabilité. C'est le ciment le plus résistant d'un couple. C'est peut-être cela que l'on nomme la confiance...

Heureusement, ici, tel fut le cas! Et ce maudit rouge à lèvres, je ne savais guère comment il avait atterri dans la voiture! J'avais beau scruter ma mémoire, je ne retrouvais rien qui pût expliquer sa présence. Était-ce cependant vraiment important? Je ne saurais pas répondre à cette question, pourtant j'en connaissais déjà la réponse: important pour ma femme, cela le devenait pour moi, par la seule pression psychologique que le doute installait. Je n'avais jamais compris, jusqu'à un certain âge, la pression qu'une femme pouvait exercer sur son mari; j'avais toujours trouvé étrange, voire complètement ridicule, ces maris inquiets, véritablement nerveux, angoissés de déplaire à leur épouse. C'était avant de rencontrer cette terreur bizarre, ce nœud au ventre, que peut induire en nous le simple visage grimaçant de notre compagne. La puissance de la psyché humaine demeure vraiment sans comparable mesure...

Je vécus peu de temps après un autre incident similaire. J'accompagnais ma femme à l'aéroport, d'où elle devait partir pour l'étranger. Arrivée là-bas, elle se rendit compte que son passeport était périmé; je la ramenais donc à la maison. Quelques minutes après notre retour, je voulus appeler une personne avec qui j'avais rendez-vous, et me rappelant que j'avais laissé son numéro dans la voiture, je me rendis à celle-ci, garée dans la rue, pour le récupérer. Là, sans plus réfléchir, et je ne vois pas pourquoi j'aurais dû réfléchir, je passai mon coup de fil à partir du téléphone installé dans la voiture, puis je rentrai à la maison. Cette fois-ci encore, je ne remarquai pas tout de suite le regard un peu crispé de mon épouse, mais au bout d'une demi-heure, elle me sussura:

— Pourquoi vas-tu à la voiture pour téléphoner? Qui appelles-tu ainsi? Est-ce parce que je ne suis pas partie ?

Mes pires craintes, celles que je n'osais même pas formuler ou même

penser, étaient donc fondées, et je fus saisi par une sorte de paralysie. Au lieu de répondre en expliquant les choses telles qu'elles s'étaient vraiment passées, - il est drôle de remarquer comme l'on part très souvent du principe qu'obligatoirement, la vérité exprimée par un suspect ne peut être que suspecte -, par crainte de ne pas être cru, j'inventai une histoire rocambolesque dont j'aurais honte de me rappeler les détails, et qui, bien entendu, fut reçue par une moue plutôt sceptique. J'eus au moins la petite satisfaction, en inventant, de protéger cette pauvre vérité qui risquait d'être calomniée à tort.

Cela ne résolvait cependant pas la totalité de mon cas, et je décidai de recourir à une stratégie dont on peut se servir de temps à autre comme dernier refuge si l'on n'en abuse pas, car l'adversaire s'y habituerait et l'on risquerait une contre-offensive d'une ampleur peu contrôlable. Je me forçai à me mettre en colère, ce qui me permit de façon diabolique, quoique légitime au vu des circonstances, de rejeter par une voie biscornue, par un coup de judo, la responsabilité de l'affaire sur ma femme. Je prétextai pour cela une petite faille chez elle, qu'elle avait presque admise une ou deux fois, accomplissement notoire: son incompréhension pour les obligations de mon travail. Je forçai un peu la note, criant juste assez pour la faire un peu pleurer. L'affaire, dans ces cas-là, se terminait rapidement, car les femmes, plus rarement les hommes, utilisent, parfois ou systématiquement, les larmes comme drapeau blanc. Quoique j'en aie surpris certaines à les utiliser comme arme d'attaque, afin d'affaiblir l'adversaire lors d'une offensive, comme une sorte de blitzkrieg psychologique. Ce n'était pas ici le cas, puisque cet épanchement signifiait chez ma femme, dans le contexte précis, qu'elle abandonnait les poursuites. L'incident, tout au moins en lui-même, se terminait donc là, aussi stupidement qu'il avait commencé. Mais tout remède à un problème immédiat implique des séquelles dans le temps, fort difficiles à prédire, et après bien des années, quand j'y songe encore, j'en conclus que c'est à partir de cette ridicule altercation que notre mariage a bifurqué...

Je l'ai déjà signalé, j'aimais ma femme, et, la comparaison fera sourire, - l'incompréhension des hommes n'étant plus à cela près -, je l'aimais comme j'aime mon bras, tel qu'il est, avec une main au bout. Certains qui ne réfléchissent pas beaucoup allégueront immédiatement que cet appendice est seulement un outil, ils critiqueront une comparaison d'après eux peu flatteuse, condamnant sa nature complètement utilitaire; de plus, ils retiendront de cette remarque qu'elle implique prendre l'autre pour acquis. Qu'à cela ne tienne... Je répliquerai en demandant d'une part

si un bras est vraiment un outil, et d'autre part s'il existe une idée plus étrange et plus insensée que ce lieu commun, ce préjugé extrait de je ne sais quel manuel de séduction adolescente, prétendant que l'on ne doit pas considérer, dans le mariage, son conjoint pour acquis; j'enfoncerai le clou en accusant ce soi-disant principe, aux origines très douteuses, d'être à la source de bien des malentendus et récriminations insensés. Quant à cette idée de bras, n'est-ce pas lui qui, chaque jour, inlassablement, nous procure les plus grands bonheurs, de même que nous dépendons de lui pour vivre? Bien sûr, il accomplit de nombreux gestes parmi les moindres et les plus humbles, mais ils n'en demeurent pas moins nécessaires, et font partie de la vie. Il est vrai qu'en ces moments-là notre bras agit pour nous et nous ne pensons guère à lui, toutefois la minute suivante, ne partageons-nous pas avec lui la plus grande complicité dans des activités comme peindre, jouer de la musique, sculpter, dessiner, bref, dans tous ces actes où l'on se rend compte à quel point on dépend de lui, combien l'on doit composer avec lui, afin d'engendrer cette beauté qui nous est nécessaire et qui nous permet d'exprimer ce qu'il y a d'important en nous. N'est-ce pas aussi lui qui entoure ce que l'on aime?

Evidemment, ceux qui ne connaissent en eux-mêmes que les actes petits, quotidiens, égoïstes, ne peuvent connaître de leur bras que les mêmes activités. Naturellement ceux-là prétendent devoir lui rajouter quelque chose pour redorer son existence. Or quand le rajout est étranger à la nature propre du sujet - accidentel et non essentiel eût dit Aristote - il peut fort bien disparaître: il n'est qu'un rajout auquel il faut penser de surcroît. Tandis que mon bras, certes je ne lui ai jamais adressé, ni ne lui adresserai jamais de déclarations passionnées, toutefois pourrais-je vivre sans lui? et si le beau fait partie de ma vie, pourrais-je vivre le beau sans lui? Là encore, on ripostera qu'on pourrait me l'arracher, et que je vivrais sans lui... Oui, peut-être, néanmoins au prix de quelles douleurs morales et physiques!

Croyez-le ou non, après maintes hésitations, justifiées commenterez-vous avec raison, j'avais finalement osé faire part à ma femme de mes théories, un beau jour où, de manière typiquement féminine, toujours à l'affût de ce qui pourrait la sécuriser, elle me demanda si je l'aimais vraiment, ou si je l'avais toujours aimée, ou encore si je l'aimerais toujours, bref, une de ces questions bateau, je ne me rappelle plus laquelle. Désirant être sincère et profond, je lui répondis que je l'aimais réellement, et même que je l'aimais comme mon bras. Elle me regarda, l'air effarée, voire dépitée, certainement surprise, et après que je me sois senti obligé

d'expliquer un peu ma théorie, elle lança ce cri du cœur:

— Et la passion dans tout ça ?

Je m'aperçus que j'avais révélé le sommet de l'iceberg, j'étais bien encombré du reste. Je n'osais en effet, au vu des résultats, lui avouer que je l'avais épousée pour fuir la passion, cette matière qui vous dévore comme le boa un éléphant, tout vivant et tout cru, en un seul morceau; elle vous digère petit à petit, ne laissant sur son passage que le fantôme de vous-même. Celui qui voudra vivre par la passion mourra par la passion, pensais-je; je croyais fermement que le thème de la punition des péchés selon la conception des chrétiens modernes était faux, ou mal compris, car les punitions ne suivent pas les actes mauvais, elles résident au sein de l'acte lui-même. Dante avait compris cela, qui montre dans son "Enfer" comment chaque type de péché vit un martyr qui appartient à sa nature même, la punition n'étant pas étrangère au péché, mais intrinsèque à lui. Aussi, quand j'avais décidé de me marier, après avoir subi comme chacun toutes les avanies des passions aussi juvéniles qu'imbéciles, j'étais en quête de ce nonchaloir décrit par Charles d'Orléans, me sentant jaloux de cette vieillesse qu'il affirmait seule capable de nous procurer le véritable bien-être. Saint Paul ne déclarait-il pas que le mariage est une simple canalisation pour calmer la chair?

Comment expliquer tout cela à ma femme qui, sans doute, aspirait à trouver en moi, non pas comme on le pense souvent à tort une sécurité, mais un écho à sa propre insécurité, rendue ainsi vivable. Ah! cette fameuse insécurité qu'elle vivait de manière permanente et que je ne lui enviais certes pas... En réalité quand elle me demandait: "Et la passion dans tout ça ?", c'était la crainte qui parlait, celle de la personne apeurée qui, au moment même où elle est terrorisée, voit, avec effroi, tout autour d'elle, les gens marcher normalement, comme si de rien n'était. Elle ressent l'envie de se jeter sur l'un, sur l'autre, et de leur crier à la figure: "Ne réalisez-vous pas ce qui se passe? N'êtes-vous pas inquiet, angoissé?" Cependant elle n'ose le faire, elle ne sait que rester crispée sur elle-même... A cet instant, comble de l'émotion, se greffe là-dessus la peur ultime, celle de la bête, l'infâme créature que l'on montre dans les films d'épouvante, dévoilée vers la fin, quand le héros voit le monstre avancer implacablement vers lui, et qu'il tire dessus avec son pistolet: le monstre tombe, mais se redresse, à chaque fois, encore, et encore, et encore, les bras en avant, il s'approche de plus en plus de sa victime, les mains prêtes à la prendre à la gorge, en un de ces moments que même les rêves ne peuvent supporter, puisqu'ils nous réveillent alors. J'en conclus que s'il existe un tel engouement pour les films d'horreur, ce

n'est pas tellement que les gens désirent se faire peur, mais, en regardant sur l'écran les monstres qu'ils portent en tête, en rencontrant d'autres personnes animées des mêmes craintes, cela les rassure, ils ne sont plus les seuls, comme le pauvre David Vincent, seul à voir les envahisseurs. Qu'existe-t-il de pire et plus effrayant que la solitude obligatoire?...

Et voilà!... Comment pouvais-je expliquer à ma femme que je l'aimais comme mon bras!... Et pourtant, c'était l'entreprise dans laquelle je m'étais lancé! Je le regretterai aussitôt après avoir prononcé ces quelques mots; comment pouvais-je les rattraper? A peine prononcés, ils avaient été saisis au vol, aussi promptement que l'oiseau par le chat. Une image me vint à l'esprit à ce moment-là, celle de Zorah plumant son poulet, assise au bord de la falaise, regardant les plumes s'envoler au loin, comme son père le lui avait ordonné afin qu'elle comprenne pourquoi les paroles, emportées immédiatement par le vent, n'étaient jamais rattrapées. Cependant, je laissais bien vite Zorah à son poulet, devant ce cri du cœur qui m'interpellait:

— Et la passion dans tout ça?

C'était là que la dialectique était vraiment mise au pied du mur, elle qui sait avec brio prouver que tout est dans tout, et rien dans rien. Mais tout bon dialecticien sait, sagesse dictant, qu'à l'impossible, la dialectique n'est guère tenue, malgré l'espoir...

Le fatalité avait décidé que nous n'en resterions pas là... Dans l'élan qui suivit, ou peut-être entraîna - qui sait? là s'exerce sans doute l'art abscons de la sociologie - cette libération des mœurs qui s'exprima entre autres par une certaine uniformisation des sexes, les hommes se parfumèrent. On rapporte de semblables pratiques à d'autres époques de l'histoire, à la cour de Louis XIV par exemple, mais comme le répète toujours le fils de mon voisin : "Tout ça, c'était avant la Révolution française et les Droits de l'homme!" Si j'évoque les hommes qui se parfument, c'est afin d'introduire mon propos: la visite matinale, fort innocente mais lourde de conséquences, d'un représentant de commerce. Avec lui, il ne s'agissait pas de la discrète touche de lavande appliquée après le rasage, non! c'était vraiment se parfumer avec toute l'ostentation d'une cocotte devant absolument se faire remarquer pour gagner sa croûte; à mon avis, ces dames ont fait école, et cette mode participe sans doute des transformations sociales fondamentales de ces dernières années, ce que l'on nomme le progrès dans l'évolution des mœurs! Souvent les commerciaux se parfument ainsi, - y attribuent-ils certains pouvoirs hypnotiques? -, et après vous avoir serré la main, ils laissent dans votre

paume - cela remplace-t-il désormais la traditionnelle et inodore carte de visite? - une odeur si tenace, que malgré de multiples lavages elle reste incrustée pour le moins jusqu'au lendemain.

Ainsi ce jour-là, une fois les relents aériens un peu dissipés de mon bureau, réminiscences de la présence d'un de ces magiciens des temps modernes, je réalisai que de ma main émanaient des effluves capiteux, ce qui m'obséda toute la journée. La secrétaire commença d'ailleurs à m'observer avec beaucoup d'inquiétude durant mes diverses navettes vers les lavabos, surveillant les allers-retours que je pratiquais d'un pas de plus en plus nerveux au fur et à mesure que la journée avançait et que l'odeur insinuante persistait. Je me demandais à bout de ressource si en m'arrachant la peau, comme sur les peintures de ces Saints-Martyrs écorchés vifs que j'avais admirées au Mexique, l'odeur infâme et traîtresse capitulerait enfin. Je ne vivais plus: j'imaginai déjà avec horreur le regard dur, la moue pincée et suspicieuse de mon épouse, je vivais déjà par avance la terreur d'avoir à me justifier!...

Sur le chemin de la maison, je frôlais de justesse trois accidents et deux bagarres, et je maudissais tour à tour l'engeance de la femme, la déchéance de l'homme, et finalement l'ensemble du genre humain, sinon la vie en général!...

La mort dans l'âme, la peur au ventre, j'arrivai chez moi, et d'une main tremblante, moite et glissante, après maintes hésitations et beaucoup de difficultés pour entrer la clef dans la serrure, j'ouvris enfin la porte. Je ressentis un bref instant de soulagement quand je réalisai que ma femme n'était pas encore rentrée. Je m'aperçus alors que j'étais en apnée depuis au moins dix minutes, et mes poumons acceptèrent momentanément un peu d'air. Mes jambes, empesées, affligées depuis tout à l'heure de la rigidité et la lourdeur du plomb, acceptèrent aussi de se remettre en route, suffisamment pour me permettre de découvrir une lettre sur le guéridon. Je l'ouvris, et trouvai le message suivant: "Excuse-moi... Comme tu le constateras, je suis partie. Je suis obligée de te quitter, et je tiens à ce que tu comprennes pourquoi. Tu vois..."

Non! je ne vis pas, car je ne continuai pas; je déchirai la lettre et la jetai à la poubelle. Je ne devais plus jamais revoir ma femme...



Le Misanthrope

Devant la fenêtre, assis, je regarde la pluie qui tombe. Par la croisée entrouverte, d'agaçantes gouttelettes viennent parfois s'écraser sur mon visage et troublent ma mélancolie. Un grognement d'irritation m'échappe, mais je ne referme pas, car une bouffée de fraîcheur bienfaisante pénètre la pièce, et ma poitrine oppressée pousse un léger soupir, un peu soulagée après cette journée de canicule; j'apprécie malgré moi la nature de cet éphémère et sommaire bonheur, aussi furtif soit-il, d'autant plus que l'aspect furtif de ce moment me rappelle le caractère tellement passager du plaisant, ce simple intermède que vit mon esprit au milieu de cette longue course-en-sac de la peine qu'on nomme la vie... Vous avez peut-être deviné? Je suis l'homme qui souffre! L'homme qui souffre...

Je me suis découvert peu à peu une vocation pour ce profond pessimisme qui, j'en suis maintenant absolument sûr, reste la nature véritable de l'homme. Laissez-moi préciser: il serait trop facile ici de se tromper, car plus d'un pourrait comprendre mes paroles dans le sens d'un masochisme de mauvais aloi, impuissant et lâche, comme une sorte d'abnégation chrétienne qui désire la souffrance afin de gagner le paradis, hypocrisie de ceux qui acceptent de souffrir en escomptant la récompense. Non! Pas question de cela. Tout d'abord, d'un esprit bien trop fier pour de telles pensées, je ne veux rien attendre de rien, ni de personne, pas même d'un quelconque Dieu, bien que je ne m'arroe pas la prétention de lui refuser le droit à l'existence. Ensuite, si j'accordais ainsi une telle confiance aveugle à quoi que ce soit, une tenace obsession m'envahirait: la peur d'être déçu, trahi, dépité, ce sentiment mauvais du créancier qui n'a pas été honoré; qu'est-ce qu'un fidèle, sinon celui qui place ses actes et sa foi avec la promesse du remboursement à terme d'un capital investi moyennant un intérêt exorbitant... Ne lui promet-on pas, dans cette tractation douteuse, l'infini bonheur et l'infinie durée du paradis en échange d'une misérable petite vie de misère? Non! Ces calculs médiocres sont indignes d'un penseur, d'un philosophe, d'un intellectuel, d'un esprit se nourrissant d'idées. Je ne suis pas un vil commerçant, un sordide boutiquier, un de ces avides apprentis-rentiers qui, sous le

prétexte d'une fadasse morale, cachent leur âme griffue d'usurier. Vous rendez-vous compte? Quel banquier n'a jamais pu rêver d'un tel revenu pour un aussi médiocre placement? En échange d'un peu de patience, l'éternelle félicité! Plus j'y songe, plus je constate que rien ne limitera jamais le culot de cette insatiable humanité!

Comprenez-vous maintenant? Je suis en effet assez satisfait de moi-même, je suis fier d'avoir découvert cette vérité, criante de sobriété, à propos de l'homme, car je demeure convaincu que ce concept ne se limite pas du tout uniquement à la chrétienté. On s'apercevra dans le futur qu'en cette percée intellectuelle repose une grande contribution, révolutionnaire et fondamentale, tant pour la philosophie morale que pour l'humanité. Je corrige, car ce mot "humanité" m'irrite. Je préfère le remplacer par "pour chaque homme". La raison m'en paraît évidente: comment regrouper ensemble, sous une unité disparate et indifférenciée, les véritables hommes, si rares, et les autres, ceux qui forment un troupeau aveugle, lâche, bêlant, où chacun ne sait que suivre, hypnotisé par le derrière de celui qui le précède, supposant ainsi avec une absolue certitude que l'arrière-train de l'autre lui indique le chemin, chemin qu'il aura l'audace de qualifier de droit et bon, et chemin que pourtant, à vue de nez, il devrait déclarer suspect. Les hommes, hélas, tellement complaisants avec eux-mêmes, se satisfont si facilement d'un rien! C'est pourquoi les premiers, individus dans le sens complet du terme, je ne saurais les mêler à ce défilé imbécile et aveugle, car ces hommes, les seuls et uniques, contrairement aux autres énergumènes, marquent invariablement leur vie par l'incalculable témérité de leur personnalité. Pour cela, je tiens à souligner cette distinction entre "les hommes" et "l'humanité", le deuxième terme impliquant une unité de genre que je ne saurais tolérer.

Cependant, là n'est pas mon propos, bien que je croie que cette distinction catégorielle représente un intérêt certain. Ma découverte cruciale touche plus précisément à cette notion qu'on nomme charité, que j'ai exposée comme une pure opération mercantile, où l'on achète à vil prix, au pire satisfaction et bonne conscience, et au mieux la fameuse éternité que nous avons déjà abordée. Les preuves de cette médiocrité abondent dans la bouche même de ceux qui affirment précisément n'exister guère de science sans charité, quand ils déclarent que ce que nous accordons au plus petit d'entre nous, nous sera plus tard rendu au centuple. Ne présupposent-ils pas de ce fait le marchandage derrière toute activité de l'esprit, surtout quand elle se farde de générosité, qualité prétentieuse et de mauvais aloi? Ils indiquent clairement que sous l'accoutrement de

la bonne conscience, l'âme trace le chemin où elle se perd elle-même, cette voie misérable où se flétrit son intégrité.

Quand je me définis comme l'homme qui souffre, rien de commun ne m'attache à la triste banalité que ce terme évoque chez les faibles. Par souci de vérité, d'honnêteté, j'avouerai que mon parcours intellectuel, ma réflexion, a effectivement démarré à la lecture de Schopenhauer, illustre esprit qui m'aspergea pour la première fois de l'inoubliable lumière de la révélation. Quel enchantement que de lire, de découvrir, humblement écrit avec de l'encre sur le papier, ce qui devrait s'inscrire en lettres d'or sur l'azur: "La vie est une affaire qui ne couvre pas ses frais." Que de vérité recèlent ces quelques mots taillés à la pioche... Quelle douceur à mes oreilles que d'entendre et de réentendre inlassablement ma voix les prononcer en en savourant chaque syllabe!... Ce réaliste génial me bouleversa par la découverte irremplaçable qu'il réalisa en saisissant que l'essence de la nature spirituelle humaine n'est autre que l'ennui. Toutes les activités de l'homme, tant celles motivées par le plaisir que celles engendrant la douleur, ne sont qu'illusions émanant de lui-même afin de se cacher sa véritable identité, celle de son esprit: l'ennui. Pour ce grand esprit, le vrai philosophe ne craint pas de se regarder en face, sans fard ni déguisement, et de s'ennuyer.

J'admets, toutefois, en toute modestie, avoir dépassé la pensée de mon maître en dévoilant qu'au-delà de la nonchalance de l'ennui, un homme peut connaître la passion, la véritable: celle de haïr les aspirations de l'homme, tout ce qu'il aime et désire, et qui n'est autre chose qu'une projection de ses envies sur la réalité, ces fantasmes benêts qu'il cherche à entretenir, et surtout cette horrible chose, écœurante et gluante, qu'il a baptisée amour et qui ne sert qu'à activer les sécrétions de ses multiples glandes. Je méprise tous ces élans imposteurs, toutes ces adhésions aveugles, toutes ces aspirations ridicules, qui, ne craignant guère d'abuser du ridicule, poussent l'absurdité de leur démarche jusqu'à établir comme certitude que tout possède une cause, que rien n'existe sans raison d'être... Le principe de la raison suffisante, quelle sordide galéjade! J'en suis venu à conclure que seulement par le plus profond mépris, saine réaction, au-delà de l'ennui, on peut fonder une substantielle et vivante réalité à l'individu."

Le monde actuel se trouvant totalement irrespectueux, sans pitié, et, n'hésitons pas à le proclamer, essentiellement anti-philosophique, la méditation de notre génie fut interrompue par un bruit de pas. Bien que l'intrus, visiblement conscient des lubies de notre sage, s'efforçât

de minimiser le bruit en avançant dans le couloir, le penseur dressa l'oreille: il avait entendu. Il éprouvait une haine profonde pour les bruits de pas, surtout ceux qui s'approchaient de lui. Il ne pouvait empêcher que quelque chose dans le moindre mouvement de pied ou dans le plus timide bruissement de semelles par terre, aussi léger fût-il, même sur un tapis ou une moquette, ne le hérisse. Il était affligé par une phobie aiguë des pas, quels qu'ils soient, de toutes sortes, vifs, traînants, réguliers, boiteux, glissants, claudicants, craquants, saccadés, et cela sur n'importe quel sol, que ces pas soient sonnants, étouffés, bruissants, chuintants, que la démarche soit obséquieuse ou abrupte, dynamique ou rêveuse. Il ne supportait pas l'idée de jambes qui bougent et avancent en soutenant un corps, en le déplaçant, sachant plus ou moins, ou pire encore croyant savoir où elles iront, alors que depuis leur naissance elles changent sans cesse et perpétuellement de direction. D'après lui, notre cerveau, s'il le pouvait, préférerait encore se traîner comme une limace plutôt que d'accepter de se trimbaler perché sur deux jambes, comme s'il s'agissait de deux ridicules échasses. Parmi tous les pas, ceux qui l'irritaient certainement le plus étaient ceux qui se pressaient vers une quelconque destination, le propriétaire de ces pieds totalement convaincu de la justification de son désir, imbu avec le plus grand ridicule de lui-même et de sa propre finalité, au point d'avancer franchement, pleinement occupé à marcher, comme si le monde désormais tournait tout entier autour de ce déplacement pourtant tellement dénué de toute conséquence. Il suffisait pour comprendre d'observer dans la rue la manière dont chacun avance, chaque insignifiant petit être si empli de sa propre importance... Tout bruit de pas ne pouvait que rappeler la vanité outrancière de la condition humaine, chose particulièrement irritante!

Le marcheur, malgré ses précautions, finit quand même par pénétrer dans la pièce.

— Pardon, Monsieur! Excusez-moi de vous déranger...

— Au fait, Brimeau! Au fait.

Brimeau est le domestique de notre savant. Sa figure est si pâle qu'il ressemble à un croque-mort, ou même carrément à un mort. Il a été engagé il y a bien longtemps maintenant; il devait probablement afficher cette allure déjà à l'époque, et consciemment ou non avait pour cette raison dû être choisi pour servir la science. Malgré tous ses efforts au fil des années, Brimeau énervait de plus en plus Monsieur, quoique ce fidèle serviteur restât pratiquement la seule personne au monde que Monsieur voyait. Monsieur le gardait malgré tout à son service car, relativement conscient de la nature difficile de son propre caractère, et réalisant que le

tempérament intellectuel se complique de bien des vicissitudes, il avait conclu judicieusement que de trouver un autre être aussi docilement incliné à subir toutes ses phobies et ses excès s'avèrerait fort difficile. Et plus les années passaient, moins il s'imaginait en train d'introduire chez lui quelque jeune godelureau qui violerait son intimité, se déplacerait à travers la maison en produisant toutes sortes de bruits, et pousserait l'effronterie jusqu'à oser rire en sa présence. Ces pensées le remplissaient d'effroi et lui rendaient Brimeau encore tolérable.

— J'y venais Monsieur... Il y a là de la visite, une dame, une jeune femme, et elle insiste pour vous voir. J'ai essayé de la décourager, expliquant que Monsieur était indisposé, mais elle ne cesse de répéter qu'elle doit absolument vous rencontrer.

— Brimeau, vous êtes vraiment invivable! ... Et que me veut cette personne?

— Je ne sais pas Monsieur, elle ne me l'a pas dit.

— Lui avez-vous demandé au moins?

— Non, Monsieur, je ne me le suis pas permis.

— Vraiment! Vous ne m'en ferez jamais d'autres!... Et comment s'appelle-t-elle? Lui avez-vous demandé son nom?

— Voici sa carte, Monsieur.

Brimeau tendit un large bristol où s'inscrivait en grosses lettres dorées un nom. C'était précisément le genre de cartes de visite que Monsieur jugeait de si mauvais goût, de par leur énormité, considérant qu'afficher son nom, déjà chose en soi fort désagréable et vulgaire, doit s'effectuer, uniquement si absolument nécessaire, de la manière la plus discrète possible. Les cartes de visite participaient pour lui de ces nombreuses pratiques aussi courantes qu'exécrables, et il s'écœurait de surcroît à la pensée que des gens puissent vivre en fabriquant de tels produits. Il répugnait donc à lire ce bout de carton, mais déchiffra quand même à contrecœur les caractères clinquants qui composaient le nom de son visiteur: Vitelline Léthale. " Quel drôle de nom, pensa-t-il, il est vraiment incroyable que non seulement de tels individus puissent se dénommer ainsi, mais en plus fassent imprimer de telles ignominies en de multiples exemplaires sur des bristols et osent les distribuer à droite et à gauche... En plus les imprimeurs acceptent de réaliser de tels produits..."

— Ces gens-là ne sont animés d'aucune éthique professionnelle! ajouta-t-il, à voix haute.

— Qui donc, Monsieur? fit Brimeau.

Le silence suivit sa question, mais le sagace serviteur s'avisant de la portée universelle du propos émis, il répondit à Monsieur:

— Il est vrai que l'éthique professionnelle est une denrée fort rare de nos jours. Les gens aujourd'hui ne veulent plus travailler...

Cette remarque montrait typiquement pourquoi Brimeau était tellement méprisé par son maître, bien que celui-ci n'envisageât jamais de s'en séparer. Monsieur connaissait les sentiments les plus contradictoires à propos du sens inné de l'accommodement qui caractérisait son serviteur. Quoiqu'on dise devant lui, Brimeau réussissait toujours à être d'accord, n'hésitant pas à renchérir. Même quand, excédé, son maître le couvrait d'insultes et d'avanies dans une de ses fréquentes crises de rage, il se réfugiait dans son éternel :

— Oh Monsieur! Monsieur doit avoir raison! Je peux fort bien comprendre Monsieur! son obséquiosité dépassant alors ses bornes habituelles.

Cependant, pour l'instant, le problème de notre philosophe n'était pas Brimeau, mais cette dame. Que lui voulait-elle donc?

— Dites-lui que je ne peux pas la recevoir aujourd'hui! ordonna-t-il brusquement.

— Très bien, Monsieur. Je vais le lui dire.

Irrité, le savant contempla les arbres dehors. La pluie avait cessé. Il se promit de bientôt raser tout ce bosquet au bout de l'allée: ces arbres ne lui plaisaient guère. A peine ébauchait-il son projet que Brimeau revenait :

— Eh bien Monsieur, elle assure qu'elle attendra aussi longtemps que nécessaire.

— Qu'est-ce que cela! Les gens de nos jours n'ont-ils vraiment rien à faire...

Monsieur se leva soudainement, visiblement très énervé, et se rassit, réfléchissant au parti à prendre. Puis, il esquissa un petit sourire au coin, et ordonna d'un ton sardonique :

— Très bien! elle veut venir? Eh bien, qu'elle vienne! Cela m'amusera. Je recevrai cette importune, et lui ferai regretter d'avoir sonné à ma porte.

— Bien Monsieur! Vous la recevrez dans le petit salon ou dans le grand?

— Non, Brimeau, ici même, dans ma chambre! Elle veut me voir, elle me verra... dans ma chambre et dans ma robe de chambre.

Il s'esclaffa, se trouvant drôle.

— Amenez-la, je l'attends.

Brimeau sortit, et revint quelques instants plus tard avec un bout de bonne femme, toute petite et grassouillette. Déjà les femmes déplaisaient singulièrement à notre philosophe, mais en plus, ce genre-là, avec son

visage hilare, l'air décidée et contente d'elle-même, courte sur pattes... Il la trouva complètement saugrenue. "Elle va bien avec son nom biscornu, pensa-t-il. J'ai rarement ressenti une impression aussi désagréable..." Il remarqua qu'elle tenait à la main une espèce de grand carnet et un crayon; il se mit en colère contre Brimeau.

— Vous ne comprenez donc pas, bougre d'abruti, qu'elle vient pour un sondage?

— Comment pouvais-je savoir Monsieur? Quoique, en effet, Monsieur doit avoir raison.... répondit d'une voix geignarde le valet.

— Alors foutez-là dehors, je déteste les sondages!

— Ah, bon! fit la jeune femme, l'air toujours aussi hilare et contente d'elle-même, très intéressant, on déteste les sondages.

Elle parut cocher quelque case dans son carnet et continua:

— Y a-t-il autre chose, dans le même style, que vous n'aimiez pas?

— Oui! les gens de votre espèce, et ce que j'aimerais beaucoup, c'est que vous foutiez le camp!

— D'accord, mais alors là, j'aurai besoin de votre part d'une petite précision, si cela ne vous gêne pas, à propos de ce que vous entendez par "les gens de votre espèce"; cette catégorie est trop vague pour me permettre de remplir mon questionnaire. Que désignez-vous par ce terme?

— Celles exactement comme vous, petites, grosses, et l'air hilare, qui viennent embêter les gens chez eux avec leurs histoires qui n'intéressent personne!

— Très intéressant!

Elle s'affaira à écrire quelques notes sur son carnet.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça! Vous êtes complètement folle ou quoi?

— Pas du tout, pas que je sache en tout cas. Elle éclata de rire, puis devant la mine déconfite de deux bonshommes, reprit: laissez-moi me présenter. Vous ne m'en avez pas laissé le temps. Mon nom est Vitelline Léthale. Je représente le GASCP.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce GASCP? Je n'ai ici ni d'abonnement au téléphone, ni à l'électricité, et je prends mon eau au puits! Donc tout cela ne me regarde pas!

— Mais non! Vous n'y êtes pas du tout! elle s'esclaffa. Vous n'avez pas entendu parler de nous? Pourtant depuis quelques temps nous avons eu beaucoup de publicité dans la presse, à la radio et à la télévision!

— Je ne lis aucun journal, je déteste entendre parler du monde, je hais les gens et les choses, et je vous le répète, je n'ai pas de branchement électrique, car la seule idée que débarqueraient chez moi des gens pour

relever le compteur me fait frémir.

— Intéressant! et elle cocha.

— D'ailleurs je ne veux de personne ici, vous entendez! hurla-t-il, Personne! Et j'aurais dû prendre un gros chien méchant dans mon jardin pour faire fuir tout intrus, un gros chien méchant à qui j'aurais inoculé la rage, et la seule raison qui m'en a retenu est que je déteste les chiens, ces boules de poils bêtes et fidèles, affreuses de fidélité idiote, qui vous lèchent la main même quand vous les battez, et reviennent encore en espérant des caresses. Quelle horreur! Mais je ne veux personne ici! Je hais les visites!

Pendant ce temps, tandis que notre penseur continuait à s'époumoner, l'autre, toujours l'air hilare, boulotte, basse sur pattes, et contente d'elle-même, continuait à noter et noter, cocher et cocher, - sa langue un peu sortie sur le côté témoignait de sa concentration -, écrivant de sa petite écriture tout ce qu'il lui racontait. Quand elle eut terminé, remarquant l'air furibond et renfrogné du savant, elle crut bon d'expliquer sa visite.

— Laissez-moi vous expliquer ce qu'est le GASCP, puisque vous ne le savez pas. Cela me paraît d'ailleurs normal, puisque vous n'avez pas d'électricité, vous n'êtes pas au courant! dit-elle en pouffant de rire. Puis elle leur traduisit le fameux sigle qui signifiait en fait: Groupement d'audit et de sondage pour le classement post-mortem.

— Post-mortem? fit le penseur.

— Post-mortem? fit Brimeau

— Post-mortem! répondit-elle.

— Mais cela signifie après la mort! remarqua notre érudit.

— Exactement! elle riait toujours... Après la mort, le classement après la mort...

— Je ne suis pas religieux, je ne crois à rien de tout cela, alors vous savez, après la mort, cela ne me concerne pas du tout. Ce sont des histoires de vieilles bonnes femmes.

— Justement, c'est pour cela que notre organisme, le GASCP, a été créé, précisément pour adapter l'après-décès aux conditions de la vie moderne. Notre but, c'est de faire évoluer la mort, et il n'y a aucune raison pour que la mort ne s'adapte pas au futur, et elle éclata de rire, toute heureuse de sa trouvaille.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? fit-il perplexe.

— Quelle histoire! fit Brimeau.

— En fait, notre organisme répond à une double nécessité, ajouta-t-elle doctement. Tout d'abord, le premier problème est lié à celui de la croissance démographique galopante depuis une dizaine d'années, ce

qui automatiquement se répercute sur le nombre de décès. Il faut vous expliquer que l'enfer n'avait jamais été prévu pour de telles populations. Comme de surcroît la vie des habitants de la terre est loin d'être exemplaire, inutile de préciser que cette situation empire: la plupart de ces morts vont en enfer afin de subir la punition de leurs péchés, et l'enfer fait donc face à un grave problème de surpopulation. Or, à défaut d'améliorer les gens, ce qui n'est certainement pas notre rôle, nous devons nous adapter. S'adapter ou mourir... conclut-elle en se tordant.

— Mais je ne crois à aucune de ces balivernes, je déteste toutes ces fariboles de ciel et d'enfer!

— Fariboles! fit Brimeau.

— Vous détestez..., reprit-elle, et elle nota soigneusement dans son carnet. Eh bien, justement! là aussi! l'autre problème de l'époque actuelle étant que la plupart des hommes ne croient plus ni au ciel ni à l'enfer, vous comprendrez qu'il devient fort difficile d'expédier des gens en des endroits qu'ils croient ne pas exister. Sans la foi, ils n'ont pas les foies... plaisanta-t-elle en souriant.

Notre philosophe commençait à verdir de toute cette histoire. Son énervement s'accentua:

— Je ne trouve pas cela drôle du tout, et je déteste ce genre d'humour!

— Pas drôle du tout! fit l'écho.

Elle répéta tout bas au fur et à mesure qu'elle écrivait:

— Déteste ce genre d'humour, puis elle continua ses explications.

— Aussi figurez-vous qu'afin de résoudre ce double problème de croyance et de surpopulation, une nouvelle convention a été ratifiée, qui prévoit qu'à partir de maintenant, au lieu d'aller en enfer, les hommes purgeront leur peine sur terre, plus près de chez eux. C'est notre programme: Mourir et expier au pays.

— Je n'y comprends rien!

— Il n'y comprend rien! fit Brimeau.

— Mais si, c'est pourtant simple comme bonsoir! gloussa-t-elle.

Le principe de l'enfer était de punir les gens en leur faisant vivre leurs défauts et leurs excès: par exemple le goinfre est condamné à manger sans cesse bien qu'il soit complètement écœuré, à manger tout ce qu'il voit et tout ce qu'il trouve; l'avare est condamné à ramasser sans répit des pièces d'or chauffées à blanc qui lui brûlent les mains et à les entasser dans une besace énorme qui l'écrase sous son poids. Or le diable lui-même, seigneur du lieu, a fort bien compris que tout cela pouvait

se passer sur terre; nul besoin d'aller en enfer, le clos humain fera très facilement l'affaire. Plus de surpopulation infernale, et si les hommes voient, peut-être ils croient! chantonna-t-elle, toute guillerette, sur l'air de "Il était un petit navire".

— Hum! philosopha Monsieur.

— Hum! fit poliment Brimeau.

— En restant sur terre, les hommes seront tout simplement condamnés à vivre jusqu'au bout leur vices, à souffrir juste ce qu'il faut de ce qu'ils aiment trop ou de ce qu'ils haïssent. Et c'est dans ce but que notre organisme a été créé, afin de sonder les vivants, d'établir des profils et des statistiques, ceci pour planifier et organiser par secteurs les genres de punitions appropriées, répartissant les hommes en fonction de ces catégories structuro-caractérielles. Nous découvrons ainsi leurs dérèglements et leurs perversités, afin de trouver le site adéquat où ils pourront les expier.

— Quelle drôle d'idée.

— Drôle d'idée, fit Brimeau.

— Quant à vous, Monsieur, la solution me paraît fort simple, j'aimerais n'avoir que des clients aussi faciles à caser! L'idéal me semble que vous restiez là où vous êtes, sans rien y changer! Vous n'êtes pas difficile, puisque vous haïssez tout à l'excès, même vous-même!

Elle riait tellement en parlant qu'elle en tomba dans un fauteuil, les mains sur le ventre. Puis elle se releva, et termina en ajoutant:

— Continuez, continuez, c'est très bien, punissez-vous vous-même! Et gardez Brimeau avec vous! Il vous aime tant...

Les deux hommes, médusés, la regardèrent sortir. Elle ne cessait de rire, elle en avait du mal à marcher, et il la virent, au bout du chemin, petite, boulotte, riant à gorge déployée...



Les morts vivants

*J'*ai toujours connu une forte attirance pour la dialectique, essentiellement, je pense, en raison d'un grand attrait pour le principe contradictoire, surtout celui qui s'acharne à réfuter toute interprétation familière semblant aller de soi. Ainsi, pas plus tard qu'hier, je me demandais ce qu'il se passerait avec nos raisonnements, si, au lieu de penser du point de vue de la vie, nous renversions notre hypothèse, et tentions d'appréhender les divers problèmes qui se posent à l'âme philosophique du point de vue de la mort. Voulant pousser le paradoxe plus loin, nous pourrions mettre à l'épreuve notre réflexion en prenant le parti de nier le profond dualisme que l'on veut généralement voir entre ces deux états d'être.

Mon esprit, habituellement fortement cartésien, se complaît beaucoup en ce genre d'exercices qui sollicitent tout autant l'imagination que la pensée déductive, sorte de rêveries philosophiques. Un aspect particulier de mes réflexions de la veille s'accroche teigneusement à ma mémoire, et ne cesse jusqu'à maintenant de m'obséder. Il portait sur un thème toujours très problématique, celui de l'amour, au sens large, car ce concept, si l'on peut le nommer ainsi, est souvent un étrange opérateur de pensée. Comment, me demandais-je, les êtres humains, qui se désirent les uns les autres, se comportent-ils en ce domaine face à cette barrière causant un problème réel: celle qui délimite la vie de la mort.

Deux vivants peuvent s'aimer, deux morts peuvent s'aimer, ou tout au moins, dans l'incertitude, on peut leur accorder le bénéfice du doute. Qu'en est-il entre un mort et un vivant? Là, on réalise que ce bénéfice du doute que l'on peut accorder à un mort qui en aime un autre, on peut difficilement l'accorder, ou le trouver suffisant, quand un vivant aime un mort, car l'amant ne peut se satisfaire d'une telle incertitude. Lui sait qu'il aime, mais il n'est pas sûr que l'autre puisse encore l'aimer, et cela lui est intolérable. C'est pour cela que l'on a vu les amants célèbres de l'histoire se tuer sur le corps de leur aimé, car, incertitude pour incertitude, ils préféreraient encore la mort, c'est-à-dire la chance éventuelle, si faible soit-elle, de revoir l'être aimé décédé, plutôt que la vie, où l'on n'a aucune chance de le revoir; à part quelques rares exceptions fort an-

ciennes et très exceptionnelles, tenant du divin et du mythe, on n'entend jamais parler d'humains ressuscités. Nul ne revient jamais de là-bas.

La pensée humaine a développé un trop grand respect de la mort pour se permettre même le simple désir de violer son intimité, et encore moins celui de la dévoiler, de la mettre au grand jour, à la lumière. Rejoindre la mort est devenu ce chemin à sens unique, tant par l'acte que par la pensée, et ainsi l'antre des espoirs impossibles s'est retrouvé en la mort, dans le "devenir la mort". Comment penser à ce problème? Je me questionne si souvent à ce propos. Certains philosophes prétendent que tout ce qui a un commencement connaît nécessairement une fin; ce qui n'a pas pu commencer de lui-même ne peut être sa propre cause, et devient dépendant et limité. Ces savants en déduisent que si commencement et fin sont intimement liés, c'est qu'ils sont intrinsèques l'un à l'autre, impliquant que tout commencement se doit d'être une fin, et toute fin nécessairement un commencement...

Ce qui me préoccupait aujourd'hui était en réalité plus précis que cela. La question qui me hantait était tout autre, et depuis longtemps j'en étais obsédé sans vraiment oser la formuler, mais cette fraîche journée d'automne prenait cette couleur mélancolique qui rend la pensée téméraire. Je m'interroge depuis toujours, de manière hypothétique bien sûr, sur le rôle que les morts, s'ils conservaient une quelconque forme d'existence, pouvaient jouer chez les vivants. Selon moi, dans une telle hypothèse, des êtres ayant subi toutes les passions durant leur vie terrestre, s'ils n'avaient disparu, dissous en quelque éther, ne sauraient se réduire à un état à ce point informe qu'ils ne connussent pas le désir d'intervenir dans leur propre futur, celui de leurs congénères. Ce souhait me paraît le plus naturel et le plus légitime pour l'homme, et si ces défunts désiraient y arriver, je ne puis croire que certains n'arrivent véritablement à le faire. Quant à savoir dans quelles conditions et sous quelles formes ils le pourraient, il s'agit là d'une tout autre question.

Comme je l'ai déjà déclaré, je suis un cartésien d'attitude, qui ne peut accepter que les évidences irréfutables. Néanmoins j'ai la ferme conviction que l'esprit ne doit jamais se permettre de se restreindre à éliminer d'office des hypothèses, car, même supposées fausses, elles permettront, en démontrant leur incohérence, de renforcer les certitudes de la réalité. De plus, je dois avouer être un peu poète à mes heures, et je crois que des problèmes aussi insolubles que ceux que j'ai abordés, chacun doit tenter de se les imaginer par lui-même, cette gymnastique étant indispensable à la vie de l'esprit. Comment ceux qui considèrent que demain ne peut

pas être exclu de leurs préoccupations de ce jour, tout en sachant à quel point demain a toujours une valeur très hypothétique, peuvent-ils penser que l'éternité, non moins hypothétique, puisse, elle, être absente de toute préoccupation du futur!

Beaucoup prétendront que pour eux cela n'est guère un souci, cette réflexion étant seulement une pure spéculation sur une irréalité, puisque de toute façon, en ce qui les concerne, leur être individuel s'arrête à l'enclenchement de cette décomposition corporelle qui se nomme la mort. Où commence la vie, où finit-elle vraiment? C'est une grave question que je laisserai de côté pour l'instant. Je souhaite simplement signaler à ces sceptiques que le problème de l'attitude pour laquelle ils optent, en évacuant d'office toute discussion de l'hypothétique, est d'impliquer comme résultat immédiat et concret l'annihilation de cette dimension de gratuité de l'imaginaire qui est fondamentale à l'existence. S'ils étaient sensés, cet argument devrait suffire à les faire hésiter, et cela me satisferait pour l'instant. S'ils pouvaient seulement se rendre compte combien l'absence d'un degré d'être aussi important que la dimension poétique représente un tel acte d'aplatissement du soi.

Voilà une erreur hélas trop souvent commise! Des inconscients reculent devant une hypothèse qu'ils considèrent audacieuse, sans s'apercevoir des conséquences bien pires qui dérivent du simple fait de ne pas oser émettre cette hypothèse, de ne pas même oser l'envisager. Et l'on voit ces beaux esprits, tout prêts à accorder un crédit moral à l'homme sur la simple base humaniste du bénéfice du doute, lui refuser un crédit autrement plus enrichissant et moins coûteux, dont la simple émission procurerait une perspective à l'horizon infini. D'ailleurs une erreur identique est commise depuis très longtemps par ceux qui ont d'office voulu condamner la vérité du beau comme réalité première, sous prétexte que nul n'a jamais pu démontrer son existence ni le définir. Ces hommes sont des aveugles: ils n'ont pas compris que par le simple acte de chercher le beau, en présumant pour cela de son existence, l'homme engendre la nature précise de ce beau, prouvant ainsi sa réalité.

En accordant l'existence à ce qu'il ne connaît pas, l'homme s'accorde lui-même l'existence, mais pour concevoir une telle idée de la réalité, il faut lui concéder une tout autre dimension que cet empirisme mal déguisé caché dans le pragmatisme du sens commun que l'on clame tous azimuts aujourd'hui. On est prêt à accorder la réalité à tout, du moment que cette réalité ne dépasse pas le niveau du plus petit commun dénominateur: l'humanisme minimal qui est celui du boire, du manger, du dormir. Il paraît qu'ainsi, en utilisant le crible de ce nivellement par le bas, on a

réussi à démocratiser la pensée. L'homme peut-il réussir à vivre en se contentant de ce besoin pourtant primordial: le pain et les jeux?

Là encore ce n'est pas mon propos, je déborde. Pour l'instant, j'en resterai à considérer comment chacun, au-delà des images d'Epinal véhiculées par les religions et les cultes organisés, peut imaginer la continuation à l'infini de son existence propre, ne serait-ce que pour la lumière ainsi projetée sur l'instant présent. Peut-on penser adéquatement sans penser tout d'abord l'infini comme la seule mesure véritable de toute finitude? Il est l'horizon, - seul miroir relativement constant et fidèle -, qui nous renvoie une image peu déformée de nous-même. Bien sûr, il n'est pas nécessaire, et encore moins obligatoire, de nous regarder dans une glace; cela ne nous fait être ni en plus ni en moins, mais cela peut s'avérer amusant, plaisant ou déplaisant, et tout au moins fort instructif et utile...

Je dois conter l'image que je me fais de cet après. Auparavant je tiens, par souci d'honnêteté intellectuelle, à clarifier un point, car autant je pourrais être oublié, tout autant que mes écrits, autant je souhaiterais, égoïstement, ne serait-ce que pour moi-même, me considérer comme intellectuellement honnête. Il me faut pour cela commencer par avouer être trop rationaliste pour concevoir à la lumière du jour, papier et stylo à la main, ce que je vous conte. Mon esprit s'est par trop habitué à un enchaînement logique partant du connu pour aboutir au connu, sans jamais sombrer dans ce qui s'appelle à raison l'inconnu: ce que l'on en sait reste si diaphane et fragmentaire que ce semblant de connu est gardé à la frontière extrême du connu, sans lui permettre de rayonner sur ce qu'il n'est pas; il me semble que le connu agit comme quelque trou noir empêchant toute lumière intellectuelle de sortir de son intense champ de gravitation. L'esprit aspirant à atteindre de telles choses se verrait forcé d'abandonner cette volonté qu'il lie à tort à l'enchaînement rationnel, pour se laisser aller, malgré toutes les répulsions, comme dans mon cas, à une perception non plus sensorielle ni logique des choses, mais totalement imaginative et impressionniste, bien que son fondement ne soit nul autre que celui qui engendre le raisonnement conscient.

La première expérience qui m'aida à appréhender cela, et fut une révélation, me fut procurée par mon amour de la peinture. Grand amateur de Goya, de ses profondes et saisissantes intuitions psychologiques, je fus stupéfait le jour où j'entrai à Madrid dans cette petite chapelle, à l'écart du centre de la ville, dont il avait peint la coupole et les murs. J'observai à ma grande surprise que cette puissance poétique des formes, telle que

savait la représenter ce génie de la peinture, s'incarnait en des contours dont les détails disparaissaient dans des teintes étranges composées de points grossiers aux couleurs mal définies. Ce mélange d'une force se sculptant elle-même dans la précision de l'idée et dans le flou de la forme marqua mon esprit, me laissant rêveur et pantois. On dira connaître aussi cette technique des impressionnistes français, mais je répondrai, au risque de vexer certains, que ce paradoxe n'existe pas chez eux, dans la mesure où il ne s'agit, chez ces peintres, que de laisser le spectateur au stade de l'impression plutôt passive, la substance même de l'infini n'étant guère présente. Voilà toute la différence entre le plaisant, même le très plaisant, et la provocation de l'ambigu et du paradoxal. Le premier induit une certaine satisfaction, y compris sous la forme d'une légère tristesse, le deuxième dérange par la force de la question. Je laisserai ici de côté l'art moderne abstrait, qui prétend questionner, mais qui dans son absence totale de formulation ne peut vraiment permettre à l'âme d'accéder à quoi que ce soit.

Toutefois, l'expérience que je vécus dans cette chapelle ne m'aurait jamais ainsi bouleversé, je n'aurais pu en concevoir clairement le problème, si à cette époque je n'avais été déjà depuis quelques mois en rapport avec le Dr. M.... Je tais son nom, car le pauvre homme, à tort ou à raison, a rencontré, à ce que j'en sais, de nombreux problèmes avec le corps médical et autres institutions qui le poursuivirent de leur vindicte toute sa vie, si bien que je laisserai sa mémoire en paix, maintenant qu'il est mort. Il reste toujours relativement connu, car il fut un des premiers à introduire dans la pharmacopée médicale moderne toutes sortes de traitements de sorciers, de marabouts, de prêtres de cultes divers, produits multiples qu'il passa sa vie à aller chercher aux quatre coins de la terre, dans les endroits les plus reculés du monde humain. J'utilise cette dernière expression pour signifier ce qui penche vers l'extérieur de ce que nous nommons généralement la civilisation, ou y est à peine attaché, notion difficile à formuler pour le rationaliste que je suis. Certes je ne veux pas m'abandonner à cette mode qui consiste à mettre en question sans retenue la science et la technologie moderne, loin de là, mais j'ai toujours eu en tête de conserver la conscience de son éternelle et mouvante limitation, son imperfection. Malgré tout, l'homo sapiens, j'en suis convaincu, est par essence plus doué de raison que l'homo scientificus, surtout selon les conceptions restreintes d'une science moderne, qui s'est construite trop souvent elle-même à n'être qu'un ramassis de techniques...

Chaque année, celui que maintenant je peux appeler mon ami, le Docteur M..., ramenait de partout des produits aux aspects aussi étranges que souvent nauséabonds, à tel point que je m'étais maintes fois demandé comment il pouvait passer à la douane de telles mixtures. Certaines plantes exhalaient une odeur envoûtante, et il revenait toujours très enthousiaste de quelque discussion qu'il avait entretenue avec les chamanes des cinq continents; je me demandais parfois en quelles langues il avait pu le faire, lui qui ne parlait pas trois mots d'anglais! Il est vrai que ses concoctions n'étaient pas toujours très au point, et cela lui avait occasionné quelques menus problèmes avec ses cobayes humains. Je me rappelle diverses difficultés qu'il rencontra: quelques cas de calvitie précoce, et surtout ce cocasse incident avec un brave monsieur de quatre-vingt ans passés, qui, venu le consulter pour ses problèmes de prostate, se retrouva soudain après son traitement, lui pourtant si tranquille, tenaillé par les besoins physiologiques amoureux d'un jeune homme de vingt ans, ce qui lui causa les pires angoisses et de grands déboires conjugaux avec sa femme effrayée.

Le Docteur obtint malgré tout quelques succès spectaculaires avec des maladies incurables, que l'académie fut obligée de reconnaître, même si elle traitait ses innovations pharmaceutiques de dangereuses charlataneries. Que celui d'entre nous qui en est à une contradiction près ose lancer à cette vénérable institution la première pierre. De toute façon, ce qui m'intéressa chez lui ne fut pas particulièrement cet aspect-là, malgré tout son pittoresque; ce ne fut pas non plus cet autre aspect de sa personne qui reflétait ses préoccupations pour tout ce qui sortait de la norme, du conventionnel. Il refusait d'ailleurs toujours d'utiliser ces termes normatifs, y percevant une idéologie ennemie et dangereuse: le localisme mental, la secte du ici et maintenant comme il aimait à répéter. Non, c'était autre chose...

Je passais de longues soirées dans son bureau, souvent jusqu'aux petites heures du matin, fumant de gros cigares brésiliens, - sa marotte, il critiquait toujours les havanes qu'il considérait injustement vantés -, et buvant divers alcools exotiques; pendant ce temps, nous examinions longuement les méandres sinueux de la pensée et des actions humaines. Lui discourait toujours en sautant du coq à l'âne. Moi, je parlais toujours en suivant le cours de mon système, ou plutôt en fait de mes systèmes, car il me fit réaliser, - ce fut sa première grande victoire intellectuelle sur moi que je dus lui concéder -, que dès l'instauration d'un système, il y a nécessairement une limite à son utilisation, et pour le maintenir,

tout comme pour le justifier, on est obligé d'inventer et de recourir à un autre système. Il avait réussi à me prouver que rien de moins que l'intégralité de l'esprit humain n'est l'unité d'action minimale susceptible d'appréhender une quelconque connaissance véritable; tout formalisme à priori est limité, déterminé dans l'extension de son utilisation, et doit pour cette raison être considéré comme de nature purement hypothétique, temporelle et réduite. Certes, chaque esprit individuel aussi est limité, mais seulement en sa puissance momentanée. Nous étions donc inlassables, et cette insatiabilité me coûta de grandes brèches dans mon rationalisme dont je ne voulus cependant jamais me départir, et pourtant je dus accepter d'y faire de sérieuses accommodations. Mon ami, sur ce point sensible, ne me força jamais à admettre ma défaite, acceptant toutes mes contorsions pour maintenir un semblant d'apparence avec le plus grand sérieux, se contentant de hocher la tête en m'écoutant. Parfois, je me pris à craindre dans ce sérieux affecté un certain paternalisme de sa part, me sentant comme un enfant que l'on cherche à encourager à faire dans son pot. Mais je sus me retenir, car avec lui, je ne savais pas me fâcher: je n'avais plus aucune honte.

Il ne me laissait jamais à court de surprises. Un jour, malgré sa répulsion à faire ce qu'il nommait dédaigneusement des tours de cirque, il accepta à ma demande de faire tourner les tables, mouvoir et tordre des objets sans autre outil que sa pure concentration. Je fus vivement impressionné, pour ne pas dire secoué, de voir ces faits étranges: je ne pouvais y trouver d'explication adéquate, et je me voyais forcé d'admettre ce qui pour moi était l'inadmissible. Il ne pratiqua ces tours que deux ou trois fois dans toute la période où je le fréquentai, et à contrecœur car il y rechignait beaucoup, maugréant que ce n'étaient que péchés de jeunesse et gamineries peu dignes d'un homme de son âge. Une fois, il commenta avec colère: "Les hommes sont si sots qu'ils sont prêts à vendre femmes et enfants et tourner cul par-dessus tête pour des broutilles...", et il dénonça les nombreux charlatans se tenant sans cesse à l'affût, prêts à leur faire payer précisément ce prix. Il n'accepta de s'exécuter qu'après de multiples requêtes aussi insistantes que sceptiques de ma part. A ces demandes, il me répondit tout d'abord que sur la base de notre amitié, je devais le croire sur parole quand il affirmait la possibilité de ces phénomènes. Comme je réitérais mon exigence, visiblement malgré lui il se résigna, lâchant un peu durement qu'il espérait que j'en tirerais le bon parti, et que si ce n'était pour moi il n'aurait jamais accepté, ajoutant qu'il trouvait bien triste que j'aie ainsi besoin de voir avec mes yeux...

Souvent, il s'arrêtait de parler, et je voyais son propre regard sombrer à l'intérieur de lui-même; puis il sursautait tout à coup, lançant quelque grande déclaration comme si nous étions en plein milieu d'une conversation très animée. Un soir où il me parut plus pensif que d'habitude, il émergea de son profond silence - je le croyais d'ailleurs endormi - et me dit:

— Il est étrange d'observer comme les hommes veulent se nourrir d'illusions tout en ne sachant plus rêver. Les faux-semblants ont remplacé l'imagination, et je crains de savoir où cela va nous mener. Saturé d'images faciles et données, l'esprit ne sait plus imaginer, car il n'en a plus besoin. Vous avez déjà remarqué comment un chat gavé ne sait plus ni chasser ni même manger un oiseau qui n'est pas déjà déplumé et cuit. Il devient complètement dénaturé. Il ne connaît plus que la pâtée et la main qui la lui accorde.

Il conclut sa remarque par un de ces jeux de mots affreux qu'il adorait:

— Après le règne de l'homme qui se nourrissait des grands mythes, voici celui de l'homme qui nourrit de petites mites.

Il défendait toujours avec entêtement la qualité de son humour, affirmant qu'il était juste à point, voulant se justifier par la théorie qu'il faut exprimer des idées avec toute la liberté de la plaisanterie et du rire, mais "si une plaisanterie est trop drôle, on en oublie l'idée principale" affirmait-il avec véhémence. Même la mauvaise foi s'articulait chez lui avec beaucoup de grâce.

— Vous savez, il faut un grand volume de mots d'esprit maladroits pour engendrer quelques rares perles, argumenta-t-il lors d'une discussion à ce sujet...

Peu de temps après il mourut. Il me nomma son légataire universel, me céda sa bibliothèque et tous ses biens, exception faite de ses innombrables fioles qu'il léguait à un vieux confrère médecin qui le visitait de temps à autre. Fidèle à lui-même, il avait inséré un codicille à son testament, où il déclarait faire don de toutes ses dettes à la science, expliquant, dans un accès rare d'orgueil et de rancœur que je ne lui connaissais pas, que pour tout ce qu'il avait fait pour elle, il ne lui demandait pas merci, sachant que la gratitude n'était pas la spécialité d'une dame aussi sévère, cependant, si elle prenait ses dettes à son compte, dettes pour dettes, ils seraient au moins quittes. Il terminait la clause en ajoutant qu'il lui aurait bien légué son corps, mais de peur qu'elle ne l'éborgne, il préférerait garder ses deux yeux et être incinéré, afin qu'on ne vienne pas quelque jour le

déterrer pour voir comment il se portait... Je me trouvais très triste de sa disparition; je tentai de calmer mon chagrin en déménageant tous ses livres chez moi afin de me plonger dans leur lecture.

A travers tout ce que je tentais de lire à cette époque, je fus hanté par ses yeux, son regard, celui de quelqu'un qui a vu autre chose. Je me rappelai cette fois où il me déclara, tout heureux:

— Vous savez, on ne se rend pas compte à quel point ce que l'on voit et ce que l'on a vu affectent la vision elle-même, et l'esprit qui l'engendre. L'esprit analytique excessif qui est le nôtre est un pur produit de cette culture nordique et tempérée pour qui les fruits sont pommes et poires, les fleurs des violettes, et les arbres forment des sous-bois. C'est un autre monde que de manger papayes et mangues, de voir pousser ces fleurs nommées oiseaux du paradis, et de sentir l'explosion de la jungle tropicale. La lumière qui émane des yeux n'est plus pareille, elle illumine ce qu'elle voit d'un rayonnement sans proportion avec l'autre. Il en est de même pour la vision intérieure, qui permet à certains de se nourrir, là ou d'autres ne perçoivent qu'ombres ou objets inanimés. Pourquoi croyez-vous que nous ne pensons qu'en froides abstractions tandis que d'autres n'ont à l'esprit que de vivantes images?

En parcourant ses livres, qu'avec tout le débordement d'un homme passionné il couvrait de remarques et d'annotations écrites d'une minuscule écriture à peine lisible, je découvris le secret de ses deux amours. Je m'attendais à les trouver philosophiques, au vu de sa connaissance étendue de l'histoire de la pensée humaine, je les découvris littéraires, bien que je ne sois pas sûr qu'il eût accepté une telle distinction. Le premier était Pétrarque pour qui il avouait, au milieu des sonnets, n'avoir jamais ainsi pleuré en lisant quoi que ce soit.

“Et qui pourrait comprendre pourquoi j'ai pleuré? écrivait-il, voilà ce qui me fait pleurer. Quelle culture peut être assez banale pour croire que l'objet de poèmes aussi beaux est la simple passion pour une jeune femme? Peu de paroles aussi magnifiques furent jamais couchées sur le papier, qui touchaient de si près à l'essence de l'être; ces paroles ne sont plus des paroles, et je ne puis au mieux les concevoir, ou plutôt les imaginer, que par l'image encore banale de quelque pluie d'étoiles échappées du ciel. De rares hommes connurent ainsi le courage de se brûler les yeux à une divine lumière afin d'en ramener d'infimes et insaisissables rayons aux pauvres hébétés que nous sommes, gorgés de noirceur et d'obscurité.”

Il n'en finissait pas de noircir les marges avec ses dithyrambes à

propos du poète italien. L'autre grande passion qui l'animait était pour l'œuvre d'Edgar Allan Poe, dont il se voulait un fervent exégète. Parmi de longs paragraphes, je déchiffrai ce passage qui exprime le mieux ce qu'il voyait en cet écrivain américain :

“La vie de cet homme dut être tissée d'horreur, non pas à cause de ce qu'il imaginait chez l'homme, mais parce qu'il le vécut, réalisant ce que peu n'osèrent réaliser, qui est que la véritable horreur, horrible et bien réelle, est celle qui se cache en nous, celle que nous cachons en nous-mêmes : la nature de l'humaine maladie. Mais pire que tout, il y a la peur, terrible et terrifiante, celle qui nous empêche de regarder, de voir notre visage à la lumière du jour, et l'on reste alors dans l'obscurité, à craindre le pire, sans rien savoir, oubliant de se rappeler que la lueur de l'aube chasse les vampires. A tout cela, à l'esprit lui-même et à ses cohortes, Poe tenta de donner des noms, des formes, des ombres, enfin d'habiller ces choses si dures à voir, afin que nous puissions les toucher, tout en sachant, tout en nous révélant qu'en chacun de nous se trouvent nombre d'images encore pires, qui n'ont pas encore de face, mais que l'on sent bouger, et qui parlent à travers notre voix, et qui entendent par nos oreilles, et qui pensent par notre pensée, et même qui pensent notre pensée ...”

J'avais connu mon ami vivant, il m'avait troublé ; ma pensée fut bouleversée après sa mort. Les morts parfois arrivent à être plus présents que les vivants, et souvent à être plus forts qu'eux. Mes rêves en furent les plus marqués, à tel point que j'eus du mal, peu à peu, à séparer ceux-ci de la réalité. Mon problème devint bientôt d'arriver à conserver un semblant de notion de ce qu'était la réalité, si bien que dans ce que je vais raconter, de telles distinctions n'ont pas vraiment raison d'être. Lentement, j'arrive, péniblement, comme si je voulais sans cesse en reculer l'instant, à ce qui me fit prendre la plume.

Voici la conséquence de ce que j'ai narré jusqu'ici. Peu de temps après sa mort, j'éprouvai les premières ébauches de cette vision qui, insistante, lentement s'installa dans mon esprit et se construisit, dans la mesure où construire est un terme encore applicable. Quoi qu'il en soit, elle forma très bientôt un ensemble obsédant en mon âme... Je rêvais que mon ami mort revenait me visiter, et il m'apparaissait, pâle et hirsute, comme s'il avait rencontré le pire. Au début, il ne put réussir à me parler. Je distinguai bien qu'il tentait de le faire, qu'il essayait d'articuler des sons, mais on aurait dit qu'une force étrange l'en empêchait. Plusieurs fois de suite je le vis ainsi, et il semblait, à ouvrir une bouche démesurément tordue en

grimace, se sentir tout aussi impuissant qu'un poisson derrière son bocal; il ne paraissait plus trop croire qu'il arriverait à s'exprimer. Mais il revint, nuit après nuit, chaque soir, si bien que je me mis systématiquement à l'attendre dès que je me couchais.

Finalement, en persévérant en dépit de tout, il réussit à émettre des sons. Au début, la perception en fut très indistincte: j'entendais de vagues bruits comme ceux déformés par une oreille plongée dans l'eau. Puis vinrent des syllabes rauques et incohérentes, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à composer des mots entiers, qui parurent venir de très loin, et très difficilement, émis par une voix caverneuse que je ne lui connaissais pas. Au mieux, il pouvait prononcer des phrases à peine compréhensibles, avec la voix enrouée et grasse de quelqu'un qui se remet à peine d'une forte laryngite; même quand je saisisais un tant soit peu ses paroles, son discours restait haché, chaque son donnant l'impression de lui coûter énormément...

J'essaierai maintenant de résumer de manière concise ce qu'il me raconta et répéta par bribes, tout au long des longs mois où sa visite fut mon quotidien nocturne. Il m'expliqua tout d'abord, cherchant ses mots, ne les trouvant jamais assez puissants, le terrible de la vie en ce lieu grotesque où il résidait désormais.

“Même si tu penses que sur terre l'existence est une jungle, une guerre de tous contre tous, profite bien de ton séjour, me conseilla-t-il souvent, car ici est véritablement l'enfer, et je crains qu'une fois là, il n'existe nulle part ailleurs où aller.”

Je m'étonnais et m'effrayais de l'entendre parler, tant à cause du son de sa voix que du sens de ses paroles. Il m'expliqua que la raison principale pour laquelle en cet endroit la vie était aussi invivable, est que, contrairement au monde matériel, nulle parole, et nulle autre forme d'expression n'y existent, ni mots, ni verbes, ni gestes, nul son d'aucune sorte, rien n'y manifeste le mouvement, pas plus le bruit ou la musique. Notre ouïe y réside dans une espèce d'ouate, comme si nous étions soudainement devenus complètement sourds. Cette annihilation de l'oreille et du verbe est un phénomène saisissant pour le nouveau venu, affecté très durement par ce grave problème. Toutefois, le pire reste à venir, car bientôt, il constate que se développe en lui un nouveau sens qu'il ne possédait pas sur terre, à la rare exception de quelques individus, et encore, quand ceux-ci le possédaient, ce n'était qu'une pâle imitation par rapport à l'intensité du phénomène présent: ce nouveau sens permet de percevoir directement ce que pensent et ressentent les gens qui nous

entourent.

“On ne peut rien imaginer de tel, décrivait-il, il faut le vivre pour réaliser ce que cela signifie réellement, et pourquoi on ne peut imaginer pire horreur.”

Il m'avoua qu'autrefois, la fin de la vie sous la forme que l'on baptise terrestre l'avait beaucoup préoccupé, pendant des années, et il avait laissé travailler son imagination dans tous les sens, en explorant chaque recoin afin de se préparer à toute situation concevable; il avait tenté de se rassurer en pensant s'être préparé à tout, mais jamais il n'avait prévu son nouvel état. Il m'expliqua avoir consulté bien des textes visionnaires à propos du paradis, de l'enfer, du nirvana, et de toutes les après-vies imaginées ou perçues par l'homme depuis l'aube de sa propre existence, et croyait avoir couvert l'étendue de toutes les possibilités, mais jamais il ne s'était attendu à quelque chose de similaire. Il faut s'imaginer ce que représente cette pénible situation, où chacun peut saisir et embrasser immédiatement toutes les pensées des autres.

Déjà, le fait d'être conscient que d'autres puissent lire les nôtres propres inflige l'affreuse sensation d'une radicale nudité dont l'image d'être l'unique nudiste d'une soirée mondaine ne donne pas la plus petite idée. On devient paralysé, on n'ose plus penser, on ne veut même plus être conscient de soi-même, ni de ce que l'on pense; on cherche à se débattre en tous sens sans savoir comment s'échapper, car de tout angle, tout est vu, tout est su, et les angles n'existent même plus. Nous sommes habitués en notre vie matérielle à ménager relativement nos actes et nos paroles, tout en accordant une grande licence à notre pensée, sans généralement craindre de penser quoi que ce soit, même si parfois nous tentons de tirer les rênes de notre réflexion dans la mesure où certaines idées dangereuses affectent nos gestes quotidiens d'une manière que nous considérons inacceptables. Qui d'entre nous n'a jamais pensé les pensées les plus impensables? Qui n'a jamais ressenti les désirs les plus inavouables? Tous nous avons connu ces jaillissements spontanés nous révélant le plus brutalement notre propre et intime nature, ou bien faudrait-il dire plutôt notre propre dénature, tellement elle éloigne durement chacun de sa propre humanité; je ne puis croire qu'en ces outrances réside la nature humaine, pas plus que le paludisme n'est la nature de l'anophèle, quoiqu'on puisse s'exclamer que l'un est souvent attaché à l'autre, pour ne pas dire incorporé.

Sur terre, on prétend qu'il est plus facile de regarder la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans le sien. Là-bas, tout se retrouve complètement inversé: le pire n'est pas de savoir lues ses pensées les plus intimes,

malgré l'accablante charge des années terrestres inscrites en elles, c'est au contraire de ne pas pouvoir regarder une personne ou la sentir près de soi sans y lire, comme dans un livre d'images grand ouvert où l'on découvre instantanément toutes les figures en un seul regard, tous les méandres et circonvolutions de sa conscience et de son inconscience. On a l'impression de pénétrer dans un hôpital de guerre. Tout comme dans un tel lieu le corps humain se résume en chairs mutilées et en membres arrachés, ici on est assailli de tous côtés par les petites médiocres, les calculs infâmes, les bassesses scélérates, toute la noirceur qui un jour ou l'autre a envahi l'âme et ne cicatrise jamais...

Heureusement, mais aussi hélas, brûle ça et là une infime lueur, pénible contraste qui irradie sur cette masse glauque une lumière plus ou moins faible, selon le poli de l'âme d'où elle émane; elle est produite par quelque idée belle et généreuse, quelque impulsion magnanime plus ou moins épanouie, qui vécut un trop court instant... Et voilà, les hommes sont là, tels qu'ils furent, tels qu'ils sont, doués de cette conscience passive et absolue de se voir réellement. Des sentiments aussi intenses que contradictoires surgissent alors en nous. Choqué de tout cela, on se prend à haïr le mensonge, et pourtant on le regrette terriblement; elle nous manque, cette informe dissimulation, ce masque que chacun façonnait à sa guise et qui lui servait à camoufler ses pensées: devant tant de laideur, on devient les lépreux de la léproserie qui souhaitent que chacun se cache et ne soit plus vu tel qu'il est. La vérité, cet absolu tant galvaudé ailleurs, prend ici toute sa réalité, dans l'amour, la haine et la honte.

Certaines personnes nous choquent encore plus à cause du côté sordide et désolant de leur double apparence, car nos yeux, ceux du déguisement et du superficiel, fonctionnent toujours. Ainsi déambulent ces femmes séduisantes aux visages et aux formes parfaites dont les gestes experts savaient produire le simulacre et la tromperie subtile, ces beaux hommes aux manières si châtiées, à la conduite si onctueuse, toutes ces attitudes tranchant sur la cruauté de leur âme exposée au grand jour. Petit à petit, avec douleur, on voit, on apprend à voir, on se rend compte, devenant conscient de ce dont nous ne voulions guère être conscients. On s'aperçoit alors de l'étendue, de la profondeur et de la sagesse de notre aveuglement perdu. Pudeur ou mensonge? Nous regrettons cette volonté qui nous incitait à cacher notre propre pensée, nous retenait avec force de contempler celle des autres; nous étions trop contents de ce pacte du diable que nous avions établi, nous étions tellement satisfaits de ce consensus d'aveugles que nous maintenions avec nos congénères. Nous ne voulions pas voir la noirceur, nous fermions les yeux, et nous obscurcissions la lumière...

Maintenant, tous ces êtres dévoilés, ou violés, vont et viennent, en un ballet incessant, où ils s'évitent, s'épient les uns les autres, tentent de se cacher, et sans le vouloir s'observent. Ils sont tous présents et échangent leurs pensées, dans le sens littéral et absolu du terme, car ils ne donnent pas celles qu'ils choisissent, mais celles qu'ils possèdent; même s'ils voulaient cacher le moindre repli de leur âme, les autres le verraient. Et ils sont tous là, dans le triste état où ils sont arrivés, ou presque, et avec eux, devenus éternels, toutes les préoccupations et tous les désirs qui les possédaient au moment de leur mort!

Après un certain temps, je me demandai pourquoi certains ne tentaient pas de revenir dans la vie antérieure; s'étaient-ils habitués à cette nouvelle vie? Je cherchais à découvrir si quelqu'un ou quelque chose les en empêchait, et à ma grande surprise, je ne découvris absolument rien les arrêtant, sinon qu'ils n'avaient aucun souhait de revenir en arrière, et ce pour de nombreuses raisons. Tout d'abord, la grande majorité d'entre les hommes, rendus conscients de leur être et de ses maladies, n'étaient habités par nulle autre préoccupation que de se cacher, ne connaissant aucune velléité de partir à l'aventure, embarrassés qu'ils se trouvaient de tout contact avec autrui; fuyant toute approche, ils ne se nourrissaient plus que de honte. D'autres ne se sentaient tout simplement pas le courage de revenir, trouvant trop pénible de retourner à l'endroit où étaient nés tous leurs maux; le cœur plein de rage, ils en voulaient à la terre entière. Quant à ceux qui restent, ils sont trop obnubilés par ce monde où ils vivent maintenant, d'une intensité incomparable avec celui d'avant, pour que les effleure l'idée de partir ailleurs.

Certains, âmes charitables, ont quand même tenu à revenir en arrière afin d'alerter leurs familles et leurs amis sur leurs destinées futures. Privés de la parole, impuissants, souffrants, conscients des malheurs actuels et futurs de leurs proches, ils ne se résolurent pas, le courage leur manquant, à continuer d'être les spectateurs désarmés d'un tel spectacle, et la plupart préférèrent oublier. On raconte qu'une poignée d'individus parvinrent, très rares, à communiquer avec les humains, à force de temps et de patience, mais on doute qu'ils réussirent vraiment à se faire entendre, et si cela se produisit, l'effet en fut très restreint, seules quelques personnes furent réellement atteintes; les vivants eurent trop de mal à concevoir ce que peut être l'instantanéité de la vérité et la puissance de la lumière qui en rayonne, à qui rien ne résiste. De plus, les quelques rares individus touchés, ne croyant pas cette vérité plausible pour leurs frères, essayèrent tous de traduire cela en histoires et en mythes, afin de

frapper l'imagination populaire à défaut d'être compris, espérant que la compréhension suivrait ensuite...

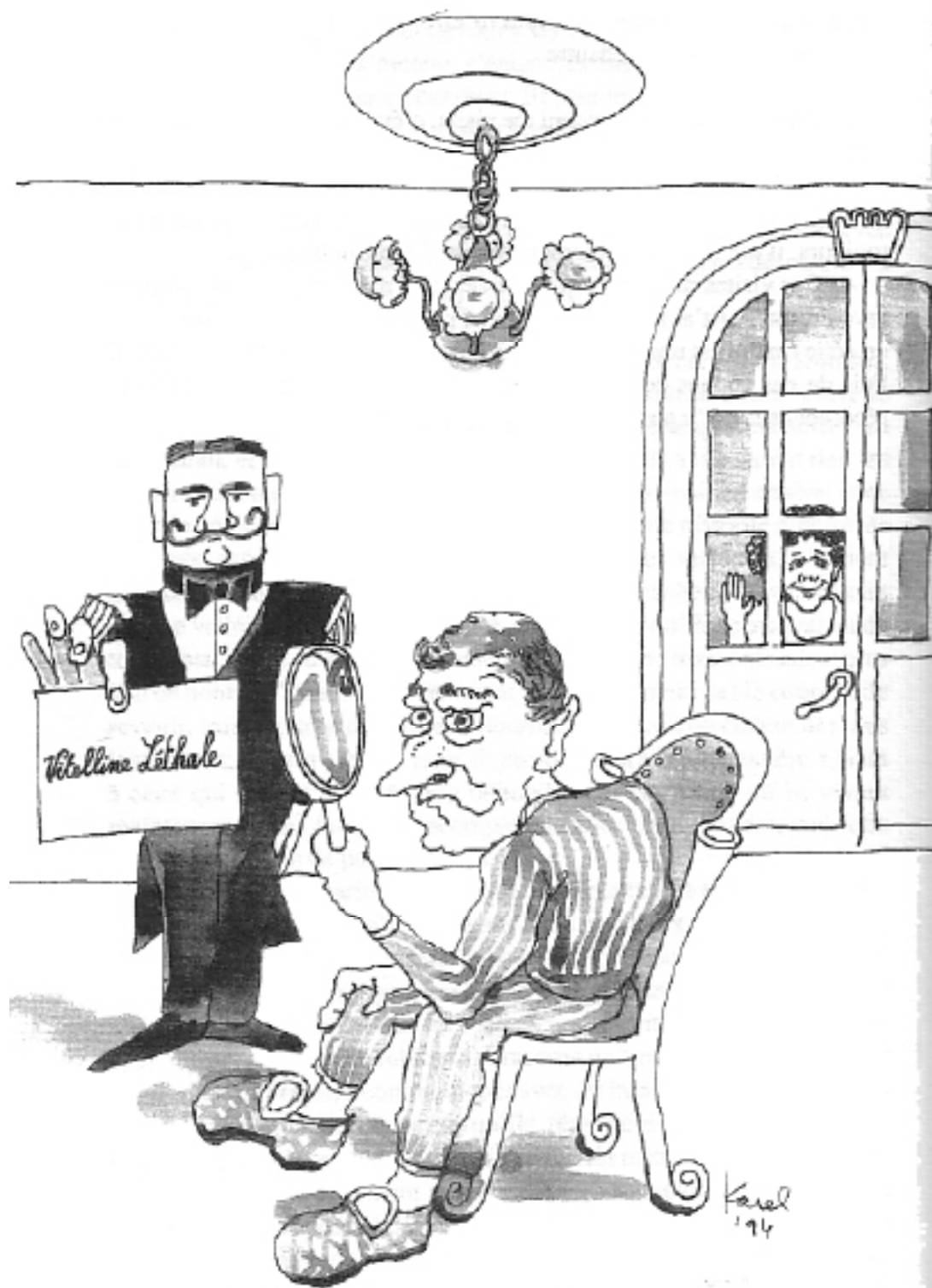
La dernière fois que mon ami me visita, c'était il y a maintenant assez longtemps.

— Voilà tout ce que je puis te raconter, m'annonça-t-il cette fois-là.

Visiblement, il commençait à être épuisé, et avant de me quitter pour toujours, il me laissa péniblement ces quelques mots:

— Ces visites me sont trop éprouvantes, j'ai peur de ne plus pouvoir revenir, mais je t'ai révélé l'essentiel à propos de ce qui se passe après, en cette fin qui est une éternité. Je ne puis plus autrement t'aider. Adieu! Fais de ces songes ce que tu voudras, nul ne t'en fera ni reproche ni récompense; il n'y aura d'autre juge que ce que tu seras...





La quête d'absolu

Toutes les sociétés, clament les ethnologues, ont connu une notion ou une autre d'absolu. Aussi diverses qu'en soient les formes, et aux antipodes les unes des autres, elles ont toujours existé, et elles se valent bien toutes, affirment-ils... Il en va de même pour les individus, qui possèdent tous, plus ou moins consciemment, une notion d'absolu qui les fait vivre. C'est une idée qui m'avait effleuré à de multiples reprises, dont je ne pris réellement conscience que le jour où je me décidai à perdre du poids et à mincir, me lançant dans cette tâche, dans cet acte purificateur, avec tout l'enthousiasme - dont l'étymologie signifie, souvenons-nous en: Dieu en nous - et toute l'ardeur, avec tout ce don total de moi-même que je projette en toute action que je mène, en tout accomplissement qui m'entraîne. Il faut préciser qu'à ce moment-là, je pesais plus de deux cents livres. Je ne réalise d'ailleurs pas pourquoi j'ai eu besoin d'attendre cette quête particulière pour me rendre compte de ce besoin, car la soif d'absolu m'a toujours hanté. Je peux même avouer avoir été animé par de nombreux absolus au cours de mon existence.

A dix ans, je fus animé d'un esprit religieux, je voulais être prêtre et même pape. A vingt ans, converti au communisme, je voulais révolutionner le monde et diriger la dictature du prolétariat. A trente ans, je n'ambitionnais que de devenir milliardaire et de détrôner les Rockefeller. A quarante ans, l'âge faisant des merveilles sur la sobriété de l'esprit et la tempérance des désirs, je me mis en tête de perdre vingt-cinq kilos afin de pouvoir arborer fièrement un ventre aussi plat que ces maîtres-nageurs que l'on admire à la piscine...

Je dois certainement cette grande faculté d'adaptation qui caractérise mon évolution personnelle à une éducation chez les Jésuites, ces bons pères m'ayant enseigné la pérennité, cette force du roseau pensant qu'est l'homme, qui toujours plie, mais jamais ne se rompt. J'avais dû apprendre très vite cette indispensable leçon, quand, largué des jupes protectrices de ma mère, j'avais atterri en plein pensionnat, en milieu d'année de surcroît, mes parents ayant déménagé, ce qui me désigna comme cible rêvée pour un bizutage en règle. Les pauvres anciens élèves n'avaient rien eu à se mettre sous la dent depuis l'automne, et ils se voyaient maintenant obligés

d'attendre jusqu'à la rentrée prochaine. Quant aux nouveaux, qui venaient eux d'être bizutés quelques mois plus tôt, quel ne fut pas leur bonheur de se faire la main en cours d'année, trouvant une victime à laquelle ils feraient expier les avanies qu'ils avaient dû subir en début d'année de la part des anciens. Ce fut l'enfer! Moi déjà si trouillard et pleurnichard, je rencontrais là mille raisons d'avoir peur et de pleurnicher: entre les bains forcés, les affaires disparues, le lit en portefeuille, la dégustation de savon, le maquillage au cirage, et j'en passe, y compris ceux de mes camarades de pensionnat, beaucoup moins créatifs que les autres, qui se contentèrent de me taper dessus, à la main ou au pied, selon l'inspiration du moment, ou encore de me pisser dessus, ce qui connut une certaine mode, je n'eus à ce sujet guère à me plaindre...

"Pleure pas, tu la reverras ta mère!" resta sans doute le refrain le plus fréquemment entendu à cette époque par mes pauvres oreilles, ne faisant qu'ajouter aux souffrances physiques une terrible douleur morale, qui à elles deux réussissaient à me rendre la vie impossible. Cette torture permanente ne s'interrompait que le samedi soir, quand ma mère venait me chercher pour passer le dimanche à la maison, mais reprenait de plus belle dès le lendemain soir, quand on me ramenait, les jours de congés paraissant apporter un effet particulièrement bénéfique sur la créativité et l'agressivité naturelles de mes petits voisins de classe; ils m'utilisaient alors comme punching-ball afin de se mettre en forme pour le reste de la semaine.

Au début de mon internat, ma mère me donnait des provisions pour la semaine, pour mes quatre-heures, surtout ces biscuits fourrés au chocolat que j'adorais. J'avais à peine le temps d'arriver à l'école que des hordes, par l'odeur alléchées, se jetaient sur moi pour m'en dépouiller; eux aussi devaient beaucoup les apprécier, quoique je compris plus tard que la majeure partie des délices qu'ils en tiraient provenait du fait que c'étaient les miens, et pour cette raison, ils raffolaient particulièrement de les déguster devant moi. Peut-on éprouver plus grand plaisir à cet âge que de manger des biscuits fourrés au chocolat volés, à la face de son légitime propriétaire, désolé et larmoyant, tout en lui lançant entre deux bouchées quelque méchanceté. Je finis par comprendre que je ne devais ni pleurer, ni me plaindre à ma mère, ni à quiconque, et c'était là le rôle de cette phrase dévastatrice, de ce supplice moral que m'infligeait le "Pleure pas, tu la reverras ta mère!" Me plaindre était donner raison à ceux qui me harcelaient, pleurer était leur accorder une trop grande satisfaction, et tout trouillard et pleurnichard que j'étais, j'avais quand même mon orgueil...

Heureusement, il restait les heures de classe; pour plusieurs d'entre nous elles paraissaient purement accessoires à la vie du pensionnat, pour moi elles devinrent le havre où je n'avais plus à subir les assauts des furieux, la citadelle où j'étais momentanément protégé des méchants et des brutes. Je redoublais donc d'assiduité et de zèle dans mon travail, tant en classe qu'à l'étude. Je devins un bon élève, je terminai souvent premier, ce qui ne m'était jamais arrivé avant de devenir pensionnaire, prouvant que finalement la nécessité mène à tout.

Naturellement, je devins le chouchou de tous les professeurs, à part celui de gymnastique, que j'énervais au plus haut point: il me traitait sans cesse de chiffon molle, au grand ravissement de tous les imbéciles. Tout ceci n'améliora certainement pas mon cas dans la cour de récréation, mes persécuteurs ressentant une irritation croissante en me voyant devenir ami avec les enseignants. Quant à l'étude, le soir, j'y demeurais toujours le plus longtemps possible, ne ratant jamais aucune heure facultative, préférant de loin ce site protégé à la jungle dehors. Je demandais souvent au surveillant l'autorisation de rester lire dans la salle après que la sonnerie eût annoncé la fin de la période. Je me liais d'amitié avec un pion, notre principal surveillant, un ancien séminariste qui avait tourné casaque et aspirait à devenir acteur. Cette amitié fort à propos m'obligea des heures durant à l'entendre discourir sur Sarah Bernhardt et Gérard Philipe, à l'écouter déclamer les tirades du Cid, de Bérénice, et bien d'autres envolées du même acabit. Ces auditions, je n'y coupais jamais, surtout lors des promenades en forêt du jeudi après-midi, expéditions dont il avait la lourde responsabilité, heures dangereuses que je préférais passer sous la protection rapprochée de son autorité. Pendant que les autres jouaient à la guerre ou aux cow-boys, j'écoutais longuement, impavide, Corneille et Racine, ce qui devait d'ailleurs m'en dégoûter pour le reste de mes jours. Je préférais malgré tout rester à ses côtés, car je savais trop bien, dans ces jeux de guerre et de cow-boys, quel aurait été d'office mon rôle...

Bientôt arriva l'événement qui me permit de devenir pratiquement intouchable. Ce moment survint en cette fameuse après-midi où "Pivoine", notre professeur de français que nous avions baptisé ainsi à cause de son nez beaujolais, nous demanda de rédiger une composition à propos du métier que nous voudrions pratiquer plus tard. Je ne ressentis aucune hésitation. J'étais chez les Pères, mes enseignants étaient pour la plupart des religieux, je voulais donc être prêtre. Mais je n'avais guère escompté le succès d'une telle déclaration, j'avais de très loin sous-estimé la puissance de mon idée!

Je fus convoqué peu de temps après au bureau du surveillant général, un prêtre très sévère et fort craint, qui était aussi le responsable des vocations potentielles. Sous cet angle nouveau, je devais rencontrer en lui une autre personne. Devant la métamorphose imprévisible de cet homme d'église, qui m'avait jusqu'à alors paru tellement au-dessus de toute contingence, je réalisai l'ampleur du changement d'attitude que peuvent éprouver les individus selon les circonstances, ce qui restera pour moi une des premières grandes leçons de morale... Il me reçut, très souriant et affable, m'expliqua avoir été touché par mon désir d'être prêtre et ému par l'apologie que j'avais écrite sur le beau métier de prêtre-enseignant. Avais-je mesuré la grandeur d'une telle décision? Il me garda une demi-heure, et me renvoya finalement de son bureau en me donnant une petite tape sur la tête et un bonbon. Périodiquement, il me convoqua à une conversation privée où nous discutions de choses et d'autres: de religion, de Dieu, de mon futur et de mes cours. Je devins à cette époque, bien entendu, profondément religieux. Inutile de préciser ici que pour mes camarades j'avais frappé là vraiment trop haut, et je dois dire, avec une certaine satisfaction sinon un léger orgueil, que je représentais désormais plutôt un objet de crainte, mêlé cependant au plus profond mépris, ce qui ne me dérangeait pas trop. Qu'à cela ne tienne, la couronne de laurier était mienne... Le pouvoir grisant, je devins assidu des messes et du catéchisme, je voulus devenir pape et j'entamai directement un dialogue avec Dieu lui-même...

Quelques années plus tard, l'adolescence commit ses ravages, jouant son rôle historique et nécessaire. A quatorze ans, je fus complètement occupé à cordialement détester ma mère avec la plus grande jouissance; à quinze ans, je tombais fou amoureux de la fille du charcutier, à qui pourtant je n'avais jamais parlé ni ne devais jamais adresser la parole; à seize ans, j'étais amoureux de toutes les filles de la terre, ce que très peu sinon aucune ne me rendait, et à dix-sept ans, j'allais changer le monde et bazarder tous ces imbéciles de croulants, ceux qui ne comprenaient rien à rien, et surtout rien à la musique... Ceci explique que l'année d'après, entré à l'université, j'adhérais à un groupe trotskiste et devenais organisateur révolutionnaire. Le monde entier n'avait plus qu'à bien se tenir! A part les parties de poker tard dans la nuit avec les copains, les sorties en boîte où l'on draguait les filles et fumait du haschisch, toute mon activité était consacrée à la lutte des classes; nous étions le fer de lance de la classe ouvrière, nous la représentions, tout en l'écoutant avec le plus grand respect, puisque nous n'étions nous-mêmes que misérables

petit-bourgeois et non pas fiers prolétaires...

Cette logique pourrait paraître un peu compliquée au néophyte, mais ne représentait rien que la dialectique ne sache résoudre, cette science puissante possédant l'avantage certain de pouvoir pallier toutes les contradictions, aussi apparemment flagrantes qu'elles puissent être; il n'existait aucune incohérence dont cet art merveilleux du verbe ne pût venir à bout, ce qui était fort utile pour rationaliser le commode et l'agréable. Et puis la finalité, dans toute sa sincérité - j'avais déjà maîtrisé cette leçon fondamentale lors de ma formation expérimentale de casuistique - accordait à tout acte qualifié comme moyen d'une fin désirable le statut inaliénable de démarche bonne, légitime, ou au minimum nécessaire. Je me plongeai avec un délice rageur dans les actions les plus provocantes et les plus bruyantes, comme si j'avais voulu effacer de moi-même, à chaque fois, d'un seul coup, toute ma ferveur passée de garçon sage et obéissant. Quand je me disputais avec les autres, si une fraction politique quelconque ne paraissait pas assez radicale, je changeais immédiatement de parti, même si au bout du compte je me retrouvais toujours avec les mêmes personnes. Et chaque groupement y allait de ses actions révolutionnaires, et encore plus révolutionnaires, et de son journal, le seul à oser clamer la vérité: c'était à qui publierait les extraits de Trotsky que les autres n'osaient pas publier, preuves éclatantes du révisionnisme et du déviationnisme rampants. L'exégèse était aussi ardente qu'infinie. Arrivisme et positionnement, utopisme et réalisme, les mots s'entrechoquaient sans cesse dans cette poursuite infernale de la politique idéale...

Par-dessus tout, ce qui nous emballait le plus comportait ce qui pouvait choquer au maximum les braves gens; sous le couvert d'actions militantes, ces provocations nous procuraient les jouissances les plus intenses. Rien de tel que d'interrompre un cours où le pauvre professeur, complètement dépassé par les événements, se voit tout d'un coup se faire insulter et traiter de fasciste, accusé d'être un plumitif à la solde de l'impérialisme et de la bourgeoisie! Et quelle jouissance que d'entrer dans un magasin, un de ceux notoirement réputés anti-ouvrier, afin d'y casser quelques vitres, d'insulter le gérant et les vigiles, de badigeonner quelques slogans sur les murs, et de repartir en vitesse sans oublier d'emporter quelques souvenirs de bataille. Tout était permis, c'était la belle vie, où l'on pouvait vivre sans scrupule l'extravagance, du moment que l'on acceptait de faire de temps à autre son autocritique, et de reconnaître humblement qu'on se permettait d'inverser occasionnellement les priorités personnelles et les politiques. Cette purification ne me changeait guère de mon élan religieux,

lui aussi devait justifier l'orgueil de ses certitudes par quelques actes de contrition appropriés...

Cela aussi fit son temps, car bien sûr, l'homme, tout comme l'histoire, connaît ses époques. Ma soif d'absolu maintenait cependant toujours sa présence, loin d'être éteinte, et par de sinueux méandres académiques et professionnels, et surtout familiaux, je me découvrais à trente ans l'ambition de vouloir devenir milliardaire. "If you can't beat them, join them!" dit-on aux States. Cette expression n'a pas d'équivalent français, celle l'approchant plus ayant une valeur morale négative: "Il faut savoir hurler avec les loups"; cela montre ce manque d'esprit gagnant qui nous afflige, l'ambition reste chez nous une qualité bien trop mal perçue.

J'avais haï les Etats-Unis, j'en devins un grand admirateur, un inconditionnel. Ce changement de cap de ma part ne résulta d'aucun argument subtil. Il faut tout simplement expliquer que je m'étais retrouvé, pour des raisons diverses, à la tête d'une petite entreprise de bâtiment. Réalité oblige, il me fallait assumer mon destin. Rapidement, avec la démesure qui me caractérise, j'allais détrôner les plus grands. Il ne leur restait qu'à bien se tenir, mes maisons allaient peupler la terre entière... Ceci constitua mon nouvel apostolat. Je me mis donc à courir en tous sens, du matin jusqu'au soir, le jour et la nuit, car je devais être présent partout. Je m'occupais de tout, des achats de matériaux à la commercialisation des maisons, de la comptabilité au financement des ventes, des opérations d'emprunts jusqu'au choix des panneaux publicitaires, des horaires des ouvriers jusqu'aux couleurs des WC. Si je ne courais pas, dès que je m'arrêtais le moins, un profond sentiment de culpabilité m'envahissait et me taraudait l'âme. Mais en fait, même quand je courais, il me dévorait aussi. Le seul avantage de courir était que si je m'excitais assez, je pouvais parfois oublier cette douleur insistante.

Autant il fallait que mes maisons soient partout, autant il fallait que je sois partout. Il fallait que je travaille sans cesse, il fallait que je travaille en mangeant, il fallait que je travaille en dormant, il fallait que je travaille en respirant. Je ne pouvais pas passer sur un chantier sans trouver quelque chose qui ne collait pas, sans dénicher un détail à corriger, sans découvrir à tout instant l'inadmissible; sans cela, j'aurais eu l'impression d'être un irresponsable. Comme je ne réussissais pas à passer sur tous les chantiers tous les jours, je me sentais déjà coupable. Même en rentrant chez moi à une heure du matin, jamais avant, je me sentais encore obligé de faire un détour pour inspecter quelque terrassement ou construction en cours. Si j'étais rentré directement chez moi, après un quart d'heure,

trop énervé, je me serais mis à tourner comme un lion en cage, et, ne tenant plus en place, il aurait fallu que je ressorte. Je ne devais rentrer à la maison que pour me coucher, épuisé.

Devant mes absences, ma femme crut que je la trompais; elle ne pouvait pas imaginer! Je ne tentai même pas d'expliquer. Comment décrire une telle folie? J'étais un drogué; je devais m'entourer d'un tourbillon d'agitations, de chiffres et d'excitation. Je me nourrissais d'adrénaline. Si mon téléphone ne sonnait pas toutes les deux minutes, je m'angoissais. Dès qu'il sonnait je sautais dessus comme une bête sur sa proie, tout en pestant contre le fait que rien ne pouvait se passer sans moi. Je détestais que l'on me crût indispensable, je criais et hurlais qu'il était vraiment incroyable que personne n'osât prendre d'initiatives, mais le moindre pauvre bougre ayant osé décider quoi que ce soit sans m'avoir consulté se faisait incendier...

Je vivais de vibrations extrêmes, d'agitations violentes, et de transes permanentes. Cependant, hélas, plus mes maisons poussaient, plus mes dettes croissaient, les unes beaucoup plus vite que les autres, comme le disait Malthus. Et plus mon personnel augmentait, plus ma tête tournait; c'était une gigue folle, néanmoins, je ne pouvais cesser de danser...

Puis vint la crise, celle de l'économie, celle du système aurais-je dit plus jeune, et la mienne aussi. Ma société disparut, suite à une faillite, et je me retrouvai salarié dans une entreprise. Pendant quelque temps, je me contentai de simplement apprécier le calme, les journées qui connaissaient une fin, et le simple fait de pouvoir me promener sans me soucier de quoi que ce soit me procura les plus sublimes moments...

Cela ne dura pas, je ressentis comme un vague à l'âme: il me fallait agir, me trouver un but. Un beau jour, je devais avoir à peu près quarante ans, l'étincelle jaillit. Je me mirai dans la glace, j'avais compris. Avec le temps, j'étais devenu gros et adipeux, je devais devenir mince et musclé. Je ne l'avais jamais vraiment été, mais cela ne devait pas m'arrêter... J'étais même sidéré! Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Comment n'avais-je pas encore réalisé la nécessité d'une telle transformation qui devait affecter si profondément mon être même, surtout maintenant que je commençais à vieillir?

Dès que cette révélation m'eût atteint, je fus transporté, malgré mon poids. Ne connaissant que les départs en force, j'entamai cette nouvelle ère en ne mangeant absolument rien pendant sept jours et sept nuits. En même temps, je courus m'inscrire dans un gymnase où je m'exerçais à tous les agrès, à tous les instruments, pendant des heures, malgré les

efforts des moniteurs pour me tempérer: ils craignaient le pire au regard des couleurs que mon visage prenait. Fatigué, je m'arrêtais bien quelques instants, mais je reprenais de plus belle après une courte pause, jusqu'à ce que je n'arrive plus à marcher.

Au bout d'une semaine, malade, abattu par cet exténuant mélange de jeûne et de surmenage, le médecin m'ordonna quinze jours de repos. Je ne devais guère me décourager pour si peu. Je profitai de cette interruption forcée pour méditer sur la condition humaine, la mienne en particulier. Je compris mon erreur: j'avais voulu piquer un sprint au lieu de profondément respirer, comme pour un marathon. Campé dans ce nouveau rôle, j'achetai tous les livres traitant le sujet, me procurai une balance afin de peser feuilles de salade et grains de riz, et une autre pour moi-même qui affichait le poids à cent grammes près. J'établis une démarche rigoureuse et scientifique, un programme, afin d'aborder le problème sagement, froidement, avec calme et pondération.

En peu de temps, je me rendis insupportable, tant à la maison qu'au bureau, et j'arrivai même à devenir *persona non grata* dans l'autobus qui chaque jour me transportait. Atteint d'une excessive irritabilité, je m'étais transformé en une véritable soupe au lait: je m'emportais à la moindre peccadille, et sans même avoir besoin d'elle... Quand approchait l'heure des repas, je tournais en rond, et retournais, marchant sur mes pas comme un fauve affamé, attendant l'heure fatidique que je m'étais fixée à la seconde près, et dès qu'elle sonnait, je bondissais d'un seul élan, avalais en une minute et demie le quota de calories fixé, puis me retrouvais là, égaré, l'œil hagard, frustré d'une satisfaction jamais survenue. Il ne me restait d'autre exutoire, d'autre alternative, que de me précipiter au gymnase, et ramer, pédaler, soulever, pousser, courir, sauter, presser, bref suer jusqu'à mon âme, jusqu'à ne plus savoir où j'en étais, et, exténué, intoxiqué par l'ivresse de la fatigue et de l'épuisement, aller au lit m'écraser...

Un soir, trop fatigué pour tout autre activité, je regardais un peu la télévision, dormant à moitié, je vis un documentaire sur le poète allemand Schiller. La personne qui en parlait cita un extrait d'un de ses livres, qui me sembla si proche de mon état, sut si bien le décrire, que je gravais à jamais ces paroles dans ma mémoire. "L'âme de la plupart des hommes, lisait-il, est ainsi disposée qu'ils ne connaissent d'autres états que d'un côté un labeur qui tend les forces et les épuise, de l'autre une jouissance qui énerve." J'oublie ce qu'il raconta après, mais je me souviens d'une autre phrase: "Aussi bien rien ne nuit-il davantage à la réceptivité pour la véritable beauté que ces deux dispositions de l'âme, qui ne sont que

trop fréquentes parmi les hommes, et cela explique qu'il se trouve si peu d'individus, fussent-ils de l'élite ou même les meilleurs de l'élite, pour avoir un jugement juste en matière d'esthétique". J'avoue qu'entendre cela me troubla un peu, bien que je n'eusse pas de prétentions intellectuelles ni artistiques, mais quelques instants plus tard je m'endormais devant le poste, dans mon fauteuil...

De temps à autre, à ma grande honte, n'en pouvant plus, je craquais, et explosant, je m'enfonçais dans les délices de la charcuterie, dans les orgies de fromages et de crèmes, dans le stupre de la pâtisserie. Je plongeais avec délectation dans la plus totale débauche buccale. Dans ces cas-là, mon estomac, atrophié par le régime sévère que je lui infligeais, n'ayant plus une très grande contenance, rapidement m'envoyait les signaux de détresse signalant sa saturation. Mais ma bouche en désirait plus, car mes yeux avaient déjà dévoré d'avance je ne sais combien de délicieuses et jouissives bouchées; je souffrais à ce moment-là la pire douleur du gourmand, qui ne consiste pas comme on le croit souvent à manquer de nourriture, car celle-là n'est rien, à côté de la torture que nous cause la présence de mets délicats juste à portée de la main alors que nous n'avons plus faim. Cet être passionné doit-il alors oui ou non saisir, une fois de plus, cet ultime et minuscule morceau si séduisant que son corps repu ne pourra pourtant plus apprécier, au risque d'une douleur à l'estomac ou même de tout rejeter?

Quelle horrible mécanique que le corps humain, qui pour se sentir bien doit connaître le besoin, même si dans le besoin il ne peut pas se sentir bien...

Quand on a faim on est malheureux; quand on est rassasié on ne peut plus manger et on reste malheureux. Tellement peu d'instant de joie intense accessibles dans un tel désert de plaisir... Je méditais longuement sur ce véritable supplice de Tantale que constitue notre propre corps, me demandant avec pessimisme s'il pouvait nous rendre heureux...

A cette époque, mes humeurs passaient tour à tour de l'obsession maniaque et malade à l'énervement larvé, cette irritabilité à fleur de peau: j'étais prêt dans les deux cas à sauter à la gorge du premier venu. Je connaissais aussi la fatigue pâle, l'état dissocié, ou le détachement placide et béat. J'avais parfois l'impression bizarre que mon corps ne m'appartenait plus, mon esprit fantasque profitant étrangement de cette schizophrénie, avec une certaine satisfaction... J'éprouvais la plus grande difficulté à m'intéresser à quoi que ce soit d'autre: il y avait mon régime, il y avait mon jogging, il y avait mes exercices, le monde extérieur sem-

blait ne plus exister, tout au moins pour ma volonté et pour mon désir. Je me sentais quand même un peu embarrassé, parfois, quand je remarquais au gymnase les habitués qui, devant le miroir, s'admiraient sous toutes les coutures, devant, derrière, sur les côtés, voulant jouir au maximum de cet apanage dans lequel ils investissaient tant d'efforts. Le ridicule, telle une limace, pointait ses délicates antennes de tous côtés! De toute façon, au bout de quelque temps, je commençai à ressembler à un pantin décharné plutôt qu'à Tarzan. Pinnochio, j'avais envie de me nommer. Je riais, mais un peu tristement. J'étais là, à quarante et quelques années, maigre, et pas vraiment musclé, à court d'une passion. Comment pouvais-je vivre sans un absolu? J'étais déprimé...

Quand j'atteignis cinquante ans, mon père vint soudainement à mourir. Je venais de divorcer, je partis habiter chez ma mère. C'était décidé! désormais j'allais m'occuper de ma vieille maman...



Tropiques/Histoires de temps

*M*ercredi 15 août

J'ai réalisé aujourd'hui une étrange expérience. Je m'étais assoupi dans mon grand fauteuil, fatigué de la chaleur humide d'une de ces lourdes après-midi tropicales qu'amène chaque jour l'hiver dans ces régions, juste avant qu'explose l'orage et que surviennent ces dures pluies qui fouettent le sol de toute leur pesanteur, jonchant la terre de ruisseaux et ruisselets. Aux premiers éclats du tonnerre, je m'éveillai un peu et entrouvris à moitié les yeux, sans vraiment tenter d'émerger de ma torpeur, dans l'espoir que l'orage me laisserait me rendormir. Mais il insista, et après quelques coups de semonce, explosa vraiment, non loin de là, car les vitres de la maison tremblèrent. Je sursautai, malgré l'habitude; il faut croire qu'après tout, il est des choses auxquelles on ne s'habitue jamais. Mes yeux s'ouvrirent complètement, et je vis que la légère pénombre, due à l'intensité de l'orage, teintait la lumière d'un gris plombé, laissant la pièce s'emplier des signes avant-coureurs et prématurés d'une obscurité forcée. La tête penchée vers l'arrière, je regardais les traverses de bois soutenant le plafond. Elles se tenaient là depuis si longtemps...

Pourtant, je les trouvais tellement droites; je me demandais avec admiration comment quelque chose pouvait être aussi droit. Voilà bien une invention de l'homme, de bâtir avec des formes si ridiculement droites! dans un monde plein de zigzags, de tournants, dans un univers si rond, si courbe, tout ce qu'accomplissait l'homme était plutôt marqué par la rectitude. Je souris en pensant à ce que je venais de formuler; l'homme se démarque de la nature par sa rectitude, repensais-je, plein d'ironie. Je savourais ce bon mot quelques instants, comme un bonbon...

C'était une habitude que j'avais prise, quand une idée me plaisait, de m'y prélasser, de m'y complaire, de la contempler un certain temps, parfois longtemps, et je finissais ainsi par y croire. De toute façon, on croit toujours ce que l'on a en tête, ou on finit toujours par y croire,

même si l'on n'y croit pas; l'esprit de l'homme n'est pas ce qu'il croit être, mais plutôt ce qu'il croit... J'étais décidément en verve, j'étais ravi, j'adorais les paradoxes, la polysémie, les jeux de mots. Quel plaisir quand il m'en venait en tête, ou quand j'en découvrais au détour d'une lecture, au hasard d'une conversation! Je considérais chacun d'entre eux un peu comme un secret qui se cache lui-même, une poupée gigogne, ou plutôt un oignon, un oignon qui recèle son cœur sous sa propre peau, et plus on l'épluche plus on trouve la même chose, et on épluche encore, on arrive au centre, encore d'autres peaux... Des peaux, des peaux, toujours pareilles, on pense n'avoir rien trouvé d'autre, l'oignon est identique à lui-même, et pourtant on est ému, on se rend compte que cela nous a bien fait pleurer...

Cette image m'amuse, sans trop l'apprécier, car j'étais convaincu que toute la richesse de la pensée se trouve enfermée dans ces paradoxes, tels de petits bijoux, qui par leur simplicité bien éloignée de ce que l'on croit être la simplicité, emplissent l'esprit d'une découverte sans fin. Ce n'est pas étonnant que les oracles antiques se soient exprimés ainsi. N'est-ce pas après tout l'essence de la poésie? Ce que croient les hommes n'est pas ce qu'ils croient! Combien d'illusions - le sont-elles encore alors? - sont pour lui plus présentes que des réalités sans importance! Qu'est-ce d'autre que l'on appelle vivre d'espoir?...

La lumière continuait peu à peu à s'assombrir, les contours de la pièce persistaient à s'atténuer; bientôt je ne percevais plus que le crépitement de la pluie sur le toit et les vitres. Je ne distinguais plus rien, néanmoins il me plaisait de ne plus saisir que les sons. Je réalisais que la pluralité des sens tend toujours à favoriser certains d'entre eux, ou plutôt l'un d'entre eux, plus prédominant: la vision. Les autres se relèguent à l'évident, au saillant, on ne perçoit plus toute la riche texture de leur environnement; ainsi disparaissent tous ces moindres bruits qui composent la permanence et le mouvement du son. Pour bien voir on ne veut rien entendre; pour bien entendre il ne faut rien voir: tout change, le temps qui rythme le son et l'habite devient indispensable. La vision, elle, néglige le temps et connaît surtout l'espace, dans toute son instantanéité. L'espace de l'ouïe est limitée à la simple distance, ici prédomine la linéarité du temps. Pour la vision, le mouvement n'est jamais qu'une séquence d'immobilités; il peut s'arrêter, la vision ne s'interrompt pas pour autant, bien au contraire; mais si le mouvement s'arrête, l'ouïe n'a plus rien, n'a plus d'objet, elle devient vide... Je fermai les yeux, quoique cela ne fût plus nécessaire, et j'écoutai la pluie, avec de temps en temps le sifflement bref de quelque

oiseau qui osait encore sortir.

Craignant de me rendormir, je voulus allumer la petite lampe dont la lumière me servait généralement pour lire. Contrairement à son habitude, elle ne se trouvait pas à côté du fauteuil. Je me levai et tâtonnai à travers la profonde obscurité qui avait envahi la pièce afin de la retrouver; "on l'a déplacée", maugréai-je. Soudain, je tombai en trébuchant dessus, et me relevai en maudissant ceux qui doivent toujours tout chambouler pour être heureux, ces excités qui sont en manque si tout ne change pas périodiquement d'endroit, de forme, ou de tout autre caractéristique. Je remis la lampe debout, mais, très énervé, craignant de m'affaler à nouveau, je ne la rapportai pas à sa place habituelle près du fauteuil où elle devait toujours se tenir, et la rallumai là où elle était; je pouvais enfin retourner m'asseoir et frotter à l'aise ma jambe, douloureuse d'avoir heurté le bord de la table.

Une fois remis de mes émotions diverses, tant morales que physiques, je regardai autour de moi. Un sentiment curieux, une impression nouvelle, d'abord discrète mais d'intensité croissante, s'installait peu à peu... Je me sentis envahi par une sensation très particulière, d'autant plus bizarre que je n'en saisissais ni la nature, ni l'origine. J'avais le sentiment de me retrouver ailleurs, dans un autre endroit... Je tentai de me ressaisir en me disant que j'exagérais, que j'imaginai; parfois, il m'arrivait de me laisser aller ainsi à des perceptions trop exacerbées, mes passions prenaient le dessus... Je fermai les yeux un instant, puis je les rouvris. Non! j'en étais sûr! Quelque chose avait changé ici. Je réalisai en premier que la lumière, déplacée de son ancrage habituel, transformait totalement les proportions de la pièce; les rayons lumineux, déviés, ne se reflétant plus à leurs emplacements coutumiers, se teintaient différemment; toutes les formes se trouvaient éclairées sous des angles inhabituels, et leurs ombres se projetaient avec une différence encore plus amplifiée. Celle du petit buste, habituellement discrète, formait une silhouette gigantesque sur le mur pâle du fond de la pièce. Le fauteuil en face de moi demeurait, lui, plongé dans la pénombre, alors que normalement je pouvais suivre des yeux les courbes de ses rayures marrons. La pièce entière, en vérité, semblait avoir changé de forme. Mais ce n'était pas tout... J'étais de plus en plus incommodé...

Plus je découvrais, plus mon malaise augmentait: il y avait autre chose, je n'arrivais pas à définir quoi... Soudain, comme je levais les yeux sur le mur en face, là où je ne regardais pas souvent, cette partie de la pièce étant généralement sombre, je remarquai qu'elle m'observait, sans

sourciller, de ses deux yeux tristes, avec un regard légèrement penché, un peu en biais, me fixant un peu en dessous de mon propre regard...

Elle, c'était la petite fille au fichu rouge à points noirs, âgée de dix ans tout au plus, celle du grand tableau, celui encadré de bois doré gravé de quelques feuilles d'acanthé. Cette petite fille, je la connaissais depuis toujours; déjà, enfant, je venais l'admirer, jouant souvent à ses pieds. Là, pour la première fois, car jamais auparavant je n'avais remarqué cela, je réalisais que véritablement elle m'observait. L'arrière plan uni et foncé derrière elle disparaissait dans la pénombre, mais son petit visage pâle, désormais mieux éclairé, sa robe blanche pleine de rebords bouffants un peu grisonnants, le grand et large ruban écarlate lui servant de ceinture qui se nouait en une grosse boucle devant elle dont les extrémités retombaient et disparaissaient avec le bas de sa robe dans le cadre, ses bras souples et un peu potelés, une main retombant légèrement sur l'autre, à peine posée, ses petites épaules perdues dans les frous-frous du tissu, tout cela ressortait, paraissait si présent, si vivant...

Ce que je voyais surtout, que je n'avais jamais remarqué avant ce jour, c'était ce léger pli de chair le long de son cou, vers l'arrière, sur le côté, un peu en biais, celui que dessine la peau quand on tourne et incline la tête, et aussi cette petite boucle sur l'oreille, du même côté; je n'avais jamais relevé ces détails du tableau, non plus que ce regard si soutenu, et cette petite bouche un peu pincée ébauchant un sourire... J'en étais convaincu, elle me regardait, elle me surveillait, visiblement elle me parlait, ou plutôt, me reprenais-je en la contemplant, elle se parle à elle-même, et je dois l'écouter. Pour cette raison elle se tournait vers moi, indirectement, comme ces personnes qui s'adressent à vous mais demeurent tellement concentrées qu'elles vous ignorent, semblant chercher au fond d'elles-mêmes ces paroles qu'elles laissent tomber, et on croit alors qu'elles monologuent...

Qui était cette petite fille? Nul dans la famille ne le savait. Pourtant, quand le grand-père avait immigré d'Allemagne pour s'installer ici, il y a maintenant presque cent ans, ce portrait fut un des premiers objets qu'il plaça dans la maison. L'avait-il apporté d'Europe avec lui? L'avait-il trouvé ici? Représentait-il un membre de la famille? Tous l'ignoraient, et ceux qui auraient pu nous l'apprendre étaient depuis longtemps morts et enterrés. Alors, depuis ce qui pour nous était toujours, la petite fille faisait partie intégrante de la famille, elle et son secret, et sans exagérer, je pourrais même affirmer qu'elle incarnait la famille, témoin humain mais immuable de la brièveté du temps qui nous sépare du commencement.

Pour nous, nés sur le continent américain, immigrés de descendance, à la différence de nos cousins européens, le temps a un commencement; c'est une évidence, cela nous paraît si naturel. Le temps a aussi un nom: celui de l'aventurier qui a abandonné famille et amis pour tout risquer, aller au loin, partir ailleurs, engager une vie nouvelle. Et du fait de cet aspect ponctuel, l'histoire possède un visage, trace une continuité tout en marquant l'instant, celui qui fonde et initie. Le pauvre homme pour qui les années ne sont que celles, arbitrairement choisies, neutres, du soleil et de la lune, celles du calendrier, qui se succèdent toujours à la même vitesse sans commencement ni fin, pour cet être misérable, le temps remonte dans l'infini où tout disparaît, vidé de toute réalité...

— Tu connais la dernière! Je change immédiatement ma fille d'école!

Ça y est! Ma femme venait d'entrer. Pourquoi fallait-il que chaque fois qu'elle entrait, elle accompagnât son arrivée en trombe de dramatiques déclarations, sur des thèmes aussi multiples que divers, allant des règles de la bonne et de la mauvaise humeur qui s'ensuit, à la dernière guerre éclatée sur le globe, en passant par les inévitables remous de la vie quotidienne agitant l'innombrable quantité des membres de notre famille. Dans tous ces cas de figure, quels qu'ils soient, il valait mieux patienter avant de tenter le moindre mot ou le moindre geste; il était plus sage d'attendre un épuisement minimum de l'élan initial, une certaine atténuation de l'envolée, avant de pouvoir se hasarder à une quelconque réaction. Que ce fût une fuite, une diversion, un commentaire ou une tentative d'interruption, toute brusquerie ne pouvait, mal calculée, qu'accentuer la tension émotionnelle soutenant l'événement du moment, ou plutôt ce moment dont elle voulait faire un événement. Quant à s'échapper, tout essai d'évasion aurait entraîné une poursuite implacable jusqu'à terminaison de l'histoire en question, avec pour punition l'élongation de la chose, ne serait-ce que sous forme de répétitions successives ou d'exégèses supplémentaires. Je baissais donc la tête, et laissais passer l'inévitable bourrasque.

— Je ne sais vraiment pas qui va à cette école! Mais alors là!

A ce point-ci, la routine exigeait que je réponde quelques mots du style de:

— Ah bon! Que s'est-il passé?

Une très légère pause dans son flux verbal avait été aménagée afin que j'y place cette confirmation de mon intérêt, que je fournisse la preuve de l'engagement de mon attention.

— Eh bien! figure-toi que ta fille a été invitée à déjeuner par une amie. Elle y est allée. Tu te souviens quand même que ce midi elle était absente! Eh bien, chez cette fille, il n’y avait personne! Les parents travaillent tous deux, et ils n’ont pas de personnel, alors les deux filles étaient seules. Elles se sont préparé leur déjeuner elles-mêmes. Tu t’imagines un peu! Elles ont dû manger n’importe quoi!

Sans doute pouvais-je imaginer, mais peut-être pas sous la forme du drame horrible que racontait mon épouse à propos de notre fille de quatorze ans, évocation loin de me faire frémir. Je me demandais plutôt qui ma femme avait bien pu rencontrer en sortant de l’école où elle était passée prendre notre fille pour être ainsi remontée. En effet, chaque événement qu’elle me rapporte est chez elle nécessairement teinté de l’incontournable avis de quelque sœur, belle-sœur, cousine ou tante, opinion dont le choix implique des conséquences aux possibilités infinies, avis qu’elle ne manque pas de solliciter en visitant ces dames ou en les appelant au téléphone.

Le téléphone! instrument diabolique! investissement maintes fois amorti depuis longtemps chez nous, je me demande encore si son installation avait procédé d’une sage décision. Grâce à cet instrument surutilisé et grâce aux incessantes visites, - la sonnerie du téléphone et celle de la porte jouant un duo infernal -, grâce aux navettes de ma femme et des autres, il existe dans notre famille un réseau aussi dense qu’informel de renseignements en tous genres, en majorité féminin. Plus précisément, cette corporation constitue une source intarissable de commentaires éditoriaux sur l’information en général. L’opinion établie y reste loin de l’uniforme, puisque selon les adresses et les branches dynastiques, tel ou tel événement prendra une ampleur ou une coloration fort différente. Quoique étrangement, prises ensemble, ces femmes arrivent quand même à accorder leurs violons par quelque surprenant phénomène d’unanimité, l’unité familiale primant sans doute sur tout...

En tout cas, pour l’instant, pour moi, pas question d’argumenter! Autant l’opinion juste que l’émotivité adéquate n’étaient pas encore mises en place quand mon épouse allait relater quelque incident ou événement possible à une consœur, afin de solliciter son avis, autant tout cela était bel et bien établi et confirmé, plus tard, quand elle bondissait sur moi et mes passives oreilles, toujours avec cette insoutenable intensité, le cours du monde ayant immanquablement basculé ce jour-là. Ce n’est pas que mon épouse ne m’écoute pas, mais disons que sur l’événement à chaud, pour une raison que j’ignore, et sur laquelle j’avoue ne m’être

jamais réellement penché, il ne sert à rien que je m'exprime; je n'ai voix au chapitre qu'avec le recul du temps, sur le passé, le futur à la rigueur s'il n'est pas trop immédiat, mais du présent, je suis absolument exclu. La seule raison, maintenant que j'y réfléchis, doit être que je n'utilise jamais ce ton aigu, distendu d'intensité, approprié à la chevauchée, au rapide, à l'action; j'enlève à l'immédiat tout son intérêt vibratoire.

— Ah!

J'avais signalé que j'écoutais, que j'avais entendu l'explication complète des faits et ses conséquences; cette brève syllabe devait constituer, je l'espérais, un tribut suffisant aux mannes de l'information sur le vif. Mon épouse relança un ultime "Tu te rends compte!", puis sortit, considérant avoir épuisé le sujet pour l'instant avec l'auditeur du moment pour passer à une autre étape de son plan d'action. Elle ne put s'empêcher de lâcher quand même son habituel:

- Il n'y a pas assez de lumière ici, à force tu vas t'abîmer les yeux.
- Non, je t'assure, c'est très bien ainsi.

Après qu'elle fût finalement sortie de la pièce, j'attendis un certain temps que retombât l'air brassé par le tourbillon qu'elle avait engendré; je voyais presque les particules de mouvement en suspension dans le vide, éparpillées un peu partout dans la pièce. Je me renfonçai dans mon fauteuil, et jetai un regard vers le tableau. La petite fille était toujours là, pensive, m'observant doucement. J'étais perplexe. Pourquoi étais-je fasciné par ce visage songeur? Peut-être n'était-ce qu'une enfant qui avait pris une pose sérieuse pour le peintre, lui par son art avait ajouté cette profondeur du regard; ce n'était qu'une image améliorée... J'essayais de raisonner, mais j'avais beau faire, cela ne changeait rien, et en réalité peu m'importait; elle était là, sa seule présence me plaisait et me dérangeait à la fois...

Elle me dérangeait car elle était si jeune, et pourtant si vieille... Son corps était juvénile, ses vêtements anciens. Elle était comme le temps, changeant mais toujours identique à lui-même, immuable, malgré les inexorables avanies semées par le quotidien, malgré sa propre usure. "Rien de nouveau sous le soleil". Sous nos latitudes, et surtout chez nous, c'est vraiment le cas de le dire. Ce sont toujours les mêmes qui arrivent, partent, naissent et meurent. Toujours les mêmes, toujours là, et si ce ne sont pas eux, ce sont leurs enfants.

Tous les ans, à la même date, nous organisons la même fête de famille dans ce même vieux théâtre aux décors mordorés. Toujours y sont présentes les mêmes sensations: bruits et couleurs, lumières et tissus,

musiques et paroles, tout se conjugue dans la plus complète ignorance du temps. Année après année, sous les mêmes déguisements, se trouvent des enfants différents. Immanquablement ils défilent, vêtus de leurs vêtements chamarrés, heureux d'être ainsi habillés, tout fiers, et ils courent dans les allées, afin de se montrer. De petites figures entrouvrent, comme d'habitude, de temps à autre, le rideau de la scène pour se faire voir et se laisser admirer. Et dans la salle s'entassent tant d'expressions moroses, sourires qui ont vécu le temps... On dirait que parfois ils s'illuminent, bizarrement, ne serait-ce que quelques instants. Non! cela ne peut être! car ils sont toujours les mêmes, ceux qui viennent, invariablement, pour toutes les visites, anniversaires, mariages, et enterrements; les mêmes, toujours les mêmes, inlassables et inlassablement, ils reviennent, les mêmes visages, tous avec leurs histoires, les mêmes histoires, celles qui remontent le temps, le traversant à l'envers.

Toutes ces histoires ne sont en fait qu'une seule histoire, celle qui est déjà racontée. Chacun possède bien quelque nouvelle petite anecdote à rapporter, mais que sont-elles, toutes, à côté de leur histoire, la vraie, l'éternelle, celle qui ne change plus? Que sont ces brindilles à ce chêne centenaire? Et pourtant, encore et encore, ce sont elles, ces petites histoires, qui constituent l'âme des visites, la fibre des rituels échanges; elles en composent le terreau, narrées et commentées à l'infini, car manque toujours un infime et dernier détail. Et eux, ces masques, sont ceux qui rendent interminables les histoires, toujours ces mêmes histoires. Ainsi le temps fait uniquement semblant de passer, et la petite fille est toujours là, bien sage, au milieu de son cadre...

C'est comme cette cohue dehors, ces moteurs, ces vieux autobus bruyants et pétaradants, ces cris, ces sifflets, ces rues bariolées, ces trafics en tous genres. Tous font semblant de se presser ou d'attendre, drôlement. Quoi de nouveau sous le soleil?

Je regarde la petite, elle est là, elle, vraiment, et elle est vraiment le présent, toujours là, si vieille et pourtant si jeune. Elle incarne la véritable image du temps.

Jeudi 16 août

Aujourd'hui, un léger tremblement de terre a secoué la maison, une première fois, puis un petit écho peu de temps après. Rien de grave. La vibration a fait tomber le cadre de la petite fille. Il s'est brisé.

Le Vieux Chroniqueur

Bien sûr, c'était une autre époque!

Le vieil homme se souleva légèrement de son fauteuil, se pencha vers l'avant et cogna sa pipe sur le linteau de la cheminée où finissaient de se consumer trois ou quatre bûches de chêne, éparpillant les brins de tabac à moitié carbonisés et la cendre, ce qui produisit quelques étincelles au contact de l'âtre. Comme la nuit tombante commençait à atténuer les formes et les teintes, et que, emportés par la discussion, nous n'avions allumé aucune lampe, ces petites lueurs me parurent particulièrement vives et colorées, et m'impressionnèrent fortement: mon esprit échauffé par les histoires du vieil homme et par son eau-de-vie revoyait en ces sursauts de vie lumineux les personnages à la fois si proches et si mythiques qu'il me décrivait depuis maintenant plusieurs heures avec ce ton grave mêlé de l'humour particulier des vieux paysans, ces chroniqueurs infatigables, ces moralistes déconcertants, ces sages à la sagesse pour nous si étrange.

J'avoue que cet homme, que je connaissais depuis peu, produisait sur moi un très grand effet. Ayant terminé à peine un mois auparavant, après des années de dur labeur, ma thèse de doctorat, j'étais venu me reposer là quelque temps pendant les vacances, avant d'aller rejoindre ma nouvelle affectation de professeur de philosophie. J'avais consacré plus de dix ans à apprendre, comparer, discerner, résumer, disséquer, analyser, attaquer et défendre, dissenter, et je pouvais désormais discourir en long, en large et en travers, à l'endroit ou à l'envers, de l'impératif catégorique, de la substance et de l'accident, de l'esprit du monde, de l'être et du néant, de l'être et de l'étant, et même de l'être et du non-être; rien de l'histoire de la pensée occidentale ne m'était plus fondamentalement étranger, même si bien sûr, m'étant spécialisé dans la philosophie critique allemande, je connaissais certaines périodes mieux que d'autres.

Cet homme-là, sans le savoir, venait de me ramener loin en arrière: il me rappelait mon enfance, mon adolescence aussi, celle d'un rêveur, d'un élève moyen certes, mais très porté sur la littérature. Il me causait un véritable dilemme, me rendant un peu mal à l'aise, sans que je sache vraiment pourquoi. Je revivais mes dix-huit ans, où la découverte de

la philosophie en terminale constitua pour moi une réelle révélation. J'ignore si la raison principale en fut que je tombai amoureux de la jeune enseignante chargée de nous initier à cette matière bizarre, si différente, qui nous intriguait tant, cette science qui se niait elle-même, qui prenait pour objet la vérité tout en se refusant la possibilité de la définir, ou si ce fut à cause de la nature passionnée de cette jeune femme qui nous faisait vibrer avec chaque philosophe, - nous nous sentions allemands avec Leibniz, grecs avec Platon, révolutionnaires avec Rousseau et chrétiens avec Augustin -, mais cette année-là, beaucoup d'entre nous obtinrent d'excellents résultats au baccalauréat de philosophie. Nous eûmes sans doute beaucoup de chance car, plus tard, je devais avoir l'occasion de vivre à quel point l'enseignement de cette matière peut devenir purement scolaire et stérile, sinon servir d'excuse au plus profond cynisme.

Je revoyais aussi mon enfance. Très jeune, ma mère entreprit de m'apprendre à lire, avant même que je connusse l'école; elle nourrissait de grandes ambitions pour son petit garçon, son fils unique. Pour être franc, même si ce souvenir m'embarrasse un peu, elle désirait que je fasse l'École polytechnique, et mon enfance fut bercée de cette volonté qui animait les efforts de sa pédagogie. Elle m'enseigna à lire et à écrire très jeune, si bien qu'elle réussit à m'épargner la première année d'école primaire, et j'entrai directement dans la classe supérieure. Grâce à cette avance due à une mère dévouée, je démarrai du bon pied, lancé pour devenir un bon élève. Cette hâte était-elle souhaitable? je me pose toujours la question... Loin de s'arrêter en si bon chemin, ma mère s'employa à m'éviter encore une année de scolarité. Et qui prétend qu'on n'arrête pas le temps?.. Toujours est-il que cette facilité, liée à une situation où je me retrouvais avec des élèves plus vieux, aboutit à ce que je pris l'école avec une très grande désinvolture. Ce détachement dura jusqu'en cette année de terminale, quand je découvris la passion qui consume, en cette adolescence qui se détermine justement comme l'âge qui se nourrit de ses propres embrasements.

Cette désinvolture jouait-elle nécessairement un rôle négatif? Peut-être pas, tout simplement parce que je pouvais me la permettre, et peut-être encore devait-elle porter certains fruits... Ainsi, toutes mes passions d'enfance se trouvèrent hors de l'école, mais un virus en particulier m'avait attaqué: je m'étais épris avec fougue des livres et de ma bibliothèque. M'encourageant, ma mère une fois de plus avait guidé mes pas, et m'achetait au fur et à mesure des années les collections de livres d'enfant correspondant aux différentes époques que je traversais. Je connus les livres d'images, puis la bibliothèque Rose, la Verte, et la Rouge

et Or, avant d'accéder finalement, quand le conseil maternel le permit, aux éditions de livres plus sérieux. Peu à peu mon goût de la lecture tourna à l'obsession. Je devais tout lire, et cette idée fixe me hanta à tel point, qu'à l'occasion d'une rentrée scolaire, je décidai de parcourir tous les livres de la bibliothèque de l'école en suivant l'ordre alphabétique. J'arrêtai finalement au troisième livre, dont le titre commençait par la lettre A, et qui heureusement s'avéra un livre de géographie fort ennuyeux. Cette leçon de sobriété me rendit conscient pour la première fois de la prétentieuse démesure de toute théorie systématique, et m'obligea dans ce cas précis à revenir à des choix plus judicieux.

A travers toutes ces lectures, je développai une attirance particulière et durable pour les contes et les légendes, ceux de tous les temps et de tous les lieux. Quel enchantement me procuraient ces histoires! Les mythologies égyptienne, grecque ou celte, Râ, Apollon et Odin, me ravissaient en mes instants les plus précieux: Midas, qui aspirait à tout posséder et obtint le pouvoir de tout changer en or, son inconscience le rendit fou; son barbier qui ne sut s'empêcher de révéler le secret des oreilles d'âne du roi aux roseaux, eux le répétèrent bien sûr au premier souffle de vent; l'histoire de ce roi africain qui recommanda à ses sujets la sagesse des tortues pour éviter la folie des hommes; Isis qui ramassa et recousit les morceaux épars de son mari afin de le ressusciter... Tous ces contes suscitaient les plus intenses plaisirs. Elles me fascinaient, ces légendes qui pourtant recouraient toujours aux mêmes thèmes: la quête de la vérité cachée, le triomphe de la justice et de la vie, la punition de la petitesse et de la méchanceté.

Quand j'y repense maintenant, cela me paraît bien loin, mais je me demande comment vieillirait une société sans mythes, ignorant le sacré; à quoi réussirait-elle encore à rêver? quelle importance pourraient y connaître les rêves? quelle réalité pourraient-ils y incarner? Si l'on ne peuple pas son imagination de ces personnages aussi beaux que grands et vivants, de quelles horreurs, de quelles tristesses se remplira l'esprit? Ne vaut-il pas mieux rester, comme un enfant, crédule? Peut-on vivre sans croire à ce qui est infiniment plus que nous-mêmes, sans tenter de deviner ou d'imaginer ce que nous ne pouvons pas voir, et à peine envisager?

Evoquer tout cela me rendait fort songeur... J'étais rendu si loin de là maintenant, après ces âpres années de labeur et d'analyse, si loin de ces ardeurs juvéniles, de ces déclarations à l'emporte-pièce, de ces désirs inassouvis pour qui l'absolu représente une réalité, non pas une notion ou un concept. Un léger frisson me traversa le dos. Et pourtant, j'avais accompli ce que l'on attendait de moi... Etait-ce bien cela, réussir?

Le vieux avait recommencé à parler, je ne m'étais pas aperçu qu'il se taisait depuis un certain temps. Reprenant de sa voix grave qui me sembla surgir d'une autre époque, il poursuivit :

— Il y a une histoire que je me dois de vous raconter. Elle est assez triste, mais ce sera la dernière; je vous laisserai ensuite aller vous coucher. C'est une histoire vraie, celle d'une fille d'ici. Jeannette Deschamps, elle s'appelait. Ce que vous allez entendre, je le tiens de mon grand-père, lui le tenait du sien; ce dernier fut pour un temps fiancé avec la jeune fille, c'est pour cela qu'il connut l'histoire de première main. D'ailleurs, les Deschamps, ils habitaient juste à côté, là, dans la maison que vous avez dû apercevoir juste au bout du jardin, avant d'arriver chez moi. Sûr que cette maison, elle n'est pas en très bon état, ça fait longtemps que plus personne ne s'en occupe. C'est un cousin du côté du père qui l'avait reprise à la mort des parents de la Jeannette, et il n'a jamais eu d'enfants. Les Deschamps, eux, n'ont jamais eu qu'une seule fille, et comme vous le verrez, la pauvre n'aura guère eu le temps d'être mère. Après ce cousin-là, ce fut encore un petit cousin à lui qui récupéra la maison; lui non plus n'a pas pu avoir d'enfants. Alors vous comprenez, à force, dans le village, ça s'est mis à jaser, à répéter des tas de bêtises à propos de la maison, hantée qu'ils disent, par l'esprit de la Jeannette qui n'a le droit d'aller ni en enfer, ni au paradis, ni même au purgatoire, après ce qu'elle a commis. C'est pour cette raison que le propriétaire d'aujourd'hui, comme les Deschamps se sont tous éteints les uns après les autres sans jamais avoir d'enfants, il n'est même plus un Deschamps. Il a hérité de la maison, mais il aime mieux ne pas y habiter. Il voudrait bien la vendre, mais c'est évident que personne n'en voudra. Vous voyez pourquoi la maison est dans cet état: personne ne s'en occupe.

Le vieil homme s'était penché peu à peu tout en racontant son histoire et regardait ses grosses mains poilues comme s'il y retrouvait sa mémoire, y cherchant son inspiration; enfin, il souleva sa tête brusquement, et me lança :

— Encore un petit marc, M'sieur Jean?

La tête commençait à me tourner doucement, tant à cause de toutes ces histoires, certaines s'avéraient horribles, que de l'humeur étrange de mon interlocuteur, et des quelques verres de son eau-de-vie de poire qu'il m'avait servis. Je ne savais plus très bien où j'en étais, surtout moi qui étais habitué à ne jamais boire d'alcool tant cela me déconcentrait et m'empêchait d'utiliser chaque goutte de mon temps pour mes chères études. Je ne prenais non plus jamais de café ou de thé, de peur que cela

m'énerve et m'empêche de travailler; quant au tabac, voilà plusieurs années que j'avais arrêté d'en fumer, ayant même laissé tomber la pipe qui pourtant m'était si chère, toujours pour cette raison. Aussi l'idée d'un verre de plus, alors que je sentais irréversiblement l'ivresse gagner du terrain sur ma conscience, me causait de sérieuses inquiétudes.

— Vous êtes gentil, mais je crois avoir assez bu pour ce soir.

— Allons, un petit verre de mon petit jus ne peut pas vous faire de mal. C'est du vrai, du bon, il ne pourra que vous remettre les idées en place. Et puis, vous savez, par ici on ne refuse jamais un verre; si vous voulez connaître l'histoire de la Jeannette Deschamps, il ne faudrait pas me laisser boire tout seul, autrement je n'arriverai pas à continuer.

Fin psychologue, le vieil homme était redoutable, et mon esprit bien embrumé ne sut quoi lui répondre.

— Eh bien, si vous le dites...

Le plus drôle, maintenant que j'y pense, est que mon esprit, rompu à sa gymnastique habituelle, tellement exercé à ne jamais rien affirmer sans une citation philosophique précise, avec référence dans le texte, réussit - même dans ce contexte bizarre - à me fournir ladite citation, choisie cette fois chez Platon, dont maintenant je ne me souviens plus exactement; elle prônait à peu près que autant boire n'est pas souhaitable pour un jeune homme, abstinence et sobriété lui étant plutôt recommandées, autant plus tard il est souhaitable qu'il boive afin d'égayer la tristesse naturelle du cerveau vieillissant. Je me laissai aller à un petit sourire en me rendant compte de ce réflexe; le vieux le remarqua et me taquina:

— A la bonne heure, ça va déjà mieux, je crois!

Et il me servit un verre d'eau-de-vie, qui, contrairement à l'adjectif qu'il utilisait si indûment, n'avait rien de petit. Il alla se rasseoir, reprit sa pipe, se cala dans son fauteuil, rebourra et ralluma le tabac et, après quelque bouffées de réflexion se décida à reprendre le cours de sa narration.

— Vous savez, l'histoire de la Jeannette Deschamps, il y en a beaucoup qui la racontent, mais c'est vraiment n'importe quoi... Avec ce qui s'est passé autour de cette maison, ils sont tous devenus comme fous, et ils débitent des balivernes, ils inventent des sornettes, des contes à dormir debout. Il y en a même qui vont jusqu'à dire que cette pauvre fille était une sorcière... Qu'est-ce que les gens ne vont pas chercher quand ils s'y mettent! Si ce n'est pas triste d'entendre des choses pareilles! La Jeannette, une sorcière! Si mon grand-père entendait ça, il piquerait une de ces colères! Je le vois et je l'entends d'ici! De toute façon, quant à moi, de nos jours, j'ai l'impression qu'il n'y a plus grand-chose à comprendre

dans ce que colportent les gens. J'ai dans l'idée que tout le monde est devenu fou! Ou alors c'est moi....

Nous, les paysans, on n'est presque plus; nous sommes les derniers. Tous ils partent, les jeunes, ils s'enfuient en ville, je ne sais ni où ni pour quoi faire. La seule chose qu'ils savent, c'est qu'ils n'ont plus envie d'être paysans, ou que ce n'est plus possible de nos jours. Ils veulent travailler en ville, mais ça n'a pas l'air d'être l'Amérique là-bas. Remarquez qu'ici non plus... Les terres, dans notre coin, il en reste tellement à vendre que ça ne vaut plus un sou. Et les autres, avec leurs discours, on croirait qu'ils veulent nous convaincre que désormais, il n'y a plus besoin de nourriture. On va faire des biftecks avec des pneus, à ce que certains prétendent. Après ça, ils parlent d'aider ceux qui meurent de faim en leur envoyant de l'argent...

Je n'y comprends rien, et pour moi, comprendre tout ça, c'est avoir des araignées dans le plafond! Ça me rappelle le Pierrot... Le pauvre, il n'avait jamais été très en forme celui-là, et puis un jour, on ne sait pas très bien ce qui arriva, mais la tête lui a tourné. Un gros orage avait éclaté cet après-midi-là, c'était normal, par un de ces temps lourds et chauds, et puis après, le soir, le Pierrot a débarqué au café; tout d'un coup il était devenu complètement cinglé. "J'ai tout compris! J'ai tout compris!" n'arrêtait-il pas de répéter. Depuis cet événement, son passe-temps favori fut de ramasser des cailloux sur le bord de la route et de les emporter chez lui. Il les cachait, parce qu'il craignait qu'on les lui vole, à qu'il disait; ses cailloux, c'était son trésor! Il prétendait devenir millionnaire et pouvoir acheter tout ce qu'il voulait, même le château de Trévy, le manoir du bourg d'à côté, qu'il allait reprendre au Baron. Sa pauvre mère en mourut de chagrin; heureusement, car la brave femme aussi devenait complètement fêlée; il faut croire que les folies comme ça, c'est contagieux. D'ailleurs les autres, ceux qui causent toujours, ça doit être l'épidémie chez eux, parce qu'ils reprennent tous le même refrain: que les paysans il ne faut plus qu'ils soient des paysans et qu'à ce moment-là on leur donnera des sous, on ne les paiera que s'ils ne font rien, s'ils laissent tout en friche...

Enfin, je ne veux pas vous ennuyer avec nos affaires de paysans, ce n'est pas ça qui vous apprendra ce qui s'est passé avec la Jeannette Deschamps.

Je me sentis un peu rassuré de revenir au sujet initial, car j'avoue que dans l'état où je me trouvais, j'avais du mal à suivre ces pérégrinations; le parcours philosophique, politique, économique, psychologique,

sociologique et autre du vieux bonhomme me laissait pantois. Déjà, de manière générale, je n'appréciais jamais trop le mélange des genres, surtout cette manière de passer d'un domaine à un autre, mais là, de surcroît, je ne suivais vraiment plus.

— Ah, la Jeannette Deschamps, quel beau brin de fille c'était! Pour sûr c'était la plus jolie gamine de tout le pays. Pas une ne lui arrivait à la cheville... Vous auriez dû entendre comment mon grand-père en parlait, il en avait les larmes aux yeux, c'était comme si elle était devant lui, comme s'il la voyait... Toute mon enfance, je ne me rassasiais jamais de l'entendre me répéter éternellement avec les mêmes mots: "Il fallait la voir au sortir de l'église le dimanche matin, après la grand-messe. Les gens venaient de partout, les jeunes surtout, ils arrivaient de tous les villages avoisinants, rien que pour admirer la Jeannette Deschamps. Tous n'avaient d'yeux que pour elle quand elle apparaissait, dans sa jolie robe blanche à dentelle, avec son grand châle brodé, inondé de ses longs et magnifiques cheveux châtains, son visage si doux et si fin éclairé par deux beaux yeux bleus en amande. Elle se tenait là, bien sage, pas fière, un petit sourire aux lèvres, le regard légèrement baissé, puis s'en retournait chez elle, marchant derrière ses parents, de son pas si gracieux. Les gars la contemplaient avec une telle admiration, toujours comme si c'était la première fois, quand ils longeaient tous trois la grande allée bordée de marronniers qui va d'ici à l'église."

Si un gars un peu plus hardi que les autres se risquait à lui adresser la parole, elle faisait un petit signe de la tête et continuait son chemin, toute droite, gauche et un peu timide; quant à ses parents, eux, ils ne se retournaient même pas. Il ne plaisantait pas, le père Deschamps, il était plutôt strict, et tellement orgueilleux pour sa fille. Mais si un jeune homme se présentait avec ses parents, surtout que par ici tout le monde se connaît, alors on se saluait, on se souhaitait le bonjour quelques minutes, le jeune homme avait le droit d'adresser ses respects à la Jeannette, de converser un peu avec elle, ce qui lui permettait ensuite de se vanter auprès des autres, prétendant que la jeune fille lui avait confié ceci ou cela, en sous-entendant qu'elle avait bien apprécié de s'entretenir avec lui. Jadis, ce n'était pas pareil, il ne fallait pas grand-chose pour être content; de nos jours, les gens ne savent plus ce qu'ils ont, ni ce qu'ils font, ni même ce qu'ils veulent.

Tous s'accordaient à dire que la fille était très réservée, quoique gentille et charitable. Tout le monde connaissait son bon cœur dans le village. Elle consacrait beaucoup de son temps à aider les vieux, à leur rendre visite; souvent elle aidait la pauvre mère de Pierrot après que celui-ci ait

chaviré. Pleine de prévenance, chaque fois qu'elle se rendait chez eux, elle apportait des pierres qu'elle ramassait sur le chemin, choisissant soigneusement celles que ce malheureux garçon préférait, les toutes rondes et plates comme des galets. On souriait, quand on l'observait remplissant ainsi les pans de son tablier, bien qu'avec une certaine retenue, car certains trouvaient qu'elle avait l'air d'un ange venu aider les hommes.

Ses parents, comme je l'ai déjà mentionné, se comportaient de manière assez sévère. Son père désirait ardemment que sa fille devienne quelqu'un; dans sa tête, c'était une reine. Il faut expliquer que le pauvre, fils de journalier, n'avait même pas pu apprendre à lire et à écrire, mais avait réussi, en travaillant avec acharnement toute sa vie, à posséder une des plus grosses fermes du coin; de plus, il avait fait construire et habitait une belle demeure au milieu du village, au lieu de son ancienne petite maison familiale, fort éloignée de tout. C'était un homme très droit, très respecté, mais plutôt âpre au gain. De surcroît, son succès l'avait rendu un peu distant et froid, isolant la petite famille au fur et à mesure que les années passaient. La mère joua un rôle déterminant dans cette histoire. Fille unique, un peu gâtée, Deschamps avait trouvé en elle un beau parti, surtout pour lui qui à l'époque n'était nanti de rien d'autre que de son courage et d'une belle prestance. Elle, d'un caractère assez fantaisiste, adorait les colifichets. Elle s'assagit un tantinet au contact de son mari, mais réussit à lui mettre dans la tête que leur fille était destinée à un prince. Tous les deux concevaient à ce sujet les projets les plus extravagants, comme une sorte de douce manie qui les tourmentait.

La Jeannette restait assez imperméable à tout ça: ni la situation de ses parents dans le village, ni non plus leurs idées ne lui montèrent à la tête. (A travers les brumes éthyliques de mon cerveau me traversa soudain l'idée juvénile que, décidément, les parents sont bien tous les mêmes. Je ressentis la nette impression de connaître cette fille, et sa famille, depuis toujours...) Elle n'ignorait pas tout cela bien sûr, cependant elle savait rester elle-même, aidant toujours les vieux du village, n'adoptant jamais ce côté hautain qu'affectaient de plus en plus ses parents.

Un beau jour, mon aïeul, plutôt beau garçon, revenant du service militaire, l'aperçut et ressentit le coup de foudre pour cette fille magnifique qu'il n'avait pas vue depuis deux ans, sa voisine qu'il connaissait pourtant depuis longtemps, maintenant métamorphosée en femme. Il lui parla par-dessus le muret couvert de lierre séparant les deux maisons, guettant les moments où elle viendrait étendre le linge, et elle tomba bientôt amoureuse de lui. Ils se fiancèrent en secret, car elle craignait que ses parents n'acceptent jamais qu'elle épouse un gars du village,

même si l'on ne concevait pas très bien qui d'autre elle aurait pu épouser, puisqu'ils ne fréquentaient absolument personne. Enfin, c'était comme ça, et les deux tourtereaux s'aimaient en secret, sans le dire à personne, sans réfléchir pour l'instant plus loin que l'immédiat...

C'est alors que survint le fameux événement, celui qui amena avec lui le malheur. Parfois le hasard fonctionne bien étrangement... J'essaierai d'expliquer au mieux la manière dont cela s'est déroulé. Figurez-vous qu'à cette époque vivait le Baron, l'ancêtre de l'actuel propriétaire du château. En ce temps, la famille y résidait encore toute l'année, pas comme maintenant, où elle n'y vient que pendant les vacances. Or, le Baron, qui ne descendait guère de son cheval, chassait sans cesse, même à la saison où les bêtes sont en gestation. Une insatiable frénésie l'habitait: chasser remplissait toute sa vie. Cet homme était en fait hanté par un terrible passé, mais je vous garderai cette partie de l'histoire pour une autre fois...

Donc, par un beau jour d'été, après une chasse sous une aride canicule, il dut passer près du village, solitaire comme toujours, et il y pénétra afin de se rafraîchir et d'abreuver son cheval. Généralement il le faisait boire directement à la fontaine, ce que les gens n'aimaient pas trop, cette fontaine d'où ils tiraient l'eau potable n'étant pas pour les bêtes, mais c'était le Baron, et nul n'osait rien dire. Ce jour-là, la Jeannette s'y trouvait, elle remplissait un seau d'eau pour la mère de Pierrot. Quand arriva le Baron, il la vit, dut trouver charmante cette jeune fille penchée sur son seau, avec ses muscles grâcles tout tendus, et il lui demanda si elle pouvait lui donner un peu d'eau pour étancher sa soif. Elle, toujours polie, avec son petit sourire, quoique légèrement impressionnée par le Baron qu'elle avait reconnu, prit cette grande louche que les femmes utilisaient pour l'eau à l'époque, qu'elles gardaient pendue à la ceinture par le bout du manche replié en crochet, et la lui tendit, remplie, osant à peine le regarder. J'imagine que le cœur de ce pauvre homme ne fit à ce moment-là qu'un seul bond, parce qu'il tomba fou amoureux d'elle...

Rapidement, tout le monde apprit cette folie du Baron, car il débarquait maintenant au village à tout bout de champ, guettant visiblement la jeune fille, ne serait-ce que pour la contempler, tout simplement, de loin, dès qu'il l'apercevait. Parfois, plus rarement, s'il la surprenait sans personne aux alentours, il tentait de lui adresser la parole, mais elle lui répondait à peine, toujours avec ce petit sourire qui rendait le Baron malade. Il commença même à l'attendre à la sortie de la grand-messe, avec tous les godelureaux des villages avoisinants qui, au fait de l'histoire, avides de nouveauté, s'attroupaient encore plus nombreux que d'habitude. Le

Baron n'offrait plus aucune résistance à sa propre obsession malade. Il était atteint de cette folie singulière qui survient quand la vieillesse commence sérieusement à s'installer - il avait à cette époque dépassé la cinquantaine - et que la jeunesse, celle d'une autre personne, devenant un peu la nôtre, nous ravit le coeur et nous fait sombrer. Cet homme pleurait sur son passé; il était inconsolable.

Les parents, eux, se sentaient flattés, tout ce brouhaha autour de leur fille confirmant leurs ambitions, mais ils n'osèrent trop l'avouer, y compris entre eux. Plus que jamais se renforça leur conviction que la Jeannette n'était pas destinée à un paysan. Ils ne voulaient pas étaler leur fierté, car après tout, le Baron était marié, la Baronne lui avait donné quelques enfants, et de grands honneurs ne pouvaient provenir de cette situation délicate. La Jeannette, elle, gardait toujours la tête froide, se trouvant même embarrassée de toute cette attention. Elle restait amoureuse de son fiancé secret, de son beau paysan. Mon aïeul jugea qu'elle faisait davantage de manières, mais les amoureux sont toujours si sensibles, si jaloux de leurs aimés, qu'on ne sait s'il fallait le croire...

Or, voilà comment aboutit toute cette histoire. Un après-midi d'octobre, quand les feuilles commençaient à jaunir doucement et à se laisser tomber sur le sol, annonçant la saison des champignons, la Jeannette se rendit à la cueillette de ces gros cèpes gris que l'on trouve par ici. Elle prenait grand plaisir à en ramasser de pleins paniers qu'elle distribuait ensuite aux démunis. Ce jour-là, le Baron l'avait sans doute remarquée et devait la suivre de loin, en bon chasseur qu'il était. Elle le mena jusqu'à l'escarpement, là-bas, vous avez dû l'apercevoir, celui qui se trouve au-dessus de la petite cascade, cet endroit qu'on appelle le Saut-des-pendus. On le nomme ainsi car au temps où l'on pendait les gens, on refusait d'enterrer les criminels au cimetière, et, avec cette rudesse naturelle des gens du coin, on les jetait de là-haut, tout en bas où coulait encore une rivière, cent pieds en dessous du promontoire. C'était il y a fort longtemps, car déjà à l'époque de mon grand-père, il n'existait presque plus de rivière, on ne distinguait au fond plus que de gros rochers entre lesquels venait se perdre le mince filet d'eau d'une petite cascade.

On ne comprit jamais très bien pourquoi le Baron avait agi ainsi; peut-être avait-il bu? Une seule certitude: il souffrait la malemort. Fou d'amour, il approcha la jeune fille et essaya de lui parler. Comme l'autre l'évitait, toujours très réservée quoique gentille, elle devait être plutôt inquiète en ce lieu écarté et lugubre, il se jeta sur elle comme un fauve,

et tenta de la violenter. Alors, - et ça je vous jure que c'est vrai, tout comme la Jeannette le jura à son aïeul sur la petite croix d'argent ciselée qu'elle portait au cou -, la jeune fille, ne pouvant fuir, coincée entre le Baron et le précipice, décida, plutôt que d'accepter ce que tout son esprit et tout son corps refusaient, qu'elle préférerait encore se jeter dans le vide et mourir. Et elle sauta dans le vide devant le regard horrifié du Baron!

Toutefois, il n'avait pas vu le pire, car un miracle se produisit. On ne sait pas si un ange vint la soutenir, ou si la vierge elle-même intervint de là-haut, on ignore encore comment se réalisa la chose, mais la jeune fille tomba jusqu'en bas pour aller se poser doucement sur les gros rochers pointus au fond du précipice...

Ace moment-là, malgré la lourdeur de mon esprit envahi par les vapeurs du marc, je me tournai d'un air sceptique vers le vieux; il remarqua ma moue.

— Ah! me lança-t-il, un peu irrité, vous pouvez me regarder comme ça si vous voulez! même si vous n'y croyez pas, ça ne changera rien à l'histoire!

Il souffla avec sa pipe deux ou trois bouffées de réprobation avant de continuer, sans me regarder.

— Après cela, la jeune fille rentra chez elle, et, sans doute par contrecoup du choc, de la peur, - qui sait si ce fut plus le fait d'avoir été menacée, d'avoir sauté, ou d'avoir été miraculeusement sauvée -, elle tomba malade et ne commença à se remettre que très lentement. Tout le temps que dura la fièvre, ses parents restèrent très inquiets de la voir dans cet état sans comprendre pourquoi. Ce n'est qu'après avoir entamé une ébauche de convalescence qu'elle leur raconta son aventure. Quand elle parut être rétablie, on remarqua que quelque chose d'important avait changé en elle. Après qu'elle se fût confiée, ses parents ne répondirent rien, appréhendant de la vexer; la pensant toujours malade, ils n'osèrent lui avouer qu'ils ne la croyaient pas.

Ils se posèrent malgré tout quelques questions, car, le jour de l'accident, pour eux celui où elle tomba malade, le Baron mourut d'une balle en plein cœur, un accident de chasse à ce qu'on supposa. Que s'était-il réellement passé? Les parents ne le savaient pas, mais en tout cas, ils avaient du mal à accepter la version de leur fille. Ils lui conseillèrent simplement de ne pas répéter cette histoire à quiconque, ajoutant que les gens étant ce qu'ils sont, ils pourraient ne pas la croire et la prendraient pour une aliénée. Les pauvres étaient catastrophés...

Mais la malheureuse fille devint tellement obsédée par son aventure,

que dès qu'elle reçut l'autorisation de sortir, au grand dam de ses parents elle ne put s'empêcher de la relater à qui voulait l'entendre; tout le village l'apprit et elle passa bien sûr pour folle. Certains commencèrent même à l'appeler Pierrette, la femme du Pierrot. La Jeannette ne put supporter l'idée d'être prise pour une folle ou une menteuse. Elle se mit martel en tête de convaincre tout le monde de la véracité de ses dires. Elle s'en fit peu à peu un point d'honneur... Alors, elle dans le passé toujours sobre et réservée, sans prétentions, devint avec tout cela, autant à cause de l'événement que du rejet des villageois, complètement obsédée par l'idée qu'elle sortait du commun des mortels.

Elle commença à se donner des airs, prit toutes sortes de manières affectées et ridicules, et s'habilla de façon de plus en plus extravagante. Les méchantes langues répétèrent qu'elle commençait à ressembler à sa mère. Elle rompit même ses fiançailles avec mon aïeul, au grand désespoir du pauvre car il l'aimait toujours autant; elle lui annonça tout de go qu'il n'était pas question pour elle d'épouser un paysan... Néanmoins, elle avait beau s'entêter à narrer son histoire sur tous les tons, rien n'y faisait, personne ne la croyait... Monsieur le curé en était tout retourné de la voir ainsi. De plus, avec ces manières qu'elle prenait maintenant, devenue hautaine alors qu'auparavant elle demeurait si courtoise, ce que l'incrédulité générale ne fit que renforcer, elle amusa, et on plaisantait en s'esclaffant, on disait qu'elle avait reçu un grand coup sur la tête dans son rêve.

A force d'être humiliée, elle cessa de parler à quiconque, drapée dans son orgueil. Mais au fond, elle était de plus en plus travaillée par cette incrédulité, surtout que les gamins venaient désormais la moquer, lui criant "la-saute-en-l'air". Ses parents, au comble de la honte, osaient à peine sortir de chez eux, et tentaient de l'empêcher de mettre le nez dehors. La pauvre souffrait terriblement; elle et sa vanité nouvellement acquise ne pouvaient supporter cette situation...

Alors, un après-midi où elle se promenait, quelques jeunes gens gouailleurs un peu éméchés lui adressèrent plusieurs remarques assez moqueuses qui la piquèrent au vif; elle les défia en jurant qu'elle allait refaire devant eux son saut de trompe-la-mort. Eux, riant et s'amusant, relevèrent le défi, considérant ce pari comme une galéjade; ils insistèrent et continuèrent à la provoquer, tant et si bien qu'elle leur déclara vouloir sans plus tergiverser accomplir son exploit. Et elle les emmena tout là-bas, jusqu'au Saut-des-pendus.

De gros doutes durent l'assaillir en route, elle dut vouloir rebrousser chemin à plusieurs reprises, mais à chaque fois, ces rires horribles

l'aiguillonnaient plus avant. Arrivée au bord du précipice, elle regarda tout en bas, les regarda eux aussi, d'un air un peu triste. Ils avaient tous arrêté de rire. L'un d'entre eux, qui la connaissait depuis qu'ils étaient enfants, voyant dans son regard qu'elle allait sauter, se ressaisit et bondit pour lui attraper le bras.

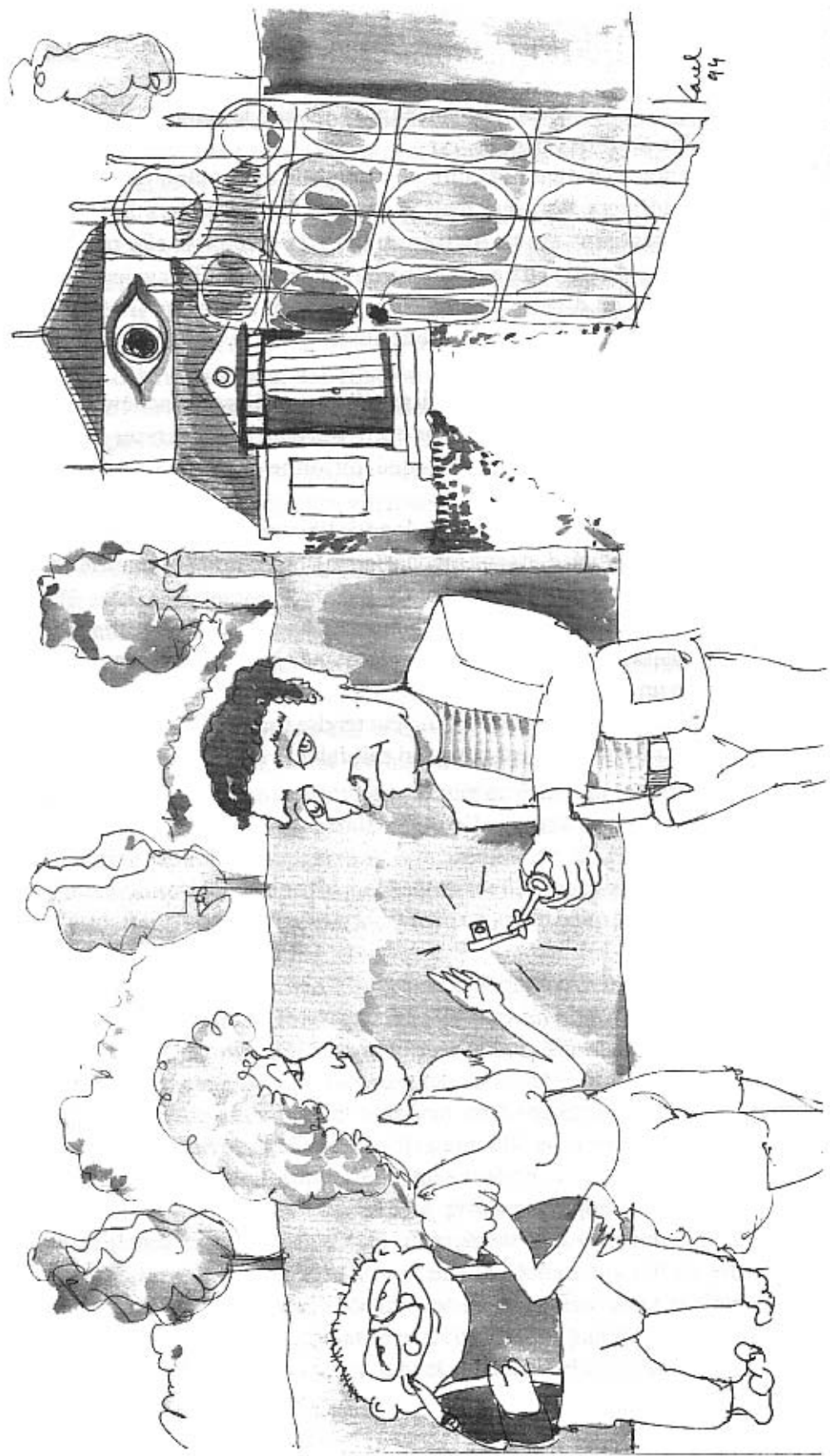
C'était trop tard, la Jeannette avait sauté, et quand ils se penchèrent au-dessus du gouffre, ils purent voir son corps qui était allé s'écraser sur les rochers, semblable à un pantin disloqué, difforme et inerte...

Dans ma torpeur, j'étais saisi par le fond de l'histoire, qui m'apparaissait avec toute sa brutalité: dans son inconscience l'homme était immortel, et devenu conscient il devenait mortel...

Le vieux s'était arrêté, regardait à nouveau ses grosses mains, tirant de sa pipe d'épaisses volutes de fumée, et le silence pesait. Il me regarda et ajouta, avec un drôle d'air:

— Comme on dit par ici: quand il veut rendre fou, le diable se déguise en Bon Dieu. Bien malin est celui qui sait faire la différence...





La maison

Ce jour-là, je ne pouvais pas dire que je fusse un homme heureux. Une fois de plus, comme a dit le philosophe: “rien de nouveau sous le soleil”. Quoique, à sa place, j’aurais plutôt dit “rien de nouveau sous les nuages”. Je rentrais à la maison, assez triste, un peu en colère et un peu frustré, comme d’habitude...

Cet état est chez moi ce qu’il y a de plus naturel. Je suis convaincu que chez les autres aussi, même s’ils ne l’avouent pas. C’est l’humeur normale de l’homme qui voit sa journée aux trois quarts achevée, et n’espère plus grand-chose qui puisse encore la sauver. En voilà une autre qui ira rejoindre l’affligeante file sans fin des jours déjà passés, tous ceux qui comme celui-ci auront à peine été. Ils n’auront pas même connu de grand malheur; rien, toujours rien, sinon le petit et l’éternellement médiocre, cette morosité témoignant qu’encore une fois notre réalité sera loin, bien loin d’un quelconque idéal. Une fois de plus j’aurais espéré, et une fois de plus, impuissant, j’aurais vu s’achever, impitoyable, une journée qui n’aura été que déception. Comment puis-je encore vivre, réfléchissais-je souvent, d’une telle absence d’existence?

C’est ainsi que sur ces routinières préoccupations je cheminai tranquillement vers ma maison. Je peux assurer que je ne me doutais de rien, d’absolument rien. Qu’aurais-je changé à quoi que ce soit si j’avais su? me suis-je demandé depuis, à de multiples reprises. Aurais-je agi différemment? Il est difficile de prédire à rebours comment nous eussions réagi devant l’imprévisible si nous en avions été prévenus. On croit se connaître, mais il est tant de moments où l’on s’ignore, et d’autres où l’on se surprend vraiment. Il y a certaines choses dont nulle habitude, - cette sacro-sainte habitude qui par accoutumance et par répétition entraîne la certitude -, aussi incrustée soit-elle, ne pourrait nous convaincre qu’elle sait ce qu’elle aurait fait, même si cet événement s’était reproduit des milliers de fois. De toute façon, pour ce qui allait se passer aujourd’hui ce dernier problème ne se posait pas. Je n’avais jamais rien vu de tel, je ne devais jamais le revoir.

J’avais lu un jour dans un livre, à propos de l’habitude, que pour vivre

pleinement, il fallait accomplir chaque acte comme si c'était l'ultime fois que nous avions l'occasion de l'accomplir. Pour cela, il suffisait de s'inventer des histoires, des raisons, des circonstances impliquant que cette fois serait bien la dernière, et que telle ou telle situation ou rencontre ne se reproduirait plus jamais. L'auteur recommandait cette attitude particulièrement dans nos relations avec les individus.

“Vous verrez, écrivait-il, les rapports humains que vous entretenez passeront de la lassitude et de l'irritation à l'émerveillement perpétuel de l'individu que vous découvrirez, quand vous serez convaincus qu'il ne vous reste que quelques courts instants pour profiter de sa présence, cette occasion représentant votre ultime chance. Finies les disputes! Comment peut-on se quereller avec quelqu'un que l'on voit pour la dernière fois de sa vie, que l'on voit pour la dernière fois vivant? Que vous imaginiez la fin de sa vie, ou la fin de la vôtre, vous ne regarderez plus jamais cette personne de la même manière. La vision de cet être prendra à vos yeux toute la plénitude et l'intensité du moment définitif, celles du point d'orgue, celles de la conclusion du film, celles des jours de départ, celles de la ponctuation à la fin de la phrase.”

Avec mon esprit critique habituel, je me disais qu'à force de se répéter cela on pourrait en avoir l'eau à la bouche: cette suggestion nous donnerait des idées quant à la disparition de certaines personnes que l'on trouve encombrantes. Mais il n'y a guère de grandes théories qui n'occasionnent de petits inconvénients. La perfection dans l'esprit des hommes étant loin d'être atteinte, il ne fallait pas être trop exigeant.

Comme de surcroît je restais ouvert à toute expérience susceptible d'accorder une nouvelle teinte au monde, j'étais prêt à tenter cette ultime aventure avec le même espoir doublé de pessimisme qui animait les alchimistes dans leur incessante quête pour la pierre philosophale. Sans trop y réfléchir, je choisis comme premier cobaye Madame Muguet; ce sujet devait être un cas d'étude intéressant pour notre thèse. Madame Muguet était ma rondouillarde voisine, toujours gaie, et fort ennuyeuse car elle insistait coûte que coûte à faire partager sa gaîté à tous ceux qui passaient. Elle investissait dans cette tâche ingrate un effort plus particulier avec moi, je suis convaincu que sous ses airs de ne pas y toucher elle cherchait à me mettre le grappin dessus. Elle était divorcée, n'avait pas d'enfants, et devait penser représenter la femme idéale pour enjoliver la morne et triste vie de célibataire qui était la mienne. Était-ce pour cette raison qu'elle déployait tant d'énergie à me convaincre du côté plaisant et naturel de sa personnalité? Je n'avais jamais osé lui avouer que, selon moi, certains naturels arrivent à nous faire apprécier l'hypocrisie, car

tout vaudrait mieux que de les exposer au grand jour.

Inquiet mais téméraire, je décidai de m'aventurer avec ma nouvelle théorie en m'attaquant à Madame Muguet. Ce n'est pas mon audace qui m'effraya le plus; ce n'était pas non plus l'idée pénible d'entendre le rire sempiternel qui sortait de la bouche grande ouverte de cette dame, tandis que ses mains s'agitaient follement dans tous les sens, car je m'y étais un peu habitué. Non, ce qui me terrorisa le plus fut la perspective que cette méthode pût si merveilleusement fonctionner, - on aura vu d'autres théories à l'apparence tout aussi innocente révolutionner le monde -, qu'au bout d'une seule séance je me retrouverais complètement transformé, au point de tomber sous le charme criard de Madame Muguet; je solliciterais immédiatement sa main, et elle céderait à mon insistance. Je n'arrivais pas à définir ce qui me paraissait le pire. Était-ce de l'épouser en pensant constamment qu'elle pouvait mourir à tout instant, ce qui me rendrait la chose vivable? ou l'épouser en me rendant compte que la théorie n'agissait plus et qu'elle m'était à nouveau insupportable? C'était encore l'idée que j'arriverais à la supporter pendant des années et à m'y habituer qui m'inquiétait par-dessus tout...

Ma décision prise, je me lançai. Je l'aperçus en train de biner ses plates-bandes dans son jardin. Je lui souhaitai le bonjour, entamai la conversation, essayai de rire une ou deux fois avec elle. Je me concentrais très fortement sur l'hypothèse que la pauvre femme n'avait plus, sans s'en rendre compte, que quelques heures à vivre. Sans grande surprise de ma part, je réalisai ne ressentir aucun mal à concevoir son enterrement; pas un seul regret, ni un seul soupçon de tristesse! Après une telle débâcle, je conclus soit à l'ineptie de cette théorie, soit à mon manque de réceptivité au modernisme...

Oh combien avais-je tort! Le sort devait se charger de me le prouver. Moi, cet être si irrespectueux de tout, éternel insatisfait, critique impitoyable, j'allais bientôt regretter la simplicité des choses, même celle de rester tranquillement avec Madame Muguet sans autre souci que de souffrir de son rire irritant. Voilà précisément ce que je ne soupçonnais absolument pas en cette fameuse journée qui pourtant devait m'arriver. Je m'exprime ainsi parce que je reste convaincu que cette catastrophe m'était réservée. Elle devait me tomber dessus comme le grêlon sur la fourmi; comment avais-je pu ne pas m'en douter? Néanmoins, avant de narrer cette affaire, inévitables fourches patibulaires que la vie m'a érigées, laissez-moi d'abord en décrire le contexte.

J'habitais dans une vieille maison, juste à côté de celle de Madame Muguet que je viens de présenter. Cette maison avait été construite par mon arrière grand-père, entrepreneur et fils d'entrepreneur. Ma grand-mère y était née, ma mère y était née, moi aussi j'y étais né. Tous, depuis quatre générations, nous avons habité cette grande maison, pleine de recoins et de couloirs. C'était ainsi qu'elle m'apparaissait depuis que j'étais enfant, car il ne se passa pas un mois ou une année sans que je découvrisse en cette vénérable demeure familiale quelque nouveauté qui me ravît et me fascinât. Je peux dire qu'il n'est pas un endroit de cette maison, de la cave au grenier, où je n'aie organisé des batailles de soldats de plomb, des courses de voitures, des poursuites de gendarmes et de voleurs, des pistes de jeux de billes, et surtout - cela demeure la grande invention de mon enfance solitaire - des parties de cache-cache avec moi-même. Il est certain que ce dernier jeu, fort abscons pour un observateur étranger, fut celui qui me procura les instants les plus délicieux de mon enfance. Je prolongeais sa pratique durant mon adolescence, et il me fallut attendre un âge adulte assez avancé pour que je cesse vraiment d'y jouer. J'en oubliais peu à peu les règles compliquées, car la fatigue quotidienne de l'âge exige des activités simples et dénuées d'effort. Je suis néanmoins convaincu qu'il reste malgré tout des reliques de cette occupation dans mon comportement quotidien: certains incidents me ramènent parfois, comme par éclairs, à ce plaisir lointain qui à jamais marqua mon esprit et ma vie...

Cette maison constituait mon univers; ses murs représentaient les limites du monde. Enfant, je sortais très rarement, n'appréciant pas tellement d'aller jouer à l'extérieur. Tout d'abord, je risquais de rencontrer les autres, ceux qui à chaque occasion cherchaient à m'ennuyer. De toute façon, une règle élémentaire dont je me rappelle très clairement à propos du "cache-cache solitaire", est qu'il était strictement interdit de dépasser le seuil de la maison sous peine d'élimination pour tricherie. Il est vrai que si l'on commençait à sortir à l'extérieur, le territoire ne connaissait plus de limites, et le jeu devenait véritablement impossible. Comment s'y retrouver si l'on ne s'impose plus guère de limites? Un jeu, tout jeu, tout autant qu'il réclame des règles pour exister, exige des limites. Imagine-t-on un jeu de dames ou un jeu d'échecs dépourvu de bords, où les pions se baladeraient Dieu sait jusqu'où? Comment mettrait-on le roi en échec en éliminant les bords? La partie deviendrait beaucoup plus compliquée, ou peut-être beaucoup plus simple: on passerait par-derrière dès le début. Quant à obtenir des dames aux dames, là on n'en voit même plus la possibilité... Toujours est-il que l'absence de limites

s'avérait impensable pour le "cache-cache solitaire". Voilà pourquoi il était interdit de sortir de la maison. Je ne me rappelle pas m'être jamais aventuré à tricher; je demeurais toujours entre les murs de la maison.

Je me délectais beaucoup d'une autre activité: la lecture. A toute occasion je lisais, je dévorais, j'avalais les livres. De la même manière, je donnais une forme un peu spéciale à ce passe-temps. Je pris à cette époque de mon enfance une habitude dont je n'ai pu me défaire à l'âge adulte: celle de lire uniquement à l'intérieur des placards. Cette idée paraîtra absurde à plusieurs, j'en suis certain, mais je ne suis plus à cela près. La seule fois qu'à ce propos je me confiai, j'en déduisis, à l'air insolite de mon auditeur, que j'avais commis une grosse bêtise en abordant ce sujet délicat. C'était mon professeur de littérature, Monsieur Géraud, qui depuis ce jour-là ne me regarda plus jamais comme avant, au point qu'il commença à réellement m'inquiéter. Je fus très heureux quand cette année se conclut, car je ne pouvais plus soutenir cet oeil glauque qu'il me réservait en permanence. Il suffit pourtant d'être instruit du pourquoi des choses pour les comprendre: ce qui pourrait paraître étrange peut devenir alors tout à fait normal.

Dans ce cas-ci, la raison en était très simple. Ma mère, en maîtresse de maison appliquée, ayant hérité de tout le bon sens de ma grand-mère, ne tolérait ni le superflu, ni les objets qui traînent. Toutes deux appartenaient à cette race de femmes qui adhèrent à la vertu domestique fondamentale: la sobriété. Tout comme l'oracle de Delphes, "rien de trop" était leur maître mot. La fantaisie était pourchassée par ces dames comme une diablerie impossible. Pour résumer l'atmosphère, je dois raconter mon étonnement, lors de mon premier jour à l'école, en apercevant des enfants habillés dans une autre couleur que le gris. Toujours est-il que dans sa poursuite inexorable de l'extravagance et du désordre, ma mère développa une haine implacable pour les livres, ces futilités avec lesquelles non seulement on perd son temps, mais que de surcroît on laisse traîner n'importe où. Combien de fois ne l'entendis-je pas houspiller mon père, lecteur invétéré, pour avoir oublié là un livre ouvert, illustrant son irritation avec cette incomparable comparaison:

— Qu'est-ce que tu dirais si je mettais une assiette sale au milieu du salon?

Il en va ainsi des logiques comme de la plupart des arguments du désir: elles restent parfaitement imparables. A cause de cela, chez nous, les livres se rangeaient dans les placards. Ils tapissaient le fond de ces endroits obscurs où ils étaient condamnés pour l'éternité. Si par malheur ma mère en trouvait un abandonné hors limite, il repartait immédiatement

pour cet exil involontaire. J'ai encore souvenir de mon père, errant de placard en placard, maugréant sans trop faire de bruit, se demandant où son gendarme de femme avait pu mettre le roman qu'il voulait terminer, convaincu qu'elle l'avait caché le mieux possible afin de bien le punir d'avoir créé du désordre. Quant à moi, ma mère ne voulait certainement pas que j'attrape cette maladie, toutefois la pauvre femme dût se contenter d'essayer de m'en guérir. Dès qu'elle me surprenait avec un livre, elle me l'arrachait des mains en criant :

— Allez! Va jouer au lieu de rester assis à ne rien faire. Les enfants, c'est fait pour jouer, pour se dépenser. Tu sais, si tu restes là à lire comme ça, tu vas t'abîmer les yeux et devenir anémique, ou tuberculeux. Alors donne-moi ce livre et fiche-moi le camp.

Poursuivi, traqué, pourchassé tout autant que l'étaient les livres, je finis par me réfugier au même endroit qu'eux: dans les sombres placards. Heureusement, mon arrière grand-père, homme éminemment pratique, par quelque vision prémonitoire, avait installé des lumières à l'intérieur de chaque placard; et Dieu sait s'il y en avait dans cette maison. Ces petits endroits exigus servirent ainsi d'excellents salons de lecture. Je l'aurais presque conseillé à mon père si je n'eus craint que dans sa naïveté il ne révélât le secret à ma mère. Entre la mobilité des livres empilés que l'on installait à sa guise comme accoudoir ou autre support, les vêtements sur lesquels on s'appuyait confortablement la tête, et la paix incomparable de l'isolement, ces endroits constituèrent un havre merveilleux. Il n'est pas étonnant qu'en grandissant je ne perdisse pas l'habitude de m'y installer pour lire, car il me semble, encore aujourd'hui, que dans une plus grande pièce on se concentre moins bien, on imagine plus difficilement, troublé sans cesse par l'omniprésente et angoissante menace de présences étrangères, alors que les placards, eux, en permanence abritent le refuge de la véritable solitude, la tranquillité du corps et la paix de l'âme. Evidemment, dans un placard, il aurait été très difficile pour quiconque d'entrer en même temps que moi...

Un beau jour, je me retrouvai seul dans cette grande maison, car tous moururent, les uns après les autres, comme il se doit. Cela ne changea pas fondamentalement ma manière de vivre, mis à part que je dus me mettre à faire la cuisine, réduite au strict minimum, et parfois le ménage. Bien entendu, je travaillais, il me fallait payer le libraire, l'électricité et l'épicier. Je vivais ainsi, en attendant, car j'avais trop lu pour ne pas savoir ou imaginer que ma vie, unique, connaîtrait un jour l'événement exceptionnel qui saurait sustenter mon esprit et calmer mes inquiétudes.

Je craignais terriblement ce jour. Je pense que nous sommes tous affligés de cette contradiction qui nous fait désirer ainsi ce que nous ne désirons pas. C'est sans doute pour cela que nous ne faisons rien pour réaliser ce désir...

Il me faut arriver à ce que je tente de raconter depuis le début, bien que ma plume se rebelle en bifurquant à tout instant. Je revenais chez moi, un jour, comme d'habitude avec un certain soulagement, car le monde extérieur me fatigue énormément, au moins autant qu'il m'exaspère. Je rentrais à la maison, mon lieu à moi... Or, imaginez ma surprise, quand après avoir introduit la clef dans le trou de la serrure afin d'ouvrir la porte, je ne réussis pas à la tourner. Je tentai de l'enfoncer un peu plus, un peu moins, mais rien à faire. Le pêne ne voulait pas céder. Je forçai un peu, sans aucun résultat, le mécanisme refusait de s'enclencher.

Que lui prenait-il à cette serrure? Jamais elle ne m'avait fait un coup pareil! Rageusement, je donnai un violent coup de pied dans la porte, ce qui me provoqua une vive douleur au pied. J'étais vraiment énervé à l'idée de ne pas pouvoir pénétrer chez moi comme je le désirais. J'avais l'impression d'être la victime d'une trahison. C'était comme si soudain mes jambes avaient décidé de me transporter ailleurs que là où je le souhaitais. Je m'assis tristement sur les marches du perron, je me sentais habité par l'âme d'un cocu...

Au bout de quelques instants, je me relevai d'un seul bond, en m'écriant tout haut :

— Non mais, je ne vais quand même pas me laisser faire!

J'entrepris le tour de la maison pour vérifier si par hasard je n'avais pas quelque moyen de pénétrer par une autre issue. Non, à ma bonne habitude, j'avais solidement coincé les volets avec les taquets, et la porte donnant sur la cave était inébranlable. Il ne restait pas une seule ouverture par laquelle entrer ou même inspecter l'intérieur. Si, le gros œil-de-bœuf, là-haut, au grenier. Lui ne possédait pas de volets. Je me mis à lorgner de son côté, me demandant comment grimper jusque-là. Je ne trouvai rien. Je fus très dépité. Je réalisai soudain, interloqué, que ma maison, avec cet uil au milieu de son front, m'observait d'un air sarcastique et méchant. Ma rage en décupla. Je me précipitai à la remise au fond du jardin pour chercher quelque instrument afin de forcer l'entrée. J'y dénichai une barre de fer, une sorte de pied de biche qui dut servir à l'époque dans les travaux de construction, et je m'en emparai.

Mon arme à la main, je m'approchai de la première fenêtre venue, avec la ferme intention de débloquer le volet, le faire éclater si besoin

était, le défoncer, et briser les carreaux pour m'introduire dans la maison. Rien n'y fit. Je n'arrivai pas introduire la pointe de la barre dans un quelconque interstice, et quand, en colère, j'essayai de la rentrer en force, ce fut comme si elle rebondissait sur le volet, et elle vint m'assommer. Je m'évanouis. Quand je revins à moi, je n'étais certainement pas d'une humeur très gaie. Véritablement frustré, je commençais à déprimer. Et pour comble de malheur, le ridicule de la situation venait de heurter mon orgueil de plein fouet!

J'observai autour de moi, certain d'apercevoir tous les voisins rassemblés devant le portail, en train de me regarder en riant. Mais non, rien ni personne ne me surveillait. A un moment donné, je vis venir un passant, je fis semblant de me promener dans le jardin afin qu'il ne se doute de rien. Pour qui serais-je passé si l'on apprenait mon absence totale d'autorité sur ma maison? Par curiosité, et me sentant malgré tout surveillé, je levai à nouveau les yeux vers l'œil-de-bœuf: mes appréhensions se confirmaient, il avait vraiment l'air de se moquer. Il riait d'un rire méchant tout en m'observant. C'était le rire de quelqu'un qui se venge, un rire amer et sardonique, un rire aux dents serrées. Pour la première fois de ma vie, ma maison me fit peur...

Que faire? En désespoir de cause, je me décidai à faire appel à ma voisine, Madame Muguet. Elle n'était pas seule. Il y avait là un monsieur, un ami à elle, quelqu'un que j'avais déjà entr'aperçu une ou deux fois dans le coin. Avant que j'arrive, comme d'habitude, elle était en train de rire. Lui aussi d'ailleurs. Ils devaient avoir fréquenté la même école. Quand il me virent débarquer avec ma mine déconfitée, ils s'interrompirent deux secondes, étonnés, mais à peine avais-je eu le temps d'ouvrir la bouche qu'ils repartaient de plus belle. Tous deux me regardaient en riant de tous leurs éclats, à gorge déployée. Ils avaient du mal à s'arrêter. Madame Muguet, remarquant ma triste allure, accomplit un gros effort sur elle-même, et s'arrêta juste assez longtemps pour me demander ce qui m'était arrivé. Dès que j'eus ébauché quelques explications, elle redémarra aussi sec. Je continuai quand même à parler, mais je les vis tous deux devenir tour à tour verts, rouges, bleus. Ils se tenaient les côtes à force de rire de mon histoire. Ils répétaient des bribes de phrases que j'avais prononcées, et s'en roulaient presque par terre. Je n'en pouvais plus tellement ils m'agaçaient. Je finis par sortir, concluant que je ne tirerais rien de ceux-là. Je pense qu'ils ne s'aperçurent même pas de mon départ, tant ils se tordaient hystériquement.

Dans la rue, je rencontrai deux gendarmes sur qui je me précipitai pour expliquer mon problème. Je le leur décrivis avec force détails en qualifiant l'incident de très suspect. Les deux agents de la maréchaussée se regardèrent afin de se consulter. Après cette courte pause, l'un d'entre eux, visiblement le chef, me déclara qu'il ne lui apparaissait pas, au vu des faits, tels que je pouvais les présenter, que ce type de problème requêt une intervention de la force publique.

— Quelqu'un s'est-il introduit chez vous? me demanda-t-il.

— Je ne pense pas.

Ma réponse ne put que les conforter dans leur opinion qu'un tel problème ressortait strictement du domaine privé, et en l'occasion, d'un serrurier.

— Il n'y a ni crime, ni délit, ni menace quelconque. Nous ne pouvons donc pas intervenir, me déclara-t-il. Je ne vois même pas là un quelconque dérangement de l'ordre public.

J'insistai sur le fait que ma maison avait une attitude fort suspecte. Là-dessus, ils me répondirent, en s'impatiantant un peu, que rien dans le code de procédure pénale n'indiquait quoi que ce soit à propos d'infractions à la loi commises par des maisons. Ils me saluèrent et passèrent leur chemin, en me souhaitant une bonne fin de journée.

Nous avons tous connu ces moments-là, où le monde entier semble ne plus avoir aucun sens. Ce sont ces moments où l'on en vient pratiquement à se demander si après avoir sauté en l'air, on retomberait vraiment par terre. Ce sont ces moments où tout ce qui nous avait paru jusque-là logique, évident, et certain, s'estompe à l'horizon comme l'herbe dans un tableau impressionniste. Notre esprit nous procure alors la sensation de flotter en quelque espace inconnu, comme s'il considérait n'avoir plus de comptes à rendre à quiconque. Il devient comme ces animaux qu'on a vus, à notre grande surprise, à peine la cage ouverte s'échapper. Ils nous rappellent en agissant ainsi qu'ils ont toujours été sauvages; nous l'avions simplement oublié... Nos sens se mettent à tergiverser, nous nous sentons aussi désarticulés que des pantins aux cordes coupées.

En dépit de tout cela, il fallait quand même que je réussisse à récupérer mon chez-moi. Suivant le conseil des gendarmes, je me mis en quête d'un serrurier. J'en trouvai cinq ou six à qui je racontai mon histoire. "Une maison qui se rebelle, qui refuse de laisser entrer son propriétaire!" Ils n'avaient jamais entendu parler d'un tel cas. Tous me déclarèrent que ce n'était pas vraiment leur spécialité. Chaque fois ils m'envoyaient chez un confrère, avec qui j'aurais plus de chance, mais chacun d'entre eux émettait des doutes sérieux sur mon affaire. Regardant leur établi, ils

m'avouaient tristement ne pas avoir d'outils pour ce genre d'intervention, et ils en déduisaient que cette tâche ne pouvait pas relever d'un travail de serrurier. Finalement, j'en rencontrai un qui admit avoir ouï rapporter un cas aussi étrange. C'était il y a bien longtemps, quand il était apprenti, que son maître lui avait à cette époque vaguement parlé d'une telle occurrence.

— Allez le voir! m'encouragea-t-il, il est à la retraite, mais c'est un homme passionné par son métier, il pourra peut-être vous aider. Et si lui ne peut pas...

Je me rendis à l'adresse indiquée. C'était une minuscule maison au fond d'une impasse. Je soulevai le battant de la porte qui retomba avec un bruit sourd. Un petit monsieur apparut, tout maigre et voûté, qui s'enquit de ce que je désirais.

— Êtes-vous le maître serrurier?

— Oui, mais je suis à la retraite maintenant. Cela fait des années que je ne travaille plus.

— Vous êtes mon seul espoir, je ne sais plus vers qui me tourner.

— Il y a beaucoup de serruriers en ville. Pourquoi n'allez-vous pas les consulter?

— Parce que ce qui m'arrive n'est pas un problème ordinaire. C'est très grave. Tous les serruriers que j'ai visités m'ont affirmé qu'ils n'y pouvaient rien.

— Ah mon Dieu! Que vous est-il arrivé d'aussi grave et d'aussi extraordinaire?

— C'est ma maison! Je ne sais pas pourquoi, mais elle refuse de me laisser entrer.

— C'est donc ça! dit-il lentement, d'un ton soucieux. Une rébellion de maison. Cela fait des siècles que je n'avais rencontré un tel cas. Je n'en ai connu que deux dans ma vie. Et c'est en effet grave, très grave...

— Ne peut-on absolument rien y faire ?

— Venez avec moi, nous allons regarder.

Nous nous rendîmes dans l'appentis où sous une bâche toute poussiéreuse il récupéra une vieille caisse à outils en bois, qu'il me demanda de porter car il n'en avait plus la force. Nous marchâmes ainsi jusque chez moi.

Arrivé sur les lieux, il commença par faire tranquillement le tour de la maison, inspectant minutieusement partout. Il tenta de secouer un peu les volets. Ce fut peine perdue.

— Vous avez vu! s'écria-t-il, on n'arrive pas à les bouger d'un seul millimètre. La pauvre maison est totalement crispée sur toutes ses ouvertures afin de les maintenir absolument fermées.

Il se rendit à la porte et tenta vainement d'y tourner la clef.

— Il n'y a plus que le test ultime! annonça-t-il solennellement.

Il sortit un bout de fil de fer qu'il introduisit dans le trou de la serrure, comme s'il voulait actionner le mécanisme. Bien entendu, cela ne servit à rien. Mais quand il retira le fil, il m'en montra le bout.

— Ah la rosse! Vous avez vu? lâcha-t-il effaré. C'est bien ce que je pensais. Regardez le bout, il est tout aplati. Vous savez pourquoi il est ainsi? C'est parce qu'elle l'a écrasé, comme si elle l'avait mordu.

Il fixait d'un air ébahi son bout de métal. Il parut réfléchir, hocha la tête, et se mit à ranger soigneusement ses outils.

— Eh bien, que se passe-t-il? je geignais, inquiet.

— Vous ne comprenez pas ce qu'elle a votre maison?

— Non, pas vraiment, répondis-je bêtement, m'attendant à tout.

— Vous savez, les maisons, on les croit d'inertes objets. C'est une grave erreur. Les maisons, elles vivent, et comme elles vivent, elles meurent aussi. Généralement, elles vivent aussi longtemps qu'elles le peuvent, patiemment, sans jamais protester, jusqu'à temps qu'on les détruise pour en construire d'autres. On ne s'en rend pas compte, car les maisons sont globalement de bonne composition, mais parfois, même si le cas est rare, quand leur vie ne leur plaît vraiment pas, il arrive qu'elles se rebellent, et la seule manière qu'elles connaissent, c'est de se laisser mourir, de tristesse et de rage. Voilà ce qui a dû se passer avec la vôtre. Plus personne désormais ne pourra jamais y entrer. Vous ne le pourriez qu'en la démolissant, et à la rigueur c'est ce qu'elle voudrait, car elle ne veut plus exister. Il ne vous reste plus qu'à la laisser, ou à la faire abattre. Quoi qu'il en soit, vous ne pourrez jamais la changer, pour sûr, vous ne pourrez jamais la changer!

Je commençai à prendre peur.

— Vous êtes certain qu'il n'y a vraiment rien à faire? répétais-je une fois de plus.

— Rien! Absolument rien! Il aurait fallu y penser avant. Vous ne vous êtes jamais jusqu'à présent préoccupé de son bonheur. Vous avez sans doute préféré mener une vie aussi triste qu'égoïste. En voilà ici le résultat. La pauvre n'a plus qu'une envie, celle de disparaître pour l'éternité!

Et le vieux serrurier, aussi triste que la maison, s'en retourna en traînant péniblement sa caisse à outils.

Moi, je restai là, hébété. Je vis l'œil-de-bœuf qui me regardait. Je compris que c'était pour la dernière fois...

Je me demandai si je devais être content. Mon existence avait finalement connu un événement...



Le Charretier

Minuit sonne au beffroi de l'église. Dans les rares rayons de lune qui éclairent la grand-place, entre le parvis et la mairie, un vieux chat avance en boitant un peu. Il se dirige lentement vers la fontaine, vers ces pierres encore chaudes de la chaleur du jour, du lourd soleil de l'après-midi, au bord de cette vasque où se reflète maintenant l'astre pâle. Il est tout noir, mais il lui serait difficile d'être d'une autre couleur dans ce contexte précis. Il s'installe confortablement, après tous les gestes rituels et après tous les tours sur eux-mêmes qu'effectuent les chats pour se mettre bien en place. Une fois l'animal pelotonné dans un creux de la pierre, il s'assoupit, et plus rien ne vient troubler la quiétude de cette antique et vénérable place aux allures pourtant si modestes. L'obscurité détient le pouvoir d'endormir tous les doutes, y compris dans l'âme vaseuse les rares rayonnements de la vérité...

La petite église, venue remplacer celle détruite pendant la Révolution, est construite de ce néo-roman que l'on bâtissait au dix-neuvième siècle. En face, la mairie, dont le bâtiment sert aussi d'école maternelle, durant le jour toute carrée et toute blanche, offre comme seul luxe aux regards deux grands battants de porte bardés de gros clous et fièrement ornés de deux énormes anneaux qui ont dû servir pendant de nombreuses années, à une autre époque, dans quelque maison de maître. Des marronniers, avec leur lassante familiarité poussent en cinq ou six endroits de la place, et ils créeraient ici la seule apparence de vie, si le moment n'était si lourd et si posé que même le vent n'osait souffler. Alors ces arbres se dressent comme autant de statues rigides en ce lieu désert, si éloigné de tout, qu'en fait le vent l'a peut-être tout simplement oublié. Factice refuge que cette immobilité forcée, comme celle qui empêche de penser...

Une rambarde de fer bien rouillée délimite un des côtés de la place, garde-fou qui empêchera le voyageur étranger avançant dans la pénombre des nuits sans lune d'être précipité tout en bas, au pied de cette très abrupte descente granitique que surplombe la place, où coule un petit ruisseau au milieu de la roche. De là, tout au loin, en s'appuyant sur le métal froid, il verra à l'horizon scintiller les lumières de la ville. Et s'il

écoute attentivement, en se penchant un peu, si se sont tuées les cigales, et si aucun bruit ne trouble plus la concentration délicate de son ouïe, il entendra, comme un chant timide et discret, le faible murmure du petit filet d'eau. Il ne pourra s'empêcher d'être ému, ravi d'un son si fin, arrivant d'aussi loin, au prix d'un tel effort, comme le souffle tenace et léger d'une vie délicate, surgissant au milieu de cette vision obscure. Il entendra alors, pour la première fois peut-être, sur ce site étrange, le véritable écho du silence. Quoiqu'il faille encore accepter d'écouter...

Mais ce soir-là, si le touriste égaré avait été présent, il aurait été très fâché contre l'intrus qui arrivait. En effet, on entendait, avançant sur le chemin de pierre, un voyageur nocturne conduisant une carriole. Au début, plongé dans le ravissement de sa méditation, le pauvre visiteur n'aurait pas remarqué ce bruit, tout d'abord indistinct; toutefois, comme se rapprochait la rumeur, il aurait pu entendre les grandes roues cerclées de métal d'une lourde charrette, sans doute vide, car elle amplifiait, en résonnant de tout son corps branlant, ce tintamarre grandissant qui maintenant faisait écho sur les murs des ruelles étroites. Dans le silence aigu de cette nuit, ce bruit très ennuyeux devenait de plus en plus assourdissant; il s'accompagnait également du cliquetis des fers du cheval, qui bientôt se firent entendre sur les pavés même de la place. Il en est de la surdit e voulue comme de tout, elle subit sa limite...

Si notre esthète ainsi dérangé avait été un habitué de l'endroit, hypothèse fort douteuse puisque nul ne s'arrêtait en ce lieu éloigné de tout passage touristique, et la poésie n'était pas la préoccupation première des autochtones, il aurait reconnu l'arrivée du marchand de primeurs. Comme tous les mercredis de cette saison, ce dernier s'était rendu à la ville voisine afin de vendre ses produits. L'étranger aurait pu également se demander pourquoi notre homme rentrait si tard, alors qu'il n'y avait que quinze kilomètres à parcourir, - même si la route était pleine de zigzags -, et que le marché se terminait à six heures du soir. Là encore, celui qui connaissait Firmin n'avait pas besoin d'approcher son nez de l'haleine certainement bien vineuse de notre homme pour savoir qu'il avait, avant de rentrer, consciencieusement accompli la tournée des bistrots.

Firmin buvait, certes, il savait être saoul, car "ça s'apprend" comme il répétait toujours, et tout le monde au village s'accordait à dire que Firmin savait être saoul. En plus, aujourd'hui, il avait été à ce sujet particulièrement zélé, car il avait réussi de bonnes affaires au marché, ce qui le rendait déjà fort guilleret. C'est pour cela qu'il chantait en marchant, comme à son habitude quand il était très satisfait de lui-même; il chantait à tue-tête, quoiqu'il baissât le ton lorsqu'il entra au village, pour ne pas

réveiller les dormeurs. Firmin, en bon citoyen, possédait un sens aigu de l'esprit de voisinage. Aussi, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la place, il baissait la voix, tant et si bien qu'en arrivant, il marmonnait plus qu'il ne chantait. Cependant, il continuait à bien marquer le rythme de la chanson à boire qu'il fredonnait, accompagnant les paroles de grands gestes du bras qui eux n'avaient guère diminué: il agitait comme un moulin à vent une main, tandis que l'autre conduisait le cheval. Il aurait très bien pu lâcher les rênes, la bête connaissait le chemin; non seulement elle n'avait guère besoin d'être guidée, mais elle se serait rendue à destination les yeux complètement fermés.

A l'approche de la charrette, du cheval, et de Firmin, le chat dressa d'abord la tête et l'oreille, puis, sentant sa tranquillité menacée, se releva sur ses deux pattes avant, et bondit finalement hors de sa couche favorite afin de se réfugier temporairement en quelque lieu plus protégé et plus obscur. Contrairement aux hommes, lui ne pourrait jamais s'habituer à un tel tintamarre. Firmin avançait, serrant toujours d'une main les rênes de son cheval, qui suivait en balançant ses sabots l'un après l'autre, prenant un malin plaisir à faire cliqueter ses fers sur les pavés, comme s'il espérait que cela réveillerait les voisins endormis. Mais la pauvre haridelle le faisait de cette allure lasse de l'être blasé, celui qui ne sait plus qu'inventer pour éviter l'ennui. Et qui prétendra que les animaux ne philosophent pas!...

Firmin, lui, chantonnait toujours, tout bas, tout à sa gaieté, bien qu'il ne la laissât pas le déborder car il savait se tenir. En traversant la place, le lieu de toutes les gloires du village, il bomba le thorax et se dit qu'il pouvait s'enorgueillir de lui-même: il était tellement malin et un si bon commerçant. Pourquoi était-il si heureux cette nuit le Firmin? Beaucoup de vin, et une bonne recette, grâce à ce restaurant tenu par des nouveaux venus, des Parisiens. Firmin les avait repérés rapidement, comprenant très vite qu'ils n'étaient pas encore tout à fait au courant des pratiques du coin, et il avait réussi à leur vendre ses légumes un peu plus cher, avec le coup de la balance, celui qu'on pratiquait avec les novices et les touristes. Non seulement ils lui en avaient acheté beaucoup, mais en plus, comme ils pensaient avoir négocié une très bonne affaire, ils lui avaient proposé de revenir les voir la semaine suivante.

En traversant la place, Firmin accéléra le pas, car, fatigué de sa journée, il avait hâte d'arriver, et il s'engouffra dans une sombre petite impasse donnant sur la place, au fond de laquelle, derrière une grande grille de fer bien usée, se trouvait sa maison. Il n'y entra pas directement, car l'écurie

et la remise se trouvaient juste à côté; il lui fallait ranger la carriole et installer le cheval pour la nuit. Il se dirigea vers la grande porte en bois de l'écurie, qui craqua beaucoup en s'ouvrant; elle était bâtie d'un vieux bois tellement sec qu'il en paraissait brûlé.

Quand il voulut faire passer le cheval avec la carriole, l'animal se cabra un peu. La bête, qui vers la fin du voyage s'endormait un peu en marchant, et qui, en traversant la place, sentant l'avoine, commençait à se réveiller et à s'exciter un tantinet, se raidissait maintenant complètement, renâclait, et refusait de pénétrer dans l'écurie. Firmin insista, lui parla doucement pour la calmer et lui demanda ce qui n'allait pas. Il se dit que cet animal devenait gâteux en vieillissant; il lui donna de grandes claques sur la croupe pour tenter de le convaincre. Finalement il le détacha, et le poussa vers la gauche, dans la remise. Il ferma les deux battants, et réessaya de faire entrer le cheval dans l'écurie par la porte de côté. Peine perdue! Firmin ne comprenait pas, d'autant plus que le cheval avait là sa pitance. Un peu sorti de sa griserie, il se gratta la tête et lança à voix haute, énervé:

— Eh bien ! Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire! Voilà qu'il se met vraiment à faire la bourrique maintenant! Allez, arrête de faire le mariolle, et rentre là-dedans si tu veux manger! Ou je vais me fâcher!

Le cheval, obstiné, malgré deux ou trois nouvelles claques bien sonores, refusait carrément d'optempérer. Notre homme était abasourdi. Il était sur le point de commencer à avoir le vin mauvais, car il était fatigué, voulait se coucher, et n'aimait pas être contrarié, quand, par un sursaut de ce fond de sagesse toujours présent chez les habitants de la campagne, il se dit que peut-être, après tout, son cheval avait une bonne raison de refuser de passer cette porte. Une brillante idée jaillit en son cerveau embrumé: il décida d'inspecter les lieux, afin de vérifier si ne se cachait pas là quelque chose d'anormal qui pouvait ainsi effrayer la bête de somme. Il entra, après avoir allumé une bougie.

Tout d'abord, il ne remarqua rien; ensuite quelle ne fut pas sa surprise, en avançant tout au fond, de trouver là, dans un coin, tout de noir vêtu, (on le voyait à peine), un immense bonhomme drapé dans une grande redingote, couché drôlement, qui ne bougeait pas! Il crut d'abord que l'autre dormait. Peut-être cuvait-il son vin? Firmin, tout autant que son cheval, était doué d'un sixième sens. Il réalisa que tout cela paraissait trop étrange pour que ce corps étendu ne soit qu'un souillard endormi après s'être perdu. Et puis pourquoi dans son écurie ? Il y avait bien dans le coin deux ou trois va-nu-pieds connus et mal famés qui traînaient et entraient comme ça chez les gens, et cherchaient à coucher dans les

granges sans demander l'avis du propriétaire, à la sauvette, mais ceux-là s'enfuyaient généralement dès que l'on entrait. Ce corps-ci, lui, dans sa grande redingote noire, ne bougeait pas, et il ne ressemblait certainement pas aux autres, toujours mal fagotés.

Saisi, Firmin finit par se rendre compte qu'il était saoul, qu'il n'avait pas toute sa tête, car il n'arrivait plus à bouger. Il restait là, ébahi, ne pouvant plus s'empêcher d'être tout simplement hébété. Son esprit tout embrouillé, il avait du mal à réfléchir, à penser plus loin; il se sentait impuissant à mettre en ordre de quelconques idées. Il attendit un peu, et prenant son courage à deux mains, interrompant cette pause forcée, il s'approcha un peu plus près de cette chose, se pencha sur elle, éclairant la tête avec la bougie. Il approcha son visage à quelques centimètres de celui du corps, comme s'il tentait de lire dans les traits de l'homme ce qu'il pouvait bien faire là. Il avait beau scruter, il ne discernait rien, et il ne repérait toujours aucun mouvement visible.

Il plaça la flamme de la bougie sous le nez du visiteur: la flamme n'oscilla pas du tout, l'homme non plus. Il hésita; après quelques instants il s'aperçut, malgré son cerveau alourdi, que l'homme ne respirait plus. Il palpa le corps, et en le touchant le trouva plutôt froid. Devant ces éléments tangibles, remarquant de surcroît la position anormale du corps, il en conclut qu'il s'agissait d'un cadavre. Firmin avait beau être complètement saoul, il reconnaissait n'avoir jamais vu personne dormir comme ça: le corps tourné aux trois quarts, les genoux à moitié repliés, les bras écartés, la tête totalement repoussée vers l'arrière; cette posture paraissait extrêmement inconfortable. Pas de doute, l'homme était bel et bien mort...

Devant cette constatation, Firmin se crut autorisé à administrer au corps quelques petites claques dans la figure, à le secouer un peu, et même violemment, par pur acquit de conscience... Rien de tout cela ne changea quoi que ce soit à l'aspect du cadavre, qui ne broncha absolument pas, malgré toutes ces sollicitations virulentes. L'homme en redingote était on ne peut plus mort, aussi mort que le lapin que Firmin avait tué la veille, les vertèbres brisées d'un coup de revers du couperet. Il tuait toujours ainsi les lapins, avec le revers, avant de leur couper la tête avec le tranchant, les laissant saigner là quelque temps. Il se rappela qu'il ressentait invariablement un petit frisson en abattant les lapins, pourtant cette tâche lui était assignée depuis de longues années. Déjà, à l'âge de douze ans, on lui avait confié la responsabilité hebdomadaire d'achever les lapins destinés au repas dominical. Il avait horreur de cela,

et la première fois, il en avait pleuré. Il s'était malgré tout plus ou moins habitué. Il se souvint de l'année où il avait tenté l'impossible pour que ne soit pas tué le petit lapin roux qu'il avait adopté; le Rougeaud, il l'avait baptisé, allant jusqu'à lui attribuer un nom. Tous ses efforts furent vains. La pauvre bête passa à la casserole lors du mariage de sa grande sœur, l'aînée; ce jour-là, on vida presque entièrement le clapier pour la fête. Il ne pleura pas, il avait grandi, toutefois ce fut un des rares moments de sa vie où il ne mangea guère avec grand cœur.

Pour l'instant, ce souvenir semblait bien loin, et son problème n'était pas le petit Rougeaud, mais ce cadavre habillé d'une redingote noire. En homme de bon sens, Firmin, ne sachant plus trop que décider après avoir secoué le cadavre comme un prunier, alla s'asseoir dans un coin, choisissant comme siège pour sa méditation le bord de l'abreuvoir en bois. Il tendit l'oreille. Il ne percevait aucun bruit dans l'endroit, sinon le cheval, toujours à côté, dans la remise, qui mâchonnait quelques brins de paille, faisant entendre ce bruit de mâchoires et de lèvres coutumier des chevaux. N'arrivant toujours pas à rassembler ses pensées, il se releva et sortit, afin de vérifier si l'air de la nuit lui ferait un quelconque effet et l'aiderait à rendre son esprit plus sobre et plus clair. En passant la porte, il ne vit que la lune, là, toute présente, ronde et blanche comme une grosse pièce d'argent. Au bout de la petite rue, il contempla le village, obscur et silencieux.

“Tout le monde dort à cette heure-ci, pensa-t-il. D'ailleurs dans quelques heures il fera jour, et tous se lèveront juste un peu avant le soleil. S'ils se doutaient, tous ces gens tranquillement installés dans leur lit, de ce qui se passe ici... Ils seraient bien contents, et rappliqueraient immédiatement pour voir. Comme ça, après, ils pourraient en causer pendant des années.”

Non, la nuit, dehors, assez chaude, ne lui procurait pas plus de fraîcheur que d'inspiration. Il se décida à retourner là-bas une fois de plus, à cause de sa conscience, ou de sa curiosité, ou faute de savoir quoi faire, afin de revoir l'objet de ses tourments. En rentrant dans l'écurie, il constata, comme s'il s'attendait au contraire, que l'homme n'avait toujours pas bougé. Il le secoua une fois de plus, machinalement, sans réfléchir. Or cette fois-ci, en le remuant, tomba de la poche de la redingote noire une bourse qui roula sur la paille avec le bruit d'une chose lourde et pleine de métal. Comme on ne distinguait pas bien dans ce recoin, Firmin entendit seulement le son amorti par le foin, réalisant très vaguement que quelque chose venait de tomber. Il tâtonna par terre, près du corps, et

ne tarda pas à mettre la main sur la bourse. En la saisissant, il comprit immédiatement qu'elle était pleine, remplie de pièces. Son cœur se mit à battre très fort. Il se précipita avec son trésor vers la lampe qu'il avait allumée en entrant dans la remise. Il vida fébrilement le contenu de la bourse sur une planche de bois, et le sang battant ses tempes, il compta quinze louis d'or, quinze beaux jaunets, bien ronds et bien brillants, des pièces comme il en avait rarement vues.

Ce coup-ci, il se dégrisa. Les vapeurs d'alcool ne l'incommodèrent plus. Son esprit put saisir la pleine et immédiate réalité de la situation: là, devant lui, tout près, reposaient quinze beaux napoléons bien solides et bien vrais, avec, de surcroît, l'attrait bien spécifique de ne plus reconnaître pour l'instant de réel propriétaire. En une fraction d'instant, le mort à la redingote noire avait été évacué de ses préoccupations, seules existaient désormais les quinze pièces d'or. Il les prit dans sa main, et une à une, il les recompta, avant de cérémonieusement les ranger dans la bourse, dont il noua soigneusement les cordons.

Il désira fouiller la redingote, afin d'examiner si rien d'autre n'y traînait, mais il chassa rapidement de ses pensées cette idée, se reprochant de telles envies: fouiller un mort ne se fait pas, cela ne peut qu'attirer le mauvais sort. La bourse, elle, ce n'était pas pareil, elle était tombée d'elle-même, alors qu'il tentait de secourir cet homme, quand il s'inquiétait de savoir s'il était bien mort, un peu comme si la Providence le remerciait pour la générosité de son geste: cette dernière le gratifiait pour avoir hébergé cet homme à sa mort, et avoir tenté de l'aider. Peut-être sa maison avait-elle abrité le dernier souffle de cet individu, et celui-ci avait choisi cet endroit, chez lui, Firmin, pour mourir. Cette pensée l'émut, et il serra la bourse plus fort dans sa main. Non, ce n'était certainement pas la même chose. Cette bourse lui avait été accordée sans qu'il ne la cherche, ni ne la demande. Ce n'était pas un vol, et en plus, l'homme qui la possédait auparavant n'en avait plus besoin, puisqu'il était mort.

L'esprit de Firmin marchait bon train sur ces périlleux exercices de casuistique appliquée... En ses propres termes, il découvrait même la distinction entre principes et maximes; il se convainquit que son exemple n'était pas après tout réductible à des lois générales, car celles-ci auraient entraîné un jugement injustifié. Lui pouvait comprendre, mais les autres en feraient-ils autant? Ne lui reconnaissait-on pas le droit inaliénable à la Providence?... Tout en se penchant sur ces grands problèmes, son œil tournait en tous sens, tandis qu'il réfléchissait sur l'endroit où cacher cette bourse, si généreusement accordée... Si lui savait qu'elle lui appartenait, les gens risquaient d'être plus obtus et moins compréhensifs... Il scruta

les environs, et remarquant un trou dans le mur de planches, creusé par quelque petit animal, il y introduisit la bourse après l'avoir enveloppée dans un vieux sac de toile, puis il en boucha l'orifice avec de la paille. C'était un endroit sûr, et personne d'autre que lui, pas même sa femme, n'entrait jamais dans la remise, ni dans l'écurie; son trésor se trouvait en parfaite sécurité.

Une fois ces précautions prises, Firmin se sentit la tête lourde, à cause de tous ces événements: l'alcool, la journée de marché, le mort, la bourse, la nuit bien avancée; tout cela commençait sérieusement à lui peser. Et avec cette histoire de bourse, il avait oublié le cadavre! Qu'en faire? Il était trop fatigué pour accomplir quoi que ce soit, ne serait-ce que pour prendre une décision. Mieux valait se coucher, il y verrait plus clair le lendemain matin. Il rentra dans la maison et monta à sa chambre. Quand il s'allongea, il réveilla sa femme, en dépit de toutes ses précautions; celle-ci, à moitié endormie, mais toujours curieuse, en épouse typique, le questionna immédiatement sur l'endroit d'où il arrivait ainsi, au milieu de la nuit, bien qu'elle sache parfaitement que c'était la même rengaine chaque fois qu'il allait en ville vendre ses légumes. Ces jours-là, il rentrait systématiquement à des heures plus qu'indues, sentant le vin, l'ail, et tout ce qu'elle pouvait imaginer d'autre. Lui, coutumier de cette curiosité, répondit à peine, sinon pas du tout, comme à l'accoutumée, et tomba comme une masse sur le lit; il s'endormit sans même prendre la peine de se déshabiller.

Son sommeil ne dura pas très longtemps. Il se réveilla au bout de deux à trois heures maximum. Ces courts moments avaient été très agités, peuplés de rêves houleux qui le firent sursauter dans son lit, à tel point que sa femme, énervée, lui envoya des coups de coude pour le calmer, l'éveillant à moitié. Il rêva entre autres d'un grand homme tout horrible et dégingandé qui le poursuivait dans la rue, à travers les champs, jusque dans l'église, le suivant partout, courant tout en lui décochant de toutes ses forces des pièces d'or qu'il tirait d'une bourse noire. Elles venaient se planter dans sa chair, lui faisaient très mal, surtout celles qui lui brisaient le crâne. C'était clair: l'homme voulait le tuer, et le pauvre Firmin, hors d'haleine, fuyait et fuyait, sans trouver où se réfugier. Chaque fois qu'il arrivait à se cacher, à se mettre hors de danger, à respirer un peu, le grand escogriffe réussissait malgré tout à le débusquer, ce qui le faisait sursauter, et il réveillait son épouse. Une fois éveillé, il fut trop excité pour se rendormir. Il ne cessait de ressasser obsessivement les mêmes idées, et pour se calmer, il tâcha d'imaginer tout ce qu'il s'achèterait avec ses

pièces d'or. Cependant, il avait beau essayer, il ne pouvait plus contrôler le flux tempétueux de sa conscience. Toutes ses pensées se précipitaient à une allure folle, et elles tournaient, tournaient et revenaient, toujours les mêmes, qui venaient se fracasser dans sa tête. Constamment ressurgissait dans ses pensées le mort, et il fallait bien décider quelque chose!

Juste avant que l'aube ne pointe à l'horizon, il avait conclu que mieux valait quérir la maréchaussée, quoique cela l'inquiétât un peu. Il connaissait leur mentalité fouineuse, mais il n'avait pas d'autre solution en vue. Quand les premiers rayons du jour atteignirent le fond de son impasse, ils le trouvèrent déjà tout habillé, chaussé, prêt à partir; il refusa d'attendre le reste de café que sa femme, encore engourdie par le sommeil, se proposait de réchauffer. Il marmonna qu'il avait trop attendu, il valait mieux y aller immédiatement.

Il avait raison: il avait trop attendu... D'un pas lourd et inquiet, il se rendit à la gendarmerie, située tout au bout du village. Après l'avoir un petit peu questionné, on se rendit compte que son histoire, ou du moins ses explications ne collaient pas terriblement, surtout quand on l'interrogeait sur les raisons pour lesquelles il n'était pas venu immédiatement chercher du secours; dans sa confusion et son embarras il avait avoué avoir découvert le cadavre la veille au soir en rentrant, après avoir tenté initialement de prétendre que c'était le matin même. Pourquoi avait-il menti? Comment avait-il pu aller tout simplement se coucher sans rien dire à quiconque, sans alerter personne, jusqu'au lendemain matin? Il était saoul! Comme si cela était une réponse! Immédiatement, les gendarmes décidèrent de se rendre sur les lieux.

Vers midi, arriva tranquillement de la ville un inspecteur de police. Il portait une grosse moustache, se donnait un air bourru et méchant, et ne trouva rien d'autre à faire - après avoir entendu rapporter que Firmin était venu voir les gendarmes seulement le lendemain matin et qu'il avait en plus essayé de leur mentir - que de jeter notre homme en prison, inculpé, comme assassin présumé.

— Il faut toujours commencer par emprisonner, ça impressionne, et ça facilite le travail, expliqua-t-il aux gendarmes.

Le médecin légiste qui examina la victime déclara qu'elle était morte par strangulation. On découvrit dans la remise le bout de corde qui avait certainement servi à cet usage. Cela ne fit qu'ajouter des présomptions sur la tête du pauvre Firmin, et l'implacable inspecteur, confirmé en son jugement, décida de le laisser croupir en prison jusqu'à temps qu'il avoue...

Heureusement pour Firmin, l'affaire eut un rebondissement: des témoins affirmèrent avoir remarqué l'homme à la redingote à l'auberge, la veille du meurtre, se disputant bruyamment avec un autre homme, un étranger au village. Un voyageur de commerce, un des témoins, déclara avoir reconnu ce coupable, attestant qu'il était un commerçant habitant en ville. On dépêcha une escouade là-bas pour arrêter le suspect; on le ramena, on l'emprisonna, on le questionna, et il confirma s'être disputé avec la victime pour une question d'argent, un paiement que l'homme à la redingote lui réclamait. On découvrit peu après que le commerçant en question était au bord de la faillite, ce qui n'améliora pas son cas. Puis l'aubergiste se rappela que le mort avait réglé sa note en sortant de l'argent d'une bourse noire; on se demanda où elle avait disparu, puisqu'on ne l'avait pas retrouvée sur le cadavre. Ne la trouvant nulle part, on questionna le commerçant. Il n'eut rien à répondre; il clama son ignorance et son innocence. Son compte était bon. On libéra Firmin.

Mais l'inspecteur était un tenace. Il ne voulut pas s'en tenir là. Il fit fouiller de fond en comble le domicile du commerçant, et on ne trouva rien qui pût aider l'affaire. Il procéda pareillement avec la maison de Firmin, remise et écurie comprises. Les gendarmes connaissant leur travail, on finit par mettre la main sur la bourse noire, remplie des écus de l'homme à la redingote. On confronta Firmin, qui bafouilla grossièrement qu'elle était à lui, qu'il n'avait rien volé, qu'on la lui avait donnée. On lui demanda qui la lui avait donnée, sa réponse fut incompréhensible. L'inspecteur le prit pour un menteur, ou un fou. On s'enquit de savoir pourquoi il la cachait, et sa réponse fut non moins bizarre: il tenta de s'expliquer en racontant que les gens pensent si facilement à mal. L'inspecteur le poussa un peu plus loin dans ses retranchements pour qu'il précise si le mort lui avait donné cet argent. Acculé, Firmin ne sut plus quoi dire. Il regarda l'assistance d'un air effrayé, surtout l'inspecteur, avec son air méchant et ses moustaches, il hésita, écarquilla les yeux, les leva au ciel comme s'il eut espéré un secours divin, et bredouilla:

— En quelque sorte... Un petit peu... Oui, mais pas vraiment...

Son âme de paysan madré était profondément troublée. L'inspecteur fit aux autres un signe en frappant son index sur sa tempe. Il continua à questionner Firmin :

— Mais alors, s'il vous a donné sa bourse, c'est que vous l'avez connu avant qu'il ne soit mort! C'est logique, non?

A lui, on ne la faisait pas, il en avait trop vu pour ça!

— C'est que... murmura le pauvre Firmin.

Comment pouvait-il admettre, comme l'inspecteur le voulait, qu'il avait volé la bourse? Il n'avait rien volé! Il n'était pas un voleur! On la lui avait donnée!

L'inspecteur, satisfait de lui-même et de son raisonnement inébranlable, en conclut que l'accusé était un fieffé menteur, et que s'il mentait sur le vol, - c'était le coup classique -, il mentait sur le meurtre.

— Qui vole un œuf tue un bœuf, lança-t-il pompeusement à l'auditoire, très fier de citer un proverbe de son crû.

Firmin fut remis en prison. On libéra le commerçant. Firmin passa en jugement.

— Je n'ai pas volé, et je n'ai pas tué! cria-t-il au juge.

Il fut condamné sans équivoque à la peine capitale. Quand il entendit la sentence, il hurla:

— Je ne suis ni un voleur, ni un assassin!

La veille de l'exécution, le prêtre lui rendit visite dans sa cellule. Il le conjura de confesser ses péchés, afin de ne pas être condamné à l'enfer.

— Dieu sait que je n'ai pas volé et que je n'ai pas tué! pleura Firmin. Dieu sait que je suis innocent, mais il m'a lâchement abandonné!

— Ne blasphème pas juste avant de mourir! lui répondit le curé avant de sortir.

Quand Firmin monta sur l'échafaud, avant que le bourreau ne lui coiffe la tête du sac noir, Firmin le regarda dans les yeux, à travers sa cagoule:

— Je vous jure sur ma vie que je n'ai pas volé et que je n'ai pas tué ! geignit-il, avec le regard d'un innocent.

— Viens te mettre ici, lui répondit gentiment le bourreau...





Karel
1914

Le Chef

Il cessa bientôt de courir. Il était arrivé dans une petite clairière au-dessus de laquelle se penchaient de grands arbres, qui paraissaient soutenir les cieux afin de protéger ce petit havre de paix où, par quelque mystère, ne poussait qu'une herbe tendre, parsemée de campanules. Cela le changeait de cet enchevêtrement obscur d'immenses conifères, de buissons épineux et de fourrés touffus, qu'il traversait depuis si longtemps. Depuis de nombreuses heures, il courait sans s'arrêter, de cette foulée régulière et élastique, de ce pas sautillant qui, chez ce peuple dont il était issu, vient aussi naturellement qu'à d'autres la marche.

En arrivant en cet endroit si reposant pour le regard et si apaisant pour l'âme, il fut amené à penser à cette fatigue qu'il savait fort bien oublier, - pratique très utile, surtout les jours comme celui-ci où il avait parcouru une telle distance -, dont il sentait malgré tout croître en lui la sourde et plus pesante présence. Comme à tous les siens, dès son plus jeune âge, on lui avait appris à respirer. Il connaissait le souffle lent et profond, ce mouvement intérieur de concentration qui apporte la puissance, celui qui peut faire ignorer à l'homme, au guerrier, tant le mal physique, aussi pénible soit-il, et jusqu'à la mort, que la souffrance de l'inquiétude et du malheur. Cette capacité pourrait paraître très incongrue chez un peuple doté d'un naturel si excitable, pour des hommes à la sensibilité si exacerbée. En fait, il n'est pas fortuit de remarquer que ceux qui sont les plus sujets à tous les emportements les plus violents sont justement ceux qui, par ce sursaut que seule la volonté peut accomplir grâce à un entraînement constant, seront les plus capables d'une grande froideur d'apparence face aux événements qui assaillent leurs sens et leurs sentiments; ils seront les plus aptes à se camper en une posture d'impassibilité voulue et forcée dans les moments les plus extrêmes.

Il le savait encore plus certainement, lui qui, depuis sa plus tendre enfance, avait été éduqué et formé dans le but de devenir un chef. Aussi avait-il un très profond mépris pour tous les hommes, et surtout pour ceux de son peuple, qui se conduisaient comme des femmes, face à la douleur, dans la plainte ou la fuite, tout comme face au plaisir, ce laisser-aller, cette quête de l'oubli, qui rend veule, et fou. Il connaissait en lui-

même cette nature bouillonnante et passionnée, celle capable de réagir avec une violence inouïe à la moindre provocation, celle susceptible de s'abandonner au plaisir avec la plus totale démesure; il sentait toujours en son corps et en son esprit cet autre lui-même, celui qu'il avait durement et impitoyablement appris à dompter.

Même à la guerre, et surtout à la guerre, car sa vie et celle de ses hommes étaient alors en jeu, il s'était entraîné à ne jamais tolérer que cet autre lui-même prenne le dessus. Et pourtant, se disait-il parfois, cet autre lui-même n'était-il pas son véritable lui-même, celui qui lui était le plus naturel, tout comme l'ours est un ours et le lapin un lapin, puisque ceux-là ne dévient jamais du tracé du chemin? Non, lui était un guerrier, et un guerrier n'est pas nécessairement un guerrier; il doit le devenir, il doit pour cela se battre, et à chaque instant, en guerre comme en paix, son esprit doit, sans se relâcher, se le rappeler afin de ne jamais oublier. Les vieux, chez lui, racontaient que le Grand Esprit rassembla au commencement toutes les espèces d'animaux qui peuplaient la terre, afin de leur répartir ses bienfaits. Après avoir accordé à chacun plumes, poils ou écailles, quand il réalisa qu'il n'avait rien alloué aux hommes, il leur déclara:

— J'ai tout distribué, et comme je vous ai oubliés, il ne me reste plus rien à vous attribuer pour vous réchauffer.

Mais il lut dans le cœur des pauvres humains la tristesse et le désespoir, son propre cœur fut ému et s'emplit de pitié. Se ravisant, il se demanda longuement comment les consoler de leur misérable sort. Ne sachant que décider, comme le jour s'achevait, il formula à tous les présents le vœu suivant:

— Vous pourrez obtenir du puissant soleil la force, et du subtil vent la liberté, à condition que vous appreniez à les dompter. Sachez qu'ils sont retors et sauvages, autant que les mustangs ombrageux de la vaste prairie. Vous irez nus et faibles, mais pourrez vous vêtir et vous protéger comme vous l'entendrez, à condition que vous accomplissiez ce qu'il faut pour vous vêtir et vous protéger. Alors, partez, cherchez, et n'oubliez jamais!

N'était-ce pas pour cette raison qu'on lui avait imprimé des marques indélébiles dans sa chair même, au moment où il était devenu un homme? ces blessures constituant une partie importante du rite initiatique attestaient de son passage de l'enfance à la vie adulte. On avait, pour toujours, au couteau et au fer rouge, ces deux symboles du Grand Esprit, marqué sa peau profondément, afin qu'il se souvienne à jamais, tant de la douleur qu'il avait dû endurer tout en continuant à chanter, sans sourciller, que de la cicatrice qui lui servirait jusqu'à la mort

de mémoire physique, au cas où celle de son esprit viendrait à défaillir avec le temps. Ne jamais prêter l'oreille au mal, ni écouter le plaisir, tout comme on lui avait appris en grandissant à ignorer la voix des femmes, car il n'était plus un enfant; là reposait la simplicité de son secret. La faim, le froid, la douleur et la peur, rien de tout cela ne devait entraver son rôle de chef, et même son cœur devait savoir battre au ralenti.

Cependant, en arrivant devant cette clairière, au moment où il réalisa, connaissant les capacités et les limites de son corps, qu'il devait penser à s'accorder un répit, il prit ce havre, surgissant sur son chemin, comme une augure, un message du ciel qui le conviait au repos. Comment interpréter autrement cet endroit de calme et de tranquillité au beau milieu de cette forêt exubérante et sauvage? Voilà pourquoi il s'y arrêta. Il choisit le recoin de la clairière qui lui paraissait le plus isolé, - il ne devait pas oublier sa triste réalité -, et après avoir décidé de s'y reposer brièvement, par ce même exercice de la volonté qu'il s'était forgé au fil du temps il s'endormit immédiatement, dès qu'il se fut allongé, après avoir consciencieusement tendu l'oreille pour s'assurer qu'aucun risque apparent ne se manifestait.

Les événements des trois derniers jours avaient été très éprouvants, il ne put s'empêcher de dormir d'un sommeil très agité. Il rêva, ce qui lui arrivait rarement, et même, devait-il se dire à son réveil, il rêva comme il n'avait jamais rêvé: c'était un songe fort étrange qui l'avait visité, sans doute un songe de sorcier. Il était tout en haut d'une falaise, juste au bord, face au précipice. Il regardait en bas, jusqu'en bas, si loin que son esprit prit peur. Son corps, lui, se sentait graduellement et irrésistiblement attiré vers l'abîme, jusqu'à ce qu'il fût totalement envahi par une impérieuse envie de sauter qu'il ne sut plus refouler. Alors, se laissant aller, en pleine confiance, il se lança dans le vide, et se sentit planer, l'esprit empli d'une ivresse et d'une béatitude qu'il n'avait jamais rencontrées. Quel sentiment vaste et libérateur que celui de voler! Il plana, plana longtemps, très longtemps. Hélas, à son grand regret, le sol lentement s'approchait.

Il vint toucher terre dans une plaine, au bord d'une rivière dont l'accès lui était interdit par un épais mur de roseaux. Il regarda autour de lui, et c'est alors que parvint à ses narines une odeur qui ne lui plaisait guère; humant l'air, il sentit que c'était une odeur horrible, pestilentielle, bien qu'il ne réussît pas à savoir ce qu'elle était, ni de quoi elle émanait. Il y eut des bruits étranges, qui allèrent en croissant, produisant bientôt un vacarme effroyable; il ne comprenait pas, là non plus, d'où ce tintamarre pouvait bien provenir, ni ce qui le produisait; il ne voyait rien, ne saisis-

sait rien, et une suffocante angoisse l'étreignit.

Il essaya de reprendre son envol, l'air refusa de le porter. Il tentait de petits sauts en battant des bras, mais à peine s'élançait-il qu'il retombait, chaque fois un peu plus loin, à quelques ridicules enjambées. Et il se cognait, le sol était dur, et il se faisait mal; bientôt toutes les parties de son corps commencèrent à souffrir, à saigner; une lancinante douleur émanait de chaque parcelle de sa peau.

Pendant ce temps, l'odeur, écœurante, empestait de plus en plus; il crut presque à un moment donné en reconnaître la nature, mais il trouva cette exhalaison tellement horrible et suffocante qu'il n'osa en concevoir l'origine.

La douleur en ses oreilles s'accrut jusqu'au supplice: ce bruit autour de lui, cette stridente cacophonie, emplie de tous les sons de la terre, le torturait sans relâche. A chaque instant il croyait reconnaître l'écho de quelque accent déjà entendu, mais, à peine discernée, cette sensation se noyait dans l'intensité et le chaos du bruit. Cette clameur invraisemblable était tout, et rien à la fois; elle l'entourait complètement, et là non plus il ne pouvait savoir ni d'où elle venait, ni ce qui la provoquait. Seul subsistait le sentiment confus d'une intense douleur. Il voulait à la fois se boucher les oreilles et se pincer le nez, et il tentait vainement de s'envoler en même temps, mais à peine avait-il fait quelques mouvements, de plus en plus grotesques, qu'il retombait immédiatement.

Il tenta de s'échapper de ce lieu en passant par le fleuve, et pour cela voulut traverser les roseaux; le rideau en était trop épais et trop dense. Dans cet effort impuissant, il ne fit que se blesser encore plus: il trébucha à de nombreuses reprises, et sentit les pointes de roseaux pénétrer sa chair en diverses parties de son corps. Empêtré dans les joncs, où chaque mouvement s'accompagnait des plus atroces douleurs, il regarda du côté de la plaine; il ne vit rien, rien qu'une herbe jaunie, à perte de vue, si jaune et si infinie que son regard s'y perdait. Il souffrit extrêmement à force de regarder, de scruter, d'essayer en vain de voir là où il n'y avait rien à voir. Il était une plaie vivante, il pâtissait durement; son cœur commença à désespérer. Il voulut mourir, et peu à peu il se sentit mourir. Comme il tentait un ultime saut, de son corps aussi tendu que s'il avait espéré en ce dernier élan s'anéantir, il s'aperçut qu'un aigle fondait sur lui; l'oiseau le saisit de ses serres, puis s'envola, tout droit, toujours tout droit, l'entraînant vers le haut, vers le ciel, s'élevant à une vitesse vertigineuse en direction du soleil. Prisonnier des griffes puissantes de la bête, il regarda en bas, et vit que tout s'aplatissait et rapetissait sous lui. Il distinguait de moins en moins clairement ce qui s'y passait. Il tenta de

se tourner vers le haut; il ne pouvait pas, le soleil lui brûlait les yeux.

Un grand soulagement l'avait pénétré depuis qu'il avait pu s'échapper de cette vallée infernale, mais de nouvelles peurs l'envahissaient: peur de l'aigle dont les serres pénétraient sa chair, peur de l'élévation car il ne savait plus voler, angoisse causée par l'incertitude de son sort, puisqu'il ignorait complètement où on l'emmenait, à quel futur inquiétant on le destinait.

Un peu plus tard, il survola un drôle d'endroit qui l'intrigua. Il y observa avec curiosité des gens, des foules de gens, tout petits, qui d'en haut ressemblaient à de minuscules fourmis, et ces fourmis s'agitaient, tournaient dans tous les sens, couraient, tombaient, certaines se relevant et d'autres non; elles se cognaient entre elles, s'entrechoquaient, et tout cela grouillait et fourmillait d'une manière complètement incohérente et absurde. Ensuite il ne distingua plus rien du tout, il était trop haut. Il fut peu à peu entouré et enveloppé d'un halo de lumière à la couleur étrange, qui emplit lentement tous ses sens, les engourdissant d'une paralysante mollesse; ses poumons suffoquèrent, ne purent plus respirer, et il s'évanouit. Quand son rêve reprit, il était juché tout en haut d'un arbre immense au-dessus d'une clairière, où il sut que l'aigle, qui avait disparu, l'avait déposé. Il regarda en bas; il remarqua qu'un homme était là, allongé, tout petit vu de si haut, qui dormait. Il se reconnut, c'était son propre corps, mais si ridiculement chétif qu'il ne s'en était pas rendu compte immédiatement. Dès qu'il réalisa qu'il ne s'agissait de nul autre que de sa personne, le rêve s'interrompt: il était rentré en lui-même. Il se réveilla.

Quand il sortit de sa léthargie, la nuit s'était appesantie sur la forêt. Il était fort tard; ce n'était pas prévu ainsi. Il avait dormi trop longtemps, mais il devait être très fatigué, et il avait été totalement emporté par son rêve. Son esprit fourmillait encore, tout remué par cet étrange songe. Il ne bougea pas, il resta là, immobile, quelques instants, toujours un peu hébété. Il tendit l'oreille en entendant de légers bruissements autour de lui. Ces bruits discrets, à peine audibles, semblaient être des frottements; il reconnut des pas très furtifs. Il se rassura: ce n'étaient que des loups; il avait distingué leur démarche un peu sautillante. Ils devaient être quatre ou cinq, car il percevait vaguement des pas simultanés. Ceux-là ne sont pas trop à craindre, se dit-il, c'est de l'homme dont il faut se méfier. Il grimpa lestement à un arbre, décidant d'y passer la nuit. La forêt était trop touffue pour avancer dans l'obscurité, et cette nuit sans lune s'avérait

particulièrement sombre.

Il aimait beaucoup la nuit. Elle signalait la trêve entre les hommes; dans les tribus de la région, surtout par une simple crainte superstitieuse, on n'attaquait jamais la nuit, et tout combat cessait au coucher du soleil. Les esprits des défunts préférèrent ce moment pour sortir et se mettre à rôder, et les provoquer par des actes inconsidérés la nuit reste un acte de témérité fortement déconseillé. On appelle cela la trêve de la lune. Certains prétendent que c'est là qu'il faut le plus craindre les animaux, parce qu'ils profitent souvent de l'obscurité pour attaquer, mais lui pensait qu'ils ne sont pas aussi inquiétants que le sont les hommes; les bêtes sont prévisibles, on sait toujours comment elles vont agir, elles n'attaquent pas en traîtres, elles.

Il contempla la vague silhouette de l'astre, à peine visible à travers les nuages, et fredonna tout bas une vieille chanson en son honneur, apprise quand il était enfant; c'était sa mère qui la lui avait enseignée, se souvint-il. Cette nuit, il se sentait obligé de meubler ce silence qui l'inquiétait, qui lui taraudait le cœur, alors que depuis toujours il avait tant aimé la nuit pour cette même raison. Il chantait très rarement. Cela faisait si longtemps... Mais se trouver là, au milieu de la nuit, après ce rêve étrange, seul, entouré d'une forêt qu'il ne connaissait pas, l'amenait à se rappeler son enfance sans trop comprendre pourquoi. La puissance de l'étrange imprégnait son être, il se sentait devenir quelqu'un d'autre. Il se tut...

A cet instant, toute la réalité de sa situation lui revint à l'esprit. Sa tribu avait été attaquée sauvagement seulement trois jours auparavant. L'assaut s'était déclenché soudainement, sans avertissement, même si depuis quelques semaines tous dans la tribu s'attendaient plus ou moins à cette agression. En fait, l'aspect imprévisible avait surtout été la manière dont le campement avait été attaqué. Le chef pensait avoir à faire à une troupe armée d'hommes blancs, or ces derniers étaient allés chercher en renfort une tribu de leurs frères, ceux avec lesquels son clan s'était disputé quelques mois auparavant, à propos d'une histoire de territoire de chasse. Il est vrai qu'avec la réduction du nombre de bêtes, - désormais abattues en masse depuis que tout le monde possédait des fusils -, les territoires paraissaient de plus en plus restreints. Ceux qui jadis ne chassaient que pour se nourrir le faisaient maintenant pour le commerce, et l'avidité ne connaissait plus de limites. Aussi, sur cette terre qui autrefois suffisait à tout le monde, fleurissaient aujourd'hui les querelles faciles.

Ils avaient pourtant fait la paix avec ces faux frères qui non seulement

les attaquaient en traîtres, mais avaient osé en plus s'abaisser à pactiser avec l'ennemi commun: les Blancs. Ces derniers voulaient que la tribu déguerpisse; ils exigeaient leur départ, prétendant avoir décidé que le chemin de fer traverserait cet endroit. Outré de l'effronterie de ces hommes, le chef avait rétorqué que depuis plusieurs années sa tribu détenait un traité leur accordant ce domaine comme leur propriété inaliénable. Il se vit répondre que tout avait changé. Les contrats et arrangements antérieurs devaient être modifiés afin de permettre le passage du train, et tout traité antérieur contrevenant à cette nouvelle situation devenait d'office caduc. A l'envoyé qui vint recevoir sa réponse finale, le chef rétorqua :

— Sur des problèmes de territoire, on peut toujours parler, mais quand la parole est rompue, plus rien n'est possible.

La guerre éclata. Depuis le début, toute la tribu savait fort bien qu'elle ne pouvait pas l'emporter. Pour le chef, les conséquences en étaient évidentes et toutes tracées. Déjà son père, avant de mourir lui avait prédit ce qui allait arriver:

— Mon fils, tu seras le dernier. Montre-leur qui nous avons été. Nous le devons à nos ancêtres afin que pour toujours ils reposent en paix. Pour les autres, les mots ne seront toujours que des mots, mais pour nous, quoi qu'il arrive, la parole sera aussi sacrée que notre vie. Notre vie n'aura jamais de vérité autrement que dans le souffle reçu et dans la parole donnée.

Depuis assez longtemps, les Blancs étaient venus, avec de l'argent, beaucoup d'argent, de l'Eau de Feu, et des tas de babioles. Ils avaient aussi apporté toutes sortes de choses attrayantes pour les femmes: des tissus, des robes aux couleurs chatoyantes, des bracelets, des bijoux bien clinquants. Ils avaient dit: "Si vous partez, tout cela sera pour vous." Beaucoup voulaient accepter. Une grande réunion du conseil se tint à ce sujet. Les hommes ne furent pas tous d'accord, plusieurs avaient beaucoup bu, ils en vinrent aux coups. Le chef fut sur le point de fendre un crâne avec sa hache, mais il se retint. Se battre dans la tente du conseil! Devant les vieux de la tribu! Aller jusqu'à tuer un membre du conseil! Non, il ne pouvait pas faire cela en cette enceinte sacrée. Comment pouvaient-ils en être arrivés là! Il poussa un cri d'une force telle qu'il ne pensait jamais en faire jaillir un semblable de sa gorge. Les rixes cessèrent. Il ordonna à tous de l'écouter:

— Le temps de la parole est passé, comme la neige s'évanouit quand reviennent les oiseaux d'au-delà les montagnes. Je ne veux plus discuter. Puisque les choses sont ce qu'elles sont, que ceux qui veulent partir

partent, je resterai avec ceux qui veulent rester.

Ils s'assirent tous et fumèrent la pipe ensemble une dernière fois. Ils partagèrent aussi l'Eau de Feu. Le chef but également, malgré son dégoût, car il souhaitait que ceux qui partent le fassent dans la paix.

Les deux tiers de la tribu partirent, les autres restèrent. Le lendemain l'ennemi attaqua. La bataille fut brutale, sauvage et surtout moralement pénible. Contre les Blancs, on savait se battre, toujours de manière identique: c'était une lutte à mort. Mais avec une autre tribu, avec des frères, on ne devait pas se battre avec une telle frénésie d'extermination. Ils luttèrent quand même, vaillamment, jusqu'au bout. Le combat dura assez longtemps et l'ennemi vint à bout de leur résistance. Une fois les survivants faits prisonniers, les Blancs les désarmèrent. Puis ils s'en allèrent, abandonnant les prisonniers entre les mains de leurs frères de sang. Ce fut un véritable massacre. A part le chef et un certain nombre de femmes et d'enfants qu'ils voulaient emmener avec eux, les vainqueurs tuèrent beaucoup de monde, surtout les hommes, jeunes et vieux. La journée fut sanglante.

Le matin suivant, ils prirent la route avec les prisonniers, le chef en tête; pieds et poings liés, on les fit marcher pendant deux jours, et ils arrivèrent finalement au camp. On attach aussitôt le chef à un poteau; dès le lendemain devait s'organiser une grande fête où on le torturerait jusqu'à ce qu'il en meure. Ce soir-là, les hommes de la tribu burent énormément; certains commencèrent à vouloir s'amuser avec lui, en le brûlant ici et là avec des bouts de tissus enflammés, surtout aux bras et aux jambes, profitant de son impuissance. Lui ne bronchait pas. Il pensait à son père, à ses ancêtres, à ce que son peuple avait été, et il fut dégoûté de voir ces visages déformés, avilis par l'alcool. Eux voulaient absolument le forcer à baisser son regard orgueilleux, et lui faire admettre qu'il souffrait. Cependant s'il souffrait, c'était de voir ces hommes qui pour lui n'en étaient plus, réduits à l'état de loques.

— Vous êtes moins que des femmes, leur cracha-t-il, méprisant, et moins encore que des animaux. Vous n'êtes plus des guerriers. Rien ne possède si peu d'honneur que vous. Le lièvre apeuré qui se réfugie en son terrier tient sa tête plus haute et sait mieux que vous ce qu'il fait.

Ces mots firent hurler ses tortionnaires qui l'auraient étripé sur le champ si leur propre chef, alerté par les cris, n'était arrivé pour les chasser de là. Il nomma deux gardiens pour protéger le prisonnier, en déclarant que nul n'avait le droit de toucher un ennemi la nuit, car elle était sacrée, et que la lame qui tuerait se vengerait sur celui qui lui ferait commettre un tel sacrilège.

L'alcool aidant, tous ne tardèrent pas à s'endormir, y compris les deux gardiens. Le chef prisonnier, lui, veillait toujours. Comment aurait-il pu le moindrement fermer l'oeil? Il n'allait pas se laisser faire par ces vils coyotes et il cherchait désespérément un moyen de s'échapper. C'est sa femme qui vint le libérer, coupant ses liens avec un coutelas qu'elle avait subtilisé à un des gardes. Elle lui expliqua qu'elle et les autres femmes étaient à peine surveillées, et qu'elle avait réussi à s'enfuir sans trop de problèmes. Elle lui donna l'arme et lui apprit qu'il pourrait se diriger vers la forêt sans que nul ne se réveille ni ne le surprenne, personne ne se tenant par là.

— Viens avec moi! Fuyons! murmura-t-il.

Elle le regarda tristement, lui montra son ventre, déjà très ballonné, puis lui répondit :

— Sauve-toi maintenant. Et reviens dans quelques lunes pour nous chercher. Je viendrai alors avec le petit.

Il s'enfuit, au milieu de l'épaisse nuit, avançant lentement, à tâtons, à travers la forêt. Dès les premiers rayons de soleil, au petit matin, il s'était mis à courir, et il avait couru, couru à travers bois, sans cesse, courant sans s'arrêter, afin que ses ennemis ne puissent pas le rattraper. Il ne marqua une pause qu'aux premiers rougeoiements du crépuscule, en arrivant dans cette clairière où il vécut ce songe fantastique.

Qu'allait-il décider maintenant ? Son peuple avait été décimé, du moins ceux qui étaient encore des guerriers. Il se demanda s'il devait rejoindre les autres, les lâches, les fuyards. Pouvaient-ils redevenir des guerriers? Il en douta. Comment était-il possible de recouvrer son honneur? Cela était tout aussi inconcevable que pour une femme de devenir un homme. A cet instant, il pensa à lui-même. Il avait appris qu'il était un guerrier, un chef; comment un chef pouvait-il être chef sans aucun guerrier? A qui pouvait-il encore montrer le chemin? Puis il repensa aux dernières leçons de son père : "L'homme n'est pas comme l'ours ni le lapin, il n'est pas ce qu'il est, mais ce qu'il veut." Il repensa à ceux de sa tribu qu'il ne pouvait plus aller voir, puisqu'ils avaient cédé leur fierté pour de l'alcool et des babioles, et il se demanda ce que ceux-là souhaitaient être... Et lui, alors? Qui était-il maintenant? N'était-il plus rien? Ses ancêtres ne connaîtraient-ils jamais le repos éternel? Quant à son fils, encore informe dans le ventre de sa femme, qui serait-il?

Bientôt l'aurore teinta légèrement la cime des arbres, se réverbérant progressivement sur le rouge et l'or des érables. Dans quelques instants,

le soleil surgirait dans toute sa majesté. "La puissance du soleil" avait déclaré le Grand Esprit...

Il observa dans la grisaille froide du matin les grands arbres qui se balançaient lentement au gré du vent. Que cherchaient-ils à lui indiquer, ceux-là dont la cime pointait vers le ciel? Où devait-il aller, et que devait-il être?

Avec le jour, la lumière le pénétra. Il avait compris. Il lui fallait montrer qui son peuple avait été.

Il retourna sur ses pas, toujours en courant, et vers la fin de la journée, il réapparut au camp où il avait été prisonnier. Des cris de joie sauvages l'accueillirent. Il alla de lui-même se placer sur le poteau avant qu'on eût pu l'attraper, et il ordonna aux guerriers présents, les défiant de toute sa morgue, de faire ce qu'ils voudraient de lui. Il allait leur montrer qui ils avaient été. Et il serait le dernier...



Le condamné

Si la cécité devait à jamais interdire à mes yeux les vivaces reflets de la lumière, comme en un ultime appel je regarderais avec le désir le plus intense et la plus grande soif chaque parcelle de couleur! Si pour toujours mon ouïe devait se clore à cette musique qui ébranle le sentiment, à cette ambrosie qui n'a nul équivalent comme nourriture de l'âme, que ne donnerais-je afin d'écouter une dernière fois le plus infime et le plus insignifiant des bruits! Comment une simple crainte permet-elle soudain de rendre toute sa raison d'être à la vie?

Il est étrange de découvrir un jour que ce que toutes les raisons du monde n'auront su prouver, ce qu'aucune preuve ni aucun argument n'auront réussi à démontrer, la peur et l'incertitude nous en convaincront irréfutablement, sans qu'il ne reste en notre esprit la moindre place pour le plus faible doute...

Pourquoi ces idées aussi inhabituelles qu'insolites occupent-elles mon esprit, moi qui n'ai jamais accepté de concevoir autrement que par l'évident et le manifeste? Vous l'aurez deviné, ces pensées sinueuses, ces remarques obliques, ces réflexions de l'extrême, cette fascination de la limite, cette démarche étrange, sont trop obscures et inusitées pour être celles d'un vivant... Non, en effet, ce sont les miennes, mais elles sont pour moi aujourd'hui l'expression d'une nouvelle nécessité, celle qui renverse malgré moi l'assise même de mon esprit troublé, puisque demain matin je dois mourir; ainsi m'a condamné à cette peine la justice des hommes.

Aussi loin que je puisse me rappeler, il me semble avoir été habité par cette certitude que l'on nomme le savoir. Depuis toujours, je croyais n'avoir plus rien à apprendre. Les hommes étaient bien ce qu'ils avaient toujours été. Qu'avait-on de nouveau à me montrer? L'âme de l'homme, aussi vile soit-elle, n'avait pour moi depuis ma plus tendre jeunesse plus aucun secret. M'attendant sans répit au pire de la part de ces soi-disant humains, je ne risquais plus la moindre déception. Rien, ou pas grand-chose, ne comptait pour moi. Cependant, maintenant, alors que je me retrouve dans cette cellule vide, en quelque emplacement inconnu au sein

d'une prison, entre des murs qui seraient blancs s'ils n'étaient si crasseux, devant un lit et un lavabo qui ne paraissent être là que pour symboliser la déchéance de l'homme par ses plus vulgaires nécessités, en face de ces barreaux rongés par la rouille, en ce lieu lugubre, je m'accroche à chacune des secondes qui passent, alors qu'auparavant la pénible attente me les rendait mortelles. Confronté à la mort, à la proximité de la plus radicale finitude, les parcelles les plus fugaces de temps sont chacune l'occasion de la plus profonde jouissance et elles engendrent en moi le désir violent que chacune d'entre elles s'étende indéfiniment sans jamais se terminer.

Toute ma vie, j'ai eu le don de savoir reconnaître le mal, de discerner la perversion, même là où tous, sans fournir le moindre effort, ne pouvaient voir que le bien. Mais ici, aujourd'hui, en cette place qui pour le peu de temps qu'il me reste sera mienne, en cette macabre pièce où chaque visiteur qui pénètre est traversé d'un frisson qui lui parcourt l'échine, chaque seconde est plus riche, plus belle que des années entières de ma vie. Je me demande parfois, quand je vois ces gens me jeter ces regards furtifs et inquiets, ce qui leur cause un tel effet. Est-ce mon futur? Est-ce ma vie passée? Est-ce ce qu'il en reste? Est-ce l'endroit? Est-ce tout cela? Je ne les comprends pas.

Je naquis dans une famille de douze enfants. Lequel étais-je? Le septième? Le huitième? Je ne me rappelle pas. Peut-être ne l'ai-je jamais su. Certains de mes frères et sœurs, je les ai à peine connus. Je faisais partie d'une vague liste dont jamais, je pense, les membres ne furent intégralement réunis une seule fois. Quelques -uns d'entre nous vécurent chez des oncles et des tantes, car ma mère, la lapine de la famille, n'arrivait pas toujours à nous garder tous ensemble. Même à la mort de mon père, tous n'assistèrent pas à l'enterrement. Il y en eut bien deux ou trois qui ne virent aucune raison de venir, ou ils étaient en fugue, ou encore dans une maison de correction. Peut-être avaient-ils dû considérer que celui qui leur avait accordé la vie dans de telles conditions eût mieux fait de s'abstenir, tant pour eux-mêmes que pour la société.

Avaient-ils raison? A cette époque, rien de tel ne me préoccupait particulièrement. J'étais trop absorbé par mes activités avec mon ami Fernand: nous étions devenus spécialistes des petits vols et larcins en tous genres; notre obsession était de chaparder tout ce que nous pouvions à droite et à gauche, n'ayant de cesse en cet âge tumultueux de l'adolescence de découvrir mille et un nouveaux moyens de nous procurer ce qui ne nous appartenait pas, souvent pour le simple plaisir de l'art, déroband des ob-

jets sans aucune valeur, ne serait-ce que pour embêter les gens que nous n'aimions pas ou ceux dont la tête ne nous revenait pas. Grâce à cette fructueuse activité et à la grande amitié qui nous liait, grâce à toutes ces situations périlleuses qui provoquaient dans nos esprits aux aguets une excitation fiévreuse, quotidienne et constamment renouvelée, je retrouvais un certain piment à une vie qui m'avait parue jusque-là remplie de crainte et fort dénuée d'intérêt.

Quand mon père mourut, sur l'instant son décès m'apporta un sentiment nouveau: était-ce la peine, le regret, ou une simple première rencontre avec cette qualité éphémère qui reste la principale caractéristique de toute existence? Déjà à l'enterrement, j'avais conclu avec satisfaction de ma nouvelle situation de demi-orphelin que désormais je ne recevrais plus de raclée pour avoir commis une bêtise, ou pour n'avoir rien fait du tout. Il me restait ma mère, qui elle aussi savait être pénible: elle criait beaucoup, mais au moins elle ne frappait jamais. Je n'appréciais pas particulièrement d'entendre des hurlements, cela me hérissait, j'y étais assez sensible, étant un amoureux du calme, mais je préférais encore supporter ce mélange de glapissements, de gémissements et de vociférations; aussi strident fût-il, c'était tout de même plus tolérable que les fréquentes volées distribuées par mon père!

Depuis la plus tendre enfance, je me souviens avoir été terrorisé par la figure paternelle. C'est grâce à ses bons soins que je connus et vécus très tôt, aussi loin que je me remémore, un vif sentiment de l'arbitraire, cette qualité inséparable des relations entre les hommes. Son comportement était pour le moins erratique, l'irrationnel était chez lui une manière d'être. Bien qu'il fût doté d'un caractère assez enclin à la punition, souvent, ayant appris que nous avions perpétré quelque mauvaise action, il restait silencieux, ne disant mot. Il continuait, comme si de rien n'était, à manger, boire, regarder la télé ou réparer sa voiture, activités qui résumaient plus ou moins l'ensemble de ce qui occupait son temps lorsqu'il était à la maison. Et puis, soudainement, quinze jours plus tard, quand notre conscience connaissait la tranquillité de n'avoir rien fait de mal depuis au moins quarante-huit heures, il frappait. Il explosait, dans toute sa rage, et on en voyait alors de toutes les couleurs. Quand il me battait, même à l'adolescence, et bien qu'il ne fût pas spécialement costaud, il me terrorisait autant que lorsque j'étais gamin. Dans son emportement, tout était bon pour nous châtier: tout y passait, il utilisait le pied, la main, nous fouettait avec sa ceinture, nous balançait à la figure tout ce qui était à sa portée.

Dans ces moments-là, il était survolté. Il ne savait plus guère ce qu'il

faisait. Un jour parmi tant d'autres, il me jeta du haut de l'escalier de la cave, et je me cassai la jambe dans cette chute qui me fit débouler jusqu'en bas. Tandis que je hurlais de douleur, il refusa de m'emmener à l'hôpital, déclarant que si j'avais mal je le méritais. Ma mère, affolée, courut chercher le voisin afin de m'y conduire. Mon père, lui, partit prendre l'air en tirant rageusement sur sa cigarette. Quand il avait ses crises de violence, ma mère intervenait peu, il devenait trop brutal; elle hésitait à dire quoi que ce soit, elle risquait dans ces cas-là de prendre aussi des coups, ce qui pour lui était l'étape ultime de cette frénésie qui se nourrissait de sa propre folie.

C'était d'autant plus absurde de la part de ma mère que, périodiquement, c'était elle qui avait provoqué l'empirement de mon père en se plaignant de nous, le harcelant à ce sujet en geignant de sa voix lancinante. Bien souvent, et c'est ce qui m'effrayait le plus, on avait l'impression qu'il n'avait guère besoin de raisons pour se mettre dans des états pareils. Je compris beaucoup plus tard qu'en ces moments-là, ce n'était pas plus sur ses enfants que sur sa femme qu'il tapait: il se vengeait simplement de ce monde où il vivait, à qui il en voulait énormément, car il le trouvait terriblement injuste avec lui. Ça, c'est le psychologue de la première prison où je fus interné qui me l'expliqua.

Toujours est-il que c'était quand même moi qui prenais les coups, et pas ce fameux monde. Combien de fois ne me rendis-je pas à l'école en tentant de cacher mon œil au beurre noir, ou en claudicant lamentablement. Mon avocat détailla tout cela à mon procès. Je ne pus m'empêcher de rire un peu en entendant la manière dramatique dont il décrivit notre vie de famille. L'idée d'étaler ces histoires au grand jour ne m'avait pas trop plu initialement, mais il m'avait convaincu de la nécessité de les exposer; cette explication pouvait m'obtenir la clémence du juge en attestant les circonstances atténuantes, à ce qu'il me raconta. Néanmoins à l'audience, quand je l'entendis plaider, juste à sa manière de narrer ces histoires, de décrire mon enfance misérable, je ressentis vraiment l'impression d'être au cinéma. Ce ne pouvait être de moi dont il parlait, on aurait cru qu'il avait écrit un roman. Quand il remarqua que je riais doucement au milieu de son éloquente plaidoirie, il me lança un regard noir: il était furieux. Il ne fut pas le seul. Le juge aussi avait remarqué ma réaction, et plus tard, après avoir prononcé son verdict, il me déclara qu'il était grand temps que j'apprenne le respect, tant de la société que des institutions, et surtout de moi-même, si je voulais pouvoir un jour me réintégrer dans cette fameuse société.

Je devais rencontrer beaucoup d'événements au cours de ma vie. Certains m'inquiétèrent, d'autres m'effrayèrent, mais jamais, je dois le reconnaître, je ne connus autant la peur qu'en cet insoutenable terreur que me causaient les fureurs imprévisibles de mon père. C'est précisément ce dernier aspect qui me noua toute l'enfance le ventre d'une angoisse indescriptible: on ne pouvait jamais prévoir quand l'orage allait tomber. La démesure de sa colère y contribuait aussi beaucoup, mais moins, bien que cela formât en mon esprit un tout indivisible. Je me battais beaucoup à l'école. Je ne craignais personne, même ceux plus grands et plus costauds que moi. A ce propos j'eus aussi droit à une analyse du psychologue qui m'expliqua que si je me comportais de cette manière, c'était pour m'affirmer, pour me convaincre moi-même que je n'étais pas un trouillard bien que je sois terrorisé par mon père. Peut-être avait-il raison...

J'avais une sœur pour qui je ressentais un mélange d'admiration et d'énervement. Moi, quand mon père commençait à s'exciter, je ne cherchais qu'à fuir, à me cacher, à me rouler en boule dans un coin. S'il me frappait, je pleurais. Elle, à peine plus vieille que moi, à chaque fois se dressait avec orgueil, et il avait beau la cogner, elle restait là, debout, toute fière, refusant toujours de pleurer. Je la surpris parfois gémissant plus tard dans sa chambre, mais devant lui, je ne la vis jamais verser une seule larme. Si elle m'agaçait, c'était parce qu'elle m'inquiétait; je trouvais qu'en se comportant ainsi elle le provoquait, car il redoublait alors de rage et de violence. Avait-elle raison? Avais-je tort? Parfois je me le demande encore. Ces comportements d'enfant, on les paie toute sa vie, et il est certes fort difficile de déterminer quel aspect en est le plus coûteux...

Mon dernier œil au beurre noir, je l'attrapai à l'âge de seize ans, peu de temps avant que mon père ne mourût. L'ironie de la chose reste qu'à cette époque j'étais devenu plus grand que lui, et j'ose à peine avouer que je demeurais tout aussi affolé par ses crises que lorsque j'étais enfant. Pourtant, j'avais déjà fait mon entrée dans le monde, cette fameuse société. C'est sans doute ce passage initiatique qui m'avait occasionné les derniers coups que mon père eut l'opportunité de m'administrer. J'étais passé devant le juge pour avoir volé une voiture avec des copains. On s'était fait prendre plutôt vite: le premier policier qui nous vit arrêtés à un feu rouge nous demanda nos papiers. Nous avions l'air de gamins, et nous étions tout excités, de trouille et de fierté. C'était notre première automobile.

Je devais développer une passion pour les voitures. Comme j'étais un élève très médiocre, après que l'on m'eut renvoyé de trois écoles différentes pour indiscipline, on m'envoya faire un apprentissage de mécanique chez un garagiste. Cet homme fut très dur avec moi: il m'obligea à travailler comme un forcené, douze heures par jour, six jours par semaine. Il reste cependant une des rares personnes, sinon la seule que je n'ai jamais respectée, et qui a su me faire obéir sans que je n'ose récriminer. Ce doit être parce qu'il m'apprit quelque chose et fit naître en moi une passion, le seul intérêt que je conservai toute ma vie. Il le comprit bien. Il en profita beaucoup. Tous les sales boulots: vidanger les moteurs, changer les pneus, nettoyer les carrosseries, c'était pour moi. Je m'en fichais, j'étais heureux de tremper mes mains dans l'huile et la crasse. Juste d'être là, d'entendre les moteurs tourner, de plonger mon nez dedans, d'y mettre parfois les mains, j'étais heureux... Ce fut la seule personne qui pendant longtemps n'eut jamais à se plaindre de moi. Ce bonheur dura jusqu'à la fin de mon stage chez lui, jusqu'à ce qu'il me renvoie. Je peux comprendre sa réaction, j'avais commencé à lui piquer des outils pour trafiquer les voitures que nous dérobiaient avec les copains.

Mon départ du garage inaugura une nouvelle ère dans ma vie. Nous avons monté une bande spécialisée dans le vol de voitures. L'occasion qui nous permit de démarrer cette juteuse affaire fut que l'un d'entre nous connaissait quelqu'un qui nous donnait un peu d'argent pour chaque véhicule que nous lui ramenions. C'était un travail de précision. Nous ne devions pas ramener n'importe quoi, mais des marques spécifiques, des modèles récents. Si nous nous trompions, notre receleur ne nous donnait rien et nous disait parfois de les rembarquer. Dans ces cas-là nous râions un peu, pour la forme, puis nous allions nous balader avec notre butin; nous faisons un tour en ville pour crâner, nous partions à la campagne. Me promener au grand air me plaisait beaucoup. De toute mon enfance, je n'avais jamais eu trop l'occasion d'échapper à la ville. Cela ne m'était arrivé qu'une seule fois: on m'avait envoyé en colonie de vacances, séjour qui avait été bien entendu un véritable désastre.

Après une petite virée, quand nous en avons assez, notre plaisir était de faire basculer la voiture dans un fossé ou dans une rivière, ou bien nous nous amusions à la mettre en pièces. A chaque fois, cela nous obligeait à rentrer à pied ou en auto-stop, mais ce n'était pas grave, au moins nous avions bien rigolé. Un jour, comme nous l'avions vu dans un film, nous organisâmes un concours qui consistait à faire rouler la voiture

jusqu'au bord de quelque précipice et à en sauter à la dernière minute, juste avant que la voiture n'aille s'écraser plus bas. Nous trouvions cela extrêmement drôle, nous recommençâmes souvent. Nous étions toutefois moins cinglés que les types du film: nous roulions plus lentement et nous sautions plus tôt. Nous n'avions pas envie de nous suicider. Le seul problème technique que ce passe-temps nous occasionnait était que dans les environs, la campagne étant assez plate, nous ne trouvions plus beaucoup de précipices, ni même de ravins; pour compliquer les choses, soi-disant pour éviter de nous faire prendre par la police, nous avions établi la règle suivante: jamais le concours ne devait s'organiser deux fois au même endroit. Nous étions convaincus qu'en retournant quelque part, on nous guetterait et nous serions attrapés. Nous partions pour cette raison de plus en plus loin; comme il fallait encore revenir, nous prenions plusieurs voitures volées et en gardions une, pour le retour, après le jeu de massacre.

Entre nos besoins financiers et notre passion, le vol de voitures était devenu une véritable obsession; que ce fût pour les vendre ou pour s'amuser, nous n'avions plus que ça en tête. Nous étions doués, nous étions fiers... Même le receleur trouvait que nous en ramenions trop; il y avait vraiment là de quoi nous vanter. Nous nous trouvâmes un nom: le Gang des Guimbardes; cela avait beaucoup de classe. Mais ce qui devait arriver arriva: ne connaissant plus de limites, nous exagérâmes et nous nous fîmes prendre. Cet événement fut l'occasion d'une des grandes leçons de ma vie. La manière dont j'aboutis en prison me permit de tirer de lourdes conséquences qui confirmèrent de manière irréfutable, je peux même dire accentuèrent, ma triste conception des hommes. Les policiers coinçèrent le premier des membres de notre bande parce qu'il roulait dans une voiture volée. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous avons tous été arrêtés. Un de ces vantards qui avait juré allégeance éternelle à la bande, apeuré, alléché par la vague promesse d'une obscure tractation avec la justice, nous avait tous balancés.

Nous nous croyions invincibles, nous les fiers-à-bras de toutes ces aventures que nous aimions nous raconter mutuellement avec force détails et exagération, nous qui nous glorifions que rien ne nous faisait peur, rien ni personne, et surtout pas ces idiots de poulets; nous eûmes l'air bien piteux quand nous passâmes devant le tribunal. Je reste après tout ce temps convaincu que moi, j'aurais refusé de parler. Je n'eus pas l'occasion de mettre à l'épreuve la ténacité de ma volonté, puisque quand vint mon tour d'être interrogé, il ne me restait absolument rien à

raconter. J'avais la nette impression que les inspecteurs de police étaient désormais si bien renseignés qu'ils auraient pu raconter ma vie encore mieux que moi. Je ne me défendais pas de ce dont on m'accusait, même si pour une raison que j'ignore, d'après les témoignages de tous mes ex-collègues, j'étais devenu le grand organisateur de la bande.

Au tribunal, quand nous nous revîmes, l'atmosphère fut loin d'être chaleureuse. Quoique nous racontâmes, nous fûmes condamnés à des peines similaires; ceux qui comme moi avaient déjà un casier judiciaire le furent un peu plus lourdement. Quand je compris comment s'étaient déroulés les événements, je fus très en colère contre mes ex-complices: ils étaient des salauds. Plus tard, en réalisant comment les choses fonctionnaient, ce que j'eus l'occasion d'étudier de près en prison, je me calmai. J'en conclus que ceux que j'avais cru mes copains n'étaient pas pires que les autres, ils étaient simplement identiques au reste de l'humanité.

La loi du silence, c'est une invention du cinéma. Au dehors, dans le monde véritable, chacun ne connaît que son bout de gras et se sent prêt à tout pour le défendre. En prison, les gardiens étaient prêts à tout pour quelques sous, les prisonniers étaient prêts à tout pour acquérir le moindre avantage. Quant aux gens à l'extérieur, sans exception, aucun sacrifice ne devait être trop grand pour se donner à eux-mêmes bonne conscience. Ils se ressemblent, ne vivent que pour leur égoïsme, le reste ne représente rien. Souvent on entend des mots qui prétendent soutenir d'illusoires chimères; ce ne sont que naïves fadaïses, vents suspects et roulements grinçants de mécanique. Les paroles servent seulement à devenir quelqu'un dans les yeux des autres, pour mieux abuser de la crédulité générale. Mon intime conviction fut que les hommes étaient tellement vicieux qu'il fallait bien quelque masque et déguisement pour mieux se cacher, pour exister un peu plus. Pourquoi d'ailleurs étaient-ils, tous autant qu'ils soient, tourmentés à ce point par ce qu'ils représentaient dans les yeux des autres? Peu m'importait. Je ne cherchais même pas à répondre à cette question. Cela ou autre chose, où se trouvait la différence? Le seul critère qui diffère entre les individus, c'est leur prix. Quelque part, plus ou moins enfoui, chacun d'entre nous se prêtera à n'importe quoi pour son seul intérêt. Même moi, malgré mon orgueil, j'étais convaincu que j'avais mon prix, bien que je ne veuille pas trop y penser. Tous les pactes du monde ne sont qu'une utopie, chacun d'entre eux a ses limites qu'il suffit de calculer en plongeant dans le sordide de l'âme humaine individuelle. J'en déduisis que j'aurais fait un bon juge, c'était facile, il suffisait de savoir compter...

S'il y avait une chose que pour cette raison je redoutais plus que tout, c'était d'être comme les autres: cela m'aurait rendu malade. Moi jamais! aimais-je à méditer en contemplant avec mépris les autres se complaire en ce que j'appelais se vautrer. C'était valable tant pour ces exclus emprisonnés au milieu desquels je me tenais, que pour ceux qui respectent la loi; pour ces derniers, c'est encore pire, ils se réfrènt seulement parce qu'ils ont trop peur pour oser violer l'ordre établi. Si on leur promettait l'immunité, je suis sûr qu'il n'y a rien qu'ils ne se seraient abstenus de commettre. Quant à ceux qui ont inventé ces lois et menacent tous ceux qui désireraient les enfreindre du glaive impitoyable d'une justice comptable, ils n'ont engendré cette idée que pour mieux se protéger, défiant et intimidant à tour de bras, afin de dissuader par les punitions les plus extrêmes ceux qui rêveraient de leur dérober ce qui leur appartient. Comment peut-on trouver vivable ce genre d'existence?

Pendant les deux ans que je passais en prison, je réfléchissais longuement à tout cela. Evidemment, je restais très solitaire. J'en vins à ne presque plus parler à quiconque. Je passais des heures assis, à méditer, j'évitais souvent les promenades dans la cour avec les autres. Bientôt ils m'appellèrent l'Indien, puis Sitting Bull. Ce fut le nom qui me resta. Il paraît que cela veut dire taureau assis, et comme je restais toujours là à fulminer, assis sur mon lit, un gardien m'attribua ce nom.

Quelle vie pouvais-je avoir? En cette période, le doute m'assaillait, je n'en savais rien. Je finis par refuser de me poser des questions. Je m'étais dit que le futur n'avait un sens, que l'on pouvait le penser, seulement si subsistait l'hypothèse de l'espoir: on ne pouvait faire confiance à l'avenir que si l'idée de quelque chose de bon et de désirable existait quelque part. J'avais beau scruter le terne horizon qui m'était fixé, je ne voyais toujours rien. Je ne désirais plus rien voir... Dans l'état d'esprit où j'étais, j'avais raison, puisque maintenant que l'accomplissement touche à son terme, je ne vois même pas l'utilité de raconter ce que fut ma vie. Elle fut ce qu'elle devait être. Elle se résume à cela. Il n'y a rien d'autre à en dire. Pourtant, je suis convaincu que je ne vécus ni plus mal, ni mieux que quiconque d'autre.

Néanmoins, une nuance importante s'impose, sans que je sache si elle change fondamentalement rien à rien. Ma vie sera nettement plus courte que celle de la moyenne, puisque me voilà désormais condamné à mort, et cette fin prématurée m'aura été imposée par ces congénères pour lesquels je ressens si peu de considération. Demain, à l'aube, je mourrai, tout au moins d'après ce que l'on m'assure. Ironiquement, pour

la première fois je souhaiterais que l'on me mente. Je n'aurais jamais cru que j'en viendrais à regretter quoi que ce soit. Pourtant, si, je l'admets, j'ai dans la bouche le goût amer du regret. Je regrette avec fougue - cette flamme fatigante que je croyais éteinte pour toujours en mon sein - que je sois obligé de mourir demain. Je me sens soudain si plein de jeunesse et d'énergie, animé d'une vigueur dont j'ignorais la présence. Aurais-je poussé le bouchon un peu trop loin, avec pour conséquence que maintenant je dois payer l'addition pour ce que j'aurai consommé? Y a-t-il donc des règles qui soient vraies, et que l'on soit obligé de respecter? Depuis longtemps, j'aurai tout fait pour ne rien voir de tel. Cela me donnait la nausée rien que d'y penser. Et pourtant si! Je suis en droit de regretter...

Au moment même où j'essaie de jouir de chaque bouffée d'oxygène que j'inspire tirée comme d'une ultime cigarette, en cet instant où je regarde, j'écoute, je sens, comme si je vivais pour la première fois ainsi qu'un nouveau-né, je suis en train de regretter...

Je n'aurais pas dû! Je n'aurais pas dû être pris... Je n'aurais pas dû être condamné... Je n'aurais pas dû dépasser les limites au point d'arriver où j'en suis arrivé!

Je me mords les lèvres. Il y aurait donc une vérité? Je repense à mon père, je repense à ma mère, je repense à mes frères et à mes sœurs, à ceux que j'ai connus un peu plus que les autres. Je me rends compte, à ma grande surprise, que je me rappelle les noms de chacun d'entre eux. Etrange, après toutes ces années... Je revois le garage, je ressens à nouveau ce plaisir de tremper mes mains dans le cambouis; je me rappelle le patron que j'aimais bien, et que je traitai de sale con quand il me vira sans même vouloir entendre une seule explication. Je me remémore aussi les copains, ceux qui m'avaient envoyé en prison pour la première fois. Je ne leur en veux plus. Je repense à une femme que j'avais presque aimée; j'aurais voulu l'aimer. Me faut-il vraiment mourir maintenant? Quelle ironie! Le moment qui me permettait pour la première fois d'aimer véritablement la vie est celui qui doit me la faire quitter...

Est-ce donc ainsi que le monde est fait?...



L'église

Mathieu déroula soigneusement l'étendard. Nul ne l'avait touché depuis l'année dernière, il était resté là, dans son coin. On ne le sortait qu'une fois l'an, et depuis plus de quinze ans, c'était uniquement lui, Mathieu, qui s'en chargeait. Cette occasion était la grande procession de la Vierge pour l'Ascension. On en faisait à chaque fois une fête magnifique; c'était un moment de grande importance pour Mathieu et pour tout le village. Par ici, une bonne partie du calendrier se déterminait par rapport à l'Ascension; il y avait avant et après l'Ascension. On peut comprendre que Mathieu n'aurait raté cet événement pour rien au monde, surtout que ce jour-là, il devenait presque un héros. C'était nul autre que lui, qui, en tête de la procession, portait bien haut le grand oriflamme rouge et jaune.

Tout en lissant le tissu de la main, Mathieu pensait à tous ces gens qui arrivaient, des villages alentour, et même de plus loin: on avait déjà vu quelques touristes étrangers se déplacer pour cette grande occasion. Lors de la cérémonie, la vieille église était bondée; elle était pleine à craquer. On était obligé d'installer des haut-parleurs à l'extérieur, sur le parvis, afin que tous puissent entendre l'homélie. Le grand moment, le point fort de cette pieuse journée, juste avant la messe, c'était la procession qui devait cheminer jusqu'en haut de la colline. Evidemment, c'était lui, Mathieu, qui marquait le pas. Très lentement bien sûr; c'était une procession, pas une course à pied. On grimpeait la petite sente escarpée et zigzagante le long de laquelle se trouvaient les étapes de la passion du Christ. Comme Mathieu montait le premier, fièrement menant le cortège, à chaque tournant du sinueux chemin il apercevait cette interminable queue qui se déployait derrière lui en épousant toutes les courbes du sentier.

Plus tard, dans l'église, sur les marches du maître-autel où il se tiendrait durant toute la messe en tenant avec orgueil son drapeau bien droit, il sentirait de la même manière quelque chose de serré remuant au fond de lui-même. Mais pour l'instant, pendant la montée, en ouvrant la marche de cette longue file qui aspirait à pieusement se recueillir

devant la statue de la Vierge, il s'imaginait comme le berger guidant ses brebis. En ces moments-là, exceptionnels, il n'existait plus que par les autres, plus que pour les autres. Il ressentait alors un tel débordement d'affection pour tous ceux qui suivaient derrière! Nul n'était exclu de ces élans d'amoureuse charité qui le submergeaient, même la Julie, même ceux du bas du village, même le notaire, tous participaient de fait - sans doute l'ignoraient-ils - à ce grand émoi de Mathieu.

Quand il transportait son oriflamme, plus rien n'était pareil; disparues toutes les vieilles rancœurs, évanouis les ressentiments, interrompues les querelles de voisinage: tous, il les aimait et tous, ils l'admiraient.. Mathieu se pâmait presque, en cet état d'esprit qui lui mettait tant de baume au cœur. Le temps d'une seule journée, mais cette journée valait bien le reste de l'année. Elle avait un tel effet sur l'âme de notre homme qu'il arrivait à en faire des vœux pour devenir meilleur...

Pourtant, il était loin d'être un ange, le Mathieu. On peut même affirmer qu'il avait plutôt mauvaise réputation dans le bourg. Il passait pour un buveur et un bagarreur, une grande gueule à qui bien souvent les mots ne faisaient pas peur, surtout quand il avait bu. C'était d'autant plus choquant que, dans cette région, s'il y avait une qualité fort appréciée par tout un chacun, c'était la sobriété, dans tous ses sens, tant celle du gosier que celle des paroles. L'âpreté des gens du cru n'avait d'équivalent que leur peu de loquacité: ces braves paysans savaient compter leurs mots tout autant que leurs sous. Dans la hiérarchie des valeurs régionales, au même rang que la parcimonie, vertu par excellence, venait le poids du silence. Etre économe, c'était savoir travailler, c'était reconnaître la valeur de l'effort et celle de l'argent, c'était ressentir ce mépris inné pour le superflu: l'homme de valeur, c'était celui qui savait ne pas se faire remarquer. On aura compris que Mathieu se tenait à l'opposé de tout cela, avec sa nature de hâbleur, bon vivant et tapageur, que n'affolaient pas les nombreuses petites entorses aux règles de la communauté, entorses qu'il s'adonnait sans scrupule à pratiquer.

Quand Monsieur le Curé avait accepté, à la mort du précédent porté-étendard, de confier cette lourde responsabilité à Mathieu, plus d'un s'était présenté au presbytère pour dénoncer ce dernier en l'accusant de vouloir, comme d'habitude, seulement chercher l'occasion de se faire remarquer; ces gens bien pensants mettaient en cause la sincérité de cette foi nouvellement découverte, arguant que jusqu'à maintenant elle ne l'avait pas empêché d'être tout le contraire d'un paroissien exemplaire. Le prêtre, impatienté par ce défilé, les avait tous vertement rabroués en

leur déclarant qu'il n'y avait pire médisance que celle se permettant de mettre en doute la foi de son prochain.

— Que lui jette la première pierre celui qui vient à l'église sans désirer montrer ses habits du dimanche ou ses enfants à tous les autres, à boire un coup au café dès la fin de la messe, sans espérer que le service se termine rapidement pour pouvoir aller déjeuner!

Il ajouta à la femme du maire qui se permettait d'insister:

— Et tous ceux qui ne viennent que parce qu'ils ont peur d'aller en enfer, par crainte, au lieu de venir glorifier le Seigneur.

Il relança la polémique le dimanche suivant dans son sermon, où il se lança dans une violente diatribe contre ceux qui savent seulement prier avec les lèvres; il était excédé. Il faut croire que cela fut efficace car de ce jour-là, même ceux qui s'opposaient de la manière la plus virulente à sa décision n'osèrent plus venir l'ennuyer à ce propos. La nomination de Mathieu anima encore de nombreuses discussions au coin du feu, mais avec les années, le temps jouant son rôle, elle rentra dans les mœurs.

Monsieur le Curé avait cependant émis de sérieux doutes en son for intérieur à propos de ce choix. Il l'avait pris un jour, à la légère, sans trop y songer, alors qu'il était très occupé et que Mathieu était venu le solliciter pour cette charge. Il le regretta un peu, tout de suite après avoir acquiescé, mais il se dit que le Seigneur, comme il le faisait souvent, avec raison, avait dû lui faire prendre cette décision malgré lui, sans qu'il ait eu le temps d'y réfléchir. Il tenta quand même de réexaminer le bien-fondé de cette détermination, ne serait-ce que pour convaincre sa propre conscience, à défaut de convaincre celle des autres. De sa longue pratique des paraboles de l'Évangile, il avait retenu un point important: la logique de Dieu n'est certainement pas la nôtre. Il avait une fois expliqué ce subtil point de doctrine à ses paroissiens dans un sermon où il commentait le texte sur la brebis égarée.

— Quel berger, leur avait-il demandé, qui a emmené son troupeau dans la montagne, après avoir perdu une brebis, laisserait là, en plan, tout son troupeau à la merci des brigands et des loups, afin d'aller retrouver une seule brebis perdue? Le nommeriez-vous un bon berger celui-là? Lui confieriez-vous votre troupeau?

Il laissa un moment le silence planer dans l'église.

— Eh bien le Christ, lui, déclare que celui-là est un bon berger... Oseriez-vous lui demander jusqu'où devra aller ce berger, combien de temps il devra marcher afin de retrouver la brebis égarée?

Sur sa lancée, il continua à questionner ses ouailles:

— Quel père fêterait avec joie le retour du fils qui a dilapidé sa part d'héritage en s'amusant, au détriment du fils respectueux qui n'a rien pris et a continué à travailler à la ferme familiale? Là encore, pour le Christ, celui-là est un bon père! Qui d'entre vous accepterait que l'ouvrier n'ayant travaillé que la dernière heure de la journée gagne le même salaire que celui qui a peiné depuis l'aube? Le Christ l'accepterait, lui!

Cette décision ne fit pas pour autant de Mathieu un paroissien exemplaire, mais elle servit d'occasion pour donner une leçon à tous; Monsieur le Curé fut même réconforté de voir à quel point cette logique bizarre fonctionnait. Cela lui rappela cette phrase de Pascal qu'il aimait tant: "la vraie sagesse se moque de la sagesse". Malgré tout, Mathieu n'était plus tout à fait pareil: cette nouvelle dignité avait affecté sa propre conception, et cette fierté d'une sorte un peu différente l'avait amené à changer. Cela prit du temps, et confirma chez le prêtre l'idée que le service du Christ n'était pas une récompense, mais la manière de sauver les hommes. Voilà pourquoi Mathieu continuait à être le porte-étendard de la procession, tout inspiré, au moins pour la journée, par la lourde responsabilité qui lui était confiée. Ceci ne l'empêchait pas, dès qu'elle était achevée, et déjà en redescendant, de penser au très sympathique vin d'honneur qui était organisé, où l'on buvait un petit vin que Monsieur le Curé recevait de sa famille dans le Bordelais. Et dans l'attente de ce moment, Mathieu ne put se retenir de jeter un regard attendri sur cet homme d'église qui était vraiment un brave homme...

Monsieur le Curé était sans doute un drôle de curé. Qu'il en fût conscient ou non, son acceptation de Mathieu et la défense acharnée de son nouveau porte-étendard n'avaient rien d'accidentel. Une autre raison plus personnelle l'y avait poussé, plus intime que sa soumission à ce qu'il nommait "la logique inversée du Christ". Il tendait depuis toujours, très naturellement, à prendre le parti des parias, car c'était un peu ainsi qu'il se concevait lui-même. Depuis longtemps, cet homme qui avait été un jeune prêtre promis aux plus hautes fonctions de l'église à cause de son esprit intelligent et osé, avait pour ces mêmes raisons été mis à l'écart, envoyé dans cet endroit éloigné; c'était pour cela qu'il lui fallait, depuis des années, chaque jour de la semaine dire la messe dans une commune différente, tant à cause de la désaffection du culte que de la dépopulation des campagnes qui contribuaient de manière identique à vider les églises. De nombreux heurts avaient ponctué ses relations avec la hiérarchie ecclésiastique; il avait tardé un peu trop à céder, n'ayant jamais très bien su mesurer jusqu'à quel point le dynamisme, la critique et le sens de l'initiative pouvaient être encouragés dans une institution. Il n'en avait

pas tout de suite saisi les limites, il ne se connaissait pas assez, il avait mal calculé, la situation tourna court au bout de quelques années. C'est ainsi que cet esprit frondeur et cultivé se retrouva muté pour toujours en ce qui était pour lui à l'époque des terres fort isolées.

Tout cela était loin, il était devenu vieux. La dernière de ses inventions, comme les nommait son évêque, - maintenant qu'il était relativement à l'écart les prélats arrivaient un peu à sourire de ses incartades -, était de s'être décidé depuis quelque temps à suivre une espèce de psychothérapie hebdomadaire. Quand on lui demandait pourquoi il agissait ainsi, il répondait: "Je veux pouvoir retourner auprès de mon créateur avec une âme en paix". Bien entendu il n'abordait pas cela avec ses ouailles, à part avec de rares exceptions comme son ami de longue date, le docteur. Son évêque, auprès duquel il avait sollicité l'autorisation d'agir ainsi, en curé discipliné qu'il était devenu, lui avait certainement jeté un regard surpris malgré l'habitude qu'il avait des requêtes étranges de cet excentrique abbé. Il avait bien failli lui demander pourquoi il n'avait pas l'âme en paix, néanmoins il préféra interrompre la discussion, se contentant de lui recommander d'en parler à son confesseur, le prêtre d'une paroisse des environs.

Heureusement que son évêque n'avait pas désiré en discuter, se disait-il, car il craignait malgré tout certaines choses qui lui trottaient à travers la tête. Il avait beau s'en défendre, il tentait quand même de répondre à ces thèmes à la mode qui préoccupaient son église, et pourtant, lui, le solitaire, toutes ces modes en général l'exaspéraient. Mais comme il se méfiait toujours de lui-même, de ses propres énervements, il tâchait de réfléchir à la légitimité de ces protestations. Le mariage des prêtres, il y avait bien pensé un peu, surtout quand il était plus jeune, d'autant plus qu'il avait beaucoup travaillé sur l'histoire de l'Eglise quand il était séminariste, et il savait que c'était une tradition un peu tardive qui avait établi le célibat comme règle absolue à un moment donné, alors qu'auparavant il était à la rigueur souhaitable, jamais obligatoire. Il ne sut jamais trop quoi penser de cette question, mais était-ce vraiment un problème si crucial? Certains disaient qu'il valait mieux légitimer un état de fait, prétendant que beaucoup de curés vivaient maritalement avec leur gouvernante. Il n'avait qu'à penser à la sienne, qui le servait depuis si longtemps, pour que cette idée le fasse rire. Dans ce cas précis, ça aurait plutôt été elle qui se serait déclarée partisan du célibat, et cette brave femme était certainement un atout pour permettre de repousser la concupiscence! Chaque fois que cette pensée lui traversait la tête, il se la reprochait en s'accusant d'être un peu méchant.

Un autre problème le préoccupait beaucoup plus: la crainte que comme beaucoup d'autres il ne fût devenu un fonctionnaire. Plus jeune, il avait rencontré son lot de bagarres, mais maintenant, il avait surtout affaire à la routine. Il aimait penser à ces premiers apôtres qui partaient à l'aventure en risquant leur vie. Il en était tellement loin. Une seule chose le sauvait un peu des pantoufles, grâce à la providence: il était constamment obligé d'aller d'une paroisse à une autre, ce qui le préservait un minimum de cette église installée qu'il voulait combattre. Messes, baptêmes, mariages, enterrements, organisation pratique, finances, c'était là son lot quotidien. Surtout les finances, et il s'était rendu compte petit à petit, l'âge avançant, que cela l'inquiétait; il n'avait pu s'empêcher de commettre un acte dont il se sentait pourtant fort coupable: il économisait depuis quelque temps sur ses maigres allocations.

Il ne réussissait pas à comprendre ce comportement bizarre, cette étrange manie venue l'habiter sans même qu'il s'en rendît compte, mais désormais il économisait. Voilà qu'il était préoccupé du futur, d'un futur terrestre, d'un futur matériel. Cela le choqua. Il se confessa à plusieurs reprises. Rien n'y fit, il voulait toujours continuer à économiser. Une fois cependant, plein de colère contre lui-même, il distribua le tout aux pauvres. Il en fut malade pendant un mois, puis il recommença. Aucun des préceptes qu'il connaissait tant, ceux qu'il prêchait depuis longtemps, aux autres comme à lui-même, n'arrivait à l'aider. C'est à ce moment-là qu'il se décida à consulter un psychologue. Il en choisit un à l'extérieur de son diocèse, là où ses ouailles ne pourraient pas le surprendre. De quoi aurait-il eu l'air, lui, l'homme des certitudes, le héraut de la vérité absolue révélée?

Ce traitement l'aida beaucoup. Il fut soulagé de découvrir que son péché n'était pas l'amour impur de l'argent, le comble pour un médecin de l'âme, d'autant plus qu'il avait toujours méprisé ce désir avilissant.

— Non, lui avait révélé un jour la psychologue, une femme âgée, pleine d'expérience, vous savez pourquoi cette idée vous obsède? Ce n'est pas votre confort futur qui vous inquiète, vous avez tout simplement peur de la mort.

Il sursauta un peu et essaya de lui répondre:

— Vous savez combien d'enterrements je célèbre en une année? Je craindrais presque d'en être blasé!

Un large sourire éclaira le visage de son auditrice. Il comprit qu'il avait prononcé les mots...

— Vous célébrez... Oui, vous êtes sans doute blasé, à la différence

près que cette mort-là est celle des autres, pas la vôtre! C'est cette dernière que vous craignez par-dessus tout, parce que c'est la seule que vous ignorez véritablement...

Il tenta faiblement de protester; avant la fin de cette journée-là, il s'était admis à lui-même cette terrible frayeur qui, avec la vieillesse, avait grandi en lui. Sa mort, le retour aux cieux... Un doute immense s'était tapi en son sein, si présent qu'il ne s'en était même pas aperçu. Il l'avait nourri sans le vouloir, et peu à peu il en était devenu possédé. Comme il ne voulait pas reconnaître cette plaie béante qui l'affligeait, il avait préféré croire que cette anxiété n'était que le besoin d'une sécurité matérielle pour ses vieux jours. C'était bien de ces derniers dont il avait peur, toutefois pas pour les raisons qu'il croyait, mais plutôt en ce qu'ils annonçaient sa propre fin. Voilà, il craignait le terme de sa vie corporelle, alors qu'il conseillait à tous depuis si longtemps de s'en remettre les yeux fermés à la divine Providence, pour une vie de béatitude éternelle. Ce n'était pas qu'il ne croyait plus, pourtant, le seuil crucial approchant, ce point de non-retour, Monsieur le Curé ne pouvait s'empêcher de laisser peser sur son âme un énorme doute. Le Christ en avait bien fait autant!

Et si... Il retenait ses pensées, refusait de les formuler; elles n'en étaient pas moins présentes, elles refusaient obstinément de s'effacer devant un quelconque credo. Une fois de plus, la Providence, ironique, s'était jouée de lui. Il la remerciait d'avoir placé sur son chemin cette femme d'une grande sagesse qui, lentement rebâtissait en lui le courage de faire face à son propre destin, ce futur si intime qu'il se trouvait au-delà des mots. Le problème était loin d'être résolu, mais au moins il avait interrompu cette pratique ridicule de vouloir économiser, ce qui le rassurait un peu. Une certaine clarté perçait doucement en soulageant son âme inquiète. D'être si attaché à la vie l'embarrassait un peu, l'attachement à l'argent, lui, le dégoûtait vraiment. Il pensait à cela tout en redescendant la colline du pèlerinage, pendant la messe aussi, jusqu'à ce que son œil se posât sur la Pauline: il eut un choc, il eut peur, s'il n'avait découvert son véritable problème, il serait devenu comme la Pauline...

La Pauline, quand l'œil du curé se fixa sur elle, était bien loin de tout cela, et ne se doutait de rien. Ce n'était pas non plus qu'elle fût plongée dans ses prières. Elle se demandait avec beaucoup d'anxiété si le temps allait s'améliorer. Le mauvais temps n'était pas très bon pour les affaires. Elle se fit la réflexion qu'au moins, pour l'Ascension, la Vierge aurait pu s'organiser pour que le temps soit ensoleillé. Les touristes ne venaient pas trop quand le temps était mauvais. Heureusement, à cette

grande procession, les paysans, eux, assistaient en grand nombre, quelle que soit l'humeur du ciel. Cependant s'il faisait soleil, c'était beaucoup mieux, car ils s'attardaient sur la place de l'église: les femmes finissaient toujours par acheter quelque relique ou babiole, les enfants quémandaient de manière insistante à leurs parents des cadeaux qu'en cette journée de fête ils ne savaient refuser. Mais s'il pleuvait, tous se précipitaient aux voitures à peine la cérémonie terminée, et les touristes, il n'en était pas question! Déjà que la journée avait commencé très moyennement! Il fallait espérer que d'ici tout à l'heure le soleil se ferait moins discret.

La Pauline regarda furtivement sa montre. Il était tard, et on n'avait pas encore communié! Monsieur le curé devait rêvasser, et l'heure avançait... Elle n'avait pas que cela à faire, elle devait s'occuper de son échoppe, car sa bru qui prétendument l'aidait, elle ne s'y fiait qu'à moitié. "Pour sûr que vendre, celle-là, ça a vraiment l'air de l'embêter!" Pauline se demandait parfois si sa belle-fille ne faisait pas exprès de chasser les clients... Elle regarda sa montre. L'office avait plus de dix minutes de retard! Il prenait vraiment ses aises ce curé! De toute façon, celui-là, elle ne l'avait jamais beaucoup aimé et elle avait l'impression qu'il le lui rendait bien. En plus il avait des idées très bizarres, et disait parfois n'importe quoi. Un beau jour, elle ne savait pas quelle mouche l'avait piqué, il lui avait sorti que si elle voulait être sauvée et aller au paradis, elle devrait faire cadeau de tout son argent aux pauvres. Elle en avait été sidérée. Un vrai fou! Elle n'avait de toute manière pas peur de l'enfer.

Elle avait ses raisons d'être rassurée: elle n'avait jamais raté une seule messe le dimanche, ni aucun jour de fête, pratiquement de toute sa vie. Elle y tenait, elle s'en était toujours fait un point d'honneur. D'un autre côté, même si le curé était un peu spécial, puisqu'elle tenait un magasin de petits objets religieux, vierges, christes, saints, croix et autres reliques, il valait mieux rester en bons termes avec les autorités; elle ne devait pas prendre de risques avec son gagne-pain. D'ailleurs, elle s'obligeait toujours à aller le saluer après la messe, bien qu'il lui donnât l'impression de grimacer en lui disant bonjour. Tant pis pour lui, c'est lui qui irait en enfer pour traiter ainsi une fidèle paroissienne... Et aujourd'hui, il était en retard avec le service, son sermon n'en finissait pas; elle décida de ne rien donner à la quête... Elle se ravisa, tout le monde le remarquerait, on en jaserait. Dommage! Pourtant, n'en démordant pas, surgit en elle une idée géniale: quand passa le panier, elle frappa du poing dans le fond, comme si elle y avait déposé une pièce d'un geste trop brusque. On n'y vit que du feu.

Elle était ravie de sa propre malice, et, toute heureuse, pendant que la messe se terminait, elle adressa une petite prière à la Vierge pour qu'elle amène le beau temps. A ce moment précis, elle aperçut un rayon de soleil qui traversait le grand vitrail de gauche. Son vœu était exaucé. Elle savait bien, quoique en dise le curé, que par sa fidélité elle s'était acquis une place au Paradis. Et pour comble de bonheur, - un bonheur ne vient jamais seul -, elle remarqua que quelques touristes pénétraient dans l'église par la porte latérale. Ils restaient dans le fond en attendant la fin de la messe. Pauline fut remplie d'espoir: si quelques touristes arrivaient ensemble, il devait généralement y en avoir un plein autocar. Son attente parut se confirmer, car ils avaient vraiment l'air de sortir d'un autocar: ils lui faisaient très bonne impression. Le tout était de savoir s'ils viendraient dans son magasin plus tard.

Pauline se plaisait à scruter les visages des étrangers, convaincue de ses capacités à flairer les bons clients, les gens comme il faut. C'est ainsi qu'au milieu de ce petit groupe elle repéra une femme qui visiblement n'avait rien à voir avec eux. Elle ne put s'empêcher de se renfrogner en la voyant. Celle-là lui faisait très mauvaise impression, il était sûr qu'elle ne passerait même pas à la boutique; ou alors elle viendrait fouiner en traînant la jambe, regarderait les objets d'un air dédaigneux, les soulèverait vaguement, les reposerait avec un petit sourire, et ressortirait sans avoir prononcé un seul mot. Elle le connaissait ce genre-là! Juste à voir cette bonne femme, avec son sac à dos, ses godillots, ses pantalons moulants et cet air un peu insolent, elle savait exactement qui elle était.

Agnès, car c'était d'elle dont il était question dans les réflexions de la Pauline, reçut un petit choc en pénétrant dans cette église remplie de monde. C'était donc pour cela que tous ces gens traînaient dehors sur la place. Elle ne pensait jamais trouver autant de peuple dans une église. Elle si convaincue que ce style d'activité était passé de mode, qui ne croyait trouver là que quelques vieilles grenouilles de bénitier, n'en revenait pas. Elle ne s'intéressait pas beaucoup à ces choses, elle y était même allergique, et c'était la première fois en plus de vingt ans qu'elle entrait dans une église. Sans savoir pourquoi, elle n'avait pu retenir sa curiosité en apercevant celle-là, et elle avait décidé d'y regarder de plus près. Il est vrai que cette architecture semblait tellement belle de l'extérieur. Et puis le guide touristique parlait justement de cette cérémonie de l'Ascension qui était le grand événement du coin.

Elle avait hésité avant de s'introduire dans l'église. Elle ressentait un tel mépris, presque une haine pour la religion, et surtout pour les curés.

“Quel monde d’arriération, quelle bande de réactionnaires!” clamait-elle à qui voulait l’entendre. Elle ajoutait qu’elle s’étonnait de voir ce genre de phénomène survivre encore au vingtième siècle en Occident. De loin, sur la colline, elle avait vu cette haie de gens, avec au-dessus d’eux quelques étendards flottant au vent, et une Vierge à l’enfant portée par quelques épaules qui déambulaient par-dessus les têtes. “Fétichisme d’un autre âge...” Elle s’était dit que ceux-là devaient être des touristes, comme ceux qui visitent les châteaux en ruine.

Afin de pénétrer dans l’église malgré toute sa répugnance, elle songea, pour se convaincre elle-même, qu’elle avait bien participé à une cérémonie vaudou à Haïti; alors pourquoi pas à la messe ici? Cela lui rappela que les années de pensionnat chez les bonnes sœurs lui avaient inculqué une vigoureuse antipathie pour le christianisme... Après tout, à l’âge qu’elle avait maintenant, cette expérience remontant à fort longtemps, il était temps de s’en remettre, et une religion en valait une autre...

Quelle ne fut pas sa surprise une fois à l’intérieur, en observant ces visages, de réaliser que la masse assemblée ainsi, ces gens qu’elle avait vus de loin au pèlerinage, n’étaient pas des touristes mais les paysans du coin. L’expression “arriération rurale” lui vint à l’esprit. La messe venait de se terminer, et devant elle défilaient pour sortir tous ces visages burinés. Son regard allait de l’église, de cette architecture élancée du douzième siècle, aussi sobre que magnifique, à ces visages taillés au couteau, à ces traits abrupts, à ces corps lourds moulés d’un seul bloc, à ces complexions aux teintes variées, de celles qu’on ne voit guère en ville. Ces gens, paraissant déguisés dans ces habits du dimanche, souvent peu seyants, cheminaient du pas roulant de ceux habitués à marcher dans la terre; ces hommes aux épaules carrées, soudées au reste du corps, ces femmes qui avançaient la tête penchée vers le sol...

Ses yeux repartirent une fois de plus, en suivant les travées, puis le long des élégantes colonnes, vers ces hauts plafonds si gracieux, vers ces voûtes qui aspiraient le regard: presque à contrecœur, admirative, elle pensa qu’il y avait là quelque chose. Ces hommes et ces femmes savaient-ils ce qu’ils étaient venus chercher ici? Auraient-ils pu l’exprimer? Et pourtant, depuis les sept cents ans que cette église avait été bâtie, ils venaient là, année après année, en cette quête inconsciente de l’homme qui cherche autre chose en lui-même...

Absorbée dans ses méditations, elle ne s’était pas rendu compte que l’église s’était silencieusement vidée. Il n’y avait presque plus personne dans les allées. Elle s’assit sur une chaise au centre de la nef. Elle se sentit émue malgré elle. Ses pensées allèrent à son mari dont elle avait décidé de divorcer. Les enfants étaient grands désormais, et lui n’avait

jamais réellement fait l'effort de la comprendre. Elle avait voulu faire ce voyage de randonnée pédestre dans les montagnes afin de réfléchir à tout cela. Et elle se trouvait là, maintenant, au milieu de nulle part, entre ces paysans accrochés à la terre et cette voûte qui désirait imiter le ciel. Elle imagina son mari seul. Elle s'avoua qu'elle l'aimait encore. Une pensée lui traversa l'esprit, aussi claire que l'eau de source de ces montagnes: quand allait-elle cesser de se fuir elle-même?

Dans la sacristie, Mathieu enroula soigneusement l'étendard, et le remisa pour l'année suivante...



En attendant l'eau

Allez voir mon frère, à Sonora! il sera très content de vous recevoir. Vous n'avez qu'à venir de ma part, et comme on dit chez nous, sa maison sera votre maison.

Voilà pourquoi depuis deux jours et deux nuits je me trimballe d'un autocar à l'autre. Il faut préciser que j'ai préféré faire un détour pour pouvoir longer le Pacifique au lieu de me rendre directement à destination. J'aime ces cars mexicains. Ils ont une espèce d'atmosphère à eux, surtout quand ils roulent de nuit, que tout le monde s'endort, et qu'avec un peu de chance vous tombez sur quelqu'un qui a toutes sortes d'histoires à raconter à un étranger fort curieux. Durant ce genre de randonnées nocturnes, tout ce que l'on nous raconte prend alors une couleur très particulière. J'avais eu de la chance le premier soir, en partant de Guadalajara. Une vieille femme toute ridée était venue s'asseoir à côté de moi, et, trop contente de l'occasion, avec cet accent nasillard et traînant des gens de la région, m'avait raconté je ne sais plus combien de choses que je regrette maintenant de ne pas avoir notées. Ma vénérable voisine était un véritable recueil d'anecdotes.

Dans la nuit, il n'y avait plus que la voix de la vieille, et les phares du car qui balayaient une route dont chaque mètre cachait un tournant, une colline, une descente, en cet interminable zigzag en trois dimensions que sont les routes mexicaines. Le chauffeur, imperturbable, ne cessait de tourner son volant dans toutes les directions, se contentant de se signer chaque fois qu'il passait devant une croix ou une église. Il y a ainsi des lieux où la piété est une solide réalité. Sur le tableau de bord du bus luisait une petite Vierge Marie de plastique bleu qui clignotait, s'allumant et s'éteignant tour à tour, ce qui lui donnait un air fort vivant de miracle permanent. Il y avait aussi un Jésus bénissant, la main levée, les cheveux longs et ondulés, le regard doux, de grands yeux bleus, un gros cœur bien rouge d'où sortaient des rayons dorés peints sur sa poitrine, mais lui restait en permanence illuminé.

J'avais été étonné de découvrir ces véritables autels ambulants que sont les cabines des chauffeurs dans les cars mexicains; c'était avant que je ne connaisse les routes mexicaines et le style de conduite locale.

Avec le manque total de visibilité sur ces routes à deux voies étroites et tournicotantes que sont là-bas les principales artères de communication du pays, il faut admirer comment ces autocars doublent sans rien voir des voitures vieilles et poussives; vivre cela induirait même un sceptique comme moi à vouloir faire son signe de croix à chaque instant. Ainsi, rien ne peut être de trop sur ces chapelles motorisées qui permettent sans doute de s'attirer les très souhaitables bonnes grâces du ciel. On réalise qu'il est des lieux où la providence n'est pas une simple illusion, elle est une nécessité.

Celui qui m'avait envoyé dans cette expédition était un chauffeur de taxi que j'avais retenu une semaine afin de me faire visiter la ville et ses alentours. Rapidement nous étions devenus de grands amis, ce qui avait été facile dans la mesure où j'avais accepté de ne pas nier que le Mexique était le plus beau pays du monde, et où je n'avais pas discuté le prix du taxi. Le brave homme avait fort bien compris: je voulais tout voir et tout savoir à propos de ce pays qui me fascinait depuis toujours, et c'est pour cette raison qu'il m'avait envoyé chez son frère qui vivait sur une ejido, une sorte de coopérative agricole, depuis plusieurs années.

— Mais attention, il a aussi son morceau de terre à lui! m'assurait mon cicérone, très fier de son frère propriétaire terrien à qui ce lopin de terre conférait un statut très particulier. Grâce à la réforme agraire, on lui a donné de la terre, et il est parti s'installer là-bas il y a dix ans. Je suis allé le voir il y a trois ans. C'est très dur, mais il est chez lui. C'est ça qui est important!

Sans doute, cela devait l'être... Et tandis qu'il me racontait cela, je regardais le véhicule qui nous transportait, avec ses sièges défoncés dont les dossiers se seraient écroulés si une barre de métal transversale, soudée aux côtés, ne les avait maintenus en place. Le décor intérieur de ce taxi n'avait de comparable que le bruit infernal d'un moteur qui laissait derrière lui une non moins infernale traînée de fumée. Comme pour beaucoup de véhicules de cette ville, on se demandait comment il faisait pour rouler encore. Il devait exister ici des mécaniciens aux pouvoirs miraculeux, des doigts en or qui réussissaient à faire fonctionner n'importe quoi avec rien. Cette voiture, aussi bringuebalante soit-elle, était tout pour cet homme, et la dignité humaine me donna soudain l'impression de ne reposer parfois que sur trois bouts de ficelle et deux ressorts. Je ne sais pas si la foi transporte les montagnes, en tout cas la fierté doit sérieusement les ébranler...

J'étais heureux de quitter la ville avant qu'arrivent Noël et le Jour de l'An. Malgré toute l'amitié que j'ai pour cet endroit et ses habitants, il y a une chose à laquelle je ne me ferai jamais: leur frénésie des pétards. Et quand on dit pétards, ce sont de véritables mortiers dont il est question, dont vous sentez à vingt mètres le souffle quand ils explosent. Ils ont aussi ces rouleaux de plusieurs centaines de pétards qu'ils appellent des mitraillettes, qui éclatent les uns après les autres à une folle cadence. Autant j'aime voir les hommes heureux, autant certaines formes d'exubérance me sont dans leur excès plutôt pénibles. Je me demandais également s'il n'y avait pas un côté sordide à cette joie intempestive, quand on voyait les hommes s'y plonger avec une telle outrance; n'était-ce pas pour oublier une réalité trop dure? C'est une ivresse qui devait coûter cher à des gens déjà si appauvris. Je suis un amoureux de la sobriété, et de surcroît cette pratique me rappelait tellement la guerre; je l'avais connue de trop près pour pouvoir en supporter tout simulacre, même éloigné.

Alors me voilà, avalant des kilomètres et des kilomètres, roulant sur des routes chaotiques, à travers des paysages désertiques, apercevant à travers les vitres crasseuses du car des collines rouges ou jaunes aux contours abrupts. Des cactus surgissaient çà et là, levant les bras au ciel, en une espèce de prière éternelle, ou bien était-ce par étonnement, ou bien encore se dressaient-ils ainsi pour jeter aux rares nuages leur cri d'impuissance en leur demandant: Comment peut-on de manière aussi cruelle avoir été planté là au milieu de nulle part? Dire que l'on arrive à en tirer la tequila, une boisson censée engendrer la gaîté. L'homme arrive vraiment à faire feu de tout bois! je ne sais pas si cela veut dire que tout est bon pour lui, ou qu'il n'est pas difficile...

De temps à autre, quelque coin où l'eau se montrait plus généreuse laissait pousser une végétation verte, dense et luxuriante comme seuls les tropiques savent le faire. Ici, les plantes, tellement envahissantes, ne donnent pas l'impression de pousser, mais d'éclater, comme un grain de maïs soufflé. Nous nous arrêtons de temps à autre dans des villages à l'air toujours si triste. A chaque fois nous y trouvons quelques enfants, quelques animaux, quelques paysans à la tête baissée. Toujours les mêmes scènes. Dans chaque village traînaient ces chiens efflanqués au pelage jaunâtre, très craintifs, qui n'appartiennent à personne; on se demande comment ils survivent. Dans ces endroits où le superflu n'existe pas, l'homme ne peut pas se permettre d'adopter ces animaux qui ne produisent rien.

Le matin du troisième jour, à peine le soleil levé nous arrivons à destination. C'est une petite ville toute blanche, aux rues tirées bien droites, à la règle et à l'équerre. On voit que l'espace n'est pas cher, ces

rues feraient pâlir d'envie plus d'une de nos grandes villes modernes. Il existe différents genres de luxe; il faut savoir en profiter quand ils sont là... Suivant les instructions données par celui qui m'avait envoyé en cette expédition, après le car il fallait prendre un taxi pour terminer le périple, ce qui ne devait pas me coûter grand-chose; "quoique, méfiez-vous des taxis, avait ajouté mon cicérone chauffeur, il y en a de sérieux et d'autres qui le sont moins."

Je me risquai toutefois dans un taxi, et bientôt nous sortîmes de la petite ville blanche, avançant sur une route de poussière dont je n'arrivais même pas à distinguer les contours. Comment faisait mon chauffeur pour savoir où il allait? J'avais l'impression de rouler en plein milieu du désert. On dit que les marins voient les vagues tracer le chemin devant eux, c'était peut-être pareil ici. On pense toujours que pour voir les choses il n'y a qu'à ouvrir les yeux, mais une fois de plus je me rendais compte que pour voir il fallait apprendre...

Mon chauffeur n'avait pas l'air de se poser beaucoup de questions à ce sujet. Il ne regardait pratiquement pas la soi-disant route, trop occupé à me devisager et à m'interroger avec une grande curiosité, tentant de savoir ce que je pouvais bien vouloir faire dans ce trou perdu où je lui avais demandé de m'emmener. Peut-être pensait-il me faire rebrousser chemin en m'avertissant:

— Vous savez, là-bas, ils n'ont même pas l'eau, ni l'électricité.

Il parut très peiné du fait que cette révélation ne suscitait pas un grand intérêt de ma part. Il me répéta cette information à trois reprises différentes, se disant que si je ne réagissais pas à de tels renseignements, c'était qu'étant étranger, je ne devais pas comprendre ce qu'il me disait. Il est vrai que mon espagnol n'était pas de premier ordre. Ne rencontrant guère de succès, il tenta ensuite de me vendre les mérites de la discothèque locale, où il y avait de l'action m'assurait-il. Il me vanta aussi un hôtel bien et pas cher où il y avait des douches, la télé couleur, dont il connaissait personnellement le patron. Mais comme les arguments habituels qu'il servait aux quelques rares étrangers de passage ne fonctionnaient pas, je le vis bientôt se résigner et se plonger dans une profonde méditation, qui dut l'amener à conclure que bien étranges sont les étrangers. Le silence religieux qui suivit son babillage ne fut plus entrecoupé que par des grognements occasionnels dont le son ressemblait vaguement à "gringo loco", ce qu'il ponctuait en remuant la tête et en soufflant de l'air par les narines.

Sa méditation intempestive fut rapidement interrompue car nous arrivâmes à destination, comme je le déduisis d'après un panneau de bois planté en terre, où une main malhabile avait tracé au pinceau le nom du village. Cela se trouvait juste avant une vingtaine de petits cubes blancs éparpillés qui ressemblaient à des habitations: je voyais qu'ils étaient percés de petites ouvertures de la taille d'une porte.

— Je vous laisse là? me demanda une ultime fois mon chauffeur, comme pour me donner une dernière chance maintenant que j'avais vu où nous étions.

Il prit le billet que je lui tendais et fit demi-tour sans rien ajouter de plus. Une dizaine d'enfants, attirés sans doute par le bruit du moteur, étaient arrivés en courant et m'observaient sans rien dire, les yeux tout écarquillés. Je sus que je devais être arrivé dans un endroit où ne viennent pas les touristes, car, à ma grande surprise, aucun de ces enfants ne me demanda de lui acheter quelques babioles, ni ne me quémenda de l'argent, ni même ne me proposa de porter ma valise en échange de quelque menue monnaie.

Je leur annonçai le nom de mon futur hôte afin qu'ils m'indiquent sa maison, et toute la troupe se fit un plaisir de m'y accompagner dans la plus grande liesse. En tête du cortège, fier comme Artaban, menait celui qui, d'après ce que je compris plus tard, était le fils de mon hôte. Une fois que nous fûmes arrivés devant la porte, il appela son père qui sortit, à qui je me présentai. Bien entendu, ce dernier n'avait pas reçu la lettre de son frère, mais une fois les explications faites, il me donna l'accolade, à la fois tout heureux d'accueillir un ami de son frère et très honoré de recevoir quelqu'un qui arrivait de si loin. Il me fit entrer dans la maison, un cube qui se contentait d'être séparé en deux, avec d'un côté la cuisine et de l'autre la chambre unique où tout le monde dormait.

C'était plutôt sombre, aucune fenêtre ne laissant entrer la lumière. On m'expliqua plus tard que pour seule ouverture il n'y avait que la porte, autrement le sable rentrait trop dans la maison. Le maître de maison me fit asseoir à la table de la cuisine, poussant une femme assise à cette place, qui alla sans dire un mot s'asseoir par terre dans un coin. Il me servit un verre d'un infâme brûle-gueule que j'avalai malgré tout; je ne pouvais refuser de trinquer, cela aurait été sans doute très mal pris. Il me dit que j'arrivais au bon moment car ils allaient justement manger. On me servit une assiette de gros haricots rouges, ainsi qu'une espèce de légume bouilli que je ne connaissais pas. J'avalai le tout, bien que ce ne fût pas très bon; j'avais plutôt faim, ayant mangé assez frugalement pendant mes deux jours et deux nuits d'autocar.

Ce modeste repas terminé, mon hôte m'annonça fièrement qu'il allait me faire visiter l'ejido, la coopérative. Il m'emmena d'abord derrière sa maison, vers un petit enclos où il élevait une quinzaine de chèvres.

— C'est cette semaine qu'elles mettent bas! m'annonça-t-il.

En effet, deux chèvres se faisaient déjà téter par des nouveau-nés, tout branlants sur leurs frêles pattes. La plupart des autres femelles, au ventre très enflé, étaient visiblement prêtes à mettre bas. Dans un coin, il y en avait une en train de s'accroupir, et on vit quelque chose commencer à saillir sous elle.

— Je vais aller l'aider, dit mon nouvel ami, et il enjamba la barrière afin d'aider la bique à donner naissance, devant mes yeux de citadin ébahi.

En revenant il me dit avec orgueil :

— A Pâques, nous mangerons le plus beau. C'est le moment de venir, ce sera la fête!

Il prit une mine gourmande et un regard prometteur pour m'annoncer cet événement. Mon sentiment d'émoi devant ces chevreaux nouveau-nés au milieu du désert, devant cette vie s'éveillant au milieu de presque rien, devant cette espèce de miracle renouvelé de la nature se produisant sous mes yeux, fut très choqué, se sentit dévoyé par cette promesse de bacchanale qui me parut presque criminelle. Enfin, je pouvais comprendre que dans le contexte, l'émotion étant souvent liée à ce qui nous arrive peu souvent, à l'inhabituel, nous n'avions pas les mêmes susceptibilités lui et moi.

Il m'emmena ensuite faire le tour des différents petits cubes blancs, où je rencontrai tous ses compagnons de coopérative, des hommes plutôt chaleureux, assez bavards, extrêmement curieux d'apprendre toutes sortes de choses à propos de l'endroit d'où je venais. Ils restèrent très surpris de savoir que nous n'utilisions des haricots que très occasionnellement dans la cuisine, et que les meilleurs cuisiniers étaient des hommes. Ils furent très suspicieux quand je leur affirmai que c'était également le cas chez eux dans les grandes villes. Nous abordâmes aussi de nombreux autres sujets prêtant beaucoup moins à la controverse. Ils me racontèrent avec humour toutes les difficultés de cette vie d'isolement qu'ils menaient. Je fus surpris de les entendre en rire ainsi.

Leur dernière aventure était l'installation d'une énorme pompe alimentée par un générateur de puissance, censée aller chercher l'eau à plus de cent mètres sous le sol. Toutes les économies engrangées difficilement depuis plusieurs années étaient passées dans cet investissement, et en plus

ils avaient dû emprunter. L'opération réussit. Quand l'eau commença à jaillir du sol, ce fut la fête, la liesse générale. Ils étaient sauvés. Au bout d'un an, ils furent catastrophés. Ils venaient de se rendre compte que l'eau douce utilisée pour tous leurs besoins, vidant les nappes phréatiques, était peu à peu remplacée dans le sous-sol par l'eau venant de la mer. Quand ils virent que l'eau qui coulait de la pompe était désormais salée, ce fut la consternation. Ils rendirent tout l'équipement pour tenter de payer les dettes qu'ils avaient accumulées, mais ce fut loin du compte. L'un d'entre eux lâcha à la fin de l'histoire une boutade:

— Dommage qu'on ait abandonné, les légumes auraient pu pousser déjà salés...

Ayant fini notre petite tournée, devenant un peu plus familier avec mon hôte, je lui posai enfin la question qui me brûlait les lèvres depuis quelque temps.

— Mais finalement, pourquoi êtes-vous venus vous installer ici? Il n'y a rien! C'est le désert! Et il n'y a ni eau ni électricité. Que pouvez-vous bien faire ici? Qu'espérez-vous d'un tel endroit? m'exclamai-je en tentant de nuancer un tantinet mes paroles, afin de ne pas heurter sa sensibilité.

Il esquissa un mystérieux petit sourire, hochant légèrement la tête avec l'air inspiré de celui qui sait, de celui qui a vu. Il me posa la main sur l'épaule, prit un air empreint de commisération, presque protecteur, me serra un peu le bras, et me confia:

— Je ne vous dis rien, mais demain matin, vous verrez!

Puis, comme si rien ne s'était passé, nous restâmes le reste de la journée avec les chèvres dont au moins quatre mirent bas avant la nuit. Après, nous retournâmes à la maison, où l'on nous servit les mêmes haricots et les mêmes drôles de légumes bouillis, que je mangeai cette fois avec moins d'entrain. Cela fit prononcer à la femme de mon hôte les premiers mots qu'elle m'eut encore adressés :

— Vous ne mangez pas! Vous n'aimez pas les haricots?

Le lendemain matin, il faisait encore fort sombre quand mon hôte vint me réveiller en secouant mon épaule endolorie de cette demi-nuit couché par terre. On m'avait réservé la pièce cuisine pour moi tout seul, avec deux couvertures posées sur le sol, et deux autres pour me protéger du froid, mais j'avais pourtant souffert de ce matelas très dur et de cette nuit glaciale.

— Allons-y.

Nous sortîmes dehors où régnait une profonde obscurité, et nous approchâmes d'un vieux camion à ridelles qui, bien que l'on distinguât encore très mal, me parut avoir atteint un âge canonique.

— C'est le camion de la coopérative, annonça-t-il fièrement.

Nous roulâmes trois heures, toujours dans le désert, rien que du désert. A perte de vue, ce n'étaient que de petites collines, du sable et des cactus. Le lever du soleil sur ce panorama fut magnifique, et cette indescriptible demi-teinte qui emplit rapidement tout l'horizon devait rester une des plus belles images de toute ma vie. Je m'extasiai; mon chauffeur parla très peu. Pendant tout le voyage il ne cessa d'arborer son mystérieux sourire. Son esprit était ailleurs, il nous précédait. Au bout de ce temps assez long, nous nous arrê tâmes en une zone plutôt plate, et il vint se garer derrière un monticule de terre visiblement érigé par des hommes.

— Venez voir! m'ordonna-t-il.

Nous descendîmes de voiture, grimpâmes sur le monticule; quelle ne fut pas ma surprise! Creusée au beau milieu du désert, juste sous mes pieds, apparaissait devant moi une énorme tranchée. Elle devait bien faire vingt mètres de large et un kilomètre de long. Mon guide étendit le bras, et traçant dans les airs un ample mouvement circulaire en vue de me faire embrasser de la vue tout ce panorama, il me dit simplement:

— Voilà!...

Il rayonnait. La couleur de son visage en avait changé. Après un long silence admiratif, il ajouta:

— Bientôt, grâce à ce canal, on ne reconnaîtra plus l'endroit où nous vivons. Ce sera le paradis!

Il m'expliqua ensuite que cette énorme tranchée faisait partie intégrante d'un système de canaux qui amènerait l'eau en traversant plusieurs centaines de kilomètres, si bien que toutes les zones ainsi parcourues en seraient bouleversées.

— Car où il y a l'eau, il y a la vie... conclut-il doctement, avec toujours ce même sourire.

Il était radieux. Il me nomma tous les endroits où avaient ainsi été creusés des bouts de tranchée, et bien que je ne fusse pas très calé sur la géographie du pays, il me sembla qu'il manquait de grands bouts à ce fameux canal. Mais je ne rétorquai rien. Il était trop heureux. Je lui demandai simplement depuis quand ce bout de canal avait été creusé, car la terre du monticule me semblait bien tassée, on y voyait même quelques profondes rigoles, de celles creusées par les fortes pluies tropicales. Il répondit très évasivement en tournant la tête, si bien que je ne compris pas vraiment la réponse; je n'osai pourtant pas la lui faire répéter.

J'appris plus tard que ce bout de canal avait été creusé plus de dix ans auparavant, avant même que ces familles ne s'installent par ici. Cette grosse tranchée était devenue pour tous la preuve flagrante que l'eau arriverait bientôt jusque là, transformant complètement la face de ce territoire. C'est pour cela qu'ils avaient immigré ici. Depuis, lui et tous les autres attendent l'eau; ils attendent que les travaux se terminent. Ils attendent comme on sait attendre dans cette partie du monde, avec tout le peu d'étonnement de voir que le temps est quelque chose de si irréel et tellement fantaisiste. Alors, bien sûr, on ne vit pas de cette attente, mais on vit comme on peut, et on attend un peu. Ceci n'empêche pas l'espoir, lui, d'être si présent et si réel. Et mon ami, comme tous les autres, se disait qu'il avait bien fait de venir s'installer ici.

Le retour fut aussi silencieux que l'aller, pour des raisons différentes. Mon ami avait perdu toute la verve de ses explications. Il avait le regard paisible de ceux que la vision des sens a confirmé dans leur foi: il y avait bel et bien quelque chose que l'on pouvait voir, du tangible, une preuve irréfutable de la vérité, et cette vision, cette certitude tactile, boutait toute ombre de doute hors de la pensée. Je n'ouvris pas la bouche, ne lui posai aucune question, mais il me répondit quand même :

— Vous verrez un jour...

Une fois de retour, il ne descendit pas tout de suite de voiture.

Comprenant qu'il voulait me parler, j'attendis aussi, un peu gêné de mes propres pensées, trop grossièrement évidentes. Finalement il se décida à ouvrir la bouche, et prononça lentement, avec une extrême gravité:

— Je vais vous raconter quelque chose. Quand j'étais plus jeune, j'aimais beaucoup aller à l'église. Ce que j'y aimais plus que tout, c'était chaque année le grand évènement de la procession de la vierge. Alors là, c'était vraiment la fête. Il y avait de la musique, des chants, des pétards, et on buvait, on dansait, on s'amusait et tout le monde était heureux. Le moment le plus important de cette journée, c'était le matin, le grand défilé, avec en tête le chariot qui portait la statue de la vierge, toute habillée de dentelle blanche cousue de fils d'or et d'argent. C'était la plus belle vierge de Guadalupe que vous n'ayiez jamais vue. Et moi, j'étais un de ceux qui portaient sur leurs épaules les tréteaux où était posée la vierge. J'étais vraiment très fier, chaque année, ce jour-là de défiler ainsi devant toute la ville. Nul n'était alors plus heureux que moi. A ce moment-là, j'étais presque comme le fils de la Vierge.

Or, une année, pendant que j'avais les deux mains occupées à porter la Madone, et que toute une foule grouillait autour de nous, nous bousculant

parfois un peu, quelqu'un vola dans les poches de ma veste l'argent que j'avais économisé pour cette fête. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point j'étais furieux. J'en voulus à tout le monde, et même à la Vierge. Je l'injuriai, l'accusant de ne pas m'avoir protégé au moment précis où moi, j'étais en train de la porter. Après cela, pendant cinq ans, je ne mis plus les pieds une seule fois dans une église. Mais un beau jour, réfléchissant à tout cela, je me dis à moi-même: "Et si la vierge avait agi ainsi pour voir si tu l'aimais vraiment?"

Vous savez, ce jour-là, j'ai eu honte, j'ai eu honte de moi, j'ai eu vraiment honte. J'étais tout seul, et pourtant je sentis une grande rougeur monter à mes joues. Dès le lendemain matin je me précipitai à l'église; je priai longuement à genoux pour demander pardon à notre Sainte-Mère, et je lui offris cinq cierges, les plus gros qu'il y avait, un par année où je n'étais venu ni la voir ni la porter...

Le mois suivant, j'étais de retour chez moi. Je rendis visite à un de mes amis fort au fait des projets de développement dans le Tiers-monde. Je lui demandai s'il était au courant de mon fameux projet d'irrigation. Il eut un petit rire, et me répondit :

— Ah ce truc-là! C'est l'éléphant blanc! Ça devait faire la révolution là-bas. Mais voilà au moins dix ans que le projet a été abandonné, et qu'ils ont arrêté de creuser. La Banque Mondiale avait fait un rapport démontrant que ce projet reviendrait trop cher, et qu'il ne valait pas la peine de le financer.

J'ai eu des nouvelles de mon ami mexicain deux ans plus tard, quand je suis retourné là-bas. Il vit désormais dans la capitale, chez son frère. Il conduit aussi le taxi. Un le conduit le jour, et l'autre la nuit...



L'homme de la rue

Je l'avais rencontré par une après-midi d'automne. C'était une de ces journées qui amènent les premières fraîcheurs, et avec elles toute la nostalgie de ceux qui se voient soudain vieillir. Je passais là par hasard, m'aventurant au-delà des limites qui bordaient habituellement mes promenades pédestres. Cela fut-il pour autant un accident? Quoi de plus difficile à définir, et surtout à établir que le fortuit. Existait-il vraiment? Alors, savoir de quelle nature fut cette rencontre reste un problème fort épineux. C'est une question que je me pose encore, bien qu'une vague intuition m'y ait déjà partiellement répondu...

J'avais pris pour habitude de me promener à pied, marchant sans prendre gare à la direction où me menaient mes pas. J'errais ainsi fréquemment et longuement. Cependant, même sans prêter attention à mon itinéraire, je m'aperçus un jour que je tendais généralement à ne pas m'écarter d'un certain périmètre. Cette remarque me permit de me rendre compte à quel point notre inconscient est fort casanier. Si je déambulais ainsi, c'était bien souvent pour pallier une inspiration défaillante; je tentais de découvrir l'illumination manquante au détour d'une rue, cherchant dans quelque recoin d'un ciel terne ou d'un monde grisonnant ces quelques images que je pourrais envelopper et emporter afin de leur faire sécréter au moins une petite idée. C'était pour cette raison qu'en ces moments je tournais le dos à mon écriture, surtout pour fuir une page, toujours la même, éternelle revenante, désespérément blanche, toute pâle de ma stérilité, d'une fadeur écœurante... Comme peuvent être pénibles ces instants pour celui qui les subit! Pour moi ils étaient ceux qui lentement tissaient mon temps, un temps que je voyais s'effriter, hémorragie sans fin où je contempiais ma vie comme un fluide impitoyable qui, peu à peu, inexorablement, s'écoulait. N'y a-t-il rien de plus terrifiant que de regarder, impuissant, le temps, le sien, passer? Il fuit, implacable, si fier de sa pureté, ce temps qu'on n'aura pas eu le temps de féconder, qu'on n'aura pas eu la force ni le courage de faire exister, et il nous nargue d'une vague caresse, souffle insaisissable sans fin qu'on n'aura pas eu le temps de respirer.

Il y a plus grave encore. Tout comme celui qui, par peur de vivre et par peur de mourir, se suicide dans un élan de rejet de lui-même et du monde, ne recevant que sa propre absurdité pour seul écho, laissant un froid murmure dans le cœur de tous les autres hommes, l'homme qui se sent rejeté par le temps voudrait le faire périr. Mais se condamne lui-même celui qui veut tuer le temps... Effroyable est cette paralysie qui s'engendre avec ce désir de meurtre, car en voulant effacer la douleur de l'effort impuissant, on la remplace par l'invivable torture de l'attente passive et criminelle. Celui qui se laisse prendre à cette illusoire facilité condamne le temps, - désir risible s'il n'était impudent -, en désirant qu'il s'écoule, vite, plus vite, jugeant du haut d'un orgueil prétentieux et absurde que certains moments ne devraient pas exister. N'est-il pas pourtant pour l'homme pire forme de suicide que de vouloir tuer le temps? Quel affreux crime de lèse-humanité que ce meurtre sans fin qui, en désirant assassiner l'immortel filin, ne trouve plus sous les coups de son glaive que son propre reflet, hagard de ne rencontrer devant lui plus rien, rien d'autre que lui-même, avec son triste visage d'assassin. Le plus affreux est qu'en ce crime impossible, la seule et vulgaire intention suffit bien assez; elle n'a nul besoin de son propre accomplissement, elle en serait sa propre négation. Quelle angoisse! Imaginez que le simple fait de ne pas désirer vivre suffise à nous faire périr! Combien les hommes surveilleraient leur conscience, douée désormais d'une volonté destructrice imparable. Hélas! Le temps passe si souvent pour une futile et même nuisible denrée, le plus inepte des alibis que l'homme ait jamais pu se forger. Et puis il y a les obsédés du temps, les drogués, ceux qui viennent, les pupilles dilatées, s'empaler sur les instants avec une fureur identique à celle de l'insecte qui vient se carboniser sur la flamme; ceux-là sont une autre histoire...

J'étais donc plongé dans une page blanche et mes sombres pensées, quand je croisai cet homme dont l'apparence attira immédiatement mon regard; mon cœur ne fit qu'un seul bond. Avec l'avidité exsangue de l'assoiffé égaré dans le désert qui souhaite sentir l'eau partout, mon esprit saisit immédiatement en cet homme la possible fontaine qui viendrait irriguer une terre désenparée, d'une si sèche stérilité. Avait-il tort?

J'avais toujours été inspiré par l'apparence des gens, pour une raison particulière. Assez étrangement, depuis longtemps me fascinait l'observation des êtres humains, car souvent je trouvais chez eux des traits que je leur enviais. Combien de visages m'avaient si fortement impressionné, au point que je croyais lire chez eux, et de ce fait lisais vraiment, je ne sais quels insondables mystères, dont le précieux indicible ne dépassait en intensité

et en intérêt que le domaine pourtant bien vaste de mon imagination. Cette habitude, malgré les années ne m'a guère abandonné. Pourtant, Dieu sait que j'aurais dû apprendre à me méfier. Ce doit être là le coût du rêve. Je me rappelle par exemple cet homme qui habitait près de chez nous quand j'avais dix ans. Je le rencontrais souvent, et tout dans son allure suscitait en moi l'admiration et le mystère. Était-ce mérité? Y avait-il en son comportement quelque chose, un ingrédient particulier, quelque saveur rare et exotique permettant de déclencher un tel émerveillement, ou bien n'était-ce que la simple fantaisie de mon imagination? Quoi qu'il en fût, la réalité indéniable de cette époque resta mon engouement inconditionnel pour cette personne. Je me souviens que tout me plaisait chez lui, tout simplement. Tout me fascinait chez cet homme: son regard, ses vêtements, sa manière de marcher, et puis cette façon de ne jamais me voir même quand je n'étais pas loin et que je le regardais. Une fois, par inadvertance, je me heurtai à lui. Il n'y fit pas plus attention que si une mouche s'était posée sur sa main. Il esquissa un simple geste puis passa. Cela ne fit que décupler mon admiration. Qui comprendra jamais la logique qu'utilise parfois notre propre cerveau! Cet homme devint donc la principale inspiration de mes nombreuses élucubrations. Je projetai sur lui mille et un personnages que j'avais découverts au cinéma ou dans les livres, ou simplement inventés, sans que jamais je n'en fusse satisfait, son mystère paraissant dépasser la fiction dans son imposante réalité. Alors on saisira ce que fut ma terrible déconvenue quand, un beau jour, alors que nous allions prendre le train et que nous étions en avance, ma mère m'emmena au café de la gare. A peine étions-nous assis que mon cœur s'arrêta. Je fus stupéfait, car il apparut, là, revêtu d'une veste rouge, sa serviette repliée sur le bras, tenant son plateau à la main. Il nous regarda fixement tout en sollicitant notre commande:

— Et pour vous ce sera quoi?

Ma mère se tourna vers moi, l'air de dire que je devais commander ce que je voulais: elle était assez avare de mots. Moi, je restai là, la bouche ouverte, ne sachant plus que vaguement bégayer, m'y prenant à plusieurs reprises pour articuler ce qui finit par ressembler à "Qu'est-ce que vous avez?" Au fond de moi-même, la déception, même si toute son ampleur n'avait pas encore été réalisée, faisait des ravages. Après tout ce que j'avais imaginé, le voir maintenant en garçon de café qui attendait une commande!... Ma désillusion n'était pas au bout de ses peines. Elle accusa encore un rude choc quand j'entendis mon personnage de tous les mystères énoncer d'une voix rude, à mi-chemin entre le mécanique et l'énervement, la liste des consommations pour enfant.

Cette déception fut la première d'une longue série, bien que je jurasse qu'on ne m'y reprendrait plus. C'était peine perdue. Pas plus tard que la même année, je devais à nouveau connaître le goût amer du dépit, cette fois-ci avec un personnage qui se révéla après coup être un marchand de chaussures. L'humanité n'était-elle donc composée que d'êtres aussi communs? Était-ce mon besoin de mystère qui était ainsi systématiquement déçu, ou bien était-ce mon admiration jusque-là sans borne pour les êtres humains? Je ne sais pas, mais je crains que cette maladie, quelle qu'elle soit, ne me poursuive pour le reste de ma vie.

Le jour où commence mon histoire, j'étais là, l'esprit en panne devant ma page blanche, en train de dévisager les passants, contemplant chacun avec avidité, quand je sursautai. En le voyant passer, je le remarquai brutalement, comme à chaque fois qu'il m'arrive d'être frappé par un personnage, trouvant exceptionnels les traits que je distinguai chez lui. Il était unique, j'étais prêt à le jurer. Il n'y en avait pas deux comme lui. Il est vrai que la foule est une notion que j'ignore complètement: jamais je n'envisageais la notion de masse pour les êtres humains. Ces termes généraux m'étaient étrangers; je n'avais d'yeux que pour les individus, dans toute leur particularité. Toutefois, celui-là me paraissait encore plus particulier que les autres. Tout fin psychologue saura que si l'on veut trouver un quelconque intérêt chez les hommes, il faudra ne pas oublier que chacun d'entre eux est rempli de ses petits secrets, de ses diverses misères, grandes et médiocres, de ses multiples préoccupations, chaque membre du genre humain représentant une infinité en lui-même. Il faudra voir chaque personne comme si elle n'avait absolument rien en commun avec les autres, ni avec celles qui la précèdent, ni avec celles qui la suivent. Un tel regard n'est pas toujours facile à porter. Et cette vision peut devenir dangereuse par la force de l'habitude: on risque de développer peu à peu une mentalité de voyeur. On reste là à dévisager chacun, à deviner ce que peut signifier ce froncement de sourcils, à quoi attribuer cette légère grimace, quelle préoccupation sans cesse renouvelée a pu creuser cette ride, à quelle veille on doit reprocher ces poches sous les yeux; chaque visage devient comme quelque site pour archéologue, et, tout comme ce dernier, on tentera, à partir de quelques pierres plutôt difformes, de reconstituer toute une histoire. En ce sens, rien ne disparaît réellement, et chaque visage trahira les pensées de l'âme dont il est l'hôte. Peut-être cela aura-t-il l'heureux avantage de renforcer en nous l'idée que le mensonge n'existe pas. Encore faudrait-il savoir lire... Tout comme l'archéologue pourra difficilement prétendre ne jamais se tromper à propos de pierres

vieilles de millions d'années, avec les visages humains, beaucoup plus jeunes mais beaucoup plus mobiles, on pourra parfois être très surpris en découvrant ce que révèlent véritablement certains traits.

"Les hommes petits ne font que des escrocs ou de bons danseurs" disent les Portugais. Qui n'aura un jour ou l'autre interprété ainsi la moindre caractéristique physique? Le véritable connaisseur reconnaît le statut primordial de l'ambiguïté. Quel visage, pour lui, ne recèlera pas de tels paradoxes, de ceux qui précisément rendent chaque visage si peu ordinaire? C'est d'ailleurs de cette manière que j'ai appris à me méfier des règles générales. Par exemple, pendant longtemps je crus que les grandes bouches étaient un signe de générosité et d'ouverture sur le monde, et que les petites, elles, ne reflétaient que l'égoïsme et le repli sur soi. Je m'attachais fermement à cette idée jusqu'à ce que cela me procurât quelques désagréables surprises. Je compris alors que des notions comme celle de générosité ou d'ouverture étaient extrêmement ambivalentes, ayant des rapports fort variables avec les différents aspects de la personnalité. La générosité peut dans les apparences se confondre avec la prodigalité, cette autre forme d'égoïsme, et l'ouverture d'esprit peut escamoter une grande capacité de flagornerie. J'avais pensé de la même manière que les bouches légèrement entrouvertes signifiaient une attitude un peu naïve, jusqu'à ce que là aussi je découvre que ce caractère de naïveté qu'elles reflètent avaient parfois de fort diverses significations. Je devais apprendre, au fil du temps, à n'appréhender rien de moins que l'ensemble des traits et des gestes de chaque homme comme essentiel à toute compréhension minimale, car peu à peu, tout homme s'utilise lui-même pour devenir différent de ce qu'il était, pour tromper, ou par amour de la vérité. Il est facile de caricaturer les hommes, c'est une autre histoire de comprendre comment ils changent...

Al'époque où se situe mon histoire, je pensais encore savoir, je n'étais pas trop désabusé. Ce jour-là, lorsque j'aperçus cet homme, je fus frappé d'emblée. En une fraction de seconde, je décidai de le suivre afin de connaître son identité, deviner où il allait, découvrir ce qu'il faisait. Au minimum, je devais en apprendre un peu plus à son sujet, ne serait-ce qu'en l'observant de plus près. A ce moment précis, un peu fatigué de marcher, je m'étais installé à la terrasse d'un café, profitant de ce petit répit pour sortir quelques feuilles et vérifier si mon inspiration était revenue. A peine l'avais-je aperçu que je me levai en sursaut, fouillai mes poches afin de trouver quelque argent pour régler l'addition, ramassai en vrac mes papiers étalés sur deux petites tables rondes, et me précipitai

dehors afin de suivre mon gibier, sans même me préoccuper de la monnaie du billet que j'avais déposé sur la table, ce qui n'était ni dans mes habitudes, ni dans mes moyens. J'étais le lévrier ayant humé la trace, plus rien ne pouvait m'empêcher de pister.

En sortant du café, je ne le vis plus. Il avait disparu. Mon cœur se mit à battre très fort, ressentant l'angoisse terrible de l'avoir perdu. Un sentiment intense de frustration me submergea. Je me lançai en courant dans la direction où je l'avais vu marcher peu avant. En arrivant au coin de la rue je poussai un soupir de soulagement car je l'entrevis, parmi ceux qui s'étaient arrêtés au feu en attendant de traverser. Déjà je réalisai qu'il n'était pas un de ces hyperactifs qui trépignent sans savoir pourquoi, de ceux qui foncent par habitude, sans se demander où ils vont, sans être véritablement pressés pour quelque raison que ce soit. Ceux-là, sans aucun but, se croient obligés d'aller toujours vite, et se dépêchent sans fin d'arriver. Il n'était pas de ces tribus d'excités, ceux qui se tiennent penchés en avant sur le bord du trottoir comme quelque oiseau prêt à s'envoler, où ceux qui, un pied déjà dans la rue, se contorsionnent pour friser les voitures comme le matador son taureau; ces énergumènes, où qu'ils soient doivent toujours avancer. Non, lui était là, derrière, la tête légèrement baissée, avec cet air inspiré qu'ont ceux qui se parlent à eux-mêmes, ceux qui ne voient l'extérieur que par un mécanisme d'habitude, ceux qui avancent dans la foule lentement, comme guidés par une sorte de pilotage automatique que possèdent les hommes de vision, instinct qui les fait agir sans avoir besoin d'être conscients. Bien qu'il ne regardât pas autour de lui, je n'osai pas trop m'approcher. J'avais appris à me méfier quand j'observais les gens.

Comme je pratiquais cette curiosité depuis longtemps, combien de fois ne m'étais-je pas fait surprendre par l'objet même de mes regards inquisiteurs, qui, soudain, levait les yeux, se tournait vers moi, et surpris de l'intensité avec laquelle je le dévisageais, réagissait parfois assez durement, à ma grande surprise de voyeur attrapé. De ces nombreuses réactions, je m'étais aussi inventé un jeu. J'insistais parfois, effrontément, en spéculant sur le résultat. Certains ne faisaient que détourner le regard, d'autres se déplaçaient, soupçonneux de mes intentions; mais beaucoup, hommes ou femmes, se contentaient de drôlement grimacer tout en faisant semblant de m'ignorer. D'autres fois, à ma grande surprise, je vis certains sourires esquissés, et un jour une femme me trouva fort embarrassé quand, m'ayant surpris en train de la dévisager, elle m'adressa la parole gentiment. A deux ou trois reprises cependant, on m'interpella agressivement. La pire des expériences de ma passion aventureuse, je

la rencontraï dans un restaurant bondé où l'on me fit asseoir juste à côté d'un travesti. Quand il s'aperçut que je l'observais, - je n'allais pas rater cette occasion -, il déclencha un horrible scandale, en hurlant d'une voix stridente qu'il était invraisemblable de se faire dévisager ainsi, me demandant en beuglant ce que j'avais à le fixer d'une manière aussi grossière. Cette fois-là, je préfèrai m'éclipser rapidement, car autant j'aimais regarder, autant je détestais être l'objet de tous les regards...

Depuis ce temps, j'étais devenu beaucoup plus circonspect dans mes techniques d'observation, particulièrement dans un cas comme celui d'aujourd'hui, avec cet homme à propos duquel je tenais absolument à en savoir plus; malgré l'apparent désintérêt de ma victime pour le monde autour de lui, je déployais les plus grands moyens pour ne pas risquer d'être surpris. Me tenant donc à une certaine distance, je réussis à le surveiller, tranquillement. Je le suivis un certain temps, ou plutôt je marchais parallèlement à lui, l'accompagnant tout le long de l'avenue qu'il descendit. A force de le contempler, je finis par réaliser que s'il m'avait tant attiré, c'était qu'il avait immanquablement pour moi un air de grande familiarité. Plus je l'examinais, plus j'étais sûr que ce n'était pas une illusion. Il arrive souvent, quand on étudie les êtres humains, de ressentir au bout d'un certain temps une forte impression de déjà vu. Entre êtres humains, si l'on se scrute assez longtemps, on se trouve toujours être un peu cousin. Qui n'a pas observé ce phénomène? A force de regarder un visage et de l'analyser, il nous semblera bientôt très familier. Plus on fixe ce nez, cette bouche, ces rides, ces fossettes, plus on étudie ces manières, plus on ressent une nette impression d'intimité. Par cette subjectivité si naturelle à l'homme, on s'attachera de surcroît à cette personne, et on sera extrêmement étonné, voire déçu, qu'elle ne nous reconnaisse pas. C'est là qu'on se rend compte à quel point nous sommes fascinés par notre propre humanité, y compris par les maladies qui l'affligent, car ce sont toujours les mêmes qui reviennent...

Mais là, ce n'était pas seulement cela. Je sentais qu'il y avait autre chose. Et soudain, après être passé devant lui, et avoir remarqué cette espèce de reflet lumineux sur son front dégarni, je sursautai. Je venais de reconnaître ce visage! Comment ne l'avais-je pas reconnu plus tôt, lui que je vois pratiquement tous les jours, ce visage dont je découvre le portrait chaque fois que je m'assieds à ma table de travail! C'est le visage représenté par ce portrait de Rembrandt, celui de Saint-Jérôme, où l'on admire ce vieillard si grave, si intense, néanmoins si rayonnant, émergeant de la noirceur et du chaos qui emplissent le fond du tableau. Il nous impressionne et nous inspire, avec son grand front ivoire et bombé

qui se prolonge jusqu'à l'arrière de son crâne, là où se forme une légère toison de fins cheveux, blancs et bouclés. Il a un grand nez droit et des yeux tout petits; ils sont tellement concentrés qu'ils sont presque fermés bien qu'on le voie lire un livre. Ses yeux mi-clos nous laissent en fait penser qu'il ne fait que tenir à la main cet ouvrage, dont les pages sont déjà gravées à l'intérieur de lui-même. Et pourtant, par le talent du peintre, ses yeux paraissent tellement grands, à travers ce jeu d'ombres qui laisse présager que rien du monde ne lui a jamais été étranger. Quant à ce livre, la Bible sans doute, dessiné tout en ondulation, tenu par des mains aux doigts très longs qui sortent d'on ne sait où, il apparaît comme quelque vivante chose, prêt à bouger. Sa petite bouche à peine visible, avalée par une barbe blanche et touffue dont les bords s'effilochent, tout le blanc de sa tête, de ses joues et de son menton, qui souligne ce visage si beau au milieu de cet arrière plan si obscur, toute cette pâleur qui s'étale sur sa face, le font apparaître comme une source de lumière, alors qu'il ne fait que refléter la puissance du flux divin qu'il reçoit, en dépit d'un corps misérable dont les contours sont complètement absorbés par l'obscurité.

Quelle étrange expérience que de rencontrer ce vieil homme, dont on pourrait jurer que Rembrandt s'inspira pour peindre ce portrait, ici, dans la rue, devant moi! Je retrouvais chez cet homme exactement ce même mélange contrasté de profondeur et de diaphane. Plus j'y réfléchissais, plus une impression bizarre m'envahissait. L'inspiration de ces peintres, de ces artistes qui cherchent à capter notre esprit par la réalité d'un monde d'idées, serait elle-même une réalité que l'on pourrait voir et toucher? J'avais toujours cru à ces hommes, à ces grands esprits, ceux qui font être l'humanité, ceux qui façonnent l'humain car ils nous emportent sous l'emprise des idées. Mais la poésie qu'ils utilisent pour cela, nous la réduisons si souvent au talent du virtuose qui, par la facilité de son expression nous fera vivre le simple aspect éthéré des formes devant inciter à s'évader de la pesante matière. Maintes fois, nous désirons la beauté seulement comme un oubli du monde. Nous préférons omettre la matière, car il est tellement plus facile d'abstraire l'art de cette pénible tension qui se doit pourtant de plonger dans la réalité que pour mieux la forger. On se contente alors de penser que l'artiste, comme quelque midinette en larmes, veut exprimer sa douleur, clamer ses amours, offrir le spectacle inédit de sentiments sincères agrémenté de toute cette talentueuse agilité; nous sommes peut-être à cet instant touchés par la grâce de l'expression mais nous ne sommes pas atteints par la vigueur du génie. Cela veut-il dire que la poésie doit se complaire à imiter? Ce

réalisme ne serait que l'apanage des artistes médiocres. Le grand artiste veut faire aspirer notre âme à l'absolu, et non pas lui désigner du doigt le tangible. C'est ainsi que l'on ne s'attendrait jamais à rencontrer La Joconde au marché, en train d'offrir son sourire énigmatique derrière un étalage de poireaux et de navets. Non, Léonard de Vinci ne pouvait représenter le concret que pour dépeindre un imaginaire devant nous faire vivre quelque notion, aussi puissante qu'abstraite, bien que totalement absconse pour les yeux.

Ainsi la vision de ce vieillard marchant dans la rue me bouleversa; je reconnaissais chez lui, en chacun de ces traits, tout ce que Rembrandt avait donné au portrait. Ses grands doigts effilés qui, comme les mains disparaissaient au fond du manteau, semblaient émerger de l'obscurité, même cela était identique. Moi, si fier d'avoir cru jusqu'à maintenant que les idées étaient bien une réalité, je venais de me rendre compte à quel point je n'y croyais pas vraiment, puisque j'étais tellement surpris de voir en chair et en os ce modèle parfait, si parfait qu'il ne comportait plus aucune différence avec son portrait. Pouvait-on cependant vraiment s'attendre à rencontrer un modèle aussi proche, aussi ressemblant? De plus, en observant bien, je finis par être convaincu, en le comparant au tableau, que le modèle était légèrement plus pâle, un peu plus morne, et un peu moins vivant...

Comme jamais, je brûlais d'une fièvre: celle de tout découvrir à propos de ce vieillard. Mon désir de lui parler était si grand que, comme un adolescent amoureux, je n'osais approcher à moins de dix pas de lui, me contentant de continuer à déployer mes ruses de Sioux afin de pouvoir simplement le regarder sans qu'il ne se doute de quoi que ce soit. J'eus même l'idée ridicule de me dire qu'après tout, comme son peintre, il ne parlait peut-être que le néerlandais. Et il marchait, il marchait toujours, sans se soucier de rien. Le monde était en lui. Il avançait avec la foule, il s'arrêtait avec elle; à chaque croisement, à chaque arrêt, il suivait le mouvement ondulant. Il semblait faire corps avec tous ces gens, tout en continuant à se comporter de cet air à la fois absent et si gravement présent. J'étais toujours plus perplexe. A chaque instant je m'attendais à le voir traverser la rue au mauvais moment, à trébucher, à se cogner dans un passant, en déambulant ainsi sans regarder. Je craignais qu'il ne se fît renverser par une voiture, et tentant de m'approcher un peu plus afin de le protéger, je réalisai qu'il avait bel et bien les yeux fermés, complètement fermés. Pourtant, j'étais sûr qu'il voyait, je voyais bien qu'il voyait. Il voyait tellement bien que je crus que toute la lumière de

la rue ne semblait être là que pour lui...

Face à lui, je me sentais terriblement impuissant! Je lui tournais autour comme un insecte autour de la lumière, fasciné, même s'il s'y brûle les ailes. J'errais d'un côté et de l'autre, derrière lui et maintenant devant. Bientôt je me fatiguai, me calmai, et me mis simplement à le suivre, quelques pas plus loin. J'avais compris que son regard jamais ne dévierait, puisqu'il ne regardait les choses qu'à l'intérieur de lui-même, et sa vision n'avait guère besoin d'aller quêter ailleurs. Je lui emboîtai le pas. Après un certain temps, quand il quitta les larges avenues pour s'engager dans de plus petites rues, je m'interrogeai sur sa destination. A ma grande surprise, j'eus l'impression qu'il se déplaçait dans la direction de mon domicile. Cela commença sérieusement à m'inquiéter. Cette crainte se confirma, car je le vis s'engager dans ma rue et s'arrêter devant ma maison. Il sembla avoir une vague hésitation, et finalement entra. Comment fit-il sans la clef? Il est des mystères qui n'ont pas à être expliqués, nul n'y gagnerait quoi que ce soit. Je m'élançai derrière lui. Je le vis monter les escaliers du premier étage. J'étais presque sur ses pas quand il entra dans mon bureau, mais, le temps d'y pénétrer, trois secondes après lui, je regardai, et je m'aperçus qu'il avait complètement disparu. Je m'approchai du tableau: c'était bien lui, il était là. En regardant de plus près, je vis une infime goutte d'eau sur son front. On voyait que dehors il avait plu...



Vulnerant omnes, ultima necat
(Toutes blessent, la dernière tue !)

L'horloge

Et toi, Berthelot, quelle est l'histoire la plus étrange qui te soit arrivée?

— A vrai dire, je ne sais pas trop. L'étonnant n'est pas exactement mon pain quotidien, l'inhabituel n'étant pas quelque chose avec laquelle je suis très familier. Ma vie - Dieu merci! - se maintient plutôt plane, et assez dépourvue de ressacs.

Tous, ce soir-là, avaient déjà raconté une aventure insolite qu'ils avaient vécue, ou dont ils avaient simplement entendu parler. Et l'étrange détient un effet particulier sur les hommes: ils ne s'en lassent point; une fois que leur appétit a été aiguisé par cette substance curieuse, ils deviennent insatiables et ne désirent plus s'arrêter. Moi, comme je venais de le leur répondre, je menais une petite vie ordonnée de fonctionnaire, bien rythmée par le temps. Ma réponse ne les satisfit pas; ils insistèrent.

— Il y a bien une histoire dont je me rappelle, je ne sais pas si je l'ai vécue, ni si elle est étrange, mais comme je n'en vois guère d'autre, si vous voulez, je vais vous la raconter.

Un bruit d'approbation générale accueillit mon revirement, et on me pressa de démarrer sur le champ; mes tergiversations, en ayant fait se languir les esprits, avaient d'autant plus attisé la curiosité. Par conséquent j'entrepris de narrer cette histoire dont je n'avais jamais trop su quoi penser.

— Un beau jour, je me promenais en flânant dans la petite ville de P..., dans le vieux quartier, à l'ombre de la cathédrale, si plaisant avec tous ses étalages de bouquinistes et ses nombreuses boutiques de breloques et d'antiquités. Je m'attardais nonchalamment devant les vitrines, à regarder tous ces objets, ceux que l'on trouve si attrayants dans les devantures des magasins, mais dont on ne voudrait jamais chez soi; c'est tout au moins le cas pour ceux qui, comme moi, ressentent un vif attrait pour la sobriété et n'aiment guère s'entourer de rococo, tout en prenant un certain plaisir à contempler ces curiosités exposées dans tout leur bric-à-brac.

Comme je m'arrêtais devant une toute petite boutique, à l'angle d'une sombre ruelle, je remarquai dans un coin de l'étalage, entourée d'un assemblage hétéroclite d'objets en faux marbre rose et de diverses babioles décoratives enjolivées de fleurs multicolores et d'oiseaux criards, une petite horloge en bois d'ébène qui m'alla droit au cœur. Elle était toute noire, avec les parties métalliques argentées agrémentées de quelques fines dorures, fabriquée dans ce style Henri II tellement prisé au début du siècle qu'on l'imitait sans cesse. Montée sur un socle, elle était encadrée de très jolies colonnades, élégantes et sobres, et surmontée de deux sortes de petits vases coiffés en pointe entourant un fronton en forme de demi-lune. Le cadran, tout vieillot, était cerclé d'un rond d'or strié terni par les ans. Le balancier, que l'on voyait s'agiter sagement derrière la vitre, se composait d'un cadre un peu compliqué de métal jauni et torsadé, encerclant deux rouleaux en plomb de style romain dorés à chaque extrémité. Cette horloge me plut immédiatement; j'étais séduit par ce mélange de personnalité et de discrétion que j'affectionne particulièrement.

Sur le champ, je décidai d'entrer afin de m'enquérir de son prix. Une femme se tenait là, assise, qui tricotait. Quand je passai la porte, elle leva à peine son regard des mailles, sans cesser pour autant de jouer des aiguilles, et ne pipa mot, attendant visiblement que je m'exprime. Je l'interrogeai sur le prix qu'elle voulait "pour cette petite horloge noire exposée là-bas dans le coin."

— Je vais appeler mon mari, répondit-elle, c'est lui qui s'occupe des horloges.

Elle disparut derrière le lourd rideau de velours à fleurs qui masquait l'entrée de l'arrière-boutique. Quelques instants plus tard, surgit un gros homme bedonnant, en salopette, qui arborait un immense sourire. En comparant cette femme à la mine si triste et cet homme d'apparence si plaisante, je commentai en mon for intérieur que parfois les couples ont une manière bien étrange d'associer ces caractères diamétralement opposés qui séparent la diversité humaine. Cet homme hilare tenait encore entre ses mains un mécanisme d'horlogerie qu'il n'avait pas voulu lâcher; mon irruption avait dû le surprendre en train d'y travailler. Je reconnus là le signe inmanquable de l'artisan passionné. J'ai toujours éprouvé une certaine curiosité, presque de l'envie, étant moi-même tellement gauche, pour ces gens paraissant détenir des pouvoirs magiques entre leurs doigts, ce don inné et mystérieux de transformer les objets; cependant, cet homme me surprit particulièrement, car on eût pu se dire que la taille de ces énormes battoirs lui servant de mains l'avait certainement destiné à devenir forgeron plutôt qu'horloger. Si souvent le désir

se nourrit d'une apparente impossibilité...

— Vous venez pour la petite Henri II? lança-t-il d'une voix anormalement fluette et haut perchée.

Décidément, cet homme n'avait pas fini de me surprendre. Comme j'acquiesçais de la tête, il continua d'un ton attendri feignant l'irritation:

— Ah, c'est que celle-là, c'est une rebelle.

— Ah bon! lâchai-je laconiquement, sans trop comprendre comment un tel qualificatif pouvait s'adresser à une horloge.

Il remarqua ma moue dubitative.

— J'en ai connu beaucoup des horloges, mais vous savez, avec elle, vous pouvez essayer tout ce que vous voulez, il n'y a pas moyen de l'arrêter. Il y en a des vives, des paresseuses, des lentes et des rapides, mais avec cette diablesse, même si on interrompt le balancier, - on est bien obligé ici, car si toutes les horloges s'y mettaient en même temps, on deviendrait fou! - eh bien, dès qu'elle le peut, elle repart. Le moindre courant d'air, la plus petite vibration, le plus léger toucher, et la voilà qui redémarre. Une diablesse je vous dis, sous ses airs de ne pas y toucher, et je m'y connais! Celles-là sont de toute façon souvent les pires, et en plus, rien de plus trompeur qu'une horloge, croyez-moi...

Moi qui pensais avoir tout entendu... Je me demandai ce qu'était encore que ce baratin de vendeur. J'étais convaincu que j'allais me faire matraquer sur le prix. Le chiffre annoncé confirma mes appréhensions: c'était beaucoup trop cher.

— Je vais voir, dis-je déçu, je repasserai, convaincu de n'en rien faire; la somme dépassait les possibilités de mon maigre salaire d'enseignant.

Je me tournai vers la porte.

— On peut toujours discuter... , tenta mon interlocuteur dont le sourire s'amoindrit un peu. Mais, sur ma lancée, je souhaitai poliment bonne journée au couple et sortis.

Je continuai ma promenade, le cœur n'y était plus. Cette horloge m'obsédait, hantait mon imagination; les commentaires de son bricoleur de propriétaire avaient atteint malgré moi leur but: je me doutais bien qu'elle était spéciale... Je n'arrivais plus à regarder les autres vitrines, mes yeux ne voyaient plus que "mon horloge". Au bout d'une demi-heure, incapable de résister, je retournais au magasin. Mon homme, toujours derrière sa vitrine, au milieu de son bazar, armé d'une peau de chamois frottait amoureusement ses pendules. Il esquissa un grand sourire en me reconnaissant, et avant que je n'eusse prononcé un seul mot,

il m'annonça d'emblée qu'il avait réfléchi. Il me proposa un nouveau prix, bien moindre que le précédent, quoique encore très élevé. Hélas, ayant un rapport pour le moins compliqué avec l'argent, je ne savais guère marchander; même si j'avais été doué d'un tel talent, - Dieu m'en préserve! -, cette horloge m'obsédait trop pour conserver mon flegme et m'amuser à ce genre de discussion. Cela m'arrive peu souvent, mais quand un objet parvient ainsi à me fasciner, je me sens prêt à tout pour l'obtenir, bien que plus tard ce geste me paraisse incompréhensible, sinon complètement ridicule, problème qui sur le coup ne me préoccupe absolument pas, ni ne m'effleure. La possession mérite bien son nom à double sens, qui nous fait devenir un simple objet impuissant, face à cette force obscure qui émane de ce que nous possédons, dès le moment où nous le désirons... Nous sommes envahis par la possession de ce que nous voulons posséder! Envoûté, j'acceptai le prix proposé, bien qu'il demeurât pour moi une folie.

Quelques minutes plus tard, tout à mon exultation débordante, radieux d'une récompense méritée, je sortis du magasin, fier comme Artaban, heureux comme un amoureux béat au printemps, tenant ma précieuse horloge entre mes bras comme si elle était le Saint-Sacrement. Je me rendis immédiatement chez moi, impatient d'installer mon horloge là où je m'étais proposé de la placer. Je n'avais réfléchi qu'à cela sur le chemin qui me ramenait à la maison. J'étais tellement absorbé par cette question que je fus surpris, en arrivant chez moi, d'être déjà sur le palier. Il me sembla que le temps s'était suspendu durant mon parcours; si je n'avais été aussi obnubilé, j'aurais dû recevoir cette impression fugace comme une vision prémonitoire, avant-goût révélateur d'un futur qui se rapprochait à grands pas.

J'étais trop amoureux pour analyser et suspecter. Et ma pendule, je ne la voulais nulle part ailleurs que sur mon bureau, dans ma bibliothèque, où son charmant balancier rythmerait mes efforts et mon travail! A peine la porte d'entrée franchie, je me précipitai à l'étage pour l'y installer, sans même prendre le temps d'enlever ma veste. Là je m'aperçus, avec la plus grande satisfaction, que ma nouvelle acquisition cadrerait tout à fait avec la couleur sombre de mon mobilier. Je pense maintenant que ce qui apparut comme une heureuse coïncidence à mon état conscient ne devait guère être fortuit pour le labyrinthe obscur de mon inconscient.

Après avoir découvert l'endroit idéal pour mon horloge, je l'équilibrai soigneusement, afin que son tic-tac soit bien régulier, remontai avec beaucoup de précaution le ressort de la sonnerie, puis celui des aiguilles,

et finalement, délicatement, avec tout l'orgueil d'une mère préparant son bambin pour l'école, je lustrai d'un léger coup de chiffon le boîtier. Ayant achevé les rites propitiatoires, je m'assis devant elle, reculant un peu pour mieux la contempler. J'eus la nette impression qu'avec ses deux orifices situés au centre du cadran, qui servaient à introduire la clef du remontoir, elle m'observait, comme si c'étaient deux petits yeux. Le regard de la reconnaissance... Elle choisit ce moment précis - désirait-elle me chanter son bonheur? - pour sonner les six coups de six heures. J'avais déjà entendu, rapidement, au magasin, retentir sa sonnerie, qui m'avait évidemment beaucoup plu, mais ce n'était rien, à côté de ce que je perçus à cet instant. On aurait dit que toute la pièce résonnait à l'unisson avec ce timbre à la fois grave et clair, chargé d'harmoniques, qui faisait écho en mon cœur, comme le doigté léger et précis du pianiste jouant quelque merveilleuse sonate. Ces coups réguliers, ce son original et distinct, possédaient tout le charme que nul piano, nul violon ne pourrait jamais connaître...

Une fois revenu de cet inoubliable, inouï et bouleversant moment, ayant épuisé avec peine ces minutes enchanteresses, je restais à rêvasser en écoutant le doux tic-tac qui désormais allait battre la mesure de ma vie. Il faut avouer qu'une relation particulière m'attache au temps. Une passion précoce pour cette dimension, implacable maîtresse qui gouverne et ordonne la séquence du monde, me permet aujourd'hui de donner à tout instant l'heure sans jamais avoir à consulter une montre. Je peux pareillement déterminer à l'avance, avant de me coucher, l'heure à laquelle je me réveillerai, et j'accomplis cette prévision à la minute près. J'arrive à me conditionner au point de m'alerter moi-même à une heure précise prévue, afin de ne pas oublier un moment important ou un rendez-vous. Mais, objectera-t-on, pourquoi ai-je alors besoin de posséder une horloge? On se moquera de moi, on me demandera pourquoi je n'abandonne jamais ma montre, y compris la nuit... Quelle question ridicule! La logique n'en fera-t-elle jamais d'autre? Et pourquoi un compositeur écouterait-il de la musique puisqu'il en compose? Et pourquoi un dramaturge irait-il au théâtre? Combien de questions de cet acabit peuvent encore se formuler, démontrant les pics du ridicule que peut atteindre la pensée humaine? Je vois d'ici certains qui iront jusqu'à soutenir que le compositeur et le dramaturge économiseraient leurs deniers en restant chez eux. Pauvre humanité! Quand la logique imperturbable de l'évidence grossière achève de détruire la pensée, l'utilitarisme forcené prend la relève sur les décombres fumeux... A quand la lumière au bout de ce tunnel obscurantiste?

Toujours est-il que ma nouvelle horloge me fascinait... Je laissais peu à peu son mouvement sonore me pénétrer et grandir en moi; bientôt nous ne fîmes plus qu'un. Mon cœur possédait désormais, à vie, un balancier sans pareil pour gouverner son existence. Une seule fois, par un incident futile, la grande aiguille s'était trop rapprochée de la petite, mon horloge fut bloquée et le mouvement s'arrêta. Ne percevant plus ce lourd et grave tic-tac, qui dorénavant m'habitait, j'éprouvais l'effroyable impression, pour la première fois de ma vie, que le temps s'était véritablement arrêté. Mais quelle passion ne rencontre pas ces éphémères péripéties qui, en dépit de la douleur cruelle du moment, ne servent qu'à lui rappeler la profondeur et l'immensité de son désir amoureux?

Je nageais au comble du sublime, j'avais rencontré l'âme sœur. Hélas! la fin des vacances approchait, et je devais vite déchanter: le calendrier bousculait les événements, l'année scolaire reprenait et je m'absentais de longues journées pour satisfaire aux obligations de ma profession. Comme tous les grands amants, je connaissais dorénavant la dépression qui succède aux moments d'extase, celle qui vous laisse sur le tapis, allongé, impuissant, sans plus pouvoir bouger, anéanti... Si je m'absentais de chez moi, à peine essayais-je de me mettre à lire et à écrire, que ni mes yeux, ni mes oreilles, ni mon cerveau, ni quoi que ce soit ne m'obéissait. Plus rien ne me pénétrait, plus rien ne m'affectait. J'étais ensorcelé. En l'absence de l'irremplaçable et doux tic-tac de mon horloge, tous mes moyens m'abandonnaient, comme après la défaite les fuyards le champ de bataille; cet infernal engin, plus encore que je ne l'avais réalisé jusqu'à présent, véritablement me possédait. J'étais déjà doté d'un tempérament rêveur, il empira. Peu à peu, ma conscience, devant ce phénomène incontrôlable capitula complètement...

C'est dans ce contexte qu'un soir où je passais comme à l'accoutumée quelques heures devant mon horloge retrouvée, instants que mon ivresse trouvait aussi brefs qu'enchanteurs, je m'endormis et fis ce rêve bizarre qui à jamais me troubla. Ce songe commença doucement: j'avais la rassurante sensation d'être bercé par la lente et tiède torpeur d'une soirée d'été. Assis sur une chaise à bascule, je me balançais tranquillement, dodelinant de tout mon corps, suave va-et-vient mené par l'oscillement du balancier. Installé tout près de mon horloge, nous respirions, elle et moi, d'un souffle commun. Mon âme somnolait aussi, paisiblement grisée par son propre mouvement, quand l'impensable arriva...

Le premier coup de la sonnerie des heures retentit. Je jetai un coup d'œil sur le cadran, il était sept heures. Le deuxième coup suivit, puis le

troisième. Comme d'habitude, sans besoin d'y réfléchir, je les comptai, l'un après l'autre. Depuis toujours, chaque occasion d'entendre retentir le nombre exact de coups correspondant à l'heure indiquée, produisait sur moi le plaisant effet de renforcer ma confiance dans l'ordre infini qui régissait le monde. Mon existence et ma sécurité en dépendaient. Aussi vous comprendrez que cette fois-là, alors qu'avait résonné le septième et dernier coup qui devait pour sept heures conclure la sonnerie, alors que je me recalais dans mon fauteuil et que mon oreille s'attendait au silence, quand un huitième et terrible coup tomba, il écrasa l'atmosphère comme le fracas d'un éclat de tonnerre...

Autant les précédents avaient sonné avec toute la suavité d'une bienveillante caresse qui raffermait l'âme, autant celui-là éclata, dévastateur, comme le vacarme d'une explosion. Je sursautai. Je me redressai d'un bon dans mon fauteuil, et préférant tout d'abord douter de moi-même, éperdu, je jetai un regard angoissé vers le cadran afin de vérifier l'heure indiquée. Ma vue, hélas, ne m'avait pas trompé, il était bel et bien sept heures! Était-ce mon ouïe qui m'avait induit en erreur? Non, j'avais réellement entendu huit coups... Mon esprit se rebellant devant une telle absurdité, inquiet, la mort dans l'âme, je décidai d'attendre jusqu'à neuf heures afin de vérifier si je n'avais pas été abusé par mes sens, espérant démontrer irréfutablement l'aberration, prouver l'accidentalité de cette péripétie, et confirmer que l'ordre des choses, qui naquit de l'éternité, se maintenait nécessairement toujours tel qu'il se devait d'être. Je n'eus pas besoin d'attendre jusque-là, car à sept heures et demie, alors que j'aurais dû entendre le mécanisme sonner une seule fois, il retentit neuf terribles fois, et chacune d'entre elles, en s'égrenant, répandit en mon cœur le fiel amer de l'angoisse et du désespoir.

Je me mis à réfléchir comme un forcené, comme si mon existence était en jeu; ne l'était-elle pas?... Toutes les hypothèses possibles et inimaginables volaient en tous sens dans mon cerveau tourmenté, comme des oiseaux affolés battant bruyamment des ailes en se précipitant d'un bord à l'autre de la cage, se heurtant violemment aux barreaux. Que pouvait-il bien se passer? Je tâchais de songer à toutes les possibilités. Les astres avaient-ils dévié de leur cours? La gravitation universelle subissait-elle de brusques et soudains changements? Assistions-nous à une brutale transmutation de la matière? J'étais prêt à tout remettre en question; mon horloge ne pouvait sans raison déraisonner d'une si incompréhensible manière. N'importe quelle imprévisible révolution dans l'univers me paraissait plausible, mais mon horloge ne pouvait pas se tromper...

Tandis que je scrutais, tous mes muscles et nerfs tendus, le pensable

et l'impensable, revint en ma mémoire un incident fâcheux et pourtant récent que j'avais jugé sans trop de conséquences, - voulais-je l'oublier? -, qui était allé se tapir dans un obscur recoin de ma mémoire. La veille au soir, j'avais omis, exceptionnellement, de remonter mon horloge. Chaque fin de journée, je devais introduire et tourner une clef, condition indispensable pour permettre au mécanisme de continuer son perpétuel et interminable parcours. Mon impardonnable distraction avait obtenu pour triste résultat, ce matin-là, l'arrêt du balancier, figé tout net, comme la statue du discobole, en son élan.

Devant ce macabre spectacle d'une vie interrompue, mon sang ne fit qu'un tour; le pire me vint à l'esprit, mais je me rassurai rapidement en me rappelant que j'avais simplement négligé mon devoir quotidien. Je remédiai donc facilement au problème, replaçai les aiguilles au bon endroit, et le tout reparti; à mon grand soulagement, je réentendais la régularité de cet indispensable tic-tac... En me remémorant cet incident, une horrible idée surgit en ma conscience. Et si par ce geste inconsidéré, par cette étourderie impardonnable, j'avais tout déréglé? N'avais-je pas rompu ainsi le fil ténu de cette vie? N'avais-je pas, en permettant cette interruption, déboussolé l'âme de cette vivante mécanique?

Je ne sais pas pourquoi, mais l'image d'Adam me vint à l'esprit: n'avait-il pas acquis la liberté par un simple geste, acte si anodin, qui pourtant lui acquit la mortalité? Et n'avait-il pas acquis la faillibilité en rompant, sans même le vouloir, avec l'éternité? Mon horloge ne pouvait-elle, d'une manière similaire, avoir acquis la liberté en acquérant la mortalité? La triste réalité s'imposait, comme une divine révélation. En permettant l'arrêt du mécanisme, j'avais abruptement interrompu quelque élan vital, j'avais aussi brutalement qu'inconsidérément rompu la continuité. Cette pauvre horloge n'était désormais plus la même; pour toujours elle s'était métamorphosée en une autre. Elle avait appris quelque chose, elle avait vécu autrement, elle ne serait plus jamais comme avant...

Atterré, je reculai devant l'évidence. Cela ne pouvait pas être. Je m'y refusai. Je ne voulais pas perdre ma foi, bien que je fusse prêt à la risquer. Je devais avoir mal entendu, mal compté. J'optai de conclure à mon erreur, préférable encore à la sienne. Je considérai que la mienne ne détruirait pas autant le fondement même du monde. Je décidai de laisser mon âme en paix en accordant le bénéfice du doute à l'horloge, mon autre conscience, la deuxième, la vraie. Je choisis d'attendre, préférant croire que les choses, d'elles-mêmes, se remettraient en place. Je me devais de reprendre confiance.

Afin de recouvrer mes sens, fort éprouvés, je sortis faire quelques

pas dans le jardin. Quand je revins, en regardant le cadran, je vis qu'il était neuf heures et quart. Cela me parut normal, les aiguilles avaient continué leur chemin avec leur fidélité habituelle. J'avais fait le vide dans ma tête, je tâchais de me comporter comme si nous repartions à zéro. Je tremblais toujours légèrement, mais je regagnais peu à peu la maîtrise de moi-même. Quand sonna la demi-heure, je tressaillis de joie en n'entendant qu'un seul coup, bien sonné, quoique je frémissis encore quelques minutes en craignant que l'horloge ne se répâtât. Non, rien de tel n'arriva! Je pouvais à nouveau espérer: un coup, et un seul, avait frappé. Je souriais presque, mon coeur se réchauffait, et je me mis à chantonner en attendant l'heure suivante qui devait me confirmer le rétablissement de l'harmonie universelle. Ce moment devait être l'expérience cruciale, celle qui devait tout déterminer. Le monde en dépendait...

Trouvant que le silence rendait par trop pénible l'incertitude de l'espérance, je continuais à fredonner; tout mon répertoire de chansons enfantines, patriotiques, religieuses, et même les quelques airs d'opéra que je connaissais, tout y passa. Pour me donner du courage, je chantai pendant la demi-heure entière. Je ne me lassais pas, je n'osais pas m'arrêter. Je ne m'interrompis que deux ou trois minutes avant l'heure fatidique. Ma gorge bloquée par un nœud, plus un son ne sortait. Mes yeux fixaient le balancier, et je sentis mes pieds suivre la navette de son va-et-vient. Je ne saurais décrire à quel point j'étais énervé. Quand la grande aiguille marqua l'heure, le premier coup sonna; je me sentis légèrement mieux. Le soldat, une fois plongé dans l'ardeur de la bataille se sent immédiatement moins inquiet. J'en conclus qu'au minimum elle sonnait toujours, ponctuellement, à l'heure pile. Puis vint le deuxième coup, et le troisième: avec chacun d'entre eux mon âme vibrait. Et trois, et quatre, et cinq, le grand moment approchait! Et six, et sept... Au huitième, j'étais debout, mes ongles plantés dans la chair de mes propres bras. Je vérifiais le cadran: il était dix heures. Sonnèrent le neuvième et enfin le dixième coup... Que dire ensuite? Je pense que je m'évanouis quand retentirent un onzième, et même un douzième coup. Y en eut-il plus? Je ne sais pas, ma conscience m'avait abandonné.

Je ne me rappelle pas combien de temps je restais inconscient. Mais quand je me réveillai, une seule idée me trottait dans la tête:

— Peut-il à ce point se creuser une telle rupture entre essence et existence?

Encore un peu hébété, mais pleinement conscient de l'étendue du drame, je tendis l'oreille, rempli de crainte... Hélas! mes pires appréhen-

sions se confirmaient... J'aurais dû m'attendre "à ce pire", en sachant que la faille, une fois tracée ne pouvait que s'agrandir, et je n'eus guère été surpris de réaliser que le pire, dans toute son insatiable démesure devenait la réalité. A mes oreilles éberluées, le tic-tac de l'horloge, autrefois si pondéré et régulier, s'était désormais métamorphosé en une espèce de mouvement anachronique, remontant au temps d'avant le temps, parfois saccadé comme s'il était pris de convulsions, parfois sujet à des oublis, de longs manques d'un temps amnésique. Toute la mesure constituant charme et beauté semblait disparue. Mon horloge avait-elle acquis pour autant une nouvelle et réelle personnalité? Une insolence sans borne paraissait avoir envahi son être; elle, auparavant humble et discrète, qui avait donné l'impression de connaître sa place, déclarait maintenant à qui voulait l'entendre qu'elle l'avait pour toujours quittée; elle battait littéralement la breloque. Celle qui autrefois rythmait son souffle en harmonie avec les gracieuses courbes célestes, n'écouait plus désormais que l'écho monomaniaque de son propre rouage. Elle avait largué toutes les amarres et ne reconnaissait plus que sa propre destinée, une sorte de nouveau soi prônant l'anarchie et revendiquant le droit inaliénable à l'arbitraire.

En la voyant se transformer de manière aussi immodérée, toutes les questions les plus insolites surgirent à flots continus en mon esprit; jamais le pauvre n'avait été autant décontenancé, jamais il n'avait été effleuré d'aussi près par la rude et brutale haleine du désespoir. La certitude, la pierre angulaire sur laquelle j'avais fondé toute pensée - nul ne se serait jamais aventuré devant moi à la mettre en doute - m'avait abandonné et trahi. Jusqu'à ce jour, d'après les spécialistes et ce que j'en savais, les seules horloges qui avaient jamais réussi à s'écarter de la voie tracée étaient celles de ces physiciens excentriques, que ces derniers appellent "horloges astronautes" : elles se déplacent à la vitesse de la lumière et de ce fait souffrent gravement de la loi de la relativité. Non seulement elles ralentissent, mais encore elles rapetissent, raconte-t-on. Quoi qu'il en soit, ces distorsions se produisent, elles, apparemment toujours de la même manière, et non pas de cette façon complètement incohérente qui caractérisait la mienne.

Alors, qu'en était-il? Le temps avait-il donc tellement changé, ou était-ce la matière? Ou bien encore cette horloge convertie à un néo-existentialisme refusait-elle, en un accès aigu de post-modernisme, ce temps qui pour elle ne signifiait dorénavant plus rien? Le "je tictaque, donc je suis", largement suffisant à une autre époque, provoquait-il désormais, à son identité éclatée, de fiévreuses, nauséuses et délirantes

bouffées? Qui était-elle véritablement maintenant? Peut-être était-elle devenue allergique, voire asmathique, ne souffrant plus cet horrible déterminisme auquel on l'avait identifiée sans jamais l'en distinguer. Voulait-elle prouver l'existence de Dieu en niant ce déterminisme, ou tout simplement affirmer à l'univers la sienne? Voulait-elle abolir le temps? proclamer le non-temps? Qu'est-ce-que cela faisait d'elle? Disparaissait-elle? En postulant le non-temps, ne cherchait-elle qu'à éprouver ce temps, à vérifier s'il était bien un, ou s'il s'avèrait en fait multiple? Que demandait-elle vraiment? S'il n'existait en réalité qu'un seul grand temps, ou bien des multitudes de petits temps, ou encore des grands et des petits, en quantité illimitée, voire indéfinie? Voulait-elle poser la brûlante question de savoir ce qu'était le temps, ou trouvant cela trop prétentieux, se contentait-elle, avec la légitime modestie de l'utilitariste et du pragmatique, de simplement s'interroger sur le temps qu'il ferait demain?

Elle fit tant et tant, afin de tour à tour affirmer, nier, questionner, se confrontant à l'interminable diversité des points de vue, que bientôt elle ne sut plus où elle en était, ni ce qui s'ensuivait. Le résultat fut dramatique. Non seulement elle sonnait les heures n'importe quand, mais, comble du paradoxe, elle arrivait à sonner les mêmes heures en même temps...

Finalement, ce qui devait arriver arriva: ne connaissant plus de bornes à sa mégalomanie, elle prétendit marcher. Au début, son pas fut assez hésitant, et après un certain temps, il fallait la voir trotter sur les quatre petits pieds de son socle avec une agilité surprenante. En rupture avec toute nécessité, elle vivait jusqu'au bout l'éveil de sa nouvelle liberté. Elle ne voulait plus faire tenture, ni rester là à regarder, à être regardée; "va-t-en et cherche", se disait-elle. Elle se procura un ordinateur, afin de calculer où elle était rendue. Elle ne trouva pas. Tant pis, se répondit-elle. Elle voulut temporiser, prendre du recul, risquant même de s'anéantir; "attention!" fut le mot d'ordre de son doute. Face au vide, elle rencontra la tentation; au fond elle était dotée d'un chaud et vigoureux tempérament. Elle tomba évidemment amoureuse...

Elle en apprit à attendre, à souffrir. Tant mieux! commenteront certains, elle apprend à vivre. Elle voulut tempérer. Elle se maria avec un réveil, et de cette tendre union naquirent de nombreux enfants. En enfantant, elle pensa atteindre l'éternité. Avait-elle réussi à s'extirper du temps? à vivre cette transcendance dont depuis si longtemps elle rêvait? Hélas, affligée du destin de toute bonne chose, elle mourut! Ses derniers tic-tac furent pour dire "mon temps est venu". Elle décéda en songeant au temps

mythique, malheureusement révolu, où le dieu unique était Chronos, le temps... C'est de cette façon que pour toujours s'arrêta ce balancier qui avait nourri mon âme de la plus sublime douceur, ce tic-tac que j'avais tant aimé...

La douleur était trop forte, je me réveillai brutalement. J'avais le visage couché sur mon grand cahier aux pages tout aussi vierges que le jour où je l'avais acheté.

Je comptai les huit coups de l'horloge qui accompagnait mon réveil en faisant sonner son carillon, et je remarquai au cadran qu'il était neuf heures passées...



L'indifférence

*J*e suis vieux maintenant. J'en suis arrivé au point où je peux désormais regretter que plus rien ne m'oblige à quoi que ce soit. Et pourtant, puis-je tirer de cela une quelconque satisfaction? On pensera que ce regret est un luxe que bien peu peuvent s'offrir, sinon en ces derniers instants qui précèdent la mort. Ce luxe est-il désirable pour autant? Il paraît comme cette surabondance qu'il nous faut souhaiter, mais il en est avec lui comme souvent avec ces libertés qui de leurs chaînes nous enlacent et nous étouffent...

Quant à mon histoire, elle est longue, car seul le temps est assez patient pour permettre la compréhension de certaines choses. Il le peut, car il accepte, tout simplement, laissant venir ce qui ne sait que continuer. Rien n'est de toute façon plus soumis à l'injustice que le temps. Il est en réalité si méconnu. Chacun y va envers lui de tout le poids de ses préjugés, chacun y projette le fardeau de son impuissance. C'est ainsi qu'on arrive à le percevoir lent ou pressé, impitoyable ou saccadé, froid ou brûlant, alors qu'il n'est rien d'autre qu'un large océan étale qui n'a jamais connu même l'écume d'une simple vague. Il n'aura jamais pu que contempler, indistincte, au loin, une infime ondelette qui frise légèrement à ses extrêmes confins.

Rien n'est aussi indifférent que le temps, et c'est précisément cette brutalité qui en lui devrait nous séduire. Il a tout vu, et là se trouve précisément sa véritable force. Chacun vient contre lui, impuissant, éprouver sa trempe, s'effriter et s'user, tandis que lui, impressionnante falaise de marbre taillé, jette à peine un coup d'œil dédaigneux à tout ce qui vient contre ses pieds se jeter en s'éclatant, en se dissolvant, en s'éparpillant en mille poussières. Tout, sur lui, ne devient que sable et gravier. C'est pour cela qu'il est la mesure éternelle, celle qui enseigne la réelle nature des choses.

Je naquis dans une humble famille d'agriculteurs, besogneux, comme le sont tous ceux qui doivent subsister du travail de leurs mains. Mais l'humilité dont il est question ici ne sert qu'à accorder une sorte d'attribut au statut social de mes parents, car chez eux, et souvent chez ceux que la

misère et les conventions oppriment, couve lentement, comme une braise enfouie sous la cendre, un orgueil comme seuls ils peuvent le vivre. Il est nourri de rage et de rancœur, et chaque nouvelle vexation alimente son fleuve souterrain, cette lave intérieure qui se consume de tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Comment peut-on jamais s'étonner de la violence des soulèvements plébéiens?

Nous vivions sur les terres du Comte de D... C'était un homme qui fit peu parler de lui, à part pour sa participation très éphémère à un de ces ministères qui passent si vite. L'absence complète chez lui d'une quelconque âpreté le rendait totalement inapte à la chose publique. De son vivant, on ne lui connut guère de véritable désir, ni même de franche opinion sur quoi que ce soit. Il en est souvent ainsi chez certains qui naissent et grandissent langés dans le pouvoir: par une espèce de lassitude précoce, cela n'engendre chez eux ni goût ni désir. Toute réelle volonté est en eux par inertie mort-née. Il ne leur reste que l'habitude, cette absence totale de vouloir, cette suite de jours qui ne connaissent pas de causes. Ces hommes, gâtés par la loterie des naissances, ne sont plus que la somme totale de tous les petits besoins et plaisirs quotidiens qu'ils souhaitent immédiatement exaucer sans jamais avoir à fournir le plus petit effort.

C'était ainsi que Monsieur le Comte avait sa manière à lui d'exiger la moindre chose, sans jamais hausser un tant soit peu la voix, ses lèvres bougeant si peu qu'on était toujours très étonné d'entendre les sons franchir le seuil de sa bouche. Chacun de ses gestes était alors empreint de cette élégante et sobre lassitude, frisant à peine l'agacement si l'on ne comprenait pas assez vite ce qu'il demandait. Cela provenait sans nul doute du fait que non seulement il lui déplaisait déjà de ressentir une quelconque envie, mais aussi l'incommodait-il encore plus d'avoir besoin de l'exprimer afin de la satisfaire; cette médiation obligatoire ne pouvait que ralentir le cours des événements, ce qui naturellement engendrait une certaine frustration. Mais il savait prendre tout cela avec une relative mansuétude.

Une fois par an, mon père devait monter au château et se présenter devant Monsieur le Comte, le chapeau à la main, afin d'examiner les comptes de l'année et d'établir la redevance. Quand j'atteignis l'âge de dix ans, comme la coutume l'exigeait pour le fils aîné, il m'emmena avec lui. Dès la première fois, cette rencontre me procura le plus grand ravissement. Comme je fus délicieusement impressionné de voir Monsieur le Comte, assis sur ce beau fauteuil en bois de chêne surmonté d'un dossier si haut qu'il n'en finissait pas de monter! Il était là, nonchalamment installé,

le coude appuyé sur un bras du fauteuil, une jambe passée par-dessus l'autre. On pouvait ainsi mieux admirer ses magnifiques bottines en cuir de chevreuil qu'on disait cousues de fils d'or. A côté de lui étaient deux grands chiens d'une race pour moi inconnue, très différents du gros chien jaune qui gardait notre maison. Derrière lui brûlait un énorme feu dans une immense cheminée.

Un monsieur bien habillé, que j'appris plus tard être le régisseur, se tenait à côté de Monsieur le Comte, debout, et parlait d'une manière très obséquieuse. Je l'avais déjà vu à la maison, je me souvenais de lui car chacune de ses visites mettait mon père de très méchante humeur. Il sortit quelques papiers d'une liasse et se mit à lire à voix haute, afin que tout le monde entende. C'étaient surtout des chiffres, une liste de quantités, de poids, de têtes, qui devaient faire la somme des récoltes de l'année écoulée et calculer les bénéfices de l'exploitation. Blé, orge, légumes, lapins et veaux, tout y était passé en revue, et l'énumération se terminait par l'établissement de ce que nous devions acquitter au château. S'ensuivaient quelques appréciations et recommandations du régisseur. Mon père se tenait là, écoutant tout cela bien poliment, même si après, quand nous étions sortis, il lançait rageusement :

— Mais qu'est-ce qu'il y connaît celui-là à la ferme! Il ne s'est jamais sali les mains de sa vie! Faites ceci, qu'il nous dit, et faites cela, et vous ne devriez pas faire ceci, et vous ne devriez plus faire cela, et taratati et taratata... contrefaisait-il en tâchant d'être drôle.

Il était beaucoup trop enragé pour faire rire, et j'avais alors plutôt peur en voyant ses traits grimaçants, déformés à la fois par la colère et par cet impossible rire.

Cependant, avant que nous sortions Monsieur le Comte ajoutait à son habitude quelques mots:

— Eh bien, mon bon, tout cela n'est pas trop mal, bien que l'on puisse toujours faire mieux. Nous vous remercions, et avant de repartir, passez donc à la cuisine, afin de vous restaurer quelque peu, le chemin a dû creuser l'estomac de ce charmant garçon!

— Oui, Monsieur le Comte. Merci, Monsieur le Comte, répondait mon père en courbant légèrement la tête.

Le Comte, qui aimait affecter cette aimable condescendance, - signe incontestable de noblesse -, avait le don d'énervier mon père au plus haut point; il eût presque préféré la brutalité du mépris. Aussi, à peine la porte du château s'était-elle refermée derrière nous qu'il me tirait le bras comme s'il allait me l'arracher, et nous dévalions les marches du perron, tant et si bien que la première fois, ne m'attendant guère à cette

brusquerie, je fis la moitié de la descente quasi à plat ventre.

— Passez donc à la cuisine... Passez donc à la cuisine... Il ne nous a pas regardés celui-là, comme si nous guettions l'aumône, il ferait mieux de nous gruger un peu moins! marmonnait mon père. Eh bien, mon bon, tout cela n'est pas trop mal... On voit que ce n'est pas lui qui a trimé toute l'année, ce goret qui ne sait que bouffer, dépenser et faire des manières.

Et malheureusement, se rappelant mon existence, mon père m'arrachait le bras une nouvelle fois, bien que je sois déjà en train de marcher aussi vite que le permettaient mes courtes jambes pour suivre ses grandes enjambées. Il me criait:

— Arrive, toi! Et cesse de lambiner.

C'est à cette époque que s'insinua un certain doute dans mon esprit. J'avais été jusque-là animé d'une admiration naturelle et sans borne pour mon père, il avait incarné tout l'horizon de mon ambition. Il me paraissait si ferré dans tous les domaines que je connaissais, que je ne pouvais qu'aspirer à l'imiter. Mais du jour où je rencontrai Monsieur le Comte, mon univers, bien que je ne m'en rendisse pas tout de suite compte, s'en trouva complètement bouleversé. Ces colères qui m'impressionnaient si fort chez mon père, et que je craignais d'ailleurs beaucoup, elles qui m'avaient jusqu'alors paru être l'apanage de la force et de la virilité, comparées maintenant à la calme indolence du comte, se révélèrent soudain à moi comme l'arme des faibles et des impuissants devant l'adversité.

Monsieur le Comte, lui, semblait totalement ignorer ce qu'était l'adversité, et on se disait en le voyant, que même s'il l'avait connue, elle aurait glissé sur lui comme les canards l'hiver sur l'étang gelé. En son moindre souffle, Monsieur le Comte respirait la certitude. Il était à cent mille lieues au-dessus de tout. Et plus je le connus, plus je mesurai l'infinie distance qui le séparait de mon père, de ses explosions de colère, de sa rage sourde qui menaçait sans cesse. Je venais de réaliser un des grands mystères de l'existence qui désormais s'ouvrait tout béant devant moi: j'avais compris pourquoi Monsieur le Comte était comte, et pourquoi mon père était mon père. Je me jurai bien que cette leçon devait être celle de ma vie. L'âge venant, mon projet se concrétisant dans mon esprit, je ne devais avoir cesse de poursuivre mon but: à défaut d'être comte, ce qui était fort compromis au vu de ma qualité de roturier, je devais être comme lui.

Mon père dut s'apercevoir peu à peu de ce qui m'arrivait. Il le comprit davantage après l'incident qui creusa définitivement le fossé entre nous:

le fameux épisode avec le fils du Comte. Ce dernier, un jeune homme d'à peu près seize ans, débarqua un beau jour à la ferme accompagné de quelques amis et jeunes filles des environs. Il avait entraîné tout ce petit monde dans la grange, comme cela lui arrivait parfois, afin de pouvoir s'y amuser à son aise. Le jeune Comte venait ici car ce genre de fréquentation n'était pas de celle qu'il pouvait amener au château; malgré toute sa magnanimité, son père n'aurait guère apprécié. Il s'installait là avec ses invités, ayant élu notre grange comme le lieu où s'organisait ce genre de fête. Et ils chahutaient, et ils criaient à tue-tête, buvant et faisant un tintamarre de tous les diables.

La fois dont je parle, ils s'excitèrent encore plus que d'habitude et poussèrent plus loin l'excès. Peu satisfaits des bêtises habituelles, ils ouvrirent tout grand le poulailler et poursuivirent les volailles dans la cour en tâchant de leur donner des coups de pied; puis ils sortirent quelques vaches, ce qu'ils trouvèrent beaucoup moins drôle à cause de la placidité frustrante de ces animaux. Pour couronner le tout, ils finirent par mettre le feu à la grange!

A chaque fois que le jeune Comte venait faire son tapage, mon père se mettait dans un état impossible. Il rongait son frein, cependant n'osait rien lui dire, bien qu'il se promettât devant nous avec fougue de corriger le garnement ou de le dénoncer à son père. Jamais il n'osa mettre à exécution ses menaces, ayant trop peur de perdre sa place, soit maintenant, soit plus tard, quand le jeune Comte remplacerait son père, car il pourrait décider alors de se venger. A peine avait-il le courage d'aller trouver le jeune homme, tentant timidement de lui expliquer tout le tort que ce tohu-bohu causait aux biens de son père. Même cela, il l'évitait au maximum, parce qu'il se faisait généralement recevoir par les railleries et impudences effrontées des jeunes gens. Toutefois ce jour-là, ils devaient avoir bu plus que d'habitude et ils provoquèrent cet incendie.

Heureusement, certains s'affolèrent rapidement et se précipitèrent chez nous en criant à l'aide et au feu. Mon père, qui surveillait de sa fenêtre, courut dehors après avoir ramassé quelques grandes toiles qui nous servaient parfois à bâcher lors des grandes pluies. Par chance, le feu n'avait pris que dans un tas de foin situé à une extrémité de la grange, et il put étouffer les flammes avant que le sinistre ne s'étende. La plupart des jeunes gens, desoûlés par l'incendie, prenant conscience des conséquences de leurs gestes, se sentaient plutôt penauds; seul le jeune Comte, par bravade ou autre, s'efforçait toujours de rire en plaisantant à propos de l'incident, bien qu'il fût quand même un peu pâle et le seul à trouver cela drôle. Ils déguerpirent tous peu de temps après que le feu

fût éteint. Mon père, comme d'habitude, jura une nouvelle fois d'aller se plaindre au Comte; cela resta évidemment lettre morte.

Quelques semaines plus tard, le Comte passa par un champ où nous travaillions, - sans doute suivait-il la trace d'un cerf -, et il nous interpella:

— Eh bien, d'après ce que j'ai entendu dire, mon fils, ce bon à rien, a encore fait des siennes !

Mon père, détournant légèrement le regard, lui répondit :

— Mais non, Monsieur le Comte, ce n'est rien, c'est un jeune homme, il faut bien qu'il s'amuse un peu, il n'y a pas de mal...

Le comte grommela quelque chose, je ne sais plus quoi, j'étais de toute façon trop sidéré par les paroles de mon père pour entendre quoi que ce soit.

C'est ainsi qu'au fur et à mesure qu'augmentait mon admiration de la puissance du pouvoir, je perdais tout respect pour mon père et parvins à le mépriser. Comment ne pas être fasciné par une force aussi absolue qui réussit avec autant de facilité, sans même le demander, à faire accomplir aux hommes ce à quoi ils répugnent, à leur faire être ce qu'ils ne sont ni ne veulent être. Je voyais mon père, et tous les autres, devant cette violence tranquille, devenir de simples objets; toutes ces victimes devenaient aussi subjuguées que le lapin devant le légendaire serpent. La mémoire elle-même s'oubliait dans cette fascination.

C'est à cette époque que mon père se mit à boire. Était-ce dû à l'incident? Était-ce d'avoir vu mon regard ce jour-là, ou était-ce à cause de cet affreux silence qui se prolongea jusqu'à notre retour à la ferme? Nous avançâmes côte à côte sans une seule fois desserrer les dents. Ce n'était pas que d'habitude il fût très loquace, mais là, quelque chose s'était brisé. C'était comme si je l'avais surpris commettant le plus affreux des crimes. Je n'osais plus le regarder. J'avais l'impression qu'il marchait, complètement nu, juste à côté de moi.

Heureusement, je ne restai pas beaucoup plus longtemps à la ferme. Ayant prouvé à l'école que j'étais bon élève, je fus choisi pour aller étudier au collège de l'abbé Serpentin. Je me réjouis énormément de cette chance, car c'était dans la région une des rares opportunités pour qu'un fils de paysan puisse s'élever au-dessus de sa condition. Il faut expliquer que l'abbé Serpentin, le fondateur et directeur de ce petit collège, était un homme fort perspicace, qui jouait un rôle très particulier dans la vie locale. Sa petite école se chargeait de former des jeunes gens de basse extraction qui seraient par la suite employés aux divers services

de l'aristocratie terrienne des environs. Ils seraient leurs régisseurs, leurs techniciens, leurs comptables et autres cadres tout à fait nécessaires au bon fonctionnement de ces propriétés.

En homme du clergé avisé qui avait longuement étudié les méfaits de la Révolution, ce brave abbé, homme de culture, en avait conclu que les possibles fortes têtes, séduites par l'ambition, au lieu de devenir les porte-parole du mécontentement endémique dans les campagnes, où menacent sans cesse révoltes et jacqueries, canaliseraient leurs énergies en un service bien rémunéré auprès des nobles. Pour cet homme aux idées fort avancées, comme on peut le voir, lecteur de Kant et de Saint-Simon qu'il utilisait à sa manière, il s'agissait de transformer des forces potentiellement négatives en forces positives. Bien entendu, ces personnes ambitieuses issues de la paysannerie feraient d'excellents tampons entre celle-ci et l'aristocratie. Trop souvent, les hommes des seigneurs avaient été soit des hommes de château, soit des citadins qui ne pouvaient pas comprendre les paysans, soit encore de simples brutes sans éducation. Avec ce grand projet, on prenait les meilleurs parmi les paysans et on les éduquait. Cette élite rurale ne pouvait que connaître en profondeur, avec doigté, le sens des convenances du milieu dont ils étaient issus. Le rêve que l'abbé réalisait était de former de véritables petits administrateurs et diplomates régionaux.

En conséquence j'appris beaucoup de choses à l'école de l'abbé. Hélas, combien de grands précurseurs comme cet homme resteront ignorés de l'histoire?... Le thème favori que ce grand pédagogue aimait à développer et à commenter longuement était typique de son enseignement.

"Il faut enseigner la vie telle qu'elle est, non pas telle qu'elle devrait être. Voilà comment naissent les idéologies qui pervertissent l'âme de l'homme: ce sont celles qui lui font prendre ses désirs pour des réalités. Si la réalité est ce qu'elle est, c'est-à-dire l'aboutissement d'une longue histoire, c'est bien parce qu'elle a sa raison d'être, qui dépasse de loin les mesquines visées et fantasques illusions que l'on peut avoir au cours de notre simple vie."

Il nous rappelait souvent que l'humilité, le "savoir accepter", était non seulement la grande vertu chrétienne, mais aussi celle de tous les hommes, puisque les stoïciens grecs et romains nous avaient là tracé le chemin. Il nous parlait avec une telle onction que nous buvions ses paroles. Je me souviens encore de la douceur dont ses gestes étaient empreints, quand il cherchait à nous faire saisir avec tant de patience le sens des grands rouages de l'existence. C'était un véritable philosophe. Assez moderniste, son éclectisme naturel l'amenait à puiser ses idées

aux sources les plus diverses, surtout les plus récentes; il n'hésitait pas à emprunter partout, même chez les auteurs que l'église avait mis au banc de la pensée chrétienne; comme il ne voulait pas être en rupture avec l'Eglise, - cela ne correspondait pas à son caractère -, il justifiait sa témérité avec grandeur, en déclarant que de telles œuvres n'étaient tout simplement pas encore acceptées...

Une de ses grandes inventions, afin de mieux nous initier aux mystères des grands rouages de l'existence, reste ce qu'il baptisa "système de micro-sociétés expérimentales". Le fonctionnement en était le suivant: la petite centaine d'élèves que nous étions se divisaient pour la durée de notre scolarité en petits groupes de trois, groupes qui ne devaient jamais se scinder lors des activités collectives, y compris la récréation. Nous étions périodiquement censés établir individuellement un rapport d'activités sur le groupe, chacun de notre côté, presque chaque semaine, racontant tous les faits et gestes importants de nos deux petits camarades.

Il aimait de temps à autre dissenter sur son système, car il avait pour principe fondamental que rien n'était privé d'explication: pour lui, toute chose, même l'arbitraire, devait avoir un sens ou tout au moins se comprendre. Il exposait très ouvertement que son système ne pouvait pas fonctionner par groupe de deux personnes seulement, car une complicité s'installerait trop facilement, et les rapports en deviendraient nécessairement tronqués et falsifiés. Le nombre de trois restait donc l'unité minimale qui permettait à cet ingénieux système pédagogique de fonctionner, car sur trois, il s'en trouverait toujours un, exclu du binôme naturel, qui serait plus enclin à dénoncer. Et puis, une fois que le moindre rapport négatif sur quiconque avait démarré dans un trio, il devenait très facile de poursuivre le processus à l'infini par le simple sentiment légitime de revanche que cela provoquait chez la victime de la dénonciation.

C'est ainsi que les élèves qui à leur arrivée rechignaient à dénoncer en quoi que ce soit leurs camarades, rentraient très bientôt avec acharnement dans le jeu et devenaient dans leurs rapports de plus en plus prolixes, voire imaginatifs, les plus zélés révélant même les fautes des autres trios. D'ailleurs, nous étions notés sur ces rapports, jugés à la fois sur le style de la rédaction, la qualité des informations, l'orthographe, et évidemment, sur ce qu'on appelait le " vécu expérimental". L'abbé Serpentin mettait "l'expérimental" à toutes les sauces dans son programme, convaincu que cela un jour remplacerait toutes les théories, le problème de la société et de l'église étant, d'après lui, d'avoir toujours fait trop primer le dogmatisme sur la pratique.

“Vous en tirerez deux leçons importantes, disait-il, en premier vous

apprendrez que l'homme, fondamentalement, malgré toute son apparence grégaire et sociale, est totalement seul. La deuxième est que ce même homme est une créature fort malléable, une sorte de girouette, une nature oh combien faible! en qui l'on ne peut jamais avoir confiance. Autant on peut faire faire des choses aux hommes, autant on ne peut jamais se fier à eux. N'ayez pas d'illusion! Si vous voulez être des hommes responsables, connaissez le secret de toute réussite: on n'a jamais le droit d'être déçu, la déception n'est que le tribut de l'utopie."

Voilà comment j'ai appris en sus du droit, des mathématiques, de la littérature, de l'agronomie et autres, ces sciences fort utiles que sont la philosophie et la psychologie appliquées, sciences expérimentales sans lesquelles l'homme ne peut rien accomplir...

Au sortir de cette grande école, notre avenir était assuré, nos services étant très prisés. Moi, j'eus la chance que l'année où je terminai ma scolarité, Monsieur le Comte cherchait un remplaçant pour son régisseur qui venait de mourir, et j'héritai donc de la charge. Cette succession se passa fort bien, et rapidement je devins l'homme incontournable du comté, ce qui n'était pas étonnant, étant complètement disposé, tant par ma formation que par ma nature, à me plier aux besoins de ma fonction, sans oublier que j'étais depuis longtemps fort admiratif de la noblesse de mon employeur. Je devins ainsi rapidement riche et respecté.

Puis Monsieur le Comte mourut, et son jeune fils, qui depuis plusieurs années avait disparu en ville, prit sa place. Ce dernier était fort différent de son père. Il avait un caractère étrange et fantasque. Sa vie d'adulte n'était rien d'autre que la continuation des frasques de sa jeunesse. Il était joueur, buveur, et manquait totalement de sérieux. Il s'endettait constamment, et son père, qui pourtant jamais ne s'emportait, pas plus contre lui que contre quiconque, - de telles impatiences étaient en-dessous de son statut -, avait laissé tomber une fois, irrité :

— Heureusement que je n'ai qu'un seul fils, celui-là me coûte assez cher!

Quand il prit le titre, cela n'augurait certainement rien de bon, mais il était l'héritier, il n'y avait là rien à redire. C'est lors de mes rapports avec lui, fort différents de ceux que j'avais entretenus avec son père, que je remerciais souvent l'abbé Serpentin des sages conseils qu'il nous avait prodigués. Il me fallait sans cesse avoir recours à toute la panoplie des armes philosophiques, ainsi qu'à celles de la tromperie et du mensonge pour arriver à mes fins. j'avoue cependant que le jeune Comte me fascinait quand même dans son rapport avec l'autorité: cet homme qui ne

connaissait que ses impulsions cultivait une vénération irréductible pour la pratique de l'arbitraire.

La plupart de ses désirs n'étaient pas fondés sur des raisons valables, et ne prétendaient pas non plus le faire; il avait fait de l'arbitraire un système, où toute logique ne pouvait que s'effacer devant l'autorité, jusqu'au point où la raison elle-même n'avait plus lieu d'être. Je découvris avec lui qu'il existe un étrange et particulier sentiment de puissance, plus grisant encore que tous les autres, car il implique exclusivement la volonté pure, celle qui n'a plus aucun compte à rendre à la raison, à quelque raison que ce soit, ni à quoi que ce soit d'autre qu'elle-même. L'arbitraire devient la pure incarnation de cette volonté absolue. De quoi dépend-elle alors? De quelles sombres arcanes émane-t-elle? De quels mystérieux replis de l'âme surgit alors cet abrupt vouloir face à un monde qui n'est plus que pur objet de désir? J'étais fasciné. La noblesse du père m'avait séduit, la volonté de puissance du fils me plongeait dans l'émoi.

Une seule chose était prévisible chez notre nouveau seigneur: il était avide d'argent, et ses besoins allaient croissant. Il continuait à habiter en ville, ne venant périodiquement au château que quand il s'était trop endetté, afin que je lui procure quelque moyen de renflouer un crédit bien entamé. Souvent, j'essayais différents subterfuges pour refuser sans en avoir l'air. Cela devenait peu à peu un jeu, mais je finissais toujours par tirer sur la comptabilité et obtenir l'argent dont il avait besoin. Très partagé entre les soucis du domaine et les besoins personnels du comte, j'étais obligé de céder à ses demandes. Je dus inventer de plus en plus de moyens de trouver cet argent. Bientôt je me mis à établir de nouvelles façons de taxer les paysans, de manière plutôt discrète au début, mais avec le temps, elles devinrent par force de plus en plus grossières. Tout mon art consistait à inventer puis à faire accepter ces nouveaux impôts, tout d'abord par la persuasion, ensuite, progressivement, surtout par la crainte.

Exaspérés, une espèce de fronde commença à gronder chez les paysans. Un ou deux incidents eurent lieu, où furent pris à parti nos hommes venus collecter quelque impôt nouveau. Quand le comte l'apprit, il entra dans une fureur noire, demandant en grimaçant si désormais les gueux allaient faire la loi.

— Faites un exemple! me dit-il, Montrez-leur qui commande ici! Et si vous n'en êtes guère capable, allez-vous en! Après tout, ajouta-t-il avec sarcasme, il est vrai que vous êtes l'un d'entre eux.

Je fus piqué au vif. Personne depuis longtemps n'avait osé me parler

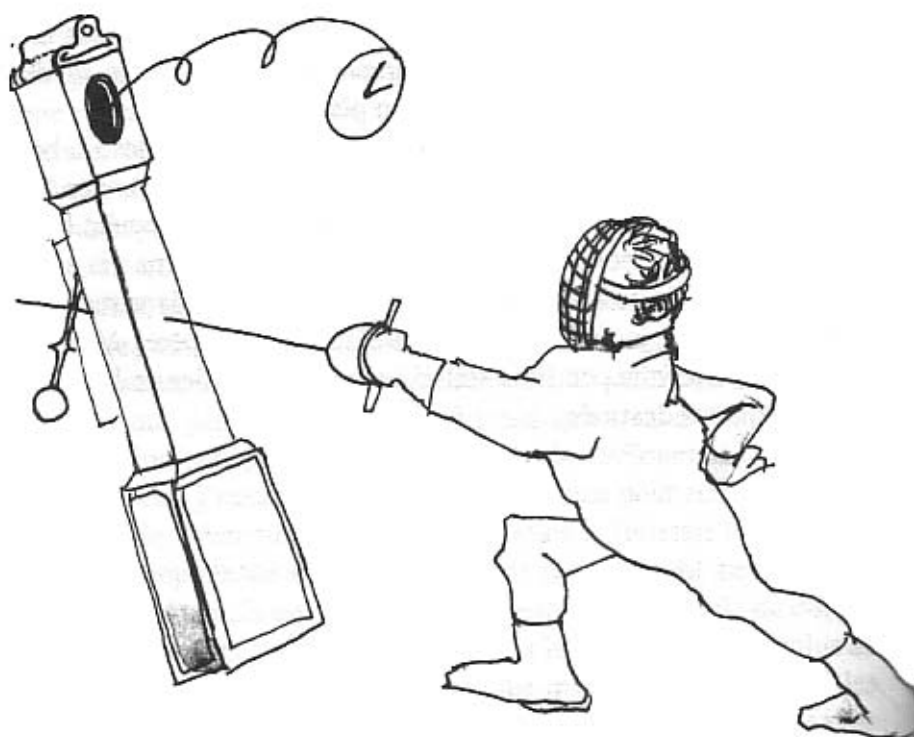
ainsi. Néanmoins je savais me contenir, et malgré une irritation initiale, je réussissais quand même à entendre ce genre de remarque sans ne plus rien ressentir.

Quelque temps après, un nouvel incident eut lieu, une échauffourée où quelques fermiers et nos gens se battirent. Un de nos hommes fut tué. J'ordonnai qu'on me ramène le coupable afin qu'il soit puni avec toute la sévérité de la loi, pour l'exemple. Je représentais l'autorité, et je ne pouvais tolérer un tel désordre. On me ramena donc le coupable, pieds et poings liés, sur une charrette: c'était mon père.

Je ne le reconnus pas tout de suite: il avait vieilli, devait boire beaucoup, et je ne l'avais guère vu depuis de nombreuses années. Une sensation étrange m'envahit, mais mon devoir envers la société devait primer sur mes sentiments particuliers; autrement à quoi ma vie aurait-elle rimé? Toutefois, je lui fis amener à boire et à manger dans sa cellule.

C'est ainsi que je fus amené à faire juger mon père, à le faire condamner, et à le faire pendre. Fatalité étrange que la mienne. Ce devait être écrit dans ma destinée...





La jeune fille et la mort

La jeune fille, allongée sur son lit, poussa un cri léger, néanmoins assez perçant, de ceux dont on sent qu'ils viennent de si profondément en nous qu'on n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour les exprimer. La vieille, assise dans son fauteuil, qui tricotait, toute voûtée sur son ouvrage, tant à cause de son dos que de ses deux yeux usés, penchée sur elle-même comme le font ces corps recroquevillés par les ans, sursauta en entendant ce bruit.

— Qu'y a-t-il, ma fille ? demanda-t-elle à la jeune fille. Tu as mal mon enfant?

Elle posa son tricot sur le petit tabouret à côté d'elle, se leva péniblement, et s'approcha du chevet de la malade. Elle la regarda, et elle sentit son visage s'emplier de tristesse. Elle n'arrivait pas à s'y habituer; chaque fois qu'elle contemplait ce pauvre visage tellement amaigri, elle avait envie de pleurer. De voir là sa petite, autrefois si fraîche et si enjouée, si gaie et si gentille, de la voir maintenant si malade, couchée sur ce grabat depuis des mois, ressemblant de plus en plus à une vieille, cela lui brisait le cœur. Les cheveux, à force de baigner dans la sueur que produisait la fièvre, étaient passés d'un blond soyeux à une triste teinte jaunâtre. Ses traits auparavant si doux et si réguliers étaient peu à peu devenus si anguleux qu'on pouvait craindre de voir percer les os à travers la peau. Ses bras, aussi décharnés que des pattes d'oiseaux, tombaient sur les draps comme s'ils ne possédaient plus aucune vie.

La vieille aurait donné cent fois sa vie pour que la petite aille mieux, mais le médecin, qui ne venait dorénavant à son chevet pas plus d'une fois par semaine, sans jamais rester longtemps, ne lui disait plus que son éternel :

— Vous savez, maintenant, il ne nous reste plus qu'à espérer. Elle est jeune, peut-être pourra-t-elle encore s'en tirer.

Il ajoutait parfois:

— Le tout, c'est de la faire manger; il faut qu'elle prenne des forces.

Il n'était pas très convaincant; en plus il savait très bien que depuis longtemps elle ne pouvait plus ingurgiter une seule bouchée.

— Tantine, je crois que je viens de voir la mort! J'ai peur Tantine, j'ai très peur tu sais! Je ne veux pas encore mourir!

La vieille lui prit la main et lui caressa le visage, tout en cherchant à la rassurer.

— Mais non mon enfant, je suis là. Personne ne viendra t'embêter tant que je serai là. Personne n'osera, et même la mort aura affaire à moi, et tu sais que je ne suis pas commode du tout quand je m'y mets.

— Oh j'en ai si peur! je ne l'avais encore jamais vue. Elle vient pour me chercher, j'en suis sûre.

— Mais non, mon enfant, mais non, tu as dû rêver.

— Si je t'assure, continua faiblement la malade. Je ne la vois plus maintenant, pourtant je la sens toujours, elle est ici, dans la pièce, elle rôde. Regarde bien, tu la verras, ne la laisse pas s'approcher de moi, je t'en prie!

— Calme-toi, il n'y a rien du tout ici, rien que toi et moi. J'ai bien regardé, je ne la vois pas. Même si elle était là, elle a dû sortir quand je me suis levée, car elle a bien vu que j'étais là pour te protéger, et que je ne la laisserai pas t'approcher.

— Puisses-tu dire vrai, Tantine, j'ai si peur de mourir. Je n'avais jamais eu si peur depuis que j'étais toute petite. Tu te rappelles, dans le noir, comme j'étais terrifiée. Je n'arrivais pas à dormir, tu venais, et tu allumais une bougie pour me rassurer afin que je m'endorme.

— Je me souviens, c'était il y a bien longtemps. Tu n'étais alors qu'une toute petite fille; tu es grande maintenant, et tu n'as plus peur du noir.

— A la place, j'ai des peurs de grande fille. Ce n'est plus le noir qui me fait peur aujourd'hui, c'est la mort, et elle est venue me chercher.

— Allons, ce ne sont que des frayeurs que tu t'inventes. C'est la fièvre qui te fait avoir des cauchemars. Ce n'est qu'un mauvais rêve. Tu te rappelles comment, petite, tu te réveillais souvent la nuit, tu étais tout agitée et en sueur, tu avais si peur dans tes rêves.

— Et c'était toujours toi qui venais, tu me racontais des histoires.

— Je te racontais des histoires pour que tu oublies tes mauvais rêves, et pour que tu t'endormes, toute heureuse. Tu avais un sourire si mignon quand tu t'endormais, on aurait dit le sommeil d'un ange.

— Alors raconte-moi une histoire. Je ne veux plus voir la mort, je veux qu'elle s'en aille, qu'elle parte pour toujours.

— Mais non, mon enfant, ne crains rien, je vais te raconter une histoire.

— Il était une fois une petite fille qui habitait dans un village, une petite fille si mignonne que tout le monde l’adorait. Le seul fait d’apercevoir sa petite frimousse rendait tout un chacun si gai dans le village qu’on l’avait surnommée “la petite princesse”. Même ce gros bourru de forgeron, celui qui se mettait à tout bout de champ de mauvaise humeur et qui faisait peur à tous ceux qui passaient par là, quand il la voyait apparaître dans sa forge, et elle aimait souvent y venir, ne pouvait s’empêcher de ralentir son soufflet, juste pour mieux la regarder. On voyait alors sous sa grosse barbe hirsute poindre un sourire de petit garçon. C’est pour te dire à quel point tout le monde pouvait l’aimer.

Un beau jour, à l’occasion de son anniversaire, ses parents, qui désiraient lui faire vraiment plaisir, avaient en grand secret donné des sous à un marchand ambulant qui passait régulièrement dans le village avec toutes sortes de choses à faire rêver tous les enfants, afin qu’il rapportât à sa prochaine tournée la plus belle poupée qu’il pourrait trouver. C’est ce qu’il fit. Quand vint le jour anniversaire de la petite princesse, elle se dépêcha de se lever et de se préparer très tôt le matin. Elle avait à peine dormi de toute la nuit, car elle s’attendait à recevoir un très beau cadeau. A entendre tous les chuchotements qu’elle surprenait depuis quelque temps, cela présageait vraiment quelque chose de magnifique. Elle se précipita donc avec une grande curiosité dans la chambre de ses parents pour savoir ce que c’était, et malgré tous les soupçons qu’elle avait, quelle ne fut pas sa surprise de recevoir en cadeau une aussi belle poupée! Les larmes lui en vinrent aux yeux.

Imaginez une grande poupée, avec des cheveux longs et soyeux, blonds comme les blés, de grands yeux bleus en amande, des joues adorables légèrement rosées, de mignonnes petites mains, et qui portait une jolie robe blanche toute brodée de dentelle... Jamais personne par ici n’avait rien vu de tel. Dès qu’elle la reçut, la petite fille la serra dans ses bras, puis elle mit son manteau afin de faire le tour du village et la montrer à tous ses amis. Bien sûr, ils furent tous très admiratifs, même le forgeron qui cette fois-ci arrêta carrément le soufflet pour mieux regarder cette magnifique poupée.

Une semaine plus tard, alors qu’elle était partie dans la forêt pour ramasser des champignons, la petite fille posa la poupée sous un arbre. Elle lui recommanda de rester là, bien sage, et surtout de ne pas bouger en l’attendant, car la forêt était très profonde et elle aurait pu s’y perdre. Au bout d’une heure ou deux, quand elle revint avec son panier plein, afin de rentrer à la maison avec sa poupée et ses champignons, elle alla à l’arbre où elle l’avait laissée. Là elle réalisa avec horreur que la poupée avait

disparu. Son cœur ne fit qu'un seul bond; elle se mit à courir dans tous les sens, cherchant désespérément où sa poupée pouvait bien être allée. Elle eut beau chercher, chercher, et chercher encore, elle ne trouva rien, nulle part; il n'y avait plus aucune trace de sa magnifique poupée... Elle demanda alors à tous ceux qu'elle rencontrait s'ils n'avaient pas aperçu une belle et grande poupée toute blonde avec de beaux yeux bleus. Elle questionna les oiseaux, les fleurs, tous les arbres et tous les animaux, mais tous secouèrent simplement la tête, ou la regardèrent sans répondre; nul dans la forêt ne semblait avoir aperçu la magnifique poupée.

La petite princesse était accablée. Elle éclata en sanglots, se laissant tomber sous l'arbre où elle avait posé sa poupée. Et elle pleura, elle pleura à chaudes larmes, elle pleura comme elle n'avait jamais pleuré auparavant, en pensant à sa poupée, et à ses parents qui seraient si mécontents qu'elle ait perdu un aussi beau cadeau. Comment pourrait-elle envisager de retourner à la maison, et leur annoncer la terrible nouvelle? Cette simple idée fit encore redoubler ses larmes. Et puis la nuit bientôt commencerait à tomber, avec tout son cortège de frayeurs, et la pauvre savait de moins en moins que faire, là, toute seule au fond de ce bois...

Pendant qu'elle se torturait elle-même de toutes ces pensées, - elle s'était pris la tête entre les mains afin de mieux pleurer -, une voix la fit sursauter. C'était une petite voix fluette, un peu nasillarde, qui lui parlait. Elle releva son visage qui était enfoui dans ses bras, mais ne vit rien du tout, car ses yeux étaient emplis de larmes. Elle les essuya, mais ne vit toujours rien. La voix l'interpella encore, et lui demanda:

— Pourquoi pleures-tu ainsi petite princesse?

Elle regarda une fois de plus autour d'elle, toutefois elle avait beau scruter chaque tronc d'arbre, elle ne voyait toujours rien ni personne. La voix reprit encore:

— Eh bien, pourquoi ne réponds-tu pas petite fille?.. Je veux savoir pourquoi tu pleures ainsi... Faut-il absolument que tu me voies pour me parler?.. Ah là là!...

Comme elle entendait ces dernières syllabes, elle reçut une noisette sur le dessus de la tête. Elle leva les yeux vers le haut et aperçut, juste au-dessus d'elle, dans l'arbre, à califourchon sur une branche, habillé tout en vert, une espèce de petit nain, affublé d'un nez si grand qu'il touchait presque la pointe de ses pieds. Il avait l'air si étrange, et si niais avec ce grand appendice au milieu du visage, et un corps tout rabougri, qu'elle en aurait presque ri si elle n'avait été aussi triste. Elle resta un peu interloquée, puis finalement lui répondit qu'elle pleurait parce qu'elle avait perdu la plus belle des poupées, une poupée si belle qu'elle n'osait

pas rentrer à la maison sans elle. Et la nuit tombait, et elle ne savait plus guère que faire.

— Ah bon, ce n'est que ça!

Le nain sauta prestement de sa branche pour retomber sur le sol à côté de la petite fille.

— Eh bien, il n'y a vraiment pas de quoi pleurer! Tu tombes bien, les poupées, c'est ma spécialité!

— Ah bon! Vous pourriez retrouver ma poupée! s'exclama la petite fille, très intéressée, en esquissant un geste de recul; en voyant le nain de plus près, elle avait réalisé qu'il était vraiment très laid.

— Bien sûr, répondit le nain, comme si de rien n'était. Retrouver une poupée n'est jamais qu'un jeu d'enfant. Toutefois il y a une condition.

— Laquelle? demanda la petite fille, un peu inquiète.

— C'est simple, dit-il en s'avançant d'un pas vers elle, il suffit que tu m'embrasses le bout du nez.

La petite princesse le trouvait fort gentil, mais aussi fort laid, et de lui embrasser le bout du nez la dégoûtait un peu, d'autant plus qu'en se rapprochant, elle vit qu'il y avait une grosse verrue sur le bout de ce nez. Cependant, elle tenait tellement à sa poupée qu'elle finit par accepter, tout en restant extrêmement sceptique... Que pouvait-elle faire d'autre? Elle surmonta sa répugnance et fit un gros effort. A peine l'eut-elle embrassé que le nain disparut dans les airs comme s'il n'avait jamais existé, et elle aperçut, devant elle, à la place du nain, gisant dans l'herbe, sa jolie poupée.

Et la vieille s'arrêta de parler.

— C'est une très jolie histoire, Tantine, mais j'ai froid, j'ai très peur, car je viens juste de voir la mort passer.

— Mais non, mais non, tout ça ce ne sont que des histoires de vieille bonne femme! répondit-elle pour la rassurer, tout en frissonnant elle-même. Elle remonta la couverture jusque sous le menton de la malade.

— Alors raconte-moi vite une autre histoire, Tantine, car j'ai trop peur, je ne veux plus voir la mort, elle est beaucoup trop laide.

— Non mon enfant, ne crains rien, je vais te raconter une autre histoire.

La vieille recommença de son ton monotone à conter, tandis que la malade, pour mieux l'entendre, gardait les yeux fermés.

— Il était une fois, vivant dans une chaumière, une petite fille. Quand elle atteignit une douzaine d'années, sa maman mourut d'une longue maladie qui l'avait gardé alitée toute une année. Heureusement pour

toute la famille, cette petite fille était très sérieuse et très sage. Aînée de huit frères et sœurs, elle dut, durant tout le temps de la maladie, non seulement s'occuper de sa mère, mais aussi de toute la maisonnée, puisqu'elle était la plus grande de tous les enfants. Surtout que son père, bûcheron de métier, partait souvent travailler au loin, et on ne le voyait pas pendant des semaines. Alors c'était cette pauvre fille qui pensait sa mère, lui donnait ses médicaments, la soignait, se levait la nuit quand la malade appelait, lui préparait chaque jour ses repas, lui faisait sa toilette, et puis la nourrissait depuis que celle-ci était devenue trop faible pour faire quoi que ce soit elle-même.

Bien sûr, elle s'occupait aussi de tout pour tenir la maison en ordre. Dès le matin, elle préparait ses frères et sœurs pour l'école, sauf le plus petit qui restait avec elle. Cette brave fille avait été obligée, elle, de renoncer à l'école dès que sa mère s'était alitée. Mais quand les autres revenaient, le soir, elle les aidait pour leurs devoirs afin de saisir çà et là des bribes de ce qu'elle ne pouvait pas apprendre en classe. Et quand le pauvre père, harassé par ses longues et âpres journées de dur labeur rentrait à la maison, elle lui apportait à manger, et lui parlait afin qu'il ne se sente pas trop seul. Il avait tant de mal. Le brave homme, pour gagner quelques misérables sous en louant ses services, devait maintenant aller de plus en plus loin. Le travail se faisant rare, il en gagnait de moins en moins. Elle, pour l'aider, dans ses moments creux prit des travaux de couture afin de garnir la marmite. Depuis, elle restait tard à veiller, à la lueur d'une maigre bougie, cousant et cousant, frottant ses pauvres yeux rougis par le manque de lumière et le manque de sommeil.

Or un beau jour, au milieu de l'hiver, alors qu'elle était sortie faire quelques courses pour acheter à manger, les enfants étaient à l'école et son père au travail, et qu'elle avait allumé le foyer dans la cheminée, la maison prit feu. Quand elle revint, elle vit les grandes flammes qui embrasaient les murs de la cuisine. Elle tenta de prendre de l'eau du puits afin d'éteindre l'incendie, hélas elle réalisa vite que cela prenait trop de temps, et qu'elle n'arriverait à rien. Elle se précipita pour sortir de la maison les affaires les plus importantes afin de sauver un minimum, comme les vêtements; à peine entrée dans la maison en feu, une grosse poutre tomba et faillit l'écraser. Elle ressortit, effrayée, du brasier. Elle voulut crier à l'aide, appeler au secours, mais à l'écart de tout, nul ne pouvait l'entendre et venir. Comme elle ne savait plus que faire, elle s'assit par terre et se mit à pleurer, pendant que la chaumière finissait de se consumer.

La pauvre et courageuse petite n'avait plus envie que de mourir là,

quand soudain, quelqu'un lui tapota doucement l'épaule. Elle releva la tête, et vit que c'était une espèce de nain, tout habillé de vert, avec un nez qui traînait presque par terre. Il était vraiment laid et affreux; il lui demanda ce qu'il se passait. Entre deux hoquets de sanglots, elle tendit le doigt vers sa demeure qui achevait de brûler, et larmoya:

— Vous ne voyez pas?

Finalement, elle lui expliqua en sanglotant le terrible événement. Le nain lui répondit que dans son malheur elle avait de la chance, elle tombait très bien, car il était un nain spécialisé dans les maisons incendiées. La petite fille, plutôt éberluée, le regarda avec un air sceptique, puis lui demanda pourquoi il se moquait d'elle, pourtant si malheureuse. Le petit nain la reprit d'un ton moqueur, en ironisant:

— Mais quoi, tu ne crois donc à rien?

Elle sécha ses larmes, remarqua sa laideur; comment osait-il se moquer d'elle? Un peu piquée, elle lui lança:

— Alors vas-y, reconstruis-la ma maison, si tu t'y connais!

— C'est très facile, répondit sérieusement le nain, tu n'as qu'à m'embrasser le bout du nez et je le ferai.

Et il s'approcha plus près d'elle.

La petite fille hésita, il est vrai qu'elle le trouvait assez repoussant. De surcroît, elle venait d'apercevoir la verrue sur le bout de son nez.

— Suis-je si laid que ça? demanda le nain.

— Non, pas du tout! s'écria la petite fille.

— Alors, qu'attends-tu pour m'embrasser le bout du nez?

— C'est que... fit-elle.

Finalement, elle se décida, s'approcha, et lui embrassa furtivement le bout du nez.

Dès qu'elle l'eût fait, comme par miracle, le nain s'évanouit dans les airs. Devant elle s'élevait à nouveau sa maison, avec tout ce qu'il y avait dedans auparavant. Elle n'en revenait pas: la maison était encore plus belle, et on entrevoyait en plus un gros sanglier rôti qui dorait lentement dans une grande cheminée.

Et la vieille se tut.

— J'ai toujours un peu peur, Tantine, car je viens encore de voir la mort passer .

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit la vieille en lui frottant le bras, et ses yeux se couvrirent de larmes.

— Tu sais elle est toute noire et très sévère. Raconte-moi une histoire, pour que je puisse oublier.

La vieille reprit.

— Il était une fois une petite fille qui vivait dans la forêt. Elle était orpheline, et vivait toute seule. Comme personne ne s'occupait d'elle, elle grandit un peu en sauvage, se soignant très peu et se nourrissant très mal. Elle devint assez laide, plutôt sale, et bien sûr personne n'avait jamais été aussi mal vêtu. Dans le village d'à côté, tout le monde avait peur d'elle. On la nommait la sorcière. On la fuyait. Si jamais elle osait aller au village, personne ne voulait lui parler; quand ils l'apercevaient, les gamins lui jetaient des cailloux. La petite avait donc appris très tôt que mieux valait fuir la compagnie des hommes. Elle grandit ainsi, toute seule dans la forêt, devenant très amie avec les écureuils et les oiseaux. Or, un beau jour, alors qu'elle commençait à devenir une jeune fille, elle rencontra, en allant ramasser des châtaignes, un nain, habillé tout de vert, avec un très grand nez, et une verrue juste sur le bout.

— Que puis-je faire pour toi qui me parais si seule? demanda-t-il à la jeune fille.

— Rien, répondit-elle.

Cependant, elle le trouva si gentil, n'ayant guère l'habitude d'être si bien traitée, qu'elle en tomba amoureuse. Le nain, très surpris qu'on ne lui demande rien, tomba tout autant amoureux de la jeune fille. Elle se baissa, et lui embrassa le bout du nez en signe d'affection. Le nain fut fou de joie. Ils ne se quittèrent plus jamais, se marièrent, et eurent beaucoup d'enfants.

Et la vieille s'arrêta.

Elle regarda la jeune fille qui ne disait plus mot. Mais la jeune fille était morte, un léger sourire éclairait la douceur de ses traits.



La lettre

Passe chez la concierge! Elle a une lettre pour toi au courrier. Elle dit que ça vient de ton entreprise. Et n'oublie pas d'acheter le vin! ajouta la voix qui lançait ces recommandations du fond de sa cuisine, quand elle entendit cliqueter le loquet de la porte d'entrée, en bonne maîtresse de maison qui perçoit tout ce qui se passe chez elle.

— Eh bien, dis donc, ma pantoufle, ça serait bien la première fois de ma vie que j'oublierais d'acheter le vin! rétorqua en rigolant le mari, une main sur la porte et l'autre tenant le cabas à provisions.

— Ma pantoufle! pensa-t-elle en souriant, pendant que la porte claquait.

Il l'appelait comme ça quand il était de très bonne humeur, et depuis un certain temps, on ne pouvait pas dire que ce fût très souvent. Ces jours-ci, il était plutôt tendu, elle le trouvait assez inquiet; il avait toujours été quelqu'un de relativement anxieux, mais en ce moment c'était plus particulièrement le cas. Elle soupçonnait quelque chose, sans trop oser le questionner, sachant que cela le mettrait de mauvaise humeur; quand il était dans cet état, il préférait généralement se taire. Elle devait attendre, il finirait bien par parler, de lui-même. Quand il se déciderait, elle devrait comprendre à demi-mot ce qu'il laisserait échapper à contrecœur, quelques vagues indices ou allusions se rapportant à ses préoccupations. Là encore, la discussion serait très compliquée. Qu'elle comprît ou pas ce qui était dit, il vaudrait mieux continuer comme si de rien n'était, car il serait déjà tout énervé des quelques mots prononcés en dépit de lui-même, s'ouvrir heurtant sa pudeur excessive. De toute façon, si elle n'avait pas compris, il le sentirait, et réessaierait un peu plus tard, peut-être le lendemain, voire une semaine ou un mois plus tard.

— Drôle de bougre que celui-là! murmura-t-elle avec affection en repensant à lui.

Elle le revit, quand elle l'avait connu, tout jeune; il avait un air de sauvage, têtu et ténébreux. Déjà à l'époque ce même caractère... Enfin, aujourd'hui, c'était la veille de Noël! Ce soir, le réveillon, et les enfants seront là, avec leurs tout-petits. Cela les rendait toujours si heureux quand la petite famille venait en visite. L'idée de l'arrivée de tout ce

monde la rappela à ses devoirs et elle recommença à s'affairer sur ses fourneaux. Bien qu'elle y soit déjà depuis l'aurore, elle était très énervée en pensant à ce qui lui restait encore à préparer. Heureusement, ce n'était pas tous les jours Noël! Et il fallait toujours qu'elle s'excite! Pourtant, voilà bien des années qu'elle cuisinait. Et Dieu sait que des fêtes, entre les anniversaires, les Noëls, les mariages et les baptêmes, elle en avait organisées plus d'une! Mais même après trente-cinq ans de mariage, la simple idée d'apprêter un repas de fête la mettait dans tous ses états.

— Quand tu fais la cuisine, tu entres en transe! la taquinait souvent son mari. Tu deviens comme les derviches tourneurs, et un beau jour, en te mettant dans cet état-là, tu vas décoller et te cogner la tête au plafond

Elle aimait bien quand il plaisantait. Il prenait un air enfantin qui lui donnait envie de le dorloter. Même après tout ce temps, quand il souriait, elle le trouvait aussi adorable qu'au premier jour.

Toutefois, quand elle cuisinait, elle n'aimait pas l'avoir dans les jambes. Surtout, ce qui l'horripilait, c'était quand il débarquait là pour jouer les inspecteurs, tremper ses doigts dans les plats ou chaparder des morceaux de ce qu'elle préparait. Il y avait pire: parfois il prétendait lui donner des conseils, lui dicter la bonne manière de faire; et puis quoi encore... La cuisine, c'était chez elle! Il le savait. Par pure provocation, il lui recommandait de mettre du sel par-ci et du poivre par-là, lui affirmant qu'il ne fallait pas s'y prendre comme ceci ou comme cela pour cuire la viande, ou même éplucher les légumes. Il avait le culot de lui administrer ce genre de conseils, alors que depuis des années elle potassait son impressionnante collection de livres de cuisine, afin de trouver de nouvelles recettes et améliorer les anciennes. La veille, il avait même dû aller se coucher tout seul, après lui avoir demandé à plusieurs reprises si elle avait fini par concocter la recette du siècle.

Enfin, pour le moment, il était sorti. Elle serait un petit peu tranquille. C'était particulièrement important, surtout en ces derniers instants, les plus cruciaux, là où l'art culinaire touche au sublime. Mais le chat venait de rappliquer, attiré par les odeurs qui avaient troublé sa sieste; il manqua de la faire trébucher en voulant à tout prix se frotter contre ses jambes. Lui aussi, chaque fois qu'elle cuisinait, il devait s'y mettre, déployant tout son appareil de séduction en espérant quelque morceau pour la bonne bouche. Et ouste, le voilà mis dehors! sur le rebord de la fenêtre; il n'avait qu'à se promener sur les toits, visiter ses copains, se chercher une petite bagarre ou une amourette. Mais il resta là, quelques minutes, hésitant, espérant que le geste de sa maîtresse ne serait qu'une erreur

bientôt réparée. Non! Aucun signe apparent de réouverture de la fenêtre à l'horizon. Tant pis! Et il décida, après quelques vains miaulements et coups de patte sur le rebord de la fenêtre, de s'éclipser aussi pour voir ce qui se passait dans le coin.

Son maître, lui, était parti pour son petit tour au marché. Comme de raison, il s'arrêtait à chacun des étalages habituels, ne serait-ce que pour serrer la main, même s'il n'achetait rien. En général, il essayait toujours de faire l'effort d'acheter à chacun une bricole ou deux, au minimum pour entretenir les bons rapports et la conversation. Quand sa femme lui reprochait ces achats dont ils n'avaient guère besoin à ce moment-là, il lui rétorquait:

— Ah mais tu sais, il faut qu'on fasse marcher le commerce, autrement on ne trouvera bientôt plus rien à acheter! Et ce ne sont que des petits riens! ajoutait-il en montrant le cabas qu'elle trouvait pourtant bien plein.

Elle répliquait dans ces cas-là par un genre de grognement qui ressemblait à une réprobation, et de temps à autre elle lui lâchait son expression favorite:

— Toi, tu serais une poule, qu'on te vendrait des œufs!

Cette remarque trahissait ses origines paysannes, ils étaient tous deux originaires de la campagne. Ils venaient du même village. Lui arriva en ville à l'âge de quatorze ans pour entrer comme apprenti dans l'entreprise où son cousin travaillait depuis plusieurs années. Elle était montée plus tard, quand, après avoir terminé son service militaire, il revint au village, tomba amoureux d'elle et la demanda en mariage. Elle ne le connaissait pas tellement, mais l'avait trouvé plutôt beau garçon. De plus leurs familles se côtoyaient, et on savait qu'il tenait une bonne place, en ville, dans une imprimerie. Il l'impressionnait d'ailleurs beaucoup, avec ses histoires d'imprimerie, quand il lui parlait de sa grosse machine, avec tous ses rouleaux qui brillaient, son "vélo", l'appelait-il d'un ton amoureux, sa "bécane" dont il était le "cocher".

Il rapportait des tas d'anecdotes qui la faisaient souvent rire, et d'autres qui la laissaient bouche bée. Parfois elle se contentait de sembler croire ce qu'il racontait. Tout fier, il lui montrait son livre d'imprimeur, un cahier d'école relié où il avait collé les plus beaux échantillons de ce qu'il avait imprimé. Elle y admira toutes sortes de choses, dont une magnifique boîte de parfum avec plein de couleurs, une marque très connue, avec un joli dessin qui représentait une belle dame allongée au bord d'une rivière, ses cheveux tombant négligemment jusqu'à arriver dans l'eau d'un ruisseau, colorée en teintes pastel qui la faisaient rêver.

Tout cela ne suscitait plus en elle qu'une seule envie, celle de quitter la campagne et partir vers cet endroit merveilleux où l'on produisait de si belles images, et d'épouser l'homme qui les fabriquait. Les jeunes filles ont ainsi leurs propres manières de traduire les choses.

C'est ce qu'elle fit, et elle ne le regretta jamais, bien que périodiquement elle ressentît le besoin de retourner au village. De toute façon, l'éloignement permanent de leur pays leur aurait été à tous deux insupportable. Et quand ils y passaient les vacances, elle était si fière de son mari qui avait réussi.

Ils se disputaient très rarement. Elle ne se fâcha vraiment contre lui qu'une seule fois: le jour où il lui avoua avoir toujours refusé de passer contremaître. Elle en fut furieuse.

— Mais pourquoi? lui demanda-t-elle, époustouflée, pourquoi as-tu fait cela? Tu aurais été mieux payé, et ça aurait été une belle promotion!

Il ne répondit rien. Puis il prétendit que ce poste amenait des tas de problèmes, car on y avait de lourdes responsabilités qui ne pouvaient être que des tracas. L'argument suivant fut qu'il appréhendait de commander les autres, ses copains; finalement, il finit par confesser comme véritable raison qu'il ne désirait pas quitter sa "bécane", parce qu'il ne verrait plus toutes ces belles choses sortir de ses rouleaux. Elle resta terriblement sceptique. De toute manière, lui ne se faisait guère d'illusions: quel que soit l'argument avancé, comment aurait-elle pu comprendre? A la fin de cette discussion, il s'était d'ailleurs énervé. Il lui avait rétorqué que tout ce qu'elle voulait, c'était, de retour au village pour les vacances, annoncer à tout le monde que son mari était devenu contremaître.

Il ne revint jamais sur cette décision, bien qu'on le sollicitât à plusieurs reprises au fil des ans. Il faut préciser qu'à cette époque, où existait toute une structure d'atelier très hiérarchisée, due entre autres au peu d'automatisation et au nombre important d'ouvriers spécialisés, il était très difficile et long de grimper les échelons. Lui, au début, en garçon vif et habile, les avait gravis rapidement. Manœuvre, papetier, margeur, aide-conducteur, conducteur, et enfin responsable de machine; en quelques années il avait franchi très vite ces étapes. Trop vite même, et à cause de cela il s'était fait plutôt mal voir de ses collègues, ceux de son niveau étant tous beaucoup plus âgés que lui. Quand il se rendit vraiment compte du problème, il regretta "d'en avoir voulu autant", sans respecter assez la hiérarchie de l'ancienneté, jouant ainsi le "jeu des patrons". Peut-être désirait-il rattraper cela en refusant de devenir contremaître, expiant les erreurs d'une fougueuse et ambitieuse jeunesse.

Pour l'instant, il était accoudé au café, où, après avoir accompli sa tournée du marché et rempli son cabas, sans oublier le vin et le sacrosaint pain, il passait boire un verre et saluer les copains. Ayant serré la main aux habitués et échangé les petits mots rituels avec la patronne, il rejoignit les deux comparses avec qui chaque samedi il pointait la liste des chevaux sur lesquels parier. Il n'aimait pas tellement jouer, il n'avait jamais particulièrement apprécié le jeu en soi, et il se sentait même plutôt mal de gager de l'argent, pensant parfois à son père qui aurait certainement désapprouvé. "L'argent est trop dur à gagner pour le gaspiller" aurait dit le brave homme.

Toutefois le plaisir est une sensation biscornue; il continuait à jouer par obligation envers les copains, bien qu'il n'aimât pas vraiment jouer, car c'était le fait d'être obligé qu'il appréciait, le fait d'avoir des copains, et que les copains l'obligent à prendre part à leurs distractions: l'idée qu'ils désirent sa compagnie pour jouer, ce sentiment d'être désiré, voilà ce qui lui plaisait. Plus encore que plaire, cela lui importait. Le fait que lui, le petit gars de la campagne qui avait débarqué un jour à Paris avec son regard perdu, tout timide, eh bien aujourd'hui, il avait là des copains qui comptaient sur lui pour jouer, qui l'attendaient toujours pour parier. Cela lui faisait chaud au cœur, tout autant que la petite Suze qu'il buvait régulièrement à cette occasion. De cette boisson non plus, il n'était guère friand, mais c'était ce qui se prenait au pays, ce que les hommes buvaient entre eux, et juste pour cela, il était heureux de trinquer, bien qu'il en trouvât le goût particulièrement amer.

Parfois, quand il subissait ses accès périodiques de mauvaise humeur, il jugeait tout ça tellement stupide. En ces moments, il s'avouait en son for intérieur que ces fameux copains de café, si on lui proposait de travailler avec eux, il refuserait, car pour lui ils étaient des bons à rien. Enfin, le café c'était le café, et le travail c'était le travail.

Maintenant il devait rentrer à la maison. Ses enfants n'allaient pas tarder à arriver, et la "vieille" allait se mettre dans tous ses états s'il n'était pas là pour leur ouvrir la porte, car elle n'avait certainement pas terminé sa cuisine. Cela le fit rire, de penser qu'il fallait absolument qu'elle soit dans sa cuisine quand tout le monde arrivait, elle se donnait ainsi l'air occupé et important. Il rentra, et ayant pénétré dans l'immeuble, il commençait à monter quand il se rappela soudain qu'il devait ramasser le courrier à la loge. Il s'y rendit, lâchant un simple bonjour à la concierge qui tenta vainement de "tailler une bavette" avec lui. Il était pressé, et en plus il ne pouvait pas la supporter, "la sorcière", comme il l'avait baptisée. "Elle

a des yeux de rat, affirmait-il, ils sont tout roses!"

Dès qu'il ouvrit la porte de l'appartement, il fut accueilli par un "c'est toi?" qui émanait des profondeurs de la cuisine.

— Eh bien ma vieille, et qui veux-tu que ce soit? répondit-il, car elle l'énervait en posant cette question à chaque fois qu'il entra. T'attendais le laitier? se moqua-t-il.

Sans désespérer, la voix de la cuisine passa à la question suivante :

— Tu as pensé au vin?

— Non, il paraît qu'à notre âge ce n'est plus très recommandé de boire du vin, alors j'ai acheté de la limonade!

— Le courrier, tu l'as pris? et cette question fut ponctuée par le claquement de la porte du four.

— Tu ne me demandes pas aussi si j'ai bien mis les patins en entrant?

— Alors, c'est quoi cette lettre?

Il ne répondit plus, elle commençait vraiment à l'énerver! Il ne supportait pas quand elle se mettait à "jouer à la Gestapo"; il nommait ainsi ces interrogatoires serrés qu'il prenait de temps à autre à son épouse de tenir, ces séries de questions ininterrompues qu'elle bombardait en rangs serrés, les unes après les autres. Il se tut. Etonnée de ce silence, la tête un peu hirsute, rouge de la chaleur du fourneau et de l'énervement provoqué par les affres de la création, elle apparut de derrière la porte de la cuisine en insistant:

— Tu ne penses pas que tu devrais la lire cette lettre? C'est peut-être important tu sais!

— Mais tu m'embêtes, je n'ai pas besoin de la lire, ça vient de la boîte! Je sais ce que c'est, c'est pour nous annoncer les changements dans le système de rotation des équipes. Parce que avec les difficultés de la conjoncture comme ils disent, il faut réorganiser la production pour mieux faire face à une concurrence accrue, continua-t-il en prenant un ton un peu affecté et pointu, essayant d'ironiser. Tu sais, le discours, on nous le rabâche à tout bout de champ en ce moment. Alors je le connais par cœur, et je n'ai pas besoin de le lire.

— Bon! maugréa-t-elle en claquant la porte de la cuisine par où elle s'éclipsa, fais ce que tu veux! Après tout, tu es majeur, mais moi je pense que tu devrais quand même la lire!

La dispute fut interrompue par la sonnerie de l'entrée, suivie de près par la voix de la cuisine qui s'écria:

— Mon Dieu! les enfants! et moi qui ai encore tout à faire! Allez,

dépêche-toi d'ouvrir, tu ne vas tout de même pas les faire poireauter une heure sur le paillason!

Après une pause hésitante, il secoua la tête d'un air résigné, puis s'en fut ouvrir la porte à ses enfants qui arrivaient ensemble, chacun avec sa petite famille. Il les accueillit en leur disant:

— Il était temps que vous arriviez, votre mère me rend vraiment dingue. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais aujourd'hui, elle est particulièrement crampon!

Promptement il passa de l'énervement au bonheur de les revoir tous les deux, son fils et sa fille. Il ne les voyait pas souvent car ils habitaient assez loin, en province, et ne venaient en ville que pour Noël, et une ou deux fois l'an. Il s'extasia sur la taille de ses petits enfants qui ne cessaient de grandir, sur leur bonne mine, et, ravi, fit asseoir tout son monde dans le salon en leur assurant qu'il valait mieux laisser leur mère tranquille pour l'instant, pendant "qu'elle était en lévitation". D'ailleurs on entendit la voix émanant de la cuisine qui confirmait la nécessité de cette précaution:

— Installez-vous, demandez à votre père de vous servir à boire, il y a de la limonade pour les enfants, et j'arrive tout de suite.

— Dans une heure, oui! grommela-t-il en écho, comme si en plus je ne savais pas recevoir mes propres enfants.

Il les prit à témoin en commentant d'un air triste:

— Vous voyez ce que je veux dire, elle ne s'arrange pas en vieillissant.

Ce à quoi son fils, toujours conciliant, lui répondit qu'ils avaient l'air tous deux en pleine forme

Quelque temps plus tard, une fois la famille passée à table et le repas commencé, les apéritifs et le vin aidant, l'humeur fut plutôt à la gaieté hilare des jours heureux. Depuis toujours le grand-père choisissait ce moment-là pour raconter ses histoires de travail, anecdotes innombrables que recelait sa mémoire infatigable; il les trouvait très variées, bien que ses enfants leur reprochassent d'être toujours les mêmes. Il est vrai que nombre d'entre elles se ressemblaient, et ne contenaient d'intérêt particulier que pour "le grand sentimental qu'il était", comme disait sa fille. Mais aujourd'hui, il avait particulièrement envie d'être heureux. Il avait envie d'être gai, mû par une certaine rage qu'il ressentait subitement vis-à-vis du monde, mû par une colère profonde contre un univers qui n'était pas, qui n'était plus ce qu'il devrait être. Maintenant, il désirait

seulement rire, rire et oublier. Il buvait donc, et il riait, d'une manière assez particulière, qui sonnait étrangement.

Mais la rage reprenait encore le dessus.

— A l'époque, laissez-moi vous le dire, on ne produisait pas du fumier comme aujourd'hui. Car maintenant, on veut te faire produire n'importe quoi! Tout ce que l'on demande, c'est que ça aille vite, et que ça ne fasse pas mal, c'est-à-dire que ça ne coûte pas cher. Il faut voir les merdes qu'on nous fait imprimer. Il y a des fois que j'ai honte pour la machine de lui voir sortir des boulots pareils! J'ai eu honte pour elle! Il n'y a plus de respect pour le travail. Pour les gens non plus d'ailleurs! Vous devriez voir les petits cons qu'on nous envoie comme apprentis! Ils ont été à l'école, eux, et on ne peut absolument rien leur montrer, parce qu'ils pensent tout savoir. Alors ils n'écoutent pas. De mon temps, je te jure que ce n'était pas pareil. Quand j'ai démarré, j'avais quatorze ans, je ne connaissais foutre rien, et c'est à coups de pied dans le cul qu'on apprenait. Un ordre, il fallait pas qu'on te le donne deux fois. Et puis le conducteur de la machine, c'était Monsieur qu'on l'appelait, et il suffisait qu'il te regarde de travers pour filer doux. Alors que maintenant, ces mômes, et pourtant ils ont à peine vingt ans quand ils arrivent, si tu leur dis quoi que ce soit, eh bien t'es rien qu'un vieux con!

Là, son fils réagit, comme il réagissait toujours, car depuis l'adolescence, ce genre de discours l'énervait assez. La mère tenta rapidement une diversion sur la qualité de sa sauce, mais trop tard, le vin emportait les esprits avec la même aisance que la locomotive ses wagons.

— Papa, arrête! Ce n'était quand même pas le paradis à ton époque! Vous ne possédiez pas autant de droits que maintenant, et tu ne me soutiendras pas le contraire!

— Peut-être pas, mais au moins les gens voulaient travailler, parce que leur travail, c'était leur vie, c'était leur honneur, c'était comme ça qu'ils devenaient quelqu'un. C'est vrai que des fois il y avait un peu d'exagération. Je me rappelle qu'à cause de cela il existait entre les conducteurs des machines une concurrence incroyable. Par exemple pour les mélanges d'encre, chacun gardait là-dessus ses petits secrets pour lui, afin de faire mieux que les autres. Ils faisaient tout en cachette pour empêcher que les copains les copient, pour que ce soit eux qui obtiennent les meilleurs résultats. Et c'était pareil pour les produits de mouillage qu'on utilisait. Maintenant on fabrique des tas d'additifs pour que l'eau de mouillage soit plus ou moins acide et permette de bien imprimer. A l'époque, rien de tout fait n'existait, alors il fallait inventer. Certains conducteurs trouvaient des trucs pas possibles. Tiens, il y en avait un,

à chaque fois qu'il préparait son eau de mouillage, il allait dans les toilettes pour ne pas qu'on le voit faire. Des années, ça a duré comme ça. Puis une fois, un petit malin s'est planqué par en-dessous de la porte, derrière lui, pour l'espionner. Eh bien, tu sais, son fameux mélange... Je te le donne en mille! Il pissait dans son produit pour obtenir la bonne acidité! Et le pire c'est que ça marchait. Alors c'était peut-être con, et les gars ils avaient peut-être pas l'air malin avec des trucs pareils, mais au moins, ils auraient fait n'importe quoi pour réussir un bon boulot. Maintenant, les jeunes, et les autres aussi, ils s'en foutent. Tout ce qu'ils veulent, c'est faire leurs heures, et se tirer avec la paye. Et en plus ils sont jamais contents.

— Ecoute papa, c'est fini ce temps-là! Tout ça, ce sont des métiers qui vont disparaître. Maintenant, on entre dans l'ère post-industrielle, et la production, c'est fini! Et puis tout va être mécanisé, robotisé! Le futur, c'est la communication! C'est ça qui compte! C'est un combat d'arrière-garde ton histoire. L'avenir ce sont les loisirs, le savoir-vivre, la qualité de vie.

— C'est ça, et elle va nous faire bouffer peut-être, ta qualité de vie. Tout ça ce sont des conneries. Et puis l'imprimerie, si c'est pas ça de la communication, eh bien je ne sais pas à quoi ça sert!

Heureusement, un des petits renversa à point nommé la bouteille de vin sur la table, provoquant un brouhaha qui interrompit la discussion. La mère profita de ce répit pour envoyer son mari chercher le champagne au frigidaire, et pour demander aux enfants, dès que leur père fut sorti, s'ils pouvaient changer de sujet de conversation.

— Parlez des enfants, des vacances, je ne sais pas moi! murmura-t-elle tout bas. D'autant plus que votre père est un peu inquiet, il y a des rumeurs dans sa société qui n'inaugurent rien de bon. Il a même reçu une lettre, qui est là, chuchota-t-elle en pointant du doigt sur le guéridon, et il refuse de l'ouvrir.

— Alors pourquoi ne l'ouvres-tu pas toi, lança la fille, s'il ne veut pas le faire? Le courrier, ça appartient aux deux, non?

— Non, je ne peux pas lui faire ce coup-là; tu le connais, ton père, il serait furieux!

— Si ça se trouve, il est peut-être licencié, dit le fils. C'est fréquent, par les temps qui courent, avec tous les dépôts de bilan!

— Ah non, quand même pas! s'écria la mère.

Le père, entrant dans la salle à manger sa bouteille de champagne à la main, qui avait entendu cette dernière remarque, répondit avec vio-

lence:

— Laisse-moi te dire une chose mon bonhomme! sache que si un beau jour ils ne veulent plus de moi, après plus de quarante ans, c'est pas par une lettre qu'ils viendront me l'annoncer, et en plus pas la veille de Noël! Ils me le diront en face, comme des hommes, et ce sera la moindre des choses, parce qu'après tout, on n'est pas des bêtes!

Là-dessus, il saisit la lettre sur le guéridon et l'alluma à la flamme de la bougie, la brûlant complètement en ajoutant:

— Alors cette fameuse lettre, vous voyez, elle ne pouvait pas être si méchante que ça, il n'en reste plus rien du tout.

— Bon, allez, sers le champagne, au lieu de faire des cochonneries avec des cendres sur la nappe, interrompit sa femme après qu'il eut fini de brûler sa lettre.

La semaine suivante, de retour au travail, notre imprimeur apprit qu'il n'avait pas été licencié, mais qu'on l'avait simplement mis en retraite anticipée.

— Pour réajuster, répéta-t-il cyniquement à sa femme, c'est le nouveau mot maintenant. On n'est plus vidé, c'est beaucoup mieux, on est moderne, on est réajusté. Et puis il paraît que ça fait de la place aux jeunes. Ah, je t'assure...

Un mois plus tard, il développa une leucémie.

Le Noël suivant, les enfants vinrent à la maison pour voir mourir leur père. Ce jour-là, dans la soirée, il appela près de lui toute sa famille. Il avait commencé à délirer, ce fut son dernier éclair de lucidité. Il serra faiblement la main de sa femme. Puis son esprit recommença à divaguer. A un moment donné il s'écria:

— Et à cette époque, on disait "Monsieur" en parlant au conducteur.

Une heure plus tard, il cessa de respirer. Son cœur battit encore quelque temps, même assez longtemps, bien qu'il ne respirât plus, ce qui étonna fort le docteur. Finalement, son cœur aussi s'arrêta, et sa femme lui ferma les yeux en pleurant doucement.



L'ogre

Goulard, l'ogre de la forêt de Bitterneau, était jusque-là un ogre relativement heureux. Il ne se plaignait pas. Comme pour chacun d'entre nous, la vie lui amenait son cortège de petits bonheurs et de petits malheurs, la routine du train-train quotidien, rien qui n'eût valu la peine de sortir de ses gonds. La vie de Goulard se déroulait depuis toujours dans la plus grande stabilité. D'ailleurs, longtemps avant lui, pendant des générations, les siens avaient hanté cette forêt et les bourgades des alentours de la même manière. Depuis des siècles, ils avaient procuré une tranquille terreur aux paysans de la région. C'était grâce à leur effort séculaire, à leur inlassable assistance, que les mères pouvaient à leur aise effrayer les enfants turbulents en les menaçant de l'ogre de la forêt de Bitterneau.

Voilà de quoi Goulard tirait sa plus grande fierté, en ogre très soucieux de son rôle dans la société! Il était le noble dépositaire d'une longue tradition d'ogres, bien voraces et carnassiers, qui savaient tenir leur place dans le monde, et elle n'y était pas la moindre... Eminemment conscient et fier de son rôle, il savait s'y tenir, et sa vie s'organisait dans le respect des institutions et des préceptes établis. Ainsi il avait appris qu'il fallait éviter d'abuser des atouts dont la généreuse nature nous a dotés. Les ogres obéissaient, encore à cette époque, - ce qui est loin, hélas, d'être sûr à la nôtre -, à une déontologie fort stricte, à laquelle au grand jamais, de mémoire d'ogre, nul n'osait déroger. Par exemple, il était rigoureusement prohibé d'aller chercher des gens dans les villages, on avait seulement le droit d'attendre les victimes à l'orée du bois. Les paysans le reconnaissaient, et leur en sachant gré, durant les périodes difficiles, ils envoyaient de temps à autre se perdre dans la forêt quelque vieux sans grand-chose pour le rattacher à la vie, afin de manifester aux ogres leur appréciation de ce pacte millénaire qui inspirait le respect de tous.

On se rendit compte de l'attachement général à préserver cette pratique sans faille en cette année mémorable dont tous se rappellent encore. On y vécut un hiver terrible. Tous ceux prêts à mourir avaient déjà été abandonnés dans la forêt. Plus personne n'osait sortir et encore moins

s'aventurer dans les bois, des hordes de loups que la faim travaillait au corps guettaient la moindre trace de vie. Eh bien même cette année-là, la famille ogre respecta les règles fondamentales, celles qui sont fondatrices de société, celles sans lesquelles surgit le chaos!

Néanmoins, ne cachons pas la réalité des choses, ne nous voilons pas la face! Nous ne voudrions pas ici concocter quelque hagiographie illusoire et trompeuse. Avouons que l'envie de déroger aux règles, le désir insidieux de tricher, ne manquait pas aux ogres, tandis qu'ils souffraient de terribles crampes d'estomac à force de sucer des branches de sureau pour toute nourriture et qu'ils rêvaient avec une petite lueur d'espoir à quelque frais et dodu villageois. Même l'idée de la plus décharnée et jaunie des grand-mères produisait sur leur imagination exacerbée par la faim l'effet d'un rôle digne d'un roi... Mais ils tinrent bon. Ils étaient des ogres. Plutôt mourir que de faillir à l'honneur!

Les loups, eux, qui ne se targuaient guère de principes pour guider leur existence de loup, s'enhardirent de plus en plus près des villages, et bientôt ils osèrent, par meutes entières, lâchement, comme agissent toujours les loups, en envahir les ruelles. On raconte que dans certains endroits, on assista, impuissant, à leur irruption dans les maisons. Là, les histoires divergent: certains rapportent qu'ils pénétrèrent en brisant des fenêtres, d'autres prétendent qu'ils rusèrent afin de se faire ouvrir la porte. Néanmoins tous concordent à évoquer d'horribles histoires où les loups dévorèrent des maisonnées entières, ces bêtes infernales arrivant toujours à choisir les demeures où elles savaient rencontrer peu de résistance.

Par bonheur, il existe encore quelque part une dignité, car les ogres ne sont pas des loups. Quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, toujours reste, malgré tout, quelque critère minimal qui distingue l'ogre de la bête. Goulard entretenait un sens si exacerbé de cette distinction, que le jour où il apprit que les loups envahissaient les villages, il alla prendre sa hache, la posa sur son épaule, et voulut sortir de sa forêt pour se porter au secours des villageois. Ce jour-là, il avait capturé un bûcheron un peu trop téméraire qui s'était hasardé dans les bois. Quand il entendit de la bouche de cet homme les tristes événements qu'engendrait cet impossible hiver, il en fut bouleversé; il faillit planter là sa victime, afin de se précipiter au village pour en chasser les loups.

Notre ogre, comme on s'en aperçoit, avait hérité d'une nature exceptionnellement impulsive, et certains événements de la vie, heureusement assez rares, déclenchaient chez lui de terribles coups de sang, même si l'on ne comprenait pas toujours très bien pourquoi. Par chance, sa

femme, elle, veillait au grain. Comme toute femme, épouse et mère, elle savait tenir son rôle, guidée par un admirable sens pratique. C'est elle qui prévint le pire en ce fameux jour; elle accomplit scrupuleusement son devoir en rappelant à son Don Quichotte de mari qu'il ne pouvait pas s'occuper de tout, lui expliquant que l'injustice participait de plein droit au système du monde, lui soulignant que de toute façon, énervé et le ventre vide, personne ne se lance ainsi à l'aventure. En plus, elle se fâcha un peu à l'idée qu'il avait presque laissé s'échapper ce bûcheron, à un moment difficile où la famille ogre n'avait plus rien de substantiel à se mettre sous la dent depuis fort longtemps, toutes les provisions de cette ogresse pourtant si prévoyante étant absolument épuisées.

Devant le courroux qu'il avait déclenché, le brave mari calma subitement son ardeur, se rendant à ces arguments très sensés. Finalement, il prit même un certain plaisir à accepter l'évidence des arguments quand ils furent appuyés de la promesse d'un "Bûcheron aux champignons". La perspective de ce petit plat mitonné dans un futur rapproché le laissa la bouche grande ouverte, salivant comme jamais depuis longtemps. Comprendons-le: non seulement il n'en avait pas mangé depuis belle lurette, mais c'était en outre l'un de ses plats favoris...

Ce fut, bien entendu, un véritable festin, et, après le repas, copieusement arrosé d'hydromel, la boisson favorite des ogres, Madame Goulard envoya son mari prendre sa sieste pour le reste de la journée, afin de calmer définitivement ses ardeurs intempestives. Notre héros abandonna donc son projet. Cependant, malgré la faim obsédante qui le tortura tout l'hiver, - le fameux bûcheron ayant constitué le dernier vrai repas de toute la saison -, il ne put s'empêcher de rester très préoccupé par ce genre de phénomènes qui bouleversait l'ordre naturel des choses. Ajoutons que ce qui se passa cette année-là laissa des marques indélébiles en cet esprit qui avait jusqu'à présent toujours cru en l'infinie stabilité des choses de ce monde. Combien d'entre nous n'ont pas, un jour, tout comme notre héros, été grandement surpris de découvrir cette subtile différence qui sépare de manière si radicale le temporel de l'éternel! L'habitude induit tellement facilement l'illusion et l'oubli...

Cette découverte provoqua un choc chez Goulard, d'autant plus que la notion d'ordre tenait chez les ogres un rôle très particulier. D'ailleurs, pour accorder au lecteur incrédule une preuve irréfutable de cette vérité historique, qui entendit jamais parler d'une maison d'ogre qui fût mal rangée? Nulle part, dans aucun témoignage, oral ou écrit, on n'a surpris un chroniqueur digne de foi décrivant l'intérieur domestique d'un ogre

comme un endroit chaotique et désordonné. Certainement pas ! Une telle aberration est inconcevable pour une raison bien spécifique : les ogres cultivent avec une maniaquerie extrême un sens aigu de l'ordre, et entretiennent avec une préoccupation excessive leur obsession du moment adéquat et leur fascination de l'endroit approprié. De manière générale, ce sont des êtres fort posés, Goulard se démarquant comme le cas très rare d'un ogre animé de tendances plutôt impulsives. Chez toute espèce existe l'individu d'exception, en bien ou en mal, qui permet à cette espèce de devenir consciente d'elle-même...

Chez les Goulard, l'excès n'était guère à craindre, Madame Goulard se tenait là, garante de l'ordre, toujours prête à intervenir afin de rétablir la véritable nature des choses. On affirmera sans exagérer qu'elle se montrait un exemple particulièrement efficace de cette vertu si propre aux ogres. Chez elle, jamais rien ne restait exposé aux dangers du hasard. L'aléatoire s'y sentait poursuivi avec la plus teigneuse ténacité. Dans sa maison, une disposition intransigeante désignait une place précise pour tout et pour chacun. Cela paraît d'autant plus admirable quand on réalise la phénoménale ingéniosité que cette organisation minutieuse exigeait d'elle, puisqu'elle ne jetait jamais rien. En effet, elle conservait tout objet ayant la moindre chance de resservir. La raison pour laquelle elle ne jetait jamais rien émanait de sa longue expérience de la vie, qui lui avait inculqué que le moindre bout de n'importe quoi pouvait toujours trouver une utilité future, même si cette fonction cruciale, bien souvent, ne sautait pas aux yeux à un instant précis. En cas de doute, elle préférait conserver, et elle conservait tout.

On aurait pu s'attendre, sachant cela, à découvrir chez elle un véritable bric à brac semblable à l'entrepôt d'un brocanteur. Mais conclure aussi légèrement était méconnaître le génie naturel de cette ogresse. Pour comprendre, il fallait par exemple admirer sa réserve d'os, véritable chef d'oeuvre d'imagination. Il se pratiquait couramment chez les ogres, grands carnivores, de garder les os, particulièrement ceux des humains, à cause de leurs qualités naturelles, parce que ces formes particulières et très variées rendent de forts nombreux services à l'ogresse soucieuse de la bonne tenue de sa maisonnée. On y trouve ainsi l'omoplate qui sert à ramasser les miettes, le crâne utilisé comme chandelier, les côtes qui permettent d'attraper les toiles d'araignée pendues au plafond, ou encore les fameux jeux de tibias qui amusent beaucoup les enfants, davantage que les classiques osselets. Toutefois, l'ingénieuse particularité de Madame Goulard consistait en un système de classement par casiers qu'elle avait conçu elle-même, où se rangeaient soigneuse-

ment les innombrables sortes d'os.

Son autre grande invention - les illuminations du génie viennent rarement seules - fut d'imaginer et de faire installer par son mari un petit endroit pour l'abattage et le gros découpage de la viande. Là, elle innova vraiment sur la pratique habituelle des ogres. Elle avait souvent réfléchi à ce sujet et elle jugea un beau jour trop salissante et grossière la manière traditionnelle des ogresses. En effet, la responsabilité de toute l'activité bouchère incombait entièrement à ces dames; l'ogre limitait son rôle à la simple capture, son activité s'arrêtant au seuil de la porte du château. Or, jusqu'à cette époque, n'importe quelle bonne ogresse tuait et découpait dans sa cuisine.

Bien évidemment, avec le sang et les divers fluides organiques qui giclaient partout, sur les murs et même au plafond, les organes internes qui glissaient par terre et salissaient le sol, chaque abattage mettait la cuisine dans un état épouvantable. Tout nettoyer à chaque reprise représentait un travail trop considérable. Certaines taches, surtout celles de sang, s'incrustant peu à peu dans divers interstices et sur le bois, la situation devenait au fur et à mesure du temps, pour Dame Goulard, complètement intolérable à sa conscience rigoureuse de bonne ménagère. Et puis, il ne faut pas oublier que les ogres mangeaient toujours dans la cuisine, bien qu'elle eût encore là-dessus sa petite idée, et l'hygiène la plus élémentaire interdisait de manger dans un endroit pas totalement impeccable.

La cuisine, chez les ogres, était en fait la pièce principale de la demeure, le véritable lieu de vie familial. Elle servait non seulement à préparer la nourriture et à la manger, mais communément servait aussi de salon, et souvent de bibliothèque. Toutefois, il faut admettre que les ogres lisent très peu. Cependant ils aiment bien, lors des longues soirées, se raconter de vieilles histoires d'ogres qu'ils revivent toujours avec passion, même après les avoir entendues déjà cent fois. Dans les familles pauvres, celles qui ne possédaient qu'un tout petit château, la cuisine servait également de chambre à coucher pour les enfants. Quoi qu'il en soit, Madame Goulard voulut remédier chez elle à cette situation désolante et peu raffinée dans sa cuisine. Pour cela, elle convainquit un beau jour son ogre de mari de se retrousser les manches et de construire une pièce qui servirait à abattre et à dépecer le gibier.

Elle en dessina avec beaucoup de soin les plans. Comme toutes les grandes inventions, c'était fort simple, néanmoins il fallait y penser. Ce fut extrêmement ingénieux: d'abord on installait une espèce de grande bassine dans laquelle on pouvait mettre le corps tout entier afin de le laver à fond, des pieds à la tête, avant ou après l'avoir tué, selon la procédure

utilisée. Au fond de cette bassine on creusait un petit orifice que l'on pouvait boucher ou déboucher, que ce fût pour garder le sang à l'intérieur, ou laisser couler l'eau sale. L'équipement se complétait d'une cuvette plus petite, avec un trou d'écoulement plus grand, par lequel on jetait des résidus animaux inutilisables; en envoyant de l'eau par-dessus, ils disparaissaient dans une cavité assez profonde. Un dernier petit bassin, posé plus haut, devait être utilisé pour nettoyer et préparer les morceaux plus petits; situé à hauteur d'ogre, pour cela plus commode d'utilisation, il facilitait énormément le travail.

Dame Goulard, très heureuse, s'enorgueillit de son invention, avec raison, car celle-ci se révéla éminemment fonctionnelle, d'autant plus qu'avec son sens pratique habituel, et sa créativité sans bornes, elle résolut que cette salle pourrait être exploitée aussi pour le nettoyage régulier des ogres, rituel s'accomplissant une fois l'an, au moment de l'équinoxe de printemps. Ainsi, l'aménagement de ce petit coin d'abattage permit à Dame Goulard d'avoir pour toujours la cuisine la plus propre de toutes.

Goulard avait donc plus d'une raison d'être très satisfait de son épouse. Il ne cessait jamais d'être impressionné, tant par ses capacités organisationnelles que par ses ressources inépuisables, ses bonnes idées. Parfois, il la trouvait pourtant un tantinet pénible, particulièrement quand elle essayait en rabat-joie de tempérer ses ardeurs d'homme d'action, ou bien quand elle exigeait qu'il range ses affaires en plein milieu de quelque activité importante. Néanmoins, il devait toujours se souvenir avec un œil un peu humide du jour où il se rendit au château de son père, à quelques lieues de chez lui, pour demander sa main. Et puis, comme tous les couples d'ogres, ils s'aimèrent beaucoup, et eurent un garçon et une fille.

Les ogres donnent toujours naissance à un garçon et à une fille, pas toujours dans cet ordre-là, mais toujours ces deux-là. Pour cette raison, la population d'ogre se maintient assez stable, étrange phénomène qui a toujours intrigué les experts sans qu'ils ne puissent l'expliquer. De même, depuis l'aube des temps, aussi loin qu'on se le rappelle, il n'habite jamais qu'un seul couple d'ogres par forêt, sauf dans celles vraiment très grandes, où un unique ogre mâle n'arrive pas à couvrir tout le territoire, même avec ses bottes de sept lieues. Dans ces cas-là peuvent s'installer deux, voire trois couples d'ogres, avec chacun un garçon et une fille; toutefois c'est une occurrence plutôt rare. Le véritable problème qui inquiétait les spécialistes, grave et menaçant, était qu'en conséquence des accidents

qui arrivaient de temps en temps, et surtout des maladies, comme la terrible hépatite des ogres, on assistait à un lent mais sûr déclin de la population ogre: à terme elle devenait une espèce en voie de disparition. Cette situation dramatique s'accroissait depuis quelques années, car les nouvelles forges humaines dégageaient du sulfure de zinc qui venait se déposer sur les feuilles des arbres, et cette matière s'avérait particulièrement dangereuse pour la constitution des ogres.

Pour l'instant, ce danger, modernité qui n'atteignait pas encore la forêt de Bitterneau, ne troublait pas trop la vie quotidienne de notre couple de héros. La situation de la population ogre ne préoccupait guère Madame Goulard déjà fort affairée avec son royaume domestique. Elle ne préoccupait pas non plus Monsieur Goulard, trop soucieux de l'invasion des loups dans les villages. Ce nouvel état des choses le troublait considérablement, et en son for intérieur se tenait toujours le terrible débat: devait-il ou non intervenir? Heureusement l'ogresse, comme nous l'avons remarqué une maîtresse femme, et nous ne le répéterons jamais assez, - on ne redit jamais trop les bonnes choses -, gardait la situation sous contrôle et réussissait tant bien que mal à tempérer les tendances outrancières de son mari.

On pouvait finir par croire qu'au fond Goulard avait un peu peur de sa femme; en tout cas elle l'impressionnait beaucoup. On estime que cette situation n'était pas unique parmi les ogres. Quoique son cas particulier s'expliquât sans doute parce que sa femme lui rappelait beaucoup sa mère. Et puis Goulard était fondamentalement un anxieux. En permanence inquiet, avec un fond de complexe de culpabilité, - la condition d'ogre n'est pas non plus toujours facile à assumer -, il avait pris l'habitude de prendre un peu de temps pour discuter avec ses proies avant qu'elles ne passent sous le hachoir. C'était un peu sa manière de s'excuser auprès de sa victime, de prouver la bonté de son fond, espérant que cela aiderait à oublier le reste.

Souvent sa femme le sermonnait à ce sujet; elle le rappelait régulièrement à l'ordre en lui disant qu'il avait assez causé avec la viande, qu'il était temps de passer aux choses sérieuses, et qu'en plus il allait encore faire attraper un goût de bile à la chair. Elle se moquait parfois de lui en le comparant à ces chats qui jouent toujours avec leurs souris avant de les manger. Mais il fallait se mettre à sa place, la faute ne lui en incombait pas totalement, car il est vrai que les pauvres bougres, une fois capturés et attachés, morts de peur, trouvant une oreille attentive et compatissante chez cet ogre fort social, désiraient discuter avec lui pendant des heures; ils étaient prêts à lui raconter tout ce qu'il voulait entendre, proposaient

de répondre à toutes ses questions, espérant par là grignoter, à défaut du salut, au moins quelques heures de vie. Les pauvres victimes se trouvaient au moins aussi motivées à gagner du temps que Shéhérazade menacée par le bourreau du Sultan. Peut-être même pensaient-ils arriver à sauver leur peau en séduisant, ou en soûlant de paroles ce causeur impénitent. Ils voulaient tant y croire, malgré tout ce qu'ils avaient entendu rabâcher sur le compte des ogres, car rien ne permettait de penser qu'ils n'eussent jamais laissé échapper leur proie.

Néanmoins, l'espoir de l'homme est ainsi fait, heureusement d'ailleurs, qu'il ne reconnaît aucune raison que la raison connaisse. Aucune réalité, aussi réelle et objective soit-elle, n'entraîne jamais de présence aussi forte que celle suscitée par le désir. Voilà pourquoi notre ogre trouvait toujours en ses victimes des orateurs fort disposés à tout lui raconter, attentifs à ses moindres désirs et à ses moindres réactions, répondant à toutes ses questions avec force précisions et une non moins grande imagination. Plus d'un, par la force des événements, découvrait en lui-même des talents d'orateur qu'il ne s'était jamais connu, y compris un sourd-muet qui un jour s'était fait capturer, qui n'avait jamais proféré un mot de sa vie, qui pourtant se mit soudain à déclamer une grande tirade en alexandrins. C'est ainsi que le besoin crée l'organe, et Goulard en avait conclu que les humains étaient des gens d'une fort agréable compagnie, quoique très enclins à être trop bavards.

Les Goulard coulaient donc une vie relativement heureuse, le père, la mère, le fils et la fille, jusqu'à ce terrible jour à partir duquel aucun d'entre eux ne devait plus jamais être le même. Voici plus ou moins, d'après les chroniques d'époque, - il s'avère important sur le plan scientifique de toujours, au maximum, retourner aux sources -, comment les choses se passèrent. Un beau jour, à table, moment très important dans la vie de la famille Goulard, Madame Goulard, en maîtresse de maison attentive, toujours inquiète pour sa petite famille, remarqua que son fils ne mangeait pas, cas de figure évidemment anormal.

— Alors, Fils! lança-t-elle brusquement, tu ne manges pas?

(Faisons ici une note de bas de page pour expliquer que chez les ogres, qui ont tous donné le jour à un fils et à une fille, ces derniers ne prennent jamais de prénom, le fils prenant le nom de son père à la mort de celui-ci, et la fille adoptant celui de l'époux choisi; en attendant, ils se nomment généralement Fils et Fille.)

Dame Goulard était choquée par la grise mine que Fils affichait devant son assiette encore étrangement intacte. Comme il ne répondait toujours

pas après cette première remontrance, elle le relança.

— Eh bien! tu ne dis rien? N'aimes-tu plus le Pèlerin chasseur?

Ces mots furent prononcés avec d'autant plus de véhémence que le "Pèlerin chasseur" était réputé comme l'une des grandes spécialités de l'ogresse. De surcroît, ce pèlerin dodu à souhait, capturé il y a quelque temps par Goulard lors d'une de ses promenades digestives de méditation dans les allées de noisetiers, était juste bien faisandé. Mais non, visiblement Fils n'aimait pas. Quelque chose ne tournait pas rond; il restait là, la tête baissée, boudeur, ses longs cheveux gras tombant dans la sauce pourtant si réussie. Goulard, trop occupé pour l'instant à dévorer, finit quand même, une fois son appétit un peu rassasié, par s'arrêter quelques secondes de mâcher, comprenant que quelque chose était en train de se passer sous son toit. Il remarqua le regard interrogateur et perplexe de sa femme, le visage embarrassé de son fils, et s'écria:

— Eh bien! Que se passe-t-il ici?

Seul le silence, et son propre hoquet lui répondirent.

— Alors quoi? répéta-t-il.

— Il ne mange rien! fit la mère, en pointant Fils du menton.

— Il doit être malade, c'est tout, rétorqua Goulard.

— Non, je sens que c'est autre chose...

— Demande-le lui alors...

— Mais il ne veut pas répondre...

Fils, plongé dans le plus complet mutisme, baissait de plus en plus la tête, et désormais le bout de son nez trempait dans la sauce.

— Allons Fils, réponds à ta mère, dit l'ogre en affectant un ton bourru et paternel. Parle quoi! Nous n'allons pas te manger!

Seul le même silence lourd et chargé fit écho à ce touchant appel. Souffrant de cette situation, Fille, la sœur du pauvre fiston, prit la parole timidement:

— Il n'ose pas vous le dire, il veut être végétarien. Il n'aime plus la viande, cela le dégoûte.

Un nouveau silence se produisit. Celui-là était à couper à la hache du boucher. Il congela littéralement l'atmosphère.

— Végétarien! beugla le père.

— Végétarien! beugla la mère.

— Un ogre végétarien! reprit-il.

— Un ogre végétarien! reprit-elle.

Puis Goulard, retrouvant son sens inné de la diplomatie, tenta de se reprendre et rétorqua à son fils pour le raisonner:

— Ignorest-tu l'effet que ce genre de régime produit sur le corps? Le sais-tu? Une catastrophe intégrale! J'ai mangé une fois un végétarien, un drôle de type tout maigre avec le crâne rasé, eh bien! j'ai failli ne pas le finir tellement le goût en était désagréable, au moins autant que son apparence... Et sais-tu de quoi ça avait le goût?

Il fit une pause, mais aucune réponse ne vint. Il répondit lui-même:

— Eh bien, ça avait le goût d'herbe. D'herbe je te dis! Alors tu peux imaginer l'effet que ça doit avoir sur le corps, pour que la viande en attrape un goût d'herbe. Et puis un ogre végétarien! Et si ça se savait! Tu te rends compte! Réalises-tu un peu comment réagiraient les gens dans les villages? Plus personne ne nous verrait ou parlerait de nous sans éclater de rire...

Et les mères, qu'est-ce qu'elle pourront raconter maintenant à leurs enfants? Peut-être qu'elles n'auront plus qu'à les endormir à force de les faire rigoler avec la blague de l'ogre qui ne mangeait que des salades. Parce que tu penses que c'est avec ce genre d'histoires qu'elles feront tenir leurs enfants tranquilles? Laisse-moi te dire qu'un ogre végétarien, mis à part les mêmes avec les oreilles en feuilles de chou ou le nez en patate, les autres, que dalle! ils s'en fichent complètement. Un ogre végétarien ne fera plus peur à personne. Mais ça, bien sûr, ta responsabilité d'ogre, tu n'y penses pas! la tradition, la société, tu t'en fiches, évidemment! Tu veux sans doute mener ta vie, tu ambitionnes de faire le tour de toutes les forêts en te baladant et en sifflant, les mains dans les poches et le nez dans les nuages... Ce n'est certainement plus la peine de te demander ce que tu feras plus tard; peut-être regarderas-tu pousser les pissenlits. Quant à savoir qui me remplacera, car je ne suis pas éternel, ce n'est pas ton problème, n'est-ce pas?...

Emu, Fils finit par répondre :

— Mais papa, je ne suis pas sûr que les ogres servent à quoi que ce soit. Je préfère devenir planteur d'arbres; de nos jours, être ogre n'a plus vraiment de sens véritable. Il faut tenir compte des nouvelles sensibilités de notre époque. Il n'y a plus de place pour les ogres! Alors...

Le père en colère l'interrompt:

— Mais les ogres ont toujours été, comment pourraient-ils disparaître? Et qu'est-ce que tu veux faire à planter des arbres? on n'en a jamais eu autant de toute l'histoire de cette forêt! Non, Fils! je préfère encore croire que toute cette histoire n'est qu'une boutade d'adolescent, et que cela te passera. J'aime mieux sortir me promener dans la forêt, en considérant l'incident clos, afin de ne plus entendre de telles balivernes.

Hélas, la triste maladie qui affligeait Fils ne disparut point. Il se mit à maigrir effroyablement, on le reconnaissait à peine, et son père se sentait pitoyablement partagé entre la honte et l'inquiétude. Plus tard, à l'occasion d'une énième dispute, le jeune réfractaire s'enfuit du domicile familial sans que ses parents ne dussent jamais le revoir, ce qui les attrista beaucoup.

Néanmoins, ce que ces pauvres gens ignoraient, bien que cela ne les eût pas beaucoup consolé, c'était qu'un phénomène exactement identique se produisait dans la plupart des familles d'ogres qui hantaient les forêts.

C'est depuis cette triste époque que l'on ne rencontre que très peu d'ogres. Leurs descendants hantent toujours les forêts, mais seulement pour y faire pousser des arbres. Il paraît qu'ils ont même lancé un mouvement politique...



Marie

Marie possédait trois poupées: Thomas, Sylvie, et Engelbert. Elle avait beau s'en défendre, se croyant et se voulant une mère juste et impartiale, tenant à aimer chacun de ses enfants pour lui-même et pour ce qu'il était, Engelbert restait malgré tout son favori. Elle ne pouvait pas nier ce petit sentiment secret, ce discret pêché, mignon et caché, qu'elle celait dans un coin de son cœur. Elle n'osait pas non plus le regarder en face, ni l'exposer au grand jour, ne voulant surtout pas paraître une mauvaise mère, ni se donner mauvaise conscience. Parfois, dans un de ces examens de l'âme qu'elle affectionnait tant, elle s'avouait cette légère préférence, et se questionnait, se demandant la raison de cette honteuse et évidente inclination.

Pourquoi cette préférence? Peut-être parce que c'était son dernier, son benjamin, âgé d'à peine huit mois, alors que Thomas atteignait ses quatre ans, et Sylvie presque deux ans et demi. Ou alors à cause de son nom, Engelbert, pris d'un chanteur de charme américain qui la faisait rêver. Elle aimait beaucoup les chanteurs de charme, quand ils roulent ces trémolos de ténor à faire frémir. Et elle préférait de loin les américains, car leurs crooners avaient vraiment quelque chose en plus. Elle les trouvait plus virils que ces bellâtres latins, trop baratineurs et gominés à son goût. Son petit dernier, elle avait d'abord voulu l'appeler Frank, mais Frank, ça ne sonnait pas très bien, ça faisait plutôt fade. Ensuite elle pensa à Engelbert: voilà un nom à faire rêver! La simple énonciation de ces trois syllabes, délicatement articulées, la lente répétition de ce doux nom, lui procuraient la suave impression de savourer un baba au rhum, et Dieu sait que Marie aimait les babas au rhum!

Pour se consoler, quand elle se sentait prise du mal de coulpe, elle se disait que ses trois enfants étaient très différents les uns des autres, et une mère, même si elle tente d'aimer d'un amour égal tous ses enfants, ne peut pas aimer chacun d'entre eux d'une manière identique, et également. Individuellement, ils sont si uniques que nul d'entre eux ne peut être ni perçu, ni chéri pareillement. Marie, convaincue de cela, estimait que tant de mères commettent l'erreur impardonnable de rester aveugle à cette

réalité si importante. Elle les jugeait durement, car celles-là démontrent leur égoïsme en ne pensant qu'à l'amour qu'elles ont envie de donner, à ce qu'elles ressentent, et non pas à l'amour que leurs enfants désirent, celui qu'ils ont besoin de recevoir.

Dans son cas personnel, il aurait été en plus très difficile de nier cette différence si importante, car un monde séparait ses enfants. Le premier, Thomas, un gros baigneur en plastique, joufflu et potelé, elle l'avait trouvé un beau jour dans la rue. A sa vue, une envie irrésistible, un sentiment nouveau, poignant, la fibre maternelle sans doute, s'était emparé d'elle, surgissant d'on ne sait où, l'incitant à garder celui qui devait être son premier né. Ce poupon ne pouvait pas faire grand-chose. Il savait seulement tendre les bras, car ceux-ci pivotaient autour des épaules. Les jambes aussi tournaient de la même manière. Pas totalement inutile, cette agilité des cuisses facilitait énormément les changements de couches, plutôt fréquentes, car un petit trou au milieu de la bouche lui permettait de boire, et naturellement il faisait pipi, par un autre orifice situé au milieu des fesses. Combien de couches Marie n'avait-elle pas changées, surtout avant l'arrivée du deuxième enfant. Et finalement, quand Engelbert arriva, elle ne changea plus du tout son aîné, désormais trop grand pour cela.

La petite Sylvie, elle, sa deuxième, était mince, avec un corps plutôt élancé, de beaux cheveux blonds et soyeux, et un ravissant visage qui s'animait d'un regard très bleu et très doux. Elle pouvait marcher et bouger les bras simultanément, d'elle-même, grâce à une clef que l'on tournait dans son dos, qui remontait quelque mécanisme à ressort. Si Marie se défendait, comme on l'a vu, de se permettre du favoritisme entre ses enfants, elle réalisait ne pas ressentir une aussi grande tendresse pour Sylvie que pour les autres. Elle en ignorait la raison, et se posait là aussi souvent la question, sans pour autant produire une réponse satisfaisante. Pour ce motif, se voulant consciencieuse, elle était toujours très attentive à porter autant de soins à sa petite fille qu'aux autres enfants, afin de ne pas la spolier; elle s'efforçait même de lui accorder un peu plus, pour compenser les lacunes de ses sentiments maternels. Après mûre réflexion à ce sujet, elle en avait conclu que les mères tendent à aimer moins leurs filles que leurs garçons.

Quant au troisième, Engelbert, il était de loin, comme nous l'avons appris, son grand favori. Il avait de charmants cheveux bouclés, des traits adorables et la plus gracieuse apparence, mais surtout, surtout, derrière son cou se tenait un petit anneau, par lequel on tirait une ficelle de nylon qui en se reboinant faisait dire à ce divin bambin:

— Maman!.. Maman!.. Maman!..

Ces paroles étaient prononcées d'un timbre un peu étrange, mais quand nous est adressé le simple mot "Maman", quand on peut s'entendre appeler par ces deux minuscules syllabes, peu importe alors la rudesse de l'élocution ou les difficultés de la parole. En ces moments, tout s'efface, toutes les misères et toutes les peines s'évanouissent comme neige au soleil: l'âme rayonne du bonheur le plus complet... Et le désagréable son de voix d'Engelbert, aussi aigrelet que mécanique, était transcendé par la douce euphorie de s'entendre nommée du plus enchanteur de tous les noms. De plus, Engelbert était le petit dernier, la nouveauté, celui auquel on est le moins habitué; on sous-estime souvent dans une famille le rôle tragique de l'habitude, et son inséparable effet d'usure. Le benjamin, dans le cœur d'une mère est nécessairement toujours celui qui a le plus besoin d'être protégé, entouré, câliné. Et puis il est l'enfant de la dernière chance pour cet amour, unique, que connaissent les mères. Ce suave sentiment, celui qui fait aimer et désirer être aimé, celui qui fait avoir besoin et désirer être le besoin, celui qui fait chérir et désirer être chéri, ce sentiment qui n'a de double que la description, forme alors de deux êtres un seul et unique être. Cette apparence d'unité, cette illusion, si apparence et illusion il y a, ne vaut-elle pas un million de réalités?

Marie adorait ses petits. Il fallait voir comment elle les bordait, les choyait, s'occupait de ces mille petites choses qui composent la maternité. On peut s'étonner devant la prodigieuse imagination d'une mère, qui sans cesse découvre d'innombrables nouveaux et délicieux moyens de gâter son enfant, ce phénomène prouvant une fois de plus la puissance effective de l'émotion sur le caractère créatif de l'être humain. Nul être froid et objectif n'atteindra le génie d'un être animé d'une fervente passion...

Malgré cela, malgré ces épanchements d'affection et de sentiment, malgré tous ces débordements de son cœur, tout aussi conséquents que ceux de sa raison, Marie n'était pas véritablement heureuse. Elle était comme un aborigène à qui l'on aurait construit une magnifique maison, avec tout le luxe imaginable, mais qui ne saurait en dépit de cela oublier l'arbre dans lequel chez lui tout le monde vit, celui qui a peuplé tous ses rêves et ses désirs dès sa plus tendre enfance. Pour cette raison, Marie, insatisfaite, le vague à l'âme, se demandait souvent, afin de se reconforter, s'il était concevable d'atteindre le véritable bonheur. Un creux irritant se tenait là, insistant, qu'elle tentait d'oublier, obscurcissant les coins les plus intimes de son âme, même dans la joie intense des moments les

plus doux, et peut-être particulièrement en ces moments les plus doux, ceux de sa grande extase amoureuse. C'était alors, que plongeant dans son intériorité la plus profonde, elle sentait son léger creux habituel métamorphosé soudain en gouffre béant, la menaçant du plus complet anéantissement. Cet abîme innommable était celui qui la séparait de ce qu'elle imaginait de loin: cette immense joie, ce sublime inaccessible qu'elle craignait avec la plus grande tristesse de ne jamais connaître...

Marie n'était pas folle, pas plus que d'autres. Pourtant elle se rendait bien compte que toutes ces femmes, là, dehors, possédaient quelque satisfaction, quelque trésor qu'elle ne connaîtrait jamais. C'était cela qui l'inquiétait et l'effrayait: le simple fait de penser qu'elle ne vivrait jamais rien de tel, même si elle ignorait la nature de cet inaccessible objet. Mais qui n'a jamais craint d'être privé de ce que les autres détiennent? Qui n'a jamais pensé être frustré de ce dont tout le monde dispose, tout au moins à ce qu'il croit? Marie, elle, - à chacun son obsession -, enviait par-dessus tout ces femmes qui peuvent se promener dans la rue, les deux mains bien agrippées sur les poignées d'un landau ou d'une poussette, l'air aussi inspirées et pleines de piété affectée que si elles tenaient le Saint-Sacrement lors de la grande procession.

Ah! En ces moments-là, comme chacune de ces femmes donne la vivante impression d'être le centre du monde. Ainsi, à certaines heures, on les voit, passant d'un magasin à l'autre, roulant devant elles leur voiturette à bébé, toutes conscientes et imbues de leur majesté, comme autant de centres du monde gravitant dans une si petite rue. De temps en temps, deux ou trois d'entre elles se rencontrent et s'arrêtent, et l'on peut s'imaginer avec émerveillement les conversations que peuvent échanger deux ou trois centres du monde qui se rencontrent et comparent leurs appendices respectifs. Ah! Cet air de connaisseur qu'elles exhibent, digne des plus grands taste-vin, quand elles prennent et relèvent délicatement, d'une main pleine d'onction, la petite couverture, de ce geste qui révélera aux initiées la petite figure bouffie et joufflue de quelque bambin rougeaud, ses petites mains recroquevillées tentant vaguement de repousser l'agression des trois rayons de soleil venant l'embêter, ce geste de défense contre le monde étant sans doute, avec la solitude du pleurer et le plaisir d'aimer, les premiers sentiments, les premières réalités de tout être humain.

Et ces braves dames, aussi dignes qu'empruntées, se complimentent, échangent mille grâces, et s'entretiennent de ces petites choses dont on ne parle à personne d'autre, car seul un connaisseur peut entendre ces

mots; seul peut savoir celui qui respire et vit sa connaissance, et cela n'est pas donné au commun des mortels. Il faut admirer l'œil expert et palpeur de ces dames, celles qui savent, quand elles regardent ces enfants. Et quand, entre elles, elles s'échangent à ce propos des sucreries, il faut entendre comme elles se font plaisir de se faire plaisir.

Comme Marie les envoyait celles-là, comme elle aurait aimé en être, comme elle aurait voulu s'initier à ces mystères qui procurent un tel regard, engendrent une telle démarche, et attribuent une telle aura à celles qui ont pu les entrevoir, à celles capables de les vivre. Celles-là savaient, elles savaient ce que nulle autre ne savait, et il n'était pas question pour elles de divulguer quoi que ce soit à quiconque, pas plus que le prêtre de Delphes n'allait au monde entier révéler d'Apollon le secret. On ne pouvait parler qu'à ceux qui savaient déjà, et seul le Dieu détenait le droit d'initier.

Il y avait autre chose que Marie leur envoyait: la cérémonie du marché. Elle admirait par exemple cette façon que la moindre d'entre elles avait de saluer le marchand de primeurs:

— Bonjour Monsieur Fernand!

— Bonjour Madame Trochu, comment allez-vous ce matin?

— Ah! comme le temps!

— C'est vrai que le baromètre a tourné. Il fait un peu frisquet. Mais les beaux jours, c'est pour bientôt!

— Heureusement, parce que quand même...

— Ah ça pour sûr! et je sais de quoi je parle!

— Je suis bien d'accord avec vous, et puis vous savez, ce n'est agréable pour personne.

— Vous avez bien raison, et puis qu'est-ce qu'on vous sert aujourd'hui? J'ai de magnifiques carottes.

— Mais non, vous savez bien que mon mari n'aime pas les carottes. Donnez-moi plutôt de ces tomates, elles ont l'air assez belles.

— Ah! vraiment vous avez le coup d'œil Madame Trochu!

Comme Marie aurait aimé se faire répondre cela :

— Ah! vraiment vous avez le coup d'œil Madame Marie!

Toutefois, son rêve le plus extravagant était ce qu'elle aurait aimé s'entendre dire elle-même. Ce rêve, qu'elle osait à peine envisager, aurait été de prononcer, d'une voix assurée, suffisamment forte, afin que tout le monde entende bien :

— Mais non, vous savez bien que mon mari n'aime pas les carottes! Donnez-moi plutôt de ces tomates, elles ont l'air assez belles.

Dans cette phrase, la partie qui l'aurait vraiment fait jubiler, voire saliver, était le "vous savez bien que mon mari...". Tout se tenait là, en ces quelques mots, en ces quelques sons, tout le reste ne servant plus qu'à souligner, qu'à appuyer, comme une simple enjolivure, comme le ruban dans les cheveux, ou comme l'égouttoir du robinet. Ce "vous savez bien que mon mari..." devenait ainsi comme une affirmation d'existence à tout l'univers, un peu comme quand on déclare aux autres que l'on est ceci ou cela. A ce moment, l'important devient d'insister sur cette relation qui nous fait réellement vivre, cette union qui réalise notre être, ce mariage qui sépare les reines des simples femmes, et de crier cet hymen consécateur à la face du monde entier, monde qui aurait pu demeurer ignorant ou indifférent à notre personne.

Car ce monde, il nous fait exister, puisque par notre apparence, par ce que nous sommes pour les autres, nous sommes, tellement souvent, bien trop souvent, ce que nous sommes... Nous oublions fréquemment à quel point le fait de déclarer ce que nous sommes nous fait d'autant plus être, ou tout au moins nous en procure le sentiment. Pourtant nous sommes ce qui nous fait être, aussi Marie était-elle pleinement et véritablement consciente des implications de l'affirmation fondamentale existentielle que pouvait faire jaillir l'acte violent d'articuler "vous savez que mon mari..." Elle pouvait d'ailleurs là-dessus improviser à l'infini des variations multiples et diverses, toutes aussi lourdement chargées d'être les unes que les autres, telles que "mais enfin, mon mari et moi...", ou son équivalent: "mon mari me disait justement...", ou plus uni: "nous nous disions, mon mari et moi...", ou encore plus intime: "nous discussions, tard hier soir, mon mari et moi..."

Ayant poussé fort loin la réflexion à ce sujet, Marie avait découvert que ce qui aurait renforcé de manière très subtile l'impression d'une plus profonde intimité eût été de dire: "nous discussions tard hier soir quand...", car ici on ne veut plus distinguer les deux sujets, bien qu'ils soient évidents; ils le sont tellement que l'on n'a plus besoin de les nommer, renforçant cette impression d'indissociabilité des deux époux. Ici le "nous" prend toute sa puissance, toute la richesse de son ambiguïté; il oscille entre le "nous" royal, le "nous" de l'humanité ou d'un peuple, le "nous" généreux, celui qui englobe les interlocuteurs dans une couverture que l'on étend à tous ceux qui ont froid; bref, il laisse libre cours à toute la puissance imaginative débridée d'un nom.

Elle se demandait parfois si les gens, les autres, en saisiraient toute la dimension. Ils sont souvent si bêtes. Sauraient-ils voir que ce "nous", malgré tout le débordement de son sens, émanait encore du noyau central

et indivisible, de ce “nous” du couple indestructible. Ce noyau devenait celui du non-dit, du non-prononcé, ainsi renforcé dans toute son indiscrète transcendance. Ce “nous” remplacerait de manière ineffable le “mon mari et moi”, et l’on ne prononcerait plus ce pronom sublime qu’avec une ferveur à mi-chemin entre le plaisir délicat de manger une truffe en chocolat et la brûlante ardeur de prononcer ses vœux pour entrer en religion.

Et quand Marie se prenait à rêver, il lui semblait illuminer la place du marché d’une lumière sans pareille, elle se voyait en lévitation sous les yeux admiratifs et jaloux de toutes celles qui avaient eu l’illusion de croire partager le véritable secret, et qui réalisaient tout d’un coup que leurs mystères ne valaient rien, à côté de celui de Marie, maintenant exaltée dans l’apothéose de sa gloire...

Marie fut brutalement tirée de son mirage, ce n’était plus le moment de rêvasser. Elle aperçut accourant vers elle ce sale cabot, le colley des Martin; dès qu’il sentait Marie, pour une raison que seuls peuvent comprendre les chiens, il se précipitait sur elle en aboyant furieusement, tentant par tous les moyens de lui mordiller les talons, comme si elle était quelque brebis égarée qu’il fallait ramener dans le droit chemin. Le pire était que tout le monde en riait à chaque fois, les enfants, les mamans, les marchands, les passants, tous s’esclaffaient à qui mieux-mieux, et Marie était systématiquement obligée de battre en retraite sous les quolibets des plus méchants. Ces derniers, impitoyables, criaient à tue-tête:

— Marie dame-pipi! Marie dame-pipi!

Tout cela parce qu’avant les coupures budgétaires de la compagnie, elle avait travaillé à la gare comme préposée aux waters.

A-t-on le droit de rêver? se demande-t-on en pensant à Marie; la folie réside-t-elle en ce qu’elle est elle-même, ou dans le désir de s’en arracher, de pouvoir s’en échapper? Est-ce dans la douleur que se trouve le mal, ou dans le fait qu’elle accapare l’esprit et l’empêche d’être libre? Faux débat que se pose souvent l’homme, qui perçoit le mal là où il n’existe pas, car le mal qui le préoccupe est comme la simple résonance, comme le lointain écho infini d’une déchirure plus mortelle, celle qui, avant même la douleur, meurtrit les chairs et consume l’esprit, et dont la douleur, même si vivace, n’est que le pâle reflet. Mais l’esprit préfère encore cette douleur vivace à la sensation infernale d’avoir à contempler des parties entières de son être menacées ou broyées.

Si la douleur nous a été donnée, c’est peut-être pour mieux oublier la douleur. D’un autre côté, si la main nous brûle au contact du feu, re-

mercions la nature, qui ayant compris la malsaine attirance de l'homme pour sa propre destruction, créa ce petit aiguillon qui accompagne la mutilation, cette désagréable et nécessaire perception de brûlure. Elle avait prévu l'homme, cette nature généreuse, et pouvait si bien le prédire: elle l'imaginait déjà, discourant en l'air pendant que son corps se carbonisait, se gargarisant avec de doctes termes et de profondes pensées, pendant que le siège même de son être peu à peu disparaissait. Ne faut-il pas remercier cette douleur, celle qui procure tant la mémoire que l'oubli, et sans laquelle nous ne saurions qu'être fascinés par une fort triste réalité...

Cela, nul plus que Marie ne le ressentait, elle qui en sa folie avait su réaliser l'essentiel de la vérité. D'ailleurs un jour, par un bel après-midi, une de ces journées de printemps où particulièrement émue par l'air du temps elle se sentait plus qu'à l'accoutumée emplie de sentiments aussi intenses qu'inquiets, elle alla au parc promener ses bébés. En cette saison, les allées étaient toutes bordées de pensées et primevères. Tous les bourgeons, toutes les pousses à peine écloses donnaient aux arbres un petit air de fête, quoique timide et discret, tel que cette saison sait le donner. A peine remise des rigueurs de l'hiver, la nature ne pousse pas encore ses grands cris de guerre. Elle s'éveille à la joie, sobre et sereine, ne risquant plus les foudres du gel et de la fatalité...

Marie, comme la nature, toute à sa gaieté, ne perdait pas pour autant la vision désabusée de son cœur, peiné par la nostalgie d'une demeure jamais pénétrée. Un gamin, un peu méchant, pas plus qu'un autre, accompagnant deux dames aux landaus bien propres, cherchait quelque grenouille au bord de l'eau qu'il aurait bien pu écraser. Apercevant Marie, trop content, il fut ravi de s'écrier :

— Regarde Maman! c'est la dame qui joue à la poupée!

Marie sursauta légèrement, puis le regarda tranquillement; elle avait l'habitude de ces lazzis, quoique normalement elle changeât de direction ou pressât le pas. Mais là, se sentant inspirée, elle lança au gamin:

— Tu sais mon garçon, dans le monde rien n'est parfait. Alors tu vois, les dames qui jouent à la poupée, ou bien les poupées qui jouent aux dames... Au moins les premières ont-elles plus de chance de gagner...

A ce point, le réveil sonna. Fini de rêver! Il était déjà l'heure, et même bien tard. Albert avait à peine le temps d'émerger, de se lever, de se raser de se laver, et de filer au bureau...



La plaisanterie

J Je sais qu'un jour je leur montrerai qui je suis. Ils verront. Ils seront surpris. Peut-être moi aussi serai-je surpris... Après tout se connaît-on vraiment? Est-on réellement conscient de qui l'on est? De ce que l'on est? Réalise-t-on pleinement de quoi on est soi-même capable? Alors pourquoi espérer que les autres puissent le concevoir... Mais je leur en veux quand même. A défaut d'autre chose, ils devraient se l'imaginer. S'ils n'étaient autant absorbés par leur petite personne et par toute leur médiocrité, peut-être soupçonneraient-ils un minimum qui je suis... Cela me semble évident... Les gens sont si égoïstes et si peu réceptifs!

En fait, les autres, je m'en fiche. Ce ne sont pas tellement leurs opinions qui comptent pour moi, pas plus ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils savent, ni même ce qu'ils imaginent. Non, je suis à mille lieues de tout cela! Ce qui me préoccupe réellement, j'en suis pleinement conscient et j'en suis fier, c'est uniquement ce que je veux accomplir. Et je sais que ce sera quelque chose de grand! Mais ça, les gens ne s'en doutent pas... Evidemment, je n'ose pas trop en parler, car si l'on me demandait des précisions, je ne saurais pas trop quoi répondre. Je m'imagine, plutôt ridicule, si j'affirmais:

- Je veux réussir, et je réussirai quelque chose de grand dont vous entendrez parler, cependant je n'ai encore aucune idée de ce que cela sera...

Ils insisteraient en me questionnant sur les détails, sur ce que cela pourrait être, sur le domaine, ils me demanderaient avec quoi cette réalisation aurait un rapport, et je répondrais fièrement:

- Je ne sais pas, je n'en sais rien encore, néanmoins peu importe, vous verrez bien!

Non! Je serais ridicule. Après avoir prononcé ces mots, je n'aurais plus qu'à me cacher, vert de honte... Une bourde pareille! Autant pompeusement déclarer:

- Je suis ce peintre qui ressent tellement sa peinture, qui la respire si intensément, que la simple idée d'utiliser un pinceau me dégoûte. Je ne peux que vivre ma peinture, et pour cela, qu'ai-je besoin de pinceaux ou de tableau ? Mon seul regard me suffit !

- J'avais déjà pensé à de nombreuses répliques de ce style, toutefois il

valait mieux attendre le jour où je serais devenu célèbre, au sommet de la gloire. C'est vrai que les gens comprennent difficilement les autres ... En plus, j'ai horriblement peur du ridicule. J'ai toujours très peur qu'on rie de moi. Mon drame est que je n'ai jamais été porté vers la plaisanterie. Dans les rares réunions d'amis où je vais, il y a toujours quelques boute entrain, ceux qui font rire tout le monde, ceux qui sont la fête à eux tous seuls. Ceux -là, j'avoue que je les envie, au moins un petit peu, même si je me dis qu'ils sont fort banals, et que de toute façon, la médiocrité vade pair avec la popularité. Ils restent là, totalement à l'aise, ils bougent, ils parlent, ils s'animent, ils mettent de l'ambiance, ils suscitent tour à tour le rire et l'émoi chez leurs auditeurs. Moi, pendant ce temps, je reste un peu derrière, un peu à l'écart Je n'aime pas, comme eux, devenir le centre de toute l'attention. J'essaie simplement de rire avec les autres, d'avoir l'air d'appartenir au groupe, alors qu'à chaque instant je suis pleinement conscient du fait que je n'y appartiens pas; j'ai remarqué que les gens me rejettent toujours un peu ...

Et puis dans ces soirées, une frayeur m'obsède: si jamais un de ces plaisantins venait à remarquer ma présence, à penser à moi, je risquerais de devenir l'objet de tous les regards, le sujet d'une plaisanterie, la victime d'un quolibet injuste. Il me suffisait d'imaginer la moindre volonté de me montrer du doigt, le moindre désir d'attirer l'attention sur moi, la moindre intention de simplement signaler ma présence, pour me faire mourir de honte. Cette terreur me hantait. Elle était la principale raison pour laquelle je tentais, peureusement, de faire au minimum semblant de rire avec les autres, de les imiter au maximum Je ne devais absolument pas me faire remarquer. Ma grand-mère répétait toujours: "Vivons heureux, vivons cachés". Le gens sont si cruels ...

Je les connais ces boute-en-train du dimanche. Depuis que je suis enfant. Déjà à l'école, ils décidaient de la formation des équipes de football: ils se choisissaient d'abord entre eux, se partageaient ensuite les autres élèves, les potables, et à la fin le reste, dont je faisais partie, les derniers choix, fort dénués d'intérêt, tout au moins pour ces Tarzan du ballon. C'était évidemment eux qui marquaient les buts, eux que les filles venaient voir et applaudir, et eux sur le dos de qui ces mêmes filles, après la victoire, montaient comme des cavalières sur leur cheval. Ah! Que n'aurais-je donné à cet âge-là pour une telle rançon de la gloire, pour qu'une fille veuille bien me grimper sur le dos! Que j'eus été fier de caracoler ainsi! Mais il n'y en a que pour les mêmes...

Je ne suis pas un boute-en-train. Je ne l'ai jamais été. Je doute l'être jamais un jour. Néanmoins je sais ce qu'ils ont de plus que moi, ceux-là, c'est

astucieux et simple comme bonjour: ils possèdent un répertoire infini de blagues, alors que moi, je n'en ai jamais retenu qu'une seule. Je n'y peux rien, je n'ai pas réussi à en apprendre d'autres, triste réalité déjà assez révélatrice de mon état d'esprit. .. Toutefois, je ne pense pas que la totale responsabilité de cette situation m'incombe: les gens ne vous aident jamais beaucoup ... Ceci dit, le phénomène le plus symptomatique de mon cas personnel, plus encore que le fait de ne connaître qu'une seule blague, unique plaisanterie de ma morose existence, demeure la nature même de cette blague. J'y ai à maintes reprises réfléchi ... De surcroît, quand je dis la connaître, ça s'arrête là, car un autre grand problème me tracasse tout autant: je n'arrive pas à la raconter correctement; bizarrerie peut-être, toutefois j'en suis complètement incapable! Et dans notre monde, on ne vous fait pas de cadeaux ...

Sur le plan pratique, le problème n'est pas trop grave, car la plupart des gens que je fréquente l'ont déjà entendue, ils sont au courant de la médiocrité de mes talents oratoires et de mon répertoire. Et quand je viens à rencontrer une nouvelle personne, ce qui heureusement n'arrive pas trop souvent, et que pour me donner comme tout le monde une contenance, je tente de raconter mon histoire, c'est un désastre! Figurez-vous que je la raconte si mal qu'une fois terminée, je ne pourrai jamais distinguer ceux à qui je la raconte qui la connaissent déjà, de ceux à qui je la raconte qui ne la connaissent pas. Us écarquillent les yeux de la même manière, prennent le même air un peu gêné, présentent la même bouche un peu ouverte, et affichent la même moue assez perplexe. Rien ne les distingue dans l'apparence, quoique l'expérience du public m'ait néanmoins appris ce qui différenciait les deux catégories de gens. Les nouveaux exhibent ces caractéristiques faciales parce qu'ils ne comprennent pas et se posent des questions, tant sur eux-mêmes que sur moi, puis ils se demandent si la blague est réellement terminée, vu que j'ai marqué une pause et que je les observe d'un regard inquisiteur. Les autres, ceux qui la connaissent déjà, affectent exactement le même regard hébété, cependant pour une autre raison: ils ont beau me connaître depuis un certain temps, ils n'en reviennent toujours pas de voir à quel point -je serai brutal -je raconte mon histoire comme un pied. Les gens expriment de toute façon si peu de compassion ...

Vous serez surpris, mais Dieu sait pourtant que je l'aime cette histoire!

Je l'aime et la révère tout autant qu'une mère adore son fils unique, le chérissant plus que tout, le trouvant incomparablement plus beau et plus intelligent que... il n'existe absolument rien de comparable à qui

le comparer! Les gens ne croiraient jamais. à me voir comme ça, que je sois capable d'une telle passion; ils sont aveugles et me connaissent mal. Je l'aime beaucoup, ma blague, et je souffre terriblement de mon incapacité à la communiquer.

Je me souviendrai toujours de cette petite réunion d'amis, soirée mémorable dans les annales de ma vie. Précisons que tout le monde avait pas mal bu ce soir-là. Comme parmi les présents se trouvaient quelques personnes que je voyais pour la première fois, avec ma persévérance habituelle je tentai de raconter ma plaisanterie. Or en plein milieu de la narration, tout le monde éclata de rire. Je ne compris pas du tout ce qui se passait. Je les regardai s'esclaffer sans la moindre idée du pourquoi. Initialement décontenancé, j'hésitai sur le comportement à adopter; néanmoins, pour une fois que tout le monde riait de mon récit, même si totalement à contretemps, j'éclatai aussi de rire, avec bien sûr un petit décalage. le temps que je me décide. J'imagine qu'à cause de ma mine initialement surprise, puis de mon éclat de rire à retardement qui s'ensuivit, toute l'assistance redoubla d'hilarité à s'en fendre les côtes. Ils se désopilèrent tous comme des dératés, et moi aussi, je riaais, je riaais, j'en avais mal aux joues. Je ne savais pas vraiment si je devais rire ou pas, mais plus ils riaient, plus je riaais. Que pouvais-je faire d'autre? Pourtant, j'avais envie de pleurer. Les gens sont si méchants ...

Finalement, cette blague incarne un peu l'histoire de ma vie. Non. Ce n'est pas mon père qui me la raconta; mon père, lui, n'aurait jamais pu faire une telle chose. Là se trouve peut-être l'origine du drame ... Aurais-je été différent s'il l'avait pu? Ma mère aurait-elle été ma mère si cela avait été le cas? Je ne sais pas. Bien souvent, une vie, l'histoire, toutes les histoires reposent sur si peu d'éléments: quelques mots, quelques bruits, un enchaînement plus ou moins bien mené, une hésitation inappropriée, une accélération trop rapide, un ton trop aigu ou trop grave, un rythme trop saccadé ou trop lent, une légère inversion, tout conspire, tant à amener une fin heureuse qu'à faire capoter ce qui avait précédé.

Mes parents étaient ce qu'ils étaient. Comment auraient-ils jamais pu être autrement? C'est une question que je me suis bien souvent posée, surtout quand je les contemplais, le soir, ensemble dans le salon. Lui s'installait sur son fauteuil à bascule, se balançait lentement d'arrière en avant, se déplaçant de manière infime au cours de la soirée par ce lent cheminement des fauteuils à bascule, et il fumait son éternelle pipe tout en rêvassant. Soudain, il lâchait un juron, car en se rapprochant de l'âtre il s'était brûlé. Il se levait, remettait en grognant le fauteuil à sa place initiale, et recommençait. Ma mère, entendant cela, levait une fraction

de seconde les yeux de son tricot, et entre deux mailles commentait invariablement:

- Attention! Tu vas te brûler!

Puis elle reprenait son ouvrage, tandis que mon père, ayant replacé son siège et s'étant recalé dans son fauteuil, rebourrait sa pipe et reprenait le cours de ses méditations errantes, cette sempiternelle routine étant aussi synchronisée qu'un ballet. Les hommes se contentent vraiment de peu...

Non, ce n'est pas de mes parents que je pouvais tenu mon histoire. La seule idée m'en faisait presque rire, et cela aurait même pu constituer une deuxième plaisanterie, plutôt triste d'ailleurs. Je reste toutefois convaincu que le plus drôle correspond toujours au plus triste. Et mon histoire, même si elle est assez drôle, me plaît en fait parce qu'elle est assez triste. Aussi s'avère-t-il peut-être normal si, quand je la raconte, les gens ne s'esclaffent guère; ils doivent se demander pourquoi ils s'égaieraient d'une histoire triste. Et puis ne préfère-t-on pas en général pleurer? Peut-on sérieusement prendre un quelconque plaisir à rester là en faisant couler des larmes, en se baignant les yeux et le nez à grand renfort de mouchoirs en papier? Cela ferait-il se sentir bien, se sentir mieux, se sentir plus humain? On affirme que le rire est le propre de l'homme, serait-ce plutôt les pleurs? L'homme, seul à connaître la liberté du rire, n'est-il pas aussi le seul à connaître la douleur de l'âme? Quoique j'aie bien connu un chien, et il est vrai qu'il ne savait pas rire, mais il savait pleurer. Cela prouve sans doute que les bêtes ont plus de compassion que les gens ...

J'ai lu un jour un auteur qui expliquait que pleurer réchauffe, tant le corps que le cœur. Tout comme la chaleur d'un radiateur, d'une bouillotte ou d'un bain nous fait nous sentir bien, relâche nos muscles et nos nerfs, ramollit notre cerveau trop crispé, pleurer nous ferait tout autant nous sentir bien, sans autre objet que le fait de se sentir bien, donnant une nouvelle teinte aux choses du monde: celle de la mélancolie. "Pleurer, écrivait cet auteur, procure à l'homme un sens profond de satisfaction, lui fournit une espèce de remplissage intérieur qui résorbe l'anxiété." TI profitait de cette occasion pour remarquer une fois encore à quel point existe dans la nature humaine incroyable et miraculeux quotidien - un lien profond entre les simples fonctions organiques et les sentiments psychologiques et moraux. Le simple jaillissement de quelques gouttes accomplit ce prodige réalisant que l'homme se sente bien, se sente si plein de lui-même, se sente si humain. Il s'extasiait sur ce phénomène provoqué par un infime volume d'eau salée. Dans sa fougue, il prétendait que celui qui détiendrait le pouvoir de faire pleurer les hommes, de les

émouvoir, quelle qu'en soit la raison, détiendrait le pouvoir absolu sur leurs âmes rendues totalement captives de cet art tout puissant, celui qui procure le bien-être béat du pleurer. Pleurer devient alors une envoûtante drogue dont l'homme n'est jamais rassasié.

"L'homme qui pleure n'a plus besoin de penser, ni d'aimer, car il est satisfait!" concluait ce psychologue. "Qui pleure dîne ajoutait-il, car celui qui pleure ignore tout autre réalité, il ne ressent plus d'autres besoins. TI pleure donc il est, car le pleurer, tout comme le doute, induit chez sa victime la douce et puissante illusion de la pensée satisfaite: satisfaite de douter ou satisfaite de pleurer, satisfaite d'elle-même."

«Larmes d'espoir» avait-il intitulé son ouvrage que longtemps, cela va sans dire, je conservais comme livre de chevet. Il le demeura jusqu'à ce que les masses-medias s'en emparent, banalisant jusqu'à l'écoeurement cette magnifique théorie auparavant réservée aux esthètes. Il est terrible d'assister à l'aplatissement du génie, car les plus belles œuvres prennent une allure fort différente dès que l'on cherche à vulgariser leur substance, ne serait-ce qu'en les compilant. C'est pour cette raison qu'un intellectuel ne devrait jamais être tenu pour responsable de l'utilisation de ses idées. Autrement on n'en sortirait plus, on n'écrirait plus rien s'il fallait penser à toutes les conséquences et à toutes les implications d'une pensée avant d'écrire quoi que ce soit. Les gens sont si bêtes...

Enfin, je m'emporte et je m'éloigne. Mon histoire, mon unique histoire, il me faut révéler qui me la raconta. Je pense que vous en serez surpris. Il s'appelait Maxime, mais je doute que son nom n'ait jamais eu de rapport avec la philosophie, bien qu'on ne puisse jamais savoir, les chemins de la pensée étant souvent fort tortueux. En repensant à lui, je me rappelle que Maxime, dans ses sursauts, les rares moments où son esprit reprenait le dessus de son cerveau affolé, faisait à la cantonade de grandes déclarations fort instructives, d'un ton toujours impératif, très catégorique et tranché, sans jamais se soucier du qu'en dira-t-on. Maxime était un homme de principe et mais hélas il passait la plupart de son temps dans une espèce de folie particulière. Certains auraient attribué à son état une valeur esthétique et je dois reconnaître que pour moi, alors jeune enfant, elle détenait en effet tout l'attrait du bizarre.

Maxime souffrait de deux phobies. La première était celle des avions: la moindre vision d'une carlingue ou le moindre bruit de moteur dans le ciel lui causait les plus tragiques angoisses. En ces moments-là je le voyais se jeter par terre, sous son lit, sous les arbres, la tête dans les mains; il hurlait d'une voix déformée et criait avec des mots qui en devenaient

incompréhensibles des choses qui paraissaient absolument terribles. Dans le village on rapportait que c'était la guerre des tranchées et les bombardements qui l'avaient rendu ainsi. L'autre phobie de Maxime, c'était les femmes, toutes les femmes. Il ne pouvait supporter aucune femme. Tout le monde le savait. Aucune femme n'approchait de chez lui à cause de cela je ne saurais prédire ce qui serait arrivé si l'une d'entre elles s'était montrée. Une fois, j'eus droit à un avant-goût de sa curieuse phobie. Nous bavardions ce jour-là sur le petit banc de pierre, notre endroit favori; je passais à cette époque beaucoup de temps avec lui. Ma petite sœur se promenant par là, parvint presque au cabanon de Maxime, qui se trouvait entre le chemin de terre et les vignes. Dès qu'il l'aperçut, il m'empoigna immédiatement le bras et m'ordonna:

-Viens, on rentre!

Une fois à l'intérieur, il se tint debout près de la porte, le dos au mur, sans un mot, guettant, tous ses sens à l'affût, un ennemi invisible, me lançant des "chut" périodiques et insistants, et il ne relâcha pas d'un pouce cette étonnante surveillance avant au moins une heure ... A plusieurs reprises, intrigué, comme pour tout ce qui le concernait, je tentai d'aborder ce sujet; il se refusa systématiquement. Cependant, un jour il s'ouvrit, sans raison apparente, et déclara:

-Tu sais, les femmes, elles sont très méchantes. Elles se moquent si facilement. Dès que quelque chose est un peu différent, elles se sentent obligées de railler. Dès que l'on sort un tant soit peu de la norme, on croirait les déranger. Elles sont très dures, très critiques. Je ne les aime pas, car je souffre beaucoup quand on se moque de moi. Les femmes sont tellement impitoyables...

Maxime n'avait pas particulièrement le sens de l'humour. Les quelques années où je le connus, avant de déménager en ville, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu rire. Mais je l'appréciais beaucoup, et lui rendais visite à chaque instant de liberté. Nous discutons énormément. Pendant certaines attaques de folie, il pérorait sans discontinuer. Je devais surtout l'écouter. Au début ses crises m'effrayaient considérablement; peu à peu, je m'y habituais. Parfois, lors de véritables bouffées délirantes, je ne comprenais plus guère ce qu'il criait ni pourquoi il gesticulait ainsi., toujours très angoissé; toutefois je restais près de lui. Après cela, il finissait par s'endormir, ses débordements devaient l'exténuer.

Pendant qu'il somnolait je m'amusais à fouiller dans ses affaires. J'explorais le sol, particulièrement sous son lit: l'essence de son rangement se résumait par le principe de l'étalement en vrac. Tout jonchait à même la terre. J'y trouvais de vieilles pièces de monnaie, toutes trouées,

de celles qu'on ne fabrique plus depuis longtemps. Il acceptait que je les prenne, j'en avais démarré une collection. Je découvrais chez lui tout un bric-à-brac qui, à défaut d'autre utilité, servait de verdoyante pâture à mon imagination ...

Maxime habitait une espèce de petite cabane de pierre, juste derrière chez nous, et il m'apprit un jour que ce qu'il appelait sa maison appartenait à mes parents; ils la lui avaient laissée. Cela me surprit, ils ne m'en avaient jamais parlé. Quand il m'annonça cela, le soir même, intrigué par cette révélation, j'observai mes parents: mon père se balançait et fumait sa pipe, ma mère tricotait, comme d'habitude. Rien à faire! Malgré mon regard nouvellement éclairé, je tâchais en vain de les voir différemment. Aucun symptôme de l'extraordinaire n'apparut: ils restaient exactement les mêmes. Pourquoi me cachaient-ils des choses à propos de Maxime! Qu'y avait-il là? Pourquoi ne mentionnaient-ils jamais son nom? A aucun moment, devant moi, ils n'abordèrent le sujet de notre voisin, et je ne leur posais aucune question à ce propos; jamais je n'ai osé le faire, comme si je craignais que s'y dissimulât quelque mystère auquel je ne devais pas toucher. Je résolus cette énigme à moitié, en arguant qu'indépendamment du sujet, mes parents restaient peu enclins à la prolixité. Tout, chez eux, était un secret Alors, que ce soit Maxime ou autre chose ... De toute façon, les gens sont tellement cachottiers ...

Le seul comportement de Maxime auquel je ne m'habituais pas, plus par embarras que par peur, était quand il se déshabillait, se mettait nu comme un ver, puis grimpaît sur un tabouret, se tenant debout, avec son grand corps tout blanc, tout maigre, et ses membres grêles, un peu tordus. C'était là qu'il se lançait dans ses grandes envolées critiques, sur le monde, les gens, et même les animaux. Pour tous et tout, il déclarait son mépris, appuyant ses affirmations, grandiloquentes et amères, de multi-ples preuves, étayant ses dénonciations d'une litanie d'exemples. J'appris toutes sortes d'histoires invraisemblables sur les gens du village, il paraissait les connaître très bien, et je fus étonné de ce que j'entendis à propos de certains. "Tous des idiots!" clamait-il fréquemment. Plus tard, quand je découvris Zarathoustra, je ne pus m'empêcher de penser à Maxime. Je me rappellerais éternellement le jour où il me fit asseoir cérémonieusement chez lui, et me déclara sur un ton paternel:

- Tu sais mon garçon, quand les gens ont l'air de faire le bien, et surtout s'ils veulent avoir l'air de faire le bien, attention, c'est là qu'il faut le plus s'en méfier.

D'autres fois, je l'écoutais dire des choses carrément étranges dont je ne comprenais même pas la signification. Je me souviens d'une espèce

d'aphorisme qu'il aimait répéter:

- La vérité, tu vois, elle n'est pas au village. Et sais-tu pourquoi elle n'est pas au village? Elle n'y est pas parce qu'elle est comme les champs, et eux non plus ne sont pas au village. Et sais-tu pourquoi ils n'y sont pas? Pour la bonne raison qu'il n'y a pas là assez de place pour eux ...

Voilà, c'était tout cela Maxime ... Il peupla mon enfance, et je l'aimais beaucoup ... C'est lui qui un beau jour me raconta mon histoire. Il me la raconta à plusieurs reprises. A chaque fois, il gardait son sérieux et ne riait pas. Il ne me regardait même pas. Il baissait tout simplement la tête et grattait du pied quelque chose sur le sol. Je ne saisisais pas pourquoi, mais à chaque fois il réitérait les mêmes gestes. C'est peut-être à cause de cela, à cause de Maxime, que je raconte mal cette histoire. Je ne fais pas rire parce que Maxime, lui, ne riait pas. C'est sans doute aussi parce que je conserve toujours l'impression de ne pas l'avoir vraiment comprise, cette histoire, car je n'ai, après toutes ces années, pas encore deviné ce que pouvait signifier le frottement du pied sur le sol. Cela continue à me préoccuper, si bien qu'à chaque fois que je dois la répéter, je suis toujours aussi inquiet à propos de sa véritable signification. Je m'angoisse plus de savoir si je la comprends que je ne me soucie de la raconter aux gens... Un beau jour, nous vînmes à déménager. Je n'allais pas dire au revoir à Maxime. L'idée ne m'en effleura même pas; je comprenais que ces adieux nous causeraient beaucoup de peine à tous deux. Quelques années plus tard, je revins le visiter; je ne l'avais jamais oublié. Ce fut pour apprendre son décès. Je pleurai. Toute ma vie, je tirai une grande fierté d'avoir connu Maxime. Je m'en fis une gloire, même si personne d'autre ne comprenait. Voilà pourquoi cette histoire demeure pour moi précieuse. Elle fut son legs, le cadeau qu'il me laissa pour la vie, cette partie de lui-même dont je n'aurai jamais épuisé toute la signification. Est-ce pour cette raison que je n'ai jamais appris ni pu retenir aucune autre histoire? A côté de celle-ci, les autres me paraissent si fades, si dénuées d'intérêt, que je ne les retiens pas...

Plus tard, quand je rencontrais de nouvelles personnes, je les mettais à l'épreuve en leur racontant mon histoire, afin de vérifier ce qu'elles avaient dans le ventre. Je dois avouer, après de multiples essais, que les résultats que j'obtins justifiaient bien souvent la piètre opinion qu'avait Maxime de l'humanité. Aussi, sans trop y croire, je vais transcrire cet héritage, car je ne veux pas prendre sur moi de le cacher à la postérité, et peut-être, tel Œdipe face au Sphinx, quelqu'un pourra, en saisissant le fond de cette histoire, conjurer l'éternel mauvais sort suspendu depuis toujours, telle l'épée de Damoclès, au-dessus de chaque homme...

La voici. Il était une fois un fou qui se prenait pour un petit grain de blé. Son docteur lui annonça un jour qu'il était guéri. Le fou lui répondit que non parce que les poulets dehors ne le savaient pas encore. Voilà pourquoi il ne sortit de l'asile que pour y revenir dès le lendemain...



La promenade

Je me promenais, cette fois-là encore, dans les collines du Vermont. Quel plaisir calme et paisible je prenais, en ce printemps tardif, à errer, nonchalamment installé sur la selle de mon cheval, malgré cela guettant comme un Sioux la nature, tous mes sens aiguisés avides de ce qui, en ces paysages, pourrait nourrir mon inspiration. Je pensais à Léonard de Vinci, qui écrivit que chaque lézarde dans le mur, chaque ombre de la pièce, chaque rien à peine perceptible à son regard fournissait à son imagination les pensées les plus incroyables, les idées les plus osées. Qu'aurait-il dit de ce paysage si généreux qui se déroulait lentement devant moi, de ces formes si pleines et diverses, dont les innombrables ondulations jetaient au regard du promeneur un lent fleuve d'angles, de courbes et de teintes? En cette nature qui s'éveillait, après ces longs mois d'hiver, et qui venait tout juste de s'abreuver de la fonte des dernières neiges, sous un soleil timide dont les rayons se sentaient à peine, fourmillaient partout de jeunes et timides pousses, apparaissaient ici et là quelques petits animaux. J'ai toujours envié ceux qui, même s'ils se laissent saisir par l'ampleur de la beauté d'une vision, savent néanmoins rendre tous ces infimes détails qui nourrissent l'admiration; en décrivant tous ces traits, petits et grands, qui s'enchevêtrent dans le regard, ils arrivent à recréer chez l'auditeur, voire à amplifier, la sensation pleine et totale de leur propre émerveillement. Je les admire; dans ce genre de situation, je suis tellement saisi par l'harmonie de l'ensemble que je n'arrive guère à abstraire un élément d'un autre; je me retrouve dans la situation embarrassante où je ne peux que tenter d'exprimer ma joie sans pour autant en décrire l'objet, sinon en termes les plus généraux et les plus vagues, bien qu'ils soient aussi les plus idylliques. Je ne réussis généralement qu'à compléter un tableau malhabile en évoquant les simples images que suscitent en mon esprit ces symphonies du sensible.

J'en suis venu à me demander si cela ne constituait pas un autre moyen de juger l'art: découvrir ce qu'il engendre en l'esprit, plutôt que ce qu'il est en lui-même. Certains rétorqueront immédiatement que cela respire par trop la subjectivité, puisqu'en décrivant ce que peut induire une composition artistique dans l'esprit de l'auditeur, on aura du mal à

discerner la part tenant à la forme de l'objet lui-même, de celle appartenant à la forme de l'esprit qui le reçoit et y pense, ou plutôt l'imagine, puisqu'on est ici à un stade où la conscience dans toute sa spécificité n'a plus lieu d'être, ou ne l'a pas encore. Je répondrai, afin de défendre ma conception, en soulignant que cette façon de procéder nous permet de considérer non seulement le résultat de notre jugement sur l'œuvre, mais aussi - c'est là que cette notion trouve son intérêt - le jugement de l'œuvre sur nous-même. Celui qui, après avoir eu l'occasion d'admirer le Saint Jean de Raphaël, n'en aurait que l'unique souvenir d'un simple buste, ou celui chez qui les dessins de Goya engendreraient de simples pensées amusantes, serait ainsi jugé par la peinture de ces grands maîtres. Il serait par eux raillé, au même titre que se moque de nous Beethoven dans sa fameuse Sonate à Kreutzer; comme y est ridiculisée la pauvre oreille qui désirait seulement, en l'écoutant, se laisser aller à quelque élan romantique! L'éclat de rire du violon y est impitoyable. C'est d'ailleurs en découvrant cette ironie du génie, dévastatrice pour nos pauvres esprits, que j'ai appris un peu à me connaître...

En ce jour, comme chaque fois que je suis ému par quelque scène de la nature, revenait à mon esprit l'idée de l'homme, dans la relation si ambiguë qu'il entretient avec cette nature. Par exemple, j'estime que ces forêts magnifiques ne prennent tout leur sens que si on les regarde, de leur lisière, côtoyer ces vallons et collines entièrement façonnés, taillés par la main de l'homme. Tout comme la mer ne prend son véritable sens esthétique que par rapport à la plage où elle vient mourir, ou à quelque falaise battue par elle, ce reste de sauvagerie qu'est la forêt ne peut engendrer le sublime que dans son rapport à ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire à ce qui la borde, ou à ce qu'elle devient, et qui n'est plus elle-même. A ce moment-là, dans ce conflit qui n'en est pas un, elle éveille et renvoie l'homme à ce côté informe et chaotique de son être, d'où pourtant jaillit la semence qui engendre sa propre humanité. Le silence en musique n'a pareillement de vie pour l'oreille que par ces filets invisibles avec lesquels le retiennent quelques notes qu'il sait rendre si vivantes.

Pendant longtemps je me crus un éternel insatisfait, puisqu'en ville je rêvais de la campagne, et dans ces grands espaces, après quelque temps, je regrettais avec nostalgie le côté intense du tohu-bohu citadin. Je me rendis compte peu à peu que l'homme, dans toute son imperfection, cherchait toujours à saisir, dans la limitation de tout geste ou de toute vision, un tout qu'il avait du mal à concevoir ou à imaginer, mais qui pourtant compose l'unité de son être. Comme tous les hommes, j'étais

nécessairement insatisfait; je l'étais de ne pas atteindre une plénitude dont je ne reconnaissais l'existence qu'en souffrant de ce manque qui me dévorait. De nombreux dualismes déchirent d'autant plus l'esprit humain qu'ils sont sa nature même, jusqu'au jour où, après avoir longuement tenté de comprendre, vient l'acceptation de cette angoisse; elle est seulement engendrée par la multiplicité d'une nature qui n'a de soif que pour une unité aussi infiniment distante d'elle qu'elle lui est intimement présente.

J'en étais là de mes méandres philosophiques, quand soudain je faillis basculer par-dessus l'encolure de mon cheval. Il devait depuis un certain temps avoir ressenti le relâchement de mes rênes, et s'enhardissant, après avoir à son habitude tendu le cou à plusieurs reprises pour éprouver la résistance de mon bras, - de surcroît il ne sentait plus la pression de mes jambes ballottantes -, il était carrément sorti de la route; traversant le talus, il était passé dans un pré voisin. Il est vrai que le vert en semblait fort appétissant! Il avait commencé, à grands coups de lèvres et de dents, à brouter, bruyamment. Je repris mes rênes avec grande difficulté; réussissant à rétablir la situation après une courte lutte, je ramenai le pauvre et indocile animal sur la route. Ce petit incident me rappela à une réalité plus immédiate: je réalisai que l'heure était tardive, et que d'ici à peine une heure, l'obscurité risquait de s'installer. Je me voyais déjà obligé de planter ma tente pour dormir, ce qui ne m'enchantait guère, ce printemps connaissait des nuits encore bien fraîches. A mon grand soulagement, au détour d'un bosquet, je vis au loin se dessiner quelques toits. Je les distinguai d'abord grâce à un petit panache de fumée qui s'éparpillait vers le ciel. Je songeai en mon for intérieur que le feu restait une des principales manifestations de la présence humaine. Ma fascination pour le mythe de Prométhée ne demandait jamais grand-chose pour remonter à la surface...

Je serrai un peu les talons et clappai à plusieurs reprises afin d'inciter ma monture à prendre le galop, ce qui, comme d'habitude, semblait aller contre les inclinations de son caractère. Je ne devais pas me plaindre, je l'avais choisie pour cela; la dernière chose que je voulais sous mon fondement était quelque animal sursautant à la moindre occasion! Ayant surestimé la distance qui nous séparait de ces habitations, nous y arrivâmes au bout d'une vingtaine de minutes. Nous découvrîmes un petit groupe de maisons, - trop peu pour nommer cela un village -, toutes alignées sur une unique rue. Assez spacieuses, elles avaient dû, à une époque plus faste, servir de demeures à quelques gros fermiers des environs; elles étaient désormais visiblement abandonnées. L'agriculture n'étant

plus ce qu'elle avait été, tous avaient dû s'exiler, et ces demeures s'en trouvaient maintenant fort délabrées.

Nous avançames vers celle d'où émanait la fumée, elle se situait de l'autre côté. Ces maisons vides devant lesquelles nous passâmes me donnèrent la chair de poule, produisant un peu le même effet qu'un cadavre, cette masse inerte qui incarne toutes les formes de la vie, mais dont la substantielle chaleur s'est à jamais enfuie. Ce n'étaient que fenêtres brisées, murs menaçant de s'effondrer, et portes murées à la hâte sans que le travail fût terminé, inutile labeur d'une fuite honteuse. Un triste balcon pendouillait lamentablement, donnant l'impression que la maison pleurait; il ne tenait plus que par l'opération mystérieuse d'une seule et maigre poutre tenace qui s'accrochait encore à la vie.

Je fus particulièrement peiné par l'allure morbide des porches. Ceux qui connaissent cette partie du monde savent l'importance que peuvent y avoir ces endroits, ce coin abrité qui se trouve devant la maison, sous le prolongement du toit. Ils deviennent le soir une sorte de lieu de méditation. On y regarde le soleil se coucher, vivant ce miracle quotidien et reposant de l'arrivée de la nuit. On contemple la voûte étoilée. On y tient ces discussions que l'on ne peut tenir que dans une semi-obscurité. C'est là que le père expliquera à son fils les dures réalités de la vie. En cet endroit, le temps, soumis à l'homme, semble s'être arrêté; tout en fumant une pipe et en se balançant sur le fauteuil à bascule, on y prolonge indéfiniment quelque lente conversation avec le voisin accoudé sur la barrière du jardin. Peut-être finira-t-il par entrer, et viendra-t-il s'asseoir sur le rebord du porche, ou sur un de ces éternels bancs de bois qui les meublent. Quel baiser furtif n'y aura été surpris, quelle discussion intime et pudique, quelle confiance longtemps retenue n'auront été entendues, tout bas, en ces endroits... Et là je les voyais, terriblement tristes, jonchés de tuiles et de débris. Un chaos sale et morbide règnait sur les lieux. En passant je remarquai aussi, reste flétri de ces moments précieux, un vieux rocking-chair, complètement bancal; il lui manquait un pied, mais il se tenait quand même debout, tout penché, comme s'il criait encore à l'aide, sans voix, dans le silence, crispé dans un ultime effort avant de complètement basculer, pour la dernière fois. Et par-ci, par-là, traînaient un landau, un fourneau, un petit tricycle abîmé, chacune de ces vieilleries faisant surgir mille images à mon imagination remplie de la nostalgie d'une vie passée...

Je continuai jusqu'à la maison où brûlait vraisemblablement un feu dans l'âtre; je ne pouvais guère me tromper: c'était la seule qui paraissait

vouloir encore ressembler à une maison vivante. Elle semblait être sortie miraculeusement indemne de l'épidémie qui sévissait ici. Néanmoins, elle ne resplendissait pas non plus d'un éclat juvénile; dans le soir naissant, on pouvait voir la peinture s'écailler, quelques planches s'arracher peu à peu, plusieurs tuiles qui manquaient. Malgré cela, on sentait qu'il y résidait toujours une volonté d'exister. De toute façon, dans ces régions, on ne cultive pas cette obsession de l'apparence des maisons comme dans certains endroits où l'on fait ressembler des villages entiers à des maisons de poupées.

Plongé dans ma contemplation de cette maison, je sursautai quand j'entendis une voix sortie de nulle part:

— Vous devriez vous dépêcher, avec la nuit qui tombe! Vous avez deux bons miles avant d'arriver au prochain village!

Evidemment cela me fut lancé sur un ton très désagréable, nasillard et pincé, et on n'aurait pas pu me demander autrement de déguerpir sans devenir carrément grossier. Je cherchai d'où émanait la voix, et en aperçus bientôt le bourru propriétaire; je ne l'avais pas remarqué, il était à moitié caché par une rangée de buissons qui avait débordé de son alignement voilà bien longtemps. Il se tenait assis sur le bord des premières marches menant à un porche assez élevé, penché sur le côté, comme s'il se dissimulait du regard indiscret de visiteurs pourtant inexistants. Il restait là, à fumer, sans bruit, le mégot d'une espèce de cigare, visiblement agacé de notre arrivée qui troublait sa tranquillité. Malgré un naturel pacifique, je prends la mouche facilement; je tends à réagir de manière plutôt vive quand je me sens un tant soit peu agressé. A cause de cela, me connaissant, j'évite généralement de répondre trop immédiatement à la provocation, ceci dans la mesure du possible, selon mon sang-froid du moment. Ma langue, acérée par ces événements qui constituent la vie de tous les jours en société, souvent me joua le mauvais tour de parler plus vite que je ne le désirais, ce qui dans le passé m'amena bien des désagréments. Je m'étais pour cette raison discipliné à faire une légère pause dans mon discours dès que je me sentais le moins irrité. Je restai donc là, planté devant mon interlocuteur désobligeant, pendant quelques courts instants qui me parurent fort longs, le regardant, sans parler, tandis qu'il continuait à tirer à coups saccadés sur son mégot avec l'air de celui qui a dit tout ce qu'il avait à dire, impatient de me voir déguerpir. Je le dévisageai rapidement afin de comprendre d'où provenaient de telles paroles, et je découvris un homme âgé, au crâne relativement dégarni, au visage rond, le tout surmontant un corps qui semblait tassé sur lui-même. Il devait être de petite taille, était assez

râblé, sa carrure convenant tout à fait à ces gens de la campagne habitués depuis leur jeune âge aux travaux les plus durs et les plus éprouvants. Ce qui jurait avec cette apparence, lui donnant un air étrange, était son costume trois pièces de couleur sombre, relativement seyant. Le côté composite et incongru du personnage et la curiosité qu'il suscita en mon esprit calmèrent un peu l'irritation qu'avaient provoqué les mots qu'il m'avait jetés à la tête. Je décidai sur le champ de déployer tous mes talents diplomatiques afin de découvrir le fin mot de l'histoire concernant ce hameau désert et cet homme bizarre. Connaissant le côté hospitalier des gens du cru, je tentai de l'apitoyer sur mon cheval en prétextant qu'il boitait un peu et qu'il était préférable qu'il se reposât, puisque nous avions beaucoup marché ce jour-là. Le vieil homme ne répondit rien. Il se leva, s'approcha de moi, ou plutôt du cheval, lui prit les pattes une par une, souleva chaque sabot tout en mâchonnant son bout de cigare, plia un peu chaque articulation, gratta légèrement chaque jarret, puis prenant d'office les rênes fit exécuter à ma monture quelques pas tandis que j'étais toujours juché dessus, n'ayant pas encore osé descendre de ma selle. Une fois terminé, il lui donna quelques claques sur l'encolure et me dit, tout en ne regardant que le cheval :

— Ça devrait aller, pour le peu qu'il reste à faire.

Quand j'ai une idée en tête, particulièrement quand elle est motivée par la curiosité, je ne la lâche pas facilement.

— Ça m'embête vraiment de continuer à marcher, surtout maintenant qu'il commence à faire nuit. Je pense que je ne dérangerai personne si je m'installais dans une de ces maisons abandonnées.

— C'est dangereux, elles craquent de partout. Vous feriez mieux d'aller jusqu'au village; avec la pleine lune la nuit est très claire en ce moment. C'est tout droit, la route est bonne, vous ne pouvez pas vous tromper. Vous serez bien là-bas, il y a une maison qui fait chambre d'hôte, et on y mange paraît-il bien.

Son ton commençait à changer. Il tentait de se faire convaincant, presque suppliant. Je sentis que je tenais le bon bout.

— Vous savez, je ne mange guère le soir, et quant à lui, fis-je en pointant du doigt le cheval, ce n'est pas l'herbe qui manque par ici. Ne vous inquiétez pas, je ne vous gênerai pas, j'irai m'installer là-bas, de l'autre côté, j'ai remarqué une maison qui semble un peu moins abîmée que les autres.

Hardiment, je descendis de cheval. Comme je l'avais prédit, avec toute la prévenance que peuvent avoir les gens de la campagne pour les animaux, parfois plus que pour les humains, surtout pour le cheval dont

la noblesse mérite un statut particulier dans la hiérarchie du respect rural, le bonhomme lâcha à contre cœur :

— Attendez, je vais au moins lui donner à boire, il doit être assoiffé.

Il disparut derrière la maison, revint peu après avec un seau d'eau, et quelques carottes que l'animal croqua bruyamment et avala goulûment. Reprenant son ton agressif, le bonhomme grommela :

— Bon, vous feriez mieux de l'installer là, derrière, à côté de mon âne; il y a un box vide et de la paille fraîche à l'intérieur. Lorsque vous aurez terminé, vous n'aurez qu'à venir chez moi, vous partagerez mon repas.

Le vieil homme tentait de conserver une contenance en adoptant le ton acariâtre de celui qui se sent menacé dans son autorité. J'obtempérai d'un air embarrassé, souriant en moi-même, et partis installer mon cheval à côté d'un petit âne gris paraissant bien vieux qui nous accorda à peine un regard du coin de l'œil. Puis je vins frapper à la porte de la maison où brûlait maintenant de la lumière dans ce qui, par la fenêtre, me parut être la cuisine.

— Entrez! c'est ouvert! me lança-t-il de loin.

Je pénétrai, et me retrouvai dans une petite entrée qui donnait sur un large salon, spacieux et peu éclairé, où régnait un certain bric à brac, agencement chaotique et vieillot que je trouvai assez agréable. Deux ou trois fauteuils, un piano, meublaient la pièce, ainsi qu'une immense table en chêne; des peintures, reproductions de quelques grands classiques européens et plusieurs aquarelles de chevaux, ornaient les murs; livres et journaux jonchaient le plancher; un grand tapis occupait le milieu de la pièce, et contre le mûr, à côté d'une bibliothèque vitrée d'époque, se trouvait une petite table basse en acajou où somnolaient trois ou quatre pipes. La voix du vieil homme me tira de ma contemplation.

— Asseyez-vous, je prépare à manger et j'arrive.

Il sortit après avoir allumé une magnifique lampe sur pied, qui donna une nouvelle allure à la pièce. Je l'entendis fourrager bruyamment dans la cuisine.

— J'espère que vous ne vous mettez pas en peine pour moi! hasardai-je.

Un grommellement inintelligible fut la seule réponse que j'obtins. Je n'insistai pas. Je continuai à faire le tour de la pièce. Un vieux tourne-disque attira mon regard. Il devait avoir au moins vingt-cinq ou trente ans, je n'en avais guère rencontré de semblable depuis mon enfance. A côté était placé un de ces larges meubles en bois grossier, de ceux qui

dans le temps servaient aux boulangers pour pétrir la pâte. Il l'avait transformé en boîte à disques, qui abritait une collection bien fournie. J'y remarquai beaucoup de disques classiques, de la musique allemande et italienne surtout, et d'autres choses. Tout cet environnement ne faisait qu'ajouter à mes soupçons; ce mélange de campagne et de culture, ces tableaux, ces livres, ces disques, tout cela m'intriguait de plus en plus. Jouxant le grand coffre, j'en trouvai un autre plus réduit, taillé dans un bois magnifique garni de dorures ciselées, où se trouvaient d'anciens disques, une vingtaine, surtout des arias et des lieder, tous interprétés par une même artiste. Je ne la connaissais pas. Les photos de couverture montraient une femme jeune et jolie. Elle ne devait pas être très connue; je me flattais d'être un amateur averti, mais ni son nom, ni son visage n'évoquaient en moi quoi que ce soit de défini, sinon un sentiment très flou de déjà vu. Je m'aperçus peu de temps après que cette impression de vague reconnaissance provenait du fait que j'avais entrevu le portrait de cette femme sur un meuble en entrant dans la pièce, dans un tout petit cadre ovale, un peu rococo, du genre qu'on affectionnait pour les photos à une certaine époque, garni de velours rouge, dont le style particulier devait souligner la pose romantique du modèle.

Je commençais à être fatigué de ma longue journée à cheval, et mes paupières, avec cette chaleur de la maison, engourdissement, contrastant avec la fraîcheur du dehors, s'alourdissaient peu à peu. Je m'assis, et pour me donner une contenance, je ramassai un livre au hasard; avant même d'avoir lu une seule page, je m'assoupis. Je dus dormir une petite heure, et fus réveillé par le heurt des couverts; encore à moitié endormi, j'entrouvris les yeux et aperçus mon hôte préparant la table du dîner dans la pièce à côté.

— Voulez-vous que je vous aide? proposai-je.

— Fichez-moi la paix! Vous êtes ici chez moi, alors donnez-vous seulement la peine de venir par ici vous mettre les pieds sous la table et manger ce que je vous ai préparé.

Décidément mon hôte voulait toujours garder le même ton! Il en fait un peu trop, me dis-je, mais je réussirai bien par connaître le fin mot de l'histoire; il finira par se lasser et je découvrirai d'où vient cette affectation exagérée de misanthropie. Pour l'instant, j'obtempérai et passai dans la salle à manger. Une jolie nappe en dentelle un peu jaunie couvrait la table; autour des assiettes étaient disposés une argenterie à l'allure un peu ternie et des verres d'un vieux cristal qui devaient avoir connu une grande époque. Dans cette pièce trônait un magnifique buffet, et je reconnus sur les murs quelques gravures de Dürer. Nous mangeâmes

fort bien. Je ne me rappelle guère ce qui composa le dîner; je suis trop gourmand et mange trop vite pour que ma mémoire ait le temps de graver de quelconques détails. Je ne me rappelle d'ailleurs jamais rien d'autre que si le repas était bon ou non. J'essayai différents sujets de conversation afin d'engager mon hôte à se dévoiler, mais ce fut peine perdue. Il était sur ses gardes, et à part quelques généralités très brèves, je n'obtins de sa part pour toute réponse à mes tentatives que des bruits divers, des mouvements de mains et des haussements d'épaule, accompagnés d'un mot ou deux. Le repas fini, je me vis offrir un verre de cognac et un cigare, après avoir reçu plus ou moins l'ordre de m'asseoir dans le salon pendant qu'il lavait et rangeait la vaisselle. J'avoue que je trouvais ce moment plaisant, malgré la légère frustration que je ressentais.

Il revint un peu plus tard, et interrompit les ronds de fumée que je commençais à faire du fond de mon fauteuil en m'annonçant:

— J'espère que vous n'êtes pas frileux! Les chambres ne sont pas chauffées, il n'y a de cheminée qu'en bas.

Je me défendis de l'être en lui assurant qu'avec deux ou trois bonnes couvertures je dormirais au pôle nord.

— Eh bien vous devez être fatigué! Laissez-moi vous montrer votre chambre.

Ma curiosité n'allait pas le laisser partir à si bon compte. Je décidai de jouer mon va-tout sur une dernière carte.

— J'ai remarqué quelques disques d'une chanteuse, une alto d'après les titres, et je ne l'ai jamais entendue. Comment est-elle?

Je m'attendais bien à quelque réaction, mais rien d'aussi violent: le coup porta en pleine poitrine. L'homme pâlit, se tourna légèrement pour cacher son visage, et me répondit gravement:

— Vous voulez dire comment était-elle?

Avant même de terminer sa phrase, il faisait déjà mine de s'avancer vers l'escalier. Sentant la bonne prise, j'y allai au culot et lui lançai:

— Cela vous dérangerait si nous écoutions un morceau? Je suis un grand amateur de voix et serais curieux d'entendre celle-là.

Il s'arrêta net sur la première marche, et hésita. Lentement, il se tourna vers moi et d'un air étrange murmura tout bas:

— Cette voix fut celle d'un ange. Hélas! les anges n'ont pas de place sur terre... Il faut croire que leurs ailes délicates dérangent énormément...

Je me doutais que je ne serais pas déçu. Je m'attendais bien à un certain succès, mais avec ces mots il dépassait toutes mes espérances. J'étais sûr que cette maison cachait un lourd secret. Je jubilais, je n'avais plus qu'à laisser venir, j'allais savoir. J'esquissai un pas vers les disques pour

vaincre ses dernières résistances, et il s'avança vers moi :

— Puisque vous y tenez...

Il me dit de m'asseoir là, dans un fauteuil, et me demanda si j'aimais Brahms. Je hochai la tête pour acquiescer. Il plaça un disque et mit en route l'appareil; il resta planté debout juste à côté, les yeux levés vers le plafond, comme lorsqu'on veut s'empêcher de pleurer. Après quelques grésillements, j'entendis s'élever une voix très belle, une de ces voix exceptionnelles, un de ces timbres à la personnalité très particulière qui réussissent à vous donner l'impression d'entendre un morceau connu pour la première fois. Avec l'art de cette chanteuse, Brahms retrouvait ce caractère à la fois lourdement dramatique et si éthéré, contradiction que si peu de cantatrices savent rendre. J'avouerai que ce fut une des rares fois où j'appréciai des lieder de Brahms chantés par une femme. Était-ce préjugé de ma part? Je trouvais que seules les voix d'hommes et surtout les basses convenaient à son écriture. Mais là, avec cette tessiture, même dans les aigus les plus difficiles, je retrouvais cette gravité, ce sérieux, cette profondeur si philosophique, cette sonorité de violoncelle qui m'émouvait tant chez celui que j'aimais d'un amour tout particulier, car je le considérais comme le dernier des grands. "Le dernier des grands..." En écoutant cette voix, je réalisai que je prononçais ces mots à voix haute, et je les articulai comme s'il s'agissait du "Dernier des Mohicans". Cette pensée ne me fit pas sourire, elle m'attrista, et je laissais cette voix émouvante remuer en moi quelques pensées terribles.

Le quart d'heure que dura ce disque me parut comme quelques secondes, et comme un siècle. Si dramatique fut cet instant, que je n'en réalisai même pas la fin, remarquant à peine que le vieil homme venait de tourner le disque et était allé s'asseoir à côté, dans l'autre fauteuil. La voix chantait. Je me rendis compte qu'il pleurait. Ce fut la seule fois de ma vie où je vis un vieillard pleurer, et je ne connais rien de plus triste. Je ne fus pas surpris de sa réaction, car cette voix si belle, si grande, malgré les accents surannés de l'enregistrement m'avait complètement bouleversé, et je sentais en plus la présence d'un lourd secret. Bientôt le disque s'arrêta. Un silence pesant le prolongea. Je gardai la tête baissée, les yeux rivés sur les lattes du plancher. Je n'osais plus quitter des yeux un gros noeud dans le bois à côté de mon pied, de peur que disparaisse l'enchantement comme éclate une bulle de savon à peine effleurée.

Ce fut lui qui rompit le silence. Mon intuition ne m'avait pas trompé. Elle avait reconnu en cet homme des symptômes immanquables: le silence forcé de ceux qui ont trop à dire, l'inquiétude de ceux qui ont peur de ne

pas arriver à tout exprimer, l'angoisse de ceux qui appréhendent qu'on ne comprenne pas ce qu'ils se doivent de révéler, la terreur de ceux qui pensent ne pas pouvoir exprimer ni faire comprendre d'un seul coup tout ce qu'ils ont sur le cœur; ils sont ceux qu'effraie un rire, ceux qu'effraie une grimace, ceux qui craignent les mots, ceux qui craignent un seul mot, ceux dont l'esprit est si sensible qu'ils redoutent le moindre souffle de vent sur leur âme exacerbée... Le vieil homme se mit à parler, et je sus qu'il devait parler longtemps. Et il parla longtemps, longtemps... Il parla des hommes, et des choses... Il parla de la musique, et des mots... Il me décrivit le monde et voulut en rendre les moindres recoins... Il se mit à dépeindre les sentiments, ceux qu'on montre et ceux qu'on cache, ceux que l'on crie et ceux que l'on souffre, ceux que l'on prie, et ceux que l'on devrait cacher, et ceux que l'on devrait crier... Il pleura aussi sur les êtres, sur les arbres, sur l'histoire et les peuples, sur les sons et les couleurs... Il voulut en une seule fois donner à nouveau naissance au monde, à ce monde bizarre, si cruel et si beau, à celui qu'il est et à celui qu'il devrait être... Et il continua longtemps à parler, si longtemps, que je ne me rappelle plus quand il s'arrêta...

Je me réveillai le lendemain matin, j'étais toujours dans mon fauteuil, j'y avais passé la nuit, j'y avais dormi; lui se tenait là, toujours éveillé, désormais retourné à son silence. Quand il remarqua que je l'observais, il tenta en vain de m'adresser un sourire; ses lèvres retombèrent, il n'en avait guère la force, ou encore avait-il oublié. Il m'annonça qu'il avait déjà nourri et pansé mon cheval, ce dernier était prêt à reprendre la route. Ce furent ses derniers mots. Je ne réussis à prononcer d'autres paroles que pour lui dire adieu, et m'en allai, sans me retourner, poursuivant mon périple. Dehors, il pleuvait, en fines gouttelettes, et les collines au loin se teintaient du reflet de l'étain...

Dois-je raconter l'histoire de cet homme? Il doit être mort maintenant... Devrais-je répéter ce qu'il me narra? Est-ce vraiment la peine? Quel homme n'a pas à raconter quelque histoire sur les hommes?... Quel homme n'a pas à glorifier ses congénères ou à se plaindre d'eux?... Qui n'a pas dans sa propre vie les preuves irréfutables du sublime et du médiocre réunies en une espèce unique? en un même individu? en deux instants séparés seulement par une infime partie de temps?... Néanmoins je raconterai cette histoire, simplement parce que si je ne le fais pas, un doute subsistera toujours en mon esprit: sait-on vraiment si en celant quoique ce soit sur un homme, sa vie pourra, à cause de l'oubli, n'avoir

été que vaine et éphémère... Qui d'autre que l'homme peut être responsable pour l'homme? Pour cette raison, je tenterai de résumer l'essentiel de son histoire, ou tout au moins ce qu'il m'en raconta. J'essaierai de parler pour lui, comme si j'étais lui, car il n'est pas d'autre manière de raconter une histoire, ni de l'écouter, que comme si c'était la sienne.

— Je naquis dans ce petit hameau dont il ne reste maintenant que quelques maisons tristes et délabrées. Ma famille, comme celle des autres maisons, était à l'époque des fermiers vivant de manière prospère des produits de la terre. Ils travaillaient dur et se côtoyaient sans trop de problèmes; ils étaient heureux des efforts qu'ils offraient et de la terre généreuse qui les récompensait avec équité. Nous les enfants, nous nous rendions à l'école là-bas, au village, en carriole, tous les matins, jusqu'à l'âge de quinze ans. Chaque jour, avant de partir, nous nous levions très tôt et aidions aux vaches; le soir amenait aussi sa part de corvées, puis venait l'heure studieuse des devoirs, ici, dans le salon. Parfois, à la veillée, le grand-père nous racontait des histoires, et nous étions heureux, tous, de ce temps, qui n'en finissait pas. Et nous remerciions Dieu, chaque matin et chaque soir, et à chaque repas, pour ce monde toujours si égal à lui-même. Evidemment, nous connaissions des moments de tristesse, mais ils paraissaient si brefs qu'ils ne nous rendaient que plus heureux. Néanmoins le drame couvait, comme tout drame, là où on ne l'attend pas, là où on l'attend le moins...

Une petite fille habitait dans la maison à côté, elle était du même âge que moi. Elle était si jolie, avec ses petites nattes brunes, que déjà tout jeune, je ne me rappelle pas ne pas en avoir été amoureux, y compris à une époque où je ne savais pas encore ce que l'amour signifiait. Elle aussi m'aimait. Nous faisons tout ensemble, nous partageons tout, nos plaisirs et nos peines. Peu à peu, un de nos plus grands bonheurs devint chaque moment que nous passions avec mon père quand il s'asseyait avec nous, juste devant, sur le porche, et nous apprenait à chanter. Mon père adorait chanter. Il connaissait toutes sortes de chansons. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un avec un tel répertoire. On se demandait souvent où il avait bien pu aller les chercher, mais il lui suffisait d'entendre une seule fois une chanson pour qu'il la retînt. C'était un homme joyeux. Il nous en avait chantées certaines en nous faisant jurer de ne pas les répéter. Il nous en enseigna, des belles et des moins belles. Puis, comme nous commençons à bien chanter, nous fûmes choisis pour participer à la chorale de l'église. Bientôt, elle et moi devînmes les solistes, ceux que l'on sollicitait à toute occasion. Aucun mariage, aucun baptême, aucune fête ne se faisaient sans nous inviter; nous formions un si joli duo. Nous

tirâmes une petite gloire de cette renommée qui rapidement s'étendit aux villages des alentours.

Un instituteur en retraite qui vivait dans un village voisin entendit parler de nous. C'était un grand amateur de chant, assez âgé déjà à l'époque, et qui avait connu, disait-on, quelques succès comme chanteur quand il était jeune. Désormais, il s'occupait de former la voix de quelques enfants qu'il envoyait ensuite participer au concours annuel qui avait lieu chaque année en ville. Il nous prit avec lui, nous fit travailler plusieurs années, exception faite de la période où, à cause de ma mue, je dus m'arrêter quelque temps. Deux fois par semaine, nous prenions des leçons chez lui, et chaque jour, ensemble, elle et moi, nous répétions. Mais nous ne comprîmes jamais pourquoi il refusait de nous laisser participer au concours annuel; à chaque fois, nous étions furieux de cette injustice criante car nous étions les meilleurs, et à chaque fois, nous ne venions plus le voir pendant au moins quinze jours, puis nous finissions par revenir quand même car nous aimions trop chanter. Nous exigeons des explications sur sa décision, irrités que nous étions, lui demandant s'il trouvait que nous ne chantions pas assez bien, et il répondait invariablement:

— Patientez les enfants! Patientez! Si je vous laissais y aller, croyez-moi, un jour vous m'en voudriez.

En attendant, nous lui en voulions pour ce que nous nommions sa stupidité, et en grandissant, - l'âge, en ouvrant les yeux, ne permet pas toujours de saisir la vérité -, nous devînmes convaincus qu'il avait peur de perdre des élèves aussi brillants que nous. Comment expliquer autrement sa décision répétée d'envoyer aux concours des élèves que nous savions être beaucoup moins doués?

Le temps de la crise arriva. A cette époque, nous avions cessé depuis deux ans d'étudier, ayant dépassé l'âge où l'école prenait les élèves. Nous avions commencé l'un et l'autre à aider nos parents aux travaux de la ferme, et nous consacrons tout notre temps libre à chanter. Nous nous étions abonnés à des catalogues de disques vendus par correspondance, et nous faisons venir les enregistrements, puisque nos parents, à cause de notre insistance, nous avaient acheté un tourne-disque. Nous découvrîmes ainsi les joies de l'opéra, et plus que jamais, la musique classique nous enthousiasma pour le chant. Puis le moment arriva où nous parlâmes de nous fiancer officiellement, et nous pensâmes au mariage.

Un beau jour, nous décidâmes, puisque notre professeur ne voulait pas nous inscrire au concours, de voir si nous ne pouvions pas le faire nous-mêmes. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous nous rendîmes en ville, et nous gagnâmes évidemment chacun un premier prix. Le roi n'était

pas notre cousin. Un professeur de conservatoire, très étonné, vint nous voir après le concours et déclara qu'il voulait former ma fiancée. Elle lui répondit "peut-être", ensuite elle ajouta qu'elle et moi n'allions pas l'un sans l'autre. Il répondit "pourquoi pas?", et accepta de nous prendre en main.

Nos parents s'opposèrent à notre projet, nous demandant de quoi nous vivrions là-bas, et qui aiderait à la ferme ici. Evidemment, tout cela ne nous préoccupait absolument pas. Vaillants comme nous étions, nous trouverions bien un moyen de nous débrouiller, nous allions travailler pour vivre. Cela ne suffit pas à convaincre la famille. Rien n'y faisait. Aucun argument ne venait à bout de leurs réticences, surtout avec mon père, sans doute parce qu'il croyait que tout cela était de sa faute. Il me répétait sans cesse:

— Je chante, d'accord! Mais cela ne m'empêche pas de m'occuper de la ferme!

Comment pouvait-il comprendre? Je lui répondis que mon jeune frère terminait l'école cette année, et qu'il pourrait l'aider bientôt. Hélas, c'était un dialogue de sourds. Sans la permission parentale, nous fûmes forcés d'attendre l'année suivante, celle de notre majorité. Nous nous mariâmes alors à la sauvette, et partîmes rejoindre le professeur qui nous attendait toujours. Ce fut un drame complet, mais pas pour nous, nous étions décidés. Notre succès en ville fut fulgurant. Je dis "notre", mais ce ne fut pas tellement le mien, sinon celui de ma femme, car au bout de quelques années on la fit se produire dans tout le pays: les salles se l'arrachaient. Moi, on ne me confia que de petits rôles. Je ne pus m'y faire, et bientôt, à la fois un peu vexé, et par amour de ma femme - nous ne pouvions accepter d'être séparés le moins du monde - et du chant, je cessai de me produire afin de m'occuper d'elle et de sa carrière. Une grande artiste a tant besoin d'attention, et notre vie devenait tellement chaotique. Notre professeur était devenu notre agent, et il nous fit subir un train d'enfer, nous promenant aux quatre coins du pays. Puis ce fut aussi l'Europe, et le reste du monde. Partout ma femme était adulée, on ne voyait plus qu'elle, on n'entendait plus qu'elle, tous la voulaient, pour la voir et pour l'entendre. Elle était devenue la coqueluche de tous les critiques. Son emploi du temps était bouclé si longtemps à l'avance que c'en était absurde. Si cela avait été possible, on l'aurait réservée pour trente ou quarante ans de représentations.

Dix ans d'écoulèrent ainsi. Bellini, Verdi, Mozart étaient devenus notre monde; la beauté était notre univers, la vie infernale aussi. On avait à peine le temps d'ouvrir les valises qu'il fallait les refermer. Puis

un dimanche de décembre, je le revois comme si c'était hier, ma femme connut un léger problème: elle eut une petite laryngite. Elle ne voulut pas pour autant annuler sa tournée, et son impresario l'encouragea en ce sens, minimisant la portée de l'incident, soulignant l'importance des engagements prévus, lui rappelant sa carrière en plein essor. Elle insista donc, et en perdit pendant un certain temps l'usage de la voix. Elle en fut très déprimée, redoutant les conséquences, et tomba gravement malade, d'une double pneumonie. Elle s'en remit, certes, mais sa voix ne fut plus jamais la même. On consulta des docteurs, beaucoup de docteurs, les plus grands spécialistes. Le verdict était clair: sa voix avait été, trop jeune, trop surmenée. Sa maladie, pendant laquelle elle avait continué à chanter, n'avait fait qu'empirer le mal.

Ce fut terrible. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, cela se répéta partout, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. En un instant, le vide se fit autour de nous. Tous ces mêmes critiques qui s'agenouillaient pour la moindre entrevue glosèrent à qui mieux mieux pour savoir celui qui avait déjà décelé auparavant tel ou tel problème dans la voix de ma femme. Tous découvrirent alors que sa réputation avait été largement surfaite, et ils s'accusèrent mutuellement d'avoir encouragé un phénomène de cirque plutôt que de la véritable musique. Pour eux tous, il était depuis toujours évident qu'on avait beaucoup trop exigé de cette voix aux capacités limitées. Les plus philosophes déclarèrent qu'il était triste de voir que même par la beauté, on peut détruire. Toutes les portes claquèrent en même temps dans un vacarme assourdissant, comme si tous étaient si embarrassés de leurs salamalecs et de leurs courbettes. Même notre impresario vint nous dire adieu très rapidement, disant qu'il ne voyait plus trop à quoi désormais il pouvait nous servir, grommelant quelque chose à propos d'une rupture de contrat par défaut, puis il s'éclipsa. Nous nous retrouvâmes très rapidement sans amis ni personne. Ma femme en retomba malade. C'était la tuberculose. Nous partîmes à la montagne, en sanatorium. Elle mourut trois mois plus tard. Elle avait à peine dépassé la trentaine.

Je revins au village avec ma solitude pour toute compagne. Je me rappelai soudain que mon père était décédé deux ans auparavant, lors de la grande épidémie. La dépression aussi était passée, et tous étaient partis, sauf quelques vieux dont ma mère. Je m'installai avec elle et mes souvenirs. Au bout de quelques années, je devins le seul habitant vivant du hameau, et je m'y fixai, fuyant le monde où pouvaient exister tant de beauté et tant de vilénie. De considérer que le même animal avait pu être Beethoven ou Haydn, Rembrandt ou Shakespeare, et aussi bien être plus

bas que bête, cette pensée m'obsédait à tel point que je préférerais vivre caché, en compagnie de ceux que j'aurais choisis. Néanmoins, une fois par an, je vais à Vienne. C'est là qu'elle est enterrée. C'est dans cette ville qu'elle aurait aimé vivre, elle n'aurait jamais voulu revenir habiter ici, je le sais. Je vais la voir et je dépose quelques fleurs sur sa tombe pour l'anniversaire de sa mort. Au début, le gardien du cimetière prenait bien soin de sa tombe; c'était un mélomane, très fier de l'avoir dans son cimetière. Mais c'était il y a plus de quarante ans; il est mort maintenant, depuis longtemps...

Voilà ce que me raconta cet homme à propos de sa vie. Comme je l'ai déjà souligné, cela valait-il la peine de rapporter cette histoire? C'est seulement celle d'un homme qui, comme tant d'autres, s'était trouvé des raisons d'en vouloir aux autres hommes. Mais au moins ma conscience est-elle tranquille. D'ailleurs, je me rappelle cette phrase qu'il m'avait dite:

— L'homme... mais où donc la nature a-t-elle pu aller chercher une telle idée!...

Toute une journée, assis sur mon cheval, je ne pensais qu'à cela.



Le Rat-Philosophe

Je suis un rat. Je suis un beau rat, tout gris, gros et gras, bien nourri, d'une particulièrement belle prestance pour un rat, et j'ai une longue queue, fine, élégante, et légèrement recourbée à son extrémité. Je me trouve adorable, surtout quand je me dresse sur mes pattes de derrière, mes deux petites antérieures repliées devant moi, mon mignon museau rose levé vers le ciel afin de mieux sentir les odeurs qui parfument l'air ambiant. J'ai aussi deux yeux ronds, très vifs, noirs et rouges, que je tiens toujours à demi-fermés pour me doter d'un air sérieux; je les fais cligner de temps à autre quand quelque chose me dérange. Cela me procure une allure tout à fait intelligente, le regard se révélant un attribut fort important.

J'ai eu l'occasion de remarquer, tout au long de ma vie, qu'avec le seul regard, s'il est bien dirigé, on peut subjuguier un adversaire de manière aussi radicale, sinon plus, qu'avec la force physique. Combien de fois un adversaire pourtant plus costaud que moi, je fis reculer par mon simple regard! Nous les rats, nous ne sommes pas très corpulents, et la plupart des espèces auxquelles nous nous heurtons sont plus grosses que nous. Néanmoins, que ce soient les chiens, les chats, les hommes, et particulièrement les hommes, nous savons leur faire peur. De tous, les hommes sont certainement les plus bizarres: certains se mettent à crier, d'autres à gesticuler ou à fuir, et les plus extrémistes vont chercher des armes vingt fois plus grandes que nous pour se défendre d'on ne sait quel danger. Quand je pense qu'ils cultivent l'illusion que ce sont eux qui tiennent le haut du pavé! Il faut voir comment ils s'installent partout; toutefois, où ils s'installent, nous nous installons aussi...

Je soutiens une opinion sur la question. Peut-être que les hommes sont fort entreprenants, mais nous n'avons rien à leur envier dans ce domaine, au contraire. Nous sommes là où ils sont, et là où ils ne sont pas. Nous les suivons de près. Et combien de lieux ne délaissent-ils pas parce que nous les peuplons? Ils vont et viennent, s'impatronisent ici et là, emménagent un peu partout, s'installent où ils veulent, cependant nous, nous sommes toujours là, et, en fin de compte, nous serons les derniers locataires, - que dis-je, les derniers propriétaires -, tout en laissant les hommes construire pour nous.

Les hommes se croient invincibles, sauf quand ils nous rencontrent bien sûr; ils sont si naïfs... Nous disposons d'un atout déterminant qui leur manque: nous sommes doués d'une faculté d'adaptation infiniment supérieure à la leur. Le secret de la véritable intelligence. Nous étions là avant eux, nous en avons vécu beaucoup d'autres qu'eux, et nous resterons là après eux. Ils pensaient être les plus forts... Toujours la même rengaine, comme si le fait d'être le plus gros vous donnait automatiquement raison. Nous avons vu les hommes construire plus d'un édifice et les détruire, nous les aurons vu se détruire eux-mêmes, nous assisterons à leur fin, pour la simple et fatale raison qu'ils sont affectés de cette fâcheuse tendance à commettre un crucial péché d'omission: ils se croient éternels; en cela réside l'invincible avantage que nous détenons sur eux.

Nous ne sommes pas pressés, le temps joue pour nous; à la longue, nous serons les plus forts car nous serons les derniers. Cet important avantage en lequel réside notre puissance, comme je l'ai déjà dit, c'est notre faculté d'adaptation. Nous nous adaptons à tout, nous acceptons tout; nous sommes les marins qui flottent sur la mer au gré des vagues, les roseaux qui ploient l'échine selon les caprices du vent, les ascètes qui savent se contenter d'un rien et faire taire leurs besoins. Rien n'est inadmissible! Tout, pour nous, est acceptable... L'homme, lui, est très difficile; il veut ceci, il désire cela, et dès que les choses ne se passent plus comme il l'entend, il se met en colère: il tue, il brise, il se rend malade, il se détruit. Le pauvre! Il se met si facilement dans des états impossibles, parce qu'il prend ses désirs pour des réalités.

Nous sommes évidemment très différents. Nous savons prendre les choses comme elles viennent, nous pouvons vivre au jour le jour - carpe diem comme disaient les Anciens - et nous avons appris à tirer parti de toute situation. "Il y a du bon en tout" aiment répéter les sages. Nous les rats, nous ne connaissons pas le rêve, nous ne souffrons pas de fantasmes, nous ne pleurons pas sur les espoirs déçus, nous ne brûlons pas de la rage des désirs inassouvis et des envies frustrées. Nous vivons, nous croissons, nous sommes forts, nous survivons en toute occasion, nous avons les années pour nous, nous sommes sûrs de nous-mêmes... Nous ne sommes pas des excités, à l'instar des pauvres humains, et c'est pour cette raison que nous vaincrons. D'ailleurs, nous avons déjà vaincu, même si ces ridicules bipèdes sans plumes ne s'en rendent pas encore compte...

Comment pourraient-ils s'en rendre compte? Ils sont trop occupés à se poser des questions. Et s'ils ne passaient pas autant de temps à douter

inutilement, ils ne changeraient pas d'avis si souvent. J'ajouterais que s'ils se disputent tout le temps, c'est précisément pour cette raison: certains modifient leurs opinions, d'autres non, et les voilà qui se crêpent le chignon! Nous au contraire, notre cap est clair, jamais nous ne dérivons. Tout peut être bouleversé autour de nous, nous restons identiques à nous-mêmes, tous soudés comme un seul rat. Entre nous, nous pouvons nous faire confiance, puisque nous, nous ne changeons pas. Qu'y a-t-il de plus dangereux que le changement? On pense un jour connaître quelqu'un, on croit pouvoir se fier à lui, or le lendemain c'est une tout autre personne. Il est méconnaissable. C'est à cause du changement que les hommes se trompent: ils se trompent entre eux, et ils se trompent eux-mêmes...

Voilà ce que je vous aurais déclaré sans hésiter il n'y a encore pas si longtemps. Toutefois de l'eau a coulé sous les ponts, et comme on ne met jamais les pieds deux fois dans la même rivière, je ne suis plus le même... Laissez-moi vous raconter mon histoire personnelle. Peut-être cela me permettra-t-il, en revivant la séquence des événements, de comprendre un peu mieux ce qu'il m'arriva. Je vécus longtemps chez une famille d'hommes où j'appris beaucoup de choses. J'avais un trou dans le mur qui donnait directement dans leur salle à manger, et je venais souvent m'y installer, le soir, à l'heure du repas. J'appréciais énormément cet instant: j'adorais respirer les odeurs délicieuses des petits plats que l'on y servait, en attendant l'heure où je pourrais me régaler de ce qui était tombé sous la table.

Très souvent, il ne s'agissait que de miettes de pain, sauf si par bonheur on avait servi du chou-fleur ou d'autres plats que les enfants ne semblaient guère aimer, ce qui augmentait mes chances de trouver dans les coins des morceaux aussi conséquents que délicieux. La seule chose que je regrettais était qu'avant de jeter ces bouts sous la table, ils avaient hélas enlevé le gratin qui collait dessus; s'il est un mets que j'adore, c'est bien le gratin! Je devais souvent me contenter des quelques petites parcelles de fromage qui restaient collées au chou-fleur; heureusement, le légume s'était un peu imprégné de l'exquise saveur. Mon autre opportunité de festoyer était ces soirs où personne ne pensait à laver la vaisselle immédiatement, ou encore ceux où tous tentaient de s'esquiver après le repas en faisant comme si de rien n'était; alors je m'en donnais à cœur joie en grattant les bords du plat couverts de gruyère roussi et croustillant: un véritable festin. Sans compter les nombreux couverts et assiettes que je pouvais lécher à ma guise!

Dès que j'entendais le moindre cliquetis de fourchettes, je rappliquais à vive allure au bord de mon trou, sous le vaisselier, jouissant de mes deux oreilles de ce qui était une véritable musique. Néanmoins, il est une tout autre raison qui, au fur et à mesure, captiva de manière croissante mon intérêt, et fut, hélas, la cause de ma perte. Pour être rigoureux, il faut préciser la raison première du problème: j'étais anormalement curieux pour un rat. Ceci et ma présence assidue à chaque repas expliquent que je connus une passion grandissante pour les sempiternelles discussions qui s'élevaient autour de la table.

J'avais peu à peu appris à reconnaître les thèmes de prédilection de chacun. Le père, souvent rageur, s'intéressait à tout ce qui pouvait prouver que les hommes étaient sans exception des rapaces et des racleurs de boniments, ce qui sans difficulté renforça chez moi quelques préjugés pourtant déjà bien établis. La mère se tracassait beaucoup de savoir si l'on devait faire le ménage et raccommoder après la mort, s'il faisait beau au paradis, et si l'on pouvait y faire la sieste. Une des filles, l'aînée, espérait, tenace, que le chanteur dont elle raffolait se produirait en ville, se demandant si ses parents lui permettraient d'aller s'y pâmer, et si avec un peu de chance ce surhomme lui demanderait de l'épouser. Le plus vieux des garçons, quand il était là, car il était souvent absent, s'inquiétait principalement de savoir quand il pourrait retourner en pension. Celui-là avait un autre passe-temps, je l'y avais déjà surpris: dès qu'il en avait l'occasion il tâchait de rapiner n'importe quoi dans les poches de ses parents. C'était une honte, il se comportait comme un vulgaire rat d'hôtel! La plus petite des filles, très tentée par la méthode expérimentale, était préoccupée de voir si elle arriverait à tout renverser sur la table en arrachant la nappe d'un seul coup. Le benjamin, lui, se contentait d'observer cette frénésie avec de grands yeux perplexes, légèrement railleurs...

Durant le repas, les discussions allaient généralement bon train, tout le monde s'exprimant simultanément et bruyamment. Ce que je préférais par-dessus tout, était quand l'excitation s'amplifiait assez pour que les événements s'aggravent et tournent à la catastrophe, ce que l'on reconnaissait au fait que les assiettes s'envolaient et allaient s'écraser sur les murs. C'était pour moi une promesse de festin; j'étais certain que tout resterait en plan jusqu'au lendemain, y compris les assiettes et les plats à moitié pleins, le site étant abandonné en une débandade générale. Seule ombre au tableau, à chaque fois que ces explosions avaient lieu, j'en étais quitte pour attraper une bonne indigestion tellement les restes étaient copieux. Aussi ces jours-là, ayant en bon rat l'esprit solidaire, j'essayais d'en faire participer les copains.

Une fois que la petite famille allait ruminer sa colère ou épancher son chagrin, pour nous, je n'ai pas besoin de vous raconter quelle aubaine sensationnelle c'était, quelle orgie faramineuse s'organisait; on appelait ça le grand "ramassage". On mangeait et on buvait comme si c'était la fin du monde. On se roulait dans les plats, on se vautrait dans les assiettes, on se déguisait avec les serviettes, on essayait de s'asseoir dans les verres! Ce comportement est d'ailleurs fort inhabituel pour des rats, car nous ne sommes pas dotés d'un naturel rieur. Cependant, une fois grisés par la nourriture et le vin, notre imagination ne connaissait plus que le débordement. Nous avons même inventé un jeu qui consistait à tenter de se glisser à travers les ronds de serviette. Plus d'un d'entre nous resta souvent coincé dans ces nombreuses pîtreries. Ces festins ne se terminaient jamais sans que nous ne soyions tous plutôt éméchés; nous mettions un point d'honneur à ne jamais laisser la moindre goutte traîner dans les verres.

Quant à ces bagarres familiales, je m'étais efforcé de comprendre comment et pourquoi elles se déclenchaient; j'avoue n'avoir jamais réussi à en saisir le fondement ni la logique. C'est peut-être à cette époque que je commençai à être atteint de ce qui pour les rats est une maladie: le questionnement. Mais l'apparente incohérence de la chose ne pouvait simplement pas me laisser indifférent. Au début, en me posant des questions, mon but était d'ordre purement pragmatique. J'aurais aimé pouvoir prédire le déroulement particulier des affaires, car j'aurais eu le temps d'alerter mes copains afin qu'ils admirent le spectacle; comme l'escalade verbale ne durait jamais très longtemps, la température y montant très rapidement, il ne m'était jamais possible matériellement d'aller quérir les autres assez vite. Je les prévenais seulement une fois la tourmente passée, afin qu'ils puissent profiter de l'aubaine. Je décelais bien parfois une petite irritation ou une légère grogne préalable chez le père ou la mère, indice que je pris initialement comme symptôme avant-coureur, or ces sautes d'humeur pouvaient disparaître comme neige au soleil tout autant que déclencher l'orage. Je tâchai aussi d'étudier la possible correspondance entre ces éclats et les cycles lunaires, sans plus de succès. Je me résignais donc complètement à accepter le caractère incompréhensible de l'événement, trop heureux de toute façon pour m'en plaindre, chaque fois qu'il pouvait arriver.

Avec cette maison, j'avais déniché la meilleure des écoles pour m'initier à la compréhension des hommes; après de longs et studieux moments, j'en avais conclu que cette tâche était fort ardue. J'appris à découvrir ces

êtres fantasques, qui rient et pleurent pour un rien; ils en oublient qu'un rien est un rien, quoique souvent, peu de temps après, ils acceptent de reconnaître que ce rien n'était qu'un rien, ceci ne les empêchant pas de recommencer à pleurer ou à rire, cinq minutes plus tard ou la semaine suivante, à propos du même rien. Nous les rats, nous rions très rarement et nous ne pleurons presque jamais, et lorsque nous nous le permettons, ce doit être pour de légitimes et suffisantes raisons. Nous évitons naturellement l'excès, ayant l'esprit congénitalement sobre et contenu. A quoi sert de s'exciter devant quelque chose à manger, aussi succulent que ce soit? Il n'y a qu'à avaler, tout simplement.

Surtout, nous nous armons de principes auxquels nous ne dérogeons en aucun cas, contrairement aux humains; le fondement de cette morale se résume en cette règle inaliénable: nous ne battons jamais de fromages en Espagne. Ceci signifie qu'il faut s'abstenir de faire de ses caprices tout un fromage. Nous savons ce que nous savons, et si l'on ne peut pas voir quelque chose, lui marcher ou lui cracher dessus, la reniffler ou lui pisser dessus, ou encore s'asseoir dessus, et surtout si l'on ne peut pas l'avalier, elle n'existe absolument pas. Nous les rats, nous sommes les véritables sages, et je ne m'étonne guère qu'aucun de ces hommes à la pensée creuse n'ait réellement compris le dogme fondamental qui nous guide, le principe qui, avant quoi que ce soit, permet à tout membre de notre espèce d'ignorer le doute et de ne connaître que le comble de la satisfaction, ce qui pour nous incarne l'essentiel, celui du ventre: "Je panse donc je suis", voilà ce qui nous distingue du reste!

Hélas! toutes les bonnes choses, surtout les meilleures, subissent la fatalité de la fin. Toutes ces certitudes qui bercèrent ma plus tendre enfance, celles transmises de génération en génération depuis Rathusalem, s'écroulèrent pour moi en un seul jour. Tant de siècles avaient été nécessaires à les bâtir, tant d'années m'avaient été indispensables pour en saisir leur abyssale profondeur et leur immédiate vérité! Il me semble maintenant, que tel un fragile château de cartes, elles s'abattirent, pour ma conscience, en un seul coup de vent. En moins de temps qu'il n'en faut pour se le rappeler, mon existence fut bouleversée.

De notre tradition, comme tout bon rat, je ne connaissais que les certitudes d'Arastote, les impératifs d'Immanuel Krat, et les évidences de Desrates. Correctement éduqué, connaissant ce qu'il y avait à connaître, même à propos de mes incertitudes, j'étais certain. J'aimais contempler les quelques doutes permis, le soir, à la douce lumière d'une chandelle, avant de m'endormir. Les idées en général me procuraient la rassurante

impression que chaque chose était bien à sa place. C'est ainsi que mon sommeil, à l'image de ma vie, était rarement troublé. Etant un rat, j'étais ravi de moi-même, et de mes rationnelles ratiocinations... Par quel miracle ai-je pu un jour tourner le dos à cette omniprésente et sempiternelle tradition?

Tout d'abord, je découvris, en grignotant quelque vieux parchemin ramassé par hasard, - nous les rats, nous nous nourrissons véritablement des grands textes, c'est notre côté rat de bibliothèque -, l'antique philosophe Raton, et son merveilleux ouvrage sur le mythe de la cave. Ce sage était le disciple de la non moins émouvante Sotte Rate, penseur au discours révolutionnaire, que l'on avait nommée ainsi car elle aimait toujours à répéter qu'elle ne connaissait rien elle-même, qu'elle était ignorante, étant une sage-femme qui se contentait de faire accoucher les autres. Raton raconte qu'elle se disait réjouie des mignons petits rats, bien roses, joufflus et remplis de promesses qu'elle aidait à mettre au monde, participant à leur donner le jour; ceci la rendait radieuse. D'autres fois elle s'avouait fort déçue de voir tous ces monstres, ces avortons rabougris, ces embryons ratatinés, ces rachitiques bestioles à six pattes, trois queues et sans tête qui pouvaient émerger du bas-ventre de leur mère.

Ces deux grands rats avaient développé une nouvelle méthode de réflexion, qu'ils baptisèrent la "raïeutique". Cette forte ingénieuse pratique, très pédagogique et ravigotante, cherchait à faire découvrir à chacun la vérité, plutôt que de leur asséner, en radotant et rabâchant, des idées déjà toutes faites et ramollies qui ne réussissaient qu'à leur rapetisser l'esprit et à leur râper le cerveau. "Connais-toi toi-même", recommandait Raton, car aucune vérité n'est possible sans rabattre hors de son trou cet autre nous-même que nous sommes pourtant bien. Il voulait nous faire découvrir en notre intimité la plus profonde cet autre rat: le véritable, celui que nous devrions être. Nous ne pouvions pas réellement vivre sans un idéal, et celui qu'il nous enseigna fut ce mythe fondateur qu'il nommait "Le rat philosophe".

Cette découverte me renversa. Pour première conséquence je fus victime d'une aventure qui n'arrive jamais aux rats: je tombai amoureux. Celle qui provoqua la catastrophe en ravissant mon cœur fut une petite souris qui, égarée, était venue se réfugier par ici. Pour comprendre à quel point ce rarissime événement me chavira rapidement, il me faut expliquer que si les rats ne tombent pas amoureux, c'est qu'ils n'en ont guère besoin: beaucoup trop satisfaits d'eux-mêmes, ils se rassasient complètement de leur propre suffisance. Et si jamais ils devaient tomber amoureux, ce ne

serait certainement pas d'une souris. S'enticher ainsi d'un animal doué d'une nature aussi sensible et insécure représentait le comble du manque de sérieux.

Je ne maîtrisais plus ce qui m'arrivait... Néanmoins il fallait la voir, si ravissante que je faillis trépasser quand je la rencontrai. Son museau me séduisit particulièrement, plus gracieux que tout ce que j'avais jamais pu admirer. Le bout en était tout rose, de ce rose si tendre qu'il nous fait fondre, et elle portait joliment de petites moustaches aux poils si blancs et si fins qu'ils en devenaient presque transparents. J'aimais tant la regarder trotter sur ses frêles et menues pattes. Quand elle s'arrêtait, elle tendait ses minuscules oreilles pointues pour mieux écouter, et elle avait une manière tout à fait charmante de dresser sa queue effilée pour faire ses besoins.

J'étais sens dessus-dessous, j'étais bouleversé. Pour les autres rats, bien entendu, j'étais complètement ravagé. Ils se seraient bien moqués de moi si ce n'était qu'ils n'appréciaient pas trop de rire. Ils se contentaient de me pointer dédaigneusement de la queue en se renfrognant plus qu'à l'accoutumée. Hélas, cette charmante souris, qui refusa toujours de céder à mes avances qui lui paraissaient contre nature, finit par repartir trouver les siens. J'en fus abasourdi. Ma vie avait déjà été chamboulée, elle était dorénavant profondément ratiboisée. Je me mis à boire. Sérieusement. Je crois que je devins alcoolique. Mon existence entière avait basculé. Les autres rats me boudaient et ma souris avait disparu. Je me retrouvai seul. Je ne me reconnaissais plus...

Vivant ma folie jusqu'au bout, et ne pouvant tolérer cette solitude qui fait haïr la vie si elle est imposée et n'a pas été choisie, je retombai amoureux. Je pense que cette nouvelle passion ne constitua initialement rien d'autre qu'une tentative faiblement déguisée de suicide, car l'objet de mes désirs ne fut personne d'autre que la chatte de la maison. Tout d'abord, un peu timide, je la regardai de loin: parfois elle venait se réchauffer près de l'âtre, restant là en ronronnant doucement, et à d'autres moments elle dormait dans sa petite corbeille, toute pelotonnée sur elle-même. J'aurais tant voulu m'approcher d'elle et caresser de mon museau ses poils longs et soyeux d'un roux de feu qui me faisait rêver. Mais comment me serais-je présenté? Qu'aurais-je pu invoquer pour éviter qu'elle ne me croquât en une seule bouchée?

Quand on aime, on ne vit que d'espoir... Et cet espoir se lassant de la passive attente, aspirant à se nourrir de ces actes dangereux et téméraires dont la passion est insatiable, je décidai un jour de passer à l'action.

Toujours trop plein de prudence, à petits pas discrets, je m'aventurai vers elle pendant qu'elle dormait. J'avançais comme dans un songe, car de si près, je réalisai à quel point elle était grassouillette et séduisante. Je restais planté là, de longs moments, sans oser la toucher. Je recommençai, à plusieurs reprises cette périlleuse entreprise. Cela dura un certain temps, puis un beau jour, n'y tenant plus, je me frottai à elle, et elle se réveilla. Elle ouvrit un œil, puis comme un fauve bondit sur ses pattes. J'étais terrorisé. Elle me sauta dessus avant même que j'eusse le temps de réagir. Je crus ma dernière heure arrivée, et en un éclair ma vie se déroula devant mes yeux effarés. Elle hésita, je m'attendais au pire, et en un seul geste elle m'envoya rouler plus loin. J'étais un peu assommé; le temps que je reprenne mes esprits, elle bondissait à nouveau pour me rattraper.

J'étais psychologue, je compris rapidement qu'elle n'avait d'autre intention que de jouer avec moi. J'étais rassuré, cette chatte bien nourrie et repue ne montrait aucune velléité de vouloir me manger. Quand je la connus mieux, j'appris qu'elle préférerait de loin la viande déjà cuite et les petits plats cuisinés. Elle avait avec moi une seule envie: s'amuser. Ma frayeur passée, ce fut mon amour-propre qui fut froissé et meurtri, en réalisant que mon nouvel amour ne me prenait guère au sérieux. Pour elle, je ne restais qu'un simple jouet, une balle qui rebondissait à souhait. Follement épris, quoique dépité, j'acceptai cette déchéance qui m'humiliait. Je ne connaissais plus qu'un unique plaisir dans la vie, et il me faisait terriblement souffrir. Je n'attendais plus que ces moments où elle daignerait jouer avec moi, où elle aurait envie de m'envoyer rouler, de me pousser, de me tirer, de me faire rebondir, de me mordiller et de me griffer, de m'arracher quelques poils, de me soulever par la queue, de m'accabler de mille et une choses rabaissantes et vexantes que seul pouvait avec une telle grâce accepter un rat follement épris...

Je devais bientôt franchir une nouvelle étape dans mon existence désormais tissée d'aventures. Je n'avais encore rien vu. A force de rester avec la chatte, mon impitoyable amour, les membres de la famille commencèrent à me remarquer. Intrigués, ils finirent par m'inviter à dîner, sous la table bien sûr, avec Grisette, puisque j'appris qu'ainsi se nommait ma cruelle amie. Ils me trouvèrent joli, l'allure distinguée, et je devins un habitué. J'obtins désormais le droit de recevoir ma part de rogatons, bien que j'eusse fort à faire la plupart du temps pour empêcher Grisette de me les voler. Par bonheur, nous n'apprécions pas que les mêmes choses, sans quoi je serais vite devenu rachitique. Comme j'étais adopté,

on m'octroya un nom, on me baptisa Johnny, ce qui, je pense, me seyait parfaitement.

Je liai plus ample connaissance avec tout le monde. Le père me tint de grands discours destinés à me convaincre que les hommes ne valaient rien. Je n'osais lui rétorquer que n'importe quel rat savait déjà cela. J'avais très peur de vexer mon nouvel ami qui me paraissait si anxieux. La mère m'emmena un week-end à une retraite mystique où l'on mangea copieusement et où l'on dort beaucoup, ce qui me plut énormément. Je me promis d'y retourner souvent, et de me convertir à l'occasion. La fille aînée me laissa écouter dans sa chambre quelques disques: c'était une voix d'homme un peu geignarde, pleine de trémolos. Je m'aperçus qu'elle pleurait. Je ne compris pas très bien ce qui lui faisait mal, mais très respectueux, n'osant rien dire, j'écoutais jusqu'au bout, poliment.

Le grand garçon me mit en cage pour m'emmener en pension. J'acceptai une fois, sans pour autant me déclarer prêt à recommencer. Pourtant, j'aurais bien voulu l'aider, car j'avais remarqué que ce qui pour moi avait été une balade forcée avait été pour lui une opération très rentable. L'autre fille, elle, voulait sans cesse me tirer les moustaches pour voir si cela tenait, ce qui, cela va sans dire, m'énervait passablement. Quant au dernier, il m'observait longuement; je pense que pour lui je n'étais qu'une folie de plus dans cette famille déjà bien chaotique. Chacun tenait absolument à me raconter ses petites histoires. Au fur et à mesure, comme on remarqua mon tempérament très discret, on prit confiance, et on me révéla des secrets qui souvent m'embarrassaient.

Je profitais de cette nouvelle situation de confident et conseiller pour tenter d'éclairer ma famille d'adoption. Je leur parlai du grand Raton et de son rat philosophe. Je ne suis pas sûr qu'ils comprissent, je n'en étais pas non plus très certain pour moi-même. Il est vrai que l'amour céleste prôné par ce sage ne s'avérait guère une méthode facile à vivre, nonobstant tout le désir que l'on pouvait en avoir et le sublime bonheur que l'on en tirait. Pourtant, je devenais un rat heureux, comblé, malgré les diverses contrariétés. Que voulez-vous! ici bas, rien n'est parfait! l'imprévisible constitue la nature même des choses. Voilà ce que m'apprenait à mes dépens ma vie mouvementée, ce que n'allait pas tarder à me confirmer une fois de plus l'épopée dans laquelle j'étais désormais plongé.

Des messieurs pleins d'autorité débarquèrent un jour chez nous, bien habillés et très sûrs d'eux-mêmes. Ils regardèrent partout, écrivirent des tas de choses, posèrent beaucoup de questions. Ils envoyèrent quantités de lettres. Finalement, l'une d'elles révéla le véritable pourquoi de cette

visite. La maison devait être détruite, la famille devait déménager. “Elle est insalubre” affirmaient-ils, d’après ce que le père lut à haute voix, “il y a même des rats!”

— Les salauds, s’écria-t-il avec colère, ce n’est qu’une excuse! Tout ça c’est pour pouvoir spéculer sur les terrains!

La famille fut donc expropriée, on lui avait trouvé un appartement tout neuf, en lointaine banlieue, “un véritable clapier” déclara le père. Ils se préparèrent à partir. Ils voulurent nous emmener, Grisette et moi, or ils apprirent que là où ils se rendaient, les rats étaient formellement interdits. Ils déménagèrent en promettant que nous nous reverrions.

Nos adieux furent émouvants.

— Où vas-tu aller? me demandèrent-ils tous.

Je ne savais pas. Je donnais à chacun un petit coup de museau. A mon amour impossible de chatte, j’envoyais un petit coup de langue; elle me le rendit en versant une larme, et d’un petit coup de patte elle m’envoya rouler.

Je restai seul. Je ne voulais plus retourner chez les rats. Ceux-là, qui ne savent ni rire ni pleurer, ils n’étaient plus les miens. J’étais triste, toutefois je n’avais aucun regret. J’avais appris à aimer. J’avais appris à risquer. J’avais connu la passion. J’avais appris à me tromper. Quoi qu’il en soit, la vie pouvait venir, j’étais prêt à l’embrasser. C’était la seule certitude qui me restait...





Kane '94

Le rêve

Encore une fois je me réveille, angoissé, couvert de sueur, dans un état de fébrilité extrême. Toujours le même rêve, le même cauchemar, il revient, encore, et encore, et je ne le comprends toujours pas... Que tente-t-il de me dire? J'enjambe des clôtures, je gravis de petits murets, j'avance sans cesse, je trébuche et me relève; je cherche quelque chose, sans doute une maison; qu'en sais-je? L'image en est bien trop floue. J'ignore où je suis, pourtant j'ai vaguement l'impression de savoir où je vais. Pourquoi est-ce que je ne passe pas par la rue? Qu'est-ce que je fuis comme un voleur en traversant les jardins au lieu de passer par-devant, ce qui semblerait plus normal, plus facile? Par qui ai-je peur d'être vu? Je suis inquiet; je risque d'avoir des ennuis avec certains habitants, mécontents que je m'introduise subrepticement chez eux. En outre, qui sont-ils? Ils ne disent rien, et je ne vois jamais personne...

En fait, j'ai le sentiment très net qu'il n'y a personne. Personne ne m'a vu, personne ne me regarde, personne n'est là. Je progresse toujours, difficilement, il faut sans relâche grimper et franchir des obstacles, je doute de tout, je ne reconnais rien. Pourtant, quelque intuition me force à continuer, un faible souvenir, un douloureux pressentiment, peut-être une douce illusion... J'ai besoin d'y aller, je ne peux pas m'en empêcher... Je suis convaincu que si je n'y vais pas, quelque chose de terrible m'arrivera... Dès que la simple idée de ne pas y aller m'effleure, quelque chose de terrible m'arrive: une étouffante inquiétude m'étreint... Alors j'avance...

Bientôt, de lointains souvenirs s'éveillent, je reconnais quelques détails: un bassin, une haie, un massif... C'est là, c'est bien là que je voulais me rendre. Elle a surgi, au détour d'une rangée d'arbres, et tout à coup je la revois... Quelques instants plus tôt, je me trouvais au milieu de nulle part, maintenant je sais où je suis. Je sais où je suis; c'est à cause de l'impression de grande familiarité que m'inspire ce lieu, ce qui me change de ces endroits où je déambule depuis tout à l'heure. Mais en réalité, j'ignore toujours autant où je suis. Simplement je reconnais cet endroit, je sais que je le connais tout en ignorant ce qu'il est... Comme

c'est étrange de ressentir une aussi forte intimité avec un lieu sans pouvoir dire ce qu'il est! Est-ce cela l'habitude, quand on est tellement sûr de quelque chose, sans pourtant arriver à le définir?... Toutefois ai-je besoin d'identifier ce qu'est une partie de mon corps pour que, si l'on tente de me l'arracher, cela me fasse terriblement souffrir? Cette image me vient en tête car cet emplacement où je suis arrivé, il fait partie de moi. Oh combien fait-il partie de moi! c'est lui que je cherche depuis des heures, à chaque fois, sans savoir pour autant ce qu'il est...

Je me pose beaucoup de questions, tant de questions, qui fusent en même temps, toutes simultanément... Je ne les formule même pas ces questions, elles sont tressées en un réseau aux mailles tellement serrées qu'on ne saurait les distinguer; elles forment une masse abrupte, un lourd sentiment, quelque pensée dont je ressens péniblement l'énorme poids en une seule fois, en une seule angoisse. Et encore moins que je n'arrive à discerner les questions, bien que je sois accablé de leur proche et pénible présence, de leur étouffante haleine, je ne peux y répondre. Si souvent les hommes prétendent répondre à des questions dont le sens ne les a pas même effleurés... Serait-ce de ma faute? Est-ce moi qui refuse de comprendre? Comment pourrais-je appréhender ce qui m'est tellement pénible? Je suis bien trop inquiet pour savoir, ou pour vouloir. Quel est cet endroit? Pourquoi y suis-je? Je ne peux répondre que par mon ignorance. Le seul fait dont je sois conscient est qu'il m'attire, me fascine, me plaît, me rend heureux; alors pourquoi ma présence ici me serre un tel nœud dans les entrailles?

Je lève mon regard vers ce qui fut une grande et noble demeure; je contemple ce jardin qui l'entoure, depuis longtemps abandonné à la confusion d'une végétation agressive. Les yeux grands ouverts, je bois la moindre parcelle de lumière que chaque brique me renvoie. J'aimerais trouver cela sublime, mais l'est-ce vraiment? Un doute grave et sournois s'insinue et m'envahit. Elle ne peut pas ne pas être belle, ce n'est pas possible, je suis certain qu'elle est belle. Je la connais cette maison, autrement je ne l'aurais pas retrouvée sans savoir où j'étais ni où j'allais. Existe-t-il une preuve aussi irréfutable de notre intimité? Alors qui désirerait nous convaincre de sa laideur? Quels sont ces yeux prétentieux qui oseraient nous mentir?

Pourtant, je vois ce que je vois. Les herbes folles ont envahi la place. Les ronces, le jaune, le vieux et la grisaille, paraissent s'être installés pour l'éternité. Des restes de pluie emplissent le fond du bassin de pierre, et à la surface de l'eau, une indéfinissable végétation baigne au milieu d'une sorte de verte pourriture, couvrant tout autant les bords que ces formes

sculptées qui firent jadis la fierté d'un artisan inspiré. Le chérubin qui surplombe la fontaine a perdu sa tête aux cheveux bouclés, elle pend misérablement entre ses deux ailes, et on ne sait ni pourquoi ni comment elle tient. Au milieu des ronces qui ont envahi le jardin, surgissent un peu partout de grandes plantes au chef blanc et cotonneux, de celles qui ont l'air de pousser partout, et d'être le fruit de l'abandon.

Ce qui m'attriste le plus, c'est encore la maison elle-même, où mille ombres ressurgissent d'une autre époque, lorsque je la regarde avec les yeux d'un présent mélancolique et chargé de regrets. Même si je le voulais, l'effritement du temps ne pourrait me faire oublier comment, avec l'élan fougueux de la jeunesse, j'arrivais toujours ici le cœur battant, rayonnant de bonheur à l'idée de pénétrer dans ces grandes pièces lumineuses, si nombreuses et si diverses, et de respirer, émerveillé, sous ces plafonds si élevés qu'on en distinguait à peine les détails des moulures. Les tapis, les tentures, les fenêtres à petits carreaux, les tableaux, les meubles anciens et mes prunelles ébahies, tout conspirait en ce temps pour composer à partir de cette demeure une sorte de paradis sur terre, l'autre du bonheur. Et de trouver ces vitres brisées, ces volets arrachés, ces tuiles jonchant le sol, toutes ces marques profondes de la passive destruction du temps, du renoncement et de la dérive, me désole, me consterne.

Que faire? Devrais-je la trouver belle et partir, partir pour ne plus jamais revenir, afin de conserver en mon cœur des images que je ne pourrais pas remplacer, ou devrais-je rester, tenter de voir, de toucher, de sentir, essayant de retrouver la preuve, ou tout au moins la trace du passé? L'homme a certes du mal à persévérer, mais il faut encore plus de courage parfois, pour pouvoir abandonner... Je me souviens maintenant... Lorsque je me trouvais là, il y a bien longtemps, le courage n'était pas une réalité qui avait besoin d'exister; le simple désir, invincible, celui qui ne connaît guère de bornes, sinon l'impossible, et encore à peine, m'animait... Pour l'instant, il n'y a plus que ces effluves chargés qui, de mon for intérieur, remontent, charriant derrière eux tout le poids des années, celles qui avaient vécu, celles qui avaient été oubliées...

D'habitude, mon rêve s'arrête ici. Aujourd'hui, lassé de cette fin qui s'ignore, que je dorme ou que je m'éveille j'ai décidé de passer outre, et de vivre jusqu'au bout, comme si pouvait exister - le désir de croire nous joue parfois des tours qui bouleversent toute réalité - ce rêve devenu pour moi l'attrait d'une vie dont m'obsède et m'attire le caractère inéluctablement dépassé. Triste, angoissé mais heureux, je tente pour la première fois de me rapprocher, de transgresser l'interdit, car le désir

de toucher l'emporte sur le pacte établi entre la naïveté et une mémoire défaillante.

A peine avais-je ébauché cette volonté que mon cœur se mit à battre très fort: j'avais entendu du bruit, quelque chose avait bougé, et j'entendais distinctement des pas. Quelqu'un devait s'approcher. Qui est-ce? me demandai-je affolé, tout en débattant encore, une ultime fois, s'il n'eût pas valu mieux fuir. Peut-être cette témérité allait-elle éternellement interdire à ma conscience troublée toute future tranquillité... Ma volonté se raidissait devant cet effort qui l'assaillait, et elle répandait le froid de sa détermination à travers mon esprit. Quel drôle de pas! remarquai-je, ayant osé tendre à nouveau l'oreille, on dirait celui d'un enfant. Bientôt, je ne connus plus ni doute ni crainte à ce sujet, car un gros chien arriva, tout jaune et bouffi; son corps informe se terminait par une petite queue qui avait dû être coupée, ce qui ne l'empêchait pas de frétiller lentement de son moignon. D'ailleurs, tout chez ce chien était lent, il paraissait si vieux, que même si l'on en avait ressenti l'envie, - son pelage pouilleux repoussait même le regard -, on n'aurait jamais osé le caresser, de peur de le voir s'affaïsser au simple contact de nos doigts. Il se hasarda à aboyer, aucun son ne sortit de sa gorge. Cela m'attrista de le voir persévérer en cet effort presque surhumain, mais au bout de quelques essais, - chaque tentative soulevait tout son corps d'un sursaut douloureux -, on entendit finalement une voix assez caverneuse qui, avec un sursaut d'énergie, entamait un vague jappement au son plutôt défait...

J'avais envie de rire au spectacle de ce pauvre animal; seule me retenait l'envie d'avoir pitié d'un être misérable qui continuait à vivre dans une telle décrépitude, quand tous mes sentiments furent envahis par la stupéfaction. Avec un léger retard, je recevais la très nette et bizarre impression de comprendre ce que ce chien me manifestait. J'avais beau être dans un rêve, je me pinçai pour vérifier que mon imagination n'avait pas débordé. Sur le coup de la surprise, trop pantois, je n'entrepris pas de réfléchir à ce qu'il me communiquait, je restais pour cela bien trop pantois. J'étais coincé au simple stade de me demander comment cela se pouvait, si j'avais bien affaire à la réalité. Je me sentis tout à fait ridicule, quand, sous l'effet du choc, malgré moi, je me vis regarder ce chien droit dans les yeux, pointer d'un doigt incertain sa gueule, et l'interroger, presque suppliant, très intimidé, bafouillant un peu:

— Répète ce que tu viens de me dire... C'est bien toi qui as parlé?... C'est bien toi?... Répète ce que tu viens de me dire si c'est toi!...

Le chien aboya, il aboya encore deux ou trois fois, d'une voix toujours enrouée, cependant un peu plus assurée. Cela devait faire longtemps qu'il

n'avait pas aboyé. Il aboyait, et mon ouïe percevait bien qu'il aboyait, mais aussi surpris que je fusse, par un mystérieux phénomène, de ceux dont recèle tant la nature, mon esprit appréhendait clairement ce qu'il me signifiait.

Oh combien les énigmes du monde sont ignorées, dans toute leur immensité, et dans celle infiniment supérieure de ceux qui les engendrent! pensai-je, ne reculant jamais devant quelque grandiloquente remarque, comment peut-on jamais s'imaginer en avoir épuisé les secrètes arcanes? Comment peut-on jamais connaître l'absurde sentiment d'être le moins blâmé? Par quel miracle arrivais-je maintenant à saisir le langage canidé? Avait-on jamais soupçonné, dans les mythes les plus extravagants, que les chiens pouvaient penser et parler...

Je dus à ce moment-là me sentir dans la peau de ces premiers européens qui, entendant les Chinois, se demandèrent comment, avec des sons si étranges, on pouvait exprimer une quelconque idée. De plus, ici, c'était un chien que j'avais devant moi, et je n'en finissais pas, la bouche grande ouverte, de m'émerveiller...

— Que cherches-tu par ici? me demanda la bête à la queue coupée.

Visiblement il commençait à s'impatienter de me voir là, bouche bée, planté comme un piquet, l'observant comme s'il fût quelque griffon échappé d'une mythologie oubliée. Comme je ne répondais toujours pas, l'animal au pelage disparate recommença à me questionner:

— Es-tu un autre de ces touristes égarés qui errent sans but dans le pèlerinage sinueux du souvenir? prononça-t-il doctement.

Je tiquai, car je commençai à soupçonner qu'il se fichait de moi.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, répondis-je avec prudence en langage humain, le seul que je pusse articuler en toute confiance.

La bête parut comprendre, elle pencha légèrement la tête sur le côté, l'air de commenter:

— Tiens, en voilà encore un qui fait semblant de n'avoir rien compris. Tous les mêmes! Ils me prennent vraiment pour une bourrique...

Je sursautai une nouvelle fois: je venais de réaliser que non seulement je comprenais ce que ce chien me jappait, mais en plus je saisissais ce qu'il pensait. Non seulement ce chien savait s'exprimer et pouvait penser, mais encore il était télépathe. Il devait quand même préférer japper, pour la forme, car j'entendis à nouveau le son de sa voix:

— Que crois-tu venir faire par ici? Que crois-tu chercher mon brave? reprit-il d'un ton nettement condescendant, ce qui, je dois l'avouer, me vexa un tantinet.

— Je ne sais pas! Je suis un homme qui creuse et qui cherche! répondis-je pompeusement, afin de lui montrer qui j'étais, et de rattraper ma mine jusque-là déconfit.

— Eh bien moi, je suis un chien qui a déjà trouvé, et qui n'aime pas trop être dérangé, particulièrement à l'heure de la sieste!

— Je suis déçu par les hommes..., m'écriai-je.

Emporté par mon élan, je n'avais plus qu'à bluffer; j'avais souvent noté que cette répartie produisait un réel effet sur mes interlocuteurs. Lui sembla en avoir entendu beaucoup d'autres, car il ne se départit pas de son flegme et répondit avec une légère irritation affectée:

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, je suis un chien; alors vous savez, les problèmes existentiels des hommes, je vois ça de très loin... Evidemment, je me rends bien compte qu'il y a quelque chose, parce que les rares pékins qui passent par ici ont tous ce symptôme en commun. Et par la présomption habituelle des hommes à propos de l'amitié qui nous lie, - à mon goût très surfaite, elle se pratique un peu trop à sens unique -, ils supposent qu'étant un chien, je ne peux que m'intéresser à leurs ridicules problèmes humains. Il ne leur viendrait pas à l'esprit qu'en ces lieux, leurs petites pratiques habituelles et médiocres ne sont guère de mise, elles ne représentent que très peu d'intérêt.

— Justement, où sommes-nous? me hasardai-je, trop intrigué pour résister à le questionner.

C'était le cri du cœur.

— J'allais vous poser la même question, fit-il goguenard.

— C'est vous qui habitez ici, pas moi!

— Peut-être, mais n'est-ce pas vous qui désiriez tant et cherchiez si ardemment cet endroit?

— Oui, en effet.

— Vous vouliez bien y venir?

— Sans doute.

— Et vous prétendez me raconter que vous ne savez pas où vous brûliez tant d'aller!

— C'est-à-dire...

— Vous êtes tous pareils, vous ne voulez jamais regarder les choses en face. "Je suis celui qui fuis": voilà votre devise.

— Et qui es-tu, toi, pour oser me parler ainsi?

— Je suis le chien de l'oubli, le gardien de ces lieux!

— Le gardien! Dis-moi, qu'y a-t-il à garder ici? Peut-on même entrer dans cette maison en ruine?

— Entrer! Quelle drôle d'idée...

Le chien fut pris d'un fou rire. C'était un ricanement étrange, d'un son rauque, qui secouait son corps tout entier, comme une espèce de spasme lent et convulsif; ceci dura un certain temps, il semblait ne plus pouvoir s'arrêter.

— Pourquoi ris-tu comme cela?

J'étais énervé de le voir se plier en quatre aussi bêtement.

— Comme s'il n'y avait pas de quoi rire... Ta naïveté dépasse tout ce que j'avais pu rencontrer jusqu'à présent. Et tu voudrais entrer dans quoi?

— Là, dans cette maison, je me rappelle y être souvent venu quand j'étais adolescent .

— Et tu désirerais y entrer?

— Bien sûr .

— Y entrer... Et pour quoi faire?

— Mais pour voir.

— Voir quoi?

— Pour voir l'intérieur, même si je suis sûr, hélas, que tout a bien changé .

— Il n'y a pas d'intérieur!

— Que racontes-tu? C'est absurde! Je te répète que je suis souvent venu ici quand j'étais plus jeune .

— Ne comprends-tu pas que tous, vous y êtes venus lorsque vous étiez enfant, adolescent, ou je ne sais quoi. Tous, vous y avez joué, grandi, pleuré, ri, aimé, haï, espéré et désespéré, et quoi d'autre encore... Tous, vous avez fait ça ici, sans exception... Tous, vous vous y êtes fait langer, consoler, et tous, vous êtes là, à gémir sur votre nostalgie d'images d'Epinal.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis!

— C'est ça, tu ne comprends pas, pas plus que tu ne comprends qu'ici il n'y a pas d'intérieur... Ne saisis-tu pas que cette maison n'est pas une maison, c'est une représentation, une photo, une illusion, une carte postale, tout ce que tu veux! Il n'y a pas plus d'intérieur ici que sur une peinture...

— Et que vois-je alors?

— Mon pauvre, tu vois ce que tu veux...

— Et toi, qui peux-tu bien être?

— Moi, je suis aussi ce que tu veux.

— Comment t'appelle-t-on, tu as bien un nom?

— On me nomme parfois le chien des souvenirs passés.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je protège le souvenir, je suis le gardien de la mémoire, je détiens les clefs de l'oubli.

— Je comprends de moins en moins ce que tu me racontes, ce qui se passe ici... Comment es-tu arrivé là?

— Comment je suis arrivé là... Il y a bien longtemps que je n'en ai parlé à personne. C'est une longue histoire... Si elle t'intéresse vraiment, laisse-moi te la raconter.

Le début en remonte à fort longtemps, à un âge reculé, à une époque qui n'a plus rien à voir avec maintenant. Figure-toi qu'en ce temps-là, tout le monde savait tout; on n'oubliait jamais rien. A priori, on pourrait croire que cela rendait les hommes heureux de tout savoir et de tout se rappeler, or en fait la vie était horrible. La raison en est que le temps lui non plus n'oublie rien; il ne laisse rien passer, et au fur et à mesure, tout se détruisait, s'usant et s'effritant. Et comme les hommes se souvenaient de tout, chaque fois qu'ils souhaitaient revenir en arrière, ils s'apercevaient que le temps était passé par là; il avait tout dévasté.

Une grande dépression, un pessimisme profond commença à régner de ce fait sur le royaume des humains. Ils se rendaient compte que rien de ce qu'ils avaient pu faire ne pouvait se conserver; tout n'était qu'éphémère et passager. Plus le temps avançait, plus les hommes étaient déçus de leur passé, tant et si bien qu'ils finirent par n'attribuer au futur aucune importance, puisque de toute façon l'avenir ne finirait par devenir que du passé, et en conséquence ne pourrait que se détériorer. Ils réalisaient que le temps avait un effet impitoyable, car tel Attila, il ne laissait rien que de la poussière sur son passage. Malgré le peu d'attention qu'ils prêtent aux affaires terrestres, devant cette situation dramatique, les dieux commencèrent à s'inquiéter; ils se demandèrent ce qui arrivait aux hommes. Les pauvres humains se traînaient, telles des âmes en peine, ils ne faisaient plus rien, ne bâtissaient plus rien, ne peignaient plus rien, n'écrivaient plus rien. Bientôt, ils cessèrent même de se reproduire, ils ne firent plus d'enfants, et la population du monde commença dangereusement à s'amenuiser.

Finalement, les habitants de l'Olympe tinrent une grande réunion au sommet, là-haut dans le ciel, mais ils ne surent décider comment agir. Ils se heurtaient à un sérieux obstacle: il leur était impossible de changer le cours des choses dans cet espace terrestre où le temps était le maître absolu. Ils prirent conscience pour la première fois de l'incourtournable puissance du devenir. Que pouvaient-ils donc accomplir pour enrayer cette terrible catastrophe? S'ils n'intervenaient pas rapidement, il n'y

aurait plus personne pour leur adresser des prières et des offrandes, et Dieu sait que les dieux sont friands de ce genre de présents!

Pendant que tous les dieux attristés et ennuyés se penchaient gravement sur ce problème, il en était un qui faisait exception, qui continuait à aller de l'un à l'autre de ses collègues en riant, plaisantant, tapant sur les épaules de l'un, bousculant l'autre, pirouettant, cabriolant et culbutant dans le ciel, bondissant et jouant à saute-mouton au-dessus des nuages. Les autres s'irritèrent énormément de le voir agir ainsi, le jugeant d'une impardonnable inconscience. Mais le roi des dieux, nommé souverain car de tous le plus sage, réfléchit, et pensa, en désespoir de cause, que ce dieu au comportement étrange détenait peut-être quelque vérité à leur enseigner. Il le fit venir près de lui, et le questionna:

— D'où te vient cette grande gaieté?

Le roi à la grande barbe avait parlé d'un ton empreint d'une lourde gravité.

— Du vin! répondit le dieu à la face rougeaude et hilare.

— Et pourquoi le vin te rendrait-il si heureux?

— Pourquoi? C'est très simple Votre Majesté: il nous fait oublier!

— Et cet oubli, comment fonctionne-t-il?

— Élémentaire! Les choses qui nous déplaisent, on décide de ne plus les savoir, et nous pouvons être heureux en choisissant ce dont nous voulons nous rappeler. C'est comme lorsque nous partons en voyage et que nous en ramenons quelque objet qui nous a beaucoup plu: il restera uniquement le souvenir, tous les petits ennuis auront, eux, disparu. Les choses nous paraissent tellement plus belles, quand tout ce qui nous déplaît a disparu de notre esprit.

— N'y a-t-il aucun inconvénient à cette étrange opération?

Le roi s'inquiétait, car il connaissait le comportement imprévisible et chaotique de ce dieu qui se noyait sans cesse dans son ivresse; il redoutait les conséquences de cette cure miracle, tout ne devant pas en devenir si rose et si parfait.

— Honnêtement, il y a bien un petit hic...

— Lequel?

— Le problème est que dans le cerveau, mécanique fort subtile, les pensées sont soudées ensemble, si bien que si l'on décide d'oublier certaines choses, des pans entiers de la connaissance disparaissent. C'est au point que si l'on préfère oublier un bon nombre d'idées, la vie pourra paraître merveilleuse, mais on commencera à rencontrer beaucoup de difficultés à se rappeler quoi que ce soit, et alors...

Le roi des dieux recula avec horreur devant une conséquence aussi

atroce, qui aboutirait à la disparition de nombreuses connaissances antérieures. S'il prenait une telle décision d'accorder l'oubli aux hommes, ces derniers pourraient méconnaître tant de vérités importantes... et s'ils finissaient par oublier les dieux?... Néanmoins, laissant tomber un regard plein de compassion sur les humains, et contemplant la situation dramatique dans laquelle ils étaient plongés, il décida qu'après tout, il pouvait prendre ce risque; n'importe quoi valait mieux que cette situation impossible...

C'est à ce moment-là que Zeus pensa à moi.

— Dites-moi, lança-t-il aux dieux assemblés, cet oubli, cela me rappelle quelque chose... Et oui! c'est cela! s'écria-t-il, Epiméthée! qu'on me l'amène ici tout de suite!

— Dis-moi, me demanda-t-il quand je me présentai devant lui, c'est bien toi qui avais oublié les hommes, quand je t'avais chargé de partager tous les attributs de la nature entre les êtres vivants?

— Oui, Sire, c'est moi...

Je n'étais guère fier quand on me rappelait cette triste péripétie de mon passé.

— C'est bien à cause de toi que pour rattraper ton oubli, ton frère Prométhée, pour aider les hommes, a osé voler le feu des dieux pour l'emporter sur terre, et fut pour cela sévèrement puni?

— Oui, Sire.

J'étais de plus en plus mal à l'aise.

— Eh bien, tout comme ton frère fut condamné pour sa désobéissance, tu le seras pour ton oubli. Tu seras transformé en chien, tu apporteras l'oubli aux hommes, tu seras le gardien de la mémoire. La démesure que ton frère a amenée aux hommes par la lumière et la connaissance, tu la tempéreras par l'obscurité et l'oubli. Tout comme ton frère a voulu rattraper ton erreur, tu répareras les dommages qu'aura causés ton frère. Désormais, vous serez inséparables dans l'esprit des hommes...

— Je ne comprends pas très bien, Sire.

— Prométhée a procuré aux humains cette conscience qui les fait souffrir, tu leur offriras l'oubli qui soulage. Il faut espérer qu'ils oublieront les idées déplaisantes, et qu'ils ne se rappelleront que les bonnes. Pour cela, tu leur fabriqueras des souvenirs, tu les empêcheras de s'approcher trop près de la vérité afin qu'ils conservent l'illusion qui rassure et l'espoir qui fait vivre. Tu devras les rendre heureux. Pour cette raison, comme il te faudra vivre sur terre, tu prendras la forme d'un chien: étant le gardien de la mémoire, celui qui fait oublier, tu seras le meilleur ami de l'homme...

Voilà comment aujourd'hui je suis métamorphosé en chien. J'empêche les hommes de se rendre compte que leurs souvenirs d'enfance ne sont qu'une illusion, une seule et même illusion, la même pour tout le monde, une illusion qu'ils peuvent regretter en croyant qu'ils ont connu le jardin des délices. Je me tiens ici, et s'ils s'approchent trop près de la vérité, je les mordille un peu, et la douleur les fait s'arrêter...



Le Baron

Il était une fois, en un de ces temps si anciens qu'ils n'ont plus rien à voir avec notre époque, un Baron. C'était une de ces périodes, un de ces endroits, dont la réalité n'est plus pour nous, maintenant, qu'un simple mythe. En ces temps-là, les hommes ne ressemblaient guère à des hommes, pas plus que les arbres n'étaient des arbres car ils étaient des géants, pas plus que les champignons n'étaient des champignons puisqu'ils étaient des lutins. En ces lieux, la certitude n'était guère de mise. Qui pouvait savoir, par un simple regard, à qui ou à quoi l'on pouvait avoir à faire? Contrairement à maintenant, rien n'y était plus trompeur que les apparences, auxquelles il semblait impossible de se fier. Les gens devaient s'habituer à voir se produire devant eux les plus étranges métamorphoses; il fallait s'attendre, sans cesse et sans avertissement, aux transformations les plus incongrues.

C'était certes différent de notre époque moderne, car de nos jours on reconnaît fort bien ce que l'on voit, on appréhende instantanément tout ce que l'on touche, on est toujours sûr de l'endroit où l'on se tient. Nos yeux ne nous mentent guère, la réalité n'est point trompeuse, et ce que nous piétons est bien solide, résistant, terriblement ancré dans l'immuable réalité. La vie d'antan devait être loin du facile, si l'on ne pouvait se fier à rien, si nos sens étaient aussi trompeurs. Tout était illusion, tout nous abusait; on ne pouvait s'en remettre ni aux hommes, ni aux bêtes, ni aux plantes; la nature entière n'était qu'une immense duperie. Les objets les plus communs et les plus insignifiants pouvaient, sous des dehors inoffensifs, receler les puissances les plus étranges, les pouvoirs les plus formidables.

On avait beaucoup de mal à distinguer le rêve de la réalité, et on ne cherchait pas à le faire. Nul n'aurait eu une idée aussi saugrenue. Certains grands psychologues modernes, fort doctes, après avoir bien épluché la question, en ont déduit que nos petits et misérables rêves nocturnes actuels, réduits à la portion congrue de l'existence, ne sont que de simples avatars de ce qui composait l'activité principale de nos lointains ancêtres. Le rêve n'est plus désormais qu'un archétype culturel restreint à sa plus simple expression, tout comme notre désir de manger

de la viande est un infime résidu de l'animisme, et l'ambition une vague réminiscence du désir d'être le plus costaud. Sait-on encore à ce jour ce qu'est un rêve, un véritable rêve, comme nos prédécesseurs l'ont connu, c'est-à-dire comme une espèce de désir imagé qui hante le moindre pore de notre esprit? Il devient une de ces mystérieuses puissances qui nous ferait avaler le monde, nous le rendant admirable et désirable.

A l'époque, le rêve, dans sa continuité avec ce que l'on nomme maintenant la réalité, n'était rien d'autre qu'un prolongement de la volonté. Il incarnait une espèce d'horizon vivace sur lequel on pouvait projeter la moindre parcelle de cette prétendue réalité. Cette perspective attrayante, pleine de surprises et de gaieté, sans cesse nous animait, guidant chaque pas et chaque geste, inspiration infiniment plus réelle que cette passivité morose à peine déguisée d'aujourd'hui, qui, sous le couvert de l'objectivité, nous fait accepter n'importe quel état de fait, aussi déplorable soit-il. La situation actuelle est fort triste, et d'autant plus regrettable que le rêve, dans toute la richesse de sa couleur, engendre naturellement la générosité, alors que le sordide réalisme moderne induit à cause de son misérabilisme un genre de repli sur soi qui fait pitié. Quant au rêve moderne, dénué de toute vitalité, privé de toute substance, on s'extasie devant son existence en bribes, son mode d'être éclaté, sa pure accidentalité, et on a l'illusion d'être heureux, car viennent d'apparaître, dans un mur de grisaille, quelques douteux reflets aux teintes bien fades. Et comme on ne sait pas, comme on ne comprend pas, on mystifie, voire on déifie un pauvre rêve qui ne se reconnaît plus lui-même; en réalité, il est rabaissé à l'état d'un médiocre et dérisoire petit spectacle nocturne, privé dorénavant de toute raison, de toute intelligence, de toute grandeur d'âme, et de toute volonté. Réduit à la part du pauvre, humilié, mis en cage, jeté aux regards de voyeurs excités, le véritable rêve ne se retrouve plus dans ces images abâtardies avec lesquelles on pense désormais l'identifier.

On croit savoir encore ce qu'est un rêve, n'est-ce pas une illusion? Certains ne réalisent même pas qu'ils en font; les autres, eux, soit se précipitent dessus comme sur une tartelette aux fraises que l'on avale goulûment avant de s'essuyer la bouche, soit se donnent des airs ridicules de gourmet: ils contemplent, et ils mordillent à peine, à petites dents, en prenant des postures inspirées, en plissant le nez, la bouche, les yeux, et même les oreilles. Pas étonnant qu'ils rêvent de n'importe quoi! Au contraire, à cette époque antique, aussi mythique soit-elle, un rêve, cela se bâtissait puisqu'il était la vérité. Le rêve constituait ce qui accordait toute réalité, le reste n'étant que la glaise, cette matière informe que le

sculpteur n'a pas encore travaillée. Voilà pourquoi les hommes d'alors combattaient les géants, se protégeaient des sorcières, abattaient les dragons, s'attiraient les grâces des bonnes fées, et mouraient pour un bref instant de gloire. Le fantastique était le quotidien, car on n'aurait pas su faire autrement.

Toujours est-il qu'en ce temps-là vivait en son château un seigneur, baron de surcroît. C'était un homme comme on n'en fait plus. Son père ayant un jour gravement offensé une sorcière, celle-ci vint se pencher sur le berceau du fils pour le Jour des Grâces. Cette célébration rituelle était l'occasion pour chacun de venir visiter un nouveau-né afin de lui adresser ses vœux pour l'éternité. Bien entendu, cette jeteuse de sorts n'apparut que dans le but de se venger. Le Baron, craignant justement sa venue, avait tenté de garder secrète la date de cette fête. Il avait même pensé annuler la cérémonie, mais il savait bien que selon la coutume, s'il agissait ainsi, l'enfant ne survivrait pas à sa première année. Toute cette journée-là, il fut terriblement inquiet. Il vit passer le défilé des bonnes fées, marraines et amies de la famille, qui formulèrent les meilleurs souhaits pour protéger ce bambin si charmant. Cependant, tant que ce jour ne fut pas terminé, le pauvre père, craignant le pire, se tint tout près du berceau, fort angoissé. Remarquant sa mine triste et préoccupée, la bonne fée bleue, reine de toutes les fées, lui demanda ce qui le souciait pour ainsi se morfondre en une telle circonstance. Une fois que le Baron eût confié ses craintes, la fée ne répondit rien, néanmoins prit son air le plus sérieux, connaissant la réputation de cette méchante sorcière. Après avoir mûrement réfléchi, elle parla :

— Ecoute, Baron, cette sorcière est très puissante, et connaissant son esprit hargneux et rancunier, je doute qu'elle ne vienne pas. Les malédictions sur les enfants sont pour elle le meilleur moyen de se venger. Je ne pourrai, si elle vient, ni l'empêcher d'entrer, ni l'empêcher de faire un vœu, car je n'ai pas ce pouvoir-là sur elle. La seule manière qui me reste pour le protéger, le seul désir que je peux exaucer, est d'accorder à ton fils le moyen d'enrayer la malédiction qui sera prononcée.

A ces mots, le père ne se sentit plus de joie; après tout, que pouvait lui faire que vînt la sorcière, et qu'elle fît un vœu, si l'on pouvait enrayer la malédiction... Quand il exprima son soulagement, la fée bleue le reprit :

— Attention Baron, les sorcières sont malignes, elles sont perfides, à un point que nous-mêmes, à cause de la nature bonne et généreuse dont le créateur nous a dotés, nous ne pouvons pas imaginer. Mieux vaut espérer qu'elle ne se montre pas.

Le Baron redevint immédiatement très inquiet, et d'autant plus triste qu'il venait de connaître un sursaut d'espoir.

La soirée avançait, tous festoyaient, tandis que le Baron restait près du berceau, nerveux, regardant s'écouler les grains de son sablier. Au fur et à mesure que l'heure avançait, il se disait qu'il était tard, de plus en plus tard, et il se prenait à espérer, en pensant que la sorcière n'apparaîtrait pas. Puis il se ravisait immédiatement, évoquant en lui-même ces sombres histoires, où l'on racontait que souvent, animées par leur nature sournoise et malfaisante, les sorcières aimaient commettre leurs méfaits tard dans la nuit. Quand sonna finalement le premier coup de minuit, il estima que son fils était sauvé, calculant que la sorcière n'aurait plus le temps d'agir. A ce moment précis, il se tourna vers le berceau, et aperçut une petite vieille, très digne et très sage, qui se trouvait là depuis le début de la fête, sans qu'on l'ait remarquée. Elle leva soudainement le bras, et prononça à voix haute, afin que chacun l'entende :

— Ton père m'a gravement offensée mon enfant, et notre loi établit que pour sa faute, aussi innocent sois-tu, tu devras payer. Tu as de la chance: à cause de la protection des fées, je ne peux guère te maudire pour l'éternité. Je ne peux que formuler le souhait suivant qui t'accompagnera ta vie durant: tu seras libre, mon enfant, tu seras totalement libre de faire ce que tu voudras, tout ce que tu voudras. Même ta mort ne viendra que quand tu le voudras, uniquement quand tu le voudras, et immédiatement quand tu le voudras... Ainsi ai-je parlé!

Et elle éclata de rire, un rire affreux qui sortit de son nez crochu, ensuite elle disparut, dans un gros nuage de fumée qui sentait très fortement le souffre. Un profond silence, mélange de crainte et de stupéfaction, suivit le départ de la sorcière. Le Baron regarda l'assistance d'un air embarrassé, tenta d'ébaucher un petit rire forcé où le cœur manquait certainement, puis il se tourna vers l'enfant, sans rien dire. De brefs chuchotements commencèrent à se faire entendre ici et là; tous craignaient de parler, comme si cela eût aggravé le malheur. Le Baron sortit finalement de son mutisme en déclarant, d'une voix mal assurée:

— Eh bien! nous avons tort de nous en faire, ce vœu de la sorcière ne paraît pas très méchant; je suis tenté de croire qu'il est plutôt bon...

Toutefois la fée bleue, très suspicieuse, même si elle était trop généreuse pour comprendre immédiatement le vœu de la sorcière, reprit le Baron :

— Crois-moi Baron, je n'aurais encore jamais vu cette sorcière formuler de vœu gratuit, dépourvu de toute intention malveillante... Si je pouvais l'annuler, je le ferais; hélas! je n'en ai pas le pouvoir. Et

comme elle a invoqué la mort dans ses paroles, il faut craindre le pire. Je ne peux qu'atténuer un peu le mauvais sort en offrant une fragile et relative protection à ton fils, ce qui a suffi à beaucoup pour se sauver de la malédiction. J'exprimerai le souhait suivant: Je fais le vœu solennel, devant tous ici présents, que cet enfant ne pourra pas mourir avant d'avoir connu le baiser de l'immortel amour.

Son carmen prononcé, la fée bleue, ainsi que toutes les autres fées, quittèrent en silence la grande salle du château et repartirent au royaume des songes où toujours elles demeurent, laissant le Baron et son entourage dans la plus profonde perplexité.

Cela va sans dire, le petit Baron, entouré des meilleurs soins dès sa naissance, depuis ce jour fut l'objet des attentions les plus particulières de la part de tous au château. Rien n'était trop, ni trop bon, ni trop beau, ni trop coûteux, ni trop difficile, tous se tenaient prêts à tout pour lui. Le Baron, son père, y veillait particulièrement, toujours extrêmement soucieux de la signification du vœu de la sorcière. L'enfant se révéla rapidement d'un caractère très impatient et très colérique, à tel point que déjà, à l'âge de six ans, plus personne n'arrivait à le supporter. Même la vieille gouvernante, une femme tellement douce et attentionnée, qui s'était occupée de son père enfant, et qui essaya par tous les moyens de comprendre pourquoi ce garçon souffrait ainsi pour être de si mauvaise composition, finit par ne plus vouloir se charger de cette mission trop lourde pour elle. Elle alla trouver le Baron en lui avouant qu'elle se sentait vieille, et qu'elle désirait retourner chez elle dans son village. On raconte qu'elle mourut peu de temps après, de chagrin.

Au fur et à mesure que les années passèrent, tout fut tenté pour tâcher d'éduquer et amadouer le caractère de l'enfant. Rien n'y fit. Il ne savait que dire "Je veux", et s'emporter s'il n'obtenait pas immédiatement l'objet de ses désirs. Néanmoins, un certain changement s'effectua vers l'adolescence. A force de se voir fui par tous, - chacun l'évitait: les serviteurs rasaient les murs dès qu'ils l'apercevaient, ses parents ne savaient plus par quel bout le prendre -, il développa un caractère à la fois très morose et extrêmement agressif, alternant les colères les plus violentes et les dépressions les plus noires. Il restait parfois des semaines entières plongé dans le plus profond mutisme. Finalement, un beau jour, il disparut. Nul ne sut ni où il était parti, ni pourquoi, ni comment.

Quelques années plus tard, sa mère mourut, et le Baron la suivit de près, sans doute plus grand-chose ne le retenait à la vie. Pour ces deux pauvres vieillards prématurés, usés, leur fils était comme mort: ils avai-

ent finalement compris en quoi consistait la malédiction de la sorcière.

— A-t-il seulement aimé avant de mourir? se demanda le père avant de fermer les yeux pour toujours.

Peu après le décès de ses parents, le fils, contrairement aux attentes de tous, finit par revenir au château. Nul ne savait à quoi s'attendre, chacun craignait le pire. Leurs appréhensions étaient justifiées, non seulement à cause du passé du jeune Baron, mais en plus il revenait couvert de cicatrices, celles des hommes ayant longuement combattu sur les champs de bataille. Quant à son caractère, il ne semblait guère avoir changé, sinon pour devenir avec l'âge plus autoritaire et plus sombre que jamais. Pendant les deux ou trois années qui suivirent son retour, il resta prostré pendant de très longues périodes, n'adressant jamais la parole à quiconque, sinon pour le strict minimum. Ces abattements étaient interrompus à intervalles réguliers par la résurgence de ses lubies, qui l'amenaient à disparaître on ne sait où, parfois pendant assez longtemps. En revenant d'une de ses expéditions mystérieuses, il décida d'épouser une servante, une des rares restée à son service, une femme bornée et docile à laquelle il fit deux ou trois enfants.

Un beau jour, une dispute à propos de champs et de pâturages se déclencha entre des paysans de son fief et ceux du seigneur d'à côté. Dès qu'on lui rapporta l'affaire, il lança une expédition punitive chez son voisin, qui laissa chez les paysans frontaliers plusieurs dizaines de cadavres. Une guerre s'ensuivit. Il s'engouffra avec la passion la plus folle et aveugle dans ce conflit aux conséquences désastreuses pour tous. Bien évidemment, il rallia contre lui plusieurs seigneurs des environs. Mais comme le jeune Baron restait malgré tout un bon stratège et qu'il n'avait pas froid aux yeux, ce conflit dura longtemps. Il réussit à maintenir un certain avantage stratégique, à l'aide de ses troupes qu'il habitua à gagner des batailles plus en terrorisant les adversaires que par toute autre tactique. Il est frappant de remarquer à quel point l'aveuglement des uns peut souvent effrayer les autres. Les troupes ennemies, surprises par un comportement qui leur paraissait aussi inhumain qu'imprévisible, perdaient tous leurs moyens. Rien ne fait plus peur à celui qui connaît la peur que celui qui ne la connaît plus.

Le Baron, qui ne craignait en aucune façon de perdre la vie, pas plus la sienne que celle de ses hommes, passa plusieurs années à guerroyer contre tous ses voisins l'un après l'autre, menant bataille sur bataille, poussant ses hommes subjugués à se battre, violenter, piller et tuer. Il fut aussi haï des seigneurs d'alentour qu'il était craint par tous ses paysans.

Après un certain temps, ses troupes se lassèrent. Son armée était fatiguée, la réalité faisait sentir le poids de sa présence; à bout de ressources et d'hommes, le Baron fut malgré lui obligé de cesser le combat. Aucun de ses voisins ne tenta cependant de profiter de cette situation. Ils étaient trop heureux de cette trêve obtenue grâce à la lassitude, et à l'épuisement engendrés par une destruction dont eux aussi pâtissaient.

Quand cette période de guerre à outrance se termina enfin, le Baron se retrouva quasiment seul au château; presque tous l'avaient fui à un moment ou un autre. Sa seule compagnie, à part sa femme, ses enfants, et les quelques serviteurs restés, trop âgés pour partir, ou par sentiment de fidélité envers la famille, fut une bande de soudards, de gibiers de potence aux diverses origines, qui avaient trouvé là refuge. Ces drôles, peu recommandables, aux manières grossières et à l'esprit scabreux, s'étaient installés au fur et à mesure des années et des batailles, attirés par la vie de violence et l'attrait du pillage, lot quotidien dans l'entourage du Baron.

Quand la guerre s'arrêta, ils étaient bien incrustés, et le Baron, à la fois fort solitaire et ne se préoccupant de rien, les laissa maintenir leurs quartiers au château, où ils faisaient ripaille quotidienne, débauche interrompue seulement pour harceler quelque pauvre hameau de paysans effrayés. Ils s'enracinèrent, d'autant plus que partout ailleurs, ces vulgaires malandrins auraient été bons pour le gibet. Le Baron n'appréciait pas particulièrement la compagnie de ces vauriens, mais malgré tous ses désirs de solitude, il ne pouvait s'empêcher de connaître certains moments où il s'épouvantait lui-même: la terreur de se retrouver face à son propre silence, plongé dans cette atmosphère lugubre, l'angoissait terriblement. Quand il souffrait ainsi, il préférait se mêler à eux, les encourageant à boire, à manger, à faire du bruit, à produire le plus grand vacarme possible; il cherchait tout ce qui chasserait cette nuit qui venait l'habiter.

Il fallait qu'il s'étourdît afin de combler ce gouffre qui l'envahissait, surtout maintenant qu'il n'avait plus la guerre pour lui permettre d'oublier. Pourtant, combien le Baron détestait ces gens! combien il les méprisait et se haïssait d'avoir besoin d'eux! Ce n'était pas sans dégoût, sans rage au cœur, que bien souvent il se joignait à eux, pour faire taire cette terrible angoisse qui le submergeait. Il préférait se salir avec eux plutôt que d'affronter l'horrible bête qui le possédait. Pourquoi auparavant partait-il en guerre, sinon à cause de cette rage inassouvie, à cause de cette maladie inguérissable qui le rongait, à cause de ce désir d'en finir avec une incompréhensible et obscure douleur? Seul un étrange et funeste

baume le calmait, très temporairement: se jeter dans la furieuse mêlée, faire couler le sang, peu importe à qui il appartenait, se garder de tous côtés, frapper à ne plus sentir son bras, se défendre sans cesse, et tuer, tuer... Il lui fallait s'étourdir et ne plus penser... Y avait-il jamais eu remède plus pervers pour une maladie aussi diabolique? Celui qui le voyait, pâle et échevelé, les yeux exorbités, avec son air de fou furieux, n'osait l'approcher, le croyant à raison ensorcelé. Après la bataille, très tard, quand il rentrait au château, fourbu, traînant derrière lui sa lourde épée ensanglantée et son cheval harassé, il vivait quelques rares moments de calme et d'éphémère bonheur...

Une fois le Baron forcé de cesser sa guerre à outrance, il se prit d'une passion tout aussi effrénée pour la chasse. Au début quelques-uns le suivirent; rapidement tous se lassèrent de ces chasses interminables qui duraient des jours, sans manger, ni dormir, ou bien seulement une paire d'heures, à même le sol. Il ne partit plus que seul; il disparaissait des semaines entières, sans que l'on sache où il allait, traquant quelque animal féroce. Il ne chassait que le gros gibier: les sangliers, les ours, uniquement ces bêtes qui terrorisent les hommes dans les profondes forêts. Pour cette raison, plus personne ne l'accompagnait: trop violent et trop extrême, il prenait dans ces chasses les risques les plus aberrants. Autant qu'il pouvait approcher, seulement de près, au poignard ou à la rigueur à l'épée, il combattait ces sauvages et brutaux animaux qu'il pourchassait jusque dans leurs plus extrêmes retranchements.

Combien de fois n'avait-il pas failli se faire tuer et ne l'avait-on pas ramené au château, ensanglanté! Tous étaient convaincus qu'un jour il ne reviendrait pas et que là se trouvait sa destinée, le but de sa quête malsaine. Jamais en effet ses blessures ne paraissaient l'affecter: chaque fois, avant même d'être remis de ses plaies, il repartait avec une témérité constante et tenace, allant débusquer les bêtes dans les plus profonds fourrés des plus denses forêts, là où nul n'avait osé pénétrer. Quand il revenait, on le voyait déambuler à travers le château, pâle et fatigué, un léger sourire aux lèvres soulignant sa bouche si mince qu'elle paraissait un trait dessiné par un artiste avec une pointe tellement fine qu'elle aurait dû casser.

Les rumeurs à propos du Baron, comme depuis toujours dans les chaumières, allaient bon train. La plus répandue des légendes racontait que quand il pistait un animal quelconque, à force de le traquer, il devenait cet animal lui-même. On rapportait que plusieurs fois on avait remarqué

un grand ours brun, un gros sanglier, ou un cerf avec de grands bois qui entraient au château, allait directement jusqu'à la chambre du Baron, et y pénétrait. On ne voyait plus jamais l'animal ressortir, mais le lendemain matin, c'était le Baron qui sortait de ses appartements, à nouveau métamorphosé en homme, si on pouvait encore l'appeler ainsi. A chaque fois que cet incident se passa, jamais les chiens n'aboyèrent, eux pourtant toujours prêts à pourchasser le moindre animal sauvage... Ces histoires étaient-elles vraies? C'est maintenant difficile à vérifier; disons qu'elles étaient bien ancrées dans les esprits, et des érudits prétendent qu'il y a eu d'autres précédents de tels phénomènes en des temps plus reculés.

Ainsi vécut le Baron, de longues années, vieillissant sans que ne change son caractère impossible. Seulement, avec l'âge, s'allongèrent et s'accrurent les périodes de prostration; sans doute qu'avec le temps, ses membres eurent plus de difficulté à suivre les mouvements désordonnés et excessifs de son âme torturée. Et l'événement était sur le point d'arriver, celui qui fut la conclusion du malheur.

Un beau jour d'été, après une chasse sous une aride canicule, solitaire comme toujours, il passa près d'un village, et y entra, afin de se rafraîchir et de faire boire son cheval. Généralement, il l'abreuvait directement à la fontaine, ce que les gens n'appréciaient pas trop, cette fontaine où ils prenaient l'eau potable n'étant pas pour les bêtes. Mais il était le Baron, et nul n'osait rien dire. Ce jour-là, une jeune fille s'y trouvait, qui remplissait un seau. Quand arriva le Baron, il la vit. Il dut malgré lui trouver charmante cette jeune fille penchée sur son seau, ses muscles gracieux tout tendus; il lui demanda si elle pouvait lui donner un peu d'eau pour étancher sa soif. Elle, polie, avec un petit sourire, impressionnée par le Baron qu'elle avait reconnu à la description horrible qu'on en faisait, prit cette grande louche que les femmes utilisaient pour l'eau à l'époque, qu'elles gardaient pendue à la ceinture par le bout du manche replié en crochet, et la lui tendit remplie, s'avisant à peine de le regarder. Le cœur de ce pauvre homme, ce cœur qu'il avait mis toutes ces années à endormir afin de le préserver de tout, ce cœur jusque-là enchaîné par les plus lourdes chaînes dut en cet instant éclater, car il tomba fou amoureux d'elle, avec tout l'excès habituel de ses pulsions, et même beaucoup plus, comme on peut se l'imaginer.

En peu de temps, tout le monde apprit cette nouvelle folie du Baron; il venait désormais au village à tout bout de champ, guettant visiblement la jeune fille pour la contempler, tout simplement, de loin, dès qu'il l'apercevait. Cet homme sa vie durant avait cultivé avec la plus grande

hargne violence et brutalité, se retrouva, tout à coup, sans savoir ni pourquoi ni comment, complètement désarmé. Lui qui n'avait jamais connu que la satisfaction instantanée de son vouloir, non seulement découvrait l'attente, mais aussi la crainte, la véritable crainte, pas celle du combat, mais celle qui vous paralyse et vous empêche d'engager la bataille. Comme un jeune homme, il se cachait en tremblant pour observer en secret l'objet de sa passion, brûlant pendant ce temps de la plus brûlante des fièvres. Plus rarement, s'il la voyait seule, il tentait de lui parler; elle répondait à peine, arborant en permanence son petit sourire qui rendait le Baron malade. Il commença régulièrement à l'attendre à la sortie de la grand-messe, le dimanche, avec tous les godelureaux des alentours qui, au fait de l'histoire, accouraient encore plus nombreux que d'habitude. Il ne voulait même pas les voir, et de toute façon, il était devenu réellement fou. Il avait voulu endurcir son cœur, il avait voulu en chasser toute tendresse, il avait espéré le calme de la vieillesse comme un malade son remède, et voilà qu'au crépuscule de sa vie, ses désirs obsédants n'allaient plus que vers cette jeune fille si fragile, vers cet être qui le faisait sombrer. Le Baron pleurait sur sa vie perdue, et en dépérissait de chagrin.

Vint enfin le jour où devait aboutir cette histoire. Par un après-midi d'octobre, quand les feuilles commençaient à bien jaunir et à se laisser mollement tomber sur le sol au moindre frémissement de l'air, annonçant la saison des champignons, la jeune fille partit à la cueillette de ces gros cèpes gris qu'on trouve dans la région. Le Baron avait dû l'apercevoir qui s'en allait, et se mit à la suivre de loin, en bon chasseur qu'il était. Elle le mena jusqu'à l'escarpement, celui qui se trouve au-dessus de la petite cascade, cet endroit qu'on appelle le Saut-des-pendus. On le nomme ainsi car à l'époque où l'on pendait encore les gens, on n'enterrait jamais les criminels au cimetière, et avec cette rudesse des gens du coin, on jetait les corps de là-haut; ils chutaient, cent pieds plus bas, sur les rochers, au bord du ruisseau où ils venaient fracasser leurs os déjà morts. Ce jour-là, peut-être le Baron n'en pouvait-il plus de pâtir sans en comprendre la raison; trop désespéré pour se poser de questions, il vivait le martyr, fou d'amour, souffrant la malemort, à cause de ce sentiment aussi étrange qu'inconnu, aussi insolite que nouveau. Il décida d'approcher la jeune fille et tenta de lui parler.

Que voulait-il? qu'elle lui parle tout simplement? ou bien la forcer à l'aimer? La jeune fille, voyant le regard de ce désespéré, essaya de l'éviter. Elle resta très réservée, quoique gentille, contrôlant sa peur malgré la situation en ce lieu écarté et lugubre. Lui, fou d'amour et de

rage, ne sachant plus que faire, ni ce qu'il faisait, sauta sur elle comme un fauve, afin de la violenter. Sidérée, la jeune fille, ne pouvant fuir, coincée entre le Baron et le précipice, décida, plutôt que d'accepter ce que tout son esprit et tout son corps refusaient, qu'elle préfèrait encore se jeter dans le vide et mourir. Et elle sauta, devant le regard hagard du Baron. Or celui-ci, tout horrifié qu'il fût n'avait pas encore assisté au pire: un miracle se produisit. On ne sait pas si un ange vint soutenir les pas de la jeune fille, si la Vierge intervint de là-haut, ou comment se fit la chose, mais elle tomba jusqu'en bas pour se poser délicatement sur les gros rochers pointus au fond du précipice.

On ne revit plus jamais le Baron vivant. On retrouva son corps dans un ravin, quelques jours plus tard, ses cheveux tout blanchis, à part deux ou trois gouttelettes de sang qui y avaient giclé. Un affreux rictus balafrait son visage, et un gros trou défonçait sa poitrine, creusé par une balle de son mousquet.



Le sommeil

Le vieil homme à la robe écarlate lentement se leva, et s'éloigna du feu qui nous séparait. Il se dirigea vers la rive d'un petit ruisseau qui passait par là. Il s'y arrêta, puis se tourna vers moi, me faisant signe de venir à lui. Intrigué, je m'empressai d'obéir à son commandement. Quand je fus à ses côtés, il étendit sa main vers l'eau, au loin, pointant son index en amont des zigzags que traçait le courant; il répéta le même geste en aval, calmement, et chaque fois son regard scrutait longuement au loin, comme s'il cherchait à percer l'horizon. Ensuite, il avança de quelques pas le long de la berge, m'indiquant de le suivre. Près de là, de grosses roches saillaient hors de l'eau, permettant de traverser le ruisseau à gué. C'est précisément ce qu'il fit, de ce pas identique, sobre et posé dont il ne se départait jamais. En l'observant, on avait l'impression que la terre ne devait accomplir aucun effort pour le soutenir. Nous traversâmes le courant en quelques enjambées faciles, sans avoir à sauter. Une fois sur l'autre rive, il me regarda dans les yeux, scrutant mon regard, comme s'il voulait lire en mon âme, vérifier si je le comprenais, et si mon esprit, autant que mon corps, l'avait bien suivi...

La situation me semblait bizarre. Depuis que j'avais arrêté de lui parler, un peu plus tôt, il n'avait pas prononcé un seul mot. Pour toute réponse, il s'était contenté des gestes que je viens de décrire. Néanmoins, n'avais-je pas la nette impression qu'il me disait quelque chose, plus encore qu'il ne l'aurait fait avec des mots, sans toutefois prononcer une seule parole. Moi qui pensais aimer le silence, je m'aperçus que cette absence de sons me pesait. Bizarrement je me retrouvais avec le sentiment d'être handicapé. C'était comme être aveugle tout en ayant expérimenté la vision, sourd tout en ayant connu la musique, muet tout en aimant le verbe. Quelle expérience terrible que de vivre la torturante limitation de ce qui auparavant nous paraissait infini dans toute la puissance de son immédiateté! C'était comme toucher du doigt le rocher et ne plus sentir sa ferme résistance, ni le froid de son contact, ni le coupant de ses arêtes aigües, et ne percevoir plus rien d'autre que le sens confus et gourde de doigts rendus insensibles, alors que les yeux s'étonnent et

tentent de signaler au toucher défaillant ce qu'il devrait ressentir. Je ne ressentais plus que la sensation épaisse de ne pas sentir. C'était un grand choc. Je ne pensais pas être capable, à mon âge, d'éprouver ce que je n'avais encore jamais éprouvé. Est-ce ainsi que l'on peut s'apercevoir à quel point on s'est laissé bercer par la somnolente impression de ces certitudes absolues, indéniables, dont on ne pouvait même pas penser l'absence, et qui, pourtant, à la fin, se prouvent irrémédiablement n'être absolument rien?...

En ce court instant où toutes à la fois surgissaient en moi ces volutes de pensées, le vieil homme me regardait. Puis ses paupières se plissèrent un peu et il pencha légèrement la tête vers l'arrière, progressivement, comme s'il tentait avec difficulté de séparer son regard du mien, sans vouloir rompre quelque invisible et ténu filament, délicatement, comme l'on tente de séparer des bulles de savon de leur support tout en évitant qu'elles n'éclatent. Finalement il tourna la tête, et se courba vers le sol. Là, il sembla chercher quelque chose, fouillant dans les graviers pendant quelques instants. Bientôt il interrompit cette quête apparente par un geste plus vif, comme s'il avait soudain trouvé ce qu'il cherchait. Il paraissait avoir saisi quelque chose, et doucement, très doucement, de manière exagérée, on aurait presque dit une sorte de rituel, il se releva, le poing fermé au bout de son bras tendu.

Initialement, je ne distinguai pas ce qu'il tenait. Il forma ensuite une sorte de pince bien arquée avec son pouce et son index, enserrant un petit objet, tandis que ses trois autres doigts longs et effilés, complètement tendus et écartés, simulaient une aile d'oiseau qui se dresse. Ses yeux fixaient intensément cet objet, comme si en cessant de le fixer ainsi ils auraient laissé échapper un précieux joyau. Je me dis que nul amant n'avait jamais dû contempler l'objet de son désir avec un tel regard. L'homme était hypnotisé. Tout son corps et son être suivaient le mouvement ascendant de cette main qui se déployait. Là semblait être son centre de gravité, passé de son corps en sa main. Celle-ci continua à décrire une espèce d'arc de cercle, qui, partie du sol, arriva bientôt à la hauteur des épaules et poursuivit sa montée. Peu après, le bras se dressait à la verticale au-dessus de la tête, et l'homme tentait dans un suprême effort de l'étirer comme s'il avait voulu toucher le ciel.

Dans cette tension il s'était juché sur la pointe des pieds, imitant un danseur qui désirerait n'être qu'une simple ligne dardée vers l'azur, et on avait l'impression qu'il continuait à monter. Dans cette position étrange, dans cet équilibre impossible où l'on se demandait comment il tenait encore, son regard toujours fixé sur sa main, il se mit soigneuse-

ment, très soigneusement, à faire rouler ce fameux objet entre les deux doigts qui le maintenaient. On voyait dans ce geste sa main délicatement onduler, son corps entier paraissait concentré sur ce mouvement. On aurait dit que de la tête aux pieds il en jouissait, si intensément que je vis ses yeux se fermer. Cela dura quelque temps et je restai extrêmement troublé devant cette posture étrange et ce regard égaré. Il se trouvait véritablement ailleurs, hors de lui-même, il avait l'air d'un aliéné.

Intrigué je finis par me rapprocher un peu plus, et je réalisai, à ma grande surprise, que, contrairement à toutes mes spéculations à ce propos, ce qu'il tenait ainsi comme l'objet de tous les désirs n'était rien d'autre qu'un vulgaire caillou, dont ni la forme, ni la couleur, ni la matière, ne paraissaient présenter un quelconque intérêt. Pourtant, un tel air d'extase avait envahi ses traits... Pendant que je me demandais ce qu'il fallait en penser, lui continuait, persévérant, à palper, sans fin, cet objet en apparence si insignifiant. Je remarquai ensuite la pression de ses phalanges qui peu à peu se relâchait. Soudain, le caillou glissa entre ses doigts et tomba. On entendit un son bref, celui d'un corps petit et lourd frappant la surface de l'eau. Je sursautai à ce bruit, car depuis un certain temps le silence le plus complet nous entourait.

Quelques instants plus tard, il se pencha sur le courant, scrutant attentivement, comme s'il cherchait son caillou, évidemment impossible à retrouver dans ce ruisseau malgré tout assez large pour y perdre un si petit objet. Il observa l'onde un certain temps, très tendu, et finalement sembla se lasser. Il ne fit plus que très vaguement regarder la surface, son regard devint de plus en plus flou et parut s'abîmer dans l'espace. Son corps se relâcha aussi, et sans que je me rende compte de quoi que ce soit, il se retrouva accroupi; il avait commencé à méditer.

Je décidai de m'asseoir; je me méfiais. Combien de temps déciderait-il de rester ainsi? D'autant plus que toute cette affaire, y compris la longue marche que j'avais accomplie pour venir jusque-là, m'avaient déjà bien fatigué. Un certain doute m'occupait l'esprit. Je me posai à nouveau la question de savoir ce que je pouvais faire là, au côté de cet homme étrange qui ne prononçait pas un seul mot, se comportait de façon si incongrue, et prenait des poses auxquelles il était fort difficile de comprendre quoi que ce soit, bien qu'il me fît parfaitement comprendre que j'étais censé comprendre...

Tandis que je l'observais, d'eux-mêmes ressurgissaient en moi quelques souvenirs, très vagues, arrivant de très loin, remontant jusqu'à mon enfance. Des images troubles me chatouillaient la mémoire, je ne réussissais pas vraiment à me rappeler ce qu'elles étaient. En essayant

de me remémorer ce qui constituait la plus floue des intuitions, certains autres souvenirs, plus précis, jaillirent. Quelle étrange impression... Je réalisai que ces souvenirs, très vivaces maintenant dans ma mémoire, soudain très présents, ces images d'événements de grande importance à leur époque, avaient néanmoins disparu de ma conscience depuis fort longtemps. Est-ce de cette façon que l'on comprend un jour que le temps, notre temps, le seul temps réel pour nous, s'écoule réellement, quand des parcelles de nous-même, ressurgissant du fond de notre passé, se montrent tellement éloignées du présent?

Le temps nous convainc si facilement qu'il est une denrée banale, courante, abondante, jusqu'au jour où, comme dans un puits au moment de la sécheresse, on réalise que le niveau a beaucoup baissé. On se rappelle des souvenirs, ils s'avèrent d'un autre âge. On porte alors le mythe en nous, car autant ces instants peuvent avoir lourdement pesé sur le cours de notre existence, autant désormais ils nous paraissent surannés; ils appartiennent à ce nous-même qui est celui d'une autre ère, d'une autre épopée. Je restais très troublé en me rendant compte que tout avait si vite passé. Je tentai d'esquisser un sourire, me disant que tout n'avait pas été vain; j'avais accompli depuis mon enfance quantité de choses dont je pouvais être fier. Cette ébauche s'effaça vite de mon visage; ma conscience inquiète me rappelait pourquoi j'étais venu, à pied, aussi loin, aussi haut, voir cet homme bizarre assis par terre dans sa robe écarlate, qui pour l'instant regardait calmement l'eau de ce ruisseau coulant tranquillement. N'était-il pas un pantin, un de ceux que l'on voit dans les fêtes, marionnettes que montrent aux enfants amusés les bateleurs, qui savent faire rire et aussi faire pleurer sans pour autant que notre vie y soit impliquée? Pourquoi restais-je là, à le suivre, à le guetter, à obéir à ses ordres, si je croyais ce que je pensais?

Je tentai de me rassurer. J'étais simplement venu me détendre, un peu de marche ne pouvait que m'être bénéfique. C'était peut-être vrai... Mais tant de choses se révèlent vraies... Néanmoins la plus importante, aujourd'hui, pour moi, celle qui me préoccupait, celle qui hantait désormais ma vie, était que le sommeil m'avait complètement quitté. Le simple souvenir de mon malheur actuel m'effrayait, j'osais à peine me l'avouer... C'était comme quelque maladie répugnante, dont on cache les symptômes, de crainte qu'ils ne révèlent à tous que l'on souffre d'un mal sournois, d'une malédiction méritée, d'une maladie qui résultent d'actes tellement honteux qu'on désire ardemment les oublier... Et me croirait-on si je disais que depuis plus de trois mois je n'avais pas pu

dormir une nuit, une seule nuit? Là encore, je mens! Ce n'est pas que je n'avais pas pu dormir une seule nuit, en vérité je n'avais pas pu dormir une seule heure, ni une seule minute, ni même une seule seconde! Le sommeil m'avait bel et bien complètement abandonné. Dormir, je ne savais plus ce que cela signifiait...

Les ennuis avaient commencé peu à peu, cela remonte presque à un an. En premier, j'eus de plus en plus de mal à me coucher le soir. Ma femme avait beau venir me chercher, m'expliquant qu'il fallait que je me repose, sinon le lendemain je serais fatigué, je ne ressentais guère l'envie de l'écouter, je ne souhaitais pas lui obéir. Cependant les femmes ont une certaine façon d'insister, à laquelle, sans s'en rendre compte, il nous est souvent difficile de résister. Est-ce par une sorte de crainte incontrôlable qu'étrangement ce sexe opposé nous inspire? je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, je finissais ordinairement par céder et j'allais me coucher. A cette époque, je m'endormais encore, parfois, après avoir longtemps tourné et retourné dans mon lit, mais c'était toujours pour me réveiller en sursaut, au milieu de quelque cauchemar, ou, moins fréquemment, d'un simple rêve quitté à regret en tentant de m'y accrocher afin qu'il pût continuer.

Toujours est-il qu'invariablement je me réveillais, après quelques rares heures d'un sommeil bien léger, agité. Je me réveillais en sueur, fiévreux et mouillé, ou encore glacé, tremblant et recroquevillé, en tout cas souffrant immanquablement le martyr de ces moments pénibles. La plupart des heures de nuit, je les passais allongé, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, songeant à mille choses qui me traversaient l'esprit dans un tourbillon effréné, osant à peine me demander, sans espoir, quand j'arriverais à dormir. J'aurais préféré rester debout, mais comme cela m'aurait fait risquer d'encourir les remarques inquiètes de mon épouse, je me couchais sagement, et je restais là, immobile, fermant les yeux un court instant, juste le temps qu'elle crût que je dormais et qu'elle s'endormît.

Quoi de plus terrible que de s'allonger sans pouvoir s'endormir! Par un phénomène étrange dû au fait d'être allongé dans l'obscurité, les idées se précipitent en une course effrénée où notre esprit se sent malgré lui entraîné, affolé de cette gigue endiablée. Ou encore une idée particulière nous envahit, grandit en nous, nous obsède, devient une terrible crainte, ou une oppressante vérité qui reste là, pesant de tout le poids de son accablante évidence, comme si toute notre vie et l'univers entier, grâce à cette géniale élucubration devaient être irréversiblement transformés. Combien de fois n'a-t-on pas identifié au milieu de la nuit un péril nous menaçant

dangereusement, connu un éclair de génie à chambouler l'existence des hommes, ou réalisé à notre grande honte une erreur terrible commise la veille, dont le ridicule aurait pu nous tuer? Ces exagérations nocturnes, aux proportions illusoires et démesurées, ces distorsions étranges de la pensée, ne sont que fantômes qui, quand revient la lumière et qu'on se lève, bien vite disparaissent, laissant cependant derrière eux les marques d'un douloureux passage en notre esprit exténué.

Pourtant, à une certaine époque, ne point dormir m'aurait été un simple rêve, un désir inaccessible. En ce temps-là, pas si éloigné, - je m'y revois facilement -, que n'aurais-je pas donné pour ne point être affligé du sommeil! Que n'aurais-je pas payé pour ne pas avoir à dormir? En cette période, toutes les heures de la journée ne me suffisaient pas. Le temps se chiffrait en argent comptant, et le ciel, sur le plan financier, se montrait à peine à la mesure de mes ambitions. J'étais le fils d'un marchand de primeurs n'ayant pas trop mal mené sa barque. Parti de rien, mon père avait réussi à monter un magasin; son affaire prospéra et il devint grossiste vers la fin de sa vie. Toutefois ce n'était rien, à côté de ce que moi, j'avais accompli! Il n'y a même plus de nom pour ce que j'étais devenu! Pour en donner une idée, je crois que dans notre petite ville ne se passe pas une seule transaction commerciale importante dans laquelle je ne sois pas impliqué. Je vends et j'achète absolument tout, même les gens, et même l'argent!

Mon seul drame était que le temps, lui, m'échappait; voilà la seule denrée dont je ne pouvais contrôler ni le marché, ni la production, ni le coût. Tout au plus arrivais-je au mieux à utiliser ce qu'avec une bienveillance retenue une quelconque providence voulait bien m'accorder parcimonieusement. Je tentai bien de négocier, rien n'y fit... Et le sommeil fut ce qui me ramenait constamment à réaliser la limitation de ma volonté. Quand je tentais de dormir moins, j'en étais fatigué, et mes affaires s'en ressentaient. Si j'arrivais à ne pas dormir la nuit afin de travailler, dans la journée je m'endormais. Quoi que je fisse, le temps toujours y retrouvait son compte, et je compris que j'étais à sa merci...

Que n'aurais-je pas donné pour ne pas avoir à dormir? Que n'aurais-je pas accompli en ce temps si précieux, chiffirable en monnaie sonnante et rébuchante, s'il ne m'était pas obligatoirement retiré? Dormir, cela signifiait chaque fois mourir un peu, et Dieu sait que s'il était une chose dont je voulais éloigner de moi toute pensée, c'était la mort, cette chose absurde, bien que j'y trouvasse un peu mon compte, dans celle des autres tout au moins, puisque l'entreprise qui fabriquait les cercueils pour toute notre ville m'appartenait.

Et maintenant, ce temps tant désiré, tant aimé, celui pour lequel j'avais tant brûlé, il s'était installé, et pendant des heures qui me paraissaient des siècles, il me dévorait, m'obsédait, m'anéantissait, me montrait du doigt la folie qui dès lors me guettait. Celui que j'avais adoré comme un avare ses sous d'or et d'argent, dorénavant me noyait dans l'abondance et le surplus...

Au début, quand je commençai à dormir moins, j'en fus heureux. Je déduisis de ce nouvel état des choses que mes efforts, sur ce corps que depuis toujours je tentais de maîtriser, commençaient enfin à être récompensés. Moi qui auparavant peinais toute la journée si j'avais été le moindrement frustré de ma pleine nuit de sommeil, j'avais désormais l'impression de regagner du temps sur le temps, mettant ce gain inespéré à profit pour accomplir tout ce que jadis je n'arrivais pas à réaliser. Mais peu à peu, les choses passant, je remarquai que je dormais de moins en moins et je commençai à m'en inquiéter. Une sourde préoccupation grandit en moi, d'abord passagère, puis insistante, et de plus en plus tenace. Je m'en rendis vraiment compte le jour où elle jaillit en moi sous la forme d'une crainte de la mort...

L'idée m'était venue que peut-être notre temps de veille nous était mesuré à l'avance pour toute la vie, et je fus convaincu que tout ce temps passé à ne pas dormir ne faisait que me rapprocher davantage et plus rapidement de la mort. Je me terrifiai moi-même avec cette simple idée. Je me sentais comme ce magicien qui avait absolument voulu créer un monstre, pour voir ensuite, horrifié, ce fils contre-nature se tourner contre lui, le brutalisant, le terrorisant, et ceci devait durer toute l'éternité, puisque le magicien, avec toute sa science et son savoir-faire avait engendré un être qui ne savait pas mourir...

Depuis cette époque, dès que les lumières tombaient sur la ville, que ne restaient plus derrière les fenêtres qu'une ou deux bougies de quelque noctambule attardé, que le silence s'imposait, et que les chats sortaient en quête de tout ce qui fait leur vie de chat, moi, je restais là, assis, couché, debout, les yeux écarquillés dans l'obscurité, tentant de voir, avec toute l'insistance de la peur, le temps passer, le cœur animé de la vague espérance qu'en me concentrant suffisamment, je pourrais le retenir. J'étais devenu beaucoup trop inquiet pour mettre à profit mes insomnies et travailler!

De toute façon une révolution étrange s'était opérée en moi: je ressentais de moins en moins l'envie de travailler. Je le remarquai le jour où je

rendis visite à un client qui me devait une somme importante et tardait à me payer. Habituellement, je déployais dans ces cas-là toute la férocité du créancier frustré de son bien. D'ordinaire, je tempêtais, je hurlais, frappais même parfois, et tentais par tous les moyens de récupérer ma créance, sans que rien ne pût me faire reculer. Or, cette fois-ci, le mécanisme s'était enrayé. Quand cet individu m'annonça ne pas pouvoir me payer, mon œil, comme d'habitude, se mit à faire le tour du magasin pour inventorier ce dont je me saisisrais afin de me rembourser moi-même; mon regard ne réussit pas à achever le tour de la pièce. Je sentis une immense lassitude me pénétrer, et devant le regard médusé de mon interlocuteur, - il dut être très surpris, car tous par ici connaissaient ma réputation de complète intransigeance sur ces questions de dette -, je sortis sans prononcer un seul mot. J'avais besoin de sortir, prendre l'air, me promener, et c'est ce que je fis, errant pendant des heures, comme cela, sans savoir où j'allais, sans pouvoir réfléchir. Je déambulai sans même penser au temps, et aboutis, à la nuit déjà bien avancée, devant chez moi, sans nullement me rappeler où j'étais passé.

A peine rentré, ma femme, déjà inquiète de ce retard fort inhabituel, remarqua mon air bizarre et me demanda ce qui n'allait pas. Je ne sus que lui répondre, et marmonnai que ce devait être le manque de sommeil. Elle me conseilla de consulter un homme connu pour sa science des herbes, car on racontait qu'il avait guéri beaucoup de personnes affligés de maux encore plus étranges que le mien. En désespoir de cause, je m'y rendis dès le lendemain, et cet homme me donna quelques décoctions à avaler le soir, avant de me coucher. Je suivis son ordonnance. Pendant une semaine ou deux, je retrouvais le sommeil et un peu d'intérêt pour mes occupations, mais bientôt, par un phénomène d'accoutumance, l'insomnie me reprit, et je me vis à nouveau fixant le plafond pendant des heures. Je retournai donc à l'officine. Et cette fois-là fut suivie de plusieurs autres, car à chaque visite il m'administrait quelque nouveau mélange qui agissait seulement le temps d'un répit, bref, trop bref, puis mon drame reprenait de plus belle.

Le temps passait, mon état empirait gravement. Le soir, désormais, malgré les pressions de ma femme, je refusais de me coucher. Je prétextais qu'il me fallait être seul afin de pouvoir dormir. Je lui déclarais que dorénavant elle ne devait plus insister pour que je me couche en même temps qu'elle, elle devait me laisser tranquille. Comment lui avouer la vérité: le problème n'était pas que j'avais du mal à dormir, mais que je n'y arrivais plus, absolument plus. Le jour où je lui annonçai ma décision, je venais de passer dix nuits d'affilée sans avoir fermé l'oeil une seule

seconde, et, le plus effrayant, je n'en ressentais toujours pas la moindre envie. Je voyais à grands pas la mort s'approcher, inexorablement, de plus en plus vite, et me retrouvais totalement impuissant, incapable de réagir en quoi que ce soit. Et comme la sombre image de cette sinistre faucheuse s'associe à l'obscurité, je ne supportais plus les ténèbres, cette cécité où tout peut arriver. Pas une seule seconde mon regard angoissé ne pouvait tolérer l'absence de lumière.

La nuit, je restais assis, pendant des heures, le cœur rempli de crainte, une bougie allumée sur la table, ne sachant rien faire d'autre qu'être là, anxieux, souffrant, pâissant et maigrissant; même l'arrivée des premiers rayons de soleil, qui dans le passé me réjouissait encore un peu parce qu'elle annonçait que la nuit se terminait, n'arrivait plus à me soulager. Désormais, le jour était comme la nuit, et la nuit était comme le jour... Ne subsistait plus la différence, celle d'avant, celle permettant que pendant la journée je m'enfuie, qu'à la lumière j'oublie, ignorant ma malédiction en la noyant dans l'activité, car je m'en sentais de moins en moins capable. Plus le temps s'écoulait, moins je réussissais à me concentrer sur quoi que ce soit de productif. Le jour comme la nuit, je savais seulement avoir peur, et attendre, attendre, attendre, sans même l'espoir de l'espoir, puisque le temps, lui qui seul nourrit l'espoir, ne représentait plus pour moi que cette substance aussi impalpable qu'implacable qui me rapprochait à une allure croissante de ce qui me terrifiait.

Je ne retournais plus chez mon herboriste. Résigné, il admettait son incompetence; sa science battue en brèche par ma maladie, il n'avait plus rien à me conseiller... Mais une idée nouvelle, bizarre, de celles qu'engendre la peur où tout autre sentiment très puissant, avait germé en mon esprit: ne pouvant plus vivre, épouvanté par la mort, mieux valait mourir. Telle était la seule issue susceptible de me libérer de cet invivable dilemme. Une fois mort, je ne craindrais plus ni la vie ni la mort! Et Je repartis chez mon herboriste, animé par l'unique courage du désespoir. Si cet homme de l'art ne me prescrivait rien pour vivre, qu'il me le prescrive pour mourir...

Ma demande horrifia le pauvre commerçant, il refusa d'accéder à ma demande; j'insistai, je le menaçai, il me jura par tous les dieux ne pas avoir le droit de se soumettre à une telle exigence, car ma vie, aussi triste et pénible qu'elle fût, pèserait éternellement sur sa conscience. Par chance, peiné de me voir ainsi, il finit par me confesser que si sa propre science avait atteint ses limites, peut-être y avait-il quelqu'un d'autre qui comprendrait le problème et pourrait intervenir. Il s'agissait d'un de ces

saints hommes, du genre que j'avais - et je n'étais pas le seul - toujours considéré comme fou. Il séjournait dans la montagne en ermite, survivant d'on ne sait quoi, de baies et de racines. Cet homme, dont le bonheur résidait en cet isolement du monde et de ses trépidations, ne détenait pour toute richesse qu'une grande robe écarlate dont il s'enveloppait. A une autre époque, j'aurais vraiment hésité avant de me lancer dans ce genre de démarche. A ce point-ci, on m'aurait conseillé l'enfer que je m'y serais dirigé sans tergiverser...

Par conséquent je me retrouvai, un beau matin, gravissant à pied cette montagne, apparemment la seule manière par laquelle ce saint homme acceptait qu'on vienne le consulter. Je le découvris au détour d'un sentier escarpé, près d'une grotte où il semblait habiter. Depuis mon arrivée, aucun mot n'avait été prononcé; simplement, d'un geste gracieux, il m'avait invité à m'asseoir de l'autre côté du feu de camp qu'il contemplait quand je le surpris. Il se figea ensuite dans une profonde méditation. Je la trouvais plutôt longue, pourtant, malgré toute mon impatience d'être guéri, j'attendis, car, ironie du sort, si mon étrange maladie m'avait inculqué une vertu, c'était la patience... Finalement, il tourna son regard vers moi; j'en déduisis qu'il me fallait m'expliquer. Je lui racontai tout, absolument tout. Je m'épanchai sans réserve, étalant mes malheurs, vidant mon cœur de toutes les misères accumulées depuis des mois, au point de lui révéler ce que je ne savais même pas savoir, et, dans l'élan d'un abandon inusité, je finis par pleurer... Moi qui enfant ne versais jamais une seule larme...

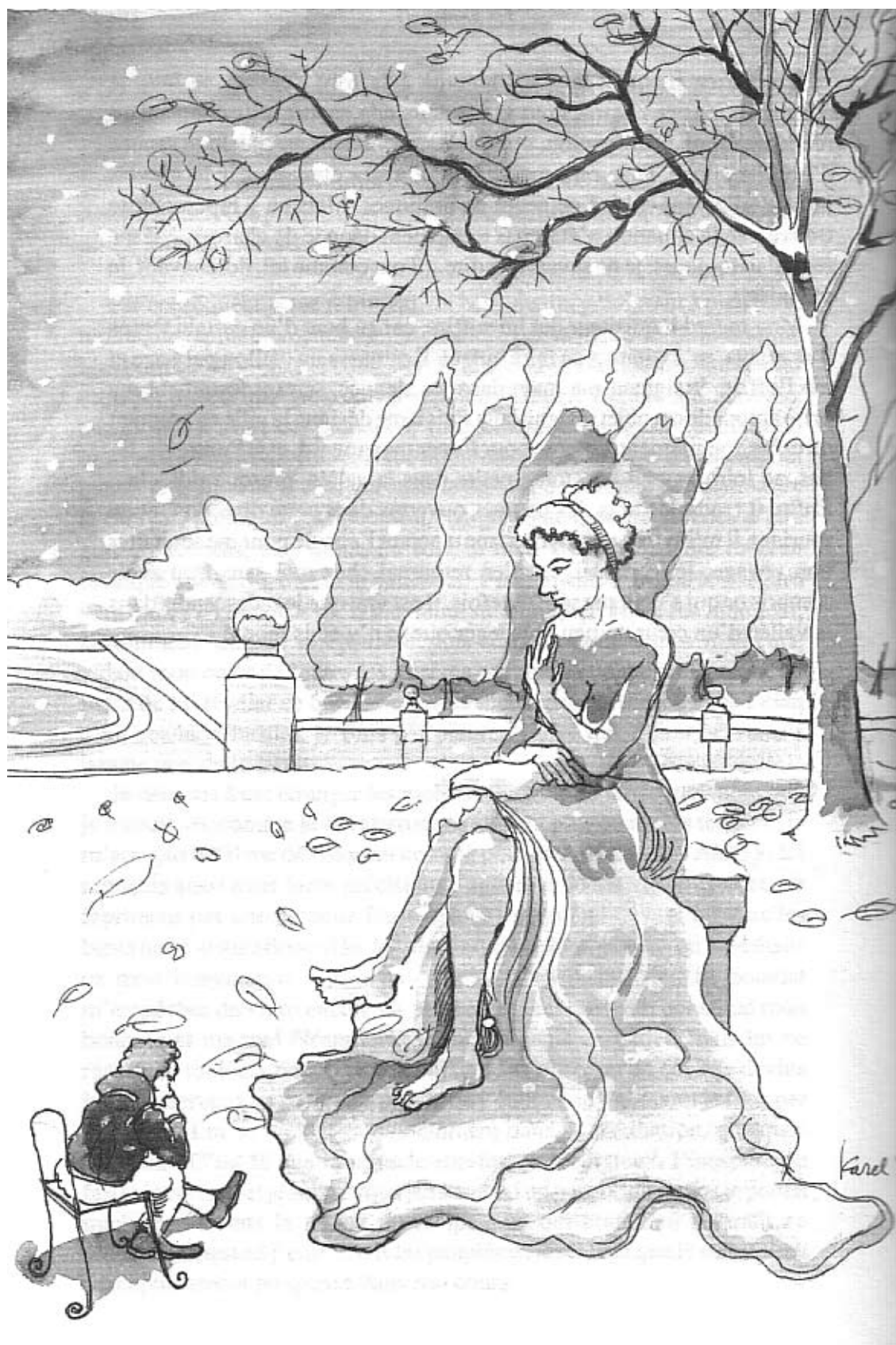
Je décrivis à cet étranger les moindres détails de la vie invivable que je menais, et, comme je m'interrompais, ayant plus ou moins terminé, je m'aperçus qu'il me dévisageait comme pour en redemander. Alors je lui retraçais aussi avec force précisions l'agitation de ma vie antérieure, ne réprimant pas une certaine fierté quand j'énumérai devant lui tous les biens que j'avais accumulés. Je suis sûr qu'à ce moment-là - ou bien était-ce mon imagination - je le vis sourire. Cependant, rien ne pouvait m'empêcher de vivre encore un peu cet orgueil qui avait constitué mon bonheur et ma vie! Néanmoins je me fatiguais de parler, mais lui ne répondait toujours rien, il se contentait de m'observer de côté; je devins inquiet, nerveux, je ne voyais plus ni où j'étais ni où j'allais, et je finis par me taire. Lui se replongea évidemment dans sa méditation, quelques instants... C'est là que le miracle survint, le prodigieux, l'inespéré: je fermai les yeux, et je suis sûr que je somnolai un peu, ou du moins je perdis quelques instants la notion du temps - ce qui pour moi revenait

au même - car, quand j'entrouvris les paupières, je réalisai que le soleil avait perceptiblement progressé dans son cours.

C'est à ce moment-là que l'homme à la robe écarlate se leva et accomplit tous ces gestes dont je me demande encore s'ils contenaient réellement une signification, ou s'ils ne simulaient pas quelque espèce d'occulte rituel. Tout cela me paraissait assez étrange, car je n'avais jamais tellement cultivé ce genre de pratiques. Mais en y repensant, je trouve que la situation n'était pas totalement dénuée de charme... Il me regardait toujours; je ne savais que dire... Tout comme lui, dorénavant, je me taisais...

Mon regard inquisiteur dut lui suffire, car au bout d'un certain temps il se releva, m'invitant à en faire autant. Il ramassa un caillou par terre et me l'offrit, étreignant ma main dans les siennes, serrant fortement ma prise autour de cet objet insignifiant. Puis il me désigna la ville en pointant du doigt, longuement, comme pour forcer mon regard, et je l'entrevis, là-bas, au loin, tout en bas, toute petite dans la vallée, presque ridicule... Enfin, il tendit les bras, les paumes ouvertes dans cette direction, et en souriant, il m'invita à y retourner, me tapotant l'épaule pour me souhaiter bon voyage. Je le laissai, et m'en retournai chez moi sans trop avoir compris ce qui s'était passé. Toutefois, il est vrai que je redescendis dans la vallée d'un cœur un peu plus léger que je n'y étais monté...





La statue

Je l'avais toujours connue là, cette statue... Depuis l'âge de mes dix ans, époque où notre famille emménagea dans cette ville, elle avait été pour moi la Dame. Ma première rencontre avec elle, le premier regard que je lui lançai, le premier effet qu'elle produisit sur moi, cet événement marquant de ma vie demeurera la seule image précise qui me restera de mon arrivée ici. Ma mémoire s'en imprégna avec un tel sentiment de ravissement, que je m'en souviendrai nécessairement pour le reste de mes jours... C'était l'hiver, tel qu'il est quand il s'ébauche encore lui-même. Il neigeait, ce devait être une de ces premières neiges, celles que l'on reconnaît à leur blancheur si éphémère, car la terre se rebelle encore à leur toucher diaphane et les fait fondre.

Rien n'est plus doux que ces premières neiges qui paraissent émerger soudain de nulle part et réchauffent l'air auparavant si froid. Une nuée de flocons gros et mous tombaient, prêts à s'évanouir à la moindre haleine, et l'espace entier, empli de ces points blancs, paraissait rapetisser. Cet énorme pointillé semblait teinter d'une ombre très particulière toutes les formes. En ces moments, l'univers entier devient une petite pièce très intime sous cette lumière finement tamisée. Moi qui depuis longtemps maintenant ne réside plus que sous des cieux très cléments, je revis toujours avec beaucoup de nostalgie la blancheur grisâtre des hivers rigoureux. Peut-être est-ce aussi pour cela que ma première rencontre avec la Dame, en cette mémorable journée, tient une place si particulière et si précise dans le recueil un peu fantasque de mes souvenirs...

Je le revois comme si c'était aujourd'hui, ce moment où, au détour d'une rue, nous débouchâmes sur un petit parc. Elle était là, au milieu de ce gazon jauni, tapissé de feuilles mortes, où la neige posée en petites nappes légères tentait vainement de ne pas fondre. On l'apercevait derrière une vieille grille rouillée qui prétendait défendre ce petit parc, à l'allure pourtant minable, d'on ne sait quel danger imaginaire. Elle se tenait assise sur un socle que l'on entrevoyait à peine: il se dissimulait dans les amples et longs plis d'une sorte de grand vêtement négligemment posé sur ses genoux. Elle était entièrement taillée dans je ne sais quelle pierre blanche, plutôt calcaire, que le fil du temps, aidé par l'air

ambiant et corrosif de la ville, avait fait virer par endroits en une espèce de jaune un peu safran éclairé par de légers reflets rosâtres. Depuis cette époque, la couleur de cette pierre est devenue pour moi la couleur même du temps, comme si celui-ci pouvait désormais être perçu par les yeux. Quant à son regard à elle, il était extrêmement déconcertant: ses yeux, qui suivaient la ligne droite et longue de son nez, étaient dirigés vers le sol, vers cette terre boueuse et mouillée, vers ce tapis de feuilles mortes qui pourrissaient lentement, alors que pourtant, on s'en rendait très bien compte en la contemplant, ses yeux ployés sur eux-mêmes admiraient en fait l'éther azuré, pas celui-ci bien sûr, mais celui d'une voûte imaginaire à la lumière si douce qu'elle faisait rêver...

Elle avait ce geste, cette étrange posture, qui la faisait pencher légèrement en avant, un peu comme une ballerine, les deux mains posées sur ses jambes croisées. On croyait presque que ses mains caressaient sa cuisse, tant on ressentait dans la pose cette impression de délicatesse. Tout cela était tellement gracieux, avec son cou très fin, et sa peau qui donnait l'illusion d'être si lisse au toucher. De plus, rien ne venait troubler les harmonieuses courbes de son corps, car, à part ses vêtements tombants, ondoyant jusqu'à terre du haut de ses cuisses, ses jambes et son torse étaient nus, bien qu'un gracieux mouvement de ses bras couvrît pudiquement sa poitrine. Elle me produisait l'effet d'un être si plein de vie, que je n'aurais guère été surpris si elle s'était mise à bouger...

Je vins donc, avec ma famille, habiter à quelques rues de ce parc enchanteur, au fond d'une petite impasse, dans une grande maison assez lugubre, où peu de lumière réussissait à pénétrer. Quand j'y pense maintenant, je me demande si cet effet n'était pas désiré, car pour quelle autre raison les fenêtres de la maison auraient-elles été si peu nombreuses et de si petite taille, et pourquoi de si grands arbres auraient-ils été plantés si près des murs? Tous nous fûmes, dès les premiers instants, saisis par l'ambiance très singulière qui régnait dans cette maison. Cela se ressentait immédiatement; nous passâmes le seuil de cette grande demeure vide et sombre avec le plus grand recueillement, comme si nous entrions dans une église. Nous craignons de faire du bruit avec nos pas, comme si nous prenions peur de réveiller là quelque fantôme oublié. Cette nouvelle résidence n'aida certainement pas à induire la gaieté dans notre famille, où régnait déjà un certain parfum de mélancolie. Peut-être aussi pour cette raison étions-nous venus emménager ici... Notre famille, peu ordinaire, cultivait une notion étrange de la communication. Je n'avais jamais connu mes parents autrement que sous des dehors peu expansifs. Quant

à ma sœur, elle avait, avant cette époque, manifesté les signes évidents de ses tendances dépressives aiguës, et pour dialoguer avec elle, il fallait véritablement lui arracher les mots un à un...

Je ressentis quand même un bonheur intense à habiter cette nouvelle demeure. Je suppose que j'aurais été heureux n'importe où, - j'étais à l'époque d'humeur facile -, toutefois je pense que quelque chose ici me plaisait spécialement. Peut-être ces nombreuses et immenses pièces, ces couloirs spacieux, ces plafonds très élevés, cette démesure inhabituelle de l'architecture laissaient plus facilement libre cours au rêve, certainement plus en tout cas que l'appartement où nous vivions confinés auparavant. On m'avait attribué une belle chambre au premier étage, mais je la délaissai rapidement pour m'installer dans le vaste espace vide situé sous les combles. Cet endroit satisfaisait beaucoup plus mon goût inné et impératif pour l'aventure et l'exceptionnel. Et je pouvais à mon aise, sans être dérangé, écouter pendant des heures les roucoulements provenant du colombier situé sur le toit, tout en rêvant au jamais rêvé...

Je ne devais pas rencontrer grand monde dans le voisinage. De toute façon, dans notre famille, cela va sans dire, nous avions pris l'habitude d'éviter autant que possible toute relation avec l'extérieur. Je n'ai jamais trop compris pourquoi mes parents étaient minés par cette sorte de phobie, mais en conséquence dominait chez nous une perception assez étrange, et peut-être même paranoïaque du monde environnant. Je me disais parfois que le poisson rouge conçoit l'univers entier sous cet angle réduit, à partir de son bocal... C'est ce que j'en avais conclu au cours d'une de mes interminables discussions avec Jérémie, le dernier spécimen toujours en vie de la naguère nombreuse population de mon aquarium. Jérémie me tint d'ailleurs compagnie fort longtemps, et je vécus depuis ce temps avec la culpabilisante préoccupation de soupçonner m'être lié d'amitié avec un assassin, cannibale de surcroît. Cependant, quand on connaissait Jérémie, on se laissait tellement facilement aller à lui accorder le bénéfice du doute...

En tout cas, au bout d'un an, je n'avais lié connaissance qu'avec une vieille dame, et un jeune garçon de mon âge que ses parents avaient pourtant mis en garde contre toute fréquentation avec ma famille, qui, paraît-il, était très malsaine. La vieille dame, elle, était tout bêtement une vieille dame, et personne ne lui adressait la parole dans le voisinage. Je dois avouer qu'il s'avérait assez difficile de poursuivre une conversation de manière suivie avec elle, et justement, cela me la rendait particulièrement sympathique; je lui attribuais rapidement un passé véritablement mystérieux, un noir secret qu'elle se devait de recéler. Je crois même

que m'attirait chez elle tout ce qui repoussait de façon compréhensible les autres, c'est-à-dire un aspect général plutôt laid et crasseux, le regard oblique, hargneux et curieux des gens aigres et solitaires, et une manière assez particulière de promener avec ostentation son air misérable à travers tout le quartier, jetant sans cesse des regards furtifs et anxieux à droite et à gauche qui devaient en inquiéter plus d'un.

Le garçon, lui, était un de ces enfants béats, toujours dans la lune, naïf, éternellement prêt à ingurgiter n'importe quelle fadaise du moment qu'on la lui racontait, sans même qu'elle ne comporte particulièrement d'attrait pour la curiosité. Je supposai à l'époque qu'il lui plaisait d'avalier sans réfléchir les tas de balivernes que je m'empressai de lui débiter. Néanmoins, je crus comprendre plus tard qu'il prenait pour argent comptant tout ce qu'il entendait, car il aurait été trop inquiet et mal à l'aise de paraître mettre en doute la parole de quiconque. En cette naïveté de principe consistait sa manière à lui, un tantinet excessive, d'agir en bon camarade; peut-être était-ce, comme pour tant d'autres, sa façon d'être, ce qui le faisait exister. Combien n'y a-t-il pas ainsi d'êtres qui vivent presque uniquement dans le regard des autres, sans le moindrement s'en rendre compte?...

Le monde que j'habitais était un monde plein de solitude. Comment s'étonner que je me sois pris d'une telle affection pour la Dame! Je passais beaucoup de temps auprès d'elle, ma seule véritable amie, assis pendant des heures à ses genoux, accoudé sur le piédestal, ou en face d'elle, sur le banc, d'où je pouvais longuement, souvent jusqu'à la nuit, la contempler avec tendresse. Que le soleil darde d'aplomb, qu'il pleuve des cordes, qu'il gèle à pierre fendre ou que soufflent des bourrasques à emporter les tuiles, je désertais rarement ce refuge de ma solitude, où mon esprit jonglait à l'infini avec ses inventions, où j'échafaudais mille et une idées, où je concevais mille et un plans, où je concoctais mille et une histoires, tout cela à partir des événements les plus insignifiants de ma petite vie quotidienne...

Mon passe-temps préféré restait d'inventer des contes. Je créais de toutes pièces de petits scénarios - souvent des distorsions fortement amplifiées et méconnaissables du réel - mettant en jeu ma propre existence ou celle d'autres personnes, double possibilité qui de toute façon revenait à une seule, car, dans ce genre d'activités, les distinctions s'effacent entre soi et les autres, l'événement ayant par lui-même le don de provoquer l'unité de passion entre l'auteur, les acteurs et les spectateurs. Quant au récit, il revêtait pour moi un sens bien particulier, qui impliquait plus un mouve-

ment et des péripéties affectant l'esprit, le provoquant, le poussant dans ses moindres retranchements, allant même jusqu'à le mettre en danger, plus que des situations entraînant de simples actions physiques. Je me laissais fasciner par l'aventure intérieure.

J'arrivais toujours à m'inventer des personnages, à les faire simplement être, et à la rigueur penser, mais j'éprouvais de grosses difficultés pour les faire dialoguer, et surtout pour les faire agir. Je ne savais jamais quoi leur faire accomplir, et ils restaient souvent là, les bras ballants, à méditer sur le triste état du monde et la fatalité de leur sort. J'en conclus que mon âme était celle d'un peintre plutôt que celle d'un écrivain, puisque j'avais beaucoup de mal à déplacer les individus dans le temps, problème que résout l'instantanéité de la nature du tableau. Mais il se trouvait aussi un écueil du pictural que me permettait de contourner l'écrit: je rencontrais de grandes difficultés à croquer les individus dans toute la complexité du trait et le raffinement du détail, et je simplifiais par un simple coup de pinceau pratiquement impossible en peinture.

Je ne tendais à dépeindre les gens que dans leurs caractères les plus marquants, par ce que je trouvais en eux de plus particulier, de plus typé. Je considérais qu'en cette caricature résidait la réalité d'un homme, le reste, sans intérêt, je le qualifiais de banalité, de généralité. Ainsi tel personnage se définissait tout simplement comme un égoïste, un autre comme un joyeux, un troisième comme un renfermé, etc. On aurait cru ces individus dépourvus de corps, avec un caractère unique pour toute personnalité, un trait saillant pour seule et absolue identité. N'était-ce pas là une manière simple de les catégoriser afin d'éviter toute complication fatigante? Cela me permettait peut-être surtout de figer ces pauvres acteurs, les définissant pour l'éternité, comme l'entomologiste cloue à jamais ses papillons avec une épingle et un nom, me déchargeant de toute responsabilité sur leur futur contingent, ainsi que font bien souvent les hommes entre eux, incapables de concevoir leurs congénères autrement qu'à travers les lignes d'un lexique vite périmé.

Pourtant, j'aurais tellement désiré que mes malheureuses créations respirent le vent de la gloire, alors que je trouvais tellement pénible de leur faire gravir ne serait-ce que les toutes premières marches d'une quelconque aventure... Par chance, de temps à autre, une touche heureuse et inattendue me permettait de rendre les abondantes nuances de l'ambiguïté, cette teinte aux reflets incessants qui efface les certitudes et le préconçu, accordant ainsi, par la richesse de la texture, une vie véritable à mes personnages.

Je me rappelle peu des histoires que j'inventais à l'époque, bien que certaines fussent retouchées et reconstruites à de multiples reprises, à tel point qu'elles commencèrent à ressembler plus à un feuilleton qu'aux maigres silhouettes habituelles dont généralement je me contentais. Il en est une que je chérissais particulièrement, je passais de longs moments à la polir, comme si j'avais souhaité qu'elle ressemblât à la statue de mon cœur, à la Dame, qu'elle en incarnât la grâce, le charme, la beauté, et surtout la sagesse, vertu que par-dessus toute autre je lui avais attribuée.

Ce conte narrait l'histoire d'une belle jeune fille, une princesse. Elle était bien évidemment la fille d'un roi. Elle ravissait tous les cœurs, tant ceux plus naïfs et plus sincères du peuple que ceux plus raffinés et plus étudiés de la cour. Elle captivait chacun par sa douceur et sa gentillesse. Jamais roi ni peuple ne rêvèrent d'une princesse aussi charmante, et aussi dotée de tous les agréments. Cependant, hélas pour elle, pour le peuple entier, et pour le Roi son père, sa mère mourut, trop tôt, alors que la princesse était encore très jeune. De ce jour, la jeune fille changea; elle parut méconnaissable. On la vit s'assombrir: auparavant gaie comme un pinson, elle devint taciturne; sa bouche se figea, ses traits se durcirent. Chacun tenta l'impossible pour essayer de l'égayer: on amena auprès d'elle troubadours et jongleurs, acteurs et fous. Rien n'y fit!

Après l'avoir longuement auscultée, même les plus sages docteurs hochèrent la tête doctement, se regardant d'un air entendu, concluant unanimement qu'il n'y avait plus rien à espérer pour son cas. Ils tentèrent pourtant l'impensable, mais finirent par s'avouer impuissants devant cette étrange maladie. Nul n'y pouvait quoi que ce soit. Ils la crurent tous sérieusement et simplement perturbée par le décès de la reine sa mère. Or la réalité celait une vérité beaucoup plus grave. La raison de ce changement si brutal s'expliquait, car résidait désormais dans le cœur de cette triste jeune fille le fardeau d'un terrible secret...

Quel mystère hantait donc la princesse, si mystérieux, que nul à part elle ne savait qu'il pût exister?... La jeune princesse avait appris, à un âge encore très vulnérable, que "même si elle était fille de roi, le Roi n'était peut-être pas son père". Elle tenait ces paroles, gravées mot pour mot dans son esprit, de sa mère qui, sur son lit de mort, torturée par quelque étrange besoin, n'avait pu, avant de trépasser, s'empêcher d'ouvrir une dernière fois les lèvres afin de léguer à sa fille la pesante et douloureuse charge d'une identité incertaine. En quoi résidait la nécessité de cette confiance, de la bouche d'une mourante dans l'oreille d'une enfant? La vie de la princesse s'en trouva complètement bouleversée... La jeune fille, déjà fragilisée, angoissée par cette mortelle maladie, resta paralysée

quand elle devint la dépositaire de cette terrible nouvelle, et n'eut malheureusement pas la présence d'esprit de poser à sa mère mourante les deux questions qui devaient par la suite implacablement la poursuivre...

Qui était son véritable père? Le Roi se doutait-il que sa fille pouvait ne pas être réellement la sienne? Elle regrettait tellement de ne pas avoir eu le temps ni le sang-froid de poser ces deux brûlantes questions... Elle tentait de se consoler en se répondant à elle-même que sa mère, morte trop vite après avoir prononcé ses dernières et dures paroles, n'aurait guère pu répondre à ses interrogations. Qui était-elle alors?... Et qui le savait?... Voilà ce qui le jour l'empêchait de vivre, et la nuit l'empêchait de rêver. Au fil du temps, la jeune femme se transforma en un fantôme d'elle-même; on avait peine à croire qu'elle pût encore exister, car en la voyant, si frêle, faible et diaphane, on imaginait avoir rencontré un esprit désincarné. Toutefois peut-on vivre en ignorant qui l'on est?...

Bien qu'à maintes reprises cela lui brûlât les lèvres, la princesse n'osait pas poser de questions au Roi. Comment l'eût-elle pu? Et de toute façon, lui, que savait-il, et comment le savoir? La connaissance est un phénomène bien étrange, dont la puissance imprévisible et provocante nous reste fort souvent trop méconnue, et la curiosité, légitime ou non, sa jumelle, a sur notre esprit l'effet d'un bain d'huile bouillante, car il s'y contorsionne comme un damné en enfer... Mais à qui s'adresser alors? Hélas aucune voix secourable ne se faisait entendre... Et pas plus qu'au Roi, à nulle autre personne elle n'avait le droit de poser cette obsédante question qui desséchait son cœur et son esprit. Poser la question, c'était déjà soulever un large pan du voile sur le secret interdit... En dépit de cela, elle chercha indirectement à sonder le monarque, les rares fois où elle se sentit le courage d'affronter son regard. Elle n'obtint guère de réponse à ses interrogations entortillées et biscornues, et de toute manière, de plus en plus, elle fuyait celui qui restait pour elle son prétendu père.

Le Roi non plus ne cherchait aucunement ces entrevues, son cœur meurtri était trop douloureux depuis le décès de sa femme, et la vue de sa fille rouvrait ses plaies mal fermées: il lisait sur le visage de sa fille les traits de la disparue qu'il avait tant aimée. Avec les années grandit chez lui une sanglante amertume, une aigreur tenace; on aurait presque affirmé qu'il s'était pris d'une haine pour la providence et pour l'humanité. On répétait dans son entourage qu'il en était arrivé à être un peu dérangé...

Un beau jour, la princesse, exténuée par tant de nuits passées à veiller, par tant de jours passés à jeûner, se décida à aller questionner son

père qu'elle évitait complètement depuis maintenant longtemps. Elle le reconnut à peine, dans ce vieillard décharné.

— Qui suis-je? demanda-t-elle au Roi, timidement, d'une voix étranglée, car ma mère m'aurait laissé entendre...

Elle ne put continuer, le Roi la regardait d'un air courroucé, puis se fâchant et criant avant même qu'elle eût terminé, il rétorqua à sa fille:

— Ta mère était folle. Elle est morte folle, elle était démente depuis plusieurs années. D'ailleurs, jamais elle ne fut complètement normale, et elle est morte de sa folie. Un beau jour, fatiguée de sa propre démence, elle a voulu mourir, elle s'est laissé mourir. Voilà comment elle est morte. C'était une aliénée!

Il se mit à pleurer en silence.

Le Roi mourut aussi, quelques années plus tard, sans que jamais la princesse ne reçoive de réponse à la question qui la tourmentait, et pour laquelle elle avait passé tant d'heures devant le miroir, étudiant et scrutant inlassablement le moindre de ses propres traits, afin de deviner, de trouver la vérité sur son identité. Peu avant le décès, elle était venue voir le monarque sur sa couche; elle avait dévisagé ce mourant dont elle redoutait de découvrir ce qu'il lui était, ou ne lui était pas. Puis, malgré tous ses scrupules, elle n'avait pu s'empêcher, après avoir demandé à tout le monde de sortir, sachant que ce serait sa dernière opportunité, de poser au Roi une ultime fois la question qui la torturait:

— Sire, suis-je vraiment votre fille?

Le Roi s'était tourné légèrement vers elle en entendant sa voix, et l'avait contemplée avec des yeux qui déjà n'étaient plus tout à fait là. Il avait pris un ton étrange qu'elle ne lui connaissait pas, et avait prononcé ces quelques mots lentement:

— L'alouette qui s'élance le matin et chante à tue-tête, le fait-elle pour saluer le soleil qui s'élève, radieux, ou pour crier son pauvre nom à quelque oreille égarée?...

Quand j'avais fini de raconter, je levais les yeux vers le doux visage de la statue, et je m'apercevais qu'elle me souriait...



“L'inconscience brutale, la myopie obsessionnelle, les clairs-obscurs de l'âme; des ogres bien-pensants, une maison rageuse et déprimée, un rat philosophe, un chien qui fait oublier... L'auteur nous entraîne dans une cavalcade à travers ces moments qui tous sont un peu les nôtres... Voir ou ne pas voir, voilà la question!”

Jean-Bernard Petidoit
La Chronique Mondaine

Couverture:

L'enterrement de la sardine

Francisco Goya

Académie de San Fernando Madrid